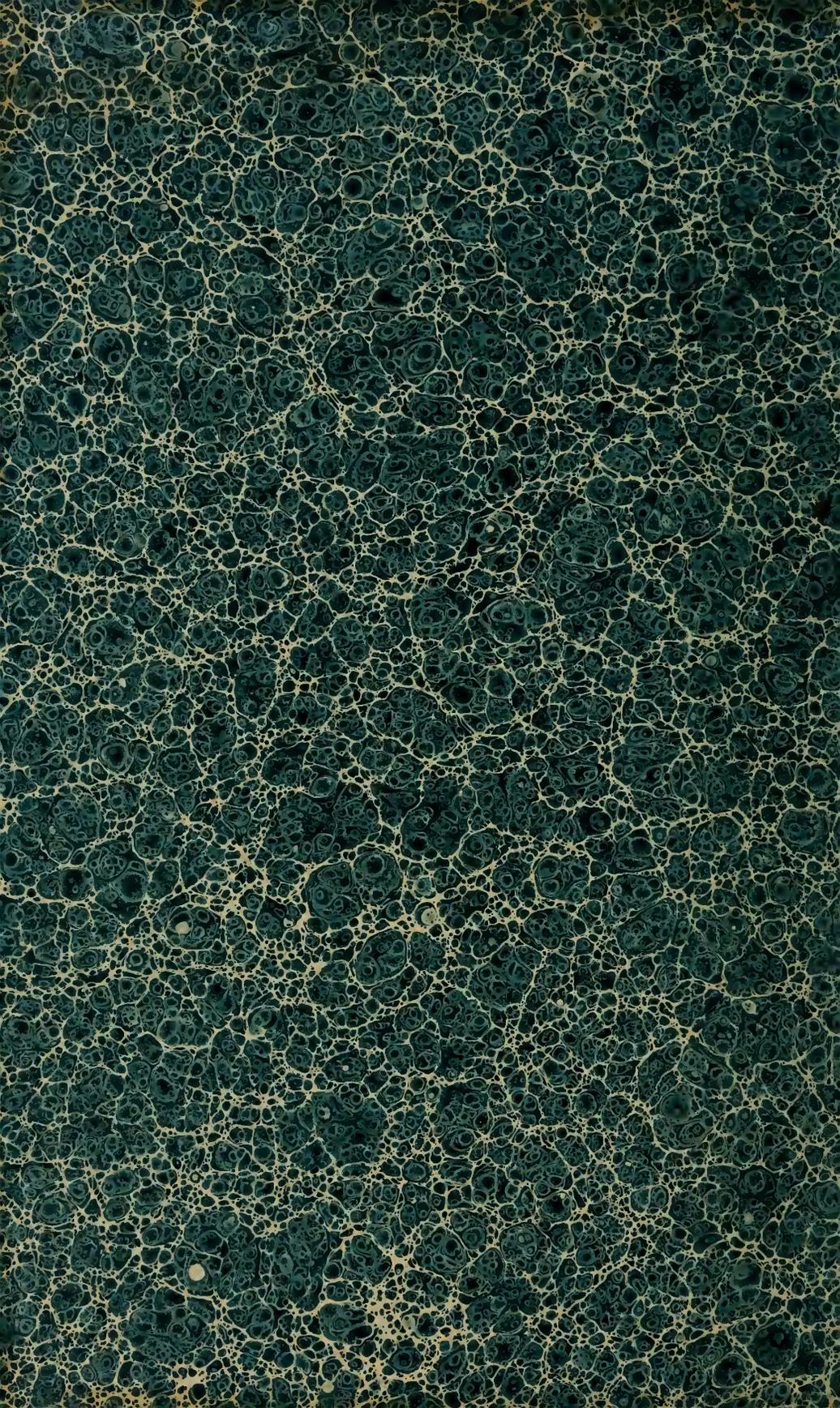


West Virginia University Libraries



3 0802 100907921 4



OLD BOOKS

R128.6

P21o

V.5

1840-41

DO NOT CIRCULATE

RECEIVED

~~SEP 19 1964~~

WEST VIRGINIA UNIVERSITY
MEDICAL CENTER LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

OEUVRES
COMPLÈTES
D'AMBROISE PARÉ

REVUES ET COLLATIONNÉES SUR TOUTES LES ÉDITIONS,

AVEC LES VARIANTES;

ORNÉES DE 217 PLANCHES ET DU PORTRAIT DE L'AUTEUR;

ACCOMPAGNÉES DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

ET

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE LA CHIRURGIE EN OCCIDENT DU SIXIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE,
ET SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'AMBROISE PARÉ,

PAR

J.-F. MALGAIGNE.

Labor improbus omnia vincit.

A. PARÉ.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

A LONDRES CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET

1841.

R128.6

P210

V.5

PRÉFACE

DU TROISIÈME VOLUME.

Voici le dernier volume de cette nouvelle édition , et , si cette expression m'étais permise , la dernière pierre du monument littéraire que j'ai voulu élever à la mémoire et au génie d'Ambroise Paré. Le piédestal aurait pu être plus digne de la statue ; le seul témoignage que je veuille me rendre , c'est que pendant deux années d'un travail assidu et opiniâtre , je n'y ai point épargné mes efforts. J'ai tâché autant qu'il était en moi , et dans mon introduction , et dans mes notes , de peindre ce grand homme au milieu de son époque , de mettre ses doctrines en regard des doctrines rivales , afin que les lecteurs , embrassant d'un coup d'œil le point de départ et le point d'arrivée , pussent mieux mesurer le chemin qu'il avait fait. A l'égard du texte , je n'ai rien négligé pour le rendre complet , exact , purgé des additions et des altérations étrangères ; et j'ose le dire avec confiance , c'est par là surtout que cette édition l'emportera sur toutes les autres. Il n'est pas inutile de rappeler que la quatrième édition , publiée encore par Ambroise Paré lui-même , offre des lacunes notables ;

que la cinquième, plus complète, présente déjà quelques altérations provenant des éditeurs posthumes; que ces altérations ont été toujours en augmentant jusqu'à la huitième, plus complète que les précédentes, et bien moins complète encore que la nôtre. Quant aux éditions de Lyon, qui avaient, je ne sais comment, usurpé une certaine réputation dans la librairie, elles peuvent être mises sur le même rang que les plus honteuses contrefaçons.

J'ajouterai pour les chirurgiens qui citent Paré sur la foi des traductions étrangères, que ces traductions ne méritent qu'une médiocre confiance. Elles ont toutes été calquées sur la version latine, faite elle-même d'après la deuxième édition française, et ne contiennent en conséquence que vingt-huit livres, y compris l'introduction; quelques unes seulement y ont ajouté l'apologie et les voyages. Mais ce qui est plus grave, la comparaison habituelle du texte français et du texte latin m'a fait voir qu'en un très grand nombre d'endroits, le traducteur avait pris des licences hors de toute mesure, sautant des phrases, des paragraphes et jusqu'à des chapitres entiers, et glissant en revanche de temps à autre de petites intercalations de sa fabrique; j'en ai cité dans mes notes de nombreux exemples.

Le texte de Paré paraît donc véritablement ici pur et complet pour la première fois; complet dans sa rédaction définitive, plus complet encore par l'addition des variantes fournies par les quatorze éditions originales. Ces variantes ont offert quelquefois tant d'intérêt et d'étendue, qu'elles ne pouvaient rester dans les notes; c'est ainsi qu'on trouvera insérés dans le cours de l'ouvrage, la dédicace du discours de la mumie, le fameux chapitre de l'*Antimoine*, et surtout *La manière de extraire les enfans tant mors que vians hors le ventre de la mere*, qui ne tient pas moins de dix pages dans le second volume.

S'il m'est permis cependant de dire un mot sur mes propres additions, sans parler de mon introduction, qui prend à elle seule près d'un demi-volume, un exemple mettra à même d'en

apprécier l'étendue. Les livres huitième, neuvième et dixième, qui commencent le second volume, occupent 239 pages, sur lesquelles les notes ont pris environ 105 colonnes. En faisant la juste part de la différence apportée par le caractère employé pour les notes, on trouvera qu'elles équivalent en réalité aux deux cinquièmes du texte qu'elles accompagnent. Je n'ai assurément déployé un pareil luxe d'annotations que pour les livres consacrés aux matières chirurgicales; et si j'ai fait ce calcul, c'est bien moins par une vaine ostentation que pour me préparer une excuse contre ce reproche d'ailleurs mérité, de n'avoir point épuisé la matière, et d'avoir laissé en arrière des faits et des idées qui auraient pu aussi être cités avec avantage dans cette revue générale de la chirurgie du xvi^e siècle.

Du reste, si le soin d'amasser et de mettre en ordre les matériaux nécessaires à une telle entreprise avait un peu retardé l'apparition du premier volume, le second et le troisième ont suivi avec assez de rapidité pour que le premier seulement ait pu jusqu'à présent passer à l'examen de la presse médicale. Comme il ne renferme que très peu des livres chirurgicaux, c'est mon introduction surtout qui a attiré les regards; et je ne saurais témoigner ici assez de reconnaissance pour la bienveillance unanime et les encouragements dont on m'a comblé. On n'a voulu voir en quelque sorte que le but que je m'étais proposé, et l'on a épargné les critiques à l'exécution. Quelques remarques utiles m'ont cependant été adressées. J'avais moi-même quelques faits notables à ajouter à mon premier travail; et afin de mettre quelque ordre dans ces additions, je les diviserai en quatre parties, qui se rattachent, suivant la marche de l'introduction même, 1^o à l'histoire de la chirurgie au moyen-âge; 2^o à la biographie de Paré; 3^o à ses écrits; 4^o et enfin je consacrerai le dernier article au récit de l'inauguration de sa statue sur l'une des places publiques de Laval.

§ I. — Additions à l'histoire de la chirurgie au moyen âge.

M. Dezeimeris a relevé d'abord deux assertions émises dans mon introduction, pages xxiv et xxv, au sujet de Constantin l'Africain. Suivant lui, le *Pantegni*, qui est en vingt livres au lieu de dix, ne serait point un extrait de l'ouvrage d'Ali-Abbas, mais une traduction très complète et même plus longue que l'original. N'ayant pu me procurer alors le *Pantegni*, j'avais copié ces deux assertions, sous toutes réserves, dans le *Dictionnaire historique* de M. Dezeimeris lui-même. Aujourd'hui qu'il revient sur ce qu'il avait écrit, je m'en fie volontiers encore à sa rectification; cependant il y a une difficulté que je lui ai soumise et qu'il n'a point résolue; c'est que dans le supplément de Gruner à l'*Aphrodisiacus* de Luisini, le texte du *Pantegni* qui a rapport aux affections vénériennes non seulement diffère de celui d'Ali-Abbas, mais est notablement plus court, attendu qu'il n'occupe que trente-six lignes là où l'autre en absorbe soixante-une. La question a donc besoin de nouveaux éclaircissements.

A la page xxii, d'après Reinesius, j'avais rapporté à Gariopontus le premier emploi de ces mots nouveaux adoptés plus tard par la langue médicale, *cauterizare*, *gargarizare*, etc.; M. Dezeimeris les a retrouvés dans Théodore Priscien, que Gariopontus a copié en ceci comme en bien d'autres choses, ainsi qu'il a été dit.

Une discussion plus intéressante est celle qui concerne la personne et les ouvrages d'Albucasis. J'avais dit, page lix, que l'auteur du *Liber Servitoris*, *id est liber xxviij Bulcasim Benabenazerim*, était Espagnol, et n'avait rien de commun avec le chirurgien Albucasis, dont nous possédons une *Chirurgie* en trois livres, plus une *Médecine* en quarante-huit traités (et non en trente ou trente-deux livres), attendu que le vingt-huitième livre en question n'a rien de commun avec le vingt-huitième

traité de ce dernier ouvrage. M. Dezeimeris m'a fait observer d'abord que, depuis les recherches de Casiri, on savait qu'Albucasis était né à Alzahara, près de Cordoue, ce que je ne saurais accorder; car j'avais lu fort attentivement Casiri, et n'y avais pas même trouvé l'apparence d'une démonstration. Mais M. Dezeimeris ajoute que mes deux Albucasis n'en font qu'un; que ce vingt-huitième livre du *Serviteur* est la dernière partie d'un grand ouvrage comprenant ainsi tout l'art de guérir, médecine, chirurgie, pharmacie; et il a montré par un certain nombre de citations un rapport réel entre cette troisième partie et les deux précédentes. Bien qu'il reste à résoudre plusieurs difficultés, il faut avouer que cette hypothèse, si c'est une hypothèse, a quelque chose de séduisant; et, sans être acceptée encore d'une façon définitive, elle appelle certainement toute l'attention des érudits.

A la page LVIII, à propos de Richard et de Gilbert l'Anglais, j'avais dit qu'il y a moins de chirurgie dans ce qui nous reste de ces deux auteurs que dans le *Lilium* de Bernard de Gordon, qui n'était certes pas un chirurgien. M. Dezeimeris assure au contraire que l'ouvrage de Gilbert *n'est rien moins qu'un traité complet de médecine et de chirurgie, et même le plus complet que nous ait légué ce siècle*. Je crains que M. Dezeimeris ne se soit ici laissé emporter un peu trop loin par un enthousiasme, d'ailleurs assez naturel, pour un auteur dont il a fait une étude approfondie. Il a montré que Gilbert avait parlé des hernies de la ligne blanche et des carnosités de l'urètre, ce qui fait remonter au XIII^e siècle les premières notions de ces affections, auxquelles j'avais assigné une date bien postérieure¹. Gilbert, d'après les mêmes recherches, aurait pratiqué de sa main le cathétérisme, le taxis et l'incision des hernies, la suture des plaies, etc. Malgré cela je n'ai pu me ranger cette fois de l'avis

¹ J'ai retrouvé depuis la mention des carnosités urétrales dans les Arabes et jusque dans Rhasès.

de M. Dezeimeris. Je n'ai pu en aucune manière retrouver dans Gilbert un traité complet de chirurgie. J'ai accordé facilement que Gilbert avait abordé plusieurs questions chirurgicales, comme Gordon, comme Arculanus, et bien d'autres; mais, comme ces deux écrivains par exemple, il ne saurait être classé que parmi les médecins de son temps.

Je ne veux pas omettre de dire que M. Dezeimeris a fixé l'époque où avait vécu Gilbert, et sur laquelle on n'avait aucune certitude. Gilbert avait entendu, à Salerne, au plus tard vers le milieu du XIII^e siècle, les leçons de Platearius (le jeune), de Jean de Saint-Paul, de Ferrari et de Maurus; et c'est lui-même qui nous l'apprend.

Au XV^e siècle, M. Dezeimeris m'a averti que j'avais donné à Arculanus deux procédés pour l'ectropion qui ne lui appartenaient pas (voyez page LXXXVII). Cette critique est parfaitement juste pour le deuxième procédé, qui remonte à Celse; mais pour le premier, qu'Arculanus donne comme sien, il lui appartient en réalité, bien que se rattachant à une méthode générale indiquée également dans Celse.

Nous arrivons à Jean de Vigo, sur qui M. Dezeimeris avait donné, dans son *Dictionnaire historique*, des détails dont il n'avait pas indiqué la source. Il nous la donne aujourd'hui, et je ne saurais mieux faire que de transcrire tout ce passage. — « Ils sont pris d'une histoire du siège de Saluces, écrite par un témoin oculaire, Bernardino Orsello, l'ami intime de Battista de Rapallo, dans laquelle se trouvent des détails sur l'organisation du service médical et chirurgical de la ville assiégée. On y voit que Battista de Rapallo, chef du service chirurgical, avait sous ses ordres quatre chirurgiens, dont un *était son propre fils*, Jean de Vigo.» Voilà pour la paternité de Battista et pour la date de 1485. Quant à celle de 1495, c'est l'époque où écrivait Orsello; or, dans le passage qui vient d'être cité, rendant hommage à l'habileté incomparable de Battista de Rapallo, il ajoute entre parenthèses : « La ville de Saluces regrette aujourd'hui

l'absence de ce grand homme , bien qu'elle ait le bonheur de posséder son fils, praticien aussi supérieur à ses contemporains par son habileté qu'il l'est par l'étendue et la variété de ses connaissances.»

M. Dezeimeris a fait voir aussi que le mode d'extirpation du cancer avec l'instrument tranchant et le fer rouge, dont j'avais fait honneur à de Vigo, se retrouvait très exactement dans Gilbert, au XIII^e siècle.

Ici se terminent les remarques dont je suis redevable à M. Dezeimeris ; il y avait joint quelques autres critiques, mais qui, ne me paraissant pas aussi bien justifiées, seraient inutilement rappelées ici. On pourra consulter à cet égard ses *Remarques sur quelques points de l'histoire de la chirurgie au moyen âge*, dans *l'Expérience*, numéro du 20 février 1840, et ma réponse dans le numéro suivant du même journal.

Mon excellent maître, M. Gama, a bien voulu me communiquer une note sur Gersdorf, insérée, avec un discours prononcé en 1817 à l'hôpital militaire de Strasbourg, dans le troisième volume du *Journal de Médecine militaire* ; on la lira avec un grand intérêt.

« Je m'arrête avec plaisir un moment sur Gersdorf, disait M. Gama, pour lui rendre, devant ses compatriotes, l'hommage qu'il a mérité de la part des chirurgiens militaires. Il nous apprend lui-même qu'il fut d'abord élève de Maître Nicolas, surnommé *le Dentiste*, chirurgien du duc Sigismond d'Autriche, et avec lequel il s'est trouvé à trois batailles pendant les guerres de Bourgogne. Il se fixa à Strasbourg à son retour de l'armée. Son livre renferme plusieurs bons préceptes sur l'extraction des balles et autres corps étrangers engagés dans les plaies ; on y trouve des tire-balles fort ingénieux et bien faits. Une chose assez remarquable, c'est que, au lieu de la suture alors en usage après les amputations, il avait déjà indiqué la réunion immédiate, sur laquelle on a tant disserté depuis quelques années. Je ne puis m'empêcher de relever ici une erreur dans laquelle Haller est

tombé au sujet de ce chirurgien ; il le dit élève de Mulhart, et n'a pas vu que le terme allemand *maul-artz*, c'est-à-dire *dentiste*, est un surnom qu'on donnait communément dans ce temps aux chirurgiens qui excellaient dans leur profession, comme d'autres surnoms étaient donnés aux individus de toute autre classe qui se faisaient remarquer par quelque chose de particulier ; par exemple, Gersdorf avait le sobriquet de *Schylhans*, ou *Schiel hans*, c'est-à-dire *le louche*. »

Moi-même aussi, comme on peut le présumer, je pourrais ajouter ici d'autres remarques ; car c'est à la fois le regret et la joie des hommes qui s'adonnent aux études sérieuses, d'apprendre toujours quelque chose, et, par une inévitable conséquence, de trouver toujours quelque chose à reprendre dans leurs travaux antérieurs. D'ailleurs, même à l'instant où je tenais la plume, j'étais obligé de faire un choix parmi mes documents ; et bien vain serait celui qui, avec plus d'espace que je n'en avais à ma disposition, faisant l'inventaire scientifique de cette époque en apparence si déshéritée du moyen âge, s'imaginerait n'avoir rien laissé en arrière, et croirait sa moisson si complète, qu'il ne resterait plus à glaner. Toutefois, sauf quelques rectifications de détails semées à l'occasion dans ces trois volumes, et qui portent essentiellement sur des questions de priorité, je n'ai rien vu jusqu'ici qui vint contrarier les faits historiques qui ont servi de matériaux à cette œuvre, et les conséquences que j'en ai fait découler.

J'avais dessein de rectifier quelques fautes échappées à l'impression ; ainsi à la page LX, ligne 4, il faut lire *Armengandus Blasius* : page LXXIII, ligne 4, au lieu de *les mesures*, corriger *les menaces* ; mais ce sont là les plus essentielles, et les autres seront faciles à rectifier par le lecteur.

Il est cependant une partie de mon Introduction où les moindres détails demandaient à trouver place, et pour laquelle il est urgent de mettre en lumière ceux qui m'avaient alors échappé ; je veux parler de la biographie d'A. Paré.

§ II. — Additions à l'histoire d'Ambroise Paré.

J'ai dit qu'il était né à Laval en 1517. Le hasard m'avait fait tomber depuis sur une traduction de la *Jérusalem délivrée*, publiée à Paris en 1839, par M. Bourlier. L'auteur signait ainsi sa Préface :

« LOUIS BOURLIER,

de Laval, Département de la Mayenne,
un des descendants d'Ambroise Paré, à
qui la science médicale est redevable de la
découverte de la circulation du sang. »

Ceci, et quelques détails ajoutés plus bas sur la vie de Paré, témoignaient suffisamment que M. Louis Bourlier n'avait pas beaucoup ouvert les œuvres de son illustre aïeul ; mais il ajoutait enfin :

« Il était né au commencement du xvi^e siècle, dans le bourg Hersent, contigu au bourg d'Avenières, où je suis né, moi..... »

Ce renseignement curieux était exact : je l'ai trouvé confirmé dans ce passage d'une lettre adressée à M. David par les notables de la ville de Laval, réunis en commission centrale pour l'érection d'un monument à la mémoire du grand chirurgien ¹.

« Vous serez curieux d'apprendre que la reconnaissance populaire a élevé depuis long-temps sa statue à Ambroise Paré au lieu même où il naquit, dans le petit village du Bourg-Hersent, qui forme presque un des faubourgs de Laval. Nous avons tous le souvenir d'avoir vu long-temps, dans l'âtre de la cheminée du premier étage d'une maison en ruine, un buste placé en la mémoire d'Ambroise Paré ; et on voit encore aujourd'hui dans ce village, sur la façade d'une maison construite sur l'emplacement de la maison du seigneur au service duquel paraît avoir été attaché le père d'Ambroise Paré,

¹ Notice sur le monument élevé à la mémoire d'Ambroise Paré, en la ville de Laval, publiée par les soins de la Commission. — Laval, 1840.

on voit encore, disons-nous, un portrait qui paraît l'œuvre d'un peintre d'enseignes, et au bas duquel on lit cette inscription :

DANS CETTE MAISON EST NÉ AMBROISE PARÉ.

Quant à la date de sa naissance, il ne paraît pas qu'on ait dans le pays même aucun moyen de la fixer ; mais il y a une tradition perpétuée, dit M. le docteur Hubert, par de vieux manuscrits, qui à la vérité n'ont pas une authenticité bien constatée. Il eût été à désirer peut-être que la commission de Laval s'expliquât mieux sur ces manuscrits ; mais elle se borne à la simple mention qu'on vient de lire, et s'en tient ensuite à la tradition.

« Suivant cette tradition, poursuit M. Hubert, Ambroise Paré serait né vers l'année 1509 au petit village du Bourg-Hersent, près Laval, dans une dépendance de la maison seigneuriale du comte de Laval, et dans la domesticité de ce seigneur, dont son père aurait été le valet de chambre-barbier. »

Le narrateur passe sous silence les autres détails donnés par Percy ; mais il conjecture que ce fut sans doute quand le comte de Laval, remarié en troisièmes noces en 1525, conduisit, dans une des années suivantes, sa femme à la cour, que la famille de Paré suivit ce seigneur à Paris. J'ai dit, et ne veux pas y revenir, ce qui paraissait le plus certain. Une fois Paré loin de Laval, ses compatriotes le perdent de vue et n'ajoutent rien à ce que nous en savons ; je ne veux pas omettre cependant une note curieuse de la notice déjà citée.

« La Commission avait espéré un moment pouvoir publier des renseignements inédits sur la famille d'Ambroise Paré, et sur les premières années de sa vie ; elle avait découvert à Amsterdam un sieur Paré, ferblantier, qui se dit descendant direct d'Ambroise Paré, et possesseur de tous les papiers de famille ; mais comme il a refusé d'y laisser fouiller sans recevoir par avance une somme d'argent, nous n'avons pas cru pouvoir engager les fonds de la souscription sans savoir ce que pourraient amener ces recherches, et nous n'avons pas donné de suites à sa proposition. »

De ce peu de détails nouvellement recueillis, on ne saurait

tirer grande lumière. On voit pourtant qu'en réalité des membres de la famille de Paré ont émigré en Hollande; mais est-il bien vrai de dire que la révocation de l'édit de Nantes fut la cause de cet exil? Dans tous les cas, l'exil n'aurait point frappé la famille entière; car outre M. Louis Bourlier, que nous avons vu tout-à-l'heure réclamer cette parenté glorieuse, je trouve inscrit sur la liste des souscripteurs, le nom de mademoiselle Bourlier d'Avesnières, sans doute de la même famille, et celui d'une dame de Laval qui porte encore ce beau nom de Paré. M. le docteur Hubert, dans la notice déjà citée, nous apprend qu'on retrouve à Laval, depuis 1740, une famille du même nom dont les descendants portent pour prénom habituel le nom d'Ambroise, sans pouvoir établir aujourd'hui une filiation plus directe; et que cette famille, avant la révolution de 1789, était exempte de capitation et de l'impôt de gabelle, comme issue de notre grand chirurgien. Comment donc M. Villame, en parlant de la mission donnée à Lassus (et non à M. de Lasuse, comme il l'avait imprimé par erreur) de rechercher à Laval les descendants de Paré, ajoute-t-il qu'il ne s'y en trouva point? M. Hubert rapporte à cet égard « qu'en 1804, lorsque le professeur Lassus vint présider le jury de médecine à Laval, il était porteur d'une lettre du cabinet de l'Empereur qui lui enjoignait de rechercher à Laval les descendants de Paré, qu'il voulait honorer de ses bienfaits; » mais il ne dit rien des résultats de cette recherche.

Avant d'abandonner ce qui regarde la famille, je dois dire que Claude Viart, beau-frère de Paré suivant M. E. Bégin (voir mon *Introd.*, page ccxxvii), est cité à plusieurs reprises dans les œuvres de Paré, notamment dans la grande Apologie, à la date de 1585, et toujours sans aucun titre de parenté.

Nous avons vu que Paré avait d'abord été reçu maître barbier chirurgien; et aux documents que nous avons réunis sur l'état des barbiers à cette époque est venue s'ajouter depuis une curieuse planche, insérée par M. Dusommerard dans sa grande et belle publication, *l'Album des Arts au moyen âge*, et calquée sur un

vitrage colorié du XVI^e siècle, représentant la boutique d'un barbier. Nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. Dusommerard, étudier à la fois la planche et le vitrage; en voici une description succincte.

Le sujet principal représente l'intérieur de la boutique; sur une chaise est assis un patient que l'on vient de saigner. La manche gauche de la chemise est retroussée jusqu'au coude, et repliée là de façon à faire office de ligature; d'autre ligature il n'y en a point. La piqûre a été faite vers le milieu de l'avant-bras; le sang sort en un jet magnifique; mais, par un singulier oubli, le peintre a oublié de le colorier. Le malade embrasse de la main gauche un long bâton, dont le bout pose à terre; procédé qui remplace avantageusement la bande ou le lancetier que l'on fait aujourd'hui tourner dans la main; du reste, le procédé était déjà indiqué par Guy de Chauliac au XIV^e siècle; on le retrouve figuré par Scultet au XVII^e; et enfin je l'ai encore vu mettre en usage par les barbiers de Pologne durant la campagne de 1831. Le barbier, debout à droite, reçoit le sang dans un bassin de cuivre; la barbière, à gauche, tient un gobelet probablement rempli d'eau, pour donner à boire ou pour asperger la figure en cas de syncope. Du reste, barbier et barbière sont en grande toilette, la tête coiffée du béret noir avec double panache de plumes blanches.

La salle est éclairée par une fenêtre cintrée à six compartiments, garnie de carreaux arrondis maintenus par des bandes de plomb. Au-dessus de la fenêtre, pendent à la muraille cinq bassins de cuivre de différentes grandeurs; au-dessus des bassins, dix poëlettes beaucoup plus petites et d'une grandeur uniforme. Sur un pan de la muraille à droite, tout-à-fait en haut, un bassin et une aiguière; au-dessous, retenues par une bande de cuivre horizontale, trois paires de ciseaux et deux paires de rasoirs à lame pointue, à dos de cimeterre, comme ils étaient au moyen âge, servant à la fois à faire le poil et les incisions; au-dessous, trois ustensiles peints en noir, qui me paraissent être des boîtes

ou *pennaroles* suivant le terme de Guy, destinés à recevoir les instruments. Seulement, tandis que dans la trousse moderne les instruments ont leurs cases disposées sur le même plan, l'une à côté de l'autre, ici les cases sont superposées l'une à l'autre, de manière à donner à la boîte une notable épaisseur, et une forme comparable à celle des fontes où les cavaliers plongent leurs pistolets. Du reste je me hâte d'ajouter que ce que je viens de dire de ces boîtes est pure conjecture ; car toutes les trois sont vides ; et Guy en parlant du *pennarole* n'a rien dit qui pût servir à en déterminer la forme. Enfin, tout-à-fait au-dessous, trois peignes également fixés à la muraille.

Sur le pan de mur de gauche se voient en haut cinq bœaux rangés côte à côte, et certainement destinés à contenir les onguents. Au-dessous, et comme pour faire pendant à ceux de l'autre côté, cinq rasoirs entr'ouverts. Madame la barbière nous cache le reste.

Le compartiment supérieur représente une autre salle éclairée par deux fenêtres à carreaux arrondis, et tout autour de laquelle règne une large banquette adossée aux trois murailles visibles. A droite sur une chaise, est assis un client auquel on vient de faire la barbe, car le rasoir est encore sur la banquette ; le garçon barbier est occupé maintenant à lui couper les cheveux. A gauche est un autre client qui a subi, à ce qu'il paraît, la double cérémonie ; car j'aperçois sur la banquette le rasoir, les ciseaux, un peigne simple et un peigne double ; je ne sais donc quel reste de toilette lui fait le garçon encore occupé à sa tête ; peut-être la lui lave-t-il avec une éponge. Ce qui me suggère cette conjecture, c'est que le client est à genoux sur un espèce de prie-dieu, la tête au-dessous d'un vase suspendu au plafond, d'où pourrait bien suinter quelque liqueur odoriférante ; et le garçon a les bras nus jusqu'aux coudes, tandis que son camarade a gardé son haut-de-chausses. Tous deux ont le béret noir, mais sans panache ; et enfin celui de droite, chose assez curieuse, a une poëlette pen-

due au côté gauche de la ceinture, comme une arme qui ne devait pas le quitter.

Le vitrage porte en bas la date de 1559 ; et en caractères gothiques, la signature de *Josr Richwiller*.

Je reviens maintenant à Paré.

En 1536 il partit pour l'Italie, et j'avais avancé, malgré les assertions hasardeuses de Devaux, que Thierry de Héry avait fait les mêmes campagnes. J'en ai trouvé depuis la preuve directe dans un passage du livre publié par Thierry en 1552, page 185. Thierry raconte qu'il passa les monts en 1537, et parle des *ge-lures* des soldats à peu près dans les mêmes termes que Paré.

Rien à ajouter à l'histoire de Paré jusqu'au siège de Rouen, en 1562. Mais là vient se placer un fait d'une haute importance, resté en oubli jusqu'à ce jour, et pour lequel nous avons le témoignage de Paré lui-même. Après la prise de Rouen, il faillit être empoisonné dans un dîner, *en quelque compagnie*, dit-il, *où en avoit quelques vns qui me hayoyent à mort pour la religion* ; et il n'échappa que par une présence d'esprit remarquable. Il avait raconté assez longuement cette histoire dans le livre *des Rapports* de l'édition de 1575, mais il l'avait effacée de toutes les autres éditions postérieures ; nous avons soigneusement reproduit cette précieuse variante, tome III, page 662. Quels étaient ces fanatiques qui faisaient venir ainsi le poison en aide à leurs opinions religieuses ? Paré ne les nomme point. Toutefois, le mot unique qu'il a laissé tomber de sa plume sur *la religion*, en prenant ce mot dans l'acception du xvi^e siècle, semble indiquer que les empoisonneurs étaient catholiques, et que Paré, alors du moins, était passé au calvinisme. Mais ceci admis, il faut donc qu'il soit retourné plus tard à ses croyances primitives, et je répéterai ce que je disais à la page cclxxxi : *Il me paraît incontestable que, du moins après la Saint-Barthélemy, A. Paré faisait profession de la foi catholique.*

Ici se terminerait ce que j'avais à dire de cette partie de l'In-

troduction, si je n'avais à rectifier un *lapsus plumæ* à peine concevable. A la page cclxiii, on lit que François II était le *deuxième* fils de Catherine; c'est le *fils aîné* qu'il fallait dire.

§ III. — Additions relatives aux écrits de Paré.

Je n'ai rien à ajouter à la bibliographie que j'ai donnée de ses ouvrages et de leurs éditions. J'ai bien vu indiquée dans l'*Histoire de l'anatomie* de Portal, tome VI, page 817, une édition du *Traité des playes d'hacquebutes*, qui aurait paru à Lyon, in-4°, en 1572; j'ignore où Portal a retrouvé cette date, mais il ne paraît pas avoir vu cette édition par lui-même; et très probablement il s'agit des *Cinq livres de chirurgie* publiés à la même date, mais à Paris et in-8° suivant Haller, édition sur laquelle je n'ai encore pu mettre la main, malgré toutes mes recherches.

J'ai oublié de dire que l'édition de 1552, de *la Manière de traiter les playes d'hacquebutes*, se trouve à la Bibliothèque royale, à celle de l' Arsenal et à la Faculté de médecine.

Pour le *Traité de la peste* de 1568, je n'en connais qu'un exemplaire unique fort bien conservé; il est à la bibliothèque Sainte-Geneviève, T., 940.

Relativement au texte de Paré, je commencerai par relever quatre fautes d'impression un peu plus graves que celles qui ne consistent que dans une lettre soustraite ou surajoutée, ou mise en la place d'une autre.

Dans le tome II, page 219, on lit à plusieurs reprises : *le capital des cauterés*; le mot propre est *capitel*, du latin *capitellum*.

Page 514, deuxième colonne, ligne 29 : *liure troisième, des maladies traitant*; lisez : *liure troisième des maladies, traitant*, etc.

Au tome III, page 541, deuxième colonne, sixième ligne, quatre lettres ont sauté; lisez : *sont tousiours chancreux*.

Accident semblable à la page 710, première colonne, dernière ligne; lisez : *beaucoup de soldats*.

Mais la plus grave de toutes ces fautes, celle que j'ai gardée à dessein pour la dernière, parce qu'elle donnerait lieu à un fâcheux anachronisme dans l'histoire de la chirurgie, se trouve à la page 230 du tome II. On y lit l'histoire de Pirou Garbier, *auquel fut coupée la jambe dextre quatre doigts au-dessus du genouïil*; c'est *quatre doigts au-dessous* qu'il faut lire. A la vérité, l'erreur aurait été rectifiée par ceux qui auraient lu, deux pages plus loin, la grande note où je montre qu'au XVI^e siècle on n'osait faire l'amputation de la cuisse, ni même peut-être celle du bras. La première mention que je connaisse de l'amputation de la cuisse ne remonte qu'à Fabrice de Hilden.

Quelques autres rectifications m'ont été imposées par une circonstance dont je n'ai pas été le maître. En commençant mon édition, j'avais trouvé dans la bibliothèque de feu M. Richerand un exemplaire assez mal en ordre de la quatrième édition des œuvres complètes; mais quand j'eus appris à M. Richerand la rareté et le prix de cette édition, comme dernière édition originale, il se sentit pris tout d'un coup d'une telle tendresse pour son volume, qu'il ne voulut plus me le confier. Il en est résulté que, pour mon premier tome et le commencement du deuxième jusqu'au livre *des Playes d'harquebuses*, je n'ai pu indiquer que rarement si tel passage manquant dans la deuxième édition française, datait de la quatrième ou de la cinquième. Je vais rectifier à cet égard les notes qui en ont besoin.

NOTES DU TOME PREMIER.

Page 26, corrigez ainsi la note : *Tout ce qui suit manque dans les deux premières éditions.*

Page 28, lisez : *Ici, dans la quatrième édition et les suivantes.*

Page 30, première note : *On lit dans toutes les éditions originales.*

Page 36 : *Dans la quatrième édition et les éditions posthumes.*

Page 46 : même correction à la note.

Page 53 : *Et le onzième de la quatrième édition et des éditions posthumes.*

Page 55, ajoutez à la note : *Le paragraphe en question est de 1585.*

Page 76 : *Dans les deux premières éditions et l'édition latine.*

Même correction à la page suivante, et en général, excepté dans les notes

que je rectifie ici, les *premières éditions* doivent toujours s'entendre des deux premières éditions françaises et de l'édition latine.

Page 266, j'ai signalé en note une amplification ajoutée au texte dans les éditions postérieures à la cinquième. Il faut dire de plus que ces mots mêmes, *comme vne lozange à quatre cornes*, ne se lisent pas encore dans la quatrième édition.

Page 391, notes 2 et 3 : le paragraphe en question date de la quatrième édition ; et alors, comme plus tard, on y lisait le mot *inferieure*, que je regarde comme une faute d'impression.

Page 400, première colonne : *Cette citation se lit pour la première fois dans la cinquième édition.*

Page 419, ajoutez à la dernière note : *Le titre du chapitre en 1585 portait seulement : de la Tumeur du fondement.*

Page 446, note de la première colonne : *Il n'est fait mention des sangsues qu'à la cinquième édition.*

NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

Page 5, dernière note : *Ce paragraphe manque jusqu'à la quatrième édition.*

Page 9 : *Ce paragraphe date de 1585.*

Page 10, note 3 : les dix figures se voient également dans la quatrième édition.

Page 11, première colonne : *Ce paragraphe date de 1585.*

Page 60, ajoutez : *Elle date de 1585.*

Page 70, deuxième colonne, note 2 : la phrase en question se lisait encore dans la quatrième édition.

Page 80 : le paragraphe sur l'épilepsie a été ajouté en 1585.

Page 81, deuxième colonne : *Ce paragraphe date de 1585.*

Page 91 : *Ces deux histoires ont été ajoutées à la quatrième édition.*

Page 108, note 1 : *La date exacte de ce paragraphe est de 1585.*

Page 129 : Ces mots : *Ce qu'on n'auoit encores fait*, n'ont été ajoutés qu'à la première édition posthume.

Page 138, première colonne : *Cette histoire a été ajoutée en 1585.*

Plus loin les notes sont exactes ; j'avais alors plusieurs exemplaires de la quatrième édition entre mes mains.

J'ai un mot à dire de l'ordre que j'ai suivi dans l'arrangement des livres de la collection. Et d'abord il convient d'avertir le lecteur que l'article consacré à cette question et à plusieurs autres, dans mon Introduction, a été sauté dans la table des matières du premier volume. Il forme le § XX et commence à la

page cccxxx. Or , on fera bien , pour compléter cet article , de recourir aux notes que j'ai placées au commencement de chacun des livres de la collection , et qui exposent avec plus de détail et les sources où Paré a puisé , et les motifs de l'arrangement que j'ai adopté.

Il y avait cependant un travail général à faire sur les auteurs cités dans tout l'ouvrage ; au-devant de chacune de ses grandes éditions , Paré n'avait pas manqué d'en donner la liste , et elle comprenait 175 noms en 1585. Ces noms étant jetés au hasard les uns à côté des autres , il n'en ressortait rien pour l'intelligence du lecteur , et j'ai cru qu'on pouvait faire mieux. Laurent Joubert , dans sa traduction de Guy de Chauliac , rechercha et fit rechercher par plusieurs élèves et docteurs de Montpellier toutes les citations alléguées par son auteur , et en dressa une table merveilleusement significative pour ceux qui la savent lire. On voit en effet que pour édifier son œuvre , Guy a eu recours à cent autorités , citées ensemble jusqu'au chiffre de 3,299 fois. Cela suffit certes pour démontrer que l'autorité était alors la base principale de la philosophie chirurgicale ; que si vous voulez savoir quelle était l'autorité dominante , réunissez les citations des anciens , elles s'élèvent à 1117 , tandis que celles des Arabes vont à 1404. Ainsi , malgré la prépondérance de Galien , le plus souvent cité de tous , c'étaient les Arabes qui faisaient loi , et c'est à juste raison que les chirurgiens d'alors étaient nommés arabistes.

Or , ce que Joubert avait fait pour Guy , j'ai voulu l'imiter pour Paré , et je ne m'en suis rapporté qu'à moi seul. J'ai donc parcouru ligne par ligne toute cette vaste collection , notant avec soin chaque auteur cité en témoignage , et le nombre de fois qu'il se trouvait cité. Le résultat donne au total 265 noms d'auteurs et 2,168 citations ; démonstration suffisante de l'influence encore puissante de l'autorité , mais qui laisse entrevoir cependant sa décadence prochaine et déjà commencée. De plus , le règne des Arabes et des arabistes est passé ; ils n'obtiennent pas tous ensemble

200 citations, tandis qu'Hippocrate seul en a près de 400 et Galien encore davantage. Galien même a perdu de son pouvoir ; si on lui ôte le chiffre juste de 100 citations parsemées dans les deux livres des médicaments et des fièvres, qui ne touchent pas à la chirurgie, et plus de 150 pour les livres d'anatomie, parties de l'art à peine touchées par Hippocrate, celui-ci reprend le dessus, et c'est avec juste raison que la chirurgie de cet âge peut être appelée hippocratique. J'ai supputé séparément pour Hippocrate et Galien les citations du deuxième volume, uniquement consacré à des matières chirurgicales ; il y en a 223 pour le premier, 218 seulement pour le second. Rappelez-vous, pour mieux apprécier encore ce résultat, la masse immense des écrits de Galien ; et enfin, si vous ouvrez le volume au hasard, vous serez frappé de cette circonstance, que Galien est surtout cité pour les définitions et les théories, Hippocrate presque uniquement pour les doctrines d'application.

Pour rendre l'étude de cette table plus facile, j'ai séparé les auteurs en cinq grandes catégories, en suivant généralement les époques auxquelles ils appartiennent. Dans chaque époque j'ai essayé aussi de rapprocher ou par les dates ou d'après le caractère de leurs écrits, les chirurgiens, les médecins, les philosophes, les poètes, mais sans m'attacher à une exactitude qui eût exigé trop de travail pour trop peu de fruit.

LISTE DES AUTEURS CITÉS PAR A. PARÉ.

| | Nombre de fois. | Nombre de fois. |
|--|-----------------|-----------------|
| <i>Écriture Sainte, auteurs juifs, et pères de l'Église.</i> | | |
| Nombre de fois. | | |
| Écriture sainte en général..... | 8 | |
| Moïse et les livres du Pentateuque..... | 25 | |
| Josué..... | 1 | |
| Job..... | 4 | |
| Samuel..... | 1 | |
| Livre des Rois..... | 4 | |
| David, Psaumes..... | 14 | |
| Salomon..... | 2 | |
| Jésus, fils de Sirach, et l'Ecclésiaste..... | 5 | |
| Jérémie..... | 3 | |
| Isaïe..... | 3 | |
| Ezéchiel..... | 1 | |
| Amos..... | 1 | |
| Esdras..... | 2 | |
| Nouveau-Testament en général..... | 1 | |
| Saint Matthieu..... | 2 | |
| Saint Marc..... | 4 | |
| Saint Luc..... | 2 | |
| Saint Jean..... | 4 | |
| Actes des Apôtres..... | 1 | |
| Saint Paul..... | 8 | |
| Livre des Ephésiens (probablement Epître aux Ephésiens)..... | 1 | |
| Epître de saint Jacques..... | 1 | |
| Josèphe..... | 1 | |
| Eusèbe..... | 1 | |
| Lactance..... | 1 | |
| Saint Augustin..... | 12 | |
| Total..... | 109 | |
| <i>Auteurs anciens.</i> | | |
| Hippocrate..... | 590 | |
| Celse..... | 61 | |
| Galien..... | 553 | |
| Aétius..... | 56 | |
| Paul d'Égine..... | 51 | |
| Aristote..... | 57 | |
| Pline..... | 58 | |
| Dioscoride..... | 17 | |
| Théophraste..... | 4 | |
| Plutarque..... | 19 | |
| Nicandre..... | 6 | |
| Hérophile..... | 4 | |
| Erasistrate..... | 3 | |
| Asclépiades..... | 2 | |
| Antonius Musa..... | 1 | |
| Rufus..... | 1 | |
| Philoxène..... | 2 | |
| Soranus..... | 2 | |
| Archigène..... | 1 | |
| Cœlius Aurelianus..... | 4 | |
| Arétée..... | 1 | |
| Alexandre de Tralles (Trallian)..... | 1 | |
| Oribase..... | 1 | |
| Léonides..... | 1 | |
| Apollonius..... | 2 | |
| Philotinus..... | 1 | |
| Mithridates..... | 1 | |
| Actuarius..... | 1 | |
| Serenus..... | 1 | |
| — | | |
| Empédocle..... | 5 | |
| Pythagore..... | 2 | |
| Socrate..... | 2 | |
| Platon..... | 5 | |
| Cicéron..... | 3 | |
| Sénèque..... | 3 | |
| Marc Aurèle..... | 1 | |
| Les Stoïques..... | 1 | |
| Sextus de Chéronée..... | 2 | |
| Pausanias..... | 4 | |
| Philostrate..... | 2 | |
| Marc Varron..... | 1 | |
| Strabon..... | 1 | |
| Ptolomée..... | 2 | |
| Aulugelle..... | 2 | |
| La loi des 12 tables..... | 1 | |
| Aristomachus..... | 1 | |
| Chrysippus..... | 1 | |
| Crinitus..... | 1 | |
| Adrianus..... | 1 | |
| Stobée..... | 1 | |
| Vitruve..... | 1 | |
| Festus..... | 1 | |
| Heliodore..... | 1 | |
| Solinus..... | 2 | |
| Macrobe..... | 1 | |
| OEphadius..... | 1 | |
| Cassianus..... | 1 | |
| — | | |
| Hérodote..... | 6 | |
| Ctésias..... | 1 | |
| Diodore de Sicile..... | 1 | |
| Justin..... | 1 | |
| Tite-Live..... | 1 | |
| Elien (Ælian)..... | 7 | |
| Valère l'historien..... | 4 | |
| Hérodien..... | 1 | |
| — | | |
| Homère..... | 2 | |
| Hésiode..... | 1 | |
| Euripide..... | 1 | |
| Lucrèce..... | 1 | |
| Horace..... | 2 | |
| Catulle..... | 1 | |
| Ovide..... | 4 | |
| Lucain..... | 1 | |
| Perse..... | 1 | |
| Claudien..... | 1 | |
| Oppien..... | 1 | |
| Total..... | 1591 | |
| <i>Auteurs arabes.</i> | | |
| Les Arabes en général par opposition aux Grecs, dans le livre des Fièvres..... | 7 | |
| Rhasès..... | 3 | |
| Idem à Almansor..... | 2 | |
| Ati-Abbas..... | 2 | |
| Isaac..... | 1 | |
| Mesué..... | 10 | |
| Sérapion..... | 1 | |
| Avicenne..... | 51 | |
| Averrhoès..... | 3 | |
| Avenzoar..... | 1 | |
| Allbucasis..... | 14 | |
| Abdanalarach..... | 1 | |
| Total..... | 96 | |
| <i>Auteurs arabistes ou du moyen âge.</i> | | |
| Constantin..... | 1 | |
| Platearius..... | 1 | |
| Theodoric..... | 2 | |
| Lanfranc..... | 1 | |
| Arnaud..... | 4 | |

PRÉFACE.

| Nombre de fois. | | Nombre de fois. | | Nombre de fois. | |
|-----------------------------------|----|------------------------------|----|------------------------------|-----|
| | 1 | Roussel | 9 | Jean de Léry | 2 |
| Gilbert l'Anglais | 1 | Jean Wier ou Vieras . . | 4 | Lucio Maggio | 1 |
| Gourdon | 10 | Philippe Forestus | 1 | Julius Obsequens | 1 |
| Guido ou Guy de Chau- | | Rembert Dodoens (qu'il | | Milichius | 1 |
| liac | 26 | appelle <i>Dodonay</i> et de | | Egnatius | 1 |
| Nicolas de Florence . . . | 2 | <i>Douay</i>) | 3 | Baptiste Léon | 1 |
| Valescus de Tarente . . . | 5 | Cornelius Gemma | 1 | Loys Cellée | 1 |
| Pierre d'Apono, ou le | | Savonarola | 1 | Levinus Levinius | 5 |
| Conciliateur | 10 | Jordanus | 1 | Matt. Sylvius | 1 |
| Philonius (probable- | | Vassée | 2 | Jean Léon ou Léon l'A- | |
| ment le Philonium de | | Castellan | 1 | fricain | 6 |
| Valescus). | 1 | Gourmelin (sans le nom- | | Jean l'apou | 1 |
| Pierre d'Argelata | 1 | mer, dans l'Apologie). . | 11 | Jacques de Fouilloux . . | 2 |
| Arculanus | 1 | Coutin | 3 | Pierre Boaistuaau | 1 |
| Total | 66 | Fier-à-Bras | 1 | Alexander ab Alexan- | |
| <i>Auteurs de la Renaissance.</i> | | Christophe Landré | 6 | dro | 2 |
| Jean de Vigo | 25 | Lepaulmier (sans le | | Pierre Gilie | 1 |
| Marianus Sanetus | 2 | nommer) | 1 | P. Rhodien | 1 |
| Antonius Benivenius . . . | 9 | Simon de Valember | 2 | Bodin | 4 |
| Alexander Benedictus . . . | 4 | Wolff (Liber gyuœcio- | | Julius Pollux | 1 |
| Symphorianus | 1 | rum). | 1 | J.-B. Théodose | 2 |
| Nicolas Godin | 1 | Jacques Rueff | 3 | Pierre Messie | 2 |
| Paracelse | 2 | Nicole du Haut-Pas | 3 | George Agricola | 1 |
| Targaut | 4 | Simoa de Provanchie- | | Lapopelinière | 1 |
| Fuchsius | 3 | res | 1 | Apollonius Menabenus . . | 1 |
| Langius | 4 | Liébaud | 1 | Olaus Magnus | 5 |
| Maggis | 2 | Jacques Grevin | 2 | André Thévet | 29 |
| Cornarius | 1 | Belon | 2 | Mathiolo | 55 |
| Vidus Vidius | 1 | André Bacey | 3 | Massurius | 1 |
| Nicolas Massa | 2 | André Marin | 5 | Nonus | 2 |
| Amatus Lusitanus | 1 | Albert | 2 | Gabriel du Préau | 1 |
| Cardan | 15 | Sébastien Munster | 2 | Philippe de Mornay | 1 |
| Fernel | 15 | Nicole Nancel | 2 | Erasme | 2 |
| Jacques Sylvius | 18 | Volaterran | 5 | Claude Paradin | 1 |
| Columbus | 13 | Antoine Mizault | 1 | Philippe Ulstade | 1 |
| Vésale | 9 | Claude Tesserant | 1 | Ferrand Pouzel | 1 |
| Fallopis | 14 | Lycosthènes | 8 | Loys de Berthame | 2 |
| Rondelet | 25 | Cœlius Rhodiginus | 3 | Garcias ab Horto ou du | |
| Ingrassius | 2 | Jovianus Pontanus | 1 | Jardin | 2 |
| Houlier | 16 | Loys Lavater | 5 | Metrius | 1 |
| Duret | 2 | Jean de Marconville | 1 | Aloysius Cadamustus | 1 |
| Manardus | 3 | Duhaillan | 1 | Ænéas Sylvius Piccolo- | |
| Montanus | 1 | Lopez, Espagnol | 1 | nimi | 1 |
| Delacorde | 1 | Benzo, Milanais | 1 | Polydore Virgile | 1 |
| Gorraeus | 2 | Martinus Cromerus | 1 | Otho | 1 |
| Léonellus Faventinus . . . | 1 | Franciscus Picus Mirau- | | Hector Boëtius | 1 |
| Valleriola | 4 | dula | 1 | Marc Paul | 2 |
| Estienne de la Rivière . . . | 1 | Damascène | 1 | Monstrelet | 1 |
| Gesnerus | 7 | Diphile | 1 | Philippe de Comines | 5 |
| Lecoq | 1 | Mathias Cornax | 1 | Saxon Philistorien | 2 |
| Thierry de Héry | 2 | Egidius Hertages | 1 | Fulgose | 1 |
| Franco | 3 | Paul Grillant | 1 | Alvarez | 1 |
| Botal | 3 | Pierre de la Palude | 1 | Dubartas | 7 |
| Calmethée (Chaumette) . . . | 1 | Martin d'Arles | 1 | Ronsard | 1 |
| Joubert | 13 | Facellus | 2 | Total | 505 |
| Dalechamps | 4 | Abraham Ortelius | 1 | Total général, 2168 | |
| Andreas della Cruce | | Melchior Guillaudin Be- | | | |
| | | ruce | 1 | | |

Enfin, je terminerai cet article par le sonnet que Paré avait placé lui-même en avant de ses éditions complètes ; le texte actuel est de 1579 et n'a pas été changé depuis ; mais je donnerai en note les variantes de l'édition de 1575.

SONNET DE L'AVTEVR.

Ce liure maintenant que ie mets en lumiere ,
De mon art l'heritier, contient tous les secrets
Que iadis bien au long les Arabes et Grecs
Ont laissé par escrit à la race derniere ¹.

Plein d'exemples il est de diuerse maniere,
Ainsi que nous voyons de mille beaux portraits
Les prez se bigarrer, eschauffés par les rais
Du Soleil, lorsqu'il fait sa course printaniere ².

Or sus donc maintenant, va-t'en, mon fils tres-cher ³,
Que depuis quarante ans n'ay cessé de lecher :
Va, priant vn chacun qu'il leur plaise d'ensuiure

Lysippe, qui reprint Appelles doucement.
Mais arriere, enuieux : car eternellement
On verra maugré vous ce mien ouurage viure.

§ IV. — Inauguration de la statue d'Ambroise Paré.

Nous avons annoncé en terminant qu'une statue en bronze allait être érigée en l'honneur de Paré sur l'une des places publiques de Laval, dernier hommage de la reconnaissance populaire. Paré avait été oublié dans cette large hospitalité que la munificence royale offrait à Versailles à toutes les gloires de la

¹ Variante de 1575 : *à nostre aage derniere.*

² Ces trois vers se lisaient ainsi en 1775 :

Ainsi que nous voyons de mille et mille raiz
Reluire le paon, quand par vn grand progrez
Sa plume va montrant plein d'arrogance fiere.

³ Variante : *Va-t'en, mon fruct très cher.*

France ; et non pas lui seulement , mais avec lui plus d'une autre grande gloire scientifique. Il aura désormais , dans un plus large espace , en face du ciel et du soleil , un piédestal et une statue dignes de lui.

Dès 1835 , le conseil-général de la Mayenne avait exprimé le vœu qu'un monument fût érigé à A. Paré dans sa ville natale. Le préfet répondit à ce vœu , en 1836 , en proposant de faire les premiers frais par une allocation de 2,000 francs au budget départemental ; le gouvernement et les souscripteurs devaient faire le reste. Une commission s'organisa immédiatement sous la présidence de M. Queruau Lamerie , maire de Laval ; elle se composait de MM. Guédon , Lelièvre , Meslay , et de deux de nos honorables confrères , MM. Bucquet et Hubert , tous deux correspondants de l'Académie royale de médecine. Déjà , dès le 22 mars 1836 , M. David avait proposé , dans le même but , une souscription où seraient reçus les dons même les plus modiques , s'engageant , pour sa part , à faire gratis le modèle de la statue. Cette offre magnifique fut acceptée avec reconnaissance , et un programme de souscription ayant été arrêté , le roi , le ministre de l'intérieur , le conseil municipal de Laval , l'Académie et la Faculté de médecine de Paris , plusieurs sociétés savantes et un grand nombre de souscripteurs y répondirent , et le succès du projet fut assuré. Nous vîmes s'élever dans l'atelier de M. David le modèle de la statue , achevé dès le 1^{er} novembre 1839 ; nous la vîmes couler en bronze , le 12 mars 1840 , par les soins de MM. Soyer et Ingé , et dès le 9 juillet elle était arrivée à Laval.

Alors s'élevèrent avec rapidité de magnifiques blocs de granit bleu , préparés pour le piédestal d'après les dessins de M. Moll , inspecteur des travaux du gouvernement , qui , lui aussi , refusa de mettre à prix d'argent son concours pour cette œuvre patriotique ; et enfin le 29 juillet fut fixé pour la solennité.

Un ciel sans nuages semblait avoir voulu favoriser la fête ; des villes et des communes voisines était accourue une foule inouïe de spectateurs. Sur la place de la mairie , autour de la statue

encore voilée , la garde nationale et la troupe de ligne , auxquelles s'étaient jointes des députations de tous les corps de métiers de Laval , musique en tête et enseignes déployées , formaient un carré immense. A toutes les croisées et jusque sur les combles de l'Hôtel-de-Ville , des dames élégamment parées ; le peuple dans toutes les rues adjacentes ; au centre de la place , sur une estrade élevée en face de la statue , les autorités civiles et militaires , les chefs des administrations publiques , les députés des sociétés savantes ; et au milieu de ce grand cortège d'hommes , une seule femme , mademoiselle Renée Ambroise Paré , descendante de notre grand chirurgien et la dernière héritière de son nom. A quatre heures et demie , un coup de canon donna le signal , et la statue fut découverte au bruit des tambours battant aux champs , des troupes présentant les armes , et des applaudissements et des acclamations de la multitude.

Après que ces puissantes manifestations eurent fait silence , un chœur de musiciens salua l'image triomphante ; puis M. le docteur Hubert , au nom de la commission de Laval , M. Pariset , au nom de l'Académie royale de médecine , M. le docteur Perdrix , délégué de l'association des médecins de Paris , M. Leterrier , principal du collège du Mans , prononcèrent des discours où se répétait , mais toujours sous un aspect différent , l'éloge du grand homme que Laval a donné à la France. M. Naudet lut un dithyrambe dans lequel Paré se trouve merveilleusement peint d'un seul trait par ce vers :

Humble de cœur , grand de génie.

Et enfin une salve d'artillerie annonça que la cérémonie de l'inauguration était terminée. Ce n'était point encore la fin de la fête ; un magnifique banquet , présidé par les autorités , réunit dans la salle d'honneur de la mairie toutes les députations des sociétés savantes , et dans la soirée la ville tout entière couronna dignement cette belle journée par une illumination générale.

La statue s'élève sur la place de la mairie ; elle est en deux morceaux, le corps et la tête, en outre des accessoires qui ont été fondus à part ; elle a 2 mètres 60 centimètres de haut, et pèse 1,200 kilogrammes. La figure que nous en avons donnée au frontispice du premier volume, nous dispense de la décrire en détail ; disons seulement qu'en arrière des volumes placés à la droite, et dont les titres annoncent les éditions françaises et les versions étrangères, se déroulent quelques feuilles manuscrites sur lesquelles sont gravés les canons suivants de Paré :

Vn remede expérimenté
Vaut mieux qu'un nouveau inuenté.

—
Le nauré doit faire abstinence,
S'il veut auoir prompte allegance.

—
Celui qui pour auoir, et non pas pour scauoir,
Se fait Chirurgien, manquera de pouuoir.

—
La gangrene qui est ja grande,
Rien que le cousteau ne demande.

—
Le Chirurgien à la face piteuse
Rend à son malade la playe venimeuse.

Le piédestal sur lequel la statue repose est composé de 9 blocs de granit bleu du pays, pesant ensemble 32,900 kilogrammes, et offrant 3 mètres 60 centimètres de hauteur. Il est élevé sur deux marches en granit et asphalte, dont la plus élevée supporte une grille de fer formée de 144 barreaux.

Sur le premier socle en granit, dans une cavité creusée au milieu de la pierre, a été placée et soudée une boîte en plomb contenant : 1° une notice sur la statue même ; 2° le programme de la commission ; 3° la liste des souscripteurs ; 4° une lithographie représentant A. Paré d'après le portrait de l'édition de 1628 ; 5° six pièces de monnaie à l'effigie de Louis-Philippe ; 6° et enfin une plaque en cuivre sur laquelle a été gravée cette inscription :

Monument élevé en la ville de Laval, dans l'année 1840, A la mémoire d'Ambroise Paré, créateur de la Chirurgie, Conseiller et premier Chirurgien des rois de France Henri II, Francois II, Charles IX et Henri III, né au village du Bourg Hersent, près Laval, vers l'année 1509, décédé à Paris le 20 décembre 1590, et inhumé le 22 dans l'église Saint-André-des-Arcs.

La statue en bronze qui couronne ce monument est l'œuvre du célèbre statuaire David d'Angers.

Et enfin, sous la plinthe en bronze de la statue, il a été déposé une autre boîte en plomb contenant la notice sur A. Paré, par M. Villaume, et la copie sur parchemin du procès-verbal de la pose de la première boîte.

Je regrette de ne pouvoir reproduire tous les discours prononcés dans cette solennité imposante, mais je ne saurais passer sous silence celui de M. Pariset.

« MESSIEURS,

» Quelle noble émulation s'allume entre les villes de France ! Je vois partout, au milieu d'elles, s'élever des monuments aux gloires contemporaines et aux gloires destemps passés. Voltaire et Buffon ont eu des statues ; et ces statues sont, avec celles des conquérants et des rois, l'ornement de la capitale. Aujourd'hui Montbéliard, Rouen, Strasbourg, en consacrent à la mémoire de Gutenberg, au prodigieux savoir de Cuvier, au mâle génie de Corneille, à l'aimable muse de Boyeldieu ; et Boyeldieu et Corneille attendent Fontenelle, comme Voltaire et Buffon attendent l'inimitable Molière. Grenoble a son héroïque Bayard ; La Ferté-Milon, son sublime et harmonieux Racine ; Château-Thierry, son naïf et profond La Fontaine. Bientôt sans doute l'auguste image de Bossuet couvrira Dijon de sa lumière. Bordeaux ne sera plus veuve de son Montaigne et de son Montesquieu ; ni

Marseille de son Pythéas et de son Belzunce ; ni Angers de son Bodin, et de tant d'autres que je ne puis nommer ; ni Agen de son Bernard de Palissy ; ni Dunkerque de son Jean Bart ; ni même l'humble hameau de Poy de son Vincent de Paul. Massillon reviendra émouvoir et charmer sa ville natale, comme il a charmé toute la France ; et reçu dans le château modeste de la Motte, comme dans un sanctuaire, le divin Fénelon y appellera les adorateurs de son talent et de ses vertus. Quels noms, quelles vertus, en effet ! quels talents et quelles gloires ! En est-il une seule que ne voie fleurir l'heureuse terre que nous habitons ? Que si toutes nos villes suivaient un si bel exemple ; si chacune d'elles s'empressait de tirer de l'oubli les hommes qui l'ont honorée ; si, par des récits et des tableaux, elle rendait encore une fois vivantes, pour ainsi dire, leurs actions et leurs personnes ; quelle merveilleuse géographie, Messieurs ! ou plutôt quel unanime concert de voix éloqu岸tes pour réchauffer dans nos âmes l'amour du beau, la passion du bien, deux sentiments qui se produisent, se nourrissent, se fortifient l'un par l'autre, et font le ciment et le bonheur de la société parmi les hommes ! N'est-ce point par là que l'ancienne Grèce jetait comme un enchantement dans les étrangers qui la visitaient ? Et n'est-ce point par là que notre nation deviendrait elle-même le modèle de toutes les autres ?

» Cet exemple, Messieurs, c'est le donner que de l'imiter comme vous le faites. Un homme est venu parmi vous, qui par la puissance de son esprit, par l'habileté de ses mains, par la générosité de son cœur, par l'élévation de ses principes, et j'ajouterai par sa constante pitié pour les malheureux, peut soutenir le parallèle avec les plus grands et les meilleurs hommes qu'ait portés la terre : Ambroise Paré, qu'un souvenir aussi vif que le souvenir attaché au nom de Henri IV rend encore, après trois siècles, aussi présent au milieu de nous que l'est lui-même cet excellent roi. Et ce souvenir empreint dans vos esprits, vous avez voulu qu'il prit un corps ; vous avez voulu qu'Ambroise Paré fût en

réalité sous vos yeux : le voilà. Il respire dans ce bronze que David a vivifié de son génie.

» Parlerai-je ici de ses premières années ? Ce qui résulte des contradictions de ses historiens, c'est que, né pauvre, ne sachant que lire, ne sachant qu'écrire, et dépourvu de toute littérature, il vint à Paris, fut reçu dans l'officine d'un barbier, entra à l'Hôtel-Dieu et y étudia trois années, n'ayant pour guides que quelques livres, la nature et lui-même ; lui, dis-je, car, de même que le potier de Saintonge, il avait cette trempe d'intelligence qui, saisissant les faits et les multipliant par l'étendue et la sûreté des inductions, sait tirer, comme Scarpa, d'une expérience bornée une expérience sans limites, et crée elle-même l'art qu'elle veut connaître. La guerre était alors partout, fomentée par la politique et la religion ; source intarissable de calamités pour les peuples, et d'enseignements pour Ambroise Paré. A dix-neuf ans, il court sur les champs de bataille ; il y rencontre des préjugés bizarres, et des pratiques plus meurtrières que la guerre elle-même. Une seule observation lui ouvre les yeux sur tant d'absurdités et de barbarie. Sur-le-champ sa raison les rejette, pour y substituer des idées plus saines, et des pratiques plus faciles et plus simples, et tout ensemble plus humaines et plus sûres ; car c'est épargner la vie des hommes que de leur épargner la douleur. Ses heureuses innovations deviennent le texte de son premier ouvrage ; et cet ouvrage, bien que très court, commence en Europe et achève sa renommée. L'Allemagne et l'Italie adoptent sans hésiter une doctrine à laquelle le temps n'a rien changé. A vingt ans, Paré avait donné des lois à la chirurgie.

» Suivez-le aux sièges de Boulogne, aux sièges de Damvilliers, de Metz, de Hesdin ; suivez-le dans dix autres expéditions militaires, au cœur de la France, et jusqu'aux confins de l'Espagne et de la Flandre : partout même courage, même activité d'esprit, même soin de recueillir des faits et d'agrandir ses connais-

sances ; partout même justesse de vues, même sagacité, mêmes succès ; à ce point qu'il est l'idole de l'armée, et que, raffermi par sa présence, le soldat se sent plus intrépide, et ne craint ni les dangers ni la mort. Une foi si vive, Paré l'inspirait par ses découvertes, par son habileté, par l'ardeur de son zèle à servir les hommes. Dans les grandes amputations, où l'ouverture des artères rend les hémorrhagies si dangereuses, quelle soudaine inspiration le porte à fermer les vaisseaux par la ligature, au lieu de les fermer, comme on le faisait, par la cruelle application du feu ! D'un trait de sa lumière, il change encore sur ce point toute la face de la chirurgie. Dans le traitement du Balafre, que de hardiesse, de prudence et de fermeté ! et dans le traitement de ce soldat blessé de douze grands coups d'épée, que Paré prend moribond sous sa garde, et qu'il rend à la vie en se faisant son médecin, son chirurgien, son apothicaire et son cuisinier : quelle patience, quel dévouement et quelle humanité ! Personne, dans nos temps modernes, si j'en excepte l'illustre Larrey, qui l'avait pris pour modèle, personne n'a porté plus loin l'oubli, l'abnégation, le sacrifice de soi-même, et les nobles et touchantes vertus du chirurgien.

» Dans le tumulte d'une vie si agitée, au milieu des déplacements qu'exigent la guerre et les fonctions qui l'attachaient à ses rois, une belle et noble pensée préoccupait ce grand homme. Frappé du vide de la chirurgie française, il voulait qu'après lui un corps de doctrine rendit plus facile aux hommes de sa nation, l'étude d'un art si nécessaire. Il voulait que ce corps de doctrine fût son ouvrage, parce qu'il se sentait seul en état de l'exécuter ; et de là sont nés tant d'écrits si divers, qui, accrus d'année en année, et perfectionnés par le travail le plus opiniâtre, composent la riche collection qu'il a léguée à la postérité. Tout n'est pas de lui dans ce grand ouvrage, mais le nombre et l'excellence de ses propres vues et de ses découvertes en sont l'âme, pour ainsi dire ; elles en forment la partie essentielle, capitale et dominante ; elles seront la leçon de tous les siècles.

» A l'égard de ses rivaux et de ses envieux critiques, l'intérêt de sa propre gloire, je me trompe, l'intérêt de la vérité seule fit qu'il prévint les uns par sa diligence, et qu'il soumit les autres par la seule autorité de sa raison. Il eut surtout contre lui les ombrages de la Faculté ; la Faculté ne souffrait pas qu'il entrât dans des matières dont elle s'était fait comme un domaine exclusif. Singulier temps, où, faute de vains titres, faute de grec et de latin, l'homme qui pouvait le mieux écrire sur la médecine, n'en avait pas le droit ! N'est-ce pas renverser tous les termes, mettre les mots au-dessus des choses, et préférer l'accessoire au principal ? Le génie, en quoi que ce soit, ne saurait dépendre d'un idiome éteint et muet. Bessarion, avec tout son savoir, n'était qu'un pédant ridicule ; et, pour prendre un exemple plus élevé, lorsque le plus sage et le plus brave roi qu'ait eu la France, songeait, en faveur des peuples, à établir en Europe un équilibre d'indépendance et de liberté, il n'avait pour appui dans ce grand dessein que les conseils d'un chancelier sans lettres, et l'épée d'un connétable qui ne savait pas lire. Tels étaient les auxiliaires ; mais il y avait là un sens si parfait, une raison si droite et si ferme, que le roi n'en voulait pas d'autres. Avec toutes ses lumières, la Faculté ne voyait pas qu'uniquement formé par lui-même, disciple et maître tout ensemble, Paré n'en était que plus admirable et plus digne de respects.

» J'ai parlé de guerre, Messieurs, et mes paroles ont pu réveiller dans vos esprits ces dissensions funestes qui, au nom d'une religion de paix et de charité, ont si long-temps déchiré la France. Placé par sa profession même entre deux partis acharnés l'un contre l'autre, Ambroise Paré, plus sage que ne l'avait été le Milanais Lanfranc, plus sage que les Italiens fugitifs qui venaient peupler Paris du temps de Pitard ; et qui tous avaient trempé dans les guerres civiles, Ambroise Paré, environné des mêmes excès, des mêmes périls et des mêmes séductions, sut maintenir son indépendance et sa liberté. Comme il ne se livrait à aucune faction, sa réserve rendit sa foi suspecte. On le crut, on le dit en-

gagé dans la réforme, et c'est là l'opinion qui a prévalu jusqu'ici. Mais, ainsi que l'a démontré en dernier lieu M. Malgaigne, cette présomption s'accorderait mal avec les dates que fournit l'histoire. Elle serait même démentie par quelques actes publics de la vie de Paré, par son second mariage, et par sa sépulture dans une église catholique. Mais quoi ! il est des temps d'aveuglement et de fureur où la modération, ce frein ou plutôt cette règle de tous nos sentiments, est comme la perle de l'Évangile ; c'est elle surtout qui aigrit les caractères violents et passionnés ; et le fanatisme s'irrite moins de ce qui lui résiste, que de ce qui le condamne.

» Quels qu'aient été, du reste, sur des questions si délicates, les secrets sentiments de Paré, il est certain qu'il avait l'âme pénétrée d'une piété profonde. Il reconnaissait, il admirait, il adorait partout l'intelligente, la bienfaisante main du Créateur. Il osait se réserver l'humble mérite de panser les malades, mais c'est à Dieu qu'il rapportait la gloire de la guérison. Tout le monde connaît sa maxime favorite : *Te le pansay, Dieu le guarist* ; sainte maxime qui renferme Paré tout entier, son âme, son esprit, sa simplicité, sa modestie, et l'invariable principe de ses volontés et de ses actions, je veux dire l'amour de Dieu et des hommes. Il le savait en effet mieux que personne : un art tout divin préexiste en nous, un art tout divin nous anime et conduit nos mouvements intérieurs avec une sagesse à laquelle doit toujours se subordonner la faible sagesse du médecin, de l'homme qui ose intervenir dans cette combinaison de merveilles. Ambroise Paré était donc souverainement religieux ; mais il l'était à sa manière, à la manière de Fénelon, à la manière des plus rares esprits qui aient honoré notre espèce. Il pensait comme eux, ou plutôt il sentait qu'une religion n'est toute divine qu'autant qu'elle est tout humaine, et que nous n'adorons Dieu qu'en servant nos semblables. Si l'âme de l'homme est immortelle, et s'il était possible que l'âme de Paré m'entendît, ou que ce bronze prît pour lui la parole, une secrète voix m'avertit qu'il applaudirait à la mienne, et que, peu touché des éloges qu'on donne à son talent,

il accepterait du moins ce dernier hommage que je rends à sa mémoire.

» C'est au nom de l'Académie royale de médecine que j'ai osé paraître en cette solennité. Puisse cette compagnie, et puissiez-vous, comme elle, ne pas désavouer le langage que je vous ai fait entendre ! Souffrez maintenant que je vous félicite en mon propre nom du triple choix que vous avez fait, et de l'homme que vous avez voulu célébrer, et de l'artiste qui vous a secondés de son talent, et du lieu charmant où vous élevez son chef-d'œuvre : lieu découvert, accessible, où les aimables pompes d'une riante nature viennent se marier comme d'elles-mêmes aux pompes de l'art et aux embellissements que vous leur préparez. Appelé, retenu aux pieds de l'image d'Ambroise Paré, par l'attrait de ce nouvel Élysée, le voyageur ému contempera ce bronze ; et pour peu qu'il ait un cœur d'homme, il en entendra sortir ces paroles : « Tu vois qu'il est des hommes qui savent faire le bien, et qu'il » en est qui savent le reconnaître. Que les uns et les autres soient » toute ta vie tes modèles ! » Ces paroles, je les entends, Messieurs ; et c'est l'âme remplie d'un si beau précepte, que je vais me séparer de vous, avec le regret de ne pas être un des vôtres, de ne pas vous appartenir, à vous qui montrez des sentiments si humains, et qui m'avez comblé de vos bontés. Puissiez-vous, du moins, ne pas me refuser la seule grâce à laquelle il me soit permis d'aspirer ! puissiez-vous me donner dans vos souvenirs une place, quelque petite qu'elle soit, à côté de votre glorieux compatriote, l'immortel fondateur de la chirurgie française ! »

LE DIX-NEUVIÈME LIVRE

TRAITANT

DES MONSTRES ET PRODIGES¹.

PREFACE.

Monstres sont choses qui apparoissent outre le cours de Nature (et sont le plus souuent signes de quelque malheur à aduenir) comme vn en-

¹ Voici, de toute la collection de Paré, le livre dont ses admirateurs ont cru avoir le plus à rougir, et Percy entre autres s'écriait : *Plût à Dieu qu'il n'eût jamais vu le jour!* Ces jugemens un peu précipités viennent d'une étude très superficielle de l'œuvre et de l'époque; peut-être aussi certains esprits se sont-ils laissés effaroucher par la forme, sans pénétrer jusqu'au fond; et je suis si loin de partager une pareille opinion, que je n'hésite pas à donner ce livre comme un des plus curieux et des plus intéressants du XVI^e siècle. Peut-être la forme sous laquelle je l'ai présenté ralliera-t-elle plus d'un lecteur à mon avis.

Il avait paru pour la première fois en 1573, dans les *Deux livres de chirurgie*, à la suite du Livre de la generation, dont il peut, en effet, en bonne partie passer pour le complément. Il se composait alors de 31 chapitres traitant des monstruosités naturelles et des cas rares de chirurgie, avec une digression assez malheureuse sur les démons et

fant qui naist avec vn seul bras, vn autre qui aura deux testes, et autres membres outre l'ordinaire.

Prodiges, ce sont choses qui viennent du tout contre Nature, comme vne femme qui enfantera vn serpent,

l'art magique, mais jusque là sans sortir de la pathologie; et il se terminait par un 32^e chapitre, sans liaison aucune avec les précédents ni avec le plan du livre, intitulé : *Des monstres marins*. En 1579, à l'époque même où la lecture de Thévet avait inspiré à Paré son livre des animaux, il compléta celui des monstres par trois chapitres consacrés aux *monstres volatiles*, aux *monstres terrestres* et aux *monstres celestes*. Or je le répète, et on s'en assurera par la préface de Paré même, tout cela était hors du plan du livre, plan régulier, logique, et qui créait dans la pathologie chirurgicale une branche toute nouvelle, ainsi qu'avait fait le livre de la prothèse. Long-temps balancé entre le respect que je devais au texte et à l'arrangement de l'auteur, et le désir de restaurer son ouvrage suivant le plan qu'il avait tracé lui-même, enfin je me suis décidé pour ce qui m'a paru le plus favorable à l'illustration de son livre; j'ai retranché hardiment tout ce qui concerne l'histoire

ou un chien, ou autre chose du tout contre Nature, comme nous monstrons cy apres par plusieurs exemples d'iceux monstres et prodiges : lesquels j'ay recueillis avec les figures de plusieurs auteurs : comme des *Histoires prodigieuses* de Pierre Boistuau, et de Claude Tesserand, desaint Paul, saint Augustin, Esdras le Prophete : et des anciens philosophes, à sçavoir d'Hippocrates, Galien, Empedocles, Aristote, Pline, Lycosthene, et autres qui seront cottés selon qu'il viendra à propos.

des animaux et des prodiges météoriques, que j'ai reportée à la fin de la collection, immédiatement après le livre des animaux, où était vraiment sa place naturelle. Ce n'était pas assez, et dans ce qui restait se trouvaient des figures de monstres tellement hors de nature, qu'il ne faut pas s'étonner si leur simple aspect a suffi pour frapper beaucoup de lecteurs de nausée et de dégoût. J'ai d'autant moins hésité à effacer ces figures que pas une seule n'appartient à Paré, et qu'il les a copiées dans des recueils de prodiges publiés de son temps, et où l'on est bien loin de trouver le bon sens, la saine observation et la science qui frappent dans son livre. Du reste, j'ai respecté scrupuleusement celles qui lui appartenaient à lui-même; et j'en ai même conservé beaucoup d'autres qui ont encore aujourd'hui leur intérêt pour la tératologie, ou même qui, mal faites et défigurées, sont essentielles cependant à l'intelligence des doctrines du xvi^e siècle.

On voit par la liste des auteurs que Paré a consultés et qu'il énumère dans sa préface, qu'il ne cherche pas à s'attribuer plus qu'il ne lui revient dans la composition de son œuvre; et l'on peut dire qu'il y a excès de modestie dans ses aveux. Percy a prétendu que Grévin l'avait aidé dans la rédaction; cela n'a pas l'ombre de fondement. Il est probable toutefois qu'il a eu un collaborateur, ne fût-ce que pour lui traduire les endroits des auteurs latins qu'il cite; et il y a quelque probabilité que ce fut son ami Hau-

Les mutilés¹, ce sont aveugles, borgnes, bossus, boiteux, ou ayans six doigts à la main ou aux pieds, ou moins de cinq, ou joints ensemble: ou les bras trop courts, ou le nez trop enfoncé, comme ont les camus: ou avoir les léures grosses et renversées, ou closture de la partie genitale des filles pour cause de l'hymen, ou chair supernaturelle, ou qu'elles soient hermaphrodites: ou ayans quelques taches ou verrues, ou loupes, ou autre chose contre Nature.

tin. D'ailleurs, l'auteur dans lequel il fouille le plus communément est Lycosthènes, qu'il a mis parmi les anciens philosophes, sans doute à cause de son nom grec, et qui est tout simplement un écrivain du xvi^e siècle. L'ouvrage de Lycosthènes que Paré a mis à contribution avait paru à Bâle, en 1557, sous ce titre: *Prodigiorum ac ostentorum chronicon, etc., per Conradum Lycosthenem Rubea-quensem*; c'est un petit in-folio de 678 pages, contenant par ordre de dates tous les prodiges que l'auteur a pu recueillir dans les auteurs depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1554, avec une innombrable quantité de figures; livre indigeste, mais d'une érudition étonnante, et source précieuse où l'on peut encore puiser après Paré pour l'histoire de la tératologie. Viennent ensuite les *histoires prodigieuses* de Pierre Boistuau, qu'il écrit *Boistuau*, publiées en 1560, réimprimées avec des augmentations en 1575; c'est cette dernière édition que j'ai suivie; et enfin un livre du même titre de Claude de Tesserand, qu'il appelait par erreur *Claude Desserrand*, dans ses premières éditions; mais je n'ai pu me procurer ce dernier ouvrage.

¹ Ce paragraphe ne date que de 1579, et on lisait alors par une faute d'impression facile à comprendre: *les inutiles*.

On voit par là que l'auteur se propose de traiter de trois sortes de monstruosités; tandis qu'en 1573 il se bornait aux deux premières, savoir, aux *monstres* et aux *prodiges*, dont le nom est resté dans le titre du livre.

CHAPITRE I.

DES CAUSES DES MONSTRES.

Les causes des monstres sont plusieurs.

La première est la gloire de Dieu.

La seconde, son ire.

La troisième, la trop grande quantité de semence.

La quatrième, la trop petite quantité.

La cinquième, l'imagination.

La sixième, l'angustie ou petitesse de la matrice.

La septième, l'assiete indecente de la mere, comme, estant grosse, s'est tenue trop longuement assise les cuisses croisées, ou serrées contre le ventre.

La huitième, par cheute, ou coups donnés contre le ventre de la mere estant grosse d'enfant.

La neuvième, par maladies hereditaires, ou accidentales.

La dixième, par pourriture ou corruption de la semence.

L'onzième, par mixtion, ou meslange de semence.

La douzième, par l'artifice des meschans belistres de l'ostiere¹.

La treizième, par les Demons ou Diables².

¹ *Des mendians.* La traduction latine a pris d'étranges licences dans tout ce livre; et par exemple, elle a laissé de côté toute cette énumération des causes. Mais au chapitre 18, répondant au chapitre 21 du texte français, elle donne pour équivalent *mendicantes*. Voyez ce chapitre 21.

² L'édition de 1573 ajoutait ici le paragraphe suivant, qui a été retranché en 1579 :

« Il y a d'autres causes que je laisse pour le present, parce qu'outre toutes les raisons humaines, l'on n'en peut donner de suffisantes et probables : comme, pourquoy sont

CHAPITRE II.

EXEMPLE DE LA GLOIRE DE DIEU.

Il est escrit en S. Iean¹ d'un homme qui estoit nay aueugle, lequel ayant recouert la veuë par la grace de Iesus-Christ, fut interrogué de ses disciples, si le peché de luy ou de ses parëns estoit cause qu'il eust esté ainsi produit aueugle dès le iour de sa natiuité. Et Iesus-Christ leur répondit : Que luy, ne son pere, ne sa mere n'auoient peché, mais que c'estoit à fin que les œuvres de Dieu fussent magnifiées en luy.

CHAPITRE III.

EXEMPLE DE L'IRE DE DIEU.

Il y a d'autres causes qui nous estonnent doublement, parce qu'ils ne procedent des causes susdites, mais vne confusion d'estranges especes, qui rendent la creature non seulement monstrueuse, mais prodigieuse, c'est-à-dire qui est du tout abhorrente et contre nature : comme pourquoy sont faits ceux qui ont la figure d'un chien, et la teste d'une volaille, un autre ayant quatre cornes à la teste, un autre ayant quatre pieds de bœuf, et les cuisses dechiquetées : un autre ayant la teste d'un perroquet, et deux panaches sur la teste,

faicts ceux qui n'ont qu'un seul œil au milieu du front, ou le nombril, ou vne corne à la teste, ou le foye s'en dessus dessous : Autres naissent aians pieds de griffon, comme les oiseaux, et certains monstres qui s'engendrent dans la mer; bref, une infinité d'autres qui seroient trop longs à d'escrivre. »

¹ Cap. 9. — A. P. — 1573.

et quatre griffes : autres d'autres formes et figures, que tu pourras voir par plusieurs et diuerses figures, cy-apres depeintes sur leur figure ¹.

Il est certain que le plus souuent ces creatures monstrueuses et prodigieuses procedent du iugement de Dieu, lequel permet que les peres et meres produisent telles abominations au desordre qu'ils font en la copulation comme bestes brutes, où leur appetit les guide, sans respecter le temps, ou autres lois ordonnées de Dieu et de Nature : comme il est escrit en Esdras le Prophete, que les femmes souillées de sang menstruel engendreront des monstres ².

Pareillement Moysse defend telle conionction au Leuitique, chap. 16. Aussi les anciens ont obserué par longues experiences, que la femme qui aura conceu durant ses fleurs, engendrera enfans lepreux, tigneux, goutteux, escrouëlleurs, et autres, ou sujets à mille maladies : d'autant que l'enfant conceu durant le flux menstrual prend nourriture et accroissement, estant au ventre de la mere, d'un sang vicieux, sale et corrompu, lequel avec le temps ayant enraciné son infection, se manifeste et fait apparôître sa malignité : aucuns seront tigneux, autres goutteux, autres lepreux, autres auront la petite verolle ou rougeolle, et autres infinités de maladies. Conclusion, c'est vne chose sale et brutale d'auoir affaire à vne femme pendant qu'elle se purge ³.

¹ Ce paragraphe a été ajouté en 1579.

² Esdras, ch. 5. liv. 4. — A. P. — Ici finissait le chapitre dans les deux éditions de 1573 et 1575, d'où l'on voit qu'il était fort court, ne consistant qu'en cet unique paragraphe. Le reste a été ajouté à diverses dates.

³ Ce paragraphe est de 1585.

Lesdits anciens estoimoient tels prodiges venir souuent de la pure volonté de Dieu, pour nous aduertir des malheurs dont nous sommes menacés, de quelque grand desordre, ainsi que le cours ordinaire de Nature sembloit estre peruerti en vne si malheureuse engeance. L'Italie en fit preuue assez suffisante, pour les travaux qu'elle endura en la guerre qui fut entre les Florentins et les Pisans, apres auoir veu à Veronne, l'an 1254, vne iument qui pouлина vn poulain qui auoit vne teste d'homme bien formée, et le reste d'un cheual ¹.

Autre preuue. Du temps que le Pape Iules second suscita tant de malheurs en Italie, et qu'il eut la guerre contre le Roy Louys douzième (1512), laquelle fut suiuite d'une sanglante bataille donnée près de Raenue : peu de temps après on veit naistre en la mesme ville vn monstre ayant vne corne à la teste, deux ailes, et vn seul pied semblable à celui d'un oiseau de proie : à la iointure du genoüil vn œil : et participant de la nature de masle et de femelle ².

¹ Toutes les éditions, à partir de celle de 1579, ajoutent ici : *comme tu vois par ceste figure* ; après quoi vient une figure parfaitement caractérisée par son titre : *Figure d'un poulain ayant la teste d'homme*. C'est une de ces imaginations absurdes qu'admettait la crédulité du xv^e siècle, et qui à même trouvé des partisans beaucoup plus tard. Paré a emprunté cette histoire et cette figure à Lycosthènes, ouvr. cité, page 438.

² Ce paragraphe a été ajouté en cet endroit en 1579, mais il existait déjà en 1573, du moins en substance, à la fin du chapitre 6. Là, comme ici, il était suivi du *Portrait d'un monstre merueilleux*, de tout point en accord avec la description fantastique qu'on vient de lire. Si à toute force on peut présumer que l'histoire précédente aurait

CHAPITRE IV.

EXEMPLE DE LA TROP GRANDE QUANTITÉ
DE SEMENCE.

Hippocrates sus la generation des monstres dit, que s'il y a trop grande abondance de matiere, il se fera grand nombre de portées, ou vn enfant monstrueux ayant des parties superflues et inutiles, comme deux testes, quatre bras, quatre iambes, six doigts és mains et pieds, ou autres choses : au contraire si la semence defaut en quantité, quelque membre defaudra, comme n'auoir qu'vne main, point de bras, ou de pieds, ou de teste, ou autre partie defaillante.

Saint Augustin¹ dit que de son temps il nasquit en Orient vn enfant qui auoit le ventre en haut, toutes les parties superieures doubles, et les inferieures simples : car il auoit deux testes et quatre yeux, deux poitrines et quatre mains, et la teste comme vn autre homme, lequel vesquit assez long-temps.

Cælius Rhodiginus a escrit au liure de ses *antiques leçons*², auoir veu en Italie deux monstres, l'vn masle et l'autre femelle, leurs corps bien parfaits et proportionnés, reste la duplication de la teste : le masle mourut peu de iours apres sa natiuité, et

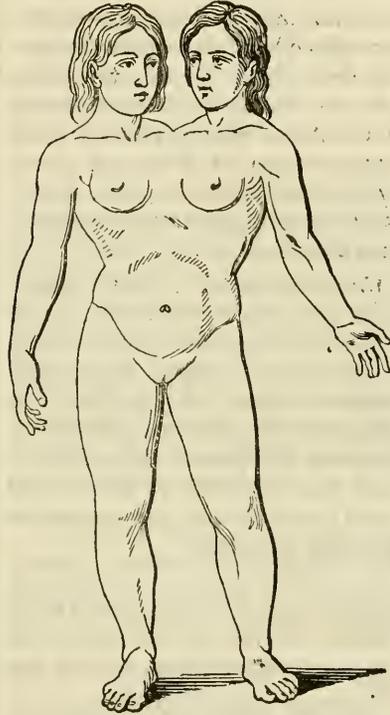
pris son origine dans un fait réel de quelque monstruosité mal observée, il est certain, au contraire, que celle-ci est une pure fable et n'a jamais eu le moindre fondement. L'histoire et la figure sont également copiées de Lycosthènes, ouvrage cité, page 517, qui lui-même l'avait pris de Rueff, *De conceptu et generatione*, 1554, fol. 51.

¹ Chap. 8 de la Cité de Dieu. — A. P.

² Ch. 3, 24 liu. — A. P.

la femelle, de laquelle tu vois ici le pourtrait, vesquit vingt-cinq ans apres : qui est contre le naturel des monstres, lesquels ordinairement ne viuent gueres, pource qu'ils se desplaisent et melancholient de se voir ainsi en opprobre de tout le monde, si bien que leur vie est briefue.

Figure d'une fille ayant deux testes¹.



¹ Nous sortons cette fois du domaine de l'imagination pour entrer dans celui de la réalité; aussi ai-je fait soigneusement copier les figures qui suivent. Celle que l'on voit ici se rapproche beaucoup de la fameuse Rita Christina, si bien étudiée par M. Geoffroy Saint-Hilaire. (*Hist. des anomalies de l'organisation*, Paris, 1836, t. III, p. 166.) J'ai rétabli le titre de la planche d'après l'édition de 1573.

Du reste, Paré a probablement emprunté

Or il faut icy noter que Lycostheno escrit vne chose merueilleuse de ce monstre femelle : car reserué la duplication de la teste, Nature n'y auoit rien orné : ces deux testes (dit-il) auoient mesme desir de boire , manger, et dormir, et la parole semblable, comme estoient mesmes toutes leurs affections. Ceste fille alloit d'huis en huis chercher sa vie, et luy donnoit-on volontiers pour la nouveauté d'vnsi estrange et nouveau spectacle : toutesfois elle fut dechassée à la longue de la duché de Bauiere, parce (disoit-on) qu'elle pourroit gaster le fruit des femmes grosses, pour l'apprehension et idées qui pourroient demeurer en la vertu imaginative, de la figure de ceste creature ainsi monstrueuse².

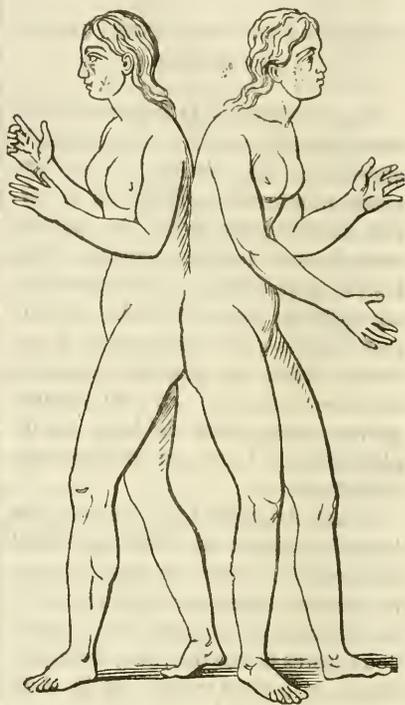
L'an de grace 1475, furent engendrées pareillement en Italie, en la ville de Veronne, deux filles coniointes par les reins, depuis les espaulles iusques aux fesses : et parce que leurs parens estoient pauvres, elles furent portées par plusieurs villes d'Italie, pour amasser argent du peuple, qui estoit fort ardent de voir ce nouveau spectacle de nature.

L'histoire et la figure de ce monstre à Boais-tuau, ouv. cité, folio 128, verso; lequel avoit à son tour coplé Lycosthènes, ouv. cité, page 565.

¹ En 1573, Paré écrivait : que *Licosthene*, grand philosophe, etc. Il effaça cet éloge dès 1575.

² *Il n'est bon que les monstres cohabitent entre nous.* — A. P. — Cette remarque est de 1579.

Figure de deux filles gemelles, iointes et vniés par les parties posterieures¹.



L'an 1530, on a veu vn homme en ceste ville de Paris, du ventre duquel sortoit vn autre homme bien formé de tous ses membres, reserué la teste, et cest homme estoit âgé de qua-

¹ Cette figure appartient encore à Lycosthènes, p. 490, et se trouve reproduite à divers endroits de son livre ; du reste, comme la précédente, elle représente une monstruosité exactement observée. On peut remarquer que les deux sujets sont accolés par leurs parties semblables, suivant la loi établie par M. Scrrès. Voyez son ouvrage *Recherches d'anatomie transcendante et pathologique*, Paris, 1832, in-4° et atlas in-folio, et mon *Anatomie chirurgicale*, Paris, 1838, t. 1, p. 54. — On trouve une figure pareille dans Rueff, *De concept. et generatione*, 1554, fol. 45.

ranle ans ou enuiron, et portoit ainsi ce corps entre ses bras, avec si grande merueille, que le monde s'assembloit à grandes troupes pour le voir : la figure duquel l'est icy representée au vif.

Figure d'un homme, du ventre duquel sortoit un autre homme ¹.



En Piedmont en la ville de Quiers, distante de Thurin enuiron de cinq lieues, vne honneste dame accoucha d'un monstre le dix-septième iour de ianuler à huit heures du soir, ceste presente année 1578, la face estant

¹ Paré ne dit pas qu'il ait vu lui-même ce monstre; il l'a manifestement copié de Boaisseau, qui dit l'auoir vu à Valence en 1530, et qui conséquemment le décriait de mémoire après un long temps écoulé; ouv.

bien proportionnée en toutes ses parties. Il a esté monstrueux au reste de la teste, en ce qu'il en sortoit cinq cornes approchantes à celles d'un belier, rengées les vnes contre les autres au haut du front : et au derriere vne longue piece de chair pendante le long du dos, en maniere d'un chaperon de damoiselle. Il auoit autour de son col vne piece de chair double couchée en la maniere d'un collet de chemise tout vni, les extremités des doigts ressemblans aux griffes de quelque oiseau de proye, les genoux aux iarrets. Le pied et la jambe droite estoient d'un rouge fort haut en couleur : le reste du corps estoit de la couleur d'un gris enfumé. On dit qu'à la naissance de ce monstre qu'il ietta un grand cry, qui estonna tellement la sage-femme et toute la compagnie, que l'effroy qu'ils en eurent leur fit quitter le logis. Dont la nouvelle estant venue iusques à monsieur le prince de Piedmont, pour le desir qu'il auoit de le voir, l'enuoya querir, en la presence duquel plusieurs en firent diuers iugemens ¹.

Ce present monstre que voyez cy depeint a esté trouué dedans un œuf, ayant la face et visage d'un homme, tous les cheueux de petits serpen-

cité, fol. 86. Dans tous les cas il est infiniment probable que l'enfant parasite, s'il émergeait du ventre, n'auait que l'abdomen et les membres inférieurs. Le monstre de Benais, que M. Lisfranc auoit eu l'idée d'opérer, était presque en tout semblable à celui-ci. Voyez mon *Anatomie chir.*, t. 1, p. 52.

Lycosthènes, ouv. cité, p. 524, donne une figure toute pareille, comme la représentation d'un homme qui fut vu en Savoie en 1519.

¹ Cette histoire, comme on aurait pu le présumer d'après sa date, a été ajoutée par l'auteur dans son édition de 1579. Il est pro-

teaux tous vifs, et la barbe à la mode et façon de trois serpens qui luy sor-



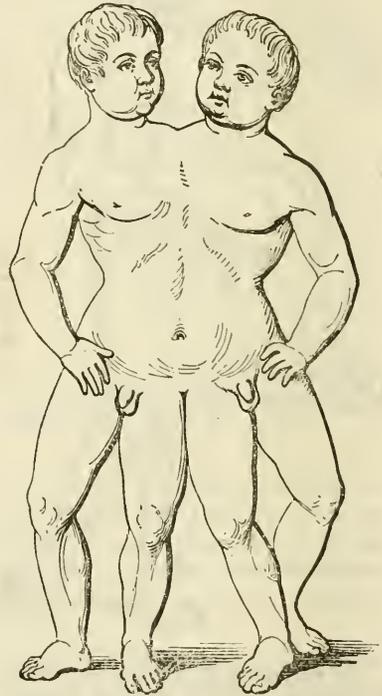
toient hors du menton : et fut trouué le quinzième iour du mois de mars dernier passé. 1569, chez vn aduocat nommé Baucheron, à Authun en Bourgogne, par vne chambriere qui cassa des œufs pour les mettre au beurre, entre lesquels cestuy-ci estoit : lequel estant cassé par elle, veit sortir ledit monstre, ayant face humaine, les cheveux et barbe de serpens, dont elle fut merueilleusement espouventée. Et fut baillé de la glaïre dudit œuf à vn chat, qui en mourut subitement. De quoy étant aduertit monsieur le baron de Senecey cheualier de l'ordre, a esté de sa part enuoyé ledit monstre au roi Charles, qui pour lors estoit à Metz¹.

bable qu'il s'agissait d'une encéphalocèle postérieure ; pour les autres phénomènes, ils ont été certainement grossis ou défigurés par la peur ou la crédulité. Paré ajoutait : *La figure l'est icy représentée après le naturel* ; mais, malgré cette annonce fastueuse, la prétendue figure d'après nature était si manifestement imaginaire et ridicule que je n'ai pas hésité à la supprimer. J'ignore du reste à quel auteur il a pu l'emprunter.

¹ Malgré la date de cette histoire, elle ne

L'an 1546, à Paris vne femme grosse de six mois enfanta vn enfant ayant deux testes, deux bras, et quatre iambes, lequel i'ouuris, et n'y trouuay qu'vn cœur (lequel monstre est en ma maison, et le garde comme chose monstrueuse¹) : partant l'on peut dire n'estre qu'vn enfant.

Figure d'un enfant ayant deux testes, deux bras et quatre iambes.



se trouve pas dans l'édition de 1573, et a été ajoutée seulement en 1579. Elle est fondée sur quelque chose de réel, sans doute, et l'on a trouvé quelquefois dans des œufs des figures bizarres. Mais évidemment l'imagination la plus crédule a pu seule inventer cette tête d'homme avec des cheveux et une barbe de serpens.

¹ Cette parenthèse manque dans toutes

Aristote dit ¹, qu'un monstre ayant deux corps joints ensemble, s'il est trouué auoir deux cœurs, on peut véritablement dire estre deux hommes ou femmes : autrement s'il est trouué n'auoir qu'un cœur avec deux corps, ce n'est qu'un. La cause de ce monstre pouuoit estre faite de matiere en quantité, ou vice de la matrice qui estoit trop petite, parce que nature voulant créer deux enfans, la trouuant trop étroite, se trouue manquée, de façon que la semence estant contrainte et serrée, se vient lors à coaguler en un globe, dont se formeront deux enfans ainsi joints et vnés ensemble.

L'an 1569, vne femme de Tours enfanta deux enfans gemeaux, n'ayans qu'une teste, lesquels s'entre-embrassoient : et me furent donnés secs et anatomisés par maistre René Ciret, maistre barbier et chirurgien, duquel le renom est assez celebre par tout le pays de Touraine, sans que je luy donne autre louange ².

les éditions du vivant de Paré, et se lit pour la première fois en 1598. Toutefois on peut la regarder comme authentique, d'après la note marginale que nous reproduisons plus bas.

¹ Aristote en ses *Probl.*, et 4 chap. du liu. 4, de *Gener. animal.* — A. P.

² Ces deux monstres derniers sont en la possession de l'auteur. — A. P. — Cette note existe déjà dans l'édition de 1573.

On peut remarquer, à l'occasion de cette figure et de la précédente, que quand A. Paré a lui-même observé les sujets, ses descriptions n'accordent rien à l'imagination, et que ses figures pourraient encore être reproduites parmi les plus exactes dans les ouvrages les plus modernes.

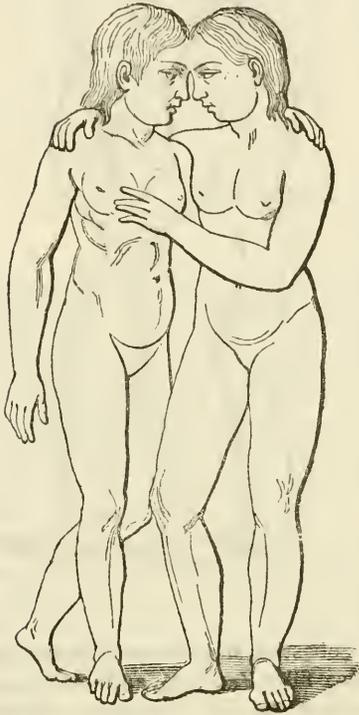
Figure de deux gemeaux n'ayant qu'une seule teste.



Sebastien Munster escrit auoir veu deux filles l'an 1495, au mois de septembre, près de Wormes, au village nommé Bristant, lesquelles auoient les corps entiers et bien formés, mais leurs fronts s'entretenoient ensemble, sans que par artifice humain on les peust separer, et s'entre-touchoient presque du nez : et vesquirent iusques à dix ans, et lors en mourut vne, laquelle fut ostée et separée de l'autre : et celle qui demoura viue mourut tost après, quand on separa sa sœur morte d'avec elle, pour la playe

qu'elle auoit receüe de la separation : la figure desquelles l'est icy representée¹.

Figure de deux filles gemelles , lesquelles s'entretenoient par le front.



L'an 1570, le 20. iour de iuillet, à Paris, rue des Grauelliers, à l'enseigne de la Cloche, nasquirent ces

¹ Toutes les éditions complètes, à partir de celle de 1579, portent : *l'est icy dessus representee*; et en effet la figure est avant le texte comme la plupart des précédentes. J'ai préféré la rédaction et l'arrangement des figures de l'édition primitive de 1573. Du reste, malgré la citation ambitieuse de Sébastien Munster, l'histoire et la figure sont prises de Lycosthènes, ouvr. cité, p. 504.

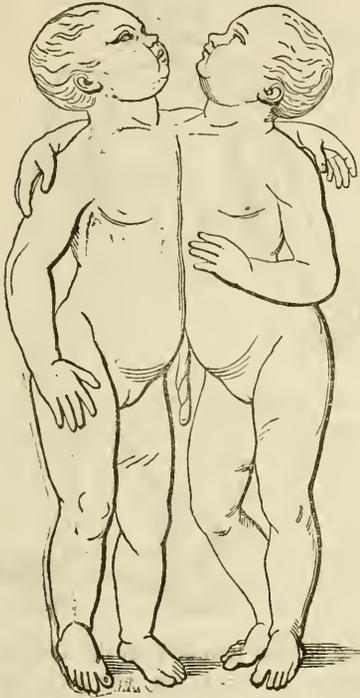
deux enfans ainsi figurés, remarqués par les chirurgiens pour masle et femelle, et furent baptisés à S. Nicolas des Champs, et nommés Loys et Loyse. Leur pere auoit nom Pierre Germain, dil Petit-Dieu, de son mestier aide à maçon, et leur mere Matthée Pernelle.

Figure de deux enfans monstrueux, n'agueres nés à Paris.



Le lundy dixième iour de iuillet mil cinq cens soixante et douze, en la ville du Pont de Sée, près d'Angers, nasquirent deux enfans femelles, lesquels vesquirent demie heure, et receurent baptesme : et estoient bien formés, fors qu'une main senestre n'auoit seulement que quatre doigts : et estoient conioints ensemble en leurs parties anterieures. à scauoir, depuis le menton iusques à l'ombilic, et n'auoient qu'un seul nombril, et un seul cœur, le foye diuisé en quatre lobes.

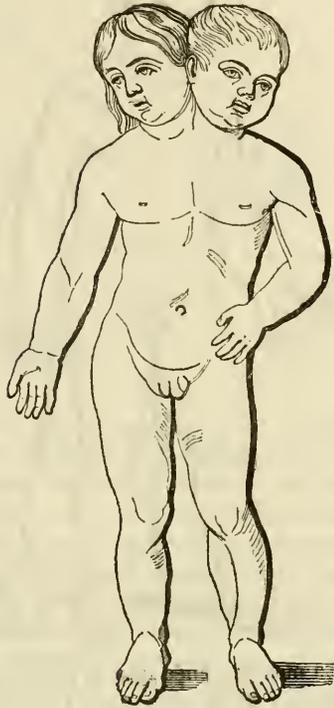
Figure de deux filles jointes ensemble, n'a-
gueres nées en la ville du Pont de Sée, près
Angers ¹.



Caelius Rhodiginus, chapitre troi-
sième, liure vingt-quatrième de ses
Antiques leçons, eserit qu'il fut pro-
duit un monstre à Ferrare en Italie,
l'an de grace mil cinq cens quarante,
le dix-nenuième iour de Mars, lequel
lors qu'il fut enfanté, estoit aussi
grand et bien formé que s'il eust eu
quatre mois accomplis, ayant le sexe
feminin et masculin, et deux testes,
l'une de masle, et l'autre de femelle.

¹ Rueff, ouvrage cité, folio 44 et 45, donne
deux figures presque semblables, comme la
représentation de monstres observés à Schaf-
fouse et à Einsidlen en 1543 et 1553.

Portrait d'un monstre ayant deux testes,
l'une de masle et l'autre de femelle ¹.



Iouianus Pontanus eserit que l'an
mil cinq cens vingt-neuf, le neuvième
de ianvier, il fut veu en Allemagne
un enfant masle ayant quatre bras
et quatre iambes, duquel tu vois icy
le portrait.

¹ Voici certainement une de ces mons-
truosités réellement observées, mais défi-
gurées par l'ignorance. On sait que la plu-
part des monstres sont du sexe féminin; on
sait aussi que chez les fetus peu avancés,
avec ou sans monstruosité, le clitoris proé-
mine de manière à simuler assez bien la
verge. Un observateur superficiel aura cru
voir une verge et une vulve à la fois, consé-
quemment un hermaphrodite; et plus tard

Figure d'un enfant masle ayant quatre bras et quatre iambes.

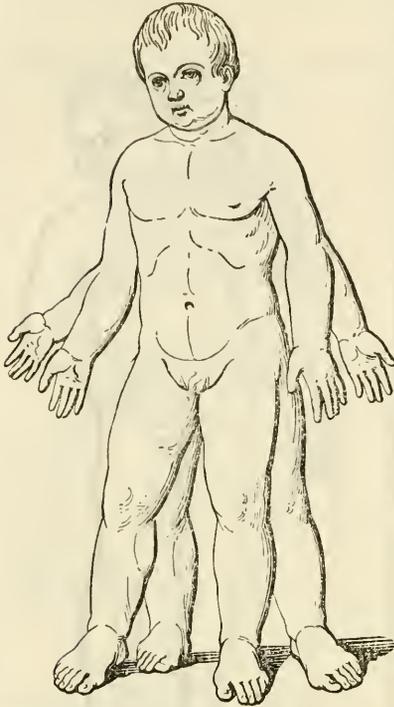


Figure d'un homme ayant vne teste au milieu du ventre.



La mesme année que le grand roy François fit la paix avec les Suïsses, nasquit en Allemagne vn monstre ayant vne teste au milieu du ventre : iceluy vesquit iusques en l'aage d'homme : icelle teste prenoit aliment comme l'autre¹.

le dessinateur, faisant son esquisse d'après le texte, n'a trouvé rien de mieux que de figurer la vulve d'un côté, la verge et les testicules de l'autre. J'ai dû cependant me conformer à la figure de Paré, et j'en ai toujours agi ainsi à l'égard des figures que j'ai conservées.

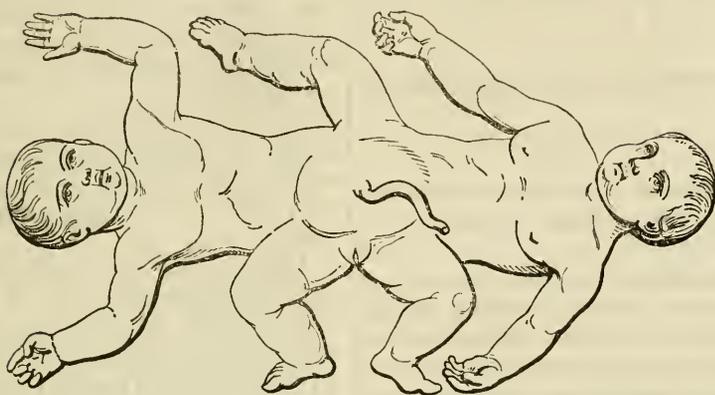
¹ Cette histoire est empruntée à Lycosthènes, qui la rapporte à l'année 1516 (ouvr. cité, page 521), et il l'avait probablement copiée d'après Rueff, *De conceptu et generatione*, etc., 1554, page 44. La seule différence est que dans Rueff la face de l'individu entier est celle d'un enfant, tandis que dans

Le dernier iour de Februrier 1572, en la paroisse de Viaban, sur le chemin de Paris à Chartres, au lieu des petites Bordes, une femme nommée Cypriane Girande, femme de Jacques Marchant laboureur, accoucha de ce monstre, lequel vesquit iusques au dimanche ensuiuant¹.

Lycosthènes et Paré elle est d'un homme. Du reste, l'histoire et la figure sont très probablement imaginaires. Il n'existe pas d'observation authentique d'une pareille monstruosité, et l'on peut tout au plus présumer qu'il s'agissait d'un monstre analogue à celui de la page 7.

¹ Rueff a une figure presque absolument semblable, ouvr. cité, fol. 47, qu'il rapporte à un individu observé en Angleterre en 1552. Lycosthène a copié l'histoire et la figure de Rueff à la p. 619 de son livre.

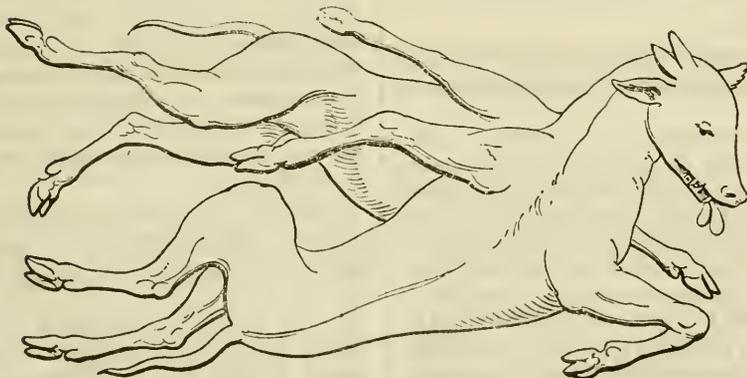
Portrait de deux enfans bien monstrueux, ausquels vn seul sexe feminin se manifeste.



L'an 1572, le lendemain de Pâques, à Mets en Lorraine, dans l'hôtellerie du Saint-Esprit, vne truie eochonna vn cochon ayant huit iambes, quatre oreilles, la teste d'un vray chien, les derrieres des corps séparés iusques à l'estomac, et depuis ioints en vn, ayant deux langues situées au trauers de la gueule, et auoit quatre grandes dents, sçauoir est autant dessus que dessous, de chacun

costé : leurs sexes estoient mal distingués, de façon qu'on ne pouuoit connoistre s'ils estoient masles ou femelles : ils n'auoient chaecu qu'un conduit sous la queuë : la figure duquel t'est demônstrée par ee portrait. lequel puis n'aguères m'a esté ennoyé par monsieur Bourgeois, Docteur en Medecine, homme de bon sçauoir et bien expérimenté en icelle, demeurant en ladite ville de Mets.

Figure d'un cochon monstrueux, nay à Mets en Lorraine.



A cest endroit me semble n'estre hors de propos d'escrire des femmes qui portent plusieurs enfans d'une ventrée ¹.

CHAPITRE V.

DES FEMMES QUI PORTENT PLSIEVRS ENFANS D'UNE VENTRÉE.

Le commun accouchement des femmes est vn enfant, toutesfois on voit (comme le nombre des femmes est grand) qu'elles accouchent de deux, que l'on appelle gemeaux, ou bessons: il y en a qui en accouchent de trois, quatre, cinq, six, et plus.

Empedocles dit que lors qu'il y a grande quantité de semence, il se fait pluralité d'enfans. Autres, comme les Stoïques, disent qu'ils s'engendrent pour ce qu'en la matrice il y a plusieurs cellules, separations et cauités, et quand la semence est espandue en icelles, il se fait plusieurs enfans. Toutesfois cela est faux, car en la matrice de la femme il ne se trouue qu'une seule cauité: mais aux bestes, comme chiennes, pourceaux, et autres, il y a plusieurs cellules, qui est cause, qu'elles portent plusieurs petits.

Aristote a escrit que la femme ne pouvoit enfanter d'une portée plus de

¹ Cette phrase se lit dans l'édition de 1573; dans celle de 1575 elle devint le titre du chapitre suivant, bien que le titre actuel existât déjà dès 1573; et enfin elle a été effacée dans toutes les autres. Je l'ai rétablie ici, parce qu'elle fournit au moins une apparence de transition entre ce chapitre et le suivant. La succession est d'ailleurs assez logique, puisque la plupart des monstruositéz décrites dans ce chapitre sont des fusions de deux jumeaux.

cinq enfans: toutesfois cela est aduenu en la seruante d'Auguste Cesar, que d'une portée elle accoucha de cinq enfans, lesquels (non plus que la mere) ne vesquirent que bien peu de temps.

L'an 1554, à Berne en Souïsse, la femme de Jean Gislinger, Docteur, enfanta pareillement d'une portée cinq enfans, trois masles et deux femelles ¹.

Albucrasis dit estre certain d'une dame qui en auoit fait sept: et d'une autre, laquelle s'estant blessée, auorta de quinze bien formés. Plîne, ch. 11, liv. 7, fait mention d'une qui en auorta de douze. Le mesme autheur dit que l'on a veu à Peloponnese vne femme qui accoucha quatre fois, et à chaque portée de cinq enfans, desquels la pluspart vesquirent.

Daléchamps, en sa *Chirurgie Francoïse*, ch. LXXIV, feuil. 448, dit qu'un gentilhomme nommé Bonauenture Sauelli, Siennois, luy a affermé qu'une sienne esclau, qu'il entretenoit, fit sept enfans d'une portée, desquels quatre furent baptisés. Et de notre temps, entre Sarte et Maine, parroisse de Seaux, près Chambellay, il y a une maison de gentilhomme appelée la Maldemeure, duquel la femme eut la premiere année qu'elle fut mariée, deux enfans, la seconde année trois, la troisième quatre, la quatrième cinq, la cinquième six, dont elle mourut: il y a vn desdits six enfans viuant, qui est auïourd'huy sieur dudit lieu de Maldemeure.

A Beaufort en vallée, pays d'Anjou, vne ieune femme, fille de feu Macé Chaunniere, accoucha d'un enfant, et

¹ Cette histoire est empruntée à Lycosthènes, p. 644, d'après lequel j'ai rectifié le nom de *Gislinger* dont les imprimeurs de Paré auoient fait *Gelinger*.

huit ou dix iours apres d'un autre, qu'il luy fallut tirer hors le ventre, dont elle en mourut.

Martinus Cromernus au liure 9. de l'histoire de Poulongne, escrit qu'en la province de Cracouie, Marguerite, dame fort vertueuse et de grande et ancienne maison, femme d'un comte dit Virboslaüs, accoucha le xx. iour de Ianuier 1269, d'une ventrée de trente six enfans vifs.

Franciscus Picus Mirandula escrit qu'une femme en Italie, nommée Dorothea, accoucha en deux fois de vingt enfans, à sçavoir, de neuf en vne fois, et d'onze à l'autre : laquelle portant vn si grand fardeau, estoit si grosse qu'elle soustenoit son ventre, qui luy descendoit iusques aux genouïls, avec vne grande bande, qui luy prenoit au col et aux espaulles¹.

Or quant à la raison de la multitude des enfans, quelques-vns du tout ignares de l'anatomie ont voulu persuader qu'en la matrice de la femme il y auoit plusieurs cellules et sinus, à sçavoir sept : trois au costé droit pour les masles, trois au gauche pour les femelles, et le septième

droit au milieu pour les hermafrodites : mesme que ce mensonge a esté autorisé iusques là, que quelques-vns par après ont affirmé vne chacune de ces sept cauités estre derechef diuisée en dix autres : et de là ils ont tiré la multitude des enfans d'une ventrée, de ce que diuerses portions de la semence estoient escartées et receuës en plusieurs cellules¹. Mais telle chose n'est appuyée d'aucune raison et autorité, ains est contraire au sens et à la veuë, bien que Hippocrates semble auoir esté de ceste opinion au liure *De natura pueri* : mais Aristote, liure 4, chapitre 4, *De generatione animal.*, pense qu'il se fait des iumeaux, ou plusieurs enfans d'une ventrée, de mesme sorte qu'un sixième doigt en la main, à sçavoir, pour la redondance de la matiere, laquelle estant en grande abondance, si elle vient à se diuiser en deux, il se fait des iumeaux.

Il m'a semblé bon qu'à cest endroit ie descriue des hermafrodites, à cause qu'ils viennent aussi de superabondance de matiere.

CHAPITRE VI.

DES HERMAFRODITES OU ANDROGYNES,
C'EST-A-DIRE, QUI EN VN MESME CORPS
ONT DEUX SEXES.

Les hermafrodites ou androgynes sont des enfans qui naissent avec double membre genital, l'un masculin, l'autre feminin, et partant sont

¹ Toutes les éditions ajoutent : *comme tu vois par ce portrait*; et elles donnent en effet la figure d'une femme avec un ventre énormément grossi et soutenu par la bande indiquée. Paré a copié cette figure dans *Lycosthènes*, où elle est reproduite au moins cinq ou six fois; je l'ai retranchée comme étant de pure fantaisie et d'ailleurs inutile pour l'intelligence du texte. C'est aussi d'après *Lycosthènes*, p. 644, qu'il rapporte l'histoire de Dorothea. J'ajouterai qu'immédiatement après cette figure, dans les éditions de 1573 et 1575, venait l'histoire de l'épithape de Yolande Bailly, reportée depuis au chapitre 44 du livre de la *Generation*. Voy. t. II, p. 736.

¹ Il a déjà parlé de cette opinion, mais avec moins de détails au commencement du chapitre; du reste, ce paragraphe a été ajouté en 1575.

appelés en notre langue françoise, hommes et femmes ¹.

Or quant à la cause, c'est que la femme fournit autant de semence que l'homme proportionnement, et pour-ce la vertu formatrice, qui tousiours tasche à faire son semblable, à sçauoir de la matiere masculine vn masle, et de la feminine vne femelle, fait qu'en vn mesme corps est trouué quelquesfois deux sexes, nommés hermafrodites. Desquels il y a quatre differences, à sçauoir, hermafrodite masle, qui est celuy qui a le sexe de l'homme parfait, et qui peut engendrer, et a au *perinæum* (qui est le lieu entre le *scrotum* et le siege ²) vn trou en forme de vulue, toutesfois non penetrant au dedans du corps, et d'iceluy ne sort vrine ne semence. La femme hermafrodite, outre sa vulue qui est bien composée, par laquelle iette la semence et ses mois, a vn membre viril, situé au-dessus de ladite vulue, pres le penil, sans prepuce : mais vne peau deliée, laquelle ne se peut renuerser ne retourner, et sans aucune erection, et d'iceluy n'en sort vrine ny semence, et ne s'y trouue vestige de *scrotum* ne testicules. Les hermafrodites qui ne sont ne l'vn ne l'autre, sont ceux qui sont du tout forclos et exempts de generation, et leurs sexes du tout imparfaits, et sont situés à costé l'vn de l'autre, et quelquesfois l'vn dessus et l'autre dessous, et ne s'en peuuent seruir que pour ietter l'vrine. Hermafrodites masles et femelles, ce sont ceux qui ont les deux sexes bien

formés, et s'en peuuent aider et seruir à la generation : et à ceux-cy les lois anciennes et modernes ont fait et font encore eslire duquel sexe ils veulent vser, avec defense, sur peine de perdre la vie, de ne se seruir que de celuy duquel ils auront fait election, pour les inconueniens qui en pourroient aduenir. Car aucuns en ont abusé de telle sorte, que par vn vsage mutuel et reciproque, paillardient de l'vn et de l'autre sexe : tantost d'homme, tantost de femme, à cause qu'ils auoient nature d'homme et femme, proportionnée à tel acte, voire comme décrit Aristote, leur tetin droit est ainsi comme celuy d'vn homme, et le gauche comme celuy d'vne femme ¹.

Les medecins et chirurgiens bien experts et auisés peuuent connoistre si les hermafrodites sont plus aples à tenir et vser de l'vn que de l'autre sexe, ou des deux, ou du tout rien. Et telle chose se connoistra aux parties genitales, à sçauoir si le sexe féminin est propre en ses dimensions pour receuoir la verge virile, et si par iceluy fluent les menstrues : pareillement par le visage, et si les cheueux sont deliés ou gros : si la parole est virile ou gresle, si les tetins sont semblables à ceux des hommes ou des femmes : semblablement si toute l'habitude du corps est robuste ou effeminée, s'ils sont hardis ou craintifs, et autres actions semblables aux masles ou aux femelles. Et quant aux parties genitales qui appartiennent à l'homme, faut examiner et

¹ Androgyné en gree signifie homme et femme, et femme et homme. — A. P.

² Cette définition est exacte; malheureusement Paré en a ajouté en marge une autre qui l'est moins et que voici : *Perinæum*, c'est-à-dire l'entrefesson.

¹ Arist. en ses *Probl.*, sect. des *Hermafrodites*, pro. 3 et 4. — Paul, liure 6, chap. 69. — Plin. lin. 7, chap. 2. — A. P. — 1579.

J'ai fait voir ci-devant, page 11, comment a pu venir cette idée absurde d'hermafrodites ayant la vulve à côté de la verge.

voir s'il y a grande quantité de poil au penil et autour du siege : car communément et quasi tousiours , les femmes n'en ont point au siege : Semblablement faut bien examiner si la verge virile est bien proportionnée en grosseur et longueur, et si elle se dresse . et d'icelle sort semence : qui se fera par la confession de l'hermafrodite , lorsqu'il aura eu la compagnie de femme : et par cest examen on pourra veritablement discerner et connoistre l'hermafrodite masle ou femelle , ou qu'ils seront l'un et l'autre , ou qu'ils ne seront ny l'un ny l'autre. Et si le sexe de l'hermafrodite tient plus de l'homme que de la femme , doit estre appelé homme : et ainsi sera-il de la femme. Et si l'hermafrodite tient autant de l'un que de l'autre, il sera appelé hermafrodite homme et femme ¹.

Figure de deux enfans gumeaux hermafrodites, estans ioints dos à dos l'un avec l'autre.



L'an mil quatre cens quatre vingts et six , on veit naistre au Palatinat, assez pres de Heidelberg, en vn bourg nommé Rorbarchie, deux enfans gumeaux s'entretenans, et ioints ensemble dos à dos, qui estoient hermafrodites, comme on les peut voir par ce portrait ².

Le iour que les Venitiens et Geneuois furent reconciliés, nasquit en Italie (comme raconte Boistuan) un monstre qui auoit quatre bras et quatre iambes , et n'auoit qu'une teste , avec la proportion gardée en tout le reste du corps , et fut baptisé , et vesquit quelque temps apres.

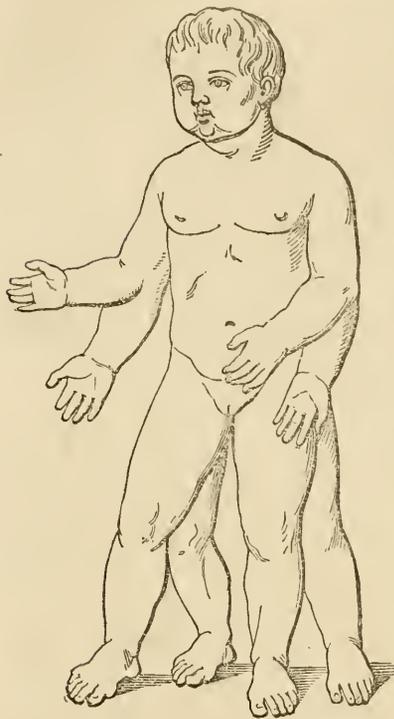
¹ Toutes les éditions ajoutent : *comme tu peux voir par ce portrait* ; et en effet , on voit une figure humaine portant une vulve du côté droit, une verge et des testicules au côté gauche , avec ce titre : *Pourtraiet d'un hermafrodite homme et femme*. C'est là une de ces figures qui déshonoraient ce livre, et j'ai d'autant moins hésité à la supprimer, qu'on n'en retrouve que trop fidèlement le trait principal dans la figure de la page 11 empruntée à Cælius Rhodiginus, et dans celle qui va suivre.

Jacques Rueff, chirurgien de Surich, escrit en auoir veu vn semblable, lequel auoit deux natures de femme , comme tu peux voir par ce portrait.

² Il s'agit ici tout simplement de deux fœtus femelles joints ensemble, jugés hermafrodites à raison de la longueur du clitoris, et défigurés par l'ignorance des compa-

lateurs. Voyez la note 2 de la page 11.— Cette histoire et cette figure sont prises de Lycosthènes, ouvrage cité, page 496. Lycosthènes dit, *in Rorbachio*, qu'on pourrait traduire tout au plus par *Rorbach* ; mais toutes les éditions de Paré portent *Rorbarchie*.

Figure d'un monstre ayant quatre bras et quatre pieds, et deux natures de femme ¹.



¹ Ce monstre est en effet fidèlement copié d'après la figure de Rueff, édit. citée, fol. — Quant aux deux vulves, stupidement placées dans cette figure à côté l'une de l'autre, il est probable qu'elles appartenâient, l'une au bassin antérieur, l'autre au bassin postérieur.

Le chapitre ne se terminait point là dans les premières éditions.

D'abord l'édition de 1573 offrait ici le paragraphe relatif au monstre imaginaire qui a été ajouté depuis au chapitre 3 (voy. ci-devant la dernière note de la page 4) ; ce changement de place a eu lieu en 1575.

Après quoi la même édition de 1573 contenait un assez long passage sur les nymphes, augmenté encore en 1575, réduit en 1579, et enfin tout-à-fait supprimé en 1585, ou,

CHAPITRE VII.

HISTOIRES MEMORABLES DE CERTAINES FEMMES QUI SONT DEGENERÉES EN HOMMES.

Amatus Lusitanus recite qu'il y eut en un bourg nommé Esgueira, vne fille appelée Marie Pacheca, la-

pour parler plus exactement, reporté alors à la fin du chapitre 34 du I^{er} livre de l'*Anatomie*. On peut lire tout ce passage aux pages 168 et 169 du tome I^{er} de notre édition ; il commence par ces mots : *D'abondant au commencement du col de la matrice, etc.*, au haut de la 2^e colonne de la page 168 ; et toute cette colonne jusqu'aux mots *goutte à goutte* représente exactement le passage de l'édition de 1573 ; le reste du paragraphe, jusqu'aux mots : *aux opérations de chirurgie*, représente la fin du passage dans l'édition de 1579 ; et c'est en ce sens qu'il convient de rectifier la première note de la page 169.

Mais pour revenir au texte bien plus étendu de l'édition de 1575, Paré y citait tout au long le texte de Léon l'Africain, qu'il a jugé à propos de supprimer depuis.

« Entre les deuineurs qui sont à Fez, ville principale de Mauritanie en Afrique, il y a certaines femmes (dit-il liure 3.) qui faisans entendre au peuple qu'elles ont familiarité aux demons, se parfument avec quelques odeurs, feignant l'esprit leur entrer au corps, et par le changement de leur voix donnent à entendre que ce soit l'esprit qui parle par leur gorge : lors on leur laisse en grande reuerence un don pour le demon. Les doctes africains appellent telles femmes *Sahacat*, qui vaut en latin *Fricatrices*, parce qu'elles se frottent l'une l'autre par plaisir, et véritablement elles sont atteintes de ce meschant vice d'yser charnellement les unes avec les autres. Parquoy si quelque femme belle les va interroguer, pour payement au nom de l'esprit, luy demandent les copulations charnelles. Or il s'en trouue

quelle estant sus le temps que les filles commencent à auoir leurs fleurs, au lieu desdites fleurs luy sortit un membre viril, lequel estoit caché dedans auparavant, et ainsi de femelle deuint masle : parquoy elle fut vestue de robe d'homme, et son nom de Marie fut changé en Manuel. Iceluy trafiqua long temps és Indes, où ayant acquis grand bruit et grandes richesses, à son retour se maria : toutesfois cest autheur ne sçait s'il eut enfans : vray est (dit-il) qu'il demeura tousiours sans barbe ¹.

quelques vnes qui, ayants pris goust à ce ieu, allechees par le doux plaisir qu'elles en reçoient, feignent estre malades, et enuoyent querir ces diuineresses, et le plus souuent font faire le message par leur mary mesme : mais pour mieux courir leur meschanceté, font accroire au mary qu'un esprit est entré dedans le corps de leur femme : la santé de laquelle ayant en recommandation, il faut qu'il luy donne congé de se pouuoir mettre au rang des diuineresses : parquoy le bon Iean y consentant, prepare un somptueux festin à toute ceste venerable bande, à la fin duquel on se met au bal, puis la femme a congé de s'en aller où bon luy semble. Mais il s'en trouue quelques vns, lesquels finement s'aperceuaient de ceste ruse, font sortir l'esprit du corps de leurs femmes à beaux coups de bastonnades. D'autres aussi donnants à entendre aux diuineresses qu'ils sont detenus par les esprits, les decoyent par mesme moyen qu'elles ont fait leurs femmes : Voyla ce qu'en escrit Leon l'Africain. Assurant en autre lieu qu'il y a gens en Afrique qui vont par la ville à la mode de nos Chasteux, et font mestier de conper telles caruncules, comme auons monstré cy deuant aux operations de Chirurgie. »

On voit aussi par ce texte que la citation de l'*Arrest de Iean Papon* est une addition de 1579.

¹ C'est la trente-neuvième histoire de la centurie deuxième d'Amatus Lusitanus. J'ai

Antoine Loquenex, receueur des tailles pour le roy à saint Quentin, n'agueres m'a affirmé ¹ auoir veu un homme au logis du Cygne à Rheims, l'an soixante, lequel semblablement on auoit estimé estre fille iusques en l'aage de quatorze ans : mais se iouant et folastrant, estant couché avec vne chambriere, ses parties genitales d'homme se vindrent à deuelopper : le pere et la mere le connoissant estre tel, luy firent par autorité de l'Eglise changer le nom de Ieanne à Iean, et luy furent baillés habillemens d'homme.

Aussi estant à la suite du roy ², à Vitry le François en Champagne, l'y vis un certain personnage ³ nommé Germain Garnier : aucuns le nommoient Germain Marie, par-ce qu'estant fille estoit appellé Marie : jeune homme de taille moyenne, trappe, et bien amassé, portant barbe rousse assez espaisse, lequel iusqu'au quinzième an de son aage auoit esté tenu pour fille, attendu qu'en luy ne se monstroient aucune marque de virilité, et mesme qu'il se tenoit avec les filles en habit de femme. Or ayant atteint l'aage susdit, comme il estoit aux champs, et poursuiuoit assez viu-

rectifié d'après l'auteur le nom du bourg *Esqueira*, dont les imprimeurs de Paré auoient fait *Esgucina*; le nom de *Pacheca*, qu'ils auoient changé en *Pateca*; et enfin le nom de *Manuel*, devenu sous leurs mains *Emanuel*.

¹ *Nagueres* : Paré écrivait ceci en 1573.

² L'édition de 1573 porte : *Aussi estant dernièrement à la suite du Roy, avec cette note marginale : le Roy à present regnant.* Dès 1575, Paré avait mis en marge : *Le Roy Charles regnant*; et le mot *dernièrement* a été retranché en 1579.

³ Editions de 1575 et 1575 : *un certain pastre.*

ment ses pourceaux qui alloient dedans un blé, trouvant un fossé le voulut affranchir : et l'ayant sauté, à l'instant se viennent à luy developper les genitoires et la verge virile, s'estans rompus les ligamens par lesquels au-paravant estoient tenus clos et enserrés (ce qui ne luy aduint sans douleur) et s'en retourna larmoyant en la maison de sa mere, disant que ses trippes luy estoient sorties hors du ventre : laquelle fut fort estonnée de ce spectacle. Et ayant assemblé des Medecins et Chirurgiens, pour là dessus auoir aduis, on trouua qu'elle estoit homme, et non plus fille : et tantost apres auoir rapporté à l'Euesque, qui estoit le defunt Cardinal de Lenoncourt, par son autorité et assemblée du peuple, il recut le nom d'homme : et au lieu de Marie (car il estoit ainsi nommé au-paravant) il fut appelé Germain, et luy fut baillé habit d'homme : et croy que luy et sa mere sont encore viuans.

Pline, liu. 7 ch. 4., dit semblablement qu'une fille deuint garçon, et fut confiné pour ceste cause en une isle deserte et inhabitée, par arrest des Aruspices ¹. Il me sembleroit que ces deuineurs n'auoient occasion de ce faire, pour les raisons cy dessus alleguées : toutesfois ils estimoient que telle monstrueuse chose leur estoit mauuais augure et presage, qui estoit la cause de les chasser et exiler ².

La raison pourquoy les femmes se peuuent degenerer en hommes, c'est que les femmes ont autant de caché dedans le corps, que les hommes descouurent dehors : reste seulement qu'elles n'ont pas tant de chaleur, ny suffisance pour pousser dehors ce

que par la froidure de leur temperature est tenu comme lié au dedans. Parquoy si avec le temps, l'humidité de l'enfance qui empeschoit la chaleur de faire son plein deuoir estant pour la plus part exhalée, la chaleur est rendue plus robuste, acre et active, ce n'est chose incredible qu'icelle, principalement aidée de quelque mouvement violent, ne puisse pousser dehors ce qui estoit caché dedans. Or comme telle metamorphose a lieu en nature par les raisons et exemples alleguées : aussi nous ne trouuons iamais en histoire veritable que d'homme aucun soit deuenu femme, pour-ce que Nature tend tousiours à ce qui est le plus parfait, et non au contraire faire que ce qui est parfait deuienne imparfait.

CHAPITRE VIII.

EXEMPLE DV DEFAVT DE LA QUANTITÉ DE LA SEMENCE.

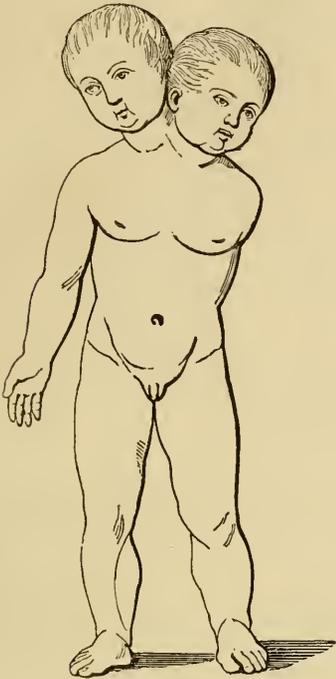
Si la quantité de la semence (comme nous auons par cy deuant dit) manque, pareillement quelque membre defaudra aussi, plus ou moins. De là aduendra que l'enfant aura deux testes et un bras, l'autre n'aura point de bras : un autre n'aura ny bras ny iambes, ou autres parties defaillantes, comme nous auons dit cy dessus : l'autre aura deux testes et un seul bras, et le reste du corps bien accompli, comme tu vois par cette figure ¹.

¹ Je suis ici le texte de 1573. Toutes les éditions complètes, à partir de celle de 1575, ont omis ces mots : *comme tu vois par ceste figure*, et rejeté la figure après les deux suivantes : changement qui n'était d'accord ni

¹ *Aruspices ou deuineurs.* — A. P.

² Le chapitre se terminait ici en 1573 ; le reste est de 1575.

Figure d'un monstre ayant deux testes, deux iambes, et vn seul bras ¹.



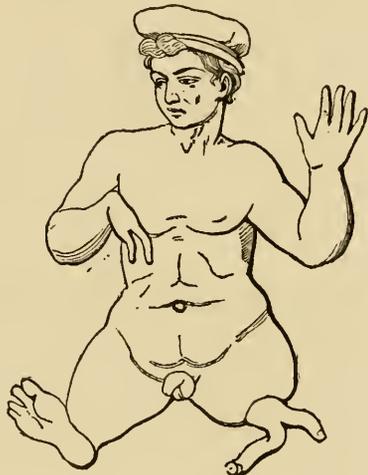
L'an 1573, ie veis à Paris, à la porte de saint André des Arts, vn enfant aagé de neuf ans, natif de Parpeuille, village trois lieuës pres de Guise : son pere se nommait Pierre Renard, et sa mere qui le portoit, Marquette. Ce monstre n'auoit que deux doigts à la main dextre, et le bras estoit assez bien formé depuis l'espaule iusqu'au coude, mais depuis le coude ius-

avec le texte, ni avec la logique. Seulement j'ai gardé à la figure son titre de 1575, le primitif ayant été alors transporté à la figure suivante.

¹ On trouve une figure presque semblable dans Rueff, ouvr. cité fol. 49, verso, et dans Lycosthènes, qui parait l'avoir copiée de Rueff.

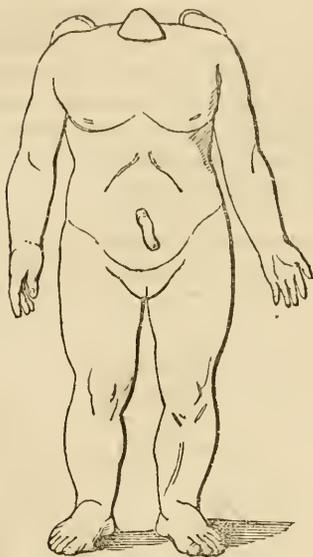
qu'aux deux doigts estoit fort difforme. Il estoit sans iambes : toutes-fois luy sortoit hors de la fesse dextre vne figure incomplete d'un pied, apparence de quatre orteils : de l'autre fesse senestre en sortoit du milieu deux doigts, l'un desquels ressembloit presque à la verge virile. Lequel t'est démontré au vray par ceste presente figure ¹.

Figure d'un enfant monstrueux, du defect de la semence en deux quantité.



L'an 1562, premier iour de Novembre, nasquit à Ville-franche de Beyran en Gasconne, ce present monstre sans teste, lequel m'a esté donné par monsieur Hautin, docteur regent en la faculté de medecine à Paris, duquel monstre as icy la figure tant anterieure que posterieure, et m'a affirmé l'auoir veu.

¹ Ce paragraphe et la figure qui le suit ont été ajoutés en 1575. L'auteur transporta alors à cette figure le titre qu'il avait d'abord attribué à la précédente; voyez la dernière note de la page 20.

Figure d'un monstre femelle sans teste ¹.

On a veu depuis quelque temps

¹ Cette figure, avec le texte qui s'y rapporte, a été ajoutée en 1575, et l'auteur avait mis en marge cette naïve exclamation: *Chose fort monstrueuse, voir une femme sans teste!*

Il est à remarquer que le texte français semble dire d'abord que le monstre lui-même a été donné à Paré par Hautin, et qu'ensuite il est manifeste que c'était seulement la figure. De plus, Paré dit nettement que Hautin avait vu le monstre, et cela n'était pas, ainsi que nous allons le voir.

On lit en effet dans la traduction latine :

Anno Domini 1562 calendis novembris, Ville-Francoe in Vasconiâ, natum est quod apचित्तुm hîc vides monstrum, fœmina accephalou, cujus imaginem A FONTANO AGENENSI MEDICO QUI SE ID VIDISSE SANCTE AFFIRMABAT acceptam, mihi hanc de monstris commentationem paranti obtulit Joannes Altinus doctor medicus.

Or, ce texte fait naître plus d'une réflexion. Qu'était-ce donc que ce traducteur,

en çà à Paris un homme sans bras, âgé de quarante ans ou enuiron, fort et robuste, lequel faisoit presque toutes les actions qu'un autre pouvoit faire de ses mains : à sçavoir, avec son moignon d'espaule et la teste, ruoit vne coignée contre vne piece de bois aussi ferme qu'un autre homme eust sceu faire avec ses bras. Pareillement faisoit cliqueter un foüet de chartier, et faisoit plusieurs autres actions : et avec ses pieds mangeoit, beuvoit, et ioüoit aux cartes et aux dez, ce qui l'est démontré par ce portrait. A la fin fut larron, voleur et meurtrier, et executé en Gueldre, à sçavoir pendu, puis mis sus la rouë.

si bien instruit de l'affaire, qu'il rectifie complètement son auteur, apporte une autre autorité, et rejette soigneusement loin de Hautin l'idée que celui-ci ait vu le prétendu monstre? Il est presque impossible que ce soit un autre que Hautin lui-même; et c'est là une preuve à peu près décisive de l'opinion que nous ayons avancée comme probable touchant le traducteur latin de Paré. Voyez mon Introduction, pages ccxxvij et ccxxxij.

On voit aussi que cette figure, venue à Paré de troisième main, et certifiée seulement par un médecin de province, ne mérite pas confiance pour tous ses détails. Il faut dire que Paré avait donné deux figures de ce monstre; l'une, que j'ai retranchée, le représentait par derrière avec une espèce de trompe au milieu du dos, et sur les omoplates deux spirales situées à l'égard de la trompe comme les yeux le sont au-dessus du nez. Enfin, les deux saillies que l'on aperçoit sur les épaules, comparées dans l'une et l'autre figure, avaient quelque ressemblance éloignée avec les oreilles. Assurément le médecin d'Agen a pu observer un acéphale, et cette monstruosité n'est pas bien rare; mais le dessin qu'il en a tracé fait plus d'honneur à son imagination qu'à son esprit observateur.

Figure d'un homme sans bras ¹.

Semblablement, de recente memoire, on a veu à Paris vne femme sans bras, qui tailloit et cousoit, et faisoit plusieurs autres actions.

¹ Rueff donne exactement la figure de l'homme, mais sans les instruments dont il se servait, ouvr. cité, fol. 43; et il dit l'avoir vu se servir des pieds comme il aurait pu faire des mains. Lycosthènes a copié la figure, en y ajoutant le fouet, la hache, les dés, etc. (ouvr. cité, p. 536); en conséquence l'histoire est un peu amplifiée; il la rapporte à l'an 1528. On peut conjecturer que Paré en copiant la figure a cependant voulu parler d'un autre individu; il disait dans son édition de 1573: *ou a veu n'agueres à Paris, etc.*; il a remis, depuis quelque temps eu ça, dès l'édition de 1579.

Hippocrates au liure 2 des *Epidemies* escrit, que la femme d'Antigenes accoucha d'un enfant tout de chair, n'ayant aucuns os, neantmoins auoit toutes les parties bien formées.

CHAPITRE IX.

EXEMPLE DES MONSTRES QUI SE FONT PAR IMAGINATION.

Les anciens qui ont recherché les secrets de Nature ¹, ont enseigné d'autres causes des enfans monstrueux, et les ont referés à vne ardente et obstinée imagination que peut auoir la femme ce pendant qu'elle conçoit, par quelque obiet, ou songe fantastique, de quelques visions nocturnes, que l'homme ou la femme ont sur l'heure de la conception. Cecy mesme est verifié par l'autorité de Moyse, où il monstre comme Iacob deceut son beau-pere Laban, et s'enrichit de son bestial, ayant fait peler des verges, les mettant à l'abreuvoir, à fin que les chœurs et brebis regardans ces verges de couleurs diuerses, formassent leurs petits marquetés de diuerses taches ²: par-ce que l'imagination a tant de puissance sur la semence et geniture, que le rayon et caractere en demeure sus la chose enfantée.

Qu'il soit vray, Heliodore escrit que Persina, royne d'Ethiopie, conçeut du roy Hydustes, tous deux Ethiopiens, vne fille qui estoit blanche, et ce par l'imagination qu'elle attira de la semblance de la belle Andromeda, dont elle auoit la pein-

¹ Aristote, Hippocrates et Empedocle. — A. P.

² Moyse, 30 chap. — A. P.

ture deuant ses yeux pendant les embrassemens desquels elle deuint grosse ¹.

Damascene, auteur graue, atteste auoir veu vne fille veluë comme vn ours, laquelle la mere auoit enfantée ainsi difforme et hideuse, pour auoir trop ententiement regardé la figure d'vn saint Iean vestu de peau avec son poil, laquelle estoit attachée au pied de son lit, pendant qu'elle conceuoit.

Par semblable raison Hippocrate sauua vne princesse accusée d'adultere, par-ce qu'elle auoit enfanté vn enfant noir comme vn more, son mary et elle ayans la chair blanche : laquelle à la suasion d'Hippocrate fut absoute, pour le portrait d'vn more semblable à l'enfant, lequel costumierement estoit attaché à son lit ².

D'auantage, on voit que les conins et paons qui sont enfermés en des lieux blancs, par vertu imaginatiue engendrent leurs petits blancs ³.

Et partant faut que les femmes, à l'heure de la conception, et lorsque l'enfant n'est encore formé (qui est de trente ou trente-cinq iours aux masles, et de quarante ou quarante-deux, comme dit Hippocrate, liure *Denatura pueri*, aux femelles) n'ayent

à regarder ny imaginer choses monstrueuses : mais la formation de l'enfant estant faite, iaçoit que la femme regarde ou imagine attentiuement choses monstrueuses, toutesfois alors l'imagination n'aura aucun lieu, pour-ce qu'il ne se fait point de transformation depuis que l'enfant est du tout formé.

En Saxe, en vn village nommé Stecquer, fut né vn monstre ayant quatre pieds de bœuf, les yeux, la bouche, et le nez semblables à vn veau, ayant dessus la teste vne chair rouge, en façon ronde : vne autre par derriere, semblable à vn capuchon de moyne, ayant les cuisses déchiquetées ⁴.

L'an mil cinq cent dix-sept, en la paroisse de Bois le Roy, dans la forest de Biere, sur le chemin de Fontaine-Bleau, nasquit vn enfant ayant la face d'vne grenouille, qui a esté veu et visité par maistre Iean Bellanger, chirurgien en la suite de l'Artillerie du roy, es presences de messieurs de la iustice de Harnois : à scauoir honorable homme Iacques Bribon, procureur du roy dudit lieu, et Estienne Lardot, bourgeois de Melun, et Iean de Virey, notaire royal à Melun, et autres : le pere s'appelle Esme Petit,

¹ Heliodore, liu. 10 de son *Histoire Ethiopique*. — A. P. — 1572.

² Ces deux histoires ont été empruntées à Boaistuau, ouvrage cité, fol. 14, ainsi que deux figures qui suivaient sous ce titre : *Figure d'une fille velue et d'un enfant noir faits par la vertu imaginatiue*.

J'ai retranché sans scrupule ces figures, fort inutiles et d'ailleurs tout-à-fait fantastiques. J'ignore du reste où Boaistuau a été chercher cette histoire d'Hippocrate, qui est absolument apocryphe.

³ Cette phrase manque jusqu'à l'édition de 1585.

⁴ Toutes les éditions ajoutaient : *comme tu vois par ceste figure* ; et faisaient suivre en effet le texte d'une figure intitulée :

Figure d'un monstre fort hideux ayant les mains et pieds de bœuf, et autres choses fort monstrueuses.

Cette figure monstrueuse, qui a pu auoir cependant un original réel, mais défigurée par le dessinateur, dans quelque anecdotique, a été donnée d'abord par Rueff, ouvr. cité, fol. 46, verso, et copiée par Lycosthènes, ouvr. cité, p. 530.

Le chapitre se terminait ici en 1573 ; l'histoire qui suit a été ajoutée en 1579.

et la mere Magdaleine Sarboucat. Ledit Bellanger, homme de bon esprit, desirant scauoir la cause de ce monstre, s'enquit au pere d'où cela pouuoit proceder: luy dist qu'il estimoit que sa femme ayant la fiéure, vne de ses voisines luy conseilla pour guarir sa fiéure, qu'elle print vne grenouille viue en sa main, et qu'elle la tint iusques à ce que ladite grenouille fust morte: la nuit elle s'en alla coucher avec son mary, ayant tousiours ladite grenouille en sa main: son mary et elle s'embrasserent, et conceut, et par la vertu imaginatiue ce monstre auoit esté ainsi produit¹.

CHAPITRE X.

EXEMPLE DE L'ANGUSTIE OU PETITESSE DE LA MATRICE.

Il se fait aussi des monstres pour la detresse du corps de la matrice: comme l'on voit que lors qu'une poire attachée à l'arbre, posée en vn vaisseau estroit deuant qu'elle soit accreuë, ne peut prendre croissance complete: ce qui est conneu aussi aux dames qui nourrissent des ieunes chiens en petits paniers, ou autres vaisseaux estroits, pour garder de croistre. Pareillement la plante nais-

¹ Toutes les éditions ajoutent ici: *comme tu vois par ceste figure*; et donnaient en effet une *Figure prodigieuse d'un enfant ayant la face d'une grenouille*.

On peut aisément se la représenter d'après la description; et elle était trop absurde pour être reproduite. Il s'agissait probablement encore de quelque anencéphale; du reste Paré avait copié cette figure d'après un placard que l'on criait par les rues de Paris, avec *privilege*, comme il nous l'apprend lui-même au chapitre 21.

sant de terre, trouuant vne pierre ou autre chose solide à l'endroit où elle vient, fait que la plante sera tortue, et engrossie en vne partie, et gresle en l'autre: semblablement les enfans sortent du ventre de leurs meres monstrueux et difformes. Car il dit¹ qu'il est necessaire qu'un corps qui se meut en lieu estroit, deuienne inutile et manque.

Empedocle et Diphile ont attribué semblablement cela à la superabondance, ou defaut et corruption de la semence, ou à l'indisposition de la matrice: ce qui peut estre veritable, par la similitude des choses fusibles, esquelles si la matiere qu'on veut fondre n'est bien cuite, purifiée et preparée, ou que le moule soit raboteux, ou autrement mal-ordonné, la medaille ou effigie qui en sort est defectueuse, hideuse et difforme.

CHAPITRE XI.

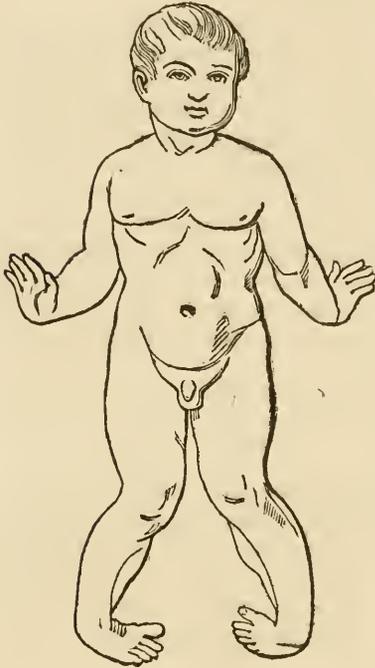
EXEMPLE DES MONSTRES QUI SE FONT, LA MERE S'ESTANT TENUE TROP LONGUEMENT ASSISE, AYANT EN LES CUISSES CROISÉES, OV POVR S'ESTRE BANDÉ ET SERRÉ TROP LE VENTRE DVANT QU'ELLE ESTOIT GROSSE.

Or quelquesfois aussi il aduient, par accident, que la matrice est assez ample naturellement, toutesfois la femme estant grosse, pour s'estre tenue quasi tousiours assise pendant sa grossesse, et les cuisses croisées, comme volontiers font les cousturieres ou celles qui besognent en tapisseries sus leurs genoüils, ou s'estre

¹ Ce mot *il dit* se rapporte à Hippocrate que Paré cite en marge. *Hipp., liu. de la Geniture.*

bandé et trop serré le ventre, les enfans naissent courbés, bossus, et contrefaits, aucuns ayans les mains et les pieds tortus, comme tu vois par ceste figure.

Figure d'un enfant qui a esté pressé au ventre de sa mere, ayant les mains et pieds tortus ¹.



Portrait d'un prodige et enfant putresfié, lequel a esté trouué au cada-

¹ Rueff a une figure semblable, ouvrage cité, fol.45, verso.

Il s'agit ici des difformités connues sous les noms de *pieds botes* et de *mains botes*; et l'on voit que la théorie qui les attribue à une pression subie par l'enfant dans la matrice remonte assez haut.

Le chapitre se termine ici dans les premières éditions. Ce n'est qu'en 1585 que Paré y a ajouté tout ce qui suit.

uer d'une femme en la ville de Sens le seizième de May mil cinq cens octante deux, elle estant aagée de soixante huit ans, et l'ayant porté en son ventre par l'espace de vingt huit ans. Ledit enfant estoit quasi tout ramassé en vn globe : mais il est icy peint de son long, pour mieux faire voir l'entiere figure de ses membres, hors mis vne main qui estoit defectueuse.



Ceci se peut confirmer par Matthias Cornax, medecin de Maximilian, roy des Romains, lequel recite que luy-mesme assista à la dissection du ventre d'une femme, laquelle auoit porté en sa matrice son enfant, l'espace de quatre ans. Aussi Egidius Hertages, medecin à Bruxelles, fait mention

d'une femme qui a porté en ses flancs, treize ans reuolus, le scelete d'un enfant mort. Ioannes Langius, en l'epistre qu'il escrit à Achilles Bassarus, tesmoigne aussi d'une femme, qui estoit d'un bourg appellé Eberbach, laquelle rendit les os d'un enfant qui estoit mort en son ventre dix ans au-parauant.

CHAPITRE XII.

EXEMPLE DES MONSTRES QVI SONT ENGENDRÉS, LA MERE AYANT REÇV QVELQVE COVP, OV CHEVTE, ESTANT GROSSE D'ENFANT.

D'auantage quand la mere reçoit quelque coup sus le ventre, ou qu'elle tombe de haut en bas, les enfans en peuuent auoir les os rompus, desboités et torturés, ou recevoir autre vice, comme estre boiteux, bossus et contrefaits : ou pour cause que l'enfant deuient malade au ventre de sa mere, ou que le nourrissement dont il deuoit croistre soit escoulé hors la matrice ¹. Pareillement aucuns ont attribué les monstres estre procréés de la corruption des viandes ordes et sales que les femmes mangent, ou

¹ Toutes les éditions, à partir de la cinquième, portent ici simplement : *ou pour cause que l'enfant deuient malade au ventre de sa mere, ou que les femmes mangent*, etc. C'est une lacune qui résulte de deux lignes sautées dans la cinquième édition et qui existent dans toutes les précédentes ; aussi cette cinquième édition porte : *ou que les femmes mangent*, ce qui accusait la lacune ; ce sont les éditeurs suivants qui, pour donner plus de suite à la phrase, ont retranché l'article *le* sans s'inquiéter du sens.

desirent manger, ou qu'elles abhorrent de voir tost apres qu'elles ont conceu : ou que l'on aura ietté quelque chose entre leurs tetins, comme vne cerise, prune, grenouille, vne souris, ou autres choses qui peuuent rendre les enfans monstrueux.

CHAPITRE XIII.

EXEMPLE DES MONSTRES QVI SE FONT PAR LES MALADIES HEREDITAIRES.

Aussi pour les indispositions ou compositions hereditaires des peres et meres, les enfans sont faits monstrueux et difformes : car il est assez manifeste qu'un bossu fait naistre son enfant bossu, voire tellement bossu, que les deux bosses deuant et derrière à quelques vns sont si fort esleuées que la teste est à moitié cachée entre les espauls, ainsi que la teste d'une tortue dans sa coquille. Vne femme boiteuse d'un costé fait ses enfans boiteux semblables à elle : autres estans boiteuses des deux hanches, font enfans qui le sont semblablement, et qui cheminent cancant : les camus font leurs enfans camus : autres balbutient : autres parlent en bredouillant, semblablement leurs enfans bredouillent ¹. Et où les peres et meres sont petits, les enfans en naissent le plus souvent nains, sans nulle autre deformité, à scauoir quand le corps du pere et de la mere n'ont aucun vice en leur conformation. Autres font leurs en-

¹ *Balbutier*, c'est-à-dire *begayer*, ne pouvant bien proferer la parole. — *Bredouiller*, c'est dire deux ou trois fois vne parole sans estre bien proferée. — A. P.

fants bien maigres, à cause que le pere et la mere le sont : autres sont ventrus et fort fessus, quasi plus gros que longs, parce qu'ils ont esté engendrés du pere ou de la mere, ou de tous les deux, qui seront gros et grands, ventrus et fessus. Les gouteux engendrent leurs enfans gouteux, et les lapidaires, suiets à la pierre : aussi si le pere et la mere sont fols, le plus souuent les enfans ne sont gueres sages : pareillement les epileptiques engendrent des enfans qui sont suiets à l'epilepsie ¹.

Or, toutes ces manieres de gens se trouvent ordinairement, qui est chose qu'un chacun peut voir, et connoistre à l'œil la verité de mon dire : partant ie n'ay que faire d'en parler d'auantage. Aussi ie ne veux escrire que les ladres engendrent des enfans ladres, car tout le monde le scait. Il y a vne infinité d'autres dispositions des peres et meres, ausquelles les enfans sont suiets, voire des mœurs, de la parole ², de leurs mines et trongnes, contenance et gestes, iusques au marcher et cracher. Toutesfois de ce ne faut faire reigle certaine : car nous voyons les peres et meres auoir toutes ces indispositions, et neanmoins les enfans n'en retiennent rien : parce que la vertu formatrice a corrigé ce vice.

¹ Cette dernière phrase, relative à l'epilepsie, manque dans toutes les éditions du vivant de l'auteur, et n'a été ajoutée qu'à la première édition posthume.

² L'édition de 1573 et toutes les autres jusqu'en 1585 finissaient le chapitre plus brusquement. Après ces mots : *des mœurs, de la parole*, elles ajoutaient simplement : *iusques au marcher et cracher, non pas tousiours, mais le plus souuent*. La nouvelle rédaction est de 1585.

CHAPITRE XIV.

EXEMPLE DE CHOSES MONSTREUSES
QVI SONT ADVENUES EN MALADIES
ACCIDENTALES ¹.

Denant Sainct Jean d'Angelie, vn soldat nommé Francisque, de la compagnie du capitaine Muret, fut blessé d'un coup d'harquebuse au ventre, entre l'ombilic et les Isles : la balle ne luy fut tirée, parce que l'on ne la pouuoit trouuer, au moyen de quoy il eut de grandes et extremes douleurs : neuf iours apres sa blessure, ietta la balle par le siege, et trois semaines apres fut guari : il fut traité par maistre Simon Crinay, chirurgien des bandes Françoises.

Iacques Pape, seigneur de Sainct Aubam aux Baronniens en Dauphiné, fut blessé à l'escarmouche de Chasenay de trois coups d'harquebuse penetrans en son corps, dont il y en auoit vn au dessous du nœud de la gorge, tout proche la canne du poulmon, passant pres la nucque du col, et la balle y est encore à present : au moyen dequoy lui suruindrent plusieurs grands et cruels accidens, comme fièvre, grande tumeur à l'entour du col, de sorte qu'il fut dix iours sans pouoir rien aualer, fors quelques bouillons liquides : et neantmoins toutes ces choses a recouuert santé, et est à present encore viuant : et fut pensé par maistre Iacques Dalam, chirurgien fort expert, demeurant en la ville de Montelimar en Dauphiné.

¹ L'édition latine a beaucoup changé en cet endroit l'ordre du livre, et renvoyé ce chapitre et les trois suivans après l'histoire des démons et des magiciens, et immédiatement avant celle des monstres marins.

Alexandre Benedict ¹ escrit d'un villageois qui fut blessé d'un coup de traict au dos , et fut tiré : mais le fer demeura dedans le corps , lequel estoit long de deux doigts en traers , et estoit barbelé aux costés. Le chirurgien l'ayant long temps cherché sans le pouvoir trouver , ferma la playe , et deux mois apres ce fer sortit semblablement par le siege.

D'auantage , audii chapitre , dit qu'à Venise vne fille aualla vne aiguille , laquelle deux ans apres la ietta en vrinant , couuerte d'une matiere pierreuse , amassée à l'entour de quelques humeurs gluans.

Ainsi que Catherine Parlan , femme de Guillaume Guerrier , marchand drapier , honneste homme , demeurant rue de la Iuifuerie à Paris , alloit aux champs en trousse sus un cheual , vne aiguille de son tabouret entra dedans sa fesse dextre , de sorte que l'on ne la peust tirer hors. Ladite Parlan fut deux mois qu'elle ne pouuoit se tenir assise , à cause qu'elle sentoit l'aiguille la piquer ². Quatre mois après m'enuoya querir , se plaignant que lorsque son mary l'embrassoit , sentoit en l'aine dextre vne grande douleur piquante , à raison qu'il pressoit dessus. Ayant mis la main sus la douleur , trouuay vne asperité et dureté , et fis en sorte que luy tiray ladite aiguille toute enrouïl-

lée. Cecy doit bien estre mis au rang des choses monstrueuses , veu que l'acier qui est pesant monta contre-mont , et passa au traers des muscles de la cuisse , sans faire aposteme.

CHAPITRE XV.

DES PIERRES QUI S'ENGENDRENT AV CORPS HUMAIN.

L'an mil cinq cens soixante et six , les enfans de maistre Laurens Collo ¹ , hommes bien experimentés en l'extraction des pierres , en tirent en vne de grosseur d'une noix , au milieu de laquelle fut trouuée une aiguille dequoy coutumierement les couturiers cousent. Le malade se nommait Pierre Cocquin , demeurant en la rue Gallande , près la place Maubert à Paris , et est encore à present viuant. La pierre fut présentée au Roy en ma presence , avec ladite aiguille que les-

¹ Je respecte ici l'orthographe que Paré a donnée à ce nom de *Collo* , et qui est restée la même en cet endroit dans toutes les éditions. Dans celle de 1564 , à l'occasion de la taille des femmes , Paré avait écrit *Collot* ; mais il a ensuite corrigé *Collo* dans toutes les éditions postérieures , et l'édition latine a également admis cette dernière orthographe. Toutefois ni l'une ni l'autre n'a prévalu , et dans l'ouvrage posthume de François Colot , publié par Sénac en 1725 , on trouve le nom écrit avec un *t* et une seule *l*. Peut-être cependant , si l'on considère l'amitié qui unissait Paré à Laurent Collo et à ses fils , la première manière dont il avait écrit ce nom , corrigée uniformément dans toutes les éditions suivantes , et enfin le consentement du traducteur latin ; peut-être , dis je , y aurait-il quelque présomption que l'orthographe de Paré était la véritable , et c'est pourquoi je l'ai conservée , au moins en cet endroit.

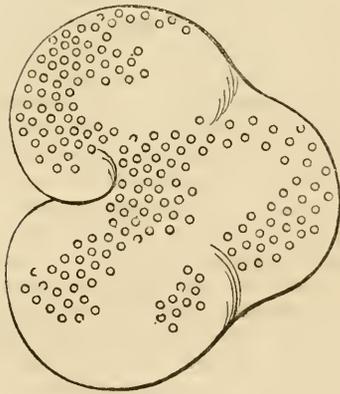
¹ Liu. 3 de son *Histoire anatom.* , ch. 5. — A. P.

² Cette phrase tout entière manque au texte dans toutes les éditions , et l'on n'en trouve même aucune trace dans les notes marginales à partir de l'édition de 1575. Il n'y a donc que la seule édition de 1573 qui contienne cette phrase en marge , et comme elle fait partie intégrante de l'observation , je n'ai pas hésité à la joindre au texte , sauf à en avertir le lecteur.

dits Collos m'ont donnée pour mettre en mon cabinet, laquelle ie garde et ay encores de present en ma possession, pour memoire de chose si monstrueuse.

L'an mil cinq cens septante, madame la duchesse de Ferrare enuoya querir en ceste ville Iean Collo, pour extraire vne pierre de la vessie d'vn pauvre patissier, demeurant à Montargis ¹, laquelle poise neuf onces, de grosseur d'vn poing, et de figure comme tu vois icy le portrait : et fut tirée en la presence de monsieur maistre François Rousset, et maistre Joseph Iauelle, hommes scauans et bien experimentés en la medecine, medecins ordinaires de ladite dame. Et fut si heureusement tirée, que ledit patissier guerit : toutesfois peu de temps apres luy vint vne suppression d'vrine, au moyen de deux petites pierres qui descendirent des reins, qui boucherent les pores vreters, et furent cause de sa mort.

Figure d'une pierre extraite à vn patissier de Montargis.



¹ Ladite dame costumiere d'aïler aux paures, fit tous les frais pour la cure dudit patissier. — A. P.

L'an mil cinq cens soixante et six, le frere dudit Iean Collo, nommé Laurens ¹, fit pareillement en ceste ville de Paris extraction de trois pierres estans en la vessie, de grosseur chacune d'vn bien gros œuf de poulle, de couleur blanche, pesans les trois douze onces et plus, à vn surnommé Tire-vit, demeurant à Marly ² : lequel pour-ce qu'il auoit dès l'aage de dix ans quelque commencement desdites pierres en la vessie, tiroit ordinairement sa verge, dont fut nommé Tire-vit : car la vertu expultrice de la vessie, voire de tout le corps, s'efforçoit à ietter hors ce qui luy nuisoit, et pour-ce luy causoit vn certain esguillonement à l'extrémité d'icelle verge (comme se fait ordinairement à ceux qui ont quelque sable, ou pierre aux parties dediées à l'vrine, ce que l'ay escrit plus amplement en mon liure *des pierres* ³.) Icelles furent presentées au roy, estant pour lors à Saint Maur des fossés : on en cassa vne avec vn marteau de tapissier, au milieu de laquelle fut trouuée vne autre, ressemblante à vn noyau de pesche, et de couleur tannée. Lesdits Collos m'ont donné les susdites pierres pour

¹ Lesdits Collos, chirurgiens ordinaires du Roy, sont tres experts à l'extraction des pierres, et en plusieurs autres operations de la chirurgie. — A. P. 1573.

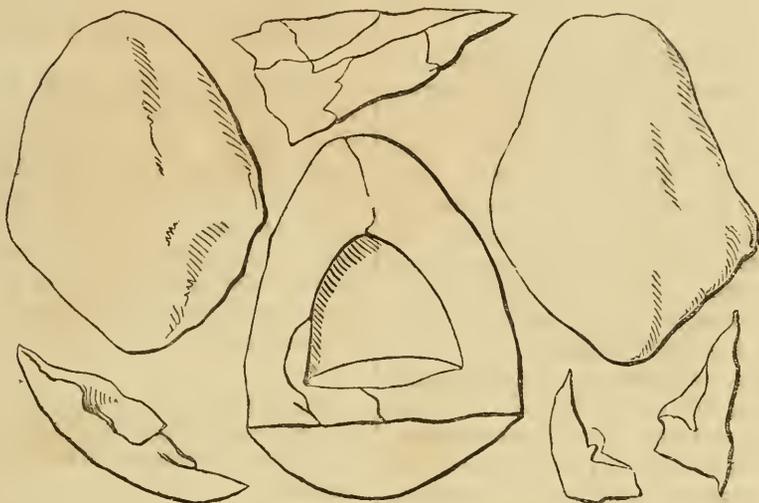
² Ledit, subit que sa playe fut consolidée, s'en retourna eu sa maison, où à present est encore viuant. — A. P.

Cette note, comme la précédente, est reproduite d'après l'édition de 1573; toutes deux auoient été ou retranchées ou omises dans l'édition suivante.

³ Ceux qui ont vne pierre à la vessie ont tousiours vn prurit et punction à l'extrémité de la verge. — A. P. Le liure *des Pierres* auquel il renuoie est celui de 1564, qui fait partie aujourd'hui du *Livre des Operations*.

mettre à mon cabinet, comme choses monstrueuses, et les ay fait portraire | au plus près du vif, ainsi que tu peux voir par ces figures ¹.

Figures de trois pierres extraites à vne fois sans interualle de temps, de la vessie d'un appelé Tire-vit, l'vne desquelles est brisée.



D'auantage ie puis icy attester que i'en ay trouué dedans les reins des

¹ On trouve dans l'*Introduction* d'A. Paré, chapitre 2 (tome 1^{er} de cette édition, page 28), l'histoire de ce *Tire-Vit* racontée d'une manière toute différente, de telle sorte qu'il faut nécessairement admettre, ou bien que Collo opéra deux individus du nom de *Tire-vit*, ce qui est peu probable, et ce qui aurait dû au moins être noté; ou bien que Paré a pris un malade pour l'autre, et mis sous le nom de *Tire-vit* une observation qui ne le concernait pas; ou enfin que les deux observations n'en constituent qu'une seule, qui aurait été incomplètement racontée dans l'un et l'autre endroit. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Paré, ici comme en beaucoup d'autres occasions, s'en fait à sa mémoire pour se rappeler des faits écoulés depuis long-temps: et que cette malheureuse habitude est ce qui a le plus encombré la chirurgie d'observations douteuses, vagues, sans certitude et presque sans valeur.

corps morts, de plusieurs figures, comme de cochons, de chiens, et autres diuerses figures, ce qui nous a esté laissé par escrit des anciens ².

Monsieur Dalechamps recite en sa chirurgie, qu'il a veu vn homme auoir vne aposteme sus les lombes, dont apres la suppuration icelle degenera en fistule, par laquelle ietta en diuerses fois plusieurs pierres venans du rein: et enduroit le trauail du cheual et des chariots.

Hippocrates escrit ³ de la cham-

² Cette attestation si légèrement donnée d'un homme tel que Paré est bien propre à nous faire connoître que les meilleurs esprits fléchissent quelquefois sous les préjugés de leur siècle, en même temps qu'elle explique l'origine de tant de monstres admis par la crédulité de ce temps.

³ Liure 5 des *Epidemics*. — A. P.

briere de Dysere , aagée de soixante ans , qui auoit des douleurs comme elle si eust deu accoucher : dont vne femme luy tira de la matrice vne pierre aspre et dure, de la grandeur, grosseur , et figure d'vn peson de fusseau.

Jacques Hollier, Docteur regent en la faculté de Medecine à Paris, escrit ¹ qu'vne femme, après auoir esté tourmentée d'vne difficulté d'vrine par l'espace de quatre mois , en fin mourut : laquelle ayant esté ouuerte, furent trouuées en la substance du cœur deux assez grosses pierres, avec plusieurs petites apostemes : estans les reins et les pores vreteres et la vessie sains et entiers.

L'an mil cinq cens cinquante-huit, fus appelé de Iean Bourlier, maistre tailleur d'habits, demeurant rue saint Honoré, pour luy ouurir vne aposteme aqueuse qu'il auoit au genoüil : en laquelle trouuay vne pierre de la grosseur d'vne amende, fort blanche, dure , et polie , et guerit , et encores est à present viuant ².

Une dame de nostre cour fut longuement et extremement malade , sentant douleur au ventre, avec grandes espreintes : estant pensée par plusieurs medecins , lesquels ignoroient le lieu de la douleur. On m'enuoya querir, pour sçauoir si ie pourrois connoistre la cause de son mal. Par Pordonnance des medecins , luy regarday au siege et à la matrice, avec instrumens propres à ce faire, et pour tout cela ne pus connoistre son mal. Monsieur Le Grand luy ordonna vn clystere, et en le rendant ietta vne

pierre par le siege , de la grosseur d'vne grosse noix : et tout subit ses douleurs et autres accidens cesserent, et depuis s'est bien portée ¹.

Semblable chose est arriüée à la dame de Saint Eustache, demeurant au carrefour de la rue de la Harpe ².

Le capitaine Augustin, Ingenieux du Roy, m'enuoya querir avec monsieur Violaine , docteur regent en la faculté de Medecine, et Claude Viard, Chirurgien Iuré à Paris, pour luy extraire vne pierre qu'il auoit sous la langue , de longueur de demy doigt , et grosse d'vn tuyau de plume. Il en a encore vne , qu'on ne peut bien encore destacher ³.

¹ Dans l'édition de 1573 et encore en 1575, cette histoire était rapportée après celle de Dalechamps , et la rédaction en était un peu différente :

« Monsieur le Grand , Docteur regent en la faculté de Medecine, et medecin ordinaire du Roy, homme sçauant et grandement expérimenté, lequel fait autant bien la medecine qu'homme que l'aye iamais cogneu , fus appelé avec luy pour appliquer vn *speculum ani* à vne dame d'honneur qui estoit tourmentee d'extremes douleurs au ventre et au siege, toutefois sans nulle apparence à la veüe d'aucun mal : il luy ordonna certaines potions et clisteres, avec l'vn desquels ietta vne pierre de grosseur d'vn estenf, et subit ses douleurs furent cessees, et guerit.»

En 1579, Paré modifia la rédaction de l'observation, qui était peu correcte , mais en conservant à Legrand à peu près les mêmes éloges, que l'on retrouve encore dans la traduction latine. C'est en 1585 qu'il changea définitivement et le texte et le plan de l'histoire, comme on la lit aujourd'hui.

² Cette observation a été ajoutée en 1585.

³ Cette observation, de même que la précédente, a été ajoutée en 1585. On trouuera une autre observation de calcul sous la langue dans la grande *Apologie*, au titre : *Voyage de Bayonne*, 1564.

¹ Liu. 1, ch. de la *Palpitation du Cœur*. — A. P.

² C'est là le premier cas connu d'un corps étranger développé dans le genou, et extrait heureusement par l'incision.

Or pour le dire en vn mot, les pierres se peuuent engendrer en toutes les parties de nostre corps, tant interieures qu'exterieures. Qu'il soit vray, on en voit estre engendrées aux iointures des goutteux ¹. Antonius Beniuenius, medecin florentin, au liure 1, chapitre 24, dit qu'vn nommé Henry Alleman ietta vne pierre de grosseur d'vne auelaine en toussant.

CHAPITRE XVI.

DE CERTAINS ANIMAUX MONSTREVEUX
QVI NAISSENT CONTRE NATURE AVX
CORPS DES HOMMES, FEMMES, ET PE-
TITS ENFANS ².

Tout ainsi qu'au grand monde il y a deux grandes lumieres, à scauoir le soleil et la lune, aussi au corps hu-

¹ C'est par cette phrase que se terminait le chapitre dans les trois éditions de 1573, 1575 et 1579; la citation de Beniuenius a été ajoutée en 1585.

² Ce chapitre n'existe pas en cet endroit dans la plupart des éditions complètes; il est donc nécessaire de dire pourquoi nous l'avons rétabli.

L'édition de 1573 avait un 16^e chapitre intitulé *des Vers*, reproduit par celle de 1575 sous ce titre plus correct, *des Vers*. Il était assez court, et composé de quatre histoires que l'on retrouve dans le courant du chapitre actuel. En 1579, le texte en fut considérablement amplifié; l'auteur y ajouta quelques histoires qu'il détacha du chap. 19 (voir les notes suivantes), et il le transporta dans son livre *De la petite Verolle*, entre le chapitre 3 qui termine l'histoire de la variole, et le chapitre 4 qui commence l'histoire des vers intestinaux. Sans doute qu'il avait dessein de réunir ainsi tout ce qui concerne les vers engendrés dans le corps humain; et cependant le titre même montre bien qu'il ne

main il y a deux yeux qui l'illuminent : lequel est appelé *Microcosme*, ou petit portrait du grand monde accourci. Qui est composé de quatre elemens, comme le grand monde, auquel se font des vents, tonnerres, tremblemens de terre, pluye, rosée, vapeurs, exhalations, gresles, eclipses, inondations d'eaux, sterilité, fertilité, pierres, montagnes, fruits, et plusieurs et diuerses especes d'animaux : aussi se fait-il le semblable au petit monde, qui est le corps humain. Exemple des vents : ils se voyent estre enclos és apostemes venteuses, et aux boyaux de ceux qui ont la colique venteuse, et pareillement en aucunes femmes, ausquelles on oit le ventre bruire de telle sorte qu'il semble y auoir vne grenouillere : lesquels sortans par le siege rendent bruits comme coups de canonnades. Et encore que la piece soit braquée vers la terre, neantmoins tousiours

s'agissait pas des vers proprement dits, et que le chapitre était déplacé dans le lieu nouveau qu'on lui avait assigné, en même temps qu'il laissait une lacune dans le livre *des Monstres*. Du reste, ce changement de place avait été opéré si négligemment, que dans toutes les éditions du vivant de l'auteur la table du livre *des Monstres* accusait toujours un chapitre 16, *des Vers*, qui n'existait plus à partir de 1579, tandis que la table du livre *de la petite Verolle* n'indiquait en rien l'adjonction du chapitre nouveau; et celui-ci, ne comptant pas même dans le livre comme un chapitre spécial, semblait une suite du chapitre troisième intitulé : *Quelles parties faut preseruer de la verolle*. En pesant toutes ces considérations, je me suis déterminé à restituer à ce chapitre la place qu'il avait eue d'abord, et qui est de beaucoup la plus naturelle et la plus logique.

Le texte général du chapitre est donc de 1579, sauf les parties qui seront signalées dans les notes comme d'une date différente.

la fumée du canon donne contre le nez du canonier, et de ceux qui sont proches de luy.

Exemple des pluyes et inondations d'eaux : cela se voit aux apostemes aqueuses et au ventre des hydropiques. Exemple du tremblement de terre : telle chose se voit au commencement des accès des fièvres, où les pauvres febricitans ont vn tremblement vniuersel du corps. Exemple de l'eclipse : cela se voit aux syncopes ou defaillances du cœur, et aux suffocations de la matrice. Exemple des pierres : on les voit à ceux auxquels on en extrait de la vessie, et autres parties du corps.

Exemple des fruits : combien en voit-on qui au visage ou autres parties exterieures du corps ont la figure d'une cerise, d'une prune, d'une corne, d'une figue, d'une meure? la cause de quoy a esté tousiours referée à la forte imagination de la femme conceuante ou enceinte, esmeuë de l'appetit vehement, ou de l'aspect, ou d'un attouchement d'iceluy à l'improuiste : comme mesme de ce qu'on en voit naistre d'aucuns ayans en quelque endroit du corps la figure et substance d'une coinne de lard, d'autres d'une souris, d'autres d'une escreuisse, d'autres d'une solle, et d'autres semblables. Ce qui n'est point hors de raison, entendu la force de l'imagination se ioignant avec la vertu conformatrice, la mollesse de l'embrión prompte, et comme vne cire molle, à receuoir toute forme : et que quand on voudra esplucher tous ceux qui sont ainsi marqués, il se trouuera que leurs meres auront esté esmeuës durant leur grossesse de quelque tel appetit ou accident. Où nous remarquerons en passant, combien est dangereux d'offenser vne femme grosse, de lui monstrer et ra-

menteuoir quelque viande, de laquelle elle ne puisse auoir la iouissance promptement, voire et de leur faire voir des animaux ou portraicts d'iceux difformes et monstrueux. En quoy l'attens que quelqu'un n'objecte que ie ne deuois donc rien inferer de semblable en mon liure de la generation. Mais ie luy respons en vn mot, que ie n'escris point pour les femmes. Retournons à nostre propos.

Exemple des montagnes : on les voit aux bossus, et à ceux qui ont des loupes grosses et enormes. Exemple de sterilité et secheresse : on le voit aux hecticques, qui ont la chair de leur corps presque toute consommée. Exemple de fertilité : on la connoist à ceux qui sont fort gras, fessus, et ventrus, tant qu'ils creuent en leur peau, force leur est de demeurer tousiours couchés ou assis, pour ne pouuoir porter la grosse masse de leur corps. Exemple des animaux qui se procréent en nos corps, à scauoir, pouls, punaises, et morpions, et autres que desirons à present¹.

Monsieur Houliet escrit en sa pratique qu'il traitoit vn Italien tourmenté d'une extreme douleur de teste, dont il mourut. Et l'ayant fait ouuir, luy fut trouué en la substance du cerueau vn animal semblable à vn scorpion², lequel, comme pense ledit Houliet, s'estoit engendré pour

¹ Ces deux dernières lignes sont de 1585.

² L'auteur ajoutait : *Comme tu vois par ceste figure*, et on voyait ici une figure de scorpion, que j'ai retranchée.

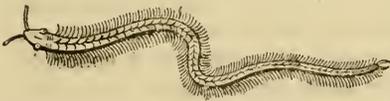
Du reste, cette histoire se lisait déjà au chapitre 16 du livre des *Monstres* de l'édition de 1573, mais avec une rédaction un peu différente.

Iaques Holliet escrit en sa *Practique des Maladies internes* qu'il s'engendra au cerueau d'un Italien un scorpion pour auoir continuellement senti du basilic, lequel scorpion lui causa

auoir continuellement senti du basilic. Ce qui est fort vray-semblable, veu que Chrysippus, Diophanes, et Pline ont escrit, que si le basilic est broyé entre deux pierres et exposé au soleil, d'iceluy naistra un scorpion.

Monsieur Fernel escrit d'un soldat, lequel estoit fort camus, tellement qu'il ne se pouuoit moucher aucune-ment : si bien que de l'excrement retenu et pourri, s'engendrèrent deux vers velus et corpus de la grosseur d'un demy doigt, lesquels le rendirent furieux par l'espace de vingt iours, et furent cause de sa mort ¹.

Depuis n'agueres vn ieune homme auoit vn aposteme au milieu de la cuisse partie externe, de laquelle sortit cest animal, lequel me fut apporté par Jacques Guilleméau, Chirurgien ordinaire du Roy, qui disoit l'auoir tiré : et l'ay mis dans vne phiole de verre, et a demeuré vif plus d'un mois sans aucun aliment. La figure l'est icy représentée ².



Monsieur Duret m'a affirmé auoir ietté par la verge, apres vne longue

si grande douleur de teste qu'il en mourut. Ce qui est fort vraisemblable, etc.

La figure du scorpion n'auoit été ajoutée par Paré qu'en 1579.

¹ Paré ajoutait : *Tu en vois la figure*, et présentait en effet au lecteur la figure d'un ver *velu et cornu*. Je l'ai retranchée sans hésiter. Du reste, cette histoire se lisait déjà au chapitre 16 du livre *des Monstres* de l'édition de 1573; seulement la figure n'y a été accolée qu'en 1579.

² J'ai gardé cette figure parce que Paré dit l'auoir vue, bien qu'il fasse toutes ré-

maladie, vne beste viuante semblable à un clouporte, que les Italiens appellent *Porceleti*, qui estoit de couleur rouge ¹.

Monsieur le comte Charles de Mansfeld, n'agueres estant malade d'une grande fièvre continue à l'hostel de Guise, a ietté par la verge vne certaine matiere semblable à un animal: dont la figure t'est icy représentée ².



Il se fait pareillement en la matrice des femmes beaucoup de for- serves sur sa véritable origine; et il faut assurément que Guilleméau ou Paré s'en soient laissé imposer, et que le dessinateur ait beaucoup ajouté à la forme réelle de l'objet.

On peut remarquer que Guilleméau est appelé ici *Chirurgien ordinaire du Roy*; mais cette histoire ne date que de l'édition de 1585. Voyez, t. II, la note de la page 799.

¹ Il y avoit encore ici : *comme tu vois par ce portrait*; et de plus une figure fort mal faite de clopote. Je l'ai supprimée. Il n'est pas besoin de dire que *monsieur Duret* avoit raconté là une histoire absurde; mais on voit par cette réunion des grands noms de la médecine du XVI^e siècle, Houlier, Fernel, Duret, tous si crédules en fait de prodiges, qu'il étoit bien difficile à un chirurgien de ne pas se laisser entraîner par le torrent; et cependant il faut rendre cette justice à Paré, qu'aucune des observations où il a figuré comme témoin ne porte l'empreinte d'une si facile crédulité.

² Cette observation peut servir de preuve à ce que j'ai dit dans la note précédente. Si pareille chose se fût présentée aux médecins éminents cités plus haut, nul doute qu'ils n'en eussent fait un animal; Paré dit seulement : *vne certaine matiere semblable à un animal*; et rien n'empêche, en effet, qu'un caillot sanguin puisse offrir une forme plus ou moins approchant de celle-ci, qui a sans doute été exagérée par le dessinateur.

mes d'animaux (qui souuent se treuuent avec les moles et enfans bien formés) comme grenouilles, crapaux, serpens, lezars, harpies ¹. Nicole Florentin les compare à chats-huans, et dit deuoir estre appelées bestes sauvages. Les harpies ont esté appelées des anciens, *freres Lombars*, parce que telles choses aduenoient aux femmes de Lombardie, et qu'elles naissoient en vne mesme matrice comme les enfans bien formés, qui a donné occasion de les nommer freres vterins, par une mesdisance d'vne personne que l'on hait ². Or les femmes du royaume de Naples y sont fort suiettes, à cause de la mauuaise nourriture qu'elles prennent, lesquelles de tous temps ont mieux aimé auoir le ventre de bureau que de ve-

¹ La question traitée dans ce paragraphe l'auait déjà été dans le livre *des Monstres*, édition de 1573 et 1575, chapitre 19. Ce texte primitif mérite d'être reproduit.

« Il s'est veu des femmes auoir ietté par leurs matrices des serpens et autres bestes, ce qui peut aduenir par la corruption de certains excremens estans retenus en leur matrice, comme l'on voit se faire és intestins, et autres parties de notre corps, de gros et longs vers, voire pelus et cornus (comme nous demonstrerons cy après) : Quelques vns ont voulu fredonner que telle chose peut venir quand vne femme se baigne, si par cas fortuit quelque beste venimeuse comme serpens et autres ont frayé, et rendu semence en leau, à l'endroit de laquelle il soit aduenn qu'on aye espuisé avec leau vne telle ordure, et que puis apres la femme se soit baignée en icelle, veu principalement qu'à cause de la sueur et chaleur, tous ses pores sont dauantage ouuerts : mais telle raison ne peut auoir lieu, attendu que la vertu generatrice de ceste semence est suffoquee et esteinte par la grande quantité deau chaude, ioinet pareillement que la bouche de la matrice ne s'ouure point, si ce n'est à l'heure du coït, ou que les mois coulent. »

² Gourdon, liv. 7, chap 18. — A. P.

lours ¹, c'est à dire manger fruits, herbages, et autres choses de mauuais suc qui engendrent tels animaux par putrefaction, que manger viande de bonne nourriture, pour espargner, estre braues et bien accoustrées.

Monsieur Ioubert ² escrit de deux Italiennes : l'vne femme d'vn frippier, et l'autre damoiselle, dans vn mesme mois accoucherent chacune d'vn part monstrueux : celui de la frippiere estoit petit, ressemblant à vn rat sans queue, l'autre de la demoiselle estoit gros comme un chat : ils estoient de couleur noire : et au partir de leurs matrices, tels monstres grimperent en haut contre la paroy de la ruelle du lict, et s'y attacherent fermement.

Lycosthenes escrit, que l'an 1494, vne femme de Cracouie, en vne place nommée Sainet Esprit, enfanta vn enfant mort, qui auoit un serpent vif attaché à son dos, qui rongeoit ceste petite creature morte ³.

Leuinus en raconte vne merueilleuse histoire en ceste façon ⁴. Ces années passées vne femme vint vers moy pour me demander conseil : laquelle ayant conceu d'vn marinier, le ventre lui commença à enfler de telle sorte, qu'on pensoit qu'elle ne

¹ *Ventre de bureau que de velours*, façon de parler proverbiale pour dire qu'elles soignoient mal leur ventre. *Bureau* étoit le nom d'une étoffe grossière dont nous auons fait *bure* ; on trouue encore ce mot dans Boileau Despréaux :

Et qui n'étant vêtu que de simple bureau.

² Au liure *des Erreurs populaires*. — A. P.

³ Paré ajoutait : *comme tu vois par ceste figure*, et donnait en effet une misérable figure copiée de Lycosthènes, ouv. cité, page 503. Au reste, cette histoire et cette figure se trouuaient déjà au livre *des Monstres* en 1573 et 1575, chapitre 19, mais après l'histoire qui va suivre.

⁴ Liu. 1 de *occult. natur.*, chap. 8. — A. P.

deust iamais porter à terme. Le neuvième mois passé, elle enuoye querir la sage-femme : et avec grands efforts, premierement accoucha d'une masse de chair sans forme, ayant à chacun costé deux anses longues d'un bras, qui remuoit et auoit vie comme les esponges. Apres luy sortit de la matrice vn monstre ayant le nez crochu, le col long, les yeux estincelans, une queuë aiguë, les pieds fort agiles. Si tost que ledit monstre fut sorti, il commença de bruire, et remplir toute la chambre de sifflemens, courant çà-et-là pour se cacher : sur lequel les femmes se ieterent, et le suffoquerent avec des oreillers. A la fin la pauvre femme toute lasse et rompue, accoucha d'un enfant masle, tant bourrelé et tourmenté par ce monstre, qu'il mourut si tost qu'il eust receu baptesme. Ladite patiente, apres auoir esté longue espace de temps à se r'auoir, luy conta le tout fidelement ¹.

Cornelius Gemma, medecin de Louvain, en vn liure qu'il a fait depuis peu de temps, intitulé *De natura diuinis characteris*, raconte vne histoire admirable d'une ieune fille de ladite ville, aagée de quinze ans, du corps de laquelle, apres douleurs infinies, sortirent plusieurs choses estranges par haut et par bas. Entre lesquelles elle rendit par le siege avec les excremens, vn animal vif, long d'un pied et demy, plus gros que le pouce, representant si bien vne vraye et naturelle anguille, qu'il n'y auoit rien à redire,

¹ Cette histoire se lisait déjà dans le livre *des Monstres* de 1573 et 1575, après le long passage reproduit dans la note de la page précédente, et avant l'histoire de Lycosthènes. C'est d'après le texte de ces deux éditions primitives que j'ai restitué la dernière phrase, qui manque dans toutes les autres.

fors qu'il auoit la queuë fort pelue ¹.

Maistre Pierre Barque, chirurgien des bandes Françaises, et Claude le Grand chirurgien, demeurans à Verdun, n'aguères m'ont affirmé auoir pensé la femme d'un nommé Gras bonnet, demeurant audit Verdun, laquelle auoit vne aposteme au ventre : de laquelle ouuerte sortit avec le pus grand nombre de vers, gros comme les doigts, ayans la teste aiguë, lesquels lui auoient rongé les intestins, en sorte qu'elle fut long temps qu'elle iettoit ses excremens feaux par l'ylcere, et à present est du tout guerie ².

Antonius Beniuenius, medecin de Florence, escrit qu'un quidam nommé Iean, menuisier, aagé de quarante ans, auoit presque vne assidue douleur de cœur, pour laquelle auoit esté en danger de mort. Et pour y obuier, eut l'opinion de plusieurs medecins de son temps, sans toutesfois en auoir receu aucun allegement. Quelque temps apres s'adressa vers luy : ayant consideré sa douleur, luy donna vn vomitoire, par lequel ietta grande quantité de matiere pourrie et corrompue, sans toutesfois appaiser sa douleur. Derechef luy ordonna vn autre vomitoire, au moyen duquel il vomit grande quantité de matiere, ensemble un ver de grandeur de quatre doigts, la teste rouge, ronde, et de grosseur d'un gros pois, ayant le corps plein de poil follet, la queuë fourchue en forme de crois-

¹ Paré ajoutait : *Comme tu peux voir par le portrait cy-dessous, semblable à celui que Gemma a mis en son liure. J'ai retranché cette absurde figure, que Paré eût bien fait de laisser à Gemma.*

² C'est par cette histoire, reproduite ici textuellement, que commençait le chapitre 16 du livre *des Monstres* en 1573.

sant, ensemble quatre pieds, deux au devant, et deux au derrière ¹.

Le dis encore qu'aux apostemes il se trouue des corps fort estranges, comme pierre, croye, sablon, charbon, coquilles de limaçon, espics, foin, cornes, poil, et autres choses, ensemble plusieurs et diuers animaux, tant morts que viuans ². Desquelles choses la generation (faite par corruption et diuerse alteration) ne nous doit estonner beaucoup, si nous considerons que, comme Nature feconde a mis proportionnement en l'excellent Microcosme toute sorte de matiere, pour le faire ressembler et estre comme image viue de ce grand monde : aussi elle s'esbat à y représenter toutes ses actions et monumens, n'estant iamais oisiue quand la matiere ne luy defaut point ³.

¹ Ici encore revenait la phrase habituelle, comme tu vois par ceste figure, suivie en effet de la figure annoncée, que j'ai supprimée comme les autres. Cette suppression m'a d'autant moins coûté que Benivieni n'avait pas donné de figure, et que c'est Paré qui l'avait fait faire d'après la description. Du reste, cette histoire avait été ajoutée en chapitre en 1575, et la figure seulement en 1579.

² Il a déjà dit quelque chose de semblable au livre des *Tumeurs en general*, ch. 4. — Voyez t. 1, p. 324.

³ Dans l'édition de 1573, le chapitre se terminait ainsi :

J'ay escript en mon Traicté de la Peste avoir veu vne femme qui avoit letté en ver par ic siege de longueur plus d'une toise, de figure d'un serpent : qui vouldra sçavoir la generation, les especes et differences, leurs diversités de couleurs, figures d'iceux, les trouvera audict chapitre.

Cette citation se rapporte au *Traicté de la Peste* de 1568, qui a été depuis divisé en deux livres, celui de *la Peste*, et celui de *la petite Verolle et Lepre* ; c'est dans ce dernier, chapitre 4, que l'on trouvera l'histoire et les détails annoncés par l'auteur.

CHAPITRE XVII.

DE CERTAINES CHOSES ESTRANGES QUE NATURE REPOÛSSE PAR SON INCOMPREHENSIBLE PROVIDENCE ¹.

Antonius Benivienius, medecin de Florence, escrit qu'une certaine femme aualla vne aiguille d'afraïn,

¹ Ce chapitre, qui est bien le 17^e de l'édition primitive et de celle de 1575, est le 16^e de toutes les autres éditions complètes. Voyez la note 2 de la page 33.

Mais dans le principe il ne commençait pas comme aujourd'hui. L'auteur débutait sans préambule par raconter l'histoire de *monsieur Sarret*, qu'on lit aujourd'hui au chapitre 52 du livre des *Operations de Chirurgie* (voyez tome II, page 500, le texte et la note), et il ajoutait : *Ce que j'ay veu semblablement advenir à monsieur le comte de Mansfelt, de sa blessure de pistole qu'il eut au bras senestre le iour de la bataille de Montcontour. On trouvera l'histoire du comte de Mansfelt rapportée fort au long au chapitre 14 du livre des playes d'harquebusés* (tome II, page 168) ; seulement il est bien remarquable qu'en 1573 Paré dise que la blessure était *au bras senestre*, et en 1575, *au bras dextre* ; nouvel exemple du danger pour l'observateur de s'en fier à sa mémoire. — Ensuite venait l'histoire de *monsieur de la Croix*, qui plus tard a suivi le sort de celle de *monsieur Sarret* (voyez tome II, page 500) ; il faut dire pourtant que l'édition de 1573 ajoute ce document qui manque dans toutes les autres, que la blessure était à *la ioincture du coude* ; mais quelle confiance accorder à ce renseignement donné de mémoire plus de neuf ans après l'accident ? et ne se peut-il pas que Paré ait attribué à M. de la Croix les conditions de la blessure de M. de Mansfelt, pour lequel nous venons de voir qu'il avait commis une autre erreur ?

Quoi qu'il en soit, notre auteur ne manquait pas, après ces histoires, de raconter sa discussion sur le trajet de la saignée à travers les vaisseaux, appuyée de la comparai-

sans auoir senti aucune douleur l'espace d'un an : lequel estant passé, luy suruint grande douleur au ventre, et pour-ce eut l'opinion de plusieurs medecins touchant ceste douleur, sans leur faire mention de ceste aiguille qu'elle auoit auallée : toutesfois aucun ne luy sceut donner aligement : et vesquit ainsi l'espace de dix ans ¹ : lors tout à coup par un petit trou près du nombril, ladite aiguille sort, et fut guarie en peu de temps.

Un escolier nommé Chambellant, natif de Bourges, estudiant à Paris au college de Presle, aualla un espy d'herbe nommé gramen, lequel sortit quelque temps apres entre les costes tout entier, dont il en cuida mourir : et fut pensé par defunt monsieur Fernel, et monsieur Huguet, Docteurs en la faculté de Medecine. Il me semble que c'estoit fort fait à Nature d'auoir expulsé ledit espy de la substance des poumons, auoir fait ouuerture à la membrane pleuretique, et aux muscles qui sont entre les costes : et neantmoins receut guerison : et croy qu'il soit encore viuant.

son des *monte-vins*, de celle du lait des femmes nouvellement accouchées qui s'écoule par la matrice ; en alléguant également l'exemplé du chyle attiré par le foie, de la sémence parcourant les vaisseaux du testicule. On peut retrouver toute cette discussion, avec des changements insignifiants de rédaction, aux pages 501 et 502 de notre tome deuxième.

Après tout cela venait ensuite l'histoire de l'escolier Chambellant, qui est la seconde du chapitre actuel. Quant à celle de Benivieni, elle a été ajoutée en 1575, en même temps que toutes les précédentes étaient supprimées.

¹ Paré avait mis par erreur, *deux ans* ; le texte de Benivieni porte, *decem annis*.

Cabrolle ¹, chirurgien de monsieur le Marechal d'Anuille, n'aguères m'a certifié que François Guillemet, chirurgien de Sommieres, petite ville qui est à quatre lieues près de Montpellier, auoit pensé et guéri un berger auquel des voleurs auoient fait aualler un cousteau de longueur d'un demy-pied, et le manche estoit de corne, de grosseur d'un pouce : qui fut l'espace de six mois en son corps, se plaignant grandement, et deuint etique, sec et emacié : en fin luy suruint une aposteme au-dessous de l'aîne, iettant grande quantité de pus fort puant et infect, par laquelle en presence de la iustice fut tiré ledit cousteau, lequel monsieur Ioubert, medecin celebre à Montpellier, garde en son cabinet, et l'a montré à plusieurs, comme une chose admirable, digne de grande mémoire, et monstrueuse. Ce que pareillement Iacques Guillemet, Chirurgien Iuré à Paris, m'a affirmé auoir veu au cabinet de monsieur Ioubert, pour lors estant à Montpellier ².

Monsieur de Rohan auoit un fol nommé Guion, qui aualla la pointe d'une espée tranchante, de longueur de trois doigts ou environ, et douze iours après la ietta par le siege : et ne fut sans luy aduenir de grands accidens, toutesfois rechappa : il y a des gen-

¹ L'édition de 1575 disait *monsieur Cabrolle* ; le *monsieur* a été retranché dès 1579, probablement parce que c'était trop d'honneur pour un chirurgien. Cabrol vivait encore en 1595.

² Cette dernière phrase, dans laquelle Paré appelle Guillemet en témoignage, a été ajoutée en 1579, et n'a pas été changée depuis. On voit que Guillemet n'y est pas encore nommé chirurgien du roi. Voyez tome II, page 799, la note 1 de la deuxième colonne.

tils-hommes de Bretagne encore vivans qui la luy virent aualler.

On a veu aussi à certaines femmes, l'enfant estant mort dans leur matrice, les os sortir par l'ombilic, et la chair par pourriture estre iettée par le col de leur matrice, et par le siege, s'estant fait abcès: ce que deux chirurgiens celebres et dignes de foy m'ont certifié auoir veu à deux diuerses femmes.

Pareillement monsieur Dalechamps en sa Chirurgie Française, recite qu'Albucrasis auoit traité vne dame de mesme chose, dont l'issue fut bonne, ayant recouuert sa santé, toutesfois sans porter enfans depuis.

Semblablement est vne chose bien monstrueuse de voir vne femme, d'vne suffocation de matrice estre trois iours sans se mouuoir, sans apparence de respirer, sans apparente pulsation d'artere: dont quelques vnes ont esté enterrées viues, pensans leurs amis qu'elles fussent mortes.

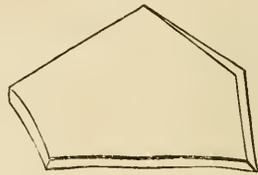
Monsieur Fernel escrit d'vn certain adolescent, lequel apres auoir pris grand exercice, commença à toussir iusques à tant qu'il eust ietté vne aposteme entiere de la grosseur d'vn œuf, laquelle estant ouuerte fut trouuée pleine de bouë blanche, enue- loppée en vne membrane. Iceluy ayant craché le sang par deux jours, avec vne grande fièvre, toutesfois rechappa ¹.

L'enfant d'un marchand drapier, nommé de-Pleurs, demeurant au coin de la rue neufue nostre Dame de Paris, agé de vingt deux mois, aualla vne piece d'vn miroir d'acier, qui descendit en la bourse, et fut cause de sa mort. Estant decédé, fut ou-

¹ Le chapitre se terminait là en 1573 et 1575; le reste est de diverses dates.

nert en la presence de monsieur le Gros, docteur regent en la faculté de Medecine à Paris, et l'ouuerture faite par maistre Balthazar, chirurgien pour lors de l'Hostel-Dieu. Curieux de la verité, m'en allay parler à la femme dudit de-Pleurs, laquelle m'affirma la chose estre vraye, et me monstra la piece de miroir qu'elle portoit en sa bourse: qui estoit de telle figure et grandeur ¹.

Figure d'vne piece de miroir, qu'aualla vn enfant aagé de vingt deux mois, qui fut cause de sa mort.



Valescus de Tarante medecin, en ses Observations medicinales et exemples rares, dit qu'vne ieune fille Venitienne aualla vne aiguille en dormant, de la longueur de quatre doigts, et dix mois après la ietta par la vessie avec l'vrine ².

L'an 1578, au mois d'octobre, Tiennette Chartier, demeurant à saint Maur les Fossés, femme veufue aagée de quarante ans, estant malade d'vne fièvre tierce, vomit au commencement de son accès grande quantité d'humeur bilieux, avec lequel elle

¹ Cette histoire a été ajoutée en 1585, de même que l'observation suivante de Valescus.

² Valescus de Tarente n'a point écrit d'*Observations medicinales*; Paré cite par mégarde le titre d'un livre de Rembert Dodoens, *Medicinalium Observationum Exemplum rara*, à la suite duquel Dodoens a publié quelques faits extraits du *Philonium* de Valescus.

reietta trois vers qui estoient velus, et du tout semblables en figure, couleur, longueur et grosseur à chenilles, sinon qu'ils estoient plus noirs: lesquels depuis vesquirent huit iours et plus, sans aucun aliment. Et furent iceux apportés par le barbier dudit saint Maur à monsieur Milot, docteur et lecteur des escolles en Medecine, qui pensoit lors ladite Chartier, lequel me les monstra. Messieurs le Féure, le Gros, Marescot, et Courtin Docteurs en Medecine, les ont aussi veus ¹.

Je ne puis encore passer que ne recite ceste histoire prise aux Chroniques de Monstrelet, d'un franc-archer de Meudon pres Paris, qui estoit prisonnier au Chastelet pour plusieurs larcins, dont il fut condamné d'estre pendu et estranglé: il en appella en la cour de Parlement, et par icelle cour fut déclaré estre bien iugé et mal appelé. En mesme iour fut remonstré au roy par les medecins de la ville, que plusieurs estoient fort trauaillés et molestés de pierre, colique, passion et maladie de costé, dont estoit fort molesté ledit franc-archer, et aussi desdites maladies estoit fort molesté monseigneur de Boscage, et qu'il seroit fort requis de voir les lieux où lesdites maladies sont concreées dedans les corps humains, laquelle chose ne pouuoit estre mieux sceuë qu'en incisant le corps d'un homme viuant: ce qui

¹ Cette histoire a été ajoutée en 1575, en même temps que la suivante. La place qu'elles occupent est une nouvelle preuve du peu de soin avec lequel Paré faisait ces additions; car évidemment cette histoire de vers rejetés par le vomissement revenait de droit au chapitre qui précède; et l'anecdote du franc archer de Meudon convenait beaucoup mieux au chapitre *des pierres qui s'engendrent au corps humain*.

pouuoit estre bien fait en la personne d'iceluy franc-archer, qui aussi bien estoit prest de souffrir la mort: laquelle ouuerture fut faite au corps dudit franc-archer, et dedans iceluy quis et regardé le lieu desdites maladies, et après qu'ils eurent esté veus, fut recousu, et ses entrailles remises de l'ans: et par l'ordonnance du roy fut bien pensé, tellement que dedans quelques iours il fut bien guari: et eut sa remission, et luy fut donné avec ce argent ¹.

CHAPITRE XVIII.

DE PLUSIEURS AVTRES CHOSES ESTRANGES.

Alexandre Benedict recite en sa Pratique, auoir veu vne femme nommée Victoire, laquelle auoit perdu toutes ses dents: et estant deuenue chauue, autres dents luy reuinrent toutes en l'age de quatre vingts ans.

Antonius Beniuenius medecin, au liure 1. chap. 83, fait mention d'un nommé Iacques le larron, lequel estant decédé, luy fut trouué le cœur tout couuert de poil ².

Le fils de Bermon, Baille demeurant en la ville de S. Didier, au pais de Vellay, auoit vne loupe sur le soucil de l'œil dextre, laquelle commençoit desia à l'offusquer et couurrir, et partant voulut que l'en fisse amputation (ce que ie fis il n'y a pas long-temps, et trouuay la loupe pleine

¹ On peut comparer cette citation avec le texte original de Jean de Troyes, que j'ai donné dans mon Introduction, tome 1, page cv. C'est à Jean de Troyes que Monstrelet avait emprunté cette anecdote.

² Cette citation de Beniuenius ne date que de 1585,

de poil, avec vne matière mucilagineuse : et en huit iours la playe fut totalement consolidée¹.

Estienne Tessier, maistre barbier chirurgien demurant à Orleans, homme de bien, et expérimenté en son art, m'a recité que depuis peu de temps auoit pensé et medicamenté Charles Verignel, sergent demurant à Orleans, d'une playe qu'il auoit receüe au jarret, partie dextre, avec incision totalé des deux tendons qui flechissent le jarret : et pour l'habiller luy fit flechir la jambe, en sorte qu'il cousit les deux tendons bout à bout l'un de l'autre, et la situa et traita si bien, que la playe fut consolidée sans estre demeuré boiteux : chose digne d'estre bien notée au ieune chirurgien, à fin que lorsqu'il luy viendra entre ses mains telle chose, il en face le semblable.

Que diray-je d'auantage ? C'est que j'ay veu plusieurs guaris, ayans des coups d'espées, de fleches, d'arquebuse à trauers du corps : d'autres des playes à la teste, avec deperdition de la substance du cerueau : autres auoir les bras et les iambes emportées de coups de canon, neantmoins recevoir guarison : et d'autres qui n'auoient que des petites playes superficielles, que l'on estimoit n'estre rien, toutesfois mouroient avec grands et cruels accidens. Hippocrates au cinquième *des epidemies*, dit auoir arraché six ans apres vn

¹ J'ai rétabli cette observation dans le texte d'après l'édition de 1573. Elle avait été retranchée dès 1575, et il est difficile d'en comprendre la raison, à moins que l'auteur ne l'ait effacée par erreur avec une phrase qui suivait concernant les corps étrangers dans les loupes et apostèmes, et qu'il vouloit transporter au livre des Tumeurs, ch. 4. Voyez la note 1 de la page 39.

fer de fleche qui estoit demeuré au plus profond de l'aine, et n'en rend autre cause de ceste longue demeure, sinon qu'il estoit demeuré entre les nerfs, veines, et arteres sans en blesser vne seule¹. Et pour conclusion ie diray avec Hippocrates (pere et autheur de la medecine) qu'aux maladies il y a quelque chose de diuin, dont l'homme n'en scauroit donner raison. Je ferois icy mention de plusieurs autres choses monstrueuses qui se font aux maladies, n'estoit que ie crains d'estre trop prolix, et repe-ter vne chose trop de fois.

CHAPITRE XIX.

EXEMPLE DES MONSTRÉS QVI SE FONT PAR CORRUPCION ET POURRITURE².

Boistiuau en ses *Histoires prodigieuses* escrit, que luy estant en Aignon, vn artisan ouurant vn cercueil de plomb d'un mort, bien couuert et soudé, de façon qu'il n'yoit aucun air, fut mordu d'un serpent qui estoit enclos dedans, la morsure duquel estoit si veneneuse, qu'il en cuida mourir. L'on peut bien donner raison de la naissance et de la vie de cest animal : c'est qu'il fut engendré de la pourriture du corps mort.

¹ Cette histoire, empruntée d'Hippocrate, n'a été insérée en cet endroit qu'en 1579.

² Ce chapitre était bien plus étendu dans les deux éditions de 1573 et 1575. Il commençait par une discussion sur les serpents contenus dans la matrice des femmes, puis par deux autres histoires tirées de Levinus et de Lycosthènes. Tout cela a été reporté en 1579 dans un appendice au chapitre 3 du livre de *la petite Verolle*, que j'ai remis à sa place naturelle comme chap. 16 du présent livre. Voyez les notes des pages 33 et 36.

Baptiste Leon escrit pareillement, que du temps du Pape Martin cinquième, fut trouué en vne grande pierre solide vn serpent vif enclos, n'y ayant aucune apparence de vestige par lequel il deust respirer.

En cest endroit ie veux reciter vne semblable histoire. Estant en vne mienne vigne près le village de Meudon¹, où ie faisois rompre de bien grandes et grosses pierres solides, on trouua au milieu de l'vne d'icelles vn gros crapaud vif, et n'y auoit aucune apparence d'ouuerture: et m'esmerueillay comme cest animal auoit peu naistre, croistre et auoir vie. Lors le carrier me dit qu'il ne s'en falloit esmerueiller, par-ce que plusieurs fois il auoit trouué de tels et autres animaux au profond des pierres, sans apparence d'aucune ouuerture. On peut aussi donner raison de la naissance et vie de ces animaux: c'est qu'ils sont engendrés de quelque substance humide des pierres, laquelle humidité putrescée produit telles bestes.

CHAPITRE XX.

EXEMPLE DE LA COMMISTION ET MÊS- LANGE DE SEMENCE.

Il y a des monstres qui naissent moitié de figure de bestes, et l'autre humaine, ou du tout retenans des animaux, qui sont produits des sodomites et des atheistes, qui se ioignent et desbordent contre nature avec les bestes, et de là s'engendrent plu-

¹ Nous auons dit dans notre introduction, d'après M. E. Bégin, que Paré auait une campagne à Meudon; lui-même nous donne ici la preuve qu'il y possédait en effet quelques propriétés.

sieurs monstres hideux et grandement honteux à voir et à en parler. Toutesfois la deshonesteté gist en effet, et non en paroles: et est lors que cela se fait vne chose fort malheureuse et abominable, et grande horreur à l'homme ou à la femme se mesler et accoupler avec les bestes brutes: et partant aucuns naissent demy hommes et demy bestes.

Le semblable se fait, si bestes de diuerses espèces cohabitent les vnes avec les autres, à cause que Nature tache tousiours à faire son semblable: comme il s'est vu vn aigneau ayant la teste d'un porc, parce qu'un verrat auoit couuert la brebis: car nous voyons même aux choses inanimées, comme d'un grain de froment, venir non l'orge, mais le froment: et du noyau d'abricot venir un abricotier, et non le pommier, parce que Nature garde tousiours son genre et espèce.

L'an 1493, un enfant fut conceu et engendré d'une femme et d'un chien, ayant depuis le nombril les parties superieures semblables à la forme et figure de la mere, et estoit bien accompli, sans que Nature y eust rien obmis: et depuis le nombril auoit toutes les parties inferieures semblables aussi à la forme et figure de l'animal qui estoit le pere: lequel (ainsi que Volateranus escrit) fut enuoyé au pape qui regnoit en ce temps-là. Cardan, liure 14. chap. 64. de la variété des choses, en fait mention¹.

Cœlius Rhodiginus en ses *antiques*

¹ Ici Paré donnoit la figure d'un enfant demy-chien que, malgré ses savantes citations, il auait tout simplement copiée de Lyeosthènes, son guide ordinaire, ouv. cité, p. 502 et 656.

Léçons ¹, dit qu'un pasteur nommé Crataïn en Cybare, ayant exercé avec vne de ses chœurs son desir brutal, la chœur chœurta quelque temps apres un chœur qui auoit la teste de figure humaine, et semblable au pasteur : mais le reste du corps sembloit à la chœur.

L'an onze cens et dix, vne truie en vn bourg du Liege cochonna vn cochon ayant la teste et le visage d'homme, semblablement les mains et les pieds, et le reste comme vn cochon ².

L'an 1564 à Bruxelles, au logis d'un nommée Ioest Dickpert, demeurant rue Warmoesbroeck, vne truie cochonna six cochons, desquels le premier estoit vn monstre ayant face d'homme, ensemble bras et mains, representant l'humanité generalement depuis les espauls : et les deux iambs et train de derriere de pourceau, ayant la nature de truie : il tetoit comme les autres, et vesquit deux iours : puis fut tué avec la truie, pour l'horreur qu'en auoit le peuple ³.

L'an 1571 à Anuers, la femme d'un

¹ Lib. 25, ch. 32. — A. P. — 1573.

² Ici se trouuait la figure d'un cochon ayant la teste, pieds et mains d'homme, et le reste d'un cochon. Paré citait en marge *Lycosthenes*; et en effet on trouve cette figure répétée en de nombreux endroits de l'ouvrage de cet auteur, pages 124, 136, 371, 374, etc., etc.

³ Toutes les éditions ajoutent : *dont tu as icy le portrait qui l'est representé le plus naturellement possible*; puis venait une figure absurde, dont on peut se faire une idée d'après le texte. Je ne sais où Paré a emprunté cette histoire, non plus que la suivante, à moins que ce ne soit à Cornelius Gemma, déjà cité plus haut, page 38.

compagnon imprimeur nommé Michel, demeurant au logis de Jean Mollin, tailleur d'histoires, à l'enseigne du pied d'or, à la Camerstrate, le propre iour saint Thomas, sur les dix heures du matin, accoucha d'un monstre representant la figure d'un vray chien, excepté qu'il auoit le col fort court, et la teste ne plus ne moins qu'une volaille, toutesfois sans poil : et n'eut point de vie, parce que ladite femme accoucha auant terme : et à l'heure mesme de son enfantelement, iettant vn horrible cry (chose esmerueillable) la cheminée du logis cheut par terre, sans aucunement offenser quatre petits enfans qui estoient à l'entour du foyer ¹.

L'an 1224, près de Verone, vne iument poulena vn poulain qui auoit vne teste d'homme bien formée, et le reste d'un cheual. Le monstre auoit la voix d'homme, au cry duquel vn villageois du païs accourut, et s'estonnant de voir vn monstre si horrible, le tua : à raison de quoy estant mis en iustice, et interrogué tant sur la naissance de ce monstre que de la raison qui le luy auoit fait tuer, dit que l'horreur et espouuementement qu'il en auoit eu le luy auoit fait faire, et partant fut absout ².

¹ L'auteur ajoutait en 1573 : *Et parceque c'est vne chose recente, il m'a semblé bon pour la posterité d'en donner icy le portrait*. Plus tard il effaça ces mots ambitieux : *pour la posterité*, et j'ai supprimé tout le reste.

² Cette histoire ne se lit ici que dans les éditions de 1573 et 1575; plus tard elle fut transportée au chapitre 3 (voyez ci-deuant, page 4, la note 1 de la 2^e colonne). Mais elle avait été étrangement écourtée, et c'est pourquoi j'ai cru devoir la rétablir ici avec le texte complet primitif.

Loys Cellée escrit auoir leu en vn auteur approuué, qu'une brebis conceut et aignela d'un lyon, chose monstrueuse en nature ¹.

Le 13. iour d'auril 1573, vn aigneau nasquit en vn lieu nommé Chambe-noist, faux-bourg de Sezanne, en la maison de Iean Poulet, mesureur de sel : et ne fut conneu en cest aigneau vie, sinon qu'il fut veu remuer bien peu : sous les oreilles y auoit vne emboucheure approchant de la forme d'une lamproye ².

Ceste année presente mil cinq cens soixante et dix sept, nasquit vn aigneau au village nommé Blandy, vne lieuë et demie près Melun, ayant trois testes en vne : celle du milieu estoit plus grosse que les deux autres, et quand vne desdites testes belloit, les autres faisoient le semblable. Maistre Iean Bellanger, chirurgien demeurant en la ville de Melun, affirme l'auoir veu, et en a fait portraire la figure, laquelle a esté criée et vendue par ceste ville de Paris, avec priuilege, avec deux autres monstres, l'un de deux filles jumelles, et vn autre ayant la face d'une grenouille, qui a esté cy deuant figuré ³.

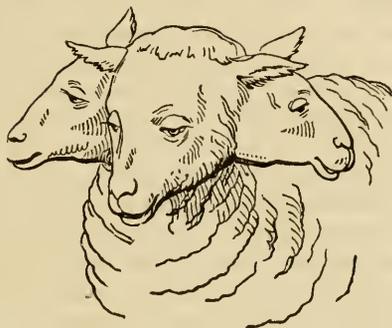
¹ Cette citation de Louis Cellée a été ajoutée en 1585.

² La figure duquel est telle que tu vois ; encore une figure absurde que j'ai retranchée, et dont on peut d'ailleurs se faire une suffisante idée d'après le texte. Cette histoire a été ajoutée en 1579.

³ La date de cette histoire indique assez qu'elle n'a pu être insérée ici qu'en 1579. On voit cependant par ces deux dates que Paré n'attendait pas la réimpression de ses Oeuvres pour y ajouter et corriger.

La figure à laquelle il renvoie a été supprimée ; mais on peut en voir l'histoire ci-deuant, pages 24 et 25.

La figure d'un aigneau ayant trois testes.



Il y a des choses diuines cachées et admirables aux monstres, principalement à ceux qui aduennent du tout contre nature : car à iceux les principes de philosophie faillent, partant on n'y peut asseoir certain iugement. Aristote en ses problemes dit qu'il se fait des monstres en nature, à cause de la mauuaise disposition de la matrice, et cours de certaines constellations. Ce qui aduint du temps d'Albert, en vne metairie, qu'une vache fit vn veau demy-homme : de quoy les villageois se doutans du pasteur, l'accuserent en iugement, pretendans le faire brusler avec ladite vache : mais Albert, pour auoir fait plusieurs experiences en astronomie, connoissoit (disoit-il) la verité du fait, et dit cela estre aduenu par vne speciale constellation : de sorte que le pasteur fut deliuré et purgé de l'imposition de tel execrable crime. Je doute fort si le iugement du seigneur Albert estoit bon ¹.

¹ Les éditions de 1573 et 1575 ajoutent : parce que Dieu n'est point lié ny subiect de sayure l'ordre qu'il a establi en nature, ny en mouuement des astres et planetes. En même temps on lisait cette note marginale : Le iugement des astrologues est fort douteux, que ie

Or ie delaisse icy à escrire plusieurs autres monstres engendrés de ceste farine, ensemble leurs portraits, lesquels sont si hideux et abominables, non seulement à voir, mais aussi d'en ouyr parler, que pour leur grande detestation ne les ay voulu reciter ne faire portraire. Car (comme dit Boistuan, apres auoir recité plusieurs histoires sacrées et profanes, qui sont toutes remplies de grieues peines sus les paillards) que doiuent esperer les atheïstes et sodomites, qui se ioignent contre Dieu et Nature (comme i'ay dit cy-dessus) avec les bestes brutes? A ce propos saint Augustin dit, la peine des paillards estre de tomber en aueuglement, et de ueuenir enragés apres qu'ils sont delaiissés de Dieu, et ne voir point leur aueuglement, ne pouuans escouter bon conseil, prouoquans l'ire de Dieu contre eux,

CHAPITRE XXI.

EXEMPLE DE L'ARTIFICE DES MESCHANS
GUEUX DE L'OSTIERE ¹.

I'ay souuenance estant à Angers, mil cinq cens vingt cinq, qu'un meschant coquin auoit coupé le bras d'un pendu, encores puant et infect, lequel il auoit attaché à son pourpoint, estant appuyé d'une fourchette contre son costé, et cachoit son bras

leur laisse à disputer et à prouuer. Ieremie, 10. Dieu n'est point subiet aux astres, car il est auteur de toutes choses. Liure des Epheses.— Les derniers membres de ces deux phrases: que ie leur laisse, etc.; car il est auteur, etc. furent retranchés en 1558.

¹ *Gueux de l'Ostiere ou de l'hostiere, mendiants; le traducteur latin traduit ce mot par mendicantes. Le Rabelaisiana donne*

naturel derriere son dos, couuert de son manteau, à fin qu'on estimast que le bras du pendu estoit le sien propre: et criaot à la porte du temple qu'on lui donnast l'aumosne en l'honneur de saint Antoine. Vn iour du Vendredy saint, le monde voyant ainsi le bras pourri, luy faisoit aumosne, pensant qu'il fust vray. Le coquin ayant par long espace de temps remué ce bras, en fin se destacha et tomba en terre, où tout subit le releuant, fut apperceu de quelques-vns auoir deux bons bras, sans celuy du pendu: alors fut mené prisonnier, puis condamné à auoir le fouët, par l'ordonnance du magistrat, ayant le bras pourri pendu à son col, deuant son estomach, et banni à iamais hors du pays.

CHAPITRE XXII.

L'IMPOSTURE D'VNE BELISTRESSE FEIGNANT AVOIR VN CHANCRE A LA MAMMELLE.

Vn mien frere nommé Iehan Paré¹, chirurgien demeurant à Vitré, ville de Bretagne, vit vne grosse et portelée cagnardiere demandant l'aumosne à la porte d'un temple vn dimanche, laquelle feignoit auoir vn chancre à la mammelle, qui estoit vne chose fort hideuse à voir, à cause d'une grande quantité de bouë qui

comme synonymes: *gueux de l'hospital, ou suivant d'autres, gueux de l'ost, qui demande à la porte des maisons.*

¹ Toutes les éditions du vivant de l'auteur portent *Iehan*, les autres *Jean*; j'ai conservé l'orthographe primitive, qui peut être regardée à la fois comme celle de l'auteur et celle de l'époque dont il parle.

sembloit en decouler sus vn linge qu'elle auoit deuant soy. Mondit frere contemplant sa face, qui estoit d'vne viue couleur, monstrant estre bien saine, et les parties d'autour son chancre vlcéré blanches et de bonne couleur, et le reste de son corps bien habité, iugea en soy-mesme que ceste garce ne pouuoit auoir vn chancre estant ainsi grasse, potelée et goujue, s'assurant que c'estoit vne imposture : ce qu'il denonça au magistrat (dit en ce pays-là l'Aloüé¹), lequel permit à mondit frere la faire mener en son logis pour connoistre plus certainement l'imposture. Laquelle y estant arriüée, luy descourrit toute sa poitrine, et trouua qu'elle auoit sous son aisselle vne esponge trempée et imbue de sang de beste et de laict meslés ensemble, et vn petit tuyau de sureau par lequel ceste mixtion estoit conduite par des faux trous de son chancre vlcéré, decoulant sus le linge qu'elle auoit deuant soy : et par cela conneut pour certain que le chancre estoit artificiel. Alors print de l'eau chaude, et fomenta la mammelle, et l'ayant humectée, leua plusieurs peaux de grenouilles noires, vertes, et iaunastres, mises les vnnes sus les autres, colées avec bol armene et blanc d'œuf et farine, ce que l'on sceut par sa confession : et les ayant toutes leuées, on trouua le tetin sain et entier, et en aussi bonne disposition que l'autre. Ceste imposture descouuerte, ledit Aloüé la fit constituer prisonniere, et estant inter-

rogüée, confessa l'imposture, et dit que ç'auoit esté son gueux qui l'auoit ainsi accoustrée : lequel semblablement feignoit d'auoir vne vlcere grande et enorme à la iambe : ce qui sembloit estre vray par le moyen d'vne ratte de bœuf qu'il posoit le long et autour de sa iambe, attachée et fenestrée bien proprement, avec vieux drapeaux aux deux extremités : de façon qu'elle sembloit estre plus grosse deux fois que la naturelle : et pour faire la chose plus monstrueuse et hideuse à voir, faisoit plusieurs cauités en ladite ratte, et par dessus iettoit de ceste mixtion faite de sang et de lait, et sus tous ses drapeaux. Ledit Aloüé fit chercher ce maistre gueux, larron, imposteur, lequel ne put estre trouué, et condamna la pute à auoir le fouët, et bannie hors du pays : qui ne fut sans estre auparavant bien estrillée à coups de fouët de cordes nouées, ainsi qu'on faisoit en ce temps-là.

CHAPITRE XXIII.

L'IMPOSTURE D'VN CERTAIN MARAVT QVI CONTREFAISOIT LE LADRE.

Vn an après vint vn gros maraut qui contrefaisoit le ladre, se mit à la porte du temple, desployant son Oriflan¹, qui estoit vn couurechef, sus lequel posa son baril et plusieurs especes de petite monnoye, tenant en sa main dextre des cliquettes, les faisant cliqueter assez haut : la face couuerte de gros boutons, faits de cer-

¹ L'édition de 1573 porte : *Laloüé*, ce qui est une faute d'impression, puisqu'un peu plus tard elle dit : *ledict Aloüé*.

Du reste, toutes les autres éditions ont corrigé dans ce sens.

¹ *Oriflan*, *oriflant*, *oriflambe*, pour *oriflamme*, bannière, enseigne. Il est pris ici au figuré ; le latin dit : *merces suas explicuit*.

taine colle forte, et peinte d'une façon rougeastre et liuide, approchant à la couleur des ladres, et estoit fort hideux à voir : ainsi par compassion chacun luy faisoit aumosne. Mondit frere s'approcha de luy, et luy demanda depuis quel temps il estoit ainsi malade : luy respondit d'une voix cassée et rauque, qu'il estoit ladre dès le ventre de sa mere, et que ses pere et mere en estoient morts, et que leurs membres leur en estoient tombés par pieces. Ce ladre auoit certaine lisiere de drap entortillée autour de son col : et par dessous son manteau de sa main senestre se serroit la gorge, à fin de se faire monter le sang à la face, pour la rendre encore plus hideuse et defigurée, et aussi pour faire sa voix enrouée, qui se faisoit par l'angustie et stricture de la trachée artère, serrée par la lisiere. Mondit frere estant ainsi à deuiser avec luy, le ladre ne put si long temps demeurer qu'il ne deserast sa lisiere, pour reprendre vn peu son haleine : ce que mondit frere aperceut, et par ainsi eut soupçon que ce fust quelque fausseté et imposture. Parquoy s'en alla vers le Magistrat, le priant luy vouloir tenir la main pour en sçauoir la verité : ce que volontiers luy accorda, commandant qu'il fust mené en sa maison pour esprouuer s'il estoit ladre. La premiere chose qu'il fit, ce fut de luy oster la ligature d'autour du col, puis luy lauer la face avec de l'eau chaude, et par icelle tous ses boutons se destacherent et tomberent, et la face demeura viuë et naturelle, sans nul vice. Cela fait, le fit despoüiller nud, et ne trouua sus son corps aucun signe de lepre, tant vniuoque qu'equiuoque. Le Magistrat estant aduertí de ce, le fit constituer pri-

sonnier, et trois iours après fut interrogué : où il confessa la verité (qu'il ne pouoit nier) après vne longue remontrance que luy fit le magistrat, luy mettant deuant les yeux qu'il estoit vn larron du peuple, estant sain et entier pour trauailler. Ce ladre luy dit qu'il ne sçauoit mestier autre que de contrefaire ceux qui sont trauaillés du mal S. lean, S. Fiacre, S. Main : bref qu'il sçauoit contrefaire plusieurs maladies, et qu'il n'en auoit iamais trouué de plus grand reuenu que de contrefaire le ladre : alors fut condamné d'auoir le foüet par trois diuers samedis, ayant son baril pendu au col deuant sa poitrine, et ses cliquettes derriere son dos, et banni à iamais hors du pays sus peine de la hart. Quand ce vint au dernier samedy, le peuple crioit à haute voix au bourreau : *Boute, boute, monsieur l'officier, il n'en sent rien, c'est vn ladre* : dont à la voix du peuple monsieur le bourreau s'acharna tellement à le foüetter, que peu de temps après il mourut, tant pour le foüet dernier, que pour luy auoir renouuellé ses playes par trois diuerses fois : chose qui ne fut grandement dommageable pour le pays ¹.

Les vns demandent à loger, et estre à couuert au soir : et les ayant par pitié mis au dedans, ouurent les portes, et donnent entrée à leurs compagnons, lesquels pillent, et souuent tuent ceux qui les auront hebergés : ainsi vn homme de bien sous bonne foy souuent sera tué et pillé de tels meschans, ce qu'on a veu plusieurs fois.

Autres s'enueloppent la teste de quelque meschant drapeau, et se

¹ Ici se terminait ce chapitre en 1573 et 1575 ; le reste est de 1579.

couchent dedans le fient en certains lieux où le monde passe, demandans l'aumosne avec vne voix basse et tremblante, comme ceux qui ont vn commencement de liéure : et ainsi contrefaisans estre bien malades, le monde en ayant pitié leur donne, et cependant n'ont aucun mal.

Ils ont vn certain iargon par lequel ils se connoissent et entendent les vns les autres, pour mieux deceuoir le monde, et sous ombre de compassion ou leur donne l'aumosne, qui les entretient en leur meschanceté et imposture.

Les femmes feignent estre grosses, voire prestes d'accoucher, posans vn oreiller de plume sus le ventre, demandant du linge et autres choses nécessaires pour leurs couches : ce qu'encores naguères i'ay descouuert en ceste ville de Paris.

Autres se disent icteriques et auoir la iaunisse, se barboüillant tout le visage, bras, iambes et poitrine, avec de la suye delayée en eau : maistelle imposture est aisée à descouuir, regardant seulement le blanc de leurs yeux : car c'est la partie du corps où ladite iaunisse se montre premièrement : autrement leur frottant le visage avec vn linge trempé en eau, leur fallace est descouuerte. Certes, tels larrons, belistres, et imposteurs, pour viure en oysiueté, ne veulent iamais apprendre autre art que telle mendicité, qui à la verité est vne escole de toute meschanceté : car quels personnages scauroit-on trouver plus propres pour exercer macquerellages, semer poisons par les villages et villes, pour estre boute-feux, pour faire trahisons, et seruir d'espions, pour desrober, brigander, et toute autre meschanceté pratique? Car outre ceux qui ont esté meur-

triers d'eux-mesmes, et qui ont cauterisé et stigmatisé leurs corps, ou qui ont vsé d'herbes et drogues pour rendre les playes et corps plus hideux, il s'en est trouué qui ont desrobé des petits enfans, et leur ont rompu les bras et iambes, creué les yeux, coupé la langue, pressé et enfoncé la poitrine, disans que la foudre les auoit ainsi meurtris, pour (les portant parmy le monde) auoir couleur de mendier et attrapper deniers.

Autres prennent deux petits enfans, et les mettent en deux panniers sur vn asne, crians qu'ils ont esté expoliés, et leur maison bruslée. Autres prennent vne pance de mouton, l'approprians sur le bas du ventre, disans estre rompus et greués, et qu'il les conuient tailler, et amputer leurs testicules. Autres cheminent sur deux petites tablettes, qui peuuent voltiger et faire soubresauts autant bien qu'vn basteleur. Autres feignent venir de Ierusalem, rapportans quelques bagatelles pour reliques, et les vendent aux bonnes gens de village. Autres ont vne iambe pendue à leur col : autres contrefont estre aueugles, sourds, impotens, cheminans à deux potences¹, au demeurant bons compagnons.

Que diray-je plus? C'est qu'ils departent les prouinces, pour en certain temps rapporter tout au commun butin, feignans faire voyage à saint Claude, saint Main, saint Maturin, saint Hubert, à nostre dame de Lorette, en Ierusalem, et sont ainsi enuoyés pour voir le monde, et apprendre : par lesquels mandent de ville en ville aux gueux leurs compagnons, en leur iargon, ce qu'ils sca-

¹ A deux béquilles; voyez la figure des potences au liv. 17, ch. 13, t. II, page 621.

uent de nouveau et qui concerne leur fait, comme de quelque maniere de faire nouvellement inuentée pour attrapper monnoye.

Puis n'agueres vn gros maraut feignoit estre sourd, muet, et boiteux : toutesfois par le moyen d'vn instrument d'argent qu'il disoit auoir eu en Barbarie (marqué toutesfois de la marque de Paris) il parloit de façon qu'on le pouuoit entendre. Il fut apperceu estre imposteur, et fut mis és prisons de saint Benoist, et par la priere de monsieur le Baillif des pauvres, j'allay ausdites prisons pour visiter ledit maraut avec compagnie, et feismes rapport à messieurs du Bureau des pauvres de Paris, comme s'ensuit.

Nous Ambroise Paré, Conseiller, et premier Chirurgien du Roy, Pierre Pigray, Chirurgien ordinaire de sa Majesté, et Claude Viard, Chirurgien à Paris¹, certifions ce iourd'huy, par la priere du Procureur des pauvres, auoir veu et visité és prisons de S. Benoist vn quidam lequel n'a voulu dire son nom, aagé de quarante ans ou enuiron : sur lequel auons trouué vne tierce partie de l'oreille dextre perdue, qui luy a esté coupée. Semblablement vne marque sus l'espaule dextre, qu'estimons auoir esté faite par vn fer chaud. D'auantage contrefaisoit vn grand tremblement de iambe, iceluy disant prouenir par vne deperdition de l'os de la cuisse, qui est chose fausse, d'autant que ledit os y est tout entier : et ne paroist aucun signe parquoy puissions dire iceluy tremble-

¹ J'ai dit dans mon Introduction, page ccxxvij, que je n'auais trouué qu'une seule fois le nom de *Claude Viartou Viard* cité par Paré, à la date de 1585 ; le voici en 1579, et j'ai depuis retrouvé deux ou trois endroits où il est également nommé. Voyez l'Apologie.

ment venir d'aucune maladie qui auroit precedé, mais prouenir d'vn mouuement volontaire. Item auons visité sa bouche (à raison qu'il nous vouloit suader sa langue luy auoir esté tirée par la nucque du col, imposture grande et qui ne se peut faire), mais auons trouué sa langue entiere sans aucune lesion d'icelle, ny des instrumens seruans à son mouuement : toutesfois quand il veut parler, il vse d'vn instrument d'argent, lequel ne peut en rien y seruir, ains plustost nuire à la prolation. Item dit estre sourd, ce que n'est pas, à raison que l'auons interrogué scauoir qui luy auoit coupé l'oreille : il nous a respondu par signes, qu'on luy auoit coupé avec les dents.

Après que lesdits seigneurs du Bureau eurent receu ledit rapport par vn crocheteur, feirent apporter le venerable imposteur à l'hospital saint Germain des Prés, et luy fut osté son instrument d'argent. La nuict passa par dessus la muraille qui est assez haute, et de là s'en alla à Roüan, où il voulut vser de son imposture : laquelle fut descouuerte, et estant apprehendé, fut foüetté, et banni hors de la duché de Normandie, sur peine de la hart : et de ce m'en a assuré monsieur le Bailly des pauvres de ceste dite ville.

CHAPITRE XXIV.

D'VNE CAGNARDIERE FEIGNANT ESTRE MALADE DV MAL SAINT FIACRE, ET LUY SORTOIT DV CVL VN LONG ET GROS BOYAV, FAIT PAR ARTIFICE.

Monsieur Flecelle, Docteur en la faculté de Medecine, homme scauant

et bien expérimenté¹, me pria vn iour l'accompagner au village de Champigny, deux lieuës pres de Paris, où il auoit vne petite maison. Où estant arriué, ce pendant qu'il se promenoit en sa cour, vint vne grosse garce, en bon poinct, luy demandant l'aumosne en l'honneur de monsieur saint Fiacre, leuant sa cotte et chemise, montrant vn gros boyau de longueur d'vn demy-pied et plus qui luy sortoit du cul, duquel decouloit vne liqueur semblable à de la bouë d'aposteme, qui lui auoit teint et barboüillé toutes ses cuisses, ensemble sa chemise deuant et derriere, de façon que cela estoit fort vilain et deshonneste à voir. L'ayant interroguée combien il y auoit de temps qu'elle auoit ce mal, luy fit response qu'il y auoit enuiron quatre ans : alors ledit Flecelle contemplant le visage et l'habitude de tout son corps, conneut qu'il estoit impossible (estant ainsi grasse et fessue) qu'il peust sortir telle quantité d'excremens, qu'elle ne deuint emaciée, seiche et hectique : et alors d'vn plein saut se ietta de grande cholere sus ceste garce, luy donnant plusieurs coups de pied sous le ventre, tellement qu'il l'atterra, et luy fit sortir le boyau hors de son siege, avec son et bruit, et autre chose : et la contraignit luy declarer l'imposture : ce qu'elle fit, disant que c'estoit un boyau de bœuf nouë en deux lieux, dont l'vn des nœuds estoit dans le cul, et ledit boyau estoit rempli de sang et de laict meslés

ensemble, auquel auoit fait plusieurs trous, à fin que ceste mixtion decoulast. Et de rechef connoissant ceste imposture, luy donna plusieurs autres coups de pied dessus le ventre, de sorte qu'elle feignoit estre morte. Lors estant entré en sa maison pour appeller quelqu'vn de ses gens, feignant enuoyer querir des sergens pour la constituer prisonniere : elle voyant la porte de la cour ouuerte, se leua subit en sursaut, ainsi que si elle n'eust point esté battue, et se print à courir, et iamais plus ne fut veüë audit Champigny.

Et encore de fraische memoire vint vne vilaine cagnardiere, priant messieurs du Bureau des pauvres de Paris qu'elle fust mise à l'aumosne, disant que par vn mauuais enfantelement sa matrice luy estoit tombée, qui estoit cause qu'elle ne pouuoit gagner sa vie. Alors messieurs la feirent visiter par les Chirurgiens commis à ceste charge, et trouuerent que c'estoit vne vessie de bœuf, qui estoit demie pleine de vent, et barboüillée de sang, ayant attaché le col d'icelle vessie profondément au conduit de sa matrice bien proprement, par le moyen d'une esponge qu'elle auoit mise à l'extremité d'icelle vessie, laquelle estant imbuë s'enfle et grossit, qui estoit cause de la faire tenir, de façon qu'on ne luy pouuoit tirer que par force : et ainsi marchoit sans que ladite vessie peust tomber. Ayant decouvert l'imposture, messieurs la feirent constituer prisonniere : et ne sortit des prisons que premierement le bourreau n'eust bien carillonné sus son dos, et apres fut bannie à iamais hors de la ville de Paris.

¹ Il s'agit de l'auteur de l'Introduction à la Chirurgie, à qui Paré a fait de notables emprunts pour sa propre Introduction.

CHAPITRE XXV.

D'VNE GROSSE GARCE DE NORMANDIE ,
QVI FEIGNOIT AVOIR VN SERPENT
DANS LE VENTRE.

L'an 1561, vint en ceste ville vne grosse garce fessue, potelée et en bon point, aagée de trente ans ou environ, laquelle disoit estre de Normandie, qui s'en alloit par les bonnes maisons des dames et damoiselles, leur demandant l'aumosne, disant qu'elle auoit un serpent dans le ventre, qui luy estoit entré estant endormie en vne chenièrre : et leur faisoit mettre la main sus son ventre pour leur faire sentir le mouvement du serpent, qui la rongeoit et tourmentoit iour et nuict, comme elle disoit : ainsi tout le monde luy faisoit aumosne par vne grande compassion qu'on auoit de la voir, ioinct qu'elle faisoit bonne pipée. Or il y eut vne damoiselle honorable et grande aumosnièrre, qui la print en son logis, et me fit appeler (ensemble monsieur Hollier Docteur Regent en la faculté de Medecine, et Germain Cheual, Chirurgien iuré à Paris) pour sçauoir s'il y auroit moyen de chasser ce dragon hors le corps de ceste pauvre femme : et l'ayant veü, monsieur Hollier luy ordonna vne medecine qui estoit assez gaillarde (laquelle luy fit faire plusieurs selles) tendant à fin de faire sortir ceste beste : neantmoins ne sortit point. Estans derechef rassemblés, conclusmes que ie luy mettrois vn speculum au col de la matrice : et partant fut posée sur vne table, où son enseigne fut desployée, pour luy appliquer le speculum, par lequel ie feis assez bonne et ample dilatation,

pour sçauoir si on pourroit appercevoir queuë ou teste de ceste beste : mais il ne fut rien apperceu, excepté vn mouuement volontaire que faisoit ladite garce, par le moyen des muscles de l'epigastre : et ayant conneu son imposture, nous retirasmes à part, où il fut resolu que ce mouuement ne venoit d'aucune beste, mais qu'elle le faisoit par l'action desdits muscles. Et pour l'espouuanter et connoistre plus amplement la verité, on luy dist qu'on reïtereroit à luy donner encore vne autre medecine beaucoup plus forte, à fin de lui faire confesser la verité du fait : et elle craignant reprendre vne si forte medecine, estant assurée qu'elle n'auoit point de serpent, le soir mesme s'en alla sans dire adieu à sa damoiselle, n'oubliant à serrer ses hardes, et quelques vnes de ladite damoiselle : et voila comme l'imposture fut descouuerte. Six iours après ie la trouuay hors la porte de Montmartre, sus vn cheual de bast, iambe deçà, iambe delà, qui rioit à gorge desployée, et s'en alloit avec les chassemarées, pour avec eux (comme ie croy) faire voler son dragon¹, et retourner en son pays.

Ceux qui contrefont les muets, replient et retirent leur langue en la bouche : aussi ceux qui contrefont le mal saint Iean se font mettre des menottes aux mains, se veautrent et plongent en la fange, et mettent du sang de quelques bestes sus leur teste, disans qu'en leur debattant se sont ainsi blessés et meurtris : estans tombés par

¹ *Faire voler son dragon* ; c'est probablement une expression proverbiale de l'époque pour gazer quelque chose de plus cru ; toutefois je ne l'ai point trouvée dans les divers glossaires de Rabelais. Le traducteur latin l'a passée sous silence.

terre, remuent les bras et les iambes, et debattent tout le corps, et mettent du sauon en leur bouche pour se faire escumer, ainsi que font les epileptiques en leur accès. Autres font vne certaine colle avec farine delayée, et là posent sus tout leur corps, crians qu'ils sont malades du mal saint Main. Or long temps y a que ces larons imposteurs ont commencé le train d'abuser le peuple, car ils estoient jà dés le temps d'Hippocrates en l'Asie, comme il est escrit au liure de l'Air et des eaux ¹ : partant il les faut descourir tant qu'il sera possible, et les deferer au magistrat, à ce que punition en soit faite ainsi que l'enormité du cas le requiert.

CHAPITRE XXVI.

EXEMPLE DES CHOSES MONSTRVEUSES
FAITES PAR LES DÉMONS ET SORCIERS ².

Il y a dessorciers et enchanteurs, empoisonneurs, venefiques, meschans, rusés, trompeurs, lesquels font leur sort par la paction qu'ils ont faite aux Démons, qui leurs sont esclaves et vassaux. Et nul ne peut estre sorcier que premierement n'aye renoncé Dieu son createur et sauueur, et prins volontairement l'alliance et amitié du diable, pour le reconnoistre et adouër, au lieu du Dieu viuant, et s'estre donné à luy. Et ces manieres de gens qui deuiennent sorciers, c'est par vne

¹ Ici se terminait la phrase et le chapitre dans les premières éditions; le reste a été ajouté en 1579.

² Dans les éditions de 1573 et 1575, le titre de ce chapitre ne fait pas mention des sorciers; aussi le chapitre ne parlait que des démons; et les deux premiers paragraphes n'ont été ajoutés qu'en 1579.

infidélité et defiance des promesses et assistance de Dieu, ou par mespris, ou par vne curiosité de sçauoir choses secrettes et futures: ou estans pressés d'vne grande pauureté, aspirans d'estre riches.

Or nul ne peut nier, et n'en faut douter, qu'il n'y ait des sorciers: car cela se preuue par autorité de plusieurs Docteurs et exposeurs tant vieux que modernes, lesquels tiennent pour chose resoluë qu'il y a des sorciers et enchanteurs, qui par moyens subtils, diaboliques et inconneus, corrompent le corps, l'entendement, la vie, et la santé des hommes, et autres creatures, comme animaux, arbres, herbes, l'air, la terre et les eaux. D'auantage l'expérience et la raison nous contraignent le confesser, par-ce que les loix ont establi des peines contre telles manieres de gens. Or on ne fait point de loy d'vne chose qui iamais ne fut veuë, ny conneuë: car les droits tiennent les cas et crimes qui ne furent iamais veus ny apperceus pour choses impossibles, et qui ne sont point du tout. Deuant la natiuité de Iesus Christ il s'en est trouuë, et bien long temps aparauant, tesmoin Moysse, qui les a condamnés par le commandement expres de Dieu, en Exode chap. 22. au Leuitique 19. Ochosias receut sentence de mort par le Prophete, pour auoir eu recours aux sorciers et enchanteurs.

Les diables troublent l'entendement aux sorciers par diuerses et estranges illusions ¹, de sorte qu'ils euident auoir veu, ouy, dit et fait ce que le diable leur represente en leur fanta-

¹ Bodin en sa *Republique*. — A. P.

Tout ce paragraphe, qui est à la fois relatif aux sorciers et aux diables, ne date que de 1585.

sie, et qu'ils seront allés à cent lieux loïn, voire mesme autres choses qui sont du tout impossibles, non seulement aux hommes, mais aussi aux diables : ce neantmoins ils ne seront bougés de leur lict ou autre place. Mais le diable, puis qu'il a puissance sur eux, leur imprime tellement en la fantasie les images des choses qu'il leur represente, et qu'il leur veut faire accroire comme vrayes, qu'ils ne peuuent penser autrement qu'il ne soit ainsi, et ne les ayent faites, et n'ayent veillé ce pendant qu'ils dorment. Telle chose se fait aux sorciers pour leur infidelité et meschanceté, qu'ils se sont donnés au diable, et ont renoncé Dieu leur createur.

Nous sommes enseignés par l'Es-criture sainte ¹, qu'il y a des esprits bons et mauvais : les bons sont appelés Anges, et les mauvais, Démons ou Diables. Qu'il soit vray, la loy est baillée par le ministere des Anges. D'auantage il est escrit : Nos corps ressusciteront au son de la trompette et à la voix de l'Archange. Christ dit, que Dieu enuoyera ses anges qui recueilleront les esleus des bouts du ciel. Il se peut pareillement prouuer qu'il y a des esprits malins appelés Diables. Qu'il soit ainsi, en l'histoire de Iob ², le diable fit descendre le feu du ciel, tua le bestial, suscita les vents qui esbranlerent les quatre coins de la maison, et accablèrent les enfans de Iob. En l'histoire d'Achab il y auoit vn esprit de mensonge en la bouche des faux prophetes ³. Le diable mit au cœur de Iudas de trahir

¹ *S. Paul aux Hebr.* 1, 14. — *Gal.*, 3, 19, 1. — *Thess.*, 1, 16. — A. P.

C'est par ce paragraphe que commençait le chapitre en 1573 et 1575.

² *Iob*, 1, 6. — A. P.

³ *1 Rois*, 22. — A. P.

Jesus Christ. Les diables qui estoient en grand nombre dedans le corps d'vn seul homme, s'appelloient Legion, et obtindrent permission de Dieu d'entrer és pourceaux, lesquels ils précipiterent en la mer ¹. Il y a plusieurs autres tesmoignages de la sainte Es-criture, qu'il y a des anges et des diables. Dés le commencement Dieu crea vne grande multitude d'anges pour citoyens du ciel, qui sont appelés Esprits diuins, et sans corps demeurent, et sont messagers à executer la volonté de Dieu leur createur, soit en iustice ou misericorde, toutesfois ils s'estudient au salut des hommes : au contraire des malins anges, appelés Démons ou diables, qui de leur nature taschent tousiours à nuire au genre humain par machinations, fausses illusions, tromperies et mensonges : et s'il leur estoit permis d'exercer leur cruauté à leur volonté et plaisir, veritablement en bref le genre humain seroit perdu et ruiné : mais ils ne peuuent faire qu'entant qu'il plaist à Dieu leur lascher la main. Lesquels pour leur grand orgueil furent chassés et deiettés hors de Paradis et de la presence de Dieu : dont les vns sont en l'air, les autres en l'eau, qui apparaissent dessus et aux riues, les autres sus la terre, les autres au profond d'icelle, et demeureront iusques à ce que Dieu vienne iuger le monde : aucuns habitent aux maisons ruinées et se transforment en tout ce qui leur plaist. Ainsi qu'on voit aux nuées se former plusieurs et diuers animaux, et autres choses diuerses, à scauoir centaures, serpens, rochers, chasteaux, hommes et femmes, oiseaux, poissons et autres choses : ainsi les

¹ *Iean*, 13. — *Marc*, 1, 26, 34. — A. P.

demons se forment tout subit en ce qui leur plaist, et souuent on les voit transformer en bestes, comme serpens, crapaux, chats-huants, huppes, corbeaux, boues, asnes, chiens, chats, loups, toreaux et autres : voire ils prennent des corps humains vifs ou morts, les manient, tourmentent, et empeschent leurs œures naturelles : non seulement ils se transmueuent en hommes, mais aussi en Anges de lumiere : ils font semblant d'estre contraincts, et qu'on les tient attachés à des anneaux, mais vne telle contrainte est volontaire et pleine de trahison. Iceux demons desirent et craignent, aiment et desdaignent : ils ont charge et office de Dieu pour exiger les peines des malefices et pechés des meschans, comme il se peut prouuer que Dieu enuoya en Egypte exploit par mauuais anges ¹. Ils hurlent la nuit, et font bruit comme s'ils estoient enchainés : ils remuent banes, tables, traiteaux, bercent les enfans, ioüent au tablier, feuilletent liures, comptent argent, et les oit-on promener par la chambre, ouurent portes et fenestres, iettent vaisselle par terre, cassent pots et verres, et font autre tintamarre : neantmoins on ne voit rien au matin hors de sa place, ny rien cassé, ny portes ou fenestres ouuertes. Ils ont plusieurs noms, comme *demons*, *vacodemons*, *incubes*, *succubes*, *coquemares*, *gobelins*, *lutins*, *mauuais anges*, *Satan*, *Lucifer*, *pere de mensonge*, *prince des tenebres*, *legion* ², et vne infinité d'autres noms, qui sont escripts au liure de l'imposture des diables, selon les differences des maux qu'ils font, et és lieux où ils sont le plus souuent.

CHAPITRE XXVII.

DE CEVX QVI SONT POSSEDÉS DES DEMONS, QVI PARLENT EN DIVERSES PARTIES DE LEVRS CORPS ¹.

Ceux qui sont possédés des demons, parlent la langue tirée hors la bouche, par le ventre, par les parties naturelles, et parlent diuers langages inconneus. Ils font trembler la terre, tonner, esclarer, venter : desracinent et arrachent les arbres, tant gros et forts soient-ils : ils font marcher vne montagne d'vn lieu en autre, souleuent en l'air vn chasteau, et le remettent en sa place : fascinent les yeux et les esbloüissent, en sorte qu'ils font voir souuent ce qui n'est point. Ce que i'atteste auoir veu faire à vn sorcier, en la presence du defunct Roy Charles neuuème, et autres grands Seigneurs.

Paul Grillant escrit de son temps auoir veu à Rome brusler vne femme sorciere, qui faisoit parler vn chien. Ils font encores autres choses que dirons cy apres. Satan pour enseigner aux plus grands sorciers la sorcellerie, entremesle propos de la sainte Escriture et des saints Docteurs, pour faire du poison avec du miel, qui a tousiours esté et sera l'astuce de Satan. Les sorciers de Pharaon contrefaisoient les œures de Dieu.

Les actions de Satán sont supernaturelles et incomprehensibles, passans l'esprit humain, n'en pouuant rendre raison non plus que de l'aimant qui attire le fer et fait tourner l'aiguille. Et ne se faut opiniastres contre la verité, quand on voit les

¹ *Nomb.*, 22, 28. — A. P.

² *Psalm.* 78, — Pierre de Ronsard en ses *Hymnes*. — A. P.

¹ Ce chapitre a été ajouté en entier dans l'édition de 1585.

effets, et qu'on ne sçait la cause : et confessons la faiblesse de nostre esprit, sans nous arrester aux principes et raisons des choses naturelles, qui nous manquent, lors que nous voulons examiner les actions des demons et enchanteurs. Les malins esprits sont les executeurs et bourreaux de la haute iustice de Dieu, et ne font rien que par sa permission. Parquoy il nous faut prier Dieu, qu'il ne permette point que soyons induits aux tentations de Satan. Dieu a menacé par sa loy d'exterminer les peuples qui souffroient viure les sorciers et enchanteurs¹. C'est pourquoy saint Augustin au liure *de la cité de Dieu*² dit que toutes les sectes qui iamais ont esté, ont decerné peine contre les sorciers, excepté les Epicuriens. La royne Isabel, pour-ce qu'elle estoit sorciere, lehu la fit ietter par les fenestres de son chasteau, et la fit manger aux chiens.

CHAPITRE XXVIII.

COMME LES DEMONS HABITENT ÉS CARRIÈRES.

Loys Lauater escrit que les Metaliers affirment que l'on voit en certaines mines des esprits vestus comme ceux qui besongnent aux mines, courans çà et là, et semble qu'ils travaillent, encores qu'ils ne bougent : aussi dient qu'ils ne font mal à personne, si on ne se moque d'eux : ce qu'aduenant, ils ietteront quelque chose contre le moqueur, ou l'endommageront de quelque autre chose.

Aussi n'aguères que j'estois en la

maison du duc d'Ascot, vn sien gentilhomme nommé l'Heister¹, homme d'honneur, et qui a la plus grande part de la charge de sa maison, m'asseura qu'en certaines mines d'Allemagne (ioint aussi que d'autres l'ont escrit) on oyoit des cris fort estranges et espouventables, comme vne personne qui parleroit dedans vn pot, trainant chaisne aux pieds, toussant et souspirant, tantost lamentant comme vn homme que l'on gesne : autresfois vn bruit d'vn grand feu qui claquette; autresfois coups d'artilleries laschées de bien loing, tabourins, clérons et trompettes, bruit de chariots et cheuaux, cliquets de fouëts, cliquetis de harnois, piques, espées, haliebardes, et autres bruits comme il se fait aux grands combats : aussi vn bruit comme lorsqu'on veut bastir vne maison, oyant esbaucher le bois, bruire le cordeau, tailler la pierre, faire les murailles et autres manœuvres, et cependant l'on ne voit rien de tout cela.

Ledit Lauater escrit qu'en Dauans, pais des Grisons, il y a vne mine d'argent, en laquelle Pierre Briot, homme notable et consul de ce lieu là, a fait trauailler ces années passées, et en a tiré de grandes richesses Il y auoit en icelles vn esprit, lequel principalement le iour du vendredy, et souuent lors que les metalliers versoient ce qu'ils auoient tiré dedans des euues, faisoit fort de l'empesché, changeant à sa fantasie les metaux des euues en autres. Ce consul ne s'en soucioit pas autrement, quand il vouloit descendre à sa mine, se fiant que cest esprit ne luy pouuoit faire aucun mal, si ce n'estoit par la volonté de Dieu. Or aduint vn iour

¹ *Leuit.* 2. — A. P.

² *Chap.* 20. — A. P.

¹ Ces deux mots, nommé l'Heister, n'ont été ajoutés qu'en 1579.

que cest esprit fit beaucoup plus de bruit que de coustume, tellement qu'un metallier commença à l'iniurier, et luy commander d'aller au gibet et en son enfer, avec maudissions : lors cest esprit print ce metallier par la teste, laquelle il luy tordit en telle sorte, que le devant estoit droitement derriere. et n'en mourut pas toutesfois, mais vesquit longuement depuis, ayant le col tors, conneu familièrement de plusieurs qui vivent encore, et quelques années après mourut.

Il escrit beaucoup d'autres choses des esprits, que chacun peut lire en son liure.

Ledit Loys Lauater au liure susdit, dit auoir ouy dire à un homme prudent et honorable, baillif d'une seigneurie dependante de Surich, qui affirmoit qu'un iour d'esté, de grand matin, allant se promener par les prés, accompagné de son seruiteur, il vit un homme qu'il connoissoit bien se meslant meschamment avec une iument, dequoy il fut grandement estonné : retourna soudainement, et vint frapper à la porte de celui qu'il pensoit auoir veu. Or il trouua pour certain que l'autre n'auoit bougé de son lit : et si ce baillif n'eust diligemment seen la verité, un bon et honneste personnage eust esté emprisonné et gesné. Il recite ceste histoire, à fin que les iuges soient bien aduisés en tel cas.

CHAPITRE XXIX.

COMME LES DEMONS NOVS PEVVENT DECEVOIR.

Or iceux demons peuuent en beaucoup de manieres et façons tromper

notre terrienne lourdesse, à raison de la subtilité de leur essence. et malice de leur volonté : car ils obscurcissent les yeux des hommes, avec espesses nuées qui broüillent nostre esprit fantastiquement, et nous trompent par impostures sataniques, corrompans nostre imagination par leurs bouffonneries et impietés. Ils sont docteurs de mensonges, racines de malice, et de toutes meschancetés à nous seduire et tromper, et preuaricateurs de la verité : et pour le dire en un mot, ils ont un incomparable artifice de tromperies, car ils se transmuent en mille façons, et entassent aux corps des personnes viuantes mille choses estranges, comme vieux paneaux, des os, des ferremens, des clous, des espines, du fil, des cheueux entortillés, des morceaux de bois, des serpens, et autres choses monstrueuses, lesquelles ils font souuentefois sortir par le conduit de la matrice des femmes : ce qui se fait apres auoir esbloüi et alteré nostre imagination, comme nous auons dit.

D'aucuns sont nommés *Incubes* et *Succubes* : Incubes, ce sont demons qui se transforment en guise d'hommes, et ont copulation avec les femmes sorcieres : Succubes, ce sont demons qui se transmuent en guise de femmes. Et telle habitation ne se fait pas seulement en dormant, mais aussi en veillant : ce que les sorciers et sorcieres ont confessé et maintenu plusieurs fois, quand on les execuitoit à mort¹.

¹ Ce paragraphe a été modifié et amplifié en 1585. Les éditions précédentes portaient simplement :

» D'aucuns sont nommés *incubes* et *succubes*, comme nous auons dict : iceux sont nommés *Incubes* qui par fausse imagination deçoignent les femmes en dormant, et *succubes* ceux qui deçoignent les hommes. »

Saint Augustin n'a pas du tout nié que les diables transformés en forme d'homme ou de femme puissent exercer les œuvres de Nature, et auoir affaire avec les hommes et femmes pour les allecher à luxure, tromper et deceuoir¹ : ce que les anciens n'ont point seulement expérimenté : mesme de nostre temps, cecy est arrivé en plusieurs provinces, à diuerses personnes avec lesquelles les diables ont eu affaire, transfigurés en homme et femme.

Iacobus Rueff en ses liures *De conceptu et generatione hominis*², tesmoigne que de son temps vne femme perdue eut affaire avec vn esprit malin la nuit, ayant face d'homme, et que subit le ventre luy enfla, et pensant estre grosse, tomba en vne si estrange maladie, que toutes ses entrailles tomberent, sans que par aucun artifice de medecin ny de chirurgien peust estre secourue.

Il est escrit le semblable d'vn serniteur boucher, lequel estant profondément plongé en vaines cogitations de luxure, fut estonné qu'il aperceut subit deuant luy vn diable en figure de belle femme, avec lequel ayant eu affaire, ses parties genitales commencerent à s'enflamber, de façon qu'il luy sembloit auoir le feu ardent dedans le corps, et mourut miserablement³.

Or c'est vne chose absurde à Pierre de la Pallude, et Martin d'Arles, soutenir qu'au giron de la femme les

diabes laissent couler de la semence d'vn homme mort, dont vn enfant peut estre engendré, ce qui est manifestement faux : et pour reprouuer ceste vaine opinion, ie diray seulement que la semence qui est faite de sang et esprit, laquelle est apte pour la generation, estant peu ou rien transportée, est incontinent corrompue et alterée, et par consequent sa vertu du tout esteinte, par-ce que la chaleur et esprit du cœur et de tout le corps en est absente, si bien qu'elle n'est plus temperée, ny en qualité, ny en quantité. Pour ceste raison, les medecins ont iugé l'homme qui auroit la verge virile trop longue, estre sterile, à cause que la semence estant escoulée par vn si long chemin, est ja refroidie auant qu'elle soit receüe en la matrice. Aussi quand l'homme se desioint de sa compagne trop subit, ayant ietté sa semence, elle peut estre alterée en l'air qui entre en la matrice, qui cause qu'elle ne produit aucun fruit. Ainsi donc l'on peut connoistre combien Albert le Scoliaсте a lourdement failli, lequel a escrit, que si la semence tombée en terre estoit remise en la matrice, il seroit possible qu'elle conceuroit. Autant en peut-on dire de la voisine d'Auerrois, laquelle (comme il dit) l'auoit asseuré par serment, qu'elle auoit conceu vn enfant de la semence d'vn homme qu'il auoit iettée dans vn baing, et s'estant baignée en iceluy elle en deuint grosse. Aussi il ne vous faut nullement croire que les demons ou diables qui sont de nature spirituelle, puissent connoistre charnellement les femmes : car à l'execution de cet acte, la chair et le sang sont requis, ce que les esprits n'ont pas. D'auantage, comme seroit-il possible que les esprits qui n'ont point de

¹ En la *Cité de Dieu*, au 22, 23. chapitre, 15. liure. — A. P.

² Chap. dernier, liu. 5. — A. P.

³ Ici se terminait le chapitre dans les éditions de 1573 et 1575. Le long paragraphe qui suit et qui a été placé ici en 1579, faisait auparavant la fin du chapitre 31 ; et en effet sa place est bien plus logique ici qu'à l'autre endroit.

corps, puissent estre espris de l'amour des femmes, et qu'ils puissent engendrer en icelles? et aussi où il n'y a point de parties generantes, il n'y a point de conionction : et où il n'y a viande ne breuuage, il n'y a point de semence : aussi là où il n'a esté necessaire auoir succession et repeuplement, la Nature n'a point baillé le desir d'engendrer. D'auantage, les demons sont immortels et eternels : qu'ont-ils donc necessité de ceste generation, puis qu'ils n'ont affaire de successeurs, d'autant qu'ils seront tousiours? Encore n'est-il en la puissance de Satan, ny à ses anges, d'en creer de nouvelles : et si ainsi estoit, depuis que les demons sont creés, qu'ils eussent peu en engendrer d'autres, il y auroit bien de la diablerie sus les champs.

Or quant à moy, ie croy que ceste pretendue cohabitation est imaginaire, procedante d'une impression illusoire de Satan ¹.

CHAPITRE XXX.

EXEMPLE DE PLUSIEURS ILLUSIONS DIABOLIQUES.

Et à fin qu'on ne pense que l'artifice du Diable soit ancien, il a encores pratiqué de nostre temps en semblables sortes, comme plusieurs ont veu, et beaucoup d'hommes doctes ont escrit, d'une fort belle ieune fille à

¹ Cette dernière phrase est de 1585; on peut remarquer qu'elle insiste sur ce que l'auteur avait déjà dit dans le paragraphe précédent, mais que cette conclusion est tout-à-fait en désaccord avec ce qu'il semblait auoir eu intention d'établir au commencement du chapitre.

Constance, laquelle auoit nom Magdaleine, seruante d'un fort riche citoyen de ladite ville, laquelle publioit par tout que le diable vne nuit l'auoit engrossie : et pour ce regard les Potestats de la ville la firent mettre en prison, pour entendre l'issue de cest enfantement. L'heure venue de ses couches, elle sentit des tranchées et douleurs accoustumées des femmes qui veulent accoucher : et quand les matrones furent prestes de recevoir le fruit, et qu'elles pensoient que la matrice se deust ouvrir, il commença à sortir du corps d'icelle fille, des clous de fer, des petits tronçons de bois, de voire, des os, pierres, et cheueux, des estoupes, et plusieurs autres choses fantastiques et estranges, lesquelles le diable par son artifice y auoit appliquées, pour deceuoir et embabouiner le vulgaire populace, qui adouste legerement foy en prestiges et tromperies.

Boistau affirme qu'il produiroit plusieurs autres histoires semblables, recitées non seulement des philosophes, mais aussi des ecclesiastiques, lesquels confessent que les diables par la permission de Dieu, ou pour punition de nos pechés, peuvent ainsi abuser des hommes et des femmes : mais que de telle conionction il se puisse engendrer quelque creature humaine, cela n'est pas seulement faux, mais contraire à nostre religion, laquelle croit qu'il n'y eut oncques homme engendré sans semence humaine, reserué le fils de Dieu. Mesmes, comme disoit Cassianus, quelle absurdité, repugnance, et confusion seroit-ce en Nature, s'il estoit licite aux diables de concevoir d'hommes, et les femmes d'eux; combien, de la creation du monde iusques à present, les diables eussent produit de mons-

tres par tout le genre humain, iettans leur semence dans les matrices des bestes, creans ainsi par les perturbations de semence vne infinité de monstres et prodiges?

CHAPITRE XXXI.

DE L'ART MAGIQUE.

D'avantage l'art magique se fait par le meschant artifice des diables. Or il y a de plusieurs sortes de magiciens : aucuns font venir à eux les diables, et interrogent les morts, lesquels sont nommés *necromanciens* : autres *cheiromanciens*, parce qu'ils devinent par certains lineamens qui sont és mains : autres *hydromanciens*, par-ce qu'ils devinent par l'eau : autres *geomanciens*, par-ce qu'ils devinent par la terre : autres *pyromanciens*, qui devinent par le feu : autres *aëromanciens*, ou augures, ou prognostiqueurs de la disposition future, par-ce qu'ils devinent par l'air, sçavoir est par le vol des oiseaux, ou par tourmentes, orages, tempestes et vents. Tous lesquels ne font que tromper et abuser les incredules, qui vont au recours à ces devins, prophetes, malefiques, enchanteurs : lesquels sus tous autres sont costumierement opprimés de perpetuelle paupreté et disette, par-ce que les diables les engouffrent en vn abysme d'obscurité, leur faisans accroire mensonge estre verité, par illusions et fausses promesses interturbées et insensées, qui est vne folie et insupportable boubrier d'erreur, et facétie. Il faut du tout fuir ces hommes, et les chasser loin par ceux qui connoissent la vraye religion, comme

fist anciennement Moyse par commandement de Dieu.

Jean de Marconuille en son liure, *Du recueil memorable d'aucuns cas merueilleux aduenus de nos ans*, escrit d'vne deuineresse, sorciere de Boulongne la Grasse en Italie, laquelle après auoir long temps exercé son art diabolique, tomba en vne griefue maladie, dont elle fina ses iours. Quoy voyant vn magicien, qui ne l'auoit iamais voulu desaccompagner pour le profit qu'il tiroit du vivant d'elle de son art : il luy mit vn certain poison venefique sous les aisselles, tellement que par la vertu de ce poison, elle sembloit estre viuante, et se trouuoit aux compagnies comme elle auoit accoustumé, ne semblant en rien differer d'vne personne en vie, fors la couleur qui estoit excessiuelement palle et blesme. Quelque temps apres il se trouua vn autre magicien à Boulongne, auquel il prit fantasie d'aller voir ceste femme, pource qu'elle auoit grand bruit, à raison de son art : lequel estant arriué à ce spectacle comme les autres pour la voir ioïer, tout subit s'escria disant : Que faites-vous icy, messieurs? ceste femme que vous estimez qui face ces beaux soubre-sauts et ieux de passe-passe deuant vous, c'est vne puante et orde charongne morte : et tout soudain elle tomba en terre morte, de sorte que le prestige de Satan et l'abus de l'enchanteur fut manifesté à tous les assistans.

Langius en ses *Epistres Medicinales*¹, raconte d'vne femme possedée d'vn mauvais esprit, laquelle après auoir esté affligée d'vne cruelle douleur d'estomach, estant delaissée par

¹ Epistre 41. — A. P.

les Medecins, subitement vomit des clous fort longs et courbés, et des aiguilles d'airain empaquetées avec de la cire, et des cheueux. Et en la mesme Epistre escrit, que l'an mil cinq cens trente neuf, au village nommé Tuguestag, vn certain laboureur nommé Vlich Nenzesser, après auoir enduré vne cruelle douleur au flanc, luy ayant esté faite ouuerture d'vn rasoir, sortit vn clou d'airain : toutesfois les douleurs s'augmenterent de plus en plus, et d'impatience se coupa la gorge : et ayant esté ouuert, on luy trouua dans l'estomach vn morceau de bois, long et rond, quatre cousteaux d'acier, desquels aucuns estoient aigus, les autres dentelés en maniere de scie, et ensemble deux ferremens aspres, lesquels surmontoient la longueur d'vne demie coudée, avec vne grosse pelote de cheueux. Il est vray-semblable que toutes ces choses se sont faites par l'astuce du diable, qui deceuoit les assistans par leur veü.

Encor depuis n'agueres j'ay veu faire à vn imposteur et enchanteur, en la presence du Roy Charles IX, et de Messeigneurs les Mareschaux de Montmorency, de Rets, et le seigneur de Lansac, et de monsieur de Mazille premier Medecin du Roy, et de monsieur de saint Pris, valet de chambre ordinaire du Roy, plusieurs autres choses qui sont impossibles aux hommes de faire sans l'astuce du diable, qui deçoit nostre veü, et nous fait apparostre chose fausse et fantastique : ce que librement ledit imposteur confessa au Roy, que ce qu'il faisoit estoit par l'astuce d'vn esprit, lequel auoit encor temps de trois ans à estre en ses liens, et qu'il le tourmentoit fort : et promit au Roy, son temps venu et accompli, qu'il seroit

homme de bien. Dieu luy en veuille donner la grace : car il est escrit : *Tu n'endureras point viure la sorciere.* Le Roy Saül fut cruellement puni, pour s'estre adressé à la femme enchanteresse. Moyse pareillement a commandé à ses Hebreux, qu'ils missent toute peine d'exterminer d'autour d'eux les enchanteurs ¹.

CHAPITRE XXXII.

DE CERTAINES MALADIES ESTRANGES ².

Or pour encore contenter l'esprit du liseur, de l'imposture des diables et de leurs esclaves magiciens, malefiques, enchanteurs et sorciers, j'ay recueilli ces histoires de Fernel, telles qu'il s'en suit ³.

¹ *Exode* 20, ch. — *Leuit.* 19. — *1 des Rois*, 28. — *Deuteron.* — A. P.

Le chapitre ne se terminait pas là en 1573 et 1575. — On lisait d'abord l'histoire suivante :

« En la ville Charanti, les hommes ayants appelé les femmes à coucher avec eux, auoient coustume de s'attacher avec elles en la maniere des chiens, et ne s'en pouuoient de longtemps detacher : et les ayants quelquesfois trouuez, ont esté condamnez par iustice d'estre penduz en vne perche au rebours, et attachez par vn lien inaccoustumé, et seruoient au peuple d'vn spectacle ridicule : et telle chose se faisoit par l'astuce du diable satanique, qui estoit vne detestable rusee. »

Cette histoire absurde a été retranchée dès 1579 ; elle était suivie d'un très long paragraphe qui a été transporté depuis au chapitre 28. Voyez la note 3 de la page 58.

² Ce chapitre tout entier est une addition de 1579.

³ Ex cap. 16, liu. 2, *De abditis rerum causis*, Fernel. — A. P.

Il y a des maladies lesquelles sont enuoyées aux hommes par la permission de Dieu, et ne peuvent estre guaries par les remedes ordinaires, lesquelles pour ceste raison sont dites outre-passer le cours ordinaire des maladies desquelles les hommes ont accoustumé d'estre tourmentés. Ce qui se peut aisément prouuer par l'Escrature sainte mesme, laquelle nous fait foy, que pour le peché de Dauid il suruint vne telle corruption d'air, que la peste trecha le filet de la vie à plus de soixante mille personnes. Nous lisons aussi en la mesme Escrature, qu'Ezechias fut tourmenté d'une tres-grande et tres-griefue maladie. Iob receut tant d'ulceres sur son corps, qu'il en estoit tout couuert : ce qui leur aduint par la permission de ce grand Dieu, lequel gouverne à son vueil ce monde inferieur, et tout ce qui est contenu en iceluy.

Or tout ainsi que le Diable, capital et iuré ennemy de l'homme, souuent (par la permission de Dieu toutesfois) nous afflige de grandes et diuerses maladies : ainsi les sorciers, trompeurs et meschans, par ruses et finesses diaboliques, tourmentent et abusent vne infinité d'hommes : les vns inuoquent et adiurent ie ne sçay quels esprits par murmures, exorcismes, imprecations, enchantemens et sorcelleries : les autres lient à l'entour du col, ou bien portent sur eux par autre façon quelques escritures, quelques caracteres, quelques anneaux, quelques images, et autres tels fatras : les autres vsent de quelques chants harmonieux, et danses. Quelquesfois ils vsent de certaines potions, ou plustost poisons, suffumigations, senteurs, fascinations, et enchantemens. Il s'en trouue

lesquels ayans brassé l'image et representation de quelqu'un absent, la transpercent avecques certains instrumens, et se vantent d'affliger de telle maladie qu'il leur plaira, celuy dont ils transpercent la representation, encore qu'il soit bien eslongné d'eux, et disent que cela se fait par la vertu des estoiles, et de certaines paroles qu'ils bourdonnent en perçant telle image ou representation faite de cire. Il y a encore vne infinité de telles forfanteries qui ont esté inuentées par les forfantes, pour affliger et tourmenter les hommes, mais il me fasche d'en parler d'auantage.

Il y en a qui vsent de tels sortileges qui empeschent l'homme et la femme de consommer le mariage, ce qu'on appelle vulgairement *noïer l'aiguillette*. Il y en a qui empeschent que l'homme n'a rendu son vrine, ce qu'ils appellent *cheuiller*. Il y en a aussi qui rendent par leurs sorcelleries les hommes si mal-habiles à sacrifier à madame Venus, que les pauvres femmes qui en ont bien affaire pensent qu'ils soyent chastrés, et plus que chastrés.

Telle quanaille n'afflige pas seulement les hommes de plusieurs et diuerses sortes de maladies : mais aussi tels pendars et sorciers qu'ils sont lancent des diables dedans les corps des hommes et des femmes. Ceux qui sont ainsi tourmentés des diables par lessorcelleries de ces forfantes, ne different en rien des simples maniaques, sinon qu'ils disent des choses merueilleusement grandes. Ils racontent tout ce qui s'est passé parauant, encore qu'il fust bien fort caché et inconneu, fors qu'à bien peu de gens. Ils descouurent le secret de ceux qui sont presens, les iniurians et blasonnans si viuement, qu'ils seroient plus

que ladres s'ils ne le sentoient : mais incontinent qu'on parle de la sainte Escriture, ils sont tous espouventés, ils tremblent, et sont fort fâchés.

N'agueres vn quidam, par les grandes chaleurs de l'esté, se leua de nuit pour boire, lequel ne trouuant aucune liqueur pour estancher sa soif, prend vne pomme qu'il aduise : lequel incontinent qu'il eust mordu dedans, il luy sembla qu'on l'estrangloit : et desia comme assiégué d'un malin esprit caché en ceste pomme, il luy sembloit au milieu des tenebres voir vn grand chien noir qui le deuroit : lequel estant puis après guari, nous conta de fil en aiguille tout ce qui luy estoit arriué. Plusieurs medecins luy ayans touché le poulx, ayans reconneu la chaleur extraordinaire qui estoit en luy, avec vne seicheresse et noirceur, de laquelle iugerent qu'il auoit la fiéure, et d'autant qu'il ne reposoit aucunement et qu'il ne cessoit de resuer, le iugerent hors du sens.

Il y a quelques années qu'un ieune Gentil-homme par interualle de temps tomboit en certaine conuulsion, tantost ayant le bras gauche seulement, tantost le droit, tantost un seul doigt, tantost vne cuisse, tantost toutes deux, tantost l'espine du dos et tout le corps si soudainement remué et tourmenté par ceste conuulsion, qu'à grande difficulté quatre valets le pouuoient tenir au lict. Or est-il qu'il n'auoit aucunement le cerneau agité ni tourmenté : il auoit la parole libre, l'esprit nullement troublé, et tous les sens entiers, mesmes au plus fort de telle conuulsion. Il estoit trauaillé deux fois par iour pour le moins de telle conuulsion, de laquelle estant sorti il se portoit bien, hors-mis qu'il se trouuoit fort las et corrompu, à

cause du tourment qu'il auoit souffert. Tout Medecin bien aduisé eust peu iuger que c'estoit une vraye epilepsie, si avec cela les sens et l'esprit eussent esté troublés. Tous les plus braues Medecins y estans appellés, iugerent que c'estoit vne conuulsion de fort pres approchante à l'epilepsie, qui estoit excitée d'une vapeur maligne, enclose dedans l'espine du dos, d'où telle vapeur s'espanchoit seulement aux nerfs qui ont leur origine d'icelle espine, sans en rien offenser le cerneau. Tel iugement ayant esté assis de la cause de ceste maladie, il ne fut rien oublié de tout ce que commande l'art, pour soulager ce pauvre malade. Mais en vain nous fismes tous nos efforts, estans plus de cent lieues eslongnés de la cause de telle maladie. Car le troisième mois suiuant, on descouurit que c'estoit vn diable qui estoit autheur de ce mal, lequel se declara luy-mesme, parlant par la bouche du malade du Grec et du Latin à foison, encores que ledit malade ne sceust rien en Grec. Il descouuroit le secret de ceux qui estoient presens, et principalement des Medecins, se moquant d'eux, pource qu'avec grand danger il les auoit circonueus, et qu'avecques des medecines inutiles ils auoient presque fait mourir le malade. Toutes et quantes fois que son pere le venoit voir, incontinent que de loin il l'apperceuoit, il crioit, *Faites le retirer, empeschez qu'il n'entre, ou bien luy ostez la chaisne qu'il a au col* : car comme Cheualier qu'il estoit, suiuant la coustume des Cheualiers françois, il portoit le collier de l'ordre, au bout duquel estoit l'image de saint Michel. Quand on lisoit quelque chose de la sainte Escriture deuant luy, il se herissoit, se sousleuoit, et se tour-

mentoit bien plus qu'aparauant. Quand le paroxysme estoit passé, il se souuenoit de tout ce qu'il auoit dit ou fait, s'en repentant, et disant que contre son vueil il auoit ou fait ou dit cela. Ce demon contraint par les ceremonies et exorcismes, disoit qu'il estoit un esprit, et qu'il n'estoit point damné pour aucun forfait. Estant interrogué quel il estoit, ou par quel moyen et par la puissance de qui il tourmentoit ainsi ce gentilhomme, il respondit qu'il y auoit beaucoup de domiciles au dedans où il se cachoit, et qu'au temps qu'il laissoit reposer le malade, il en alloit tourmenter d'autres. Au reste qu'il auoit esté ietté au corps de ce gentilhomme par vn quidam qu'il ne vouloit nommer, et qu'il y auoit entré par les pieds, se rampant iusques au cerueau, et qu'il sortiroit par les pieds quand le iour pactionné entre eux seroit venu. Il discouroit de beaucoup d'autres choses, selon la coustume des demoniacles, vous asseurant que ie ne mets ceuy en ieu comme vne chose nouvelle : mais afin qu'on connoisse que quelquesfois les diables entrent dedans nos corps, et qu'ils les bourelent par tourmens inaudits.

Quelquesfois aussi ils n'entrent point dedans, mais agitent les bonnes humeurs du corps, ou bien entoyent les meschantes aux principales parties, ou bien remplissent les veines de ces meschantes humeurs, ou en bouchent les conduits du corps, ou bien changent le bastiment des instrumens, d'où il arrive vne infinité de maladies. Les diables sont cause de toutes ces choses, mais les sorciers et meschans hommes sont serfs et ministres des diables. Pline escrit que Neron de son temps a trouué les plus fausses magies et sorcelleries qui ayent point es-

té. Mais qu'est-il de besoin mettre en auant les Ethniques, attendu que l'Escriture tesmoigne, comme il appert de ce qui est escrit de la Pythonisse, de la femme ventriloque, de Nabuchodonosor roy, des sorciers et enchanteurs de Pharaon, et mesme de Simon Magus du temps des Apostres ? Le mesme Pline escrit qu'un nommé Demarchus se changea en vn loup, ayant mangé les entrailles d'un enfant sacrifié. Homere escrit que Circé changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Plusieurs poëtes anciens escriuent que tels sorciers faisoient passer les fruits de champ en champ et de iardin en iardin. Ce qui ne semble estre fabuleux, d'autant que la loy des douze tables constitue et ordonne certains supplices à tels charlatans et forfantes

Or tout ainsi que le diable ne peut bailler les choses vrayes, lesquelles il ne pourroit nullement creer, ains baille seulement quelques vaines especes d'icelles, par lesquelles il offusque l'esprit des hommes : ainsi aux maladies ne peut-il donner vne vraye et entiere guerison, ains vse seulement d'une fausse et palliatie cure.

J'ai veu aussi la iaunisse disparoïr de la superficie du corps en vne seule nuit, par le moyen d'un certain petit breuet qui fut pendu au col de l'ictérique. J'ai veu pareillement les fièvres estre guaries par oraisons, et certaines ceremonies, mais elles retournoient après bien plus mauuaises.

Il y en a encore bien d'un autre tonneau : car il y a des façons de faire que nous appellons superstitions, d'autant qu'elle ne sont fondées sur aucune raison ou autorité, soit diuine ou humaine : ains sur quelque resuerie des vieilles. Je vous prie, n'est-ce pas vne vraye supersti-

tion de dire que celuy qui porte le nom des trois roys qui vindrent adorer nostre Dieu, à sçauoir, Gaspar, Melchior et Balthasar, est guarî de l'epilepsie? Ce que toutesfois les remedes bien approuués ne font pas ordinairement, comme peut estre l'essence de succinum ou ambre meslé avec conserue de piuoine, donnée au malade tous les matins la grosseur d'vne noisette. Que les dents sont guaries, si ce pendant qu'on dit la messe, on profere ces paroles: *Os non comminuetis ex eo?* Qu'on appaise les vomissemens par certaines ceremonies, sçachant seulement le nom du patient?

J'ay veu quelqu'un qui arrestoit le sang de quelque partie du corps que ce fust, bourdonnant ie ne sçay quelles paroles. Il y en a qui disent ces mots: *De latere eius exiuit sanguis et aqua.*

Combien y a-il de telles manieres de guarir les fiéures? Les vns tenans la main du febricitant disent: *Aequè facilis tibi febris hæc sit, atque Mariæ virgini Christi parius.* Les autres disent en secret ce beau psaume: *Exaltabo te Deus meus rex.* Si quelqu'un (dit Pline) a esté mordu d'un scorpion, et qu'en passant il le die en l'oreille d'un asne, il est incontinent guarî. Voila de belles manieres de guarir. Or tout ainsi que par telles paroles ils guarissent, aussi par de semblables et superstitieux escrits guarissent-ils. Comme pour guarir le mal des yeux, il y en a qui escriuent ces deux lettres grecques, π . α . et les enuoloppent en vn linge, puis les pendent au col. Pour le mal des dents ils escriuent: *Strigiles falcesque dentate, dentium dolorem persanate.*

Il se trouue aussi de grandes su-

perstitutions aux applications externes. Comme cestuy-cy d'Apollonius, à sçauoir se scarifier les genciues avecques la dent d'un homme qui a esté tué, pour guarir le mal des dents: comme faire des pillules du crane d'un homme pendu, contre la morsure d'un chien enragé. Comme ils disent que l'epilepsie est guarie pour manger de la chair d'une beste sauuage qui aura esté tuée du mesme fer qu'aura esté tué vn homme. Comme ils disent aussi que la fiéure quartie est guarie, si on boit du vin où aura trempé vne espée de laquelle on a coupé le col d'un homme. Si cela estoit vray, l'estat du bourreau de Paris luy vaudroit mieux qu'il ne fait. Ils disent aussi, que pour guarir la mesme fiéure quartie, il ne faut que mettre les rogneures de ses ongles dedans vn linge, les lier au col d'un anguille viue, et la ietter incontinent en l'eau. Pour guarir la ratelle (disent-ils) il ne faut que mettre dessus icelle la ratte d'une beste, et que le medecin dise qu'il fait la medecine à la ratte. Pour guarir de la toux, il ne faut que cracher dedans le bec d'une grenouille rouge, et la laisser incontinent aller. La corde de quoy on a pendu quelqu'un, liée à l'entour des temples, guarit le mal de teste. C'est vn plaisir que d'entendre telle maniere de faire la medecine: mais entre autres ceste-cy est gentille, qui est de mettre ce beau mot, *Abracadabra* en vne certaine figure qu'esperit Serenus, pour guarir de la fiéure. C'est vn autre beau trait de dire que la feuille de Cataputia, tirée par haut, fait vomir, et tirée par bas, fait descharger le ventre. Et qui plus est, ils ont esté si impudens que de feindre qu'il y auoit quelques herbes dediées et consacrées aux diables, comme recite

Galien d'un certain André, et Pamphile¹.

Je n'aurois jamais fait si je voulois m'amuser à rapsodier vne milliaice de telles superstitieuses sornettes, et n'en eusse tant mis en auant, sinon pour donner aduis à beaucoup qui s'y abusent de plus n'y croire, et les prier de reietter toutes telles sotteries, et s'arrester à ce qui est assuré, et par tant d'habiles et galans hommes approuué et receu en la medecine, ce que faisant, il en reüssira vn bien infini au public : d'autant qu'après l'honneur de Dieu, il n'y a rien qui doive estre plus precieux à l'homme que sa santé. Et ne se faut aucunement fier aux hommes qui ont laissé les naturels moyens et vertus données que Dieu a mises aux plantes, animaux et minéraux, pour la curation des maladies, et se sont iettés dans les filets des esprits malins, qui les attendent au passage : car il ne faut point douter que, puisqu'ils ne se fient aux moyens que Dieu a ordonné, et qu'ils abandonnent ceste reigle vniuersellement establie dès la creation du monde, il ne faut ignorer que les esprits malins ne se soyent mis en peine de les y tenir, leur donnant entre deux vertes vne meure, et se fier par ce moyen à la vertu des paroles et charateres, et autres badinages et piperies, ainsi que les sorciers en sont venus iusques à dire qu'ils ne se soucient qui les guarisse, et fust le diable d'enfer, qui est vn proverbe indigne d'un chrestien : car l'Escrature sainte le defend expressément. Il est certain que les sorciers ne peuvent guarir les maladies naturelles, ny les medecins les maladies venues par sortileges. Et quant à

quelques empiriques qui eurent les playes simples par seule application de linges secs ou trempés en eau pure, et quelquesfois les guarissent, pour cela ne faut croire que ce soit enchantement ny miracle, comme pensent les idiots et populace, mais par le seul benefice de Nature, laquelle guarit les playes, vlcères, fractures, et autres maladies : car le chirurgien ne fait que luy aider en quelque chose, et oster ce qui empescheroit, comme douleur, fluxion, inflammation, aposteme, gangrene : et autres choses qu'elle ne peut faire, comme reduire les os fracturés et luxés, boucher vn grand vaisseau pour estancher un flux de sang, extirper vne loupe, extraire vne grosse pierre en la vessie, oster une chair superflue, abattre vne cataracte, et vne infinité d'autres choses que Nature de soy ne peut faire.

CHAPITRE XXXIII.

DES INCUBES ET SVCCYBES SELON LES MEDECINS.

Les medecins tiennent que *Incubus* est vn mal où la personne pense estre opprimée et suffoquée de quelque pesante charge sur son corps, et vient principalement la nuit : le vulgaire dit que c'est vne vieille qui charge et comprime le corps, le vulgaire l'appelle *Chauche-poulet*¹.

La cause est le plus souuent pour auoir beu et mangé viandes par trop vaporeuses, qui ont causé vne crudité, desquelles se sont esleuées au cer-

¹ Galien, au 6. liure des *Simples*. — A. P.

¹ Ces derniers mots, le vulgaire l'appelle *chauche-poulet*, manquent en 1573.

neau grosses vapeurs qui remplissent ses ventricules, à raison de quoy la faculté animale qui fait sentir et mouvoir, est empêchée de reluire par les nerfs, dont s'ensuit vne suffocation imaginaire, par la lesion qui se fait tant au diaphragme qu'aux poulmons et autres parties qui seruent à la respiration. Et alors la voix est empêchée, tellement que si peu qui leur en demeure, c'est en muglant et balbutiant, et requerant aide et secours, s'ils pouuoient parler. Pour la curation, faut euer les viandes vaporeuses et vins forts, et generalement toutes choses qui sont cause de faire esleuer les fumées au cerueau ¹.

CHAPITRE XXXIV.

DES NOVEURS D'ESGUILLETTE ².

Noïer l'esguillette, et les paroles ne font rien, mais c'est l'astuce du diable: et ceux qui la noïent ne le peuvent faire sans auoir eu conuention avec le diable, qui est vne meschanceté damnable. Car celui qui en vse ne peut nier qu'il ne soit violateur de la loy de Dieu et de nature, d'empescher la loy de mariage ordonné de Dieu. De cela il aduient qu'ils font rompre les mariages, ou pour le moins les tenir en sterilité, qui est vn sacrilege ³. D'auantage, ils ostent l'amitié mutuelle du mariage et la société humaine, et mettent vne haine capitale entre les deux conioints: pareillement sont cause des adulteres

et paillardises qui s'en ensuiuent: car ceux qui sont liés bruslent de cupidité l'vn auprès de l'autre. D'abondant il en aduient souuent plusieurs meurtres, commis aux personnes de ceux qu'on soupçonne auoir noïé l'esguillette, qui bien souuent n'y auoient pas pensé. Aussi comme auons dit cy-dessus, les sorciers et empoisonneurs, par moyens subtils, diaboliques et inconneus corrompent le corps, la vie, la santé et le bon entendement des hommes. Parquoy il n'y a peine si cruelle qui peust suffire à punir les sorciers: d'autant que toute leur meschanceté et tous leurs desseins se dressent contre la maïesté de Dieu, pour le despiter, et offenser le genre humain par mille moyenis.

CHAPITRE XXXV.

AUTRES HISTOIRES NON HORS DE PROPOS ¹.

Aucuns estiment que ce soit vne chose monstrueuse de se lauer les mains de plomb fondu: mesme Boistuan en ses *Histoires prodigieuses*, chapitre huitième, recite que Hierosme Cardan, liure sixième *De subtilitate*, en escrit ceste histoire comme prodigieuse.

Lors, dit-il, que i'escruiois mon liure des subtiles inuentions, ie vis un quidam à Milan lequel lauait ses mains de plomb fondu, et prenoit un

¹ Ce chapitre existait déjà en 1573, non comme chapitre, mais comme appendice à celui des *incubes et succubes*. En 1585 il fut reporté après celui des *noïeurs d'aiguillettes*; et comme il avait un titre spécial, il m'a paru plus naturel d'en faire un chapitre spécial.

¹ Ce chapitre est suivi en 1575 des autres histoires non hors de propos.

² Ce chapitre a été ajouté en 1585.

³ Bodin en son liur. *des sorciers*. — A. P.

escu de chacun spectateur. Cardan taschant à rechercher ce secret en nature, dit que par nécessité il falloit que l'eau de laquelle il se lauoit premierement les mains, fust extreme-ment froide, et qu'elle eust une vertu obscure et crasse : toutesfois ne la décrit point.

Or depuis n'agueres i'ay sceu quelle elle estoit, d'un gentil-homme qui la tenoit pour vn grand secret, et laua ses mains de plomb fondu en ma presence et de plusieurs autres, dont ie fus fort esmerueillé, et luy priay affectueusement de me dire le secret : ce que volontiers m'accorda, pour quelque seruice que luy auois fait : ladite eau n'estoit autre chose que son vrine, de laquelle se lauoit premierement les mains, ce que i'ay trouué estre veritable, pour en auoir fait l'experience depuis. Ledit gentil-homme en lieu de son vrine se frottoit les mains d'*unguentum aureum*, ou d'un autre semblable, ce que i'ay pareillement

experimenté : et en peut-on donner raison, par-ce que leur substance crasse empesche que le plomb n'adhère aux mains, et le chasse de costé et d'autres en petites papillotes. Et pour l'amour de moy fit d'auantage : il print vne pelle de fer toute rouge, et ietta dessus des trenchés de lard et le fit fondre, et tout flambant du degoust s'en laua les mains : ce qu'il me dit faire au moyen de ius d'oignon duquel auparauant s'estoit laué les mains.

I'ay bien voulu reciter ces deux histoires (encore qu'elles ne soyent du tout à propos) à fin que quelque bon compagnon par ce moyen puisse gagner la passade entre ceux qui ne scauroient ce secret ¹.

¹ Ce chapitre est suivi, dans les éditions anciennes, des histoires des *Monstres marins* et autres ; j'ai expliqué dans la première note de ce livre pour quelles raisons j'ai cru devoir les rejeter après le livre des *Animaux*. Voyez ci-devant, page 1.

LE VINGTIÈME LIVRE,

TRAITANT

DES FIÈVRES EN GENERAL

ET EN PARTICULIER ¹.

PREFACE AU LECTEUR.

Amy lecteur, j'auois bien preueu que le traité des Fièvres dont j'auois

¹ La chirurgie proprement dite est terminée ; nous entrons dans la médecine , et je n'ai pas cru pouvoir mieux commencer que par le livre *des Fièvres*, qui, composé pour les chirurgiens et pour servir en quelque sorte de complément à leurs études, forme une transition naturelle aux autres livres purement médicaux.

Paré avait inséré un premier traité sur ce sujet dans la première édition de ses Oeuvres complètes ; il l'avait mis entre l'Anatomie et le livre *des Tumeurs en general* ; et nous avons vu dans notre Introduction, et il va rappeler tout-à-l'heure dans sa Préface les démêlés que cette hardiesse lui fit avoir avec la Faculté de Paris. Je dis hardiesse, et c'étoit en effet une innovation bien remarquable alors et trop peu remarquée depuis, que cette première tentative pour rallier la chirurgie et la médecine.

Dès l'édition de 1579, ce premier livre des fièvres avait disparu ; il n'en restait que quelques chapitres rattachés tant bien que mal à d'autres Livres ; et cette fausse indica-

autresfois fait voir quelque eschantillon, donneroit occasion à plusieurs de reprendre et blâmer mon dessein : en ce que le taschois d'instruire les

tion du catalogue, qu'on retrouve même encore dans la huitième édition :

Quant au livre des Fièvres, il a esté transporté et accommodé au livre des Tumeurs contre nature, pour mieux instruire le ieune chirurgien.

Et enfin ce ne fut que dans la huitième édition, en 1628, que parut pour la première fois le *Traicté de toutes sortes de Fièvres, tant en general qu'en particulier, avec les remedes et curations d'icelles, treuvé dans les manuscrits de l'auteur par ses enfans*. Ceci est le titre du catalogue ; le titre placé en tête du livre même est celui-ci : *Le trentiesme liure traictant des fiebures en general et en particulier : par Ambroise Paré de Laval, conseiller et premier chirurgien du Roy, treuvé dans les manuscrits de l'auteur, et adiousté en ceste nouvelle edition.*

C'est ce livre que nous allons reproduire.

Le premier, ou celui de 1575, étoit beaucoup plus court et ne traitoit pas non plus de tant de matières. J'avais pensé d'abord à le réimprimer en entier, comme j'avais fait

Chirurgiens en vne maladie qui n'est point de leur gibier, qui ne touche en aucune façon l'objet de la Chirurgie, qui est hors l'estendue d'icelle, et qui appartient proprement au Medecin. On sçait assez ce qui est arriué sur ce suiet, sans que ie m'estende dauantage, ou à respondre à leurs raisons, ou à m'excuser de mon des-

pour *La maniere de extraire les enfans* ; mais, outre l'intérêt beaucoup moindre de cette reproduction, j'ai bien vite reconnu qu'elle ferait double emploi, presque tout le texte primitif ayant passé dans le livre nouveau. Là où la rédaction différera sensiblement, je donnerai les variantes dans mes notes ; pour le reste, j'indiquerai exactement les passages correspondants du texte actuel ; en sorte qu'au besoin on pourrait reconstruire en entier ce premier livre. Il convient seulement ici d'en indiquer la distribution générale. Il avait pour titre :

LIVRE DES FIEVRES

recueilli de Galien, Fernel, et autres auteurs, et il se composait de 15 chapitres dont voici les titres :

- CH. I^{er}. — *Que c'est que fièvre, et de ses causes.* — Ce chapitre a été disséminé par morceaux dans la préface et les chapitres 1^{er} et 2 de la première partie du livre actuel.
- CH. II. — *De la fièvre ephémère.* — Il répond au ch. 7 de la première partie du livre actuel.
- CH. III. — *Des fièvres putrides, premierement de leurs causes et especes en general.* — Répond aux chapitres 12 et 13 du livre actuel.
- CH. IV. — *Les signes des fièvres putrides en general.* — Se retrouve tout entier dans un paragraphe du ch. 13 du livre actuel.
- CH. V. — *La curacion des fièvres putrides en general.* — Correspond au ch. 14.
- CH. VI. — *Des fièvres d'accez, et premierement de la quotidienne intermittente.* — On en retrouve un court fragment au ch. 17, et le reste au ch. 25.
- CH. VII. — *Des fièvres tierces d'accès ou intermittentes.* — Disséminé dans les chapitres 19, 20 et 21 du livre actuel.

sein. J'ai troué bon ¹ la censure de l'escole de Medecine de Paris, comme estant celle qui nourrit et esleue les plus beaux esprits qui soient en la medecine, qui distribue la pure et la vraye doctrine d'Hippocrates et de Galien, et pour mon particulier, qui

CH. VIII. — *Des fièvres quartes.* — Correspond au chapitre 28.

CH. IX. — *Des fièvres continues, de leurs especes et de leurs signes.* — Correspond au chapitre 17.

CH. X. — *Cure de la fièvre synoche putride.* — Correspond au chapitre 16.

CH. XI. — *De la fièvre ardente, espece de tierce continue.* — Correspond au chapitre 23.

CH. XII. — *Cure de la fièvre quotidienne continue.* — Correspond au chap. 26.

CH. XIII. — *Cure de la fièvre quarté continue.* — Correspond au chap. 31.

CH. XIV. — *De la fièvre hecticque, et de ses differences, causes, signes et cure.* — Correspond au chap. 35.

CH. XV. — *Pourquoy les accéz des fièvres intermittentes retournent à certains iours, sçavoir des quotidianes tous les iours, des tierces de trois en trois, des quartes de quatre en quatre iours.* — Fait actuellement le chap. 18.

De ces quinze chapitres, sept seulement avaient été conservés en tout ou en partie dans l'édition de 1579 et les suivantes ; sçavoir, le 2^e, le 3^e et le 10^e fondus dans le chapitre II du livre *des Tumeurs en general* ; les 7^e, 6^e et 8^e constituant les 15^e 24^e et 35^e du même livre (Voyez t. I^{er}, pages 336, 341, 360 et 371) ; et enfin le 14^e avait passé dans le livre *des Playes en particulier*, où il faisait le chapitre 34. (Voyez t. II, page 103.) Mais dans cette édition de 1579, il y avait eu dans ces chapitres conservés des modifications et des additions souvent importantes, dont Paré ne s'est plus souvenu en composant le livre actuel ; j'aurai soin de les signaler en temps et lieu.

¹ Ceci est le texte de l'édition originale ; celles qui viennent après ont mis : *l'ay troué bonne.*

m'a enseigné et donné ce peu de sçavoir que ie desire communiquer aux autres. Mais ie n'ay peu iamais gouter la reprimande de quelques-uns, qui pour auoir plus d'enuie à ma reputation que de bonne volonté de seruir au public, m'ont chargé de calomnie, accusé de plagiaire, et sans ouïr mes raisons et prendre en bonne part mes desseins, condamné d'ignorance et de temerité. Pour la premiere, ie ne suis point si amateur de moy-mesme et si esclau de mes perfections, que ie ne confesse ignorer beaucoup de choses en la medecine, que pour beaucoup de difficultés ie n'aye pris l'aduis de quelques medecins plus sçauans que ie ne suis, que ie ne me sois serui de leur conseil et de leur labour, et que ie n'aye profité beaucoup en leur conference et communication. Mais pour la temerité, ie leur prie de croire que ie n'en suis non plus coupable, qu'eux ne le croyent estre en la censure qu'ils font de mes intentions.

Car pour dire la verité, ce n'est ny l'ambition de paroistre docte, ny l'enuie que j'ay de ietter de la poussiere aux yeux des medecins, que j'ay entrepris ce discours des fièvres. C'a esté seulement le desir de profiter au public, de deraciner beaucoup d'abus qui se sont glissés dans la pratique des chirurgiens qui sont hors des grandes villes, et de rendre vniuersellement le chirurgien plus propre et plus instruit de seruir et soulager les medecins presens, et d'aduertir les absens plus soigneusement et exactement des accidens qui arriuent aux malades. Car il est tres assureé que le chirurgien ayant quelque legere et superficielle connoissance des fièvres, peut plus commodément que ne le sçauoient faire les gardes et

assistans des malades, aduertir le medecin de l'espece de la fièvre, et des accidens qui peuuent suruenir. Mesme en l'absence du medecin, et en cas de necessité pressante et urgente, il peut donner quelque allegement, empescher les inflammations des parties nobles, et destourner par quelque remede fait à propos et tiré par l'indication des effets et des causes des fièvres, les symptomes qui iettent bien souuent les malades dans le peril de la mort. Et veritablement les fièvres estans des accidens qui accompagnent ordinairement ou le plus souuent les dispositions contre nature que la Chirurgie entreprend de guerir, comme sont les tumeurs, les playes, les vlcères, les fractures et les luxations : voire mesme que les fièvres entretiennent lesdites maladies et les empeschent de guerir, et que pareillement le plus souuent lesdites fièvres ne suruiuent que par la douleur et autres accidens desdites maladies qui entretiennent les fièvres tandis qu'elles subsistent : on peut par là reconnoistre que la connoissance des fièvres et de leurs causes est tres necessaire au chirurgien¹.

¹ Ce début a remplacé celui du premier liure des Fièvres, dont on peut cependant reconnoître aisément les idées. En voici le texte :

CH. I. — *Que c'est que Fièvre et de ses causes.*

« Apres auoir discoursu des indications que doit tousiours auoir le chirurgien methodique et rationel deuant les yeux, ensemble de l'anatomie, il m'a semblé estre necessaire faire vn petit discours des Fièvres : tant à fin qu'il ne manquist rien en ce nostre liure, dont le chirurgien peust receuoir instruction, tant aussi qu'ayant quelque legiere et superficielle connoissance d'icelles, il peust plus commodément que ne sçauoient faire les gardes et autres assistans ignars de l'art, aduertir le medecin de l'espece de la fièvre

Je demanderois volontiers à ceux qui blasment si opiniastrement mon dessein, que deviendra vn chirurgien, lequel sera appellé à vn malade febricitant qui aura esté blessé à la teste, et qu'il trouuera en de grands vomissemens et en vn saignement de nez? Comment connoistra-il que ledit vomissement et saignement de nez viennent de la fiéure et non de la playe, s'il ignore tout à fait la nature de la fiéure, et qu'il ne sache que ces accidens peuuent aussi bien venir de la fiéure que de la blesseure? Il ne scauroit iamais s'esclaircir de ceste difficulté sans ceste connoissance, et ne pourra en assurance traiter la playe et en faire son pronostic sans ceste lumiere.

C'est ce qui m'a induit à reuoir de nouveau mon premier traité des fiéures, et à l'accommoder à la capacité des chirurgiens. Je ne pretens pas par iceluy de les rendre capables d'entreprendre leur curation : elle doit

et des accidens qui seroient suruenus au malade : et mesmes à iceux en son absence, en cas qui requis prompt secours et sans delay, donner quelque allegement, contrariant tousiours tant qu'il sera possible, non seulement aux effects, mais aussi aux causes desdites fiéures. Et veritablement les fiéures sont accidens qui accompagnent ordinairement, ou le plus souuent, les dispositions qui seront cy apres traictees : et les entretiennent et gardent qu'elles ne se peuuent guarir : semblablement souuent sont causes que les fiéures interuiennent, pour la douleur et autres accidens, lesquels conuient corriger par leurs contraires, premierement que pouuoir oster la fiéure. Par quoy il est bien necessaire au chirurgien cognoistre les fiéures et leurs causes, qui seront icy sommairement traictees. »

C'était là alors tout le préambule, après quoi l'auteur entrait immédiatement en matière. Voyez ci-après la note de la page 74.

estre entierement reseruée aux Medecins nos Maistres : mais ie desire faire en sorte qu'un chirurgien ne soit point surpris pour les accidens qu'elles apportent, et qu'il puisse estre capable de seruir le medecin qui ne peut estre present à la curation. Et de fait, que l'on remarquera que ie ne donne icy aucuns preceptes ny enseignemens du pouls ou battement des arteres, des signes et indications qui sont prises des vrines et des excremens du ventre, des vomissemens, rigueurs, frissons, tremblemens, et autres changemens qui accompagnent les fiéures, sans la connoissance desquels il est impossible de les guerir seurement, promptement et doucement. Mais ie laisse cela aux medecins, me reseruant simplement à traiter ce qui est de la Nature, Difference, Signes, Curation, et Mitigation des symptomes des fiéures, ce que j'estendray vn peu plus au long que ie n'ay fait par cy-deuant, ma briefueté ayant esté cause que les nouices en la chirurgie n'ont peu receuoir le profit de mon œuvre tel qu'ils se le proposoient.

Or à fin que nous gardions quelque methode en ce discours, qui oste l'obscurité et la difficulté du suiet que nous traitons, nous le diuisonerons en deux parties : dont la premiere parlera de la nature, difference, causes, signes, et curation des fiéures, tant en general qu'en particulier : l'autre donnera quelques aduis sur les symptomes et accidens d'icelles, tant à fin d'adoucir leur fascherie et importunité, que pour en soulager le malade qui se trouue quelquesfois plus incommodé des symptomes que des fiéures mesmes. Mais deuant que passer outre, ie veux que l'on voye tout mon dessein racourci dans la

figure suivante, pour servir non seulement d'indice à tout l'ouvrage, mais aussy pour aider la memoire et le iugement de ceux qui voudront lire mon discours.

TABLE

OU INDICE

DE TOUT CE DISCOVRS DES FIÈVRES.

| | | | | | |
|--|-------------------|------------------|---|--|----------------------------------|
| | | | | | |
| | | | | | Définition. ch. 1. |
| | | | | | Causes. chap. 2. |
| | | | | | Signes. chap. 3. |
| | | | | | Curation en general. chap. 4. |
| | | | | | Moyens pour les guerir. chap. 5. |
| | | | En general touchant leur | | |
| | La premiere parle | | | | |
| | | | En particulier [Des differences. chap. 6. | | |
| Ce discours des fièvres a deux parties | | La seconde parle | des symptomes des fièvres. Voy. le second Discours. | | |

PREMIÈRE PARTIE.

DES FIÈVRES EN GENERAL ET EN PARTICULIER.

CHAPITRE I.

LA DEFINITION DE FIÈVRE.

C'est chose tres-assurée qu'entre toutes les maladies les fièvres sont les plus communes et les plus fascheuses. Il n'y a si petit mal, pour peu de temps qu'il dure, qui ne soit accompagné de la fièvre, et si nous voulons croire à quelques-vns, personne ne meurt sans fièvre, non pas mesme ceux qui meurent de mort violente. Elle est quelquesfois si naturelle qu'elle accompagne quelques-vns toute leur vie, comme qu'il on dit arriue aux lions : les autres vne fois tous les ans, et ce au iour de leur naissance, comme on raconte d'un certain poëte nommé Antipater, et d'un autre appellé Iean l'Architecte. C'est vn mal tres-importun, pource que par iceluy toutes les parties de nostre corps exterieures et interieures sont affligées, d'où s'ensuit lesion et deprauiation de toutes les operations. Outre que par la vehemence d'iceluy les esprits qui sont communs instrumens de toutes nos actions sont manifestement offensés, ou en leur qualité pour estre trop eschauffés et subtiliés, ou en leur quantité pour estre promptement dissipés par l'ardeur de la fièvre, ou en leur substance

pour estre corrompus par l'infection des vapeurs pourries qui sortent des humeurs que font les fièvres putrides¹. En sorte que c'est vn mal tres-pernicieux, veu mesme qu'il a son siege en la partie la plus noble que nous ayons, qui est le cœur. Je diray toutesfois que, comme la nature n'a point donné à la vipere de venin qu'elle ne luy ait donné pareillement son antidote, aussi que la fièvre n'a point tant eu d'incommodité qu'elle n'aye en aussi avec soy quelquefruct

¹ Ce début du chapitre premier est imité et amplifié du deuxiême paragraphe du premier chapitre de l'ancien livre.

« C'est chose toute assuree, qu'entre toutes les maladies les Fieures sont les plus fascheuses, pource que par icelles toutes les parties tant internes qu'externes sont affligees : dont s'ensuit lesion et depreciation de toutes les operations : entendu en outre que par la vehemence d'icelles les esprits, qui sont communs instrumens de toutes nos actions, sont manifestement offensez, ou en leur qualité, pour estre trop eschauffez et subtiliez, et aussi corrompus par l'infection des vapeurs suscitez des humeurs putrefiez és fièvres putrides : ou en leur quantité, pour estre promptement dissipez en l'ardeur d'icelles, dont s'ensuit que de tant que le mal est grand et pernicieux, de tant faut-il trauailler à le cognoistre : pour à quoy paruenir, il sera bon de commencer par la definition. »

et quelque douceur. Car nous observons après Hippocrates et Galien, qu'il est quelquesfois à souhaiter d'avoir la fièvre, qu'elle guerit de plusieurs maladies, qu'elle vient par voye de crise et de soulagement, et qu'elle ôste les incommodités que peut-estre l'art de la medecine ne pourroit desraciner. Mais certes ce bien icy est si rare et si peu ordinaire, que quand il arriue il donne mesme de l'apprehension, et feroit-on volontiers des sacrifices comme anciennement à Rome à la fièvre, à fin qu'elle n'eust point à venir, ou à s'en retourner promptement.

Or en quelque façon que la fièvre arriue, sa connoissance est tres-necessaire : c'est pourquoy nous devons travailler diligemment en ceste estude, et nous efforcer à son esclarcissement, à fin que le jeune chirurgien en tire profit. Nous auons dit que ceste doctrine à deux parties, l'une qui explique l'essence et la nature de la fièvre, et l'autre qui regarde les accidens. La premiere est double, generale et particuliere. Pour la generale, elle consiste à expliquer la definition de la fièvre, ses causes, ses signes et sa curation. Pour la particuliere, elle sera expliquée cy-aprés. C'est vne maxime des philosophes, que les choses generales et vniuerselles vont tousiours deuant les particulieres, et que la connoissance de celles-cy depend immediatement de celles-là : ne plus ne moins que les individus dependent des especes, et celles-cy des genres. C'est pourquoy il est tres à propos, pour esclarcir ce Traité, de commencer au general des fièvres, et voir auant que passer outre quelle est sa definition.

Je ne veux point ici rechercher curieusement les noms de la fièvre grecs

et latins, veu qu'ils seruent fort peu à l'intelligence de la fièvre, et point du tout à l'instruction du chirurgien. Je me contenteray d'apporter sa definition ou description la plus propre et exacte que l'ay peu tirer des meilleurs auteurs. La fièvre donc n'est autre chose qu'une intemperie chaude et seiche, excitée et enflammée au cœur, et du cœur communiquée à tout le corps par les veines et arteres¹. En ceste definition le mot d'in-

¹ Cette definition ne differe pas de celle de l'ancien livre; cependant la disposition du texte n'est pas tout-à-fait la même. Voici donc la suite du passage cité dans la note précédente.

« Fièvre est une intemperature chaude et seiche, excitée et enflammée au cœur, et d'iceluy communiquée par tout le corps par les conduits des arteres. En ceste definition le genre est (intemperature) dont nous entendons que fièvre est maladie des parties similaires, et non des organiques. Les differences sont (chaude et seiche) pour distinguer la fièvre des autres intemperatures froides et humides, dont nous apprenons la maniere de viure des fieures en general deuoit tendre à refrigeration et humectation. L'autre difference (excitée au cœur) pour monstresubiet et siege de telle maladie. Et de vray, si la fièvre (comme nous auons touché par cy-deuant, et comme aussi cognoissent par experience ceux qui sont atteints de tel mal) est vne maladie non particuliere et resserree en vne partie, comme l'ophthalmie, ains generale et vniuerselle à tout le corps, il est bien raisonnable que le siege d'icelle soit en partie noble, principale, et qui ait sympathie et intelligence manifeste avec tout le corps.

» La definition de fièvre ainsi expliquée, nous viendrons maintenant à la diuision. Galien au commencement du premier liure des differences des fieures fait plusieurs diuisions d'icelles, prises tant de leurs accidens que de leur essence. Or d'icelles nous choisirons et poursuiurons seulement celles

temperie est mis pour le genre, à fin que nous conceuions que la fièvre estant vne intemperie, par conséquent que c'est vne maladie des parties similaires, et non point des organiques : outre aussi que par ce mot d'intemperie on distingue la fièvre des maladies qui sont appellées communes, pour être propres des parties similaires et organiques. Pour la premiere difference, nous auons dit que c'est vne intemperie *chaude et seiche*, afin de distinguer la fièvre des autres intemperatures, soit simples, soit composées, qui ont leur nature diuerse de celle de la fièvre. Je sçay que quelques-vns ont estimé que l'intemperature qui fait la fièvre, est seulement *chaude* et non *seiche*, fondés sur quelques passages d'Hippocrates et de Galien mal entendus. Mais il n'y a point d'apparence de les croire, veu que ces deux grands personnages ont escrit le contraire, et qu'il est impossible qu'une notable chaleur, telle que l'on voit aux fièvres, soit sans seicheresse. L'autre difference est comprise en ces mots, *excitée au cœur*, par lesquels on donne à entendre quel est le siege et le lieu de la fièvre. Il est tres certain que l'idée ou espece du mal consiste en la partie affectée, et en la

qui sont prises des causes essentielles, pource que les autres n'estant d'aucun prouffit pour la pratique et vsage de medecine : de celles cy pouons tirer quelques indications propres pour la guarison des fieures, comme nous monstrons par le discours d'une chascune espece en particulier. »

Ce dernier paragraphe a été laissé de côté dans le nouveau livre, où Paré s'est beaucoup plus étendu sur les différences des fieures. Voyez ci-après le chap. 6.

disposition qui est contre nature : mais c'est la partie affectée principalement qui fait distinguer les maladies les vnes des autres. Par exemple, par où pensons-nous que la phrenesie, la pleuresie et l'ophthalmie soient distinguées les vnes des autres? Ce n'est pas par l'inflammation, car toutes ces trois sont inflammations, mais par la partie malade : car la phrenesie est vne inflammation des membranes du cerueau, la pleuresie est aussi vne inflammation de la membrane qui enuolope les costes : et l'ophthalmie pareillement est vne inflammation, mais de la membrane de l'œil qui s'appelle conionctiue. La fièvre donc est bien vne intemperie chaude et seiche, mais qui n'est pas resserrée et attachée à une seule partie, ains qui est excitée premierement *au cœur*, et de là communique à *tout le reste du corps*. Par où nous apprenons premierement, que la fièvre n'est pas vne maladie particuliere et propre d'une seule partie, mais *generale et vniuerselle* à tout le corps : et en second lieu, qu'elle ne pourroit estre communiquée à tout le corps, si elle n'estoit allumée en vne partie noble et principale, comme est le cœur, qui a vne sympathie et communication manifeste avec tout le corps, tant par les *arteres* qui naissent de luy, que par les *veines* qui luy sont enuoyées du foye.

Voilà ce qu'on peut briuevement dire pour l'explication et intelligence de la definition de la fièvre, n'estant point besoin de s'amuser à une quantité de questions que l'on fait sur ce sujet, lesquelles sont bonnes pour l'escole, mais ne seruent de rien en la pratique.

CHAPITRE II.

DES CAUSES GENERALES DE LA FIÈVRE.

Bien que l'on ait accoutumé de mettre quatre genres de causes lors qu'il est question d'examiner l'essence des choses : si est-ce qu'en l'exposition des maladies, on obmet toujours la cause *formelle* et la *finale*, d'autant qu'elles seruent de peu à leur connoissance. On se contente donc de parler de l'*efficiente*, et de la *materielle*.

Pour l'efficiente, c'est celle qui a presque tout pouvoir, et par laquelle l'intemperie chaude et seiche, qui est le genre de la fièvre, est engendrée. Or on peut dire généralement que tout ce qui augmente la chaleur de nostre corps, iusques à ce point qu'elle puisse empescher les operations d'iceluy, est la cause efficiente de la fièvre. Galien au liure premier *Des differences des fièvres* chapitre troisième, rapporte ceste cause à cinq chefs principaux, au mouuement, à la pourriture, à la retention et suppression des excremens, à l'attouchement et voisinage d'une chaleur externe et estrangere, au meslange de quelques substance chaude parmy la nostre interieure¹.

¹ Nous retrouvons ici le texte de l'ancien livre, faisant suite au passage reproduit dans la note précédente.

« Doncques les causes des fieures en premiere diuision sont de deux sortes, sçauoir efficientes, ou materielles. Les causes efficientes sont de cinq especes.

» La premiere est le mouuement excessif ou violent, tant du corps que de l'esprit. Celuy du corps est ou actif volontaire, etc. »

En cet endroit l'auteur suit tellement son

Par le mouuement, on entend celuy qui est violent et excessif, tant de

ancien texte, qu'à peine trouve-t-on çà et là un mot de changé, sans que rien soit changé au sens, et que ce serait véritablement faire un double emploi que de le reproduire. Il expose donc ainsi les cinq causes efficientes; seulement, dans les exemples qu'il donne de la cinquième, après les *autres choses aromatiques, ameres, acres ou salees*, il avait omis *les vins forts et puissans*. A partir de là aussi la rédaction devient assez différente pour qu'il devienne utile de la mettre en regard; la voici donc :

« Telles sont les cinq choses efficientes, desquelles toutes sortes de fieures sont excitées : faut maintenant parler des materielles.

» Les causes materielles des fieures sont celles esquelles consiste, est placee et fondee comme en son propre subiet, l'essence de la fièvre, sçauoir, l'intempérie chaude, ou chaleur contre nature. Icelles causes materielles sont de trois sortes, comme ainsi soit que la substance de nostre corps soit triple, la spiritueuse ou aëree, l'humide et la solide : en l'une desquelles la chaleur contre nature estant vne fois allumee, sont excitées ces trois especes de fieures tant renommes entre les medecins, esquelles toutes les autres se peuuent reuoquer. La premiere est la Diagre ou Ephemere, de laquelle la chaleur est allumee es seuls esprits ou substances spiritueuses. La seconde est la putride, de laquelle la chaleur est allumee es humeurs. La troisieme est hectique, de laquelle la chaleur est allumee es parties solides de nostre corps. De chacune d'icelles nous parlerons par ordre, de telle sorte que premierement nous expliquerons leurs causes, puis leurs signes, enfin toucherons en bref la curation. »

Là finit le premier chapitre du livre primitif. Il serait curieux de comparer ces doctrines du seizième siècle à celles qui tendent à reprendre vie parmi nous; mais je laisse cela aux medecins qui, par hasard ou autrement, en viendront enfin à jeter un coup d'œil sur ce livre trop dédaigné.

l'esprit que du corps. Celuy du corps est ou actif, volontaire et prouenant de nous, comme lultter, courir, ioïer à la paume: ou passif, et qui nous est donné par vne cause externe, comme pour auoir esté en carrosse, ou auoir piqué vn cheual fascheux et violent. Celuy de l'esprit est soin, vehemente apprehension, fascherie, courroux, et autres semblables passions de l'ame, lorsqu'elles nous tiennent fort souuent et fort long temps. Mais il ne faut pas icy s'abuser, et penser que le seul mouuement excite la fiéure: car nous voyons par experience que le repos, qui est son contraire, apporte souuent la fiéure: car ceux qui auoient de coustume de s'exercer, s'ils viennent à s'adonner à l'oisieté, par accident tombent en fiéure, tant parce que les excremens qu'ils souloient dissiper par l'exercice, retenus dans le corps, se pourrissans aisément, l'eschauffent outre mesure: qu'aussi pource que leur chaleur naturelle se fait contre nature, pour n'estre plus esuentée par l'exercice moderé, ainsi qu'elle souloit auparauant.

La seconde cause efficiente des fiéures est la pourriture ou putrefaction, qui n'est autre chose qu'une corruption causée par vne chaleur estrange et externe en vn humeur enfermé et non esuenté, comme nous voyons souuent aduenir aux phlegmons et erysipeles, ausquels par consequent les fiéures sont annexées et coniointes. Cette cause est propre des fiéures putrides: c'est pourquoy nous remettons en ce lieu là à en parler plus particulierement et amplement.

La troisiéme est la retention et suppression des excremens, qui ont de coustume d'estre vidés et poussés hors de nos corps, non seulement par vne euacuation manifeste et sensible à

la veüe, comme sont les mois des femmes et les hemorrhoides des hommes, mais aussi par vne euacuation qui ne se voit point, et que nous appellons insensible transpiration, qui se fait par les pores du cuir: car tel excrement, principalement s'il est acré et fuligineux, comme des hommes bilieux, retenu et entassé dans le corps, ne pouuant expirer pour la densité du cuir, ou pour la constipation des pores d'iceluy, excite promptement des fiéures ou ephemerés ou putrides.

La quatriéme est l'attouchement ou voisinage d'une chaleur externe, comme du feu, des medicamens caustiques, des rayons du soleil, d'un corps febricitant avec lequel nous auons couché, et principalement s'il est d'un temperament picrochole ou atrabilaire.

La cinquiéme cause des fiéures est la prise ou meslange de quelque substance chaude parmy la nostre interieure, soit qu'icelle substance chaude soit medicamenteuse, soit qu'elle soit alimentaire. Ainsi voyons nous souuent qu'une medecine de scamonée ou de rheubarbe donne la fiéure, à celuy principalement qui a le foye chaud. Le semblable fait l'usage du miel et du sucre és corps des ieunes hommes, d'autant qu'en iceux les choses douces s'enflamment aisément et se tournent en bile: ce que plus euidentement font les especes, et autres choses aromatiques, ameres, acres, ou salées: comme aussi les vins qui sont forts et puissans.

Voilà les cinq causes efficientes des fiéures, qui ont esté tres-doctement expliquées et traitées par Galien, et du depuis confirmées par tous les medecins qui l'ont suivi. Reste à parler des causes materielles, esquelles consiste la nature de la fiéure, et

sur lesquelles elle est placée et fondée, comme en son propre suiet. Ces causes icy sont de trois sortes, comme estant rapportées à nostre corps, qui est basti et constitué de trois diuerses substances, de la *spiritueuse* ou *aërée*, de la *liquide* ou *humoralle*, et de la *solide*. Car l'intemperie chaude et seiche qui fait la fièvre, venant à s'attacher à l'vne de ces trois substances, fait vne fièvre differente et conforme à la nature de la substance qui reçoit cette intemperie, et à laquelle elle sert comme de matiere et de propre suiet. Par exemple, si l'intemperie s'attache à la substance spirituelle ou aërée, il s'engendre une fièvre vrayement *spirituelle*, c'est-à-dire, qui est propre des esprits de notre corps, et qui, pour ne durer qu'un iour naturel, est appelée *Ephemere* ou *Diaire*. Si le feu s'enflamme en la substance humoralle la fièvre sera vrayement *humoralle*, comme ayant pour matiere et suiet les humeurs du corps. Que si la chaleur s'allume en la substance solide du corps, il se fera vne fièvre *hectique*, ainsi nommée pource qu'elle est stable et difficile à guerir, comme les choses qui ont pris leurs habitudes. C'est pourquoy nous concluons, que comme il y a cinq causes efficientes des fièvres cy-dessus spécifiées, aussi y a il trois causes materielles, à sçauoir, les esprits, les humeurs, et les parties solides de nostre corps.

CHAPITRE III.

DES SIGNES DES FIÈVRES EN GENERAL

Encore que la connoissance des fièvres appartienne au seul medecin,

et qu'il n'y ait rien de plus difficile en la medecine que le traité des signes, si est-ce que ie ne laisseray pas d'en parler vn petit mot en passant : et tascheray d'en dire quelque chose si vulgairement et grossierement, que le chirurgien pourra s'en informer mediocrement, et en tant qu'il en a besoin, pour le soulagement des malades qui se trouueront pressés en l'absence du medecin.

Or le signe n'estant rien qu'une marque euidente et manifeste, qui nous conduit en la connoissance d'une chose obscure et cachée, il est à croire qu'en la recherche des signes nous deuons trouuer quelque chose qui soit plus euidente et plus manifeste que la fièvre : autrement nous ne pourrions pas bien nous instruire en sa connoissance. Donnons donc quelques marques qui soient plus aisées à descouurir que la fièvre, et qui nous puissent donner certitude, les ayant apperceuës en quelque corps, que la fièvre y est par necessité. Mais deuant que ce faire, il faut se ressouuenir qu'il y a deux sortes de signes, les vns appellés *Diagnostiques*, qui seruent à reconnoistre la fièvre presente, les autres *Prognostiques*, qui declarent l'euement de fièvre, quelle elle doit estre, mortelle ou salutaire, longue ou briefue, et quand et comment elle doit et se peut terminer.

Quant aux diagnostiques, il y en a de certains propres et inseparables : il y en a d'autres qui sont trompeurs, douteux, equiuoques et moins assurez. A ceux-cy nous ne deuons pas beaucoup nous arrester : si fait bien aux autres, qui ne trompent gueres le iugement du medecin docte et experienté. Quand ie dis qu'il y a en la fièvre et aux maladies des signes diagnostiques certains, assurez, propres

et inseparables, ie n'entens pas dire que chaque maladie ait vn tel signe qui soit seul, ainsi que l'on dit en philosophie que le rire est vn signe seul propre et assuré de l'homme : mais ie veux dire que toute maladie a vn amas de quatre ou cinq signes, plus ou moins, qui se rencontra ensemble valent vn signe propre, tel qu'on l'appelle en philosophie. Par exemple, si ie vois vn malade qui ait vne douleur poignante au costé, difficulté de respirer, avec la toux et la fiéure, ie puis dire en assurance qu'il a le signe propre et inseparable de la plenresie, et par consequent qu'il en est malade. De mesme est-il de la fiéure, laquelle n'a pas vn seul signe pour sa connoissance, mais plusieurs qui concourans ensemble nous la font assurément reconnoistre.

Le premier de ces signes, c'est la chaleur : car comme enseigne Galien au premier commentaire qu'il a fait sur le sixième liure des *Epidemies*, article 28. si le goust est l'indice des saueurs, de mesme la chaleur receuë par le toucher est indice et signe de la fiéure, puisque la fiéure n'est qu'une chaleur. Or ceste chaleur n'est pas simple, naturelle et douce, mais acre, piquante, et surpassant la naturelle : et au reste diffuse et estendue par tout le corps, si ce n'est qu'elle soit emeschée des'espandre par tout. Ce qui arriue en trois manieres. Premièrement, au commencement des accès des fiéures qui ont des frissons, par le reflux et concours du sang et des esprits aux parties interieures : car en ce faisant les parties exterieures demeurent comme priuées de chaleur. Secondement, és fiéures que l'on appelle *epiales*, esquelles à cause de la multitude des humeurs crues

amassées dans le corps, les parties qui ont les humeurs plus subtiles et ténues s'eschauffent, cependant que celles qui sont les plus grossieres demeurent froides et sans chaleur. Tiercement és fiéures nommées *typhiques*, esquelles quelque partie noble interieure estant assiegée de quelque inflammation ou erysipele, il arriue que le sang et les esprits sont arriués des parties externes aux internes, comme par vne ventouse, en sorte que la partie interieure affectée brusle, tandis que celles de dehors demeurent sans chaleur. Mais quoy que ce soit, la chaleur surpassant l'ordinaire, soit qu'elle soit espandue par tout le corps, soit qu'elle soit attachée à quelques parties principales, est vn des signes de la fiéure. Je dis vn des signes, car il y a des fiéures qui ont, comme enseigne Hippocrates aux *Epidemies*, vne chaleur qui paroist douce au toucher : et c'est pourquoy Galien a adiousté d'autres signes pour la connoissance de la fiéure, c'est à scauoir le pouls, les vrines, la soif, et les veilles.

Pour le pouls il est tousiours frequent en la fiéure, et plus la fiéure est grande, et plus le pouls est viste et frequent. Mais pour scauoir ce que c'est qu'un pouls frequent, il faudroit prendre ce discours de plus loing, ce qui n'est point necessaire icy, ayant dessein d'instruire seulement le chirurgien, qui n'a que voir en ce traité. Non plus qu'en celuy des vrines, qui seruent quelquesfois à la connoissance de la fiéure : mais si peu surement, que les medecins les plus experimentés sont contraints de confesser que c'est vn signe tres fallacieux. Toutesfois si avec vne chaleur acre, vn pouls frequent, on apperçoit

des vrines crues, ou grandement teintes de bile, on peut comme en assurance prononcer qu'il y a de la fièvre. Et encore bien d'avantage, si avec les signes susdits le malade est trouaillé de quelque soit extraordinaire, et de veilles desreglées et non accoustumées, et dont on ne sçauroit en rejeter la cause sur quelque chose euidente et manifeste. Voila les cinq signes comme propres et inseparables de la fièvre, du premier desquels Galien parle au commentaire cité du sixième *des Epidemies*, du second et troisième au liure second à *Glaucou*, au premier liure *des Presages des pouls*, chapitre premier, et au troisième *des Crises* chap. troisième: du quatrième et cinquième au Commentaire troisième du troisième *des Epidemies*, art. 34.

Je viens aux signes pronostiques, qui sont ceux qui font plus paroistre le iugement et l'experience du Medecin. Car par iceux non seulement il se confirme és remedes qu'il faut faire au malade: mais aussi il s'acquiert vne telle autorité sur luy, et prend vn credit si grand, que quoy qu'il puisse proposer, il y troue le malade tres obeissant. Mais ces signes icy estans en tres grand nombre, et de tres difficile intelligence à ceux qui ne sont consommés en l'art de Medecine, ils m'obligent de les passer sous silence, et d'aduertir le chirurgien de n'entreprendre jamais le pronostic des fièvres, estant choses au de là de sa capacité et de son art. Qu'il en laisse la charge au prudent medecin, n'estant pas petite louange à vn homme de sçauoir se taire en temps et lieu.

CHAPITRE IV.

DE LA CVRATION DES FIÈVRES EN GENERAL.

Il n'y a maladie plus commune que la fièvre, mais il n'y en a point de plus difficile à guerir. Anciennement autant qu'il y auoit de medecins, autant y auoit-il de sortes de remedes pour la traiter. Prodicus et Erodicus auoient leur façon, Herophilus et Erasistratus la leur, Asclepiades vne autre, Themison vne autre: bref, autant de testes, autant d'opinions. Et en ce siecle icy où nous sommes, nous voyons que les alchymistes tiennent vne autre forme de traiter les fièvres, que ne font pas les medecins qui suiuent la doctrine de Galien, qui a esté celuy lequel a plus diligemment recherché les remedes propres et essentiels à la fièvre, et a si bien parlé de toutes les indications, qu'il nous a osté les difficultés où ont accoustumé de nous precipiter les diuerses opinions et iugemens des auteurs.

Nous auons dit au chapitre 3. et 22. de nostre Introduction à la Chirurgie, qu'il y auoit des indications necessaires au chirurgien methodique et rationnel qui veut entreprendre la guerison de quelque maladie: là j'ay discoursu amplement de la nature des indications, combien de sortes il y en auoit, d'où elles estoient prises et puisées, et que par icelles seules on distinguoit le chirurgien qui trouaillé par methode et raison, d'avec celuy qui trouaillé par hazard à l'adventure, tels que sont les empiriques, charlatans, et autres imposteurs. Cela mis et posé pour fondement, nous di-

sons que pour guerir la fièvre par raison, puisque c'est vne maladie, que le chirurgien le doit faire par les indications prises des choses *naturelles*, *non naturelles* et *contre nature*. Lesquelles choses toutesfois, à fin de les raccourcir, se peuuent et se doiuent rapporter à trois indications principales, sçauoir à celle qui est prise de la maladie, à celle qui est puisée de sa cause, et à celle qui est prise des forces du malade.

Par la premiere, nous apprenons que la fièvre ainsi que les autres maladies, se doit guerir par son contraire, estant vn axiome tres certain en la doctrine d'Hippocrates et de Galien, que tout contraire se guerit par son contraire. Or est-il que nous auons eserit cy-dessus que la fièvre estoit vne intemperie chaude et seiche, par consequent il faut pour guerir la fièvre vser de remedes rafraichissans et humectans. Donec la premiere indication nous apprend, que le chirurgien qui voudra entreprendre à guerir la fièvre, generalement parlant, ne doit se seruir que des remedes qui rafraichissent et qui humectent, estant impossible d'oster la chaleur que par les choses rafraichissantes, et de corriger la secheresse que par celles qui mouillent et humectent.

Pour la seconde indication, elle est prise des causes du mal, lequel ne peut estre guerit si ce n'est en retranchant la cause, estant tres veritable l'axiome des philosophes, que l'effet cesse, sa cause estant ostée. Il faut toutesfois icy obseruer qu'il y a des fièvres, telle qu'est l'ephemere et diaire, qui persistent encores que leurs causes soient ostées : et c'est pourquoy ceste indication n'a lieu qu'aux fièvres qui ont leurs causes presentes et qui sont en mouuement,

qui fomentent et entretiennent le mal par leur presence et par leur action, et qui donnent commencement, progrès et entretien par leur effet reel et actuel ausdites fièvres. Lors que telles causes se presentent, alors le chirurgien par ceste seconde indication doit recourir à leur retranchement, à fin de couper le mal en sa racine : veu que ce seroit vn abus de le vouloir oster tandis qu'on laisseroit en force et en vigueur le principe et l'agent de sa generation. Partant toutesfois et quantes qu'il y aura vne cause presente, faut commencer la curation de la fièvre par le retranchement de ceste cause, quoy faisant on osterait tout ensemble et la cause de la fièvre, et la fièvre mesme, sans autre plus grand appareil. Que s'il n'y a point de cause presente en la fièvre, comme il arriue à l'ephemere causée par l'ardeur du soleil, laquelle persiste hors la presence d'iceluy, alors il ne faut point s'amuser à ceste indication, mais il faudra seulement combattre par remedes rafraichissans et humectans l'intemperie chaude et seiche de la fièvre. Mais s'il arriue qu'en partie la fièvre soit faite, en partie qu'elle se fasse, c'est à dire que si la cause de la fièvre n'y est plus, mais qu'une autre pareille cause vienne à entretenir la mesme fièvre, il faut premierement oster ceste derniere cause, et puis il faudra combattre la fièvre faite de la premiere cause absente par la voye de la premiere indication, ie veux dire par les remedes qui rafraichissent et humectent.

Passons à la troisieme indication, laquelle se prend des forces du malade : icelle n'estant rien que le dessein qu'a le chirurgien de maintenir la vertu du febricitant, et luy donner la *force*

de résister au mal jusques à la fin , par le moyen de la bonne nourriture. Par ceste indication on ordonne vn regime de viure contraire à la fièvre et à ses causes, mais qui est conforme et proportionné au temperament, à l'aage, et à la coutume du febricitant : et souuent nous faisons tel estat de ceste indication, que nous laissons là les deux autres pour embrasser ceste-cy : car comme nous auons dit ailleurs, le plus souuent nous laissons la propre cure et principale de la fièvre, qui est le retranchement de la cause, pour suivre ceste indication, et nous employer à la conseruation de la force et vertu du febricitant. Par exemple, au commencement des accès de la fièvre, en prenant indication de la maladie, il n'y a rien si contraire que le manger, veu qu'il augmente la matiere de la fièvre : toutesfois s'il aduenoit que les forces du malade fussent si debiles, que le malade ne peust resister à l'effort de l'accès, alors prenant indication des forces, et non d'autre chose, il faudroit nourrir le malade et luy donner à manger, encore bien que la matiere de la fièvre s'en deust augmenter.

Deuant que finir ce chapitre, il faut obseruer deux choses : la premiere, que les deux premieres indications quelquesfois s'accordent ensemble, quelquesfois elles sont contraires entr'elles : si bien que l'indication qui oste la cause de la fièvre, augmente l'intermpeirie de la fièvre. Au premier cas la chose est bien aisée, car il ne faut rien faire que rafraichir et humecter, comme il arriue aux fièvres bilieuses : car eu esgard à l'intermpeirie de la fièvre qui est chaude et sei-

che, il faut rafraichir et humecter : eu pareillement esgard à la cause materielle de la fièvre, qui est la bile aussi chaude et seiche, il ne faut faire autre chose que rafraichir et humecter. Mais lorsque deux indications ne s'accordent pas, comme es fièvres pituiteuses et melancholiques, alors il faut prendre indication de la chose qui presse le plus et qui apporte plus de peine où de peril au malade, ne negligant pas tout à fait neantmoins l'autre indication. En vn mot, il faut s'adresser premierement et principalement au plus necessaire et plus vrgent, et puis après à ce qui presse le moins. L'autre chose à obseruer est pour la seconde indication, que nous auons dit estre prise du retranchement de la cause. Or ce retranchement ne se peut faire par vn seul remede, mais par diuers moyens, à cause qu'il n'est pas question d'vne seule cause en la fièvre, mais de plusieurs, comme nous auons donné à entendre cy-dessus. Par exemple l'estoupement des pores et conduits du cuir, et la suppression de l'excrement acré et fuligineux qui se fait par ces pores, sont ostés par les medicamens relachans, resolutifs et digestifs : la pourriture par ceux qui euacuent, cuisent, contemperent, attenuent, incisent et ourent : l'obstruction des vaisseaux, si elle est faite par humeurs crasses, lentes et froides, par ceux qui eschauffent puissamment et qui incisent et attenuent : si elle est causée d'humours bilieuses, par ceux qui rafraichissent : et ainsi des autres, comme nous dirons au progrès de ce Traité, en la cure de chaque fièvre en particulier.

CHAPITRE V.

DES MOYENS DESQUELS ON SE SERT
A GUERIR LES FIÈVRES.

Il faut parler en ce chapitre des instrumens ou remedes qui peuvent seruir à obtenir la fin des trois indications que nous auons expliquées au chapitre precedent. Car ce n'est pas tout de dire qu'il faut se seruir de remedes froids pour esteindre la fièvre, qu'il faut couper la cause de la fièvre par son contraire, et qu'il est necessaire de restablir et conseruer les forces du malade : il faut sçauoir par quels instrumens ou moyens nous pouuons venir à la fin de ces desseins. Or ces instrumens sont trois, autant qu'il y a de sortes de remedes en la partie de medecine qu'on appelle therapeutique, sçauoir la *diète*, la *chirurgie*, et la *pharmacie*.

La *diète* n'est autre chose que l'ordre et la regle qu'on doit garder, non seulement au boire et manger, mais aussi en l'usage des six choses que les medecins appellent *non naturellés*, qui sont l'*air*, le *boire* et le *manger*, le *dormir* et le *veiller*, l'*exercice* et le *repos*, la *moderation* aux affections et passions de l'ame, et l'*excretion* et *retention*, ou *repletion* et *inanition*. Par la *chirurgie*, nous entendons les operations de la main qui seruent à la guerison des fièvres. Et par la *pharmacie* l'usage des medicamens, soit purgatifs, soit alteratifs, qui doivent estre employés à la cure des mesmes fièvres.

Pour ce qui est de la diète des fièvres, nous pouuons definir en general qu'elle doit estre rafraichissante et humectante tant que faire se pourra,

ayant esgard à la nature du malade, à son aage, à sa coustume, et au pais où il est. Et à fin de particulariser ceste regle, et rendre nostre doctrine plus claire et intelligible, nous disons que l'air que hument les malades doit estre froid et humide : que si la saison ne le permet, il faut le preparer par l'art de medecine, arrousant la chambre du malade d'eau fraiche, semant par icelle des fueilles de violiers de Mars, de vigne, de laictues, des fleurs de nenuphar et de roses, et choses semblables : d'autant que par ce moyen l'air estant rendu froid et humide, imprime à tout le corps les mesmes qualités, et bien d'auantage au poulmon et au cœur, ausquels il est porté directement par la respiration : ce faisant on modere l'interperie chaude et seiche de la fièvre par la premiere indication, qui est de guerir le mal par son contraire. Pareillement la qualité des viandes doit estre froide et humide, pour les mesmes raisons, prenant garde que telles viandes soient aisées à cuire, et de bon suc, et qu'on en donne en telle quantité qu'elle suffise à entretenir les forces et la vertu du malade, et en temps où elles puissent toujours profiter, et ne nuire iamais. Les meilleures viandes et plus communes des febricitans sont bouillons, iaunes d'œufs, gelées, pruneaux cuits, pommes cuittes, orges mondés, et autres viandes legeres faciles à digerer, et qui ne chargent point l'estomach. Le boire des febricitans doit estre de l'eau bouillie, de la ptisane faite avec reglisse, orge et choses semblables, et quelquesfois de l'eau meslée avec quelque syrop rafraichissant et humectant, comme est le violat, et de nenuphar. Galien, au neuuiesme de la *Methode*, recommande l'eau froids

pour la fièvre, mais avec certains diorismes et precautions qu'on peut aller voir à loisir dans le mesme auteur. Pour le vin, il leur doit estre defendu, sur tout s'il est puissant, genereux, fort, fumeux et grossier. Pour ce qui est des veilles et du sommeil, elles doiuent estre moderées, en sorte toutesfois que le sommeil soit plus long que les veilles: car combien que les veilles rafraichissent d'auantage les parties interieures, et le sommeil les exterieures, à cause que par les veilles la chaleur s'expand au dehors, et par le sommeil se retire au dedans: si est-ce toutesfois qu'à cause de beaucoup de biens et commodités que le sommeil apporte à l'esprit et au corps, comme d'aider la coction, restablir les esprits, fortifier les puissances de l'ame et du corps, esteindre la soif, arrester les vomissemens, la toux et le flux de ventre, humecter le cerueu et tout le corps: à cause, dis-je, d'un plus grand bien, le sommeil des febricitans doit estre plus long que les veilles. Quant à ce qui est de l'exercice du corps ou du repos, il est tres-asseuré que l'exercice eschauffant et les humeurs et les esprits, que le repos est à preferer, et qu'il doit estre recommandé aux febricitans, puis qu'il rafraichit et humecte, blasmant la façon de faire de Prodicus et Herodicus et de leurs sectateurs, lesquels par l'exercice de luitier et de courir, qu'ils faisoient faire aux febricitans, les tuoient plustost que de les guerir.

Les passions et perturbations de l'ame ne sont aucunement viles aux febricitans: au contraire le repos et la tranquillité de l'esprit leur est necessaire, ostant par ce moyen le trouble des humeurs et des esprits, qui suruiuent par l'excès des passions,

telles que sont la cholere, la ialousie, le chagrin, la tristesse et le desespoir: la ioye moderée par accident, car par icelle le sang se retirant du cœur, qui est le siege de la fièvre, és autres parties du corps, et principalement aux exterieures, elle est cause que le cœur se rafraichit aucunement, et par consequent diminue l'intemperie chaude de la fièvre. Il n'y a point de passion qui fust plus propre aux fièvres que la crainte, laquelle rafraichit les humeurs et les esprits, si ce n'est qu'elle apporte beaucoup de plus grands accidens avec elle: et de fait nous lisons que plusieurs personnes, par crainte et frayeur subite et non preueüe, ont perdu tout à fait la fièvre, par vn extraordinaire rafraichissement du cœur et des parties contenues en iceluy, causé de l'excès de ceste frayeur. Ce que y'adiouste pour donner à entendre qu'il ne faut pas pour esteindre la fièvre vne petite crainte, et telle qu'elle arriue communément: mais qu'il faut vne frayeur extraordinaire et excessiue, qui ait non seulement le pouuoir de faire retirer le sang, les esprits et la chaleur des parties exterieures vers le cœur, mais aussi de rafraichir la chaleur du cœur sans l'esteindre neantmoins tout à fait: en quoy on desconure la difficulté et le peril de ce remede.

Le dernier article des choses non naturelles qu'on doit obseruer pour la fièvre est la retention et euacuation, la retention des choses viles et profitables au corps, et l'euacuation des excremens et superfluités nuisibles. Je ne m'estens point d'auantage au denombrement de telles choses: ie diray seulement que si les excremens du ventre, les vrines, les sueurs, etc., sont retenus trop longtemps au corps

du febricitant , qu'ils augmentent la fièvre , et la diminuent quand ils sont euacués en temps et lieu et en quantité suffisante : comme au contraire , s'il suruient au febricitant vne euacuation d'humeurs froides au lieu des chaudes , il sent la fièvre s'en augmenter : et trouue que ses forces s'abbattent , s'il luy arriue vne euacuation des choses qui doiuent estre retenues au corps , et qui luy sont vtils et necessaires. J'ay rapporté en mon Introduction de chirurgie , chap. 17. ce sixième chef des choses naturelles à la repletion et à l'inanition , et ay particularisé les especes et differences , lesquelles peuuent estre rapportées en ce lieu , et accomodées à nostre intention. C'est pourquoy ie n'en diray rien d'auantage , et passeray à l'autre instrument de la therapeutique , qui est la chirurgie.

Quand nous parlons icy de la chirurgie , nous n'entendons pas parler de toutes les operations de la main qui luy appartiennent , mais de celles seulement qui peuuent seruir à combattre et guerir la fièvre , telle qu'est principalement la saignée. Non pas que la saignée conuienne directement et proprement à la fièvre , mais indirectement seulement , par accident. Le propre de la saignée n'est pas de rafraichir et d'humecter , mais de vider le corps et d'euacuer le sang , à quoy à la verité succede le rafraichissement , par la diminution qu'on fait du sang et de la chaleur qui l'accompagne. Elle peut toutesfois conuenir à la fièvre , par le moyen d'vne de ses causes , qui est la plenitude , laquelle ne peut estre ostée plus promptement et seurement que par la saignée. Pour toutes ces raisons , et pour destourner quelquesfois les fluxions qui se font sur

les parties nobles en la pluspart des fièvres , et aussi pour donner air et vent à la chaleur qui est estouffée dans le corps , comme pareillement pour desgager les obstructions , et pour beaucoup d'autres commodités qu'apporte la saignée au corps , elle est tres-propre et tres-necessaire aux fièvres , en sorte qu'il serait presque impossible de les guerir , si ce n'estoit par son moyen. Et voila principalement l'operation pour laquelle la chirurgie est vtile aux fièvres : bien qu'on se serue encore de quelques autres , mais moins puissantes et moins profitables , comme sont l'application des sangsues , les scarifications faites aux iambes , vsuelle en Egypte , Espagne , et quelques lieux d'Italie : les ventouses et les cornets appliqués sur les espauls , et presque sur tout le corps , avec ou sans scarifications et mouchetures : les sinapismes , vesicatoires et cauteris , et autres choses semblables , lesquelles sont employées à la guerison des fièvres , mais avec bien peu de succès.

J'aurois beaucoup à discourir sur le troisieme instrument qui conuient aux fièvres , qui est la Pharmacie , sinon que ie me reserve au particulier des fièvres. Nous dirons toutesfois en general que la Pharmacie a beaucoup de moyens à employer pour la guerison , qu'elle prend des medicamens tant purgatifs qu'alteratifs , qu'elle donne ou interieurement ou exterieurement , soit pour tout le corps , soit pour quelque vne de ses parties. Les lauemens ou clysteres , les breuuages purgatifs , les emetiques ou vomitoires , les bolus , les pillules , seruent à oster la cacochymie , et à purger le corps de beaucoup de superfluités qui nourrissent et entretiennent la fièvre. Les juleps et apozemes rafraichissans et

humectans, les epithemes, fomentations, linimens, bains, onguens, combattent directement les causes de la fièvre et intemperie chaude et seiche. Les alexipharmques et cordiaux corrigent la malignité des humeurs, donnent de la force et de la vigueur au cœur et parties nobles, et résistent à la pourriture qui se mesle d'ordinaire parmy les fièvres. Bref, il n'y a rien en la pharmacie qui ne puisse aider à la guérison des fièvres, s'il est bien mesnagé par un docte et judicieux medecin, qui sait mesme tirer profit des poisons et venins pour l'vtilité et salut des malades.

CHAPITRE VI.

LA DIFFERENCE DES FIÈVRES.

Encore bien que les philosophes ayent accoustumé de faire suivre la diuision des choses après leur définition : si est-ce toutesfois que ie me suis reserué à parler de la difference des fièvres en ce lieu, et en apporter toutes les especes, à fin d'auoir l'occasion et le moyen de parler de chaque espece de fièvre tout d'vne suite, et sans interruption d'autre matiere. Or les medecins n'ont pas tousiours esté, bien d'accord lors qu'il a fallu assigner les especes et differences des fièvres : c'est pourquoy Galien reprend les anciens pour auoir grandement erré en ce suiet : les vns pour auoir mis moins de differences de fièvres qu'il y en a, les autres pour auoir rapporté celles qui sont accidentelles au lieu des essentielles : et les autres pour auoir supposé, au lieu des differences vtils et necessaires, celles qui sont purement inutiles et

sans profit. De fait, que nous apprenons que les vns ont pris la difference des fièvres de leur inuasion, disans que les vnes prennent sans frisson, les autres avec frisson : quelques-vns les ont prises en l'essence ou condition de la nature de la fièvre, assurant que des fièvres les vnes ont vne chaleur aiguë et mordante au toucher, les autres vne chaleur douce : quelques-vnes qui paroissent douces, et qui se font sentir peu après aigres et mordantes : et quelques autres enfin qui semblent aigres et aiguës, et qui deuiennent douces à la main. Il y en a qui prennent la difference des fièvres de l'intension de leur chaleur, appellant les vnes *bruslantes*, et les autres *tiedes* et debiles : ou bien les diuisent selon les accidens et qualités qui accompagnent ladite chaleur. Par exemple, ils appellent les vnes *seiches* et *salées*, les autres *venteuses* et *horribles* à voir, ils en nomment quelques autres *humides*, *rouges*, *pasles*, *liuides*, *malignes*, *veneneuses*, *pestilentes*, *populaires*, *lentes*, *aiguës*, *contagieuses*, et ainsi des autres. Bref, plusieurs croyent que la distinction des fièvres doit estre prise des humeurs dont elles sont faites, et par consequent que les vnes sont *sanguines*, les autres *bilienses*, les autres *pituiteuses* ou *phlegmatiques*, et quelques autres *melancholiques*. Mais pour dire la verité de toutes ces differences, il n'y en a pas vne qui soit sans reprehension, veu qu'elles sont en partie ou superflues, ou defectueuses, ou inutiles, ou de peu de consideration.

Nous auons dit cy-dessus que la difference des fièvres, selon Galien, doit estre prise du suiet ou matiere où elles s'allument dans nostre corps, qui sont les esprits, les humeurs, et les parties solides, d'où il resulte

trois genres de fièvres, que l'on appelle *spirituelle* ou *ephemere*, *humorale*, et *hectique*: la première desquelles s'allume aux esprits, la seconde aux humeurs, la troisième aux parties solides: et il n'y a aucune autre différence de fièvres qui ne puisse estre rapportée à l'une de ces trois, comme nous verrons en la suite de ce discours.

J'adiousteray toutesfois pour plus grand éclaircissement de ceste doctrine, et pour nous accommoder à la capacité des ieunes chirurgiens, pour l'instruction desquels nous auons ramassé ces preceptes des œuvres des meilleurs auteurs de la medecine, que toutes les fièvres sont *ordinaires* ou *extraordinaires*. J'appelle *ordinaires* celles qui sont communes et vulgaires, et n'ont rien que les accidens communs qui les accompagnent souvent et frequemment, sans soupçon

d'une cause plus cachée, ou d'effets prodigieux et estranges. Les *extraordinaires* sont celles qui ont quelque chose par de-là les communes, soit en leur cause, ou en leurs effets, ou en leurs accidens, ou en quelque autre chose qui les accompagne, comme sont les fièvres pestilentes, les epidemiques, la sueur d'Angleterre, etc. Pour les ordinaires elles sont *essentielles* ou *symptomatiques*: les *essentielles* sont ainsi appellées à cause de leur origine qui vient d'elles mesmes, et non en suite d'un autre mal, comme d'une inflammation de quelque partie, ainsi que font les *symptomatiques*. Or ces fièvres essentielles sont de trois especes, *ephemeres*, *humorales*, et *hectiques*, desquelles nous allons parler particulièrement. commençant aux *ephemeres*.

| | | | | | | |
|----------------------|---|----------------------------|---|-----------------------------------|---|------------------------------|
| Les fièvres sont, ou | } | Ordinaires, et c'est ou | } | Essentielles, et sont trois. | } | <i>Ephemeres</i> . chap. 7. |
| | | Extraordinaires. chap. 36. | | <i>Symptomatiques</i> . chap. 35. | | <i>Humorales</i> . chap. 8. |
| | | | | | | <i>Hectiques</i> . chap. 34. |

CHAPITRE VII.

DES FIÈVRES EN PARTICULIER, ET PREMIEREMENT DE LA FIÈVRE EPHEMERE¹.

Après auoir parlé des fièvres en general, il faut descendre au particu-

¹ Ce chapitre répond au chapitre deuxième du livre primitif, et ce chapitre deuxième avait lui-même passé en très grande partie dans le onzième chapitre du livre *des Tumeurs en general* dès l'édition de 1579. Nous aurons donc à instituer dans ces notes une double collation, pour indiquer les portions du texte qui ont varié ou qui sont restées les mêmes dans ces diverses publications.

lier d'icelles, et commencer à celle qui est la moins perilleuse et de moindre durée. C'est l'*ephemere*, ou iournaliere, ainsi appellée pource que de sa nature elle parfait son cours et son temps en un seul accès, qui ne dure pas d'auantage que vingt-quatre heures, qui est l'espace d'un iour naturel, ce qui a pareillement fait qu'elle a esté nommée *diare*, qui vaut autant à dire chez les Latins qu'*ephemere* chez les Grecs, et *iournaliere* aux François. Cy-deuant nous l'auons appellée *spirituelle* ou *spiritueuse*, d'autant qu'elle s'allume aux esprits du cœur, qui luy seruent de suiet et de matiere. On peut donc la definir, *une intempe-*

rature chaude et seiche allumée aux esprits vitaux, par l'espace de vingt-quatre heures seulement. Son temps est fort court, parce qu'estant allumée aux esprits, comme en vne matiere ténue, subtile et fort aisée à dissiper, elle ne peut subsister d'auantage : ne plus ne moins que nous voyons que le feu qui se prend à la paille, ou à quelque autre matiere deliée et subtile, s'esteint incontinent et est de fort peu de durée.

Sa cause est tousiours externe, et vient de dehors, appelée pour ce suiet des medecins *Procathartique* : c'est pourquoy elle est fort diuerse, bien qu'elle se puisse rapporter à quatre chefs principaux, sçauoir : premiere-ment aux choses de dehors qui touchent le corps exterieurement : secondement aux choses qui entrent dans le corps : tiercement aux choses qui apportent passion et alteration à l'esprit ou au corps, ou ensemble à l'un et à l'autre : en quatrième lieu aux symptomes et accidens contre nature. Au premier point se rapporte l'air chaud et estouffant, l'air trop froid et trop sec, les bains d'eau froide ou alumineuse, qui pour estouper les pores du cuir eschauffent les esprits par accident. Au second appartiennent les alimens et les medicamens chauds et acres ; le vin, les especes et choses semblables, mesme les alimens bien temperés, mais pris en trop grande quantité et sans mesure. Le troisième comprend tous les mouuemens et changemens naturels, comme la faim, la soif, la lassitude, ire, fureur, tristesse, longues veilles, etc. Le quatrième regarde principalement la douleur, qui pour estre vn symptome tres-ordinaire, ne laisse pas pour cela d'eschauffer grandement les esprits, et introduire en

iceux une intemperie chaude et seiche. En vn mot, toutes les causes nommées cy-deuant, communes à toutes les especes de fièvres, peuuent exciter la fièvre ephemere, excepté la pourriture ou putrefaction qui est reseruée seulement pour la generation des fièvres putrides ¹. Le bubon

¹ Tout ce début ressemble pour les idées au début du chapitre 2 du livre primitif; mais le texte en est un peu différent, ainsi qu'on va en juger.

« CH. II. — *De la fièvre ephemere.*

» Fièvre ephemere ou diaire, est vne intemperature chaude et seiche allumée és esprits vitaux, ainsi nommée quasi comme iournaliere, du vocable latin *dies*, qui signifie iour : parce que de sa nature elle parfait son cours en vn accez, qui ne dure pas d'auantage que vingt quatre heures, qui est l'espace d'un iour naturel, et ce à cause qu'elle est allumée en un subiet ténu, aisément et en peu de temps dissipable, sçauoir, és esprits.

» Les causes des fièvres ephemeres sont, lassitude, ebriété, ire, fureur, tristesse, longues veilles, grande refrigeration, adustion, baings, mutation de vie declinant à chaleur par application ou prise de medicaments acres, comme venins ou alimens chauds : bref toutes les causes nommées cy deuant causes efficientes, communes à toutes les autres especes de fièvres, peuuent exciter la fièvre diaire, excepté la seconde appelée pourriture ou putrefaction : car icelle nous auons dit estre propre seulement pour la generation des fièvres putrides. »

Le texte est ensuite presque absolument le même jusqu'aux endroits signalés dans les notes suivantes.

Dans le livre des Tumeurs, il auit bien fallu rattacher au phlegmon l'histoire de ces fièvres ; en conséquence le chapitre commençait ainsi :

« CH. XI. — *Des especes des fièvres qui suruiuent au phlegmon, et curation d'icelles.*

» Entre les accidens qui plus communément

mesme, c'est-à-dire l'inflammation et phlegmon des glandules, joint avec vne vlcere manifeste, et prouenant d'vne cause manifeste, excite ceste fièvre diaire : comme au contraire, s'il est sans vlcere, prouenant de cause latente et interieure, comme inflammation et autre vice de partie noble, cerueau, cœur et foye, excite vne autre espee de fièvre, et pire que la diaire, comme escrit Hippocrate en l'Aphorisme 55. du liure 4. où il dit : *Les fièvres qui suruiennent aux tumeurs des glandules sont toutes malignes, excepté les diaires.* Lequel aphorisme toutesfois n'est pas vray en tout et par tout : comme il est aisé à connoistre par les bubons qui suruiennent aux enfans, et par les bubons veneriens, lesquels, bien qu'ils soient sans vlcere manifeste,

ment accompagnent les phlegmons, et plus generalement affligent les malades, sont les fièvres, c'est à dire, intemperatures chaudes et seiches, excitées et allumées au cœur, et d'iceluy departies à tout le corps, par les conduits des arteres. Iceles au phlegmon sont ou diaires, ou synoches non putrides, ou synoches putrides. Fièvre est vne ebullition de ferueur et d'inflammation, que les Grecs appellent Feu : car de quelque espee que ce soit, est tousiours fondée en chaleur contre nature. De la nature et enuironnement desquelles ie diray icy briuevement ce que l'en ay appris de messieurs nos maistres les Docteurs en medecine, avec lesquels l'ay hanté et pratiqué.

« Fièvre ephemere ou diaire, etc. »

A partir de cet endroit, le texte suivait à très peu près celui de l'édition primitive ; seulement, à la fin du premier paragraphe, après ces mots, *és esprits*, l'auteur ajoutait : *et ne gist point en pourriture, mais en vn esprit exhalatif embrasé.* De même au deuxième paragraphe, parmi les causes de ces fièvres, il ajoutait : *la faim, densation ou astriction de cuir.* Et enfin, là même où le texte primitif

sont toutesfois ordinairement sans fièvre dangereuse : aduertissement que doit bien noter le ieune chirurgien.

Les signes communs de la fièvre ephemere sont, chaleur douce, haliteuse et suave à l'atouchement : le pouls viste et frequent, quelquesfois grand et fort, quand la diaire est causée de courroux et de fureur, autres fois petit lors qu'elle est causée de fascherie, tristesse, faim, froid, crudité, au reste egal et bien réglé. Les signes tres-certains et pathognomoniques sont, si la fièvre est suruenue non lentement et peu à peu, mais subitement et inopinément de quelque cause externe et euidente, sans que le malade aye esté premierement degousté, sans auoir senti vne lassitude spontanée, sans pro-

et le texte posthume se rejoignent, à l'occasion du *bubon*, le texte intermédiaire était un peu différent :

« Le bubon mesme, c'est à dire l'inflammation et phlegmon des glandules, excite cette fièvre, selon l'aphorisme qui dit, que les fièvres qui suruiennent aux tumeurs des glandules sont toutes malignes, excepté les diaires. Lequel aphorisme doit estre bien entendu, et pris avec la distinction de Galien, disant cela s'entendre seulement des tumeurs qui viennent aux glandules sans cause manifeste. Car autrement, les fièvres qui en suruiennent ne sont tousiours dangereuses : comme nous voyons par les bubons qui suruiennent souuent aux enfans, et par les bubons veneriens, qui sont sans inflammation, ou corruption de foye : car tels sont ordinairement sans fièvre dangereuse : aduertissement que doit bien noter le ieune chirurgien. »

Et enfin un peu plus loin, cette phrase du texte actuel qui se retrouve aussi dans le texte primitif : *ie ne fais mention des vrines,* se trouvait supprimée.

fond sommeil, oscitation et haille-ment, sans grande douleur, sans iactation du corps et inquietude, sans horreur et grand frisson, bref sans aucun autre fascheux symptome. Je ne fais point icy mention des vrines, pour les causes que j'ay dites cy-deuant, et aussi à raison que le plus sounent en ces fièvres icy les vrines sont semblables à celles des sains: outre qu'en si peu de temps que les dites fièvres durent, il ne se peut faire grand changement de la masse du sang, de laquelle l'vrine donne connoissance, et non des esprits qui sont les propres suiets des fièvres ephemes. Cy-dessus j'ay dit que ceste fièvre n'a qu'un accès, lequel dure un iour de sa propre nature, combien qu'il s'estende quelquesfois iusques à trois ou quatre iours: et alors elle se change facilement et degene en fièvre putride, si quelque erreur survient, ou par le defaut du malade, ou par quelque autre chose exterieure. Elle desine et se termine ou par insensible transpiration, ou par une moiteur et sueur naturelle, douce et non fetide ou puante¹: en sorte qu'elle ne laisse après elle aucun symptome ny accident de ceux qui ont accoustumé d'accompagner les fièvres, ou de leur suruiure.

L'ordre de la cure de ces fièvres est double, general ou commun, et particulier à chaque fièvre. La cure generale consiste en six choses non na-

¹ Le paragraphe s'arrêtait ici à la fois dans l'édition de 1575 et dans celle de 1579; et de même aussi le suivant reprenait directement par ces mots: *La cure generale*, etc. Mais il faut ajouter que dans le chapitre de 1579 ces deux paragraphes se trouvaient séparés par une description de la fièvre synoque non putride, que nous retrouverons plus loin au chapitre 9.

tuelles, qu'on doit ordonner par la voye de contrariété à la cause desdites fièvres. En premier lieu, les bains d'eau tiede et naturelle sont tres-vtiles, pourueu que le malade ne soit point plethorique, plein d'excremens, ou autrement suiet à catarrhes et defluxions: pource qu'en fondant et liquefiant les humeurs, et en relaschant les parties, on seroit cause d'exciter ou augmenter le catarrhe: c'est aussi pourquoy en tel accident on doit euitter les frictions et onctions faites avec les huiles tiedes, qui d'ailleurs sont fort vtilles à ces fièvres, principalement quand elles sont causées par trauail excessif, par adstriction des pores, et par les bubons¹. Que la nourriture soit rafraichissante et humectante, faite de viandes legeres, de bon suc, et aisées à cuire et à distribuer. Pour le boire on peut donner de petit vin, et bien trempé, d'autant qu'il rafraichit, prouoque les vrines et les sueurs, humecte et fortifie l'estomach, et recrée les esprits. Qu'on se donne toutesfois bien garde de le donner lorsqu'il y aura douleur de teste, et quand la fièvre sera excitée

¹ Le texte variait ici en 1575 et en 1579. On lisait:

« Au reste que ceste regle te soit generale, d'opposer à chaque cause dont ceste fièvre aura esté excitée, son contraire pour remede, comme au trauail le repos, aux veilles le dormir, à la colere et fascherie toutes choses plaisantes, propos ioyeux et recreatifs: au bubon la curation de l'vlcere dont il aura esté excité, en apres celle du bubon, enfin de la fièvre. Le vin mediocrement trempé, selon la coustume du malade, est vtile en toutes les causes de la fièvre diaire, excepté quand il y aura douleur de teste, quand elle est excitée de courroux, et d'un bubon, etc. »

Dans son nouveau traité, il a réservé cette regle générale pour la conclusion du chapitre.

de courroux et d'un bubon : car, principalement en ces derniers cas, il faut retrancher tout à fait le vin, jusques à tant que l'inflammation ayant passé son estat vienne en sa declinaison ¹.

Pour la cure particuliere, il faut tenir pour regle assurée qu'à chaque cause qui aura excité la fièvre, il est necessaire d'opposer son contraire pour remede, comme au traueil le repos, aux veilles le dormir, à la cholere et fascherie, toutes choses plaisantes et agreables, propos ioyeux et recreatifs : au bubon la curation de l'ulcere dont il aura esté excité, en après celle du bubon, et enfin celle de la fièvre. Ne ne parle point icy ny de la saignée, ny de la purgation, d'autant que la fièvre estant courte, sans peril, et sans l'impureté du sang et des humeurs, tels remedes genereux seroient icy hors de saison.

CHAPITRE VIII.

DE LA FIÈVRE HUMORALE, ET DE SES DIFFERENCES

Pour esclaircir les differences des fièvres, il est besoin de s'arrester au

¹ Ici se terminait le chapitre 2 du livre primitif. Le chapitre 11 du livre des *Tumeurs en general* n'étant pas uniquement consacré aux fièvres diaires, se terminait par un long article sur les *fièvres synoches putrides*; mais auparavant il contenait ce court paragraphe qui a encore rapport à la fièvre diaire, et qui n'a pas été reproduit dans le livre posthume :

« Ceste sorte de fièvre tranaille assez souvent les petits enfans. Lors donc leurs nourrices doiuent estre pensees comme si elles

precepte de Galien, qui nous aduertit que la fièvre ayant son siege dans le cœur, elle ne peut auoir plus de differences qu'il y a de parties dans iceluy. Or est-il que dans le cœur nous n'y considerons que trois parties, scauoir le corps et la substance du cœur, les humeurs qui sont contenus dans iceluy, et qui seruent à le nourrir : et enfin les esprits vitaux, qui sont continuellement engendrés en iceluy. Partant il ne peut y auoir plus de trois genres de fièvres, dont la premiere est allumée comme il a esté dit dans la propre substance du cœur : la seconde aux humeurs d'iceluy : et la troisième aux esprits. Nous auons parlé de ceste derniere en premier lieu, comme la moins perilleuse et la plus seure. Il faut parler maintenant de celle qui s'allume aux humeurs, et qui pour ce suiet est nommée *humorale* : qui à vray dire n'est autre chose qu'une intemperie chaude et seiche introduite dans les humeurs du cœur. Or nous ne parlons point du moyen que ceste intemperie s'introduit, scauoir si c'est par simple alteration, ou par putrefaction et pourriture. Car lors que nous viendrons à parler des causes de chaque espeece de fièvre humorale, ceste difficulté sera esclaircie. Il faut donc parler de toutes les especes de ceste fièvre, et en faire un denombrement le plus methodique que faire se pourra, estant vne chose tellement obscure et embrouillée dans les auteurs, que si ie n'y apporte de l'ordre, il sera impossible au ieune

mesmes auoyent la fièvre, à fin de rendre leur lait medicamenteux. Il sera aussi bon de baigner l'enfant, et apres le bain, l'oindre d'huile violat le long de l'espine du dos et poietrine. »

chirurgien d'entrer en la connoissance d'un si grand nombre de fièvres qui sont rapportées à cette espee.

Or l'estime que ceste fièvre estant nommée du nom des humeurs, elle peut estre premierement diuisée en autant de differences qu'il y a d'humeurs. C'est pourquoy ayant quatre humeurs en nostre corps, le sang, la bile, la pituite et la melancholie, il y aura par consequent quatre genres de fièvres humorales, la *sanguine*, la *bilieuse*, la *pituiteuse*, et la *melancholique*. Que si ladite fièvre est seule et simple, sans estre meslée avec vne autre fièvre, alors ceste fièvre s'appellera *simple humorale* generalement parlant, et en particulier se fera nommer d'un nom propre et conueenable à sa nature. Que si elle se mesle avec deux ou plusieurs fièvres ensemble, pour lors elle sera *compliquée* ou *composée*, et sera appellée des noms qui seront rapportés cy-dessous.

Voila en general la diuision des fièvres humorales. Pour le particulier, la fièvre qui vient du sang est appellée *synoque*, et est toujours continue, n'ayant qu'un accès depuis son commencement iusques à sa fin: mais quelques fois elle a des exacerbations, c'est à dire que sa violence redouble par certains periodes, et se fait sentir avec plus de vehemence et de chaleur. Que si le sang dont elle se fait est seulement eschauffé contre nature, sans qu'il se pourrisse, alors ceste fièvre est nommée *simple synoque*: mais si elle se fait par pourriture et putrefaction, pour lors elle s'appelle *synoque pourrie*, laquelle toutesfois et quantes

qu'elle a des exacerbations qui vont en croissant et deuançant, s'appelle *Epacastique* et *Anacastique*, c'est à dire croissante et deuançante. Que si elle en a qui aillent en diminuant, elle est nommée *Paracastique*. Que si elle garde un mesme degré de chaleur et de vehemence depuis le commencement iusques à la fin, elle est appellée *Homotone* et *Acmastique*. Voila pour la fièvre du sang

La bilieuse est continue ou intermittente, c'est à dire, ou qu'elle n'a iamais interruption depuis le commencement iusques à la fin, ou bien qu'elle cesse tout à fait par certains interualles. La continue est double, *l'ardente* ou *causonide*, et la *terce continue*. L'intermittente pareillement est double, la *terce vraye* et la *terce bastarde*.

La fièvre pituiteuse a trois especes, la *quotidiane*, *l'epiale* et la *typirie*. La *quotidiane* est *intermittente* ou *continue*: celle-là est la *quotidiane vraye*, ou la *quotidiane bastarde*: celle-cy est appellée *quotidiane continue*.

La melancholique est *continue* ou *intermittente*: celle-là se nomme *quarte continue*: celle-cy est ou *quartaine*, ou *quintaine* ou *sextaine*, etc., desquelles la *quartaine* est ou *vraye* ou *bastarde*.

Voila pour ce qui est des fièvres humorales simples. Les composées sont plusieurs, la *demy terce*, ou *hemitritée*, les *doubles tierces*, les *doubles* et *triples quartes*, et les fièvres appellées *confuses*, desquelles nous parlerons amplement, après que nous aurons expliqué par le menu chaque espee de fièvre humorale, que nous auons racourcies en ce tableau.

| | | | | | | | | |
|---------------------|---|-------------------------------------|--|--|-------------------------------------|---------------------------------------|--|---|
| La fièvre humorale | Simple et se fait de | Sang, d'où vient la | } <i>Synoque simple.</i> { <i>Homolone.</i> } chap. 9. | } <i>Synoque pourrie.</i> { <i>Epacnastique.</i> } chap. 15. | } <i>Paracnastique.</i> } chap. 10. | | | |
| | | | | | | Bile, et est | } <i>Intermittente tierce et est</i> { <i>Vraye.</i> } chap. 19. | } <i>Bastarde.</i> } ch. 22. |
| | | | | | | | | |
| | | | | | | Pituite, et est | } <i>Quotidiane.</i> { <i>Intermittente</i> } <i>Bastarde.</i> } chap. 25. | } <i>Continue (Quotidienne continue)</i> } c. 26. |
| | | | | | | | | |
| Melancholie, et est | } <i>Intermittente.</i> } <i>Quar-</i> { <i>Vraye.</i> } c. 28. | } <i>taïne.</i> } <i>Bastarde</i> } | | | | | | |
| | | | } <i>Continue (Quarte continue.)</i> } c. 30. | } <i>Sextaine.</i> } ch. 29. | } <i>Octaine, etc.</i> } | | | |
| Composée | } <i>Demi tierce.</i> } chap. 31. | } <i>Double tierce.</i> } chap. 32. | | | | } <i>Double et triple</i> } chap. 32. | } <i>quarte.</i> } chap. 33. | } <i>Confuse.</i> } chap. 33. |

CHAPITRE IX.

DE LA FIÈVRE SYNOQUE SIMPLE ¹.

Entre les fièvres qui se font de la masse du sang, ou du sang le plus pur qui soit dans les humeurs, est la fièvre synoque simple, ainsi appelée à la différence de la synoque pourrie : celle-là se faisant seulement par l'in-

¹ Le livre primitif ne parlait pas de cette fièvre, sinon dans une courte parenthèse placée à la fin du chapitre 3 (voyez ci-après la note 1 de la page 102); mais l'auteur y avait consacré un paragraphe spécial dans le chapitre 11 du livre des Tumeurs.

« Les fièvres synoches non putrides, s'engendrent de sang non corrompu, mais seulement eschauffé outre mesure, faisant grande euaporation par tout le corps. D'où vient que les veines se monstrent enflées, la

inflammation et eschauffement du sang, et celle-cy par la pûtrefaction qui s'introduit en iceluy. Quelques-vns confondent la première avec l'ephe-mere qui dure plusieurs jours, et qui pour ce sujet est improprement appelée diaire. Or se faisant du plus pur sang du corps, qui est grandement vaporeux, elle fait paroître

face enflambee, les yeux rouges et ardens, l'expiration chaude, toute l'habitude du corps humide : le tout à raison de l'ebullition du sang et desdites vapeurs, qui est cause que telle fièvre quelquesfois est appelée humorale. Les petits enfans y sont subiets, comme aussi toute personne sanguine sans cacochymie. La façon de guarir telle fièvre est semblable à la cure de la fièvre diaire. Parquoy ce que nous dirons de l'une se pourra accommoder à l'autre, sinon que la saignée est icy bien requise. »

Ce paragraphe était placé avant celui qui traitait de la curation de la fièvre diaire. Voyez la note 1 de la page 91.

les veines et tout le corps comme bouffi et enflé, ce qui a donné occasion à quelques medecins arabes de l'appeller *sinocus inflatiua*, synoque enflante et bouffante. Ce genre de fièvre, pour n'auoir qu'un accès depuis le commencement iusques à sa fin, et pour auoir vn mesme degré de chaleur en tout le temps qu'elle dure, sans accroissement, sans diminution, est mis au rang des fièvres que l'on appelle *continues*, c'est à dire, qui durent sans cesser, depuis le premier point de leur inuasion iusques au dernier point qu'elles finissent, sans aucune interruption ou relasche, ainsi qu'il arriue aux fièvres que l'on nomme *intermittentes*. Je ne m'arreste point à expliquer les differenees que l'on apporte entre les fièvres *continues* et *continentes*, que l'on dit *continuas* et *continentes*, et par les Grecs *συνέχους* et *συνεχέως*. Je me contenteray d'aduertir le ieune chirurgien qu'il y a deux sortes de continues, l'une qui garde tousiours vn mesme estat et degré de chaleur depuis son commencement iusques à sa fin, telle que l'on peut dire estre la fièvre synoque simple : et l'autre qui ne garde pas tousiours vn mesme estat, mais quelquesfois augmente de chaleur, autresfois diminue, par fois a des exacerbations et redoublemens, et par fois a des remissions et diminutions : et telles sont toutes les fièvres putrides.

De tout ce discours, nous tirons ceste conclusion pour l'intelligence de la fièvre synoque simple, que c'est *une fièvre continue d'un seul accès, allumée dans les esprits et dans la partie la plus ténue et subtile du sang*. Elle est *continue*, à cause que le sang allumé dans toutes les veines et artères du corps, ou à tout le moins

dans les plus grandes, communique continuellement la ferueur au sang du cœur : ce qui ne se feroit pas si ce sang n'estoit contenu que dans les petites veines, ou en celles qui sont grandement esloignées du cœur. l'ay dit qu'elle n'auoit qu'un accès, d'autant qu'elle est tousiours en mesme estat depuis son commencement iusques à sa fin, encore bien que quelques-vns la diuisent en *Homotone* ou *Acmaistique*, *Epaemastique* ou *Anabatique*, et en *Paracmaistique*, que les Latins disent *Æquales*, *Crescentes*, *Decrescentes*. Car si la chaleur demeure tousiours egale du commencement iusques à la fin, c'est à dire si ce qui transpire et sort par les pores du corps, qui sont vapeurs et fumées esleuées du sang eschauffé et boüillant dans les veines, est proportionné iustement à ce qui est allumé dans les vaisseaux du sang, elle sera *homotone* ou *egale* : ie veux dire qu'elle demeurera tousiours en mesme et pareil estat tandis qu'elle durera. Mais si les fumées qui s'euaporent sont en moindre quantité et proportion que ce qui est allumé dans les vaisseaux, alors elle sera *epaemastique* ou *croissante* : l'entens que sa chaleur ne sera pas tousiours egale, mais redoublera et augmentera continuellement iusques à sa fin. Que si enfin les vapeurs s'exhalent en plus grande quantité qu'il ne s'allume de sang dans les vaisseaux, pour lors elle sera *paracmaistique* ou *decroissante*, et reconnoistra-on que sa chaleur ira tousiours en s'abaissant et diminuant du commencement iusques à sa fin. Et de là aussi on remarquera en quels corps et en quel estat elle sera moins ou plus perilleuse. Car aux corps rares, poreux et maigres qui s'euaporent aisément, elle est moins dange-

reuse et beaucoup plus courte : aux gras , pleins , charneux et espais , qui n'ont que peu ou point de transpiration , elle est plus longue et dangereuse. Aussi si elle est paracmastique , elle est plus courte et plus douce : si elle est homotone , elle l'est moins que la premiere , mais plus que l'epacmastique , laquelle est la plus longue de toutes et la plus dangereuse , d'autant qu'elle degenee souuent en la synoque putride , qui n'est gueres sans peril.

CHAPITRE X.

DES CAUSES ET SIGNES DE LA SYNOQUE SIMPLE.

La cause de ceste fièvre que l'on appelle *coniointe et inseparable*, qui est celle laquelle par sa presence fait et conserue la fièvre , et par son absence l'oste et fait cesser : telle cause , dis-ie , de ceste fièvre n'est autre chose que la ferueur des esprits et du sang retenu dans tous les vaisseaux , ou à tout le moins dans les plus grands qui sont contenus entre les aisselles et les aines , laquelle venant à se communiquer au cœur , luy imprime ses propres qualités , qui sont la chaleur et la seicheresse : ou pour le dire en vn mot , vne intemperie chaude et seiche. Ceste ferueur est introduite au corps , comme veulent quelques-vns , par les mesmes causes qui font la fièvre Ephemere : ou pour mieux dire par la constipation et obstruction des pores qui sont au cuir , et ensuite par l'estouffement de la chaleur naturelle , lors que la transpiration est empeschée , en sorte qu'elle ne reçoit pas de l'air qui nous enuironne le rafraï-

chissement accoustumé que nous en retirons. Ce rafraichissement icy defaillant , les fumées qui s'exhalent continuellement du sang demeurent enfermées , par consequent remplissent les vaisseaux , rendent le sang pesant , lourd et moins fluide , estouppent pareillement les petits trous dont le cuir est plein : et enfin à la longue apportent la pourriture au sang , comme il arriue aux synoques putrides. Mais en ceste fièvre icy l'estouppement vient particulièrement de la trop grande abondance du sang , que l'on appelle *plethore* , qui avec la *cacochymie* fait les deux causes antecedentes de toutes les maladies. Il est donc necessaire , pour produire ceste fièvre , que le sang surabonde dans les veines : car cela estant il s'esleue d'iceluy vne grande quantité de vapeurs chaudes et bouillantes , lesquelles ne pouuant aisément ny suffisamment s'euaporer (car elles ne sont iamais supprimées tout à fait) s'eschauffent peu à peu et si bien , qu'elles eschauffent les humeurs et introduisent la fièvre. D'icy nous remarquons que ceux qui abondent en sang , et qui ont le corps bien charnu et nourri , dense et espais , sent plus suiets à cette fièvre que les autres. Pareillement elle arriue d'ordinaire au printemps , aux ieunes hommes , à ceux qui se remplissent de bonnes viandes , et boient bien du vin : comme aussi à ceux qui souloient auoir quelque descharge de sang par le nez , hemorrhoides , ou autres va-seaux. Là où ceux qui sont d'vn temperament froid , qui ont peu de sang , qui ont le corps rare , maigre et perspirable , qui se nourrissent peu et qui boient de l'eau , y sont fort peu suiets.

Il semble que ceste fièvre doïue

auoir les mesmes signes que la diaire. Elle les a toutesfois plus clairs et plus euidens. Car bien que la chaleur soit douce, si est-ce qu'elle est plus grande et vn peu plus acree qu'en la diaire. Le cuir est comme moite : l'vrine vn peu plus espaisse et rouge que la naturelle : le pouls est vehement, leger, frequent, plein, grand et egal. Tout le corps et le visage principalement est comme bouffi et plein de rougeur. Les veines sont grosses et enflées de sang : on a par tout le corps tension et lassitude, la teste pesante, la respiration vn peu empeschée, des enuies de dormir, et en dormant des illusions toutes rouges et de sang. Au reste, ceste fièvre n'est point perilleuse, et se termine ordinairement ou par sueur ou par flux de sang vers le quatrième ou le septième iour. Que si toutesfois elle estoit negligée ou mal traitée, principalement en ceux qui abondent en sang, il y auroit à craindre qu'elle ne degenerast en phrenesie, squinance, pleuresie, ou autre maladie qui vient de la plethore, ou bien enfin qu'elle ne se conuertit en vne synoque putride, ou alors elle ne seroit sans danger de la vie.

CHAPITRE XI.

DE LA CURE DE LA SYNOQUE SIMPLE.

La therapeutique ayant trois parties, la *diète*, la *Chirurgie* et la *Pharmacie*, il faut qu'en la guerison de toutes les maladies on ait recours à vn ou à plusieurs de ces chefs : comme nous ferons d'ores-en-auant en la cure de toutes les fièvres, les remedes desquels seront pris de ces trois chefs ensemble.

III.

Et pour commencer à la Synoque simple, ie dis que le genre de viure doit estre rafraichissant et humectant, tenu et leger, à fin de ne surcharger les malades qui ont plus de sang qu'il n'en faut. C'est pourquoy on doit se contenter de bouillons faits au veau et à la volaille, assaisonnés d'herbes rafraichissantes, comme laitue, pourpié, ozeille, buglosse, concombre en la saison. On peut aussi donner des œufs frais bien mollets, des ius de pruneaux, de la gelée faite avec le ius de citron, et non avec le vin, sans beaucoup de canelle. Pour le boire, on ne donnera point de vin, mais de la ptisane seulement, ou de l'eau bouillie avec orge et chiendent. Galien au neuvième de la *Methodé*, chap. 4, conseille de donner de l'eau froide et crue tant que les malades en voudront et pourront boire. A laquelle opinion plusieurs medecins ne s'accordent pas, pour les accidens qu'on en a veu arriuer. Car on a reconneu que l'eau froide estoit grandement contraire à ceux qui ont peu de sang et de chair, qui ont les visceres bouffis ou enflés, ou pleins d'obstructions causées par des humeurs crasses, visqueuses ou pituitieuses, et qui ont l'estomach et les parties nerveuses grandement foibles et delicates. A ces personnes icy l'eau froide donnée sans mesure et sans regle apporte l'Hydrôpisie, difficulté de respirer, tremblement des membres, conuulsions, lethargies, et autres violens accidens, surtout quand telles gens ne sont pas accoustumés à boire de l'eau. Que s'il s'en trouue qui ayant accoustumé ce breuage, et qui ayent les entrailles bonnes et vigoureuses, l'estomach bon et fort, et grande quantité de sang dans les veines, à ceux-cy on peut leur laisser

7

boire de l'eau froide, pourveu que ce ne soit point au commencement ny en l'accroissement de la fièvre, mais en sa vigueur, et lors que les signes de coction apparoissent. Car pour lors l'eau froide fortifie tellement les parties solides, et recrée tellement la chaleur naturelle, qu'elle en cuit mieux les humeurs, retenant les bonnes et chassant les mauuaises et superflues, soit par le vomissement, soit par les selles, soit par les sueurs.

Pour les remedes pris de la Chirurgie, la saignée tient le premier lieu, sur tout en ceste fièvre où il est question de plénitude. Or est-il que par la voye des contraires, la plénitude du sang ne se peut mieux guerir que par l'euacuation d'iceluy, à quoy la saignée a esté inuentée par l'art de medecine: outre que par accident elle profite grandement à rafraichir le sang et les esprits, et à rendre la liberté aux conduits qui sont estoupés ou bouchés. Voila pourquoy le but principal en ceste fièvre estant destiné à oster premierement la plénitude du corps et à diminuer le sang, et puis après à ourir les passages, à atténuer les choses espaisées, à inciser les gluantes, à prouoquer la transpiration, à esteindre la ferueur de la fièvre, et à fortifier les parties du corps foibles et abbattues par l'oppression des humeurs: on a reconneu qu'il n'y auoit rien de plus excellent à tous ces effets que de tirer promptement du sang en ceste maladie, non vne fois seulement, mais deux ou trois fois, selon la vehemence du mal, la force du malade, et le degré de la plénitude que l'on observe en luy. Galien, au lieu cy-dessus allegué, ordonne la saignée iusques à defaillance de cœur, et presque iusques à l'esuanouissement, pour

quelque nombre de raisons qu'il propose tres-iudicieusement. Toutesfois cela est si perilleux et apporte telle espouante au malade et aux assistans, outre beaucoup d'accidens qui en peuuent suruenir, et desquels Galien mesme fait mention, que le plus seur est de conseruer tousiours les forces du malade, et tirer plustot du sang cinq et six fois par interualle que d'en oster vne seule fois si profusement. L'on a obserué en ceste fièvre que ceux qui n'ont pas tiré du sang hardiment ont precipité quelquesfois les malades à des flux de sang par le nez si desmesurés et excessifs, qu'ils en ont pensé perdre la vie. Car la nature se trouuant par fois grandement irritée, soit par l'abondance, soit par l'acrimonie des humeurs, ou autrement, s'oublie tellement, qu'au lieu d'vne crise elle fait vne hypercrisie, et au lieu d'vne euacuation iuste et modérée, fait vn desbordement desreglé et pernicieux.

Quant aux remedes Pharmaceutiques, il est de besoin, premier que de saigner, si le ventre estoit serré, de donner vn lauement emollient, lequel on pourra continuer tous les iours, à fin de rabattre beaucoup de fumées, rafraichir le dedans, et vider beaucoup d'ordures qui s'amassent tous les iours de la nourriture que l'on prend. Plusieurs prescriuent des juleps et apozemes rafraichissans et aperitifs, préparés avec vne decoction de chiendent, de cichorée sauuage, d'ozeille, endiue, laitue, pimpernelle, buglosse, bourache, capillaire, orge, semences froides, fleurs cordiales, et de nenupar, en y adioustant les syrups violat, de nenupar, de limons, de cichorée simple, aceteux simple, de pommes simple, et autres de pareille qualité.

On ordonne aussi des epithemes, partie sur le cœur, partie sur les hypochondres, à fin d'esteindre la ferueur du sang, et empescher que pareille intemperie ne s'attache trop fixement au cœur, et autres visceres.

On se doit donner garde de purger au commencement de ceste fièvre: mais on doit attendre que les signes de coction apparoissent aux vrines et aux excremens, et pour lors on peut donner des medicamens doux et benignins, comme est la casse, les tamarins, et le sené de Leuant, avec les syrops de cichorée ou de pommes composés: ou bien on donnera le lenitif, ou le catholicon double de rheubarbe, fuyant tant qu'il sera possible les purgatifs où il y entre du diagrede et scammonée. Je n'approuve point les vomitifs en ceste fièvre, et n'en ay iamais veu aucun bon effet¹: ils ne seruent qu'à troubler la nature et tourmenter le malade, et ne vuident rien de la cause coniointe.

Je ne mets point icy en ligne de compte beaucoup d'autres medicamens, comme les orges mondés, les iuleps pour dormir, les opiates, tablettes et poudres cordiales, les linimens, frontaux, et pastes confortatives, avec vn nombre infiny d'alexiteres et alexipharmques, desquels on a de coustume d'amuser les malades: car la fièvre n'estant pas perilleuse d'elle-mesme, elle n'a pas besoin de tant d'appareils, qui en outre ont quelquesfois plus de monstre que d'effet.

Il y a quelques recens², qui après Nicolas de Florence constituent vne

¹ Voici un des endroits où l'auteur parle en son nom et d'après son expérience; j'aurai toujours soin de les signaler.

² Il entend parler de Fernel. — Cette note est des éditeurs de 1628.

fièvre synoque simple, engendrée de la bile et de l'agitation des plus chaudes humeurs du corps, sans toutesfois aucune pourriture. Ce que ie ne crois pas neantmoins trop aisément, veu que si ceste fièvre se fait de la bile, il est necessaire qu'elle ait pareils redoublemens qu'ont les autres qui en sont faites, et qu'elle ait des periodes de trois en trois iours. Il est plus vraysemblable que telle fièvre se fait du sang le plus subtil, qui quelquesfois est appellé de quelques-vns bile, à cause de sa subtilité, et de son escume: mais à n'en mentir point ce n'est que pur sang, et qui partant ne peut faire de fièvre autre que synoque simple sanguine.

CHAPITRE XII.

DES FIÈVRES PUTRIDES EN GENERAL, ET DE LEVRS DIFFERENCES.

Avant que de parler des Synoques putrides, il nous faut esclaircir quelques difficultés, sans lesquelles on ne sauroit comprendre ce que c'est que fièvre putride, ny comment elle se fait, ny mesme en quelle façon elle differe des autres. Voila pourquoy nous dirons quelque chose d'elles en general, de leurs causes, signes et curation, à fin puis après de l'appliquer au particulier de la synoque putride.

Il y a eu grand debat entre quelques autheurs anciens et modernes, touchant l'existence de ces fièvres: les vns assureans qu'il n'y auoit aucunes fièvres putrides, les autres tenans le contraire: et ceux cy ont tellement fortifié leur party de fortes raisons et de bonnes experiences, que

pour maintenant on ne renouque plus en doute ceste verité : si bien que l'on tient pour constant et assuré qu'il y a des fièvres putrides, soit continues, soit intermittentes. Mais s'il y a eu du debat touchant cest article, il y en a bien vn plus grand touchant la nature de la pourriture, pour sçauoir si la definition qu'en donne Aristote s'accorde à celle de Galien, et s'il y en a vne naturelle, vne autre contre nature: vne generale et vne particuliere: vne du tout, et vne de partie: et finalement s'il y a difference entre pourriture et putrefaction. Je renouye l'esclaircissement de toutes ces difficultés aux philosophes et aux medecins, me reseruant à expliquer aux chirurgiens ce que c'est que fièvre putride, et les causes pourquoy les humeurs se pourrissent au corps.

Fièvre putride n'est autre chose qu'une *intemperie chaude et seiche, allumée dans le cœur par le moyen de quelque humeur qui se pourrit dans le corps*. Or l'humeur qui se pourrit, ou immediatement elle est contenue dans le cœur, ou hors du cœur: si c'est au cœur, c'est l'humeur mesme qui excite la fièvre: si elle est hors du cœur, ce n'est que sa vapeur et sa fumée. D'auantage, si ceste humeur est contenue au cœur, ou dans les grands vaisseaux qui sont entre les aisnes et les aisselles, la fièvre est rendue continue à cause que sa vapeur est portée au cœur sans aucune intermission, iusques à ce que l'humeur cesse de se pourrir. Mais si l'humeur est hors des grandes veines, releguée aux parties eslongnées du cœur, la fièvre ne se fait qu'intermittente, à cause que sa vapeur ne peut pas estre continuellement portée au cœur, pour les rai-

sons que nous dirons cy-apres. Si bien que par ce discours nous apprenons qu'il y a deux sortes de fièvres: l'une qui est continue, qui n'a qu'un accès depuis le commencement iusques à la fin, encore bien qu'il dure quelques-fois non seulement plusieurs iours, mais aussi plusieurs semaines et plusieurs mois, selon que la fièvre est courte ou longue, et qu'elle se rencontre en vn corps bien ou mal fait, chargé de peu ou de beaucoup d'humours, et vsant de bon ou de mauvais regime de vie: et l'autre sorte de fièvre est intermittente.

Que si l'on veut vne particuliere distinction des fièvres putrides, disons que ses especes et ses differences sont prises, ou bien des lieux où les humeurs se pourrissent, ou bien de la variété des humeurs qui reçoient et endurent pourriture¹. Pour le regard et la variété des lieux, j'ay dit qu'elles estoient distinguées en continues et intermittentes, et que les continues estoient celles desquelles la matiere et l'humeur putride est contenue et enfermée és grands vaisseaux qui sont entre les aisnes et les aisselles. Car de

¹ Toute la fin de ce paragraphe et même du chapitre se retrouve au chapitre 3 du livre primitif de 1575. Celui-ci commençait par exposer les causes des fièvres putrides (voyez les deux premières notes du chapitre suivant), après quoi il continuait:

« Les causes de pourriture et des fièvres putrides ainsi expliquées, faut maintenant passer à la diuision d'icelles. La diuision des fièvres putrides en certaines et différentes especes, est prise de la difference et diuersité des lieux où les humeurs se pourrissent, ou de la distinction et variété des humeurs qui reçoient et endurent pourriture. Pour le regard et variété des lieux, etc. »

Le texte se suit alors presque mot pour mot jusqu'à la fin du paragraphe.

ces lieux là , tant à cause de l'abondance de l'humeur pourri destiné à la nourriture de tout le corps , que pour le voisinage qu'ils ont avec le cœur, qu'aussi à cause de l'amplitude et capacité des conduits et canaux, il arrive continuellement et sans intermission que quelque portion de la substance de l'humeur qui se pourrit, ou à tout le moins sa vapeur et exhalaison putride est portée au cœur, seul et vray siege de la fièvre , et où elle l'entretient tant et si long temps, que par la force et action de la chaleur tout cest humeur pourri soit en vn coup resout et digéré , ou cuit , euaqué et chassé hors du corps. C'est pourquoy les fièvres continues, dès leur commencement iusques à la fin, n'ont qu'vn accès sans aucune intermission franche et absoluë : ie dis franche et absoluë , parce que ceux qui sont tourmentés de fièvres continues peuuent bien auoir quelque relasche de l'ardeur de leur fièvre, de sorte qu'ils ne la sentent si fascheuse qu'auparauant, mais non pas qu'ils en soient tellement quittes comme ceux qui, ayans enduré vn accès de fièvre quarte intermittente, peuuent cheminer et faire leurs affaires, comme s'ils estoient sains, iusques à ce qu'ils soient assaillis d'vn autre nouveau accès : par consequent telle relasche se doit plustost appeler *remission* qu'*intermission*. Les fièvres intermittentes au contraire, sont celles desquelles la matiere hors des veines est contenue et reserrée en la premiere region du corps enuiron les entrailles, scauoir le ventricule, le diaphragme, la cavitè du foye , la ratte , le pancreas , l'omentum et mesentere, parties qui sont quasi comme vn esgout commun de tout le corps, dans lequel toute l'ordure et sentine des humeurs

flue et s'arreste. Telle matiere n'estant contenue es veines, n'est point humeur alimentaire ou suc propre de sa nature à la nourriture du corps , mais plustost vne humeur superflue et excrementeuse, qui deuant que de passer de la vouste du foye en sa partie gibbeuse, est retirée et sequestrée par la prouidence de Nature en ses propres receptacles , à fin de rendre plus pur le reste du bon sang et alimentaire : mais ceste humeur icy superflue, venant enfin par quelque accident, et par quelque vne des cinq causes efficientes des fièvres cy deuant declarées , à se corrompre et pourrir, elle fait la fièvre intermittente , c'est à dire qui a remission franche et absoluë, que les Grecs appellent *apyrexie* , et les Latins *intermittentia* , quittant et reprenant le patient par intervalles et secousses manifestes, tant pource que la matiere et humeur qui fait telle fièvre est plus eslongnée du cœur qu'elle puisse trafiquer avec iceluy par les conduits manifestes des vaisseaux hors desquels elle est arrestée : et aussi parce qu'elle est enfermée et cachée dans la cavitè des parties cy dessus nommées, lesquelles estans de substance membraneuse, dense, et espaisse, ne donnent libre issue à quelque portion ou vapeur de ladite humeur pour estre portée continuellement au cœur, et par ce moyen entretenir tousiours la fièvre : laquelle ne peut estre sans que le cœur soit eschauffé et affecté, comme nous auons montré au commencement de la definition d'icelle.

Voilà la diuision des fièvres prise des lieux où les humeurs se pourrissent : l'autre diuision est prise de la diuersité des humeurs qui reçoient pourriture. Or n'y ayant point au-

cune humeur qui ne se puisse pourrir, il faut qu'il y ait autant d'especes de fièvres putrides qu'il y a d'humeurs. Par cy deuant nous auons arresté qu'il y auoit quatre humeurs, le *sang*, la *bile*, la *pituite*, la *melancholie*: par consequent il y aura quatre differences de fièvres putrides, la *sanguine* que nous appellons synoque putride, la *bilieuse*, la *pituiteuse* et *melancholique*, lesquelles trois dernieres sont ou continues, ou intermittentes, selon que les humeurs qui les font se pourrissent dans les veines ou hors des veines ¹.

¹ Ce dernier paragraphe se retrouve bien en idée dans le dernier paragraphe du chapitre 3 de 1575; mais le texte diffère assez pour mériter d'être reproduit.

« Maintenant pour le regard de la diuersité des humeurs, desquels vn chacun en soy est capable de pourriture, les fièvres putrides sont distinguées en bilieuses (ausquelles si elles sont continues, est rapportee l'espece de fièvre qu'on appelle synoche, c'est à dire continue, causee de la pourriture de toute la masse du sang également temperé de la meslange des quatre humeurs: comme l'autre espece de synoche, causee par vne simple ebullition d'icelle masse sanguinaire, sans aucune pourriture, est rapportee aux fièvres diaires, comme enseigne Galien au liure neuuiesme et onzieme de la Methode, et au deuxieme des fièvres chapitre douzieme), pituiteuses et melancholiques: et icelles ou continues, ou intermittentes, selon que la bile ou melancholie qui pourrist est contenue dans les veines ou hors des veines. »

J'ai déjà dit que cette parenthèse est la seule mention qui soit faite dans le liure de 1575 des fièvres synoches simples, mentionnées avec un peu plus de détails au chapitre 2 du liure des Tumeurs de 1579, et qui ont enfin été traitées au chapitre 9 du liure actuel. Voyez ci-deuant la note de la page 94.

CHAPITRE XIII.

DES CAUSES ET SIGNES DES FIÈVRES PUTRIDES ¹

Après auoir donné la definition et diuision des fièvres putrides, il faut venir à leurs causes et signes, expliquant la façon que les humeurs se pourrissent au corps.

Et desia nous auons enseigné que la cause materielle des fièvres putrides, est la pourriture de l'vn des humeurs desquels nostre corps est composé, ou de plusieurs d'iceux, ou de tous ensemble. La cause efficiente est l'vne des cinq cy deuant expliquées, mais principalement celle que

Le début de ce chapitre répond presque exactement au début du ch. 3 du liure primitif. Il n'y a guere que les premières lignes qui diffèrent.

« CH. III. — *Des fièvres putrides, premiere-ment de leurs causes et especes en general.*

« La cause materielle des fièvres putrides est la pourriture de l'vn des humeurs, desquels est composé nostre corps, ou de plusieurs d'iceux, ou de tous ensemble. La cause efficiente est l'vne des cinq cy deuant expliquées, mais principalement la seconde appelee putrefaction, de laquelle pour ce il faut maintenant parler vn peu plus amplement.

» La putrefaction est excitée en nos corps, et tous autres qui sont mixtes et composés des quatre elements, quand la chaleur qui deust regir les humeurs est au contraire maistrisee par iceux, par faute de competente euentilation. Ainsi voyons-nous iournellement les chairs gardees, etc. »

A partir de cet endroit, le texte se suit presque mot pour mot jusqu'à la fin du paragraphe.

nous auons appelée putrefaction, qui n'est autre qu'une corruption qui arrive aux corps mixtes composés des quatre elements, par le moyen de la chaleur, laquelle au lieu de regir les humeurs se laisse mastriser par iceux, à faute d'une suffisante euentilation et euaporation. Ainsi voyous-nous iournellement les chairs gardées pour l'vtilité du mesnage, se pourrir tant en hyuer qu'en esté, lorsque l'air est chaud et humide, espais et non euentilé : ou bien lors qu'elles sont enfermées en vn lieu remugle ¹ et estroit. De là vient que les hommes sanguins, pour l'abondance du sang qui est chaud et humide, sont plus suiets à pourriture que le reste des hommes, si pour la moindre occasion du monde ils sont priués du benefice de l'euentilation, tant insensible qui se fait par les pores du cuir, que sensible et manifeste qui se fait par la contraction et dilatation des arteres semées par tout le corps, et par l'inspiration et expiration instituée pour le cœur, principalement à celle fin d'attirer vn air frais et nouveau en nous, et chasser de nous celuy qui est fuligineux. C'est pourquoy nous pouuons à bon droit dire que la mere de pourriture, s'il faut ainsi parler, est l'humidité, et le pere la chaleur, non pas toute sorte de chaleur, mais celle qui est infectée des vapeurs fuligineuses retenues dans le corps par faute de leur euentilation. De là nous apprenons que toutes choses qui empeschent la liberté de la transpiration peuuent exciter en nous la pourriture, et par consequent engendrer les fièvres putrides.

Or ces caussont ou internes ou externes. Externes, comme densité et

constriction du cuir causée par l'application de choses astringentes, refroidissantes, desseichantes et emplastiques, laquelle cause proprement et en vn mot est appelée *constipation*. Les internesont plusieurs premierement la plethore, c'est à dire plenitude et excessiue abondance d'humeurs, tant à l'esgard des vaisseaux, qui est nommée *plenitudo ad vasa*, que pour le regard des forces, laquelle est appelée *plenitudo ad vires*. En second lieu, la lenteur, crassité, viscosité et glutincité des humeurs, lesquelles ou occupent et empeschent toute la capacité des vaisseaux, ou bouchent et estoupent les orifices d'iceux, en sorte que l'entrée de l'air qui nous enuironne est defendue, et l'issue des vapeurs fuligineuses empeschée, d'où s'ensuit que la transpiration n'estant pas libre, mais fort contrainte, amene la pourriture dans les humeurs, et ceste cause en vn mot est nommée *obstruction* ¹.

Après auoir ainsi succinctement expliqué les causes principales des fièvres putrides, il faut venir à leurs signes ². Entre lesquels premierement

¹ Après l'étude des causes, le reste du chapitre de l'édition de 1573 était consacré à celle des différences ; celles-ci au contraire ont été traitées dans le texte posthume au chapitre qui précède celui-ci. Voyez la note de la page 101.

² Ce paragraphe est constitué en grande partie par le chapitre 4 tout entier du livre primitif. Voici comment débutait ce chapitre :

« Cu. III.— *Les signes des fieures putrides en general.*

« Les fieures putrides sont distinguees et cogneues en cecy d'aucc les ephemerres, c'est qu'elles ne suruiennent point, etc. »

Et le texte suivait à peu près mot pour mot jusqu'à la fin du paragraphe, à l'ex-

¹ Remugle, humide.

nous mettrons cestuy-cy : c'est que ces fièvres sont distinguées des ephemerres, en ce qu'elles ne surviennent point subitement d'une cause externe et evidente, comme font les ephemerres, mais viennent peu à peu, ayans pour avant-coureur vne inegalité et lassitude spontanée (c'est à dire qui nous tient sans avoir travaillé) vne paresse et pesanteur de tout le corps, vn sommeil turbulent, et souuent vne inquietude du corps et de l'esprit qui empesche de dormir, vne distension et bouffement des hypochondres, vne respiration penible, repletion, tension et tumeur des veines, douleur pesante de la teste et des tempes, accompagnée quelquesfois d'une forte pulsation, degoust, alteration, nausée, vomissement. Mais quand la fièvre est tout à fait formée, elle se reconnoist à ce qu'elle donne vne chaleur bien plus acre, piquante et mordante que l'ephemere ou la synoque simple, principalement en l'augmentation et estat de ses accès. Elle est accompagnée d'inegalité de pouls et de respiration, car la contraction de l'artere qui fait le pouls se sent bien plus legere que la dilatation. Car comme ainsi soit que plusieurs fumées et vapeurs s'excitent et s'esleuent de l'humeur enflammé par putrefaction ou chaleur pourrissante, Nature par la contraction du pouls deprimant l'artere, se haste à les chasser dehors, n'estant au reste si pressée d'attirer l'air froid par la dilatation. Je dis le mesme de la respiration, dont l'expiration est bien plus courte que l'inspiration, à cause de la necessité qu'a le cœur et le poulmon de mettre hors l'air fuligi-

ception de l'avant-dernière phrase du texte actuel : *Je dis le mesme de la respiration, etc.*, qui manquait en 1575.

neux, acre et piquant qui est à l'entour d'eux. L'vrine n'est pas semblable à celle des sains : mais ou bien elle est crue, ou elle est trouble, ou bien acre, ou accompagnée des signes de pourriture d'humeurs, ou d'une odeur puante et fetide.

Ces fièvres-cy sont tousiours pires que les ephemerres et les synoques simples : il est vray qu'entre icelles, celles qui sont intermittentes ne sont pas si mauuaises que les continues, lesquelles ne sont iamais exemptes de peril, estans presque tousiours accompagnées de tres sinistres et mauuais accidens, lesquels plus ils sont facheux, plus ils demonstrent que la fièvre est perilleuse. Elles sont pareillement bien plus dangereuses és corps cacochymes qu'aux autres, comme aussi à ceux qui se nourrissent de mauuaises viandes et mal saines, et qui vsent de quelque grand desreglement en leur façon de viure. Enfin ceux qui ont les entrailles mal faites et mal habituées, ou qui ont quelque partie noble interessée et vicieuse, c'est à dire mal constituée et disposée, sont bien en plus grand danger lors qu'ils tombent en ceste fièvre que ne sont ceux qui ont les visceres bien sains, forts, robustes, et doüé d'un bon temperament.

Il y a finalement des signes pour connoistre les fièvres putrides les vnes d'avec les autres : par exemple si l'on obserue vne chaleur ardente, et vne soif insupportable, non seulement on colligera que c'est vne fièvre putride, mais que c'est celle que nous appellons *fièvre chaude* : de mesme si elle ne prend que de deux iours l'un, ou de trois l'un, on s'assure que la première est faite de bile, et l'autre de melancholie, et ainsi des autres desquelles nous parlerons en leur lieu.

CHAPITRE XIV.

DE LA CURE DES FIÈVRES PUTRIDES
EN GENERAL.

Comme ainsi soit qu'il y a beaucoup de causes concurrentes en la fièvre putride, aussi y a-il en sa cure beaucoup d'indications à prendre, veu que chaque cause doit estre ostée par la deuë administration de son contraire. C'est pourquoy nous disons qu'en general, il n'est pas seulement besoin d'alteration par les choses rafraichissantes, à fin de corriger l'intermperie chaude de tout le corps, comme aux ephemerés : mais qu'il faut en outre vsér de coction et euacuation de l'humeur pourri, qui est la matiere de la fièvre¹. En vn mot, quelquesfois il est besoin de tirer du sang, vne autre fois de purger les humeurs vieieuses et peccantes : tantost il faut esuentiler la matiere qui se pourrit et qui fait les obstructions, aussi faut-il par fois rafraichir, desseicher, inciser, deterger, fortifier. Mais comme toutes ces choses ne peuuent estre

¹ Ce début répond presque exactement à celui du chap. 5 du livre primitif. Le lecteur peut en juger.

« CH. V. — *La curation des fieures putrides en general.*

» Les fieures putrides, pour leur curation en general, n'ont besoin de simple alteration par choses refrigerantes, pour corriger l'intermperie chaude de tout le corps, comme és diaires : mais en onltre de concoction et euacuation de l'humeur pourri, qui est matiere de fièvre. »

Mais après ceci le texte posthume a ajouté des détails assez longs, et nous ne retrouvons la fin du chapitre primitif qu'au 3^e paragraphe du chapitre actuel.

faites toutes à la fois, il faut suivre le conseil que Galien donne à l'onzième de la *Methodé* chap. 16, qui est qu'en la resolution et analyse des causes, ce qui est le dernier trouué doit estre mis le premier en execution, lors qu'il est question de la cure des maladies. C'est donc ce qu'il faut faire en la cure des fieures putrides: il faut commencer à oster la cause qui a esté trouuée la derniere en ordre de la generation d'icelles : par exemple, il faut euacuer la matiere qui fait obstruction. Car si la fièvre ne peut estre ostée tandis que la pourriture demeure, qui est la vraye et propre cause, et si la pourriture ne peut cesser tandis que l'esuentilation est empêchée, et si l'esuentilation ne peut estre libre tandis que l'obstruction perseuere, il faut conclure qu'auant toutes choses, il faut oster les causes qui empeschent la transpiration, qui est l'obstruction ou constipation. Or l'obstruction estant en partie faite, en partie se faisant tous les iours, ce seroit trauailler en vain qui voudroit oster l'obstruction qui est desia faite, deuant que d'empescher celle qui se doit faire tous les iours. Car encore bien qu'on tasche de uider les humeurs qui font l'obstruction, mesme quand on osteroit tout à fait l'obstruction, ce n'est toutesfois rien d'auancé, puis que l'on n'empesche pas que les humeurs n'affluent derechef pour continuer l'obstruction. C'est pourquoy il faut s'arrester à ceste maxime, que pour commencer la guerison des fieures putrides, il faut deuant toutes choses oster l'humeur superflue qui est propre à faire l'obstruction : car ce faisant on empesche qu'il ne se face aucune obstruction dans le corps.

Voicy donc six ou sept chefs qu'il

faut observer en la cure des fièvres putrides. Le premier, est qu'il faut oster les causes euidentes et manifestes, s'il s'en trouue quelqu'une qui puisse augmenter le mal. En second lieu, il faut prescrire un regime de viure propre et conuenable, suffisant d'entretenir les forces, et ne fomentier pas le mal. Tiercement, il faut retrancher la cause antecedente en euacuant les humeurs superflues et vicienses par les voyes conuenables, scauoir par la saignée, ou par la purgation, ou par les deux ensemble. Quatrièmement, il faut degager les obstructions s'il y en a, et procurer par toutes sortes de remedes propres et conuenables, la transpiration et l'euentilation des humeurs. En cinquième lieu, il faut corriger les indispositions du corps et des parties nobles, qui engendrent tous les iours de nouuelles humeurs vicieuses, ou qui corrompent les bonnes. En sixième lieu, si la matiere d'elle-mesme ne chasse les mauuais humeurs, il faut les euacuer, ou bien, si faire se peut, les corriger et les ramener à quelque meilleure trempe. Enfin, il faut corriger l'intemperie du corps et des humeurs, oster la pourriture, restablir les parties en leur premier estat, et rendre à celles qui sont debilitées et affoiblies leur premiere force et vigueur.

Mais il faut icy observer, deuant que venir à l'euacuation des humeurs vitienses, qu'il faut preparer tant le corps que les humeurs¹. La prepara-

¹ Nous revenons ici au texte de 1575, chap. 5 :

« Deuant que proceder à l'euacuation, il faut preparer le corps et les humeurs. »

C'est bien là le début de notre paragraphe actuel. Le reste suit jusqu'à la fin, sauf quelques modifications, et nous signalerons dans

tion des humeurs se fait en attenuant et subtiliant ceux qui sont espais, detergeant ceux qui sont lents, et incisant ceux qui sont viscidos et gluans. Iene mets point icy en controuerse, s'il faut espaisir ceux qui sont trop liquides et ténus: l'en laisse la decision à ceux qui en ont fait des liures entiers¹. La preparation du corps se fait en ostant et ourrant les obstructions, et rendant tous les conduits du corps, tant manifestes qu'insensibles, tant internes qu'externes, ouuerts, libres et transpirables. C'est pourquoy en vain en vne fièvre causée d'obstruction interne, ordonne-t-on choses qui esmeuent les sueurs et les vrines. Car par ce moyen on euacue l'humour crud de la cavitité des veines et entrailles en l'habitude et superficie du corps, auquel lieu, par defect de chaleur suffisante, il ne se peut iamais cuire qu'à tres-grande peine et en fort longtems: là où si on l'eust laissé à l'entour des entrailles il eut peu se cuire aisément, facilement et en peu de temps, à cause de la chaleur puissante qui reside en ces lieux-là: qui est l'occasion pour laquelle Galien au liure quatrième de la conseruation de la santé, et au liure premier à Glaucon, defend fort sagement de tirer du sang à ceux qui ont des erudités au ventricule et veines de la premiere region du corps², d'autant que par telle euacuation le sang qui souuent est bon et loüable tant en quantité qu'en qualité, des grandes veines est euacué et tiré, et iceluy qui est crud, corrompu et pourri, est attiré du ventricule dans

les notes suivantes celles qui ont quelque peu d'importance.

¹ Cette phrase manque en 1575.

² L'édition de 1575 ajoute: *comme es veines mesaraïques.*

les grandes veines et vers les parties nobles. Que si la fièvre putride estoit causée, non d'obstruction interne, mais de la constipation du cuir, pour lors les medicamens qui purgent sont inutiles, d'autant qu'ils attirent l'humeur peccante de la superficie au dedans et centre du corps : en ce cas-là il faut donc se servir des sudorifiques et diuretiques ¹. Toutesfois il faut noter que si l'euacuation que nous tâchons faire par digerens et sudorifiques n'est suffisante pour euacuer toute l'humeur, qu'en tel cas il sera vtile d'vsar de medicamens purgatifs et diuretiques : comme au contraire lors que la crudité des humeurs qui sont en la premiere region du corps, sera cuite, digérée et mitifiée, il sera tres-necessaire non seulement de purger par en bas, avec potions et clysteres, mais aussi de prouoquer les sueurs et les vrines ².

Quiconque voudroit icy specifier par le menu tous les remedes qui sont necessaires et vtiles aux fièvres putrides, auroit besoin de faire vn discours plus long que celuy que nous auons entrepris pour toutes les fièvres : d'autant qu'il n'y a sorte de medicament qui ne puisse y estre approprié, à cause de la grande diuersité d'indications que nous auons dit deuoir estre prises en la cure de ces fièvres. Il eust esté aussi bien à propos de mettre icy en question si la saignée

est necessaire à toutes les fièvres pourries : car comme il est tres-certain qu'elle conuiet à celles qui se font du sang pourri, et aussi à celles qui se font des autres humeurs, et qui sont continues : de mesme peut-on douter si elle est vtile aux fièvres intermittentes, qui ont leur siege non dans le sang ny dans les grands vaisseaux, mais dans les autres humeurs non alimenteuses, et dans les petites veines esparses par la premiere region. Mais ie remets cette difficulté lors que nous parlerons de la cure des fièvres intermittentes en particulier.

CHAPITRE XV.

DE LA FIÈVRE SYNOQUE.

Cy dessus nous auons rapporté la difference qu'il y auoit entre la synoque simple et la synoque putride, et auons dit que celle-cy estoit *une fièvre continue, excitée de la pourriture du sang qui est contenu dans les grands vaisseaux situés entre les aisnes et les aisselles*. Or ce sang qui se pourrit est moderé, temperé, et composé d'vne egale permistion et meslange des quatre humeurs : ce que ie dis à fin qu'on la reconnoisse des autres fièvres continues, lesquelles ont cela de propre, que si le sang n'est moderé et egale-ment meslé des autres humeurs, ont des sensibles redoublemens et exacerbations, ou tous les iours, ou de deux l'vn, ou de trois l'vn, selon qu'il y a en la masse du sang vne humeur qui excède et surabonde, ainsi que nous dirons cy après. Mais lors que le sang est proportionné d'vne egale partie des autres humeurs, pour lors ceste fièvre n'a aucuns redoublemens sen-

¹ La fin de phrase : *en ce cas-là il faut donc se servir des sudorifiques et diuretiques*, manque dans le texte de 1575.

² Ici se terminait en réalité le chapitre 5 de l'édition de 1575 ; toutefois, elle ajoutait une phrase finale pour servir de transition au chapitre suivant :

« Après auoir ainsi descrit les causes et especes en general, reste maintenant de parler de chacune en particulier. »

sibles , si ce n'est lors que les vapeurs putrides qui s'esleuent de ce sang s'evaporent plus ou moins : ce qui fait et produit trois degrés de fièvre , qui sont comme autant de differences d'icelle, sçavoir, l'*hémotone* ou *acmastique*, l'*epacmastique*, et la *paracmastique*, desquels nous auons parlé cy-dessus au chapitre de la synoque simple. Quelques autheurs ont voulu nier qu'il y ait aucune fièvre synoque putride, d'autant (disent-ils) que le sang ne se peut enflammer et pourrir qu'il ne se tourne incontinent et degene en bile, ou en atrabile, ce qui fait indubitablement changer l'espece de la fièvre. Mais pour toute response, ie les renuoye à Galien au huitième de la *Methodé*, chap. 3, au second des *Differences des fièvres*, chapitre 2 et 11, et au troisième des *Crisés* chap. 4, ausquels lieux ils pourront voir que Galien admet ceste fièvre pour deux ou trois raisons qui n'ont point de repartie.

Les causes de ceste fièvre ont esté expliquées cy-dessus au chapitre 13, là où nous auons dit que c'estoit ou la constipation, ou l'obstruction, lesquelles estoient cause que la pourriture se mettoit dans le sang, principalement en iceluy qui est moins pur et net. On pourroit icy s'enquerir s'il est possible de subsister avec la pourriture du sang, qui nous sert de nourriture, et comment il se peut faire qu'estant vne fois pourri, il puisse se corriger et reuenir en grace et en faueur avec la nature. A cecy ie respons que iamais tout le sang ne se pourrit, si ce n'est par vne extreme ou insigne pourriture, de laquelle il n'y a point d'appel, pour estre icelle tout à fait ennemie de nostre vie : mais toutesfois et quand que la pourriture se met dans les veines, elle pourrit à

la verité tout le sang, mais non pas toutes les parties du sang. Car iceluy estant composé de trois autres humeurs, et en outre d'une certaine serosité : en premier lieu, la partie plus prompte et plus preste à se pourrir reçoit la pourriture, et puis ensuite les autres parties les vnes après les autres, selon qu'elles ont plus ou moins de disposition : et ainsi la pourriture s'introduit au sang et y demeure, iusques à ce que toutes les parties du sang plus disposées à pourrir ayent esté consommées et dissipées, et la fièvre entierement esteinte : cependant la partie du sang la meilleure, et qui pour n'auoir pas eu disposition à la pourriture ne s'est point infectée avec les autres, demeure et persene en son entier pour la conservation et entretien de la vie¹. C'est pourquoy nous respondrons aux difficultés proposées, que toutes les parties du sang ne se pourrissant pas, il en reste quelqu'une saine et entiere qui sert de nourriture à nostre corps.

Pour les signes de cette fièvre, ce sont les mesmes qui se trouuent en la synoque simple, mais en vn degré plus eminent et excellent. La chaleur est plus acre, le pouls plus grand, vehement, viste et frequent qu'en la simple synoque, outre qu'il est inegal et de-reglé, à cause, comme nous auons dit au chapitre 13, que sa contraction est plus legere que sa dilatation. Les vrines en ceste fièvre sont rouges, espaises, troubles, sans sediment, et puantes. Bref tous les accidens et symptomes sont plus violens qu'en la simple synoque. Aussi est elle bien plus perilleuse, sur tout lors que dès le commencement il suruiet vncours de ventre, car il abbat tellement les

¹ Voyez Fernel, au liv. 4 de la *Patho.*, ch. 6. — A. P.

forces, que la nature ne se peut rendre la maîtresse du mal. Il est vray que si ce cours de ventre venoit à cause d'un grand amas d'humeurs, il pourroit accourcir la fièvre, pourveu qu'il ne fust de longue durée : mais s'il vient de la malignité des humeurs, pour l'ordinaire il apporte la mort ¹.

Au reste ceste fièvre quelquesfois se termine au quatrième iour, bien que rarement : le plus souvent c'est au septième, et ce, ou par cours de

¹ L'édition de 1575 ne contient aucune description de la *fièvre synoche putride*, chose d'autant plus singulière, qu'elle a un chapitre exprès consacré à la cure de cette fièvre, comme nous le verrons au chapitre suivant. Tout au plus rencontre-t-on au chapitre 9 quelques mots qui y ont rapport, et qui se retrouvent d'ailleurs dans ce livre nouveau au chapitre 17. Mais dans l'édition de 1579, au chapitre déjà cité du livre *des Tumeurs*, Paré avait essayé de donner une idée de la *synoche putride* qu'il rattachait alors au phlegmon ; voici ce texte :

« Que si le phlegmon est en vne partie interne, ou fort grand, ou voisin de quelque partie noble, de sorte qu'il puisse enuoyer de soy continuellement au cœur quelque portion et vapeur de sa substance pourrie, et non par la seule qualité de chaleur contre nature, par continuation des parties de l'vne l'autre, il fera l'espece de fièvre que nous disons Synoche putride, si le sang, qui par contagion se pourrit dans les grands vaisseaux, est composé d'egale meslange et permission des quatre humeurs.

» Ceste fièvre se connoist à ce qu'elle n'a aucune remission ou exacerbation, encores moins d'intermission. Elle tient le febricitant outre les vingt-quatre heures, ne finissant point lors à la mode des intermittentes par vomissemens, sueurs, ou moiteurs, ou peu à peu insensiblement, mais perseuerant dure iusques à ce qu'elle se termine et quite du tout le malade. Elle ne surprend sinon ceux qui sont de bonne nature, en tempe-

ventre, ou par flux d'vrines, ou par sueurs, ou par vomissemens, ou par flux de sang : mais cela n'arriue point que dès le quatrième iour on n'ait apperceu des signes de coction dans les selles et dans les vrines. Que si après auoir veu les signes de coction au quatrième iour, il suruenoit quelque crise au sixième, il faut la tenir pour suspecte et pour imparfaite, qui amene apres elle, ou la recidiue, ou la mort ¹.

rament et complexion, abondans en beaucoup de sang, et iceluy iustement meslé des quatre humeurs. Ceste fièvre est de peu de duree : d'autant que le sang par sa pourriture degenerant en bile ou melancholie, fait incontinent vne autre espece de fièvre, sçauoir tierce ou quarte continues. »

Cette description diffère beaucoup de celle du livre actuel ; mais on en retrouuera les principaux traits au chapitre 17, lequel, ainsi qu'il a été dit, correspond au chapitre 9 de l'édition de 1575.

¹ Ce paragraphe semble correspondre à un passage du chapitre 10 du livre primitif ; toutefois la doctrine n'en est pas exactement la même. Voici le texte de 1575 :

« Sur tout il faudra espier le quatrième iour ; car si lors apparaissent quelques signes de concoction, la crise se fera le septième iour, et ce par flux de ventre, ou vomissement, ou vrines, ou sueurs, et principalement par hémorrhagie : et lors ne faudra rien remuer d'auantage, ains laisser faire Nature son deuoir, selon son chemin qu'elle aura pris. Que si au contraire il n'apparoist aucun signe de concoction ny de crise, il ne faut rien entreprendre d'auantage, de tant que tel malade est deploré : quelle maniere de gens Galien defend d'atoucher. »

La première de ces deux phrases avait été reproduite dans le chapitre 11 du livre *des Tumeurs* ; mais la deuxième y est supprimée ; et on voit enfin comme s'explique le texte définitif.

Nous voyons quelquefois que ceste fièvre se termine par vne quantité de macules et de taches rouges qui apparoissent par tout le corps, et sont cause que l'on l'appelle pour lors *pemphygodes*, *purpurée*, ou *fièvre de pourpre*, qui est ordinairement fort perilleuse, et qui ne se termine gueres que dans la seconde ou troisième semaine. Aux enfans ceste fièvre est souvent accompagnée de rougeoles et verolles.

CHAPITRE XVI.

DE LA CURE DE LA SYNOQUE PUTRIDE ¹.

Nous auons dit vne partie de ce qu'il faut faire pour la cure de ceste fièvre en celle de la synoque simple, et au chap. 14 : qui est que la principale intention consiste à oster la cause, et à moderer l'excès de la chaleur.

Premierement donc, à cause que c'est le sang qui peche icy, il faut l'enacuer et le diminuer, et en suite combattre les causes par leurs contraires. Par exemple, la constipation des pores du cuir doit estre degagée par les medicamens qui ouurent, qui debouchent et qui rarefient : semblablement on doit oster l'obstruction, sçauoir celle qui se fait de l'abondance des humeurs par leur euacuation, et celle qui se fait par la crassitie d'iceux par les remedes qui attenuent.

En somme le viure doit estre tout à

¹ Ce chapitre est en grande partie la reproduction du chapitre 10 du livre primitif, mais avec des changemens tels que la fin de celui-ci se retrouue au commencement de l'autre ; et la doctrine même a notablement varié. Le lecteur en fera aisément la comparaison à l'aide des notes suivantes.

fait refrigerant et humectant, au reste fort tenu, et qui pour la plus part consiste en bouillons de poulets et de chair de veau, que mesme nous altererons avec herbes d'ozeille, de laitue et de pourpié : car la chaleur naturelle estant affoiblie, et par la violence de la fièvre, et par les remedes qu'il conuient faire, ne pourroit cuire beaucoup de viandes. La boisson sera d'eau d'orge, de sirop violat trempé de beaucoup d'eau, de iulep alexandrin, si principalement il suruiet quelque grand flux de ventre, comme il aduiet souvent en ceste fièvre ¹ : fuyant

¹ Ce paragraphe répond à la fin du chapitre 10 de 1575 ; et le texte est le même jusqu'en cet endroit ; mais alors l'édition primitive intercalait un court paragraphe sur l'observation du quatrième jour, que nous auons reproduit dans la dernière note du chapitre précédent. Puis le chapitre se terminait par cette phrase sur l'usage de l'eau fraîche et du vin :

« Quant à l'eau fraîche de laquelle Galien fait si grand cas en ceste maladie, il ne faudra en donner à boire, qu'il n'apparoisse premierement signes de concoction : mesmes sur la declinaison sera bon donner du vin pour esmouoir les sueurs. »

Cette phrase avait d'abord été copiée dans le livre des *Tumeurs* en 1579 ; mais en 1585 elle fut modifiée ainsi qu'il suit :

« Gal. liu. 9. de la *Method*e, chap. 5. ordonne de boire grande quantité d'eau froide au plus fort de la fièvre ardante, et des fièvres synoches : telle chose profite, et amollit la chaleur febrile, comme quand on iette force eau au feu pour l'esteindre : toutesfois il n'en faudra donner au malade, que premierement on ne voye les signes de concoction : mesme sur la declinaison, ne sera hors de propos donner du vin pour esmouoir les sueurs. »

Et enfin dans le livre actuel, mieux instruit par l'expérience, Paré rejette absolument l'usage du vin, qu'il avait d'abord

tant que faire se pourra le vin, que le ne conseille mesmes pas de boire au declin de la fièvre, de peur de reschauffer le foye et le sang, qui n'est pas encore bien remis de la premiere chaleur. Quelques-vns trouuent bon d'en donner sur le declin, à fin d'emouvoir les sueurs : mais le le trouue vn peu dangereux, à cause qu'en ces violentes fièvres continues, on n'est pas sans soupçon d'inflammation aux parties nobles. Le trouue meilleur avec Galien de donner l'eau froide librement et liberalement, mais avec les cautions cy-deuant obseruées.

Mais la curation principale de ceste fièvre, selon l'opinion de Galien en l'onzième de *la Methode*, consiste en la phlebotomie : car le sang estant tiré, la plenitude est ostée, d'où il s'en suit que l'obstruction est degagée, et par consequent la pourriture¹. Or comme ainsi soit qu'en ceste fièvre, il n'y a pas seulement vice de la matiere par la pourriture du sang, mais aussi excés en la temperature par la vehe-

donné comme *bon*, puis comme *non hors de propos*. Nous trouverons par la suite plus d'une rétractation de ce genre, qu'il me parait fort intéressant de signaler.

¹ Le commencement de ce long paragraphe répond exactement au début du chapitre 10 de l'édition de 1575, et on le retrouve également au chapitre 2 du livre des *Tumeurs* des éditions postérieures. Seulement ce dernier texte porte : *la curation de ceste fièvre (selon ce que j'ay appris des bons medecins)*, etc.; tandis que le livre primitif et le livre posthume portent également : *selon l'opinion de Galien*. De même tous deux s'accordent à dire un peu plus bas : *ce qui a esmeu Galien à dire qu'il falloit icy saigner iusques à lipothymie*; tandis que le livre des *Tumeurs* corrige : *ce qui a esmeu quelques vns*, etc. Mais à partir de cette dernière phrase, le texte a beaucoup changé; j'y reviendrai dans la note suivante.

menge de la chaleur : de là vient que la phlebotomie ne remédie pas seulement à la pourriture, comme nous auons dit, mais aussi à l'intemperie chaude : car le sang (auquel consiste toute nostre chaleur) estant euacué, fait exhaler avec luy les exeremens acres et fuligineux, qui pour estre supprimés et retenus au corps, augmentoient fort l'ardeur de la fièvre. En outre en la place du sang euacué, les veines attirent beaucoup d'air froid pour cuiter le vuide que la nature abhorre : d'où vient le rafraichissement de toute l'habitude du corps : mesme à plusieurs par le moyen de la phlebotomie il suruiet vn benefice de ventre, ou bien les sueurs sortent en abondance, choses fort souhaitables en ceste espeece de fièvre. Ce qui a esmeu Galien à dire qu'il falloit icy saigner iusques à lipothymie¹, ce que nous n'auons pas toutesfois approuué cy-dessus, loiant d'auantage l'opinion de ceux qui, aduenant le cas que le malade eust besoin de grande euacuation de sang, departent par *epaphores* icelle vacuation, ostant du sang par interualles, tant de fois

¹ Là finit la ressemblance entre le commencement du chapitre 10 de 1575 et le texte posthume; je reproduis ici le premier, qui est fort court, et qui avait été reproduit à peu près littéralement au livre des *Tumeurs* :

« Toutesfois d'autant que plusieurs par ce moyen ont avec le sang rendu l'ame entre les mains des Medecins, ie serois plustost d'auis, aduenant le cas que le malade eust besoing de grande euacuation de sang, de partir par *epicrase* icelle euacuation, repetant icelle, et ostant du sang par interualles, tant que les forces du malade le pourront aisément porter. »

Voilà ce qui, dans le livre primitif, correspond à toute la fin du paragraphe actuel.

que les forces du malade le peuvent souffrir aisément, et que la grandeur du mal le desire. Il est à la verité impossible de dire la quantité du sang qu'il faut tirer, et le nombre de fois qu'il faut saigner : il faut toutes fois bien s'empescher de suivre l'opinion de ceux qui, après auoir saigné deux ou trois fois, et quatre ou cinq au plus, laissent plustost mourir le malade que de le saigner d'auantage. Il faut tousiours s'arrester à ces deux maximes, qui sont d'auoir esgard à la grandeur et violence du mal, et aux forces du malade. Tant que les forces le permettent, il faut saigner si la violence du mal vous y conuie, ne regardant point si c'est de iour ou de nuit, si c'est le matin ou le soir, si c'est l'hyuer ou l'esté, si c'est en plaine ou nouuelie lune, en quelque conijonction que se puissent trouuer les astres, n'espargnant mesmepas ny les enfans, ny les vieillards, ny les femmes grosses, ny les femmes accouchées : brefn'ayant aucune exception, ny des lieux, ny du temps, ny des personnes. C'est pourquoy cette reigle doit estre obseruée ailleurs comme à Paris, en Italie, Espagne, Allemagne, Poloigne, Angleterre, comme en France : en l'Afrique et Amerique, comme en l'Europe : estant toutesfois de la prudence du Medecin de moderer l'euacuation du sang selon les circonstances, lesquelles ne peuuent pas empescher tout à fait les remedes indiqués par le mal, mais les moderer seulement et les modifier : ne plus ne moins que pour la vie, il est necessaire de prendre de la nourriture, estant toutesfois besoin de la changer, augmenter, diminuer, aduancer, retarder selon les circonstances de l'age, du sexe, du temperament, du lieu, du temps et de la saison. le me suis icy

voulu estendre sur la saignée, pour desraciner l'opinion de ceux qui la blasment, et pour encourager ceux qui sont trop crainctifs à la faire. Ceey en outre seruira non seulement pour la cure de la fiéure synoque putride, mais aussi pour la cure des autres fiéures, et de toutes les maladies qui ont besoin de la phlebotomie.

Auant que faire la saignée, ou après la premiere saignée faite, si le ventre est dur et paresseux, il faudroit le lascher avec un clystere remollient et rafraichissant, de peur que les veines espuisées et vuidées par la phlebotomie n'attirent à elles l'impureté des humeurs qui croupissent dans les intestins. Mais il faut que le clystere soit moderément rafraichissant : car ceux qui rafraichissent trop adstreignent et serrent plustost le ventre que de le lascher. En la premiere impression de ce discours, ie conseillois après la premiere saignée de donner vn leger medicament, comme le bol de casse, ou de catholicon, pour faire minoration de la matiere. Mais l'en ay veu de si mauuais effets, et des redoublemens de fiéure si furieux, et autres accidens si estranges, que j'ay esté contraint de changer d'aduis, et remettre la purgation après le septième iour. C'est pourquoy à mon exemple, ie conuie ceux qui ont la mesme pratique que j'auois d'estre plus circonspects à donner les purgatifs, et peser deux ou trois fois, auparauant que de les bailler, si la violence de la chaleur et la grandeur de la pourriture contenue dedans le sang le peuuent permettre¹. Il faut à la verité minorer la

¹ Voici une nouvelle rétractation de Paré, d'où l'on voit qu'après auoir suivi une pratique qui se rapprochoit du brownisme mo-

matiere, et nettoyer la premiere region du corps : mais cela se peut bien faire plus commodément et seurement par les clysteres qui ne troublent point la nature, que par les purgatifs qui remuent, troublent, esbranlent et agitent toutes les humeurs, et ne vident rien de ce qui fait le mal, d'autant qu'au commencement des maladies, il n'y a encore rien de cuit ny de préparé. At-

terne, il en était revenu presque au régime antiphlogistique; il est curieux de reproduire à cette occasion ses diverses rédactions. Dans son premier livre, en 1575, il s'expliquait ainsi :

« La phlebotomie ainsi deuëment celebree, il faudra incontinent donner vn clystere qui soit remolliens, et moderément rafraichissant : car ceux qui rafraichissent trop, adstreignent plustost le ventre qu'ils ne le laschent. Or incontinent apres la saignée, ou peu deuant, il faut lascher le ventre, de peur que les veines inanées par la phlebotomie n'attirent en leur capacité l'impurité des intestins. Le lendemain faudra par vn legier medicament, comme de bol de Casse ou de Catholicum, faire minoration de la matiere : et apres ordonnerez syrops qui non seulement ayent force de rafraichir, mais aussi d'empescher la pourriture, quels sont les syrops de limons, de berberis, l'*acetous*, de *acetositate citri*, de *grenatis*, *oxysaccara* simples, ausquels il faudra mesler des eaux de pareille vertu, comme l'eau d'aceteuse, de roses, et autres semblables. »

Après quoi il passait à la prescription du *viure*, que nous avons retrouvée au commencement de ce chapitre. En 1579, il s'était à peu près borné à copier ce passage, sauf la phrase si remarquable relative à l'absorption des veines, qu'il a d'ailleurs reproduite dans le texte actuel. Je ne sais d'ailleurs par quel fâcheux oubli, ayant ainsi changé tout-à-fait de pratique, il laissait subsister dans son livre des *Tumeurs* des préceptes reconnus mauvais par lui-même, et auxquels il avait renoncé.

tendant donc le huitième iour à purger le corps, on se seruira cependant des clysteres, tant pour rafraichir que pour nettoyer les impuretés des intestins, et fera-on vser aux malades de iuleps, apozemes et syrops, qui non seulement ayent la force de rafraichir, mais aussi d'empescher la pourriture, tels que sont les syrops de limons, de berberis, l'aceteux, de *acetositate citri*, de grenade, oxymel, oxysacchara simple, ausquels il faudra mesler les eaux ou les decoctions des herbes de pareille vertu. Ayant ainsi préparé les humeurs et adouci la chaleur de la fièvre, vers le huitième iour on pourra purger le corps avec infusion de casse, de tamarins, de sené de Leuant, et le syrop de cichorée composé avec rheubarbe, ou avec tels autres purgatifs que le medecin iugera estre propres, tant au naturel du malade et à la condition de l'humeur qui domine plus en son corps, qu'à la partie du corps qui est plus chargée d'humeurs.

CHAPITRE XVII

DES FIÈVRES INTERMITTENTES, DE LEVRS
ESPECES, ET COMMENT ELLES SONT
DISTINGVÉES DES CONTINVES.

Après auoir parlé de la fièvre putride qui se fait du sang, il faut passer à celle qui s'engendre de la bile jaune, laquelle nous auons dit estre intermittente ou continue. Nous auons dit desia ce que c'estoit que la fièvre continue, et comme elle differoit de l'intermittente¹. Il est neantmoins à

¹ Il en a déjà parlé en effet en divers endroits, notamment aux chapitres 8 et 12

propos devant que de passer outre d'expliquer encore cela plus amplement, à fin d'en informer le foible esprit du ieune chirurgien, et qu'il apprehende par quels signes il connoistra vne fièvre intermittente d'auec vne continue.

Il a donc esté dit cy-deuant ¹ que la matiere des fièvres continues venant à se pourrir aux grands vaisseaux, en-

mais nulle part peut-être si nettement qu'au commencement du chapitre 6 de 1575, intitulé : *Des fieures d'acez, et premierement de la quotidienne intermittente*. Voici ce premier texte :

« Ayant parlé de la cure des fieures putrides en general, faut maintenant en parler en particulier, commençant par les intermittentes, ou d'acez. Doncques fieure d'acez est celle qui à certaines heures determinees en certains iours, comme tous les iours, si elle est quotidienne : ou de trois iours l'un, si elle est tierce : ou de quatre iours l'un, si elle est quarte, surprend le malade. »

On retrouvera la suite de ce texte au chapitre 25 du livre actuel.

¹ *Cydeuant* : voyez au chapitre 12. Du reste le chapitre 12 n'en avait parlé qu'en passant, car l'auteur avait traité ce sujet dans le chapitre 9 de son premier livre de 1575, et il ne voulait pas perdre sa rédaction. Ce chapitre 9 est intitulé : *Des fieures continues, de leurs especes, et de leurs signes*, et il peut paraître assez étrange de le voir fondu tout entier dans un autre qui a pour titre : *Des fieures intermittentes*. Il en est cependant ainsi, et Paré nous a accoutumés à bien d'autres disparatés. Ainsi tout le paragraphe actuel n'est que la reproduction du commencement du chapitre 9 de 1575, à part les premiers mots qui se lisaient ainsi :

« La matiere des fieures continues est placee és grands vaisseaux, où venant à pourrir, enuoye de soy continuellement au cœur, etc. »

Nous retrouverons le reste de ce chapitre dans les notes suivantes.

uoye de soy continuellement au cœur, ou quelque portion de la substance pourrie, ou bien quelque vapeur, ce qui fait que le cœur estant ainsi continuellement combattu et eschauffé, enuoye par tout le corps vne chaleur immodérée et contre nature, que nous appellons fièvre continue. Que si ceste matiere est enfermée en l'aine ou en autre lieu plus eslongné, alors pour la distance des lieux, pour l'angustie des vaisseaux. pour la petite quantité de la matiere, elle ne peut enuoyer au cœur aucune substance putride ny aucune exhalaison, mais la seule quantité de chaleur contre nature, par continuation des parties l'une à l'autre, comme nous enseigne Galien au premier *des fieures*, dont est excitée simplement ou la fièvre diaire, où la symptomatique.

Mais lors que la matiere est reserrée dans les veines et conduits de la premiere region du corps, laquelle pour parler nettement est comme sa sentine et son esgout, pour recevoir les excremens de la premiere et seconde coction : et après qu'elle y a demeuré et croupi fort long-temps, si elle vient à s'y pourrir, par son ebullition elle enuoye des vapeurs au cœur par les veines et arteres, qui se communiquent les vnes aux autres par les rameaux de la veine porte qui sont inserés en la vouste du foye, et par ceux de la veine caue qui sortent de la partie gibbe d'iceluy. Ces rameaux icy seioignans ensemble dans la substance du foye par leurs emboucheures ou anastomoses, font que les vapeurs putrides sont facilement portées iusques au cœur : mesme que les rameaux de la grande artere, qui sont enuoyés à l'estomach, aux intestins, à la rate et au mesentere, portent aussi lesdites vapeurs qui sortent

des humeurs pourries de la premiere region du corps iusques au cœur où la fièvre est allumée, tant et si longtemps que la matiere qui se pourrit dure et s'entretient. Ladite fièvre cesse aussi lors que ladite matiere se dissipe et se resout, soit insensiblement par la chaleur de la fièvre, ou insensiblement par les vomissemens, flux de ventre, flux d'urine, ou sueurs. Or d'autant que ladite matiere, pour estre dans des conduits estroits et petits, ne peut pas estre amassée en grande quantité: de là vient que les accès de la fièvre, qui est excitée par cette matiere, ne peuvent pas estre longs ny de durée: et par ce moyen il arriue que ceste fièvre a de l'*intermission* et dispaeroist tout à fait, iusques à ce que pareille matiere soit reengendrée et ramassée de nouveau par l'indisposition des parties, et qu'elle vienne de rechef à se pourrir: car pour lors l'accès aussi de la fièvre retourne de nouveau, et dure iusques à ce que ladite matiere soit dissipée et resoute: et ainsi par periodes la fièvre a des reprises et des intermissions, qui font que pour ce suiet elle est nommée *fièvre intermittente*.

Par ce discours nous apprenons que les fièvres continues doiuent estre distinguées des intermittentes par deux ou trois signes. Premierement en ce que depuis leur commencement iusques à la fin et guerison entiere, elle tiennent constamment le malade sans aucun relasche: là où les intermittentes, après auoir fait vn accès de douze ou de quinze heures, plus ou moins, donnent vne intermission manifeste de quelques heures sans tenir aucunement le malade. Secondement, la continue est distinguée de l'intermittente par la diuerse façon de surprendre le malade. Car la continue

surprend subitement le febricitant, sans enuoyer deuant ny frisson, ny horreur, ny rigueur, sinon peut estre qu'au premier commencement il peut y auoir quelque inegalité au corps. Mais l'intermittente vient peu à peu, et enuoye tousiours pour messagers et auant-coureurs, ou vn frisson ou vn tremblement, avec des pandiculations, bailllemens, restrecissemens des parties, pasleur au visage, liuidité ou ternisseure aux ongles, et autres tels accidens. Bref, la continue presse et tient son homme outre les vingt-quatre heures, et perseuere iusques à ce qu'elle se termine et quitte du tout le malade, là où l'intermittente après quelques heures comme j'ay dit, finit son accès ou insensiblement, ou sensiblement et manifestement par vomissemens, sueurs ou autres euacuations ¹.

¹ Ce paragraphe se retrouve en germe dans le chapitre 9 de 1575. Voici le passage, qui se lit, non point après celui de la note précédente, mais immédiatement après celui de la note suivante :

« Venons maintenant aux signes. Il te sera aisé de distinguer vne continué d'avec vne intermittente par ces marques. La continué subitement surprend le febricitant sans qu'aucun frisson, horreur ou rigueur marche et le tienne deuant, sinon peut estre pour le premier commencement il y a inégalité: le pouls plus grand que la vehemence de la chaleur ne porte: elle pousse et tient son homme outre les vingt-quatre heures, ne finissant point lors à la mode des intermittentes par vomissemens, sueurs manifestes, ou par moiteurs, ou peu à peu insensiblement, mais persuerant dure iusques à ce qu'elle se termine, et quitte du tout le malade. Tellement sont distinguées les continues d'avec les intermittentes... »

Voyez la suite à la dernière note de ce chapitre.

Auant que finir ce chapitre, ie veux donner les especes des fièvres continues et des intermittentes, et dire les marques par lesquelles on les peut distinguer les vnes d'avec les autres. Pour les continues nous en auons de quatre especes, la *synoque*, la *tierce* continue, la *quotidiane* continue, et la *quarte* continue. La *synoque* se fait quand le sang se pourrit, comme nous auons demontré cy-dessus. La *tierce* continue se fait quand la masse du sang qui se pourrit a en soy plus de bile que des autres humeurs. La *quotidiane* continue s'engendre quand il y a en la masse du sang plus de pituite que des autres humeurs. La *quarte* continue vient quand en la masse du sang la melancholie surmonte. Mais, me direz-vous, si telles fièvres sont continues, pourquoy les nommez-vous *tierce*, *quotidiane*, *quarte*, à la mode des intermittentes? Elles sont appellées continues, parce que pour le voisinage et commerce qu'a la matiere dont elles sont excitées avec le cœur, elles continuent tousiours sans aucune intermission, iusques à la fin et terminaison generale de toute la maladie. Mais elles sont aussi appellées l'une *tierce*, l'autre *quarte*, l'autre *quotidiane*, pource qu'estant excitées d'un sang ou plus bilieux, ou plus melancholique, ou plus pituiteux, elles donnent quelques redoublemens et exacerbations, et se montrent plus violentes et ardentés, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre iours, ou de iour en autre, donnant au reste quelque relasche et remission, mais non pas intermission absolue, és iours et heures d'entre-deux. En quoy elles semblent retenir quelque chose du mouuement des intermittentes, selon qu'en la matiere pourrie qui les fait,

il y a plus de bile, ou melancholie, ou pituite¹.

Or à fin que tu reconnoisses ces quatre sortes de fièvres continues les vnes d'avec les autres, tu te ressouviendras que la *synoque* ne surprend siion ceux qui sont de bonne nature et d'un temperament bien reiglé et moderé, quiont abondance de bon sang, et qui ont vne bonne habitude de corps. Au reste, elle tient tousiours egalement son homme, non seulement sans intermission, mais aussi sans remission et exacerbation manifeste. Les *tierces*, *quartes*, et *quotidianes* continues, se connoissent par les causes qui peuuent accumuler et engendrer bile, melancholie, ou pituite en la masse du sang, ou bien par les effets de telles humeurs et par leurs exacerbations²,

¹ Tout ce paragraphe est copié presque littéralement du chapitre 9 de 1575, qui présente même quelque chose de plus au commencement et à la fin. Ainsi immédiatement après le passage noté dans la première note, on lisait :

« Or pour retourner aux fieures continuës, leur matiere contenue és grands vaisseaux, veines et arteres, qui sont entre les aisselles et les aisnes, est le sang, ou masse sanguinaire : lequel venant à se pourrir par quelqu'une des cinq causes efficientes parauant mentionnees, nous fait quatre especes de fieures continuës, *synoque*, etc. »

Et après les derniers mots du paragraphe actuel : *il y a plus de bile, ou melancholie, ou pituite*, l'édition de 1575 ajoutait :

« Comme ainsi soit que le propre de la bile soit de se mouuoir de trois en trois, de la melancholie de quatre en quatre iours, et de la pituite tous les iours : de quoy Dieu aidant nous tascherons à rendre raison à la fin de ce liure. »

Il renvoyait ainsi à son chapitre 15, qui va faire tout à l'heure le chapitre 18 du liure actuel.

² Ce paragraphe faisait la fin du chapitre 9

qui sont que les tierces continues les ont de deux iours l'un, les quartes de trois l'un, et les quotidiannes tous les iours.

Quant aux fièvres intermittentes, il y en a de trois especes, la tierce qui se fait de la bile, la quarte qui vient de l'humeur melancholique ou atrabilaire, et la quotidienne de la pituite. Elles sont distinguées entr'elles, en ce que la tierce ne prend que de deux iours l'un, la quarte de trois l'un, et la quotidienne tous les iours. Nous allons tascher d'apporter les raisons de ces intermissions periodiques au chapitre suivant.

CHAPITRE XVIII.

POURQUOY LES ACCÉS DES FIÈVRES INTERMITTENTES RETOURNENT A CERTAINS IOURS, SÇAVOIR DES QUOTIDIANNES TOUS LES IOURS, DES TIERCES DE TROIS EN TROIS, DES QUARTES DE QUATRE EN QUATRE IOURS ¹.

J'entreprends en ce chapitre l'explication d'une question non moins profitable que plaisante : ce que je fais d'autant plus volontiers que je con-

en 1595 ; seulement, à l'endroit de cette note, le texte primitif portait : « ...et par leurs exacerbations et remissions : toutes lesquelles choses ont esté cy devant expliquées assez au long. »

¹ Ce chapitre porte le même titre que le chapitre 15 et dernier du livre des *Fièvres* de 1575 ; et à part la courte phrase qui le termine et quelques mots au commencement, il en est presque littéralement copié. Il suffira donc de rétablir le début du texte primitif.

« Ayant exposé assez amplement, non,

nois la cause d'icelle n'estre moins obscure et controuersée en l'esprit des Medecins, que son effet est manifeste et sensible es corps des pauvres febricitans qui en endurent les accès. Car à commencer par Galien le premier de tous, luy-mesme a confessé plainement et apertement, qu'il ignoroit la cause de la certitude des accès des fièvres intermittentes. Ses paroles sont couchées à ce propos au chap. 8 du liure 3 *des iours Critiques*. « Quelle » est la cause (dit-il) que des maladies » aiguës les accès se font de trois en » trois iours, et des longues de quatre » en quatre, ou tous les iours, il n'est » pas aisé à trouver, et n'est pas » maintenant necessaire de le dire. » Quelques-uns qui sont venus depuis Galien ont dit que cela procedoit d'une certaine qualité inconneuë et propriété occulte qui est en chaqueumeur, et qui la fait mouvoir en tel et en tel iour, ny plustost, ny plus tard. Mais de recourir à vne propriété occulte, c'est plustot fuyr le travail d'une curieuse industrie, que de rechercher la verité du fait. Car qui est-ce qui ne pourra par ce moyen soudre toutes sortes de questions les plus difficiles ? mais pour cela nous ne serons pas eclaireis, ny resouts de ce

peut estre, comme la dignité de la chose le requeroit, mais tant que besoin estoit pour l'instruction d'un Chirurgien, les differences et especes des fièvres, les causes dont elles dépendent et viennent, les signes par lesquels on les cognoist quand elles sont venues, et les moyens de les curer et guarir, j'ay bien voulu adionster et reserver pour le dernier mets l'explication de ceste question, non moins profitable que de plaisant discours : et que j'ay entrepris de tant plus volontiers que je cognoissois la cause d'icelle n'estre moins obscure et controuersée en l'esprit des Medecins, etc., »

que nous auons à tenir de telles propositions. C'est pourquoy pour paruenir à la resolution de celle qui se presente, prenons vn autre chemin. Nous dirons premierement que c'est qu'accés, et quelles causes font l'accés, pour de là tirer des principes propres pour l'intelligence et conclusion de ce que nous pretendons.

Accés donc n'est autre chose sinon vn effort de nature irritée pour se defaire et despestrer de l'humeur qui luy est fascheux et moleste. Car l'humeur chaud et pourri, reclus en quelquelieu que ce soit hors des veines, tant qu'il est à recoy et de repos n'agit et ne trouble le corps aucunement : mais lors que quasi comme forcené, il vient à s'esmouoir de là par impetuosité de nature irritée, il l'esbrante diuersement. Car pour accommoder cecy aux fiéures intermittentes, posons le cas, comme il peut aduenir, que le mesentere soit le foyer de la fiéure : l'humeur bilieux là enuoyé ou accumulé peu à peu, se pourrit au bout de quelque temps, tant à cause de l'obstruction que de l'impression de la pourriture laissée en ce lieu par le premier et precedent accés : dont eschauffé et comme fomenté par la chaleur putredineuse, se gonfle et enfle, de sorte que ne pouuant plus tenir en son lieu et tas accoustumé, il s'espand par les parties membraneuses et sensibles du mesentere, donnant vn effroy et horreur à tout le corps, pour le consentement et sympathie qu'ont toutes les membranes les vnes avec les autres. De cest humeur ainsi enflammé en ceste sentine et foyer du mesentere, s'esleue vne fumée chaude et caligineuse, qui portée au cœur vient de là à se repandre par tout le corps, premierement avec vn sentiment de froideur, puis de chaleur, faisant en

vn mot ce que nous appellons *accés*. Donc deuant qu'vn accés se fasse, trois choses sont requises : le foyer ou le lieu où s'amasse et se pourrit l'humeur : la faculté excretrice irritée par cest humeur : puis l'humeur proportionné en quantité et qualité pour irriter la faculté excretrice du mesentere, ou de quelque autre partie hors des veines, qui sera le siege et foyer de la fiéure intermittente. Il faut donc, premier que l'humeur puisse irriter Nature à en faire excretion par la violence d'vn accés, qu'iceluy humeur excède en quantité, autrement il ne la chargera point de son faix : et qu'il pesche aussi en qualité putredineuse, autrement il ne l'esguillonnera point, et ne fera rien en icelle d'auantage qu'vne seule plethore et repetition : qui sont les deux points en somme desquels dependent les principes de la certitude de la repetition des accés, et qui liés et concurrens ensemble en vn mesme humeur, sont cause que la pituite en la fiéure quotidienne repete son accés tous les iours, que la bile ou cholere ameine la tierce de trois en trois, et que l'humeur melancholique fait la quarte intermittente de quatre en quatre iours.

Car pour commencer par le premier de tous les humeurs que nous auons, il n'y en a point qui soit en plus grande quantité après le sang que la pituite, il n'y en a point aussi qui prenne pourriture après ledit sang plus aisément, d'autant qu'estant epaisse et visqueuse, elle reçoit aisément obstruction par faute de libre transpiration : et en outre elle conuient par vne de ses qualités avec la pourriture, c'est à scauoir par l'humidité, qui est la mere de putrefaction. Parquoy faisant son accés de la longueur de dix-

huit heures, elle peut en l'espace de six heures qui restent du iour, s'accumuler et s'amasser en iuste quantité dans la partie qui sera le siege et foyer de la fièvre quotidienne, et pourra pareillement recevoir promptement pourriture en icelle, à fin que pour les raisons cy-dessus alleguées, elle irrite par sa quantité et qualité ladite partie à faire excretion de ceste humeur, comme inutile et ennuyeuse, et qu'elle donne par ce moyen vn nouveau accès pour la journée suivante. Ce qui se continuera tousiours par vne règle et ordre assuré, tant que par l'effort et violence de plusieurs accès s'entre-suiuans de iour en autre, toute la pituite qui estoit propre à concevoir pourriture dedans le corps, soit euacuée et vidée hors d'iceluy par les vrines, sueurs, vomissemens, et autres euacuations qui accompagnent et terminent les accès: en outre que l'inteperature de la partie où estoit le foyer de l'inflammation, par le benefice de nature, ou des medicamens refrigeratifs, soit tellement corrigée et esteinte, que la cause efficiente et materielle des accès cessante, la fièvre ensemble cesse de tout en tout.

Pour pareille et semblable raison on conclud et infere pour la certitude de l'accès de la fièvre tierce de trois en trois iours. Car après le sang et la pituite, il y a plus d'humeur cholérique et bilieux en nous que d'autre humeur que ce soit, tant pour remplir la capacité du cystis fellis qui est la fiole du fiel, que pour procurer les excretions iournalieres qui se font par en bas, lors que le fiel vient à regorger de sa fiole ou vessie dans l'ecphysis et ieiunum intestinum. Il n'y en a point aussi après le sang et pituite, qui plus aisément recoiue l'impression de la pourriture que l'humeur bilieux, tant

pour sa tenuité, estant ce principe et maxime receu en Medecine: Que toute substance tenue est plus facilement et promptement alterée qu'une dense et epaisse: qu'aussi pour ce qu'il est enclin et disposé à pourriture par vne de ses qualités, qui est la chaleur. C'est pourquoy faisant son accès de la longueur de douze heures, il luy est requis plus de temps qu'à la pituite pour s'amasser en iuste quantité dans le foyer de la fièvre, et pour acquerir la qualité de pourriture competente pour donner les esclancemens et assauts d'un nouveau accès: ce temps donc naturellement et par raison est d'un iour et demy, c'est à dire trente-six heures, temps qui est plus long que celuy de la fièvre quotidienne, d'autant que l'humeur bilieux cede et en quantité, et en promptitude de recevoir pourriture à la pituite, et surpasse la melancholie. Car la melancholie n'estant presque d'aucun vsage en nostre corps, est en quantité beaucoup moindre que toutes les autres humeurs, et si d'auantage elle resiste de toutes ses deux qualités, froideur et siccité, à la pourriture: estant au reste difficile à s'enflammer et alterer, pour la densité et terreteté de sa substance. Voila pourquoy Nature faisant dissipation de la matiere accumulée en son foyer, par l'impetuosité de son accès, qui est de la longueur de douze ou dix-huit heures au plus, a besoin de l'espace d'un iour entier et vn quart, deuant qu'elle puisse ramasser en iuste quantité ladite humeur, et qu'icelle puisse recevoir l'inflammation et pourriture, comme il est requis pour l'appareil d'un second accès: lequel derechef s'estant expédié et liberé de l'humeur nuisible et amassée, retournera d'un pas réglé à certain iour, tant que les causes,

sçauoir la quantité et la qualité de l'humeur qui effectuent ceste constance de retour , demeureront en leur entier et perfection. Mais si par vne maniere de viure dereglee vous le corrompez, comme si vous remplissez vn quartenaire de viandes melancholiques, telles que sont les chairs des oiseaux de riuere, de cerf vieil, et de bœuf, et en outre de salines, espiceries et moustardes, l'accès anticipera et viendra deuant le iour nommé, d'autant que vous aurez augmenté la quantité et aiguisé la qualité de l'humeur, à ce qu'il s'esmeust plustost qu'il ne deuoit faire naturellement : qui est bien signe que la certitude de ces accès ne depend que de la variété de la quantité et qualité des humeurs, puis qu'icelles estant changées, l'effet pareillement se change, anticipant ou retardant.

Pour plus ample preuue de cecy, considerons, ie vous prie, le cours de fièvre synoque putride : icelle dure continuant depuis le commencement iusques à la fin et issue totale, ne faisant qu'vn accès sans interruption. D'où vient cela? de ce qu'elle est excitée d'vn sang pourri, duquel la quantité estant plus grande en nous que celle de toutes les autres humeurs, et en outre iceluy sang estant plus prompt à receuoir pourriture, à raison qu'il est chaud et humide en ses qualités naturelles, que toutes les autres humeurs : de là vient que le sang fournit continuité de matiere deuëment qualifiée de pourriture, pour faire pareillement continuité de fièvre. C'est pourquoy, telle qu'est la cause de la continuité de la fièvre synoque pourrie, telle est aussi la cause

de la certitude de la repetition des accès des fièvres intermittentes. Voire mais, dira quelqu'vn, l'on voit quelquesfois des fièvres quintaines et septaines. Mais ne voit-on pas aussi des monstres et hommes à deux testes? et pour cela la proposition ne sera pas fausse, qui dit que l'homme n'a naturellement qu'vne teste. Ce sont choses rares, et esquelles, d'autant qu'elles se voyent rarement, il est aisé au medecin moins rusé de s'y abuser, estimant que ce ne soit qu'vne fièvre, ce qui est compliqué de trois tierces, quatre ephemerres, ou autre confusion ou complication de plusieurs fièvres.

Voila mon aduis touchant la certitude des accès des fièvres intermittentes : desquelles le lecteur doüé de tant soit peu de iugement, pourra colliger les causes de toutes les questions qui se peuuent former sur l'accès des fièvres, comme d'où vient que les vns anticipent, les autres retardent, les vns sont plus longs, les autres plus courts : les vns viennent avec frissons, les autres avec horreur, autres avec rigueur, les autres viennent confusément et sans ordre. Car tous les effets ne dependent d'autres causes que de la diuersité de la quantité et qualité en tenuité, crassitie, viscosité, habilité et difficulté à receuoir pourriture de ces trois humeurs¹. Et cecy suffise pour le general des fièvres intermittentes, le particulier estant reserué és chapitres suiuaus.

¹ Ici finissaient à la fois le chapitre 15 et le livre des Fièvres de 1575 ; la phrase qui suit sert seulement de transition aux chapitres suivants.

CHAPITRE XIX.

DES FIÈVRES FAITES DE LA BILE, ET
PREMIEREMENT DE LA TIERCE INTER-
MITTENTE, VRAIE ET LEGITIME.

Selon nostre division cy-dessus rapportée, après les fièvres pourries qui se font du sang, viennent celles qui s'engendrent de la bile ou de la cholere, desquelles nous auons dit que les vnes estoient intermittentes, et les autres continues. Entre les intermittentes sont la vraye tierce, et la tierce bastarde : entre les continues, la causionide et la tierce continue. Partant selon cet ordre, il faut parler en ce chapitre de la tierce qu'ils appellent *veram* et *exquisitam*, non pas à cause qu'elle prend de trois iours l'vn, car la bastarde fait le mesme, mais à cause qu'elle est faite de l'humeur bilieuse pure et simple, sans mixtion ou meslange d'aucun autre.

Donc la fièvre tierce vraye legitime est celle qui se fait de deux iours l'vn, à cause d'un amas de bile qui se pourrit hors des grands vaisseaux¹. En quoy nous remarquerons

¹ Dans l'édition de 1575, Paré traitait de cette fièvre au chapitre 7, intitulé : *Des fièvres tierces d'acez, ou intermittentes*. La définition était brève, et consistait simplement en cette phrase :

« Fièvre tierce d'acez, est celle qui a son acez vn iour, et l'autre non. »

Après quoi il passait immédiatement à l'exposition des causes. Ce chapitre 7 de 1575 avait été reproduit en entier au livre des *Tumeurs* en 1579, chapitre 15, avec ce titre :

Des fièvres qui suruiennent aux tumeurs erysipelateuses.

Le commencement avait dû être mis né-

premierement, que ceste fièvre est intermittente : secondement, qu'elle vient de deux iours l'vn ; tiercement, qu'elle se fait d'une bile pourrie : et finalement, que la cause materielle de ceste humeur est hors des grands vaisseaux.

Or elle se fait intermittente pour trois raisons, par le *synathrisme*, ainsi que parlent les Grecs, par la pourriture, et par le mouuement de la matiere. Le *synathrisme* est vn amas d'humeurs contre nature qui se fait en la partie, laquelle est le foyer de la pourriture : et cest amas ne vient qu'à cause que ladite partie se remplit, ou en receuant des autres parties ce qui leur est nuisible par sa debilité, ou en attirant à elle par quelque douleur ou chaleur estrangere qui luy suruient. Cest amas estant ainsi fait, il vient à se pourrir : estant pourri, la nature vient à le mouuoir, pour estre excitée et esguillonnée à le chasser, soit par sa quantité, soit par sa qualité : de sorte qu'une

cessairement d'accord avec ce titre. On lisait donc :

« Comme aux tumeurs phlegmoneuses, aussi aux erysipelateuses suruiennent fièvres quelquesfois, qui retiennent et se ressentent de l'humeur duquel elles sont excitées, scauoir de la bile ou cholere. Laquelle pource qu'elle a cela de propre d'auoir des mouuemens de trois en trois iours : pour cela aussi aux grands erysipeles excite souvent fièvres tierces, qui ont leurs accès de deux iours l'vn. »

Je ne dirai rien de cette bizarre idée de rattacher la fièvre tierce aux tumeurs érysipelateuses, sinon que Paré voulant absolument parler des fièvres et n'osant conserver un livre spécial sur ce sujet, s'était efforcé d'en rattacher les principaux chapitres à un autre livre comme il avait pu, et qu'il n'avait pas rencontré le meilleur moyen à beaucoup près.

de ces conditions manquant , jamais la fièvre ne se fait intermittente. Quand donc la bile s'amasse en quelque partie, qu'elle s'y pourrit, et que la nature vient à s'efforcer à l'expulser hors de là comme vne chose nuisible, la fièvre intermittente s'engendre, laquelle ne prend que de deux iours l'vn, à cause que comme nous auons dit cy-dessus, il n'y a pas si grande quantité de bile en nostre corps que de sang et de pituite. Laquelle raison doit suffire, si ce n'est qu'on vueille recourir aux propriétés occultes, et dire que le propre de la bile est de se mouuoir de deux iours l'vn, comme le propre de l'aymant est d'attirer le fer : et que de ce mouuement l'on n'en peut pas rendre raison non plus que du flux et reflux de la mer, du mouuement de l'esguille marine vers le Nord, et de la vertu des medicaments purgatifs, qui purgent par election certaines humeurs plustost que les autres : ou bien de la propriété de quelques venins qui blessent certaines parties, et non pas d'autres, comme le lièvre marin le poulmon, et les cantharides la vessie, selon que discourt l'auteur de la Theriaque. Soit donc que nous referions la cause du mouuement de la bile, qui se fait de deux iours l'vn, à vne propriété occulte et inconnenë, soit que nous la rapportions à la quantité de l'humeur, il est certain que lorsque nous voyons vne fièvre intermittente qui prend de deux iours l'vn, que nous pouuons assurer qu'elle se fait de la bile. Mais comme ainsi soit qu'il y a deux sortes de bile, l'vne naturelle et l'autre contre nature, il faut examiner laquelle des deux fait la vraye fièvre tierce intermittente.

Nous appellons la bile naturelle,

non le sang bilieux, mais ceste quatrième humeur de la masse du sang, qui pour sa tenuité, chaleur et seicheresse, et pour la ressemblance qu'elle a avec la bile excrementeuse, s'appelle vulgairement *bile* ou *humeur bilieuse*, laquelle s'engendre dans le foye de la partie du chyle la plus chaude et la plus subtile, estant de sa nature amere, et iaune en couleur : c'est pourquoy on l'appelle bile iaune. La meilleure portion et la plus vtile de ceste humeur se mesle avec le sang dans les grandes et petites veines : l'autre portion est portée dans la vessie du fiel, et de là enuoyée dans l'intestin duodenum par les conduits choledoques, pour aider à chasser les gros excemens des intestins. Pour ce qui est de la bile non naturelle, il y en a de quatre sortes, lesquelles ie passe sous silence, pour n'estre pas celles qui font la fièvre tierce legitime, mais seulement celle que nous auons appellée non naturelle. Ceste bile icy venant à s'amasser en quantité à l'entour du foye, du mesentere, pancreas, et autres parties voisines qui sont dans la premiere region du corps, par trait de temps elle vient à s'eschauffer et à se pourrir, et enfin à exciter la fièvre tierce intermittente. Que si ladite bile n'estoit pas seulement contenue dans les petites veines de la premiere region, mais aussi dans les grandes veines de la seconde region du corps, alors la fièvre qu'elle exciteroit ne seroit pas intermittente, mais continue, pour les raisons que nous auons rapportées cy-dessus au chap. 17. Il est vray que Galien n'a pas esté de nostre aduis touchant le siege de ceste fièvre intermittente, ne voulant pas que l'humeur fust amassée dans les petites veines de la premiere region, mais

dans les petits vaisseaux de la troisième région, ou habitude du corps : pour quelques raisons qu'il en apporte, lesquelles toutesfois se trouvent legeres, mises en comparaison avec celles qui combattent pour mon opinion, que l'on peut voire deduites dans les œuvres des bons medecins de nostre temps ¹ : n'estant pas à propos que ie les transcrive icy, d'autant que nous n'avons que des chirurgiens à enseigner, pour lesquels ce que j'ay rapporté peut suffire.

Pour les causes efficientes de ceste fièvre, nous disons en general que ce sont toutes celles qui peuvent engendrer, augmenter, ou eschauffer l'humeur bilieuse : comme sont la jeunesse, l'esté chaud et bouillant, la constitution de l'air chaude et seiche, les veilles, les grands exercices, le long vsage des choses calefactives et desiccatives, soit de medicaments, soit d'alimens : excessive abstinence de manger, avec travail, soyn, et fascherie : lesquelles causes proprement sont dites primitives. Les antecedentes sont grande abondance de bile ou cholere, la temperature de tout le corps ou du foye seulement tendant à chaud et sec. Les conjointes sont le synathrisme, conculcation ou amas, et putrefaction d'humeurs cholériques dans les petits vaisseaux de la premiere région du corps, et aussi selon Galien hors des grands vaisseaux en toute l'habitude du corps ².

¹ Voyez *Fernel et Houlier*. — A. P.

² Cette exposition des causes se retrouve presque exactement dans le chapitre 7 de 1575. Voici ce texte primitif.

« Les causes primitives sont grands exercices, principalement en temps chaud, long vsage des choses calefactives et desiccatives, soient des medicaments, soient d'alimens : excessive abstinence de man-

CHAPITRE XX.

DES SIGNES DE LA FIÈVRE TIERCE, OV
IL S'AGIT DE LA RIGVEUR ET DE L'HORREUR.

Entre les signes des fièvres intermittentes, l'horreur, la rigueur ou le frissonnement, avec la froideur ou refroidissement, tiennent le premier lieu. C'est pourquoy il est bon auant que de passer outre, de dire vn petit mot de ces signes icy, à fin d'instruire le chirurgien à ne se troubler point de ces accidens, qui le plus souvent surviennent aux playes dangereuses et mortelles. Comme les fièvres intermittentes ne se font point sans la pourriture des humeurs, aussi n'attaquent elles point sans que les humeurs pourries s'esmeuvent, et se jettent sur les parties sensibles du corps, comme sont les membraneuses et nerveuses : ce mouvement icy se faisant sur des parties grandement sensibles, et par vne humeur acre, piquante, et eschauffée, donne le ressentiment, ou de l'horreur, ou de la rigueur, ou du simple refroidissement, estant tres-veritable que ces trois choses ne different entr'elles que selon le plus et le

ger, avec travail, soing, veilles, et fascherie. Les causes antecedentes sont grande abondance de cholere : la temperature de tout le corps, ou du foye seulement, tendant à chaud et sec. Les causes conjointes sont conculcation ou amas, et putrefaction d'humeurs cholériques, hors des grands vaisseaux en toute l'habitude du corps. »

Le chapitre 15 du livre *des Tumeurs* s'explique à peu près de la même manière; seulement il ajoutait à la dernière phrase ces mots, qui ne se retrouvent pas dans le texte actuel : *communiquee et lepandue jusques au cœur.*

moins. Car le refroidissement se fait lors que l'humeur est en moindre quantité, qu'elle est moins acree et mordante, et qu'elle se sent assez legerement. L'horreur au contraire est excitée par vne grande abondance d'humeurs assez acres et piquantes, et agitées ou esmeuës assez fermement. Pour la rigueur, elle suruiet par vne grande quantité d'humeurs grandement eschauffées et poignantes, et violemment esmeuës. La rigueur n'est donc autre chose qu'une concussion ou esbranlement inegal de tout le corps, et principalement de tous les muscles, avec vn ressentiment de froid douloureux, qui est excité par la vertu expultrice, laquelle tasche à se degager d'une quantité de matiere acree, mordante et violemment esmeuë par les parties du corps les plus sensibles, cependant que la chaleur naturelle fait vn reflux des parties exterieures et interieures. L'horreur est moindre que la rigueur : aussi elle n'esbranle que la peau et le cuir, et ne donne qu'un ressentiment de froid sans douleur, pour estre excitée par vne humeur moins piquante et plus legerement agitée. En vn mot, la rigueur semble estre propre des fièvres bilieuses, pour ce que la bile pour estre acree, piquante et aisée à esmouoir, irrite la nature plus violemment que les autres humeurs. L'horreur est propre des fièvres melancholiques : et le refroidissement des pituiteuses, à cause que c'est vne humeur plus douce, et plus pesante ou difficile à esmouoir. Par ce discours on remarquera que, selon la quantité, la qualité et le mouuement de l'humeur qui fait la fièvre, ou a les ressentimens differens, longs ou courts, doux ou violens, encore que quelques-vns ne rapportent pas cela

aux humeurs, mais aux fumées et vapeurs qui s'eslenent des humeurs pourries et qui vont frapper et attaquer le cœur.

Cecy presupposé, disons que les signes de la fièvre tierce intermittente vraye et legitime sont horreur, comme quand en hyuer après auoir vriné on tressant¹ : rigueur forte et poignante, comme si l'on sentoit quelque chose aiguë qui poignist par tout le corps, à cause de l'acrimonie de la bile poussée et portée violemment au commencement de l'accès par les membranes et corps sensibles : la chaleur deuiet acree dès le commencement, pour estre le feu allumé comme en bois sec. Le pouls est grand, subit et egal : la langue est seiche, l'vrine rouge, enflammée, ténue ou subtile. Les accidens sont veilles continuelles, soit demesurée, fureur ou delire, promptitude à se cholérer pour la moindre occasion, comme pour ouïr parler, ou autre petit bruit : iactation et agitation de tout le corps, que les Grecs appellent *Atisme* : inquietudes, maux de cœur et d'estomach, nausées, vomissemens d'humeurs iaunes et ameres, tranchées par fois dans le ventre et douleurs importunes, à cause du mouuement de la bile. Telles fièvres se terminent avec grandessueurs. Elles viennent à gens cholériques et bi-

¹ Tout ce long paragraphe est copié, à part quelques modifications de pure rédaction, du chapitre 7 du livre de 1575, où il venait immédiatement après le paragraphe signalé dans la dernière note du chapitre précédent. Déjà il avait été reproduit au livre *des Tumeurs* en 1579 ; seulement, dans le livre *des Tumeurs*, l'auteur rappelait deux aphorismes d'Hippocrate dont il n'avait pas fait mention en 1575, et qu'il a depuis cités tout au long dans le paragraphe suivant du texte actuel.

lieux, aux ieunes, aux maigres, et en Esté. L'intermission d'icelles est pure, et sans aucun reliquat de fièvre, iusques à tant que l'accès suiuant reprenne, à cause que la matiere bilieuse qui donnoit l'accès a esté par la vehemence et concussion d'iceluy toute dissipée, à cause de sa tenuité et subtilité: ce qui n'aduient aux fièvres quotidiannes, d'autant qu'elles laissent après l'accès tousiours quelque inégalité, molestie et pesanteur du corps, à cause de la pesanteur et tardiueté de la pituite, qui n'a peu estre tout à fait resoulte et euaporée. Les accès de ceste fièvre durent quatre, cinq, six, huit, onze, douze, quinze, dix-huit heures, et prennent en sorte que le premier et le second accèdent plus doux, le trois et le quatre tres-violens, et les autres qui suiuent vont tousiours en diminuant, soit de violence, soit de durée. Le septième accès est la fin de ceste fièvre, laquelle est sans peril et danger. pourueu qu'il ne soit commis aucun erreur, ny du costé du Medecin, ny de la part du malade. Celle qui suruiet en esté est tres-courte: celle qui vient en hyuer est plus longue, d'autant qu'en ceste saison la bile ne peut point estre si pure qu'elle n'ait quelque meslange d'une autre humeur: outre que la transpiration ne se fait pas si bien en hyuer qu'en esté, à cause que les pores du cuir sont reserrés par la rigueur du froid. Le commencement de ceste fièvre est avec rigneur, l'estat avec sueur. Que s'il suruiet des vlcères au nez, à la bouche, ou aux léures, c'est signe que la fièvre se termine: car par cet accident on descouure et on apperçoit la force de la nature, qui peut ietter la matiere morbifique du centre et interieur du corps à l'exterieur et à la superficie: outre qu'en

cest effort il se fait euacuation de la cause coniointe. Or telles vlcères n'apparoissent pas en la declinaison de toute fièvre tierce, mais seulement en celles esquelles la bile, cause de ceste fièvre, est contenue ou poussée de quelqu'autre partie de la premiere region du corps dans le ventricule: car delà la plus ténue et serese portion d'icelle, portée par la continuité de la tunique interieure à la bouche et aux léures, excite aisément des vlcères en ces parties là.

Bref, nous auons deux aphorismes d'Hippocrates, qui seruent au pronostique de ceste fièvre. Le premier est le 43 du 4. liure, où il dit que les fièvres qui ne sont pas intermittentes, et qui ont des redoublemens de trois en trois iours, sont dangereuses: mais celles qui sont intermittentes, sont sans peril. L'autre aphorisme est le 59. de la mesme section, où il asseure que les fièvres tierces exquisées cessent pour le plus au septième accès. Il dit pour le plus, d'autant que selon que la matiere est plus subtile et en moindre quantité, il arriue que ceste fièvre se termine au troisième ou au quatrième accès. Au reste il faut prendre ces deux aphorismes d'Hippocrates avec vn grain de sel, c'est à dire avec ceste distinction, que ce qu'il dit est vray, pourueu, comme nous auons dit cy-deuant, qu'il ne se face aucune faute, ny de la part du malade, ny de la part de ceux qui le traitent et le sollicitent.

Je diray vn mot en passant contre les Apothicaires, lesquels ne se lassent iamais de donner des remedes aux malades, qu'ils traitent en tout temps et à toutes les heures, sans se soucier de ce que dit ou ordonne le Medecin. Pourueu qu'ils debitent leurs drogues, et qu'ils fassent aualler force iu-

leps aux malades, et qu'ils leur trem-
pent bien les hypochondres avec leurs
epithemes, cela leur suffit, sans se
soucier si c'est en temps et en saison :
mais que tels Apothicaires apprennent
la leçon que leur fait Galien, qui les
appelle au premier liure *des iours*
Critiques chap. 11, et ennemis de la
nature, et ennemis du malade : Galien
ayant observé au premier *ad Glauco-*
nem chap. 9, qu'un malade de la fièvre
tierce estoit mort tabide, pour auoir
vsé du bain hors de saison, par l'aduis
de quelqu'un qui se seruoit d'un mes-
tier qu'il ne sçauoit pas. Ce que ie dis,
à fin que les Chirurgiens que ie tache
d'instruire ne fassent iamais rien à
l'estourdie et sans raison, et qu'aux
choses douteuses et de consequence,
ils prennent tousiours l'aduis des Me-
decins.

CHAPITRE XXI.

DE LA CVRE DE LA FIÈVRE TIERCE LEGITIME.

Ie ne veux point icy m'embroüiller
d'un nombre infiny de remedes, tant
externes qu'internes, qui ont esté mis
en auant par les Medecins qui ont
suiui la methode des Arabes, estant
chose si confuse et si difficile à prati-
quer, qu'il y a plus de peril en ceste
grande varieté de remedes qu'en la
grandeur du mal. C'est pourquoy ie
traiteray de la guerison de ceste fié-
vre et des autres le plus simplement
qu'il me sera possible, à fin de ne trou-
bler point le iugement du ieune Chi-
rurgien, et de ne fatiguer point les
malades d'un nombre presque infiny
de remedes, que l'on leur ordonne
communément au grand detrimant
de leur corps et de leur bourse.

Il faut en premier lieu ordonner le
regime de viure sur les six choses non
naturelles¹, qui seront establies pour
rafraichir et humecter le plus qu'il
sera possible, à cause que l'humeur
bilieuse qui fait ceste fièvre, est la plus
chaude et seiche de tout ce qui est en
nostre corps. C'est pourquoy il faudra
faire que le malade respire un air
froid et humide : ce qui se fera en esté
arrosant la chambre d'eau fraiche,
et la parsemant d'herbes et de fleurs
rafraichissantes². Il faut luy donner
pour nourriture toutes choses refri-
gerantes et humectantes, en tant qu'il
les pourra cuire, comme laitue,
ozeille, courge, concombre, poirée,
maulue, orges mondés, bouillons
clairs, et non pressés, assaisonnés de
verjus ou de jus de citron. Il vsera de
vin bien trempé, petit, tenu et en petite
quantité, et ce lors seulement que
l'humeur aura commencé d'estre
cuite : car au commencement il n'en
faut aucunement vser, mais en la de-
clinaison il sera permis d'en vser
plus liberalement, pourueu toutes-
fois qu'il ne soit ny fort ny vieil³. En
quoy on peut reprendre l'erreur de
ceux qui croyent que le vin vieil est

¹ Nous rentrons ici dans le texte de 1575 ; et à partir de cet endroit jusqu'à la fin du chapitre, l'auteur suit presque pas à pas la fin du chapitre 7 de cette édition. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait de notables changements ; ils seront signalés dans les notes suivantes.

² Cette phrase : *ce qui se fera en esté*, etc., constitue un précepte nouveau qui ne se lisait ni dans le livre de 1575, ni dans le chapitre 15 du livre des *Tumeurs* des éditions suivantes.

³ Jusqu'ici le texte est à peu près le même que celui de 1575 et 1579 ; mais la fin du paragraphe est une addition qui appartient tout entière au livre posthume.

plus sain , et qui pour ce suiet le recommandent aux malades febricitans. Mais ils deuroient se mettre deuant les yeux que le vin vieil est tout vineux , qu'il a fort peu de parties aqueuses et sereuses, qu'il est pesant , de parties crasses et difficiles à distribuer, et qui par consequent peut faire plus de sang, peut eschauffer d'auantage les entrailles par la longue demeure qu'il y fait, et a de coustume de reserrer le ventre et le rendre paresseux. Mais pour le dire sainement, il serait tres à propos de defendre toutes sortes de vins tandis que ceste fièvre continue, de peur d'entretenir son foyer : et cependant faire vser au malade de quelque boisson rafraichissante et aperitiue, preparée avec quelque racine, ou syrops violat, de limons, de pommes simples, de capillaires, de cerises, et autres de semblables effets.

Quant au temps propre pour nourrir le malade, il se faut donner garde, le iour de l'accès, de luy bailler à manger plus tard que trois ou quatre heures auparauant ledit accès ¹ : de peur que la chaleur de la fièvre (le propre de laquelle est de corrompre toutes choses, comme le propre de la chaleur naturelle est de cuire et conseruer) rencontrant les viandes encore crues en l'estomach, ne les corrompe, putrefie, et tourne en suc bilieux : augmentant par ce moyen la matiere de la fièvre, prolongeant l'accès, et en outre reuoquant la nature, qui est occupée à la concoction et expulsion de l'humeur morbifique, pour s'employer à la concoction des viandes prises. Pour lesquelles raisons on s'abs-

tiendra aussi de donner aucune nourriture audit febricitant durant tout son accès, et attendra-on à le nourrir qu'il soit tout à fait hors de fièvre. Toutesfois, ceste regle se doit entendre lors que la vertu du malade est forte et vigoureuse : autrement si la nature estoit debile, et qu'il prist des foiblesses au malade, il faut non seulement le nourrir deuant l'accès, mais aussi en l'accès : mais il faudroit que ce fust legerement, et que ce qu'on luy donneroit fust en petite quantité ¹. Pour le breuuage, il faut luy defendre tandis que dure le frisson : en la chaleur on ne luy doit point defendre : au contraire, il faut inuiter ceux qui boient peu à prendre quelque grand traict de ce qui luy aura esté ordonné pour son breuuage.

Pour ce qui est des remedes pris tant de la Pharmacie que de la Chirurgie, il est bon à la sortie de chaque accès de donner quelque lauement en partie rafraichissant, en partie laxatif, à fin d'esteindre les restes de la chaleur allumée dans les reins et dans le ventre, et aussi à fin d'euacuer l'humeur qui aura esté esbranlée par la violence de l'accès : ayant obserué plusieurs fois qu'il sort par le moyen de tels lauemens, des bassinées entieres de bile iaune et escumante dès les seconds et troisièmes accès, ce qui adoucit grandement la furie de ceste fièvre, et accourcit ses accès. On fait vn lauement avec decoction de mauues, guymauues, violiers de Mars, apparitoire, laietues, pourpié, concombres mis par tranches et ruelles, feuilles de vignes en la saison, fleurs

¹ Tous ces préceptes se retrouuent dans les éditions du vivant de l'auteur ; seulement ce qu'il va ajouter pour le breuuage, ne se lit que dans le livre posthume.

¹ En 1575 et dans toutes les éditions de son vivant, Paré disait : *plus tard que trois heures auparauant ledit accès.*

de nenuphar, vn peu de fenouil verd : on delaye dedans vne liure trois onces de miel violat, et autant d'huile violat ou de beurre frais, vne once de sucre rouge et de lenitif : et donne-on ce clystere à la sortie de l'accés, comme dit est. Que si les malades se trouuoient trop lasches et fatigués apres leur fièvre, on peut remettre ledit laquement au iour de l'intermission, ou le matin si la saignée ne l'empesche, ou sur l'apres-dinée. Souuent on fait les clysteres avec vne decoction de prunes, iuiubes, violes, orge, son, et choses semblables, quelques-fois avec le petit laict seulement ¹.

¹ Il est curieux de suivre dans les trois rédactions de Paré la marche de ses idées relativement au traitement. Pour ne parler d'abord que des médicaments à administrer, voici comme il s'exprimait en 1575 :

« Quant aux medicaments, faut preuoir si la vertu du malade est suffisante, et si les humeurs sont furieux et mobiles, alors faut ordonner du diprunis simple, casse fistulaire mondee, decoctions de violles, mirabolans citrins, syrops violat, rosat, de grenades, oxyzaccara. Semblablement soit fait clistere de decoction de prunes, iuiubes, violles, son, orge. Si le malade par siccité de teste deuient en phrenesie, soit procuree sternutation avec huile viollat, ou rosat, et laict de femme. Les pieds et cuisses soient mis en eau tiede, et douce. La plante des pieds soit oincte avec huile viollat ou semblable. En la declinaison est bon faire bain d'eau douce avec feuilles de vigne, de sauls, de laictues, et semblables refrigerans. Et mesme apres les purgations generales prouoquer les sueurs par l'vsage de vin blanc et tenu, bien trempé : et les vrines par decoction d'ache et d'aneth. »

Le reste est relatif à la saignée ; nous y reviendrons dans la note suivante. En 1579, dans le chapitre cité du livre *des Tumeurs*, Paré commençait également par les laxatifs ; mais il ajoutait aussitôt :

« Autrement si les forces du malade sont

Il y a vne grande controuerse entre les auteurs, scauoir s'il faut saigner ou purger dès le commencement : pour moy i'ay veu en mon ieune aage,

petites, ne faut purger ni saigner que bien petitement : de peur que la dissipation des esprits (à laquelle les bilieux sont subiets) n'induisse syncope. »

Puis venait l'indication des clystères ; puis cette phrase, calquée sur la première édition, et dont le sens est cependant tout différent :

« Si le malade par resiccation du cerueau tomboit en delire, qu'on luy rafreschisse la teste avec huile violat, rosat, et autres semblables. »

Ainsi dans le texte primitif il s'agit de *sternutation*, dans le second de fomentations rafraichissantes. Toutefois il est probable que le mot de *sternutation* provient d'une faute d'impression, car une note marginale porte : *Fomentation*. Les autres prescriptions sont les mêmes ; mais à l'occasion des sueurs, la rédaction de 1579 offre un long passage qui ne se retrouve ni dans le texte primitif ni dans le livre posthume. Voici tout ce qui a trait à cet objet.

« Mesme l'humeur ja cuit et mitifié, les purgations generales ayant precedé, sera bon prouoquer les sueurs par l'vsage de vin blanc, bien tenu et trampé. Vrayement les sueurs en toute fièvre putride sont bonnes, quand elles viennent en temps et lieu : pource qu'elles euacuent les matieres conioinctes de la maladie. Mais surtout en la fièvre tierce : d'autant que tel humeur se resoult aisément en sueurs pour sa tenuité. Pour aider à la sueur, sera bon avecques le vin blanc mentionné, prendre decoction de figes, raisins de damas mondés, chiendent, et autres racines apertiuës. Par dehors on prend sponges imbues en la decoction d'herbes chaudes, comme romarin, thym, lauande, marjolaine et autres, espreintes et appliquees chaudement aux ainnes, aisselles, entr'espaule du malade, tenu couuert en son lit. Autres remplissent à demy des vessies de pore de ceste decoction, les appliquent aux costez et entre les iambes, comme aux

et j'ay remarqué en mon premier traité des fièvres¹, que dès le com-

pieds des bouteilles de terre remplies de mesme. On doit cesser de faire suer lorsque la sueur commence à se refroidir sur le malade. »

Dans le texte actuel, il s'occupe d'abord des lavemens, et précise mieux l'époque de leur administration. Tout-à-l'heure, quand il aura parlé de la saignée, il établira aussi une plus grande réserve, appuyée sur sa propre expérience, touchant l'emploi des purgatifs. Les bains, le vin blanc et les diurétiques demeurent recommandés; mais plus de fomentations à la tête, plus de bains ni d'onctions aux pieds, et enfin plus de ces moyens sudorifiques que l'on trouvoit signalés dans toutes les éditions à partir de 1579.

¹ Je reproduirai ici comme terme de comparaison le texte exact du premier traité.

« La saignée doit estre faite non apres le tiers accez, comme commande Galien, mais dès le commencement de la fièvre. Car comme ainsi soit que ceste fièvre au plus tard se termine en sept accez, certes si vous attendez que le tiers accez soit passé, la fièvre sera en son estat. Or Hippocrates defend de rien mouvoir en l'estat par l'aphorisme 29 de la 2. section, de crainte que Nature, qui lors seulement trauaille à la concoction de la maladie, ne soit retirée et desbauchée de son entreprise. Or cela se doit entendre s'il y a plethore au corps et plenitude des vaisseaux, pour euentiler et rafraichir la masse des humeurs: car autrement ne sera bon de faire vacuation de sang, de tant qu'iceluy est le frein de la cholere: c'est-à-dire ce qui l'adoucit, et qui meslée avec icelle par sa douceur et vaporeuse benignité et humidité empesche qu'elle ne se monstre si furieuse et violente. »

Ainsi se termine le chapitre 7. Au livre des *Tumeurs* de 1579, on lit à peu près la même chose, sauf la dernière phrase, qui est supprimée. La première phrase avait été aussi singulièrement changée: « *La saignée doit estre faite, non apres le tiers accés, mais dès le commencement, comme le commande Galien.* »

mencement de la fièvre, après auoir considéré si les forces du malade le permettoient, qu'on le purgeoit, principalement quand les humeurs estoient furieux et mobiles, et ce avec diaprunis simple, casse fistulaire mondée, decoctions de violes, mirabolans citrins, syrops violat, rosat, de grenades, oxysaccara: et on ne saignoit, selon le precepte de Galien, qu'après le troisiéme accés. Et encore n'estoit-ce que ceux où il y auoit plethore au corps et plenitude des vaisseaux, pour euentiler et rafraichir la masse des humeurs: autrement il n'estoit loisible de faire vacuation de sang, d'autant qu'on croyoit que c'est luy qui est le frein de la cholere, c'est à dire, ce qui l'adoucit, et qui meslé avec icelle, par sa douceur et vaporeuse benignité, empesche qu'elle ne se monstre si furieuse et violente. Mais maintenant ie voy que les plus celebres Medecins, soit qu'ils ayent esté faits sages par l'erreur des autres, soit par leur propre experience, et par les beaux effets qu'ils ont veu reüssir de la saignée, saignent dès le commencement, non vne seule fois, mais après les trois premiers accés aux trois iours de l'intermission, et ne purgent leurs malades qu'après le quatriéme accés: et de fait, que c'estoit mal ordonné que de differer la premiere saignée après le troisiéme accés. Car comme ainsi soit que ceste fièvre au plus tard se termine en sept accés: certes si on attend que le troisiéme accés soit passé, la fièvre sera en son estat. Or Hippocrates defend de rien mouvoir en l'estat par l'Aphor. 29. de la 2. sect., de crainte que la nature, qui lors seulement trauaille à la concoction de la maladie, ne soit retirée et desbauchée de son entreprise.

Donc selon la violence du mal et le

temperament du malade, on pourra saigner deux ou trois fois dès les premiers accès aux iours d'intermission, et après le quatrième on purgera doucement et benignement avec cassé, tamarins, rhuubarbe, sené de Levant, mirabolans citrins, et syrops violat, de pommes composé, et de cichorée aussi composé, reiterant le mesme medicament après le cinq ou sixième accès, à fin d'espuser le ventre d'une quantité d'humeurs qui y regorgent. J'ay observé que ceux qui purgeoient avant le quatrième accès, ou qui vsoient de remedes vn peu forts et violens, d'une fièvre tierce simple faisoient vne double tierce : c'est pourquoy il se faut faire sage, et estre vn peu plus retenu à la purgation que n'estoient pas nos anciens.

Sur le declin de la fièvre, il est bon de faire vn bain d'eau douce avec fueilles de vigne, de sauls, de laitues, et semblables réfrigerans. Et mesme après les purgations generales, promouvoir les sueurs par l'vsage du vin blanc et tenu bien trempé : et les vrines par decoction d'ache et d'anel.

CHAPITRE XXII.

DÈ LA FIÈVRE TIERCÈ BASTARDE, DE SES CAUSES, SIGNES ET CVRE.

L'autre fiéuré intermittente qui se fait de bile est la tierce bastarde, ainsi appelée à cause qu'elle ne se fait pas comme la precedente de bile pure et simple, mais de bile meslée avec quelque autre humeur : et aussi à cause qu'elle ne garde pas toutes les qualités, representation et idée de la tierce legitime. Elle en a bien quelque chose, en ce que l'une et l'autre ont leurs redoublemens de

deux iours l'vn : mais chacune d'elles a certains signes, par lesquels elles semblent constituer diverses especes de fièvre, de sorte qu'elles ne differrent pas entré elles par l'ordre et par le temps de leurs accès et periodes, mais par quelques autres accidens qui viennent de la condition de la matiere qui fait ces deux sortes de fièvres. Or ayant discoursu de la condition de la tierce legitime, il faut parler icy de la bastarde, à fin d'apprendre quelle sera leur difference, et comme selon icelle il faudra traiter les malades qui seront atteints de ceste tierce bastarde.

L'une et l'autre fièvre à la verité se font de bile, mais la legitime se fait de bile pure et simple : et la bastarde se fait de bile meslée avec quelque autre humeur, en sorte toutesfois qu'elle excède et surmonte l'humeur avec laquelle elle est meslée : autrement la fièvre ne seroit pas tiercée, mais garderoit le mouvement de l'humeur qui y predomineroit. Or ceste mixtion se fait ou de la bile avec la pituite ténue ou crasse, ou avec la melancholie : si c'est avec la pituite, il se fait vne fièvre que les Arabes appellent *cholera maioris fame*, cholere plus ordinaire et plus remarquable : si c'est avec la melancholie, il s'en fait vne autre que les mesmes Arabes nomment *cholera minoris fame*, cholere moins ordinaire et moins remarquable, d'autant que la premiere arriue fort souuent, et la derriere fort rarement. Les susdits medecins arabes enseignent que ceste premiere fièvre bastarde *maioris fame*, comme ils appellent, se fait ou lors que la bile citrine ou pasle est meslée avec la pituite aqueuse et ténue, ou lorsque la bile vitelline est meslée avec la pituite crasse : semblable-

ment ils disent que la dernière fièvre bastarde s'engendre, ou quand la bile est meslée avec l'humeur melancholique naturelle, ou quand elle est meslée avec l'humeur melancholique atrabilaire: et selon toutes ces divisions, ils jugent de la longueur ou briefueté, de la violence ou de la douceur de la fièvre. Mais certes ceste doctrine est tellement embrouillée, et il est si difficile de juger de toutes les différences de ces causes, que ie ne veux y engager l'esprit du ieune chirurgien, de peur de luy donner plus de trouble que de lumiere. C'est pourquoy ie me contenteray de parler de la fièvre tierce bastarde, appelée *maioris famæ*, comme plus ordinaire, et qui se fait du meslange de l'humeur bilieuse avec la pituiteuse: et qui pour ce suiet peut estre définie: *fièvre qui a des accès et intermissions de deux iours l'en, pour estre engendrée d'humeur bilieuse meslée avec la pituite, qui se pourrit hors des grands vaisseaux.*

Il n'est point question de sçavoir si ceste bile est citrine, vitelline, porracée, ou æruginieuse, et en quelle partie du corps ces diuerses sortes de bile se peuuent engendrer. Il faut tenir pour constant que c'est bile contre nature, laquelle plus elle acquiert de degrés de chaleur, plus elle se rend maligne, et apporte de plus sinistres accidens: si bien que si la fièvre a vne mediocre vehemence et violence, ce sera vn signe que l'humeur bilieuse qui la fait a acquis vn degré de chaleur contre nature mediocre: que si les symptomes sont violens, ce sera la marque d'un degré de chaleur excessif. Pour ce qui est de la pituite qui est meslée avec la bile, on la reconnoistra si le

febricitant, avec vn temperament chaud et sec, et en son ieune aage, aura demeuré en oysiueté, se sera rempli de beaucoup de viandes, de fruits cruds, et en vn mot aura amassé beaucoup d'excremens et de crudités. Et par la longueur de la fièvre, on remarquera aisément si ladite pituite est en grande ou petite quantité, et aussi par la longueur et lenteur des frissons. Car si la fièvre n'a ses accès que seize ou dix-huit heures, et que les frissons soient violens et aigus, c'est sans doute qu'il y aura peu de pituite, d'autant que la fièvre approche fort près de la condition de la tierce legitime: mais si les accès sont de vingt-quatre, trente ou trente-six heures, et que le frisson soit long et lent, c'est signe qu'il y a beaucoup de pituite, d'autant que la fièvre s'eslongne fort de la nature de la tierce legitime.

En quoy nous remarquerons que la fièvre bastarde qui a ses accès plus longs que dix-huit heures s'appelle *Tertiana extensa*, tierce estendue, plus ou moins selon que l'accès s'estend ou à vingt, ou à vingt-cinq, ou à trente, ou à trente-six heures. Car il est tres asseuré que ceste fièvre a des accès quelquesfois de trente, de trente-six, ou de quarante, mesme de d'auantage, selon la quantité et la crassité de la pituite qui y est meslée. Or ceste fièvre commence plustost avec horreur qu'avec vn frisson violent: sa chaleur est plus douce et moins mordicante, et qui s'espand plus difficilement par tout le corps qu'en la tierce legitime: le malade n'est point tant alteré, ny ne vomit point des matieres si ameres. Il sent vne pesanteur de corps, douleur à l'espine du dos, bouffement à l'estomach avec degoust. L'accès passe

douze heures, et s'estend quelques-fois iusques à trente, et d'auantage, comme enseigne Galien au commentaire troisième du premier *des Epidemies*, et au commentaire 2. du sixième liure. Les accès se terminent non par de grandes sueurs, mais par des moiteurs. Elle est plus frequente en automne qu'en autre saison, et attaque les ieunes hommes qui, par vne vie desreglée, amassent grande quantité d'excremens et de crudités : elle surprend aussi ceux qui viennent en oysiueté, les hommes gras et replets, ceux qui crapulent et qui vsent des bains mal à propos. Rarement se termine-elle au septième accès, mais va iusques au quatorzième, voire mesme dure quarante iours, tantost deux mois, tantost trois mois, quelquesfois six mois : et lorsqu'elle dure si long-temps, elle apporte enfin ou vne dureté de ratte, ou vne hydroisie, ou quelque vice notable des entrailles. Souuent elle ameine des zoliques furieuses, lesquelles degenerent en quelque paralysie imparfaite, ou des bras ou des cuisses, mal à ce que l'on dit familier et commun à quelques prouinces de ce royaume.

Ceste fièvre est de difficile guerison, mais toutesfois sans peril, puis qu'elle est intermittente, s'il n'arriue quelque faute en la traitant. Toutesfois elle est plus dangereuse que la tierce legitime, à cause de la diuersité des humeurs qui la font, lesquels rendent les maladies fascheuses et contumaces, comme enseigne Hippocrates, et Galien au premier *des Epidemies*, Comment. 3. article 21.

Pour la cure de ceste fièvre, elle n'est point autre que celle qui conuient à la tierce legitime, sinon qu'il ne faut pas tant rafraichir, mais au

contraire eschauffer doucement et moderément, inciser puissamment l'humeur peccante, attenuer, cuire, vuidet et fortifier les entrailles. Les clysteres detersifs tous les iours sont tres-vtiles, dans lesquels on doit mesler les simples qui dissipent les vents et flatuosités qui remplissent les intestins de ceux qui sont trauaillés de ceste fièvre, s'engendrants de la pituite qui est attenuée par lardeur de la fièvre. Dès le commencement il faut aussi saigner pour esteindre l'empireume des entrailles, et ce plusieurs fois pour aller au deuant de la pourriture, et empescher la continuelle generation des mauuaises humeurs. Il ne faut pas se persuader que la pituite empesche ce remede : elle le modere bien, mais de l'empescher tout à fait, nullement, veu que le feu qui est en la pituite est aussi bien feu que celuy qui est en la bile. En quelque suiet que se met la pourriture, l'intemperie chaude l'accompagne, laquelle s'esteint par l'euaporation, qui se fait fort commodément par la saignée. Ayant osté tout soupçon d'inflammation aux parties nobles, on viendra à purger le corps doucement et souuent, avec apozemes aperitifs et relaxatifs de sené, agaric, rhenubarbe, electuaire lenitif, et autres medicamens benins.

Il y en a qui trouuent bon de donner des vomitifs au commencement des accès : mais il faut premierement que ce soient vomitifs doux et benins, et non violens tels que sont les metalliques : et en second lien il les faut donner lors que la coction paroist dans les vrines, autrement i'ay tousiours trouué qu'ils ne profitoient de rien, et qu'ils debilitoient grandement l'estomach, qui après cuissoit moins bien les viandes, et par consequent

engendroît quantité de mauuaises humeurs, et donnoit occasion au foye d'en faire de mesme : puis que c'est vne maxime en Medecine que la seconde coction ne corrige iamais la premiere.

Je donneroïs icy des formules d'apozemes aperitifs, incisifs et laxatifs, desquels il faut entretenir le malade durant vne si grande longueur de temps : mais d'autant que cette longueur de temps donne assez de loisir au Chirurgien de consulter les Medecins sur les diuers incidens de ceste fièvre, ie les remets ausdits Medecins : aussi qu'il est impossible qu'un Chirurgien puisse auoir la connoissance et la science d'une si grande diuersité de remedes, telle qu'elle est necessaire d'estre pratiquée en ce mal, à fin de n'ennuyer point le malade d'un seul genre de medicament. Que le Chirurgien ait soin seulement de bien nourrir le febricitant, et vn peu plus largement qu'en la tierce legitime : à fin qu'il ait des forces de resister iusques à la fin du mal. Après donc les premiers accès (durant lesquels on ne nourrira les malades que de viandes legeres et liquides) on pourra donner les iours de l'intermission quelque viande solide, aisée à digerer, vne fois le iour seulement, comme sont les poulets, chapons, perdris, veau, mouton : ayant tousiours pour maxime de ne nourrir point le malade durant l'accès (s'il n'auoit quelque foiblesse extraordinaire), mais trois ou quatre heures auant l'accès, et à la fin de l'accès.

Les anciens donnoient pour breuage l'eau miellée, qu'ils appelloient *mulsam*, qu'ils aromatisoient d'hyssope ou de spicnar : les recens se seruent de l'eau sucrée ou de l'oxysaccara, quelquesfois d'eau d'orge

assaisonnée de racine de fenouil et de semence d'anis. Les plus delicats se seruent d'hippocras d'eau, les autres de decoction de reglisse, racine d'ozeille et de cichorée sauuaige : bref on peut s'accommoder aucunement au goust des malades, et leur faire changer de boisson lorsqu'ils seront ennuyés de quelque vne. Il ne faut pas leur permettre toutesfois de boire du vin iusques au declin de la fièvre, et que les signes de coction apparoissent. Après les purgations, on n'oubliera pas ny les sudorifiques ny les diuretiques, et à la fin de tout le bain d'eau douce.

CHAPITRE XXIII.

DE LA FIÈVRE ARDENTE, ESPECE DE FIÈVRE TIERCE CONTINVE ¹.

Après les fièvres de bile intermittentes viennent les continues, entre lesquelles est l'ardente bilieuse, que les Grecs appellent *Causon* ², excitée de bile, mais bien plus ardente que celle qui fait la tierce continue commune, de laquelle nous parlerons au chapitre suiuant. Parquoy si la masse sanguinaire bilieuse, c'est à dire qui a en soy plus de bile que d'autre humeur, conçoit en soy si grande inflammation qu'elle tienne tousiours le

¹ Ce chapitre porte le même titre que le chapitre 11 de l'édition de 1575, auquel il répond d'ailleurs exactement et presque mot pour mot, sauf quelques changements que nous signalerons en leur lieu.

² Le chapitre 11 de 1575 commence autrement :

« Ceste fièvre est vne sorte de continue ardente bilieuse, que les Grecs appellent *Causus*, etc.

cœur assiégué, elle fait la vraie *Causonide* ¹, c'est à dire fièvre ardente, qui diffère en cecy seulement de la fièvre tierce continue commune, qu'elle n'a point de trois en trois iours d'exacerbation manifeste, ains marche tousiours d'une perpetuelle constance et egale ardeur. Au reste elle est aussi quelquesfois excitée de phlegme salé, et fait vne espece de causus moins propre, qu'on appelle causus bastard, ou non legitime, qui n'est pas si vehement que le premier.

Ceste fièvre survient aux ieunes en esté, et à ceux qui sont de temperament chaud et sec, et qui font mestier de travailler excessiuelement.

Les signes du causus pathognomoniques, c'est à dire propres et perpetuels, sont fièvre vehemente (à cause qu'il est excité de l'humeur bilieuse, qui d'ordinaire s'enflamme le plus aisément et furieusement) et lassitude vlcereuse, comme si on estoit piqué d'aiguillons partout le corps : ce qui vient à cause de l'acrimonie de l'humeur bilieuse et ténue, qui pique les parties sensibles de nostre corps. Les signes accompagnans ceste maladie que l'on appelle assidens et non perpetuels, sont la langue seiche, et pour ce fort aspre, noire à raison de l'adustion, douleur de ventre mordicante et tormineuse, prouenant d'une fluxion de bile ténue, sanieuse et ichoreuse, deiection souuent pasle et liquide pour l'abondance de la matiere crue, acre et ténue, là poussée par la vehemence de la maladie. Lors que le siege du causus est le foye ou le ventricule, alors la soif est grande et excessiue, à cause de l'ardeur et siccité de tout le corps, si principalement la bile qui fait le causus est

amassée en lieu et partie d'où se peut proprement exciter la soif, comme en la bouche et orifice superieur du ventricule, au ventricule mesme, ou aux poulmons, quelquesfois au pilore ou orifice inferieur de l'estomach, et dans l'intestin appellé ieunum. Les veilles sont grandes, par le defect d'humidité benigne et vaporeuse qui cause le sommeil : delires à cause du mouuement de la bile vers le chef, si principalement le siege d'icelle est au poulmon : et lors sans doute la langue est aspre et noire, ils ne respirent qu'à peine, et halent vn esprit chaud et bruslant, haletans tousiours à bouche ouuerte. La bouche est incessamment amere, pour la continuité de la tunique interieure du ventricule qui est commune à la langue.

Cette maladie est fort aiguë, et qui tue en peu de temps, d'où vient qu'à bon droit elle est appellée à Montpellier *Trousse-galand* : partant dès le commencement il faut que le Chirurgien, pour son honneur, et pour s'exempter de calomnie, expose aux assistans le danger où est le malade : car si les accidens susnommés se montrent grands dès le commencement de ceste maladie, s'il survient vne petite sueur au front ou aux clavicules, si le malade amasse les floccons de sa couuerture vers luy, s'il ionë fort des doigts, si les extremités luy deuiennent froides, si la maladie a ses exacerbations et redoublemens à iours pairs, si les vrines sont ténues, noires, crues et en petite quantité, si le ventre est retenu, ou bien si és deiections il y a indice de colliquation, si la soif n'est si grande qu'elle doit estre, eu esgard à l'ardeur de la fièvre, si goutte à goutte il luy s'ue vn peu de sang par le nez, on peut

¹ Edition de 1575 : fait le *vray causus*.

asseurément predire la mort, sans autrement entreprendre à guérir tel malade.

Toutesfois s'il y a esperance de santé, il faut que la curation consiste en deux choses, sçavoir est en la diete, et és medicamens.

Pour la diete faut considerer trois choses, c'est à sçavoir, la quantité des alimens et la vertu du malade, le temps de la maladie, et la qualité de la fièvre. Il faut connoistre la vertu du malade pour la garder et conseruer, car c'est elle qui chasse la maladie : partant il ne conuient donner si grande quantité d'alimens qu'elle ne les puisse cuire, ny pareillement en donner si peu qu'elle defaille, et qu'elle ne soit assez forte. Et quant au temps de la maladie, si elle est ensa vigueur ou prés d'icelle, il faut donner peu d'alimens ou rien du tout, pource que c'est diuertir Nature de son intention : car elle ne peut cuire les alimens, et ensemble contrarier à la maladie. Outre plus faut considerer la qualité de la maladie: car la fièvre, veu que c'est vne maladie chaude et seiche, requiert alimens froids et humides, non enclins à putrefaction, comme laictue, pourpié, ozeille, orge mondé, et autres semblables. Le boire doit estre d'eau, d'orge mondé, avec syrop violat ou de limons, eau bouïllie, d'hipperas d'eau, ou eau pannée, donnant à boire au malade tout son saoul et à son plaisir : et quand à la chair et viandes solides, ie ne suis pas d'aduis qu'on en donne, ou bien que ce soit en tres-petite quantité, et que la chair soit cuite avec herbes refrigerantes cy-dessus mentionnées, et prise avec ius d'oranges, limons, citrons, grenades, ou verjus de grain. Que si pour le soustenir on est contraint de luy

donner de la gelée, qu'elle soit faite sans expression et distillation, et outre sans canelle et vin, cuitant les salines et espiceries, et autres choses contraires. Il faut faire en sorte que le malade respire l'air le plus frais qu'il sera possible, si ce n'est en hyuer, brassant et versant de l'eau de puits d'un verre en autre : car de là il sera rafraichi, et en outre endormi par le doux murmure de l'eau : que le paué de la chambre soit semé de roses, de fueilles de vignes, de laictue, de nenuphar, pourpié, et autres trempées en eau rose, vinaigre, ou eau de puits tres-froide : arrangeant d'auantage par la chambre des branches de saules verts qu'il faudra changer souuent : qu'il aye tousiours en sa main des fueilles de laictues ou de vigne, ou des pieces de courge ou concombre, mesme à la plante des pieds : qu'on luy plonge les pieds et les mains dans de l'eau froide en laquelle il y ait un peu de vin pour faire penetrer l'eau : qu'on le remue de lit et de draps, d'heure en heure, pour ueu toutesfois que la crise ne soit proche : car lors on luy nuirait grandement en le rafraichissant et remuant.

La saignée doit estre faite souuent et en bonne quantité, non seulement des bras, mais aussi des pieds quand le malade est en delire, ou qu'il est proche d'y tomber : comme aussi és femmes qui n'ont pas leurs reglemens ordinaires, ou qui ne les ont pas suffisamment : et aux hommes pareillement qui ont hemorrhoides arrestées, pourueu que la vertu, l'age, et autres circonstances desquelles nous auons parlé en la phlebotomie le permettent¹.

¹ L'édition de 1575 dit seulement :

« La saignée doit estre faite en bonne

Les epithemes sur la region du foye seront faits avec huile rosat, de coings, de nenuphar, et autres refrigerans, et ce en la vigueur ou declinaison de la maladie. On n'obmettra pas les fronteaux, faits d'oxyrhodium, huile de nenuphar, aubins d'œufs et oxycrat, et leurs semblables: et que le malade tienne souvent en la bouche eau froide, ou eau d'orge, ou des feuilles d'ozeille trempées en eau froide, ou bien des cerises seiches aigrettes aussi trempées en eau. Il convient aussi euacuer la matiere avec clysteres emolliens et rafraichissans, tels que sont ceux que l'on prepare avec le *serum lactis*, avec decoction de violes, maules et autres semblables. En tels clysteres dissoudras plustost du sucre que du miel, et de l'huile violat plustost que du commun, pour tousiours eüiter la chaleur.

Pour les purgatifs, on donnera casse nouvellement mondée, tamarins, diaprunis simple, decoction de roses et violes, syrops de *capilli veneris*, de violes, de nenuphar, de cichorée, d'endiues, et leurs semblables (ayant esgard aux obstructions du foye): les autres purgations faites de rheubarbe infusée en decoction de tamarins, endiue, laictue, scariole, et autres qui rafraichissent sans adstriction sont fort vtilés: combien qu'il faille prescrire le moins de medicaments purgatifs qu'on pourra, à cause qu'ils sont tous chauds et acres,

quantité, si la vertu, l'aage, et autres circonstances que dirons cy apres en la phlebotomie le permettent. »

Ce renvoi à la *phlebotomie* s'explique facilement, parce que le livre des *Fièvres* était placé alors avant tous les autres. La phlébotomie est traitée, comme on sait, au livre des *Operations*.

et par consequent contraires à la fièvre ardente. Parquoy en lieu d'iceux, il seroit fort bon de purger le malade avec laict d'anesse cuit, ou pour le mieux avec le *serum* de laict: car l'un et l'autre a propriété de purger les serosités bilieuses, et est fort humide, sans aucune acrimonie, et sans flatuosité par le benefice de la cuisson ¹.

CHAPITRE XXIV.

DE LA FIÈVRE TIERCE CONTINUE.

Voicy la dernière des fièvres qui se font de la bile, de laquelle nous auons peu de choses à dire, à cause de ce qui a esté dit de la nature et curation du *causus*: on peut comprendre ce qui est de l'essence et de la curation de ceste fièvre tierce continue, y ayant peu de difference entre l'une et l'autre, en sorte que Galien mesme à peine les distingue-il au liure second des *Crises*, chapitre 6. Ceste fièvre donc n'est autre chose, qu'une fièvre continue qui a des redoublemens manifestes et des sensibles remissions de deux iours l'un, produite d'une bile pure qui se pourrit dans les vaisseaux eslongnés du cœur.

Lors donc que la bile contenue dans

¹ L'édition de 1575 ajoutait ici cette phrase, par laquelle se terminait le chapitre:

« Au reste de ce qui est icy dit de la curation du *causus*, tu peux comprendre les choses requises à la curation de la fièvre tierce continuë, de tant qu'ils ne different rien l'une de l'autre que de vehemente ardeur et inflammation. »

Dans le livre actuel, l'auteur a jugé à propos de parler plus au long de la fièvre tierce continue, et c'est l'objet du chapitre suivant.

ces vaisseaux vient à se pourrir, si la Nature ne peut la chasser en l'habitude du corps, elle la vomit et dans les grands vaisseaux, et au cœur mesme: d'où il arriue qu'il se fait vne fièvre continue periodique, laquelle a deux accès ou redoublemens d'autant plus sensibles, comme aussi des remissions d'autant plus aisées à remarquer, que l'humeur qui se pourrit est esloigné du cœur. Lors donc que ceste bile, de deux iours l'vn, accourt au foyer où la pourritures'attache, elle s'eschauffe aisément, et allume vne chaleur remarquable, laquelle vient à se diminuer vn peu à mesure que ceste bile qui accourt se consomme, mais elle ne cesse point tout à fait que ladite bile ne soit tout à fait consommée: c'est pourquoy la fièvre est continue: et à cause du lieu où la bile se pourrit esloignée du cœur, ladite fièvre a des redoublemens et des remissions manifestes. Pour la bile qui fait ceste fièvre, elle est moins acre et en moindre quantité que celle qui fait la fièvre ardente, et au reste n'est pas si proche du cœur, estant tres veritable que tant plus l'humeur qui se pourrit est proche du cœur, plus donne-il de chaleur et de violence de fièvre.

Que si l'on me demande comment ie reconnoistray vne fièvre ardente d'auec la fièvre continue, ie respons que la fièvre ardente brusle assiduelement les febricitans d'vne pareille chaleur, sans auoir de sensibles redoublemens ou remissions de deux iours l'vn: là où la tierce continue a des remises bien douces, et a des redoublemens remarquables de iour à autre, par consequent ne garde pas vne pareille chaleur de son commencement iusques à la fin. Au reste tous les accidens et symptomes sont moins

violens en la tierce continue qu'en la fièvre ardente, la soif et les veilles moindres: elle est plus longue et moins perilleuse, et ne se termine que vers le 14. iour.

Elle s'attache à ceux mesmes qui sont suiets au *causus*, scauoir aux ieunes, bilieux, d'vn temperament chaud et sec, en l'esté plustost qu'en autre temps, à ceux qui trauaillent beaucoup, qui veillent, qui ont beaucoup de soin, qui se laissent transporter à la cholere, qui s'exposent à l'ardeur du soleil, et qui vsent de viandes chaudes et acres, boiuent des vins forts, ieusent beaucoup, ou ont amassé de la bile de longue main qu'ils auoient accoustumé de vider en certaines saisons.

La cure de ceste fièvre est presque mesme qu'au *causus*: le viure ne doit pas estre si rafraichissant et humectant: l'on peut nourrir le malade plus liberalement aux iours de remission. Les remedes doiuent estre mesurés à proportion que ce mal approche plus ou moins de la fièvre ardente. Il ne faut point espargner la saignée, les lauemens, les purgatifs, les alteratifs, les corroborans, les epithemes, frontaux, et autres remedes se rapportans à ceux que nous auons spécifiés au chapitre precedent. Bref, le *causus* et la tierce continue differans seulement du plus et du moins, doiuent aussi estre traités par remedes qui soient differens du plus et du moins seulement.

Ie diray pour conclusion, que la fièvre que les auteurs appellent synoque bilieuse se rapporte à ceste fièvre icy continue, d'autant qu'elle se fait du sang qui se change et se tourne en bile: elle a neantmoins vne chaleur vn peu plus douce que les fièvres qui sont faites de la bile pure

qui se pourrit. Et voila ce que nous auons à dire des fièvres bilieuses.

CHAPITRE XXV.

DES FIÈVRES PITUITEVSES. ET PREMIÈREMENT DE LA QUOTIDIANE INTERMITTENTE, LEGITIME ET ILLEGITIME ¹.

Nous parlerons icy des fièvres faites de pituite, qui semblent estre opposées aux precedentes, en tant que la pituite est froide et humide, et la bile chaude et seiche. Or de ces fièvres, il y en a quatre especes, la quotidienne intermittente, la quotidienne continue, l'*epiale*, et la *lyjirie*. Pour la quotidienne intermittente, elle a esté ainsi appellée, non de l'humeur qui la fait, mais du temps et que l'humeur qui

¹ Ce chapitre répond d'une part au chapitre 6 de l'édition de 1575, et d'autre part au chapitre 24 du livre *des Tumeurs* de 1579 et des éditions suivantes, intitulé : *De la fièvre qui survient aux tumeurs œdemateuses*. Comment Paré avait-il eu l'idée bizarre de rattacher la fièvre quotidienne à l'œdème, c'est ce qu'il explique lui-même au début de ce dernier chapitre :

« Toutes les especes et differences des tumeurs œdemateuses expliquées, reste à parler brièvement de la fièvre accidentaire, qui assez souvent leur survient. Icele retenant du mouvement de l'humeur pituiteux dont elle est excitée, est ordinairement de l'espece de celles que les Medecins appellent quotidiennes intermittentes. »

Le chapitre de 1575 a lui-même un autre commencement, que nous avons reproduit ci-dessus à l'occasion du chapitre 17; et de même aussi le premier paragraphe du texte actuel ne ressemble à rien de ce qu'on lit dans les autres éditions. C'est au deuxième paragraphe que les rédactions se rapprochent.

la fait à ses mouvemens, et que ladite fièvre a ses accès ou exacerbations, qui est tous les jours: c'est pourquoy elle est appelée des Grecs *Amphimerinos*, et est définie *fièvre e pourrie, qui a tous les iours des accès et intermissions, faite d'une pituite douce ou insipide qui se pourrit hors des grands vaisseaux*.

Elle fait donc tous les jours son accès de la longueur de dix-huit heures, donnant intermission et relasche manifeste le reste du iour ¹. C'est vne fièvre qui arrive fort rarement, à cause que la pituite se pourrit fort difficilement, d'autant qu'estant familiere à la Nature, elle se la reserve pour la tourner en aliment et nourriture, en cas qu'elle ait faute de sang: comme enseigne Galien au commentaire deuxième du liure d'Hippocrate *du regime de vivre es maladies aiguës*, partie 44.

Les causes primitives d'icelle sont, froideur et humidité de l'air qui nous environne, long vsage des choses froides et humides qui aisément se corrompent et pourrissent, comme fruiets nouveaux et poissons: intermission d'exercice accoustumé. Les causes antecedentes sont grande repletion d'humeurs, principalement phlegmatiques et pituitives. Les causes dispositives sont la froideur et debilité de l'estomach et du foye, qui au lieu d'humeurs cuites en font de crues et mal digerées ². La cause coniointe est le phlegme putrefié hors des

¹ Le texte de 1575 et celui de 1579 se bornent à donner cette définition; le reste du paragraphe est une addition propre au ivre posthume.

² L'édition de 1575 ne parle pas de ces causes dispositives, et elle se borne aussi à l'indication de la cause *coniointe*; le reste du paragraphe, depuis ces mots: *Orce phlegme*, etc.,

grands vaisseaux, ou en l'habitude et espace de tout le corps, ou pour mieux dire en la premiere region d'iceluy. Or ce phlegme ou pituite est doux ou insipide, et non salé ny acide, estant vray que ce premier là fait la fièvre quotidienne intermittente *exquisite* ou *legitime*, là où les autres especes de pituite font l'intermittente *bastarde*. C'est pourquoy l'on peut avec raison appeler ceste icy legitime, à cause de l'humeur qui la fait : qui est la vraye et naturelle pituite pure et simple, et non estrangere ou meslée avec quelque autre humeur, d'où se font les quotidiennes intermittentes bastardes.

Les signes de ceste fièvre quotidienne intermittente sont pris de trois choses, sçavoir des naturelles, des non naturelles, et de celles qui sont contre nature. Des choses naturelles, car le plus souuent ceste fièvre prend ceux qui sont de nature ou temperament froids et humides, comme gens vieils, femmes, petits enfans, et hommes eunuques, pour l'abondance du phlegme qui est en eux. Ladite fièvre prend les vieils naturellement, pource qu'en iceux la chaleur naturelle est foible, debile, et ne peut cuire les alimens en quelque petite quantité qu'ils puissent estre pris : mais elle prend les enfans par accident, et non naturellement, car ils sont chauds et humides : mais pour la quantité des alimens qu'ils prennent, et l'inconstance et mouuement desordonné, ils engendrent grande abondance d'humeurs crues, qui est la cause materielle de la fièvre quotidienne. Des choses non naturelles : car telle fièvre prend plus souuent en hyuer qu'au prin-

est une addition du livre posthume. Le texte de 1579 suit celui de 1575.

temps, aux pays froids et humides, par vne maniere de viure oiseuse et sedentaire : par l'vsage des viandes non seulement froides et humides, mais aussi chaudes et seiches, si elles sont prises en telle et si excessiue quantité qu'elles debilitent et suffoquent la chaleur naturelle : car le vin, bien qu'il soit de faculté chaude et seiche, toutesfois, pris trop abondamment, il engendre de la pituite et des maladies froides ; ainsi l'ebriété et yurongnerie : la crapule, la crudité, le bain, l'exercice et traual pris incontinent après le repas, rauissant les viandes deuant qu'elles ayent eu le loisir d'estre cuites pour estre distribuées à l'habitude du corps : bref toutes les autres causes qui peuvent engendrer en nous abondance de pituite, peuvent exciter la fièvre quotidienne. Le troisiéme chef d'où sont pris les signes de ceste fièvre, sont les choses contre nature, pource que ceste fièvre suit le froid, en tant que tout le corps est refroidi, et principalement les extremités ¹.

Les accidens de telle fièvre sont douleur d'estomach, pource que le phlegme pour la plus part s'engendre en iceluy, d'où s'ensuit vomissement pituiteux : en outre la face apparoist toute pasle, mesme durant l'estat de l'accés : et la bouche est humide sans soif, à cause que l'estomach estant rempli de pituite, la bouche et la langue s'en ressentent, pour la continuité de la tunique interieure qui leur est commune avec le ventricule. La fièvre donc quotidienne faite de phlegme doux, commence par le froid

¹ Ce paragraphe est presque textuellement copié sur le texte de 1575 ; celui de 1579 n'en diffère que parce qu'il a subi plusieurs suppressions.

aux extremités, par pouls petit et profond, qui toutesfois en l'estat de l'accès se montre plus fort, plus grand et humide, et plus leger, pour mesme raison que la chaleur de ceste fiéure semble au premier atouchement douce, vaporeuse et humide, mais enfin y tenant plus long-temps la main elle se sent acree, tout ainsi que le feu allumé en bois verd se montre du commencement petit, languide et fumeux : mais enfin ardent et violent, lors que le bois estant eschauffé et reseché, l'action et l'ardeur du feu n'est plus empeschée par la presence de l'humidité contraire. L'accès se termine par petites sueurs, lesquelles aucunes fois ne se montrent point du commencement, mais approchant la crise elles suruiennent en plus grande abondance. L'vrine est pasle du commencement et espaisse, et aucunes fois tenue là où il y a obstruction : mais là où la matiere est cuite comme elle est en l'estat de la fiéure, l'vrine se montre rousse. Si au commencement de la fiéure il suruient vn vomissement pituiteux, cela signifie qu'elle sera en peude temps terminée, tant pour la tenuité de sa matiere, que pour ce que par telle euacuation est faite exeretion de la cause coniointe de la fiéure ¹.

La fiéure quotidienne le plus souuent

¹ Tout ce paragraphe se lit de même dans toutes les éditions ; c'est ce qui m'a autorisé à corriger ces derniers mots, *la cause coniointe de la matiere*, qui se lisent dans le livre posthume, par ceux-ci : *la cause, coniointe de la fiéure*, qu'on trouve dans toutes les éditions du vivant de l'auteur.

Au reste, tout ce qui suit jusqu'au dernier paragraphe, à part des modifications insignifiantes de rédaction, est copié sur le texte de 1575, suivi lui-même par celui de 1579.

est longue, pour ce que l'humeur pituiteuse estant de sa nature froid et humide, est lourd, pesant et tardif à se mouoir : et outre non sans danger de plus grande maladie, pour ce que le plus souuent elle se change en fiéure ardente ou en quarte, par ainsi il se fait complication de maladies. Car comme ainsi soit que la saueur salée soit propre entre toutes les humeurs à la seule pituite, et que telle saueur est fort proche de la saueur amere, en laquelle mesme aisément elle se change et degenerate par adustion, il ne faut s'esmerueiller si la pituite par telle adustion se change en bile rousse et noire.

Tous ceux qui releuent de fiéure quotidienne, ont la faculté concoctrice fort debile, et partant ne leur conuient bailler abondance d'alimens et difficiles à cuire. En la fiéure quotidienne, tout le corps est plein d'humeurs cruds.

Toute ceste fiéure dure le plus souuent soixante iours. Si dés le commencement de l'accès on vient à vomir, et si à la fin il suruient de grandes sueurs, ce sont signes qu'elle sera tost terminée, pource que la matiere est obeissante, et la vertu naturelle forte, au moyen que la vertu expultrice iette hors la matiere d'icelle fiéure.

Au reste, donne-toy garde d'estre trompé, prenant vne fiéure double tierce pour vne quotidienne, pource qu'elle repete et donne tous les iours vn accès comme la quotidienne. Or il sera aisé de les distinguer, si tu consideres l'espece et forme essentielle de l'vne et de l'autre. Les causes sont contraires, et pareillement les symptomes. D'auantage les quotidiennes prennent tousiours après midy, sur le soir et commencement de la nuict,

lors que par l'absence du Soleil l'air estant refroidi, tout nostre corps est pareillement refroidi : d'où vient que les humeurs froides ont leur mouuement en iceluy, lesquelles auparauant estoient aucunement retenues par la chaleur : les doubles tierces au contraire commencent et surprennent le matin, et deuant midy.

La briueté et douceur de l'accés et grande sueur, sont signes que la fiéure est briefue et salutaire, si cela aduiuent l'humeur estant ja cuit.

La curation consiste en deux choses, scauoir est, en regime et medicamens. Le regime doit estre tenu et incisif, l'air clair, chaud et sec modérément. Les alimens soient pain bien cuit, chaudes faits de poulaillies cuites avec racines de persil, oseille, petit houx, semences froides, et autres semblables. On peut manger poulets, mouton, perdris, et petits oyselets, poissons d'eau douce rostis, œufs mollets. Les fruits soient raisins, pruneaux, amandes, dactes. Le breuage soit petit vin blanc, trempé avec eau cuite : l'exercice moderé est tresbon, comme aussi les frictions de tout le corps : le dormir est commode s'il est fait aux heures deuës, et qu'il soit proportionné aux veilles. Quant aux affections de l'ame, il faut que le malade se resioüisse, et qu'il prenne tousiours bonne esperance de sa santé.

A l'heure de l'accés les pieds et les iambes du malade soient mises en eau tiede, en laquelle aura cuit camomille, anet, melilot, marjolaine, sauge, rosamarin. Les medicamens alteratifs sont syrops digestifs, aperitifs, oxymel : tels que sont les syrops d'absinthe, de menthe, des deux et cinq racines, avec decoctions de camomille, calamente, melilot, anet, et leurs semblables, ou

avec decoctions communes. Les medicamens purgatifs soient diaphœnicum, electuaire diacarthami, hiera picra, pillules aurées, agaric, turbitih, desquels on fera potion avec eau de menthe, melisse, hyssope, sauge, fenouil, scariolle : aucuns seront donnés en forme de bolus avec sucre, selon que le docte Medecin considerera estre moins moleste et fascheux au malade. Enuiron l'estat de la maladie, il faudra auoir esgard au ventricule, et principalement à l'orifice d'iceluy, d'autant qu'il est le siege principal de la pituite, qui fait ceste fiéure quotidienne. Parquoy de deux iours l'vn, il sera bon de l'oindre d'huile de camomille avec vn peu de vin blanc. Il sera bon aussi de le decharger par vomissement, avec le suc de raue, et force oxymel, ou avec decoction de semence ou racine d'azarum, ou de camomille, avec syrop aceteux, et sur le commencement de l'accés, lors que Nature commence à s'esmouoir. Pour vne quotidienne inueterée, que l'on n'aura peu guerir par remedes communs et vsités, il n'y a rien si propre que de donner demie drachme, ou vne drachme entiere de theriaque vieille, avec sucre en forme de bolus, ou bien dissoute avec vn peu d'eau de vie¹.

Que dirons-nous de la saignée? est-elle necessaire en la cure des quotidiannes? Les autheurs grecs n'en font aucune mention, ne semblant pas estre à propos de rafraichir vn corps par la saignée, qui tombe malade pour estre trop rafraichi. Les Arabes sont d'vn autre aduis, et estiment

¹ Ici se termine le chapitre dans l'édition de 1575, et de même aussi celui du livre des Tumeurs de 1579. Le reste est donc une addition propre au livre posthume.

qu'il est à propos quelquesfois, lorsqu'on s'apperçoit quelque plénitude, de tirer vn peu de sang, tantost du bras droit, lors que le temps et la saison est chaude et boüillante, tantost du bras gauche quand le temps est froid. Pour moy i ay appris des meilleurs medecins de Paris, qu'à cause de la pourriture, et de ceste chaleur estrangere qui s'introduit dans les humeurs, que ce n'est pas mal fait d'espuiser par fois la veine, principalement lors que nous obseruons que les vrines sont espaisées et rouges, que nous voyons que la fiéure s'augmente et s'agrit, et que nous craignons quelques grands et violens symptomes qui peuvent estre cause de quelque sinistre accident à la vie du malade. En cecy il faut s'en rapporter à la prudence du sage medecin, qui après auoir bien pesé et balancé toutes les circonstances qui se trouuent et au temperament naturel du malade, et aux conditions de la fiéure, peut ou prescrire, ou obmettre ce remede.

Pource que est de la quotidienne bastarde, nous en dirons vn mot au Chapitre vingt-sept.

CHAPITRE XXVI.

DE LA FIÉURE QVOTIDIANE CONTINVE¹.

La fiéure quotidienne continue est vn peu plus frequente que n'est pas

¹ Ce chapitre répond essentiellement au chapitre 12 de 1575, intitulé : *Cure de la fiéure quotidienne continuë*. Toutefois il y a quelques différences, que j'aurai soin de signaler.

l'intermittente : et quant au reste elle ne differe point d'auce elle, soit en sa connoissance, soit en sa curation. Toute la difference qu'il y a entre ces deux fiéures, t'est en leur foyer, celui de la continue estant dans les grands vaisseaux, et celui de l'intermittente dans les petits vaisseaux, au fond du ventricule, aux intestins, mesentere, et autres parties adjacentes de l'abdomen : d'où il arriue que la chaleur de l'intermittente est moindre que celle de la continue¹.

Au reste tu connoistras la continue par les mesmes indices que l'intermittente, te resouuenant tousiours qu'elle n'a ny accès, ny frisson, ny intermission², et qu'entre toutes les fiéures continues, il n'y en a point qui ait plus de ressemblance avec son intermittente que ceste-cy : d'autant que l'intermittente a si peu d'interualle et d'intermission, que durant ce repos mesme il semble que la fiéure perseuere tousiours, si bien que Galien mesme avec tous les anciens Grecs ont douté si ceste fiéure intermittente n'estoit point continue, comme tu pourras apprendre du Chap. 4 du

¹ Le premier paragraphe du chapitre de 1575 est fort différent quant à la rédaction, et plus encore peut-être relativement à l'une des idées principales. Tandis que le texte actuel déclare la fiévre quotidienne continue plus fréquente que l'intermittente, le texte primitif dit :

« Ceste fiéure est fort rare, de tant que bien difficilement aduient-il que la pituite pourrisse dans les veines, et grands vaisseaux, comme ainsi soit que nature la garde comme sang à demy cuit, pour la tourner en vray sang en cas de nécessité. »

² Là s'arrête tout ce que l'édition de 1575 contient sur le diagnostic; le reste du paragraphe appartient en entier au livre posthume.

liv. 2 des *Differences des fièvres* de Galien.

La façon de guerir ceste fièvre continue est diuerse, selon la diuersité des temps de la maladie. C'est pourquoy au commencement il sera très à propos de lascher le ventre avec vn clystere, ou quelque medecine douce, bien que ie voye la pluspart des Medecins d'à present reculer la purgation iusques après la saignée ¹. Doncques après le clystere, il faut penser à la saignée, s'il y a iuste occasion de ce faire, comme si la fièvre est grande, si le pouls est haut et esleué, si les vrines sont espesses et rouges, s'il y a quelque estouffement, si les forces le peuuent porter : toutesfois quoy que ce soit, il ne faut pas beaucoup tirer de sang à la fois, mais partir et diuiser l'euacuation à deux ou à trois fois ². Deux iours après la saignée, il faut donner vn minoratif pour tousiours soulager la nature, la deschargeant d'vne partie de son faix : ce qui se fait à commandement avec vne decoction propre contre la pituite, en laquelle on dissoudra du catholicon (et non de la casse, qui est ennemie du ventricule et de ceste maladie, à cause de son humidité) et quelque peu de diaphœnicum. Car le catholicon, bien qu'il soit propre à purger la bile, si est-ce que dissout en quelque decoction attenuante et incidente, purge aussi la pituite. En après il faudra cuire la masse de l'humeur pituiteux par detersifs, incidens et aperitifs : le

miel rosat coulé et l'hydromel detergent, incisent et ouurent : l'oxymel tant simple que composé, le syrop aceteux, de *byzantiis*, *capilli veneris*, de *duabus* et *quinque radicibus*. En fin faut donner vne bonne et passablement forte purgation pour purger la matiere, ainsi comme dit est preparée ¹. On obseruera toutesfois, que si la chaleur de la fièvre est vehemente et acere, on doit contemperer les syrops cy-dessus nommés avec de plus benins et moins eschauffans, tels que sont les syrops d'endiue simple et composé, l'eau d'endiue, de borrache, des capillaires, et autres de mesme faculté.

Au reste, souuënne-toy en ceste fièvre tousiours de roborer le ventricule, ce qui se fera commodément avec le mithridat. En ceste fièvre il faut fuir l'vsage immodéré des potages, coullis, et choses semblables, d'autant qu'elles humectent trop le ventricule, et emplissent la teste de vapeurs : pour laquelle mesme raison il faut nourrir le malade de chair solide, de bestes de moyen aage : car celle des ieunes est pleine d'humidité muqueuse et excrementielle.

CHAPITRE XXVII.

DE LA FIÈVRE EPIALE, ET DE LA LYPIRIE.

Nous auons remarqué cy-deuant, ce me semble, que la pituite natu-

¹ Ceci est le texte presque pur de 1575; seulement cette fin de phrase : *bien que ie voye la pluspart des Medecins*, etc., est une addition du livre posthume.

² Ces mots : *mais partir et diuiser l'euacuation*, etc., sont encore une addition du livre posthume.

¹ Là s'arrête le paragraphe dans le texte primitif; la phrase qui suit appartient au livre posthume : après quoi le dernier paragraphe est copié presque exactement sur l'édition de 1575, où, comme dans celle-ci, il termine le chapitre.

relle, douce ou insipide, estoit cause de la fièvre quotidienne intermittente exquisite et legitime, laquelle nous auons expliquée au Chapitre 25 : il reste maintenant à demonstrier que les autres especes de pituite non naturelle, telles que sont la salée, l'acide et la vitrée, font l'autre espece de fièvre quotidienne illegitime ou bastarde. Mais nous auons deux sortes de ceste fièvre bastarde : l'une plus douce et moins fascheuse, qui est engendrée de la pituite salée ou acide, l'autre plus importune et fascheuse, qui se fait de la pituite vitrée. Pour la premiere qui se fait de la salée ou acide, nous n'en dirons autre chose, à cause qu'icelle approche fort de la condition et nature de la quotidienne legitime, c'est pourquoy il faut fort peu d'indications et de remedes. Qu'on se remette seulement deuant les yeux que la pituite acide se fait par vne vehemente froideur, la salée par vne chaleur estrange, la douce et insipide par vne froideur mediocre : que l'acide excite la faim, la salée la soif, et la douce le sommeil : et que l'acide demande des medicamens qui la puissent cuire et adoucir, et la salée des purgatifs qui la chassent hors du corps. Ce faisant, il sera aisé d'appliquer les remedes de la quotidienne legitime à la quotidienne bastarde, qui sera faite ou de la pituite acide, ou de la salée.

Pour l'autre fièvre bastarde qui se fait de la pituite vitrée, elle est nommée *Epiale* d'un nom grec qui signifie chez les Latins *Algorem*, c'est à dire froideur vehemente, telle qu'on la ressent en ceste fièvre. Or elle est définie fièvre quotidienne bastarde, laquelle apporte au corps vn ressentiment de grande froideur, et de peu de chaleur, engendrée de la pituite

vitrée qui se pourrit en partie. Par ceste definition nous apprenons premierement, qu'il y a en ceste fièvre vn inegal sentiment, d'autant que les parties tout ensemble ont froid et chaud : mais ce froid est violent, et la chaleur est douce et moderée. Car ceste fièvre estant engendrée de la pituite vitrée, laquelle est l'humeur la plus froide et la plus humide de tout le corps, il aduient qu'à cause de ceste grande froideur les parties du corps ressentent le froid : et à cause que ladite humeur se pourrit, les mesmes parties ressentent du chaud : mais le chaud est moindre que le froid, à cause qu'il n'y a qu'une petite portion de l'humeur vitrée qui se pourrit : le reste estant sans pourriture demeure froid et humide, d'où vient ce grand ressentiment de froid. Nous dirons en second lieu, que l'humeur vitrée s'engendre en nostre corps, ou à cause des alimens qui sont grandement froids et pituiteux, ou à cause de la chaleur naturelle qui est foible et languide : mais ceste humeur ne peut s'y engendrer en grande quantité, pource qu'une froideur telle qu'il en faudroit pour amasser vne grande quantité de ceste humeur vitrée, esteindroit tout à fait la chaleur naturelle. Or tandis que ceste humeur ainsi amassée dans le corps ne se remue point, et ne s'esmeut point, elle n'apporte point de grande froideur aux parties, d'autant que les parties sont accoustumées à la sentir : mais lors qu'elle vient à se porter et à se mouoir par les parties sensibles, c'est lors qu'elle apporte le ressentiment de froideur insupportable, sans aucune fièvre, si cela aduient sans qu'elle se pourrisse : mais si elle se vient à pourrir, alors elle excite la fièvre. Finalement nous pouons ap-

prendre par la definition susdite, que ceste humeur se peut pourrir ou en partie, ou totalement et entierement. Que si elle se pourrit entierement, elle apporte vne fièvre vrayment quotidienne, dont la guérison est fort peu differente de celle que nous auons apportée cy-deuant. Si elle se pourrit en partie, elle engendre la fièvre *Epiale*, et voila la cause du sentiment inegal qui est au corps durant l'accès de ceste fièvre : car la portion d'humeur qui n'est pas pourrie cause le froid, la portion qui est pourrie enuoye des vapeurs chaudes par tout le corps, qui donnent la connoissance de la fièvre. Elle arriue à la verité tres-rarement, et le commencement de son accès est par des bailllemens, frisson violent, petit pouls et tardif, vrines crues et aqueuses : l'accès arriue tous les iours, s'estend quelquesfois iusques à vingt quatre heures, quelquesfois moins : mais tousiours il est plus rude que celuy des quotidiannes legitimes, et apporte des symptomes et *æcidens* plus violens.

Pour la cure, il faut mesme regime de viure qu'aux legitimes, sinon qu'il faut qu'il soit vn peu plus eschauffant, attenuatif et incisif. Il ne faut nullement parler icy de la saignée, de peur que la pituite se rendant plus tenace et visqueuse, n'apporte vne fièvre tres-longue et tres-difficile à guérir. Il se faut seruir de medicamens qui eschauffent et qui incisent, commençant toutesfois par les plus legers, pour puis après venir aux plus forts. Du commencement donc on donnera le syrop aceteux, l'oxymel, avec les decoctions de bourrache, buglosse, betoine, les cinq racines aperitiues, calament, organ, et autres. En après on donnera l'oxymel composé et scillitique, le syrop d'hys-

sope, de bizance, des deux et des cinq racines, qu'on dissoudra dans vn apozeme préparé avec hyssope, calament, organ, thym, stœchas, absinthe, racines d'enula campana, d'ireos, et autres de pareille vertu. Ayant ainsi préparé les matieres, il faudra venir à la purgation, à fin de vider ce qui aura esté bien cuit et préparé, et ce avec diaphœnic, diacarthami, les deux hieres, ou pillules conuenables. Cela fait, derechef il faut recourir aux alteratifs, à fin d'eschauffer et d'inciser, et puis après aux purgatifs, n'obmettant pas par interualle l'vsage des clysteres ou suppositoires vn peu acres. Bref on recommande les estuues seiches, lors que les signes de coction apparoissent, lesquelles on peut preparer avec menthe, organ, rosamarin, calament, sarriette, thym, stœchas et autres, qu'on fera bouillir dans quatre portions d'eau de riuiere, et vne de vin blanc. Par le moyen de ce remede, la pituite crasse et epaisse est attenuée, et puis après euacuée par les sueurs, mais que le malade ne s'en serue qu'à ieun, et après auoir purgé le ventre, ou avec vn purgatif le iour precedent, ou avec quelque clystere. Il sera bon sortant des estuues de frotter le corps assez doucement, et principalement le long de l'espine du dos, que l'on frottera avec huiles de iasmin, de camomille, d'aneeth, de nard, de noix muscade, et autres semblables. Après cela qu'on donne au malade vne dragme de trium piperum, ou diacalamente, ou mithridat, ou theriaque, ou de quelque opiate vsuelle qu'il prendra en bol, ou bien delayée avec vn peu de vin blanc.

Deuant que de finir ce Chapitre, ie diray vn mot de la fièvre que les Grecs ont appellée *Lypirie*, pource qu'il

semble que la chaleur defaille en icelle. A la verité ie me trouue bien empesché à quelle sorte de fiéures ie la dois rapporter, voyant les Arabes estre contraires tout à fait aux autres grecs, ceux-cy la rapportant à vne grande inflammation, ceux-là à vne pituite crasse et visqueuse. Pour moy, après auoir bien espluché les raisons des vns et des autres, ie trouue qu'il y a deux sortes de fiéure Lypirie, l'vne proprement ainsi appellée, et l'autre appellée improprement et par ressemblance. Celle qui est proprement appellée Lypirie, est celle des Grecs, qui est vne fiéure continue, causée par l'inflammation vehemente de quelque partie interieure, ou par vne ferueur desmesurée d'humeurs chaudes, boüilliantes et malignes, en laquelle les parties interieures bruslent, cependant que les exterieures demeurent toutes froides : ce qui arriue pource que la chaleur du dedans attire à soy comme vne ventouse la chaleur des parties externes. Or telle fiéure n'appartient nullement aux fiéures pituiteuses : c'est pourquoy il n'est point besoin d'en donner icy la guerison : il faut les reseruer pour les symptomatiques, qui suiuent l'inflammation de quelque partie noble. Il faut seulement parler de celle que nous auons dit estre improprement appellée Lypirie, et ce pour ressemblance qu'elle a avec la precedente, qui est en ce que le dehors demeure froid, tandis que le dedans brusle. Car estant engendrée d'vne pituite epaisse et visqueuse, la chaleur et les vapeurs sont tellement retenues et suffoquées, qu'elles ne peuvent s'estendre à l'exterieur : d'où il arriue qu'on sent de la chaleur au dedans du corps, mais au dehors on y sent du froid. Les autres veulent

qu'elle se fasse d'vne pituite moins epaisse, qui se pourrissant au centre du corps y allume le feu, mais qui enuoye à l'exterieur si peu de fumées et de vapeurs, qu'elles n'ont pas la force d'eschauffer beaucoup ni longtemps les parties : c'est pourquoy elles demeuvent tousiours froides.

A ceste fiéure icy ie ne connois point d'autre curation que celle de l'Epiale et des autres quotidianes. Le regime de viure est de mesme façon, les purgations pareilles, les alteratifs de mesme vertu. Les auteurs qui en ont traité ordonnent le syrop aceteux et l'oxymel, pour preparer la matiere, y meslant toutesfois les choses qui fortifient et corroborent l'estomach, comme le syrop de roses seiches et de berberis. Après cela ils purgent le corps avec l'aloë, la hiere et la rheubarbe. Par fois ils ordonnent le vomissement, vne autre fois les diuretiques, le plus souuent des clysteres acres et forts. Bref, ils gardent le mesme ordre qu'en l'epiale, et font prendre au malade les estuues seiches, les sueurs, les frictions, onctions, opiates et antidotes qui ont esté spécifiés cy dessus.

Ce qui doit suffire pour la conclusion des fiéures pituiteuses.

CHAPITRE XXVIII.

DES FIÈVRES FAITES DE L'HUMEUR MELANCHOLIQUE, ET PREMIEREMENT DE LA QUARTE INTERMITTENTE VRAIE ¹.

Les dernieres fiéures humorales sont celles qui se font de l'humeur

¹ Ce chapitre répond au chapitre 8. de l'édition de 1575, intitulé : *Des fièvres quar-*

melancholique, lesquelles sont diuerses selon que ladite humeur est diuersé, estant vray qu'il y en a vne qui est naturelle, froide et seiche, et l'autre contre nature, chaude et seiche, appellée communément atrebille. Quoy que ce soit, les fièvres melancholiques sont, ou intermittentes, ou continues: les intermittentes viennent de quatre en quatre iours, ou de cinq en cinq, de six en six, de sept en sept, ou autre tel interualle. Celles qui viennent de quatre en quatre iours sont appellées *quartes intermittentes*: celles qui viennent de cinq en cinq, de six en six, etc., sont appellées du nom du iour qu'elles arriuent, sçauoir *quintaines, sextaines, octaines, nonaines*, qu'on dit en latin *quintanas, sextanas, septanas, octanas, nonanas*, etc., desquelles nous dirons vn mot cy après. Parlons des vrayes fièvres melancholiques intermittentes que l'on appelle *quartes*; et en premier lieu de celle qui est vraye et legitime, et puis au chapitre suiuant nous parlerons de la bastarde ou illegitime.

La fièvre quarté intermittente legitime a son accès le quatrième iour, et

tes; et au chapitre 32 du livre des *Tumeurs* de 1579, ayant pour titre: *De la fièvre qui suruiuent aux tumeurs schirreuses*. Le début de ce dernier chapitre a pour objet de justifier ce singulier rapport:

« Telle fièvre ordinairement est quarté, ou retirant à la nature de quarté: à raison de l'humeur melancholic d'où elle est excitée, qui enfermée en certain lieu ou il fait tumeur, par communication de vapeurs putrides, eschauffe le cœur et altere les humeurs contenus en iceluy, dont se fait fièvre. »

Il faut ajouter que le premier paragraphe du chapitre actuel appartient exclusivement au livre posthume.

a deux iours de remission, ou plus-tost d'intermission¹: et s'engendre de l'humeur melancholique naturel qui se pourrit dans les petites veines, où il s'amasse peu à peu et de longue main. Chacun sçait que la masse du sang est composée de quatre diuers humeurs, qui se rapportent aux conditions et qualités des quatre Elemens, sçauoir de la bile, qui pour estre chaude et seiche represente le feu: du sang, qui se rapporte à l'air pour estre chaud et humide: de la pituite, qui conuiet à l'eau par sa froideur et humidité: et de l'humeur melancholique, qui par sa seicheresse et froideur represente la terre. Or comme de ces quatre humeurs il n'y a que le sang qui soit grandement familier à nostre nature, et tres-propre à la nourrir et fomentier, aussi il semble que les veines ayent esté faites exprés pour le receuoir et le retenir: et qu'il y a eu des receptacles pour retirer les autres humeurs, de peur qu'ils ne se rendissent les plus puissans dans les veines. Et de fait que quelques-vns ont voulu dire que l'estomach estoit le receptacle de la pituite: mais passant celle-cy sous silence, à cause qu'elle ne s'eslongne pas beaucoup de la douceur et de la trempe du sang, nous dirons que la vessie du fiel a esté faite pour receuoir la bile et en descharger les veines, comme nous auons discoursu cy-deuant parlant des fièvres bilieuses: et que la ratte a esté mise au corps pour retirer l'humeur melancholique, pour en purger, nettoyer et purifier le sang, et pour empescher en fin qu'il

¹ Le texte de 1575 et celui de 1579 donnent cette définition, mais ils s'arrêtent là; et le reste du paragraphe actuel appartient exclusivement au livre posthume.

ne vint trop à s'augmenter dans les veines. Cest humeur donc ainsi attiré à la ratte, par la foiblesse de la chaleur naturelle, ou par la quantité des viandes propres à engendrer vñ tel suc, vient quelquesfois à s'amasser et croupir à l'entour de ladite partie, dans les petites veines mesaraiques, dans le pancreas, l'omentum, et autres parties voisines : où en fin se pourrissant il vient à exciter ceste fièvre icy de quatre en quatre iours, soit par vne propriété occulte ou secrette, soit pour les causes et raisons que nous en auons rapportées cy-deuant, parlant des accès et périodes des fièvres intermittentes.

Doncques la cause coniointe de ceste fièvre est l'humeur melancholique naturel, qui se pourrit hors des grands vaisseaux, dans les petits qui sont ou en la premiere egion du corps, comme dit est, ou en l'habitude d'iceluy comme a voulu Galien. Les causes antecedentes sont abondance d'humeurs melancholiques, regorgeantes et redundantes par tout le corps. Pour les primitiues, ce sont les choses qui multiplient et engendrent le suc melancholique, comme le long vsage des legumes, pain bis et bruslé, chairs salées, comme de bœuf, chœure, cerfs, vieux lières, vieil fromage, choux, gros vins, bref les viandes terrestres et de gros suc, froides et seiches, comme propres à engendrer l'humeur melancholique¹.

Les signes de la vraye quarte sont pris de trois choses, scauoir est, des naturelles, non naturelles, et contre nature. Des naturelles, pource que la temperature froide et seiche, l'aage

de la vieillesse, ceux aussi qui sont froids et grassets, ayans les veines petites et cachées, et la ratte imbecille et enflée, sont affligés de telle fièvre. Des choses non naturelles, pource qu'en temps d'automne ceste espece de fièvre est fort frequente, non seulement pource que l'automne est froid et sec, et par consequent propre à faire amas de l'humeur melancholique : mais aussi à cause que par l'adustion de l'esté passé, les humeurs les plus ténues et liquides ayans esté consommées, le reste demeure espais-si, desseiché, et reduit à vne consistance terrestre. Bref, en tout temps froid et sec, aux regions froides et seiches, aux corps froids et secs ordinairement, ceste fièvre s'engendre, si principalement à cela est coniointe vne façon et condition de viure triste, penible et fascheuse, pleine de crainte et anxiété¹. Et veritablement entre les passions de l'ame, la tristesse et la crainte sont tres-propres à engendrer ceste fièvre, veu mesme qu'Hippocrates nous a laissé par escrit en l'aphorisme 23. du 6. liure, que la tristesse et la crainte estoient signes assureés des maladies melancholiques. Quant aux signes pris des choses contre nature, premierement, c'est qu'au commencement de l'accés, quand la matiere se putrefie, il suruiet horreur ou rigueur tres-laborieuse, tout ainsi que si l'on auoit les os froissés : secondement, c'est que la maladie se fait reconnoistre par son inuasion, qui reuiet le quatrième iour, et que le mal est chaud et sec² :

¹ Tout ce paragraphe est copié presque littéralement sur l'édition primitive. Toutefois la phrase qui suit : *et veritablement, etc.*, est une intercalation du livre posthume.

² L'édition de 1628, et toutes les autres

¹ Cette exposition des causes est à peu de chose près la même dans le livre primitif.

car combïen que la matiere dont il est fait et excité soit de sa nature froide et seiche, si est-ce que par accident elle est chaude et seiche, à raison de la pourriture et putrefaction qui s'est introduite dedans. D'avantage, on ressent le pouls au commencement petit, tardif, profond, comme retiré au dedans, ainsi que celui des vieilles gens¹ : en après il s'explique et se dilate à mesure que la chaleur de l'accès s'augmente. L'urine est blanche et aqueuse au commencement, inclinante    liuidit   et noircir. En la declinaison, estant la matiere cuite, l'urine devient noire, non point par la survenue de quelque mauvais accident, non point par l'excès de la chaleur naturelle, ou par son extinction, car par ce moyen elle seroit funeste et mortelle : mais par l'evacuacion de la matiere coniointe, sçavoir est le suc melancholique, qui de sa nature tend sur le noir. L'accès des fièvres quartes peut durer vingt-quatre heures, et alors donne quarante-huit heures d'intermission.

Le plus souvent telle fièvre prouient de l'obstruction, douleur et dureté de la ratte, et retention des menstrues et hemorroïdes².

après elle, portent : *froid et sec*, ce qui est en contradiction avec la suite de la phrase. J'ai suivi le texte du livre primitif, qui est également celui du livre *des Tumeurs* de 1579.

¹ La phrase s'arrête ici dans les   ditions primitives ; le reste, *en après il s'explique*, etc., est une addition du livre posthume.

² Ce paragraphe précède immédiatement le suivant dans le texte primitif de 1575, et même encore dans le livre *des Tumeurs* de 1579. Mais en 1585 Paré en avait intercalé un autre, qui est resté dans toutes les   ditions suivantes, et dont cependant il n'a

Les fièvres quartes en esté sont briefues et courtes, selon l'aphorisme d'Hippocrates 25. de la seconde section : mais en automne elles sont bien longues, principalement sielles prennent sur la fin d'iceluy, vers le commencement de l'hyuer. Celle qui prouient par les mauuaises dispositions et par les maladies du foye, de la ratte, ou par autre maladie prece-

pas fait usage pour son livre posthume *des Fièvres*. Le voici :

« Esdites fièvres suruiennent au commencement des accès, rigueurs, horripilation, baaillement, grande froideur et tremblement, iusques    claqueter les dents, qui sont les precurseurs ou trompettes qui annoncent la venue de la fièvre. Telles choses se font à cause de la qualité et matiere fiévreuse qui altere et corrompt les humeurs contenus dedans les veines et arteres : de façon que Nature les a en horreur, et les veines et arteres les iettent hors d'une grande secousse, et les respendent parmi la chair, nerfs et membranes iusques au pannicule charneux. Ceste qualité febrile est si cuisante et se meut si rudement, que les parties par où elle passe en ont telle douleur qu'il semble qu'on les pique et deschire. Parquoy il ne faut trouver estrange si ceste matiere fiévreuse, soit froide ou chaude, cause frisson : car l'eau bouillante iettée à l'improeu sur vn corps nud, le fait trembler aussi bien que la froide : toutesfois la fièvre, de quelque espece que ce soit, est tousiours fondee en chaleur. Ainsi les parties sensibles irritees d'humeur febrile seco  ent toute la personne, lors que la vertu expulsive tasche    ietter ce qui luy nuist. De là vient le tremblement, qui demontre l'accès, lequel dure iusques à ce que la matiere febrile soit consommee et dissipée sensiblement et insensiblement. Sensiblement, comme par sneurs, vomissemens, flux de ventre, flux de sang, flux d'urine et autres. Insensiblement, par resolution, qui se fait par insensible transpiration, par le benctice des forces et chaleur naturelle de notre corps. »

dente est pire, et souvent se termine en hydropisie¹. Si elle prouient sans aucune mauuaise habitude du foye, ou d'autres maladies, pourueu que le malade se gouuerne bien, elle n'a-meine point d'autres dangers: au contraire elle empesche d'autres maladies plus mauuaises, et garantit de melancholie, epilepsie, spasme, manie: d'autant que la matiere melancholique dont telles maladies pourroient estre excitées, est de quatre en quatre iours euacuée par l'effort de l'accés.

La fièvre quarte, pourueu qu'il n'y ait faute du malade, ny du medecin, ne dure qu'un an. Car ainsi que les maladies aiguës sont iugées faisans leur crise par le mouuement de la lune: ainsi les maladies longues, comme fièvres quartes et autres, sont iugées faisans crises selon le cours du soleil, lequel est fait par l'espace d'un an entier: toutesfois, selon Auicenne, quelques-fois elle dure douze ans²: on en voit assez qui d'ordinaire durent dix-huit mois, deux ans, et trois ans: celles qui durent quatre ans et d'auantage sont plus rares, et sont ainsi prolongées pour la pluspart, partie pour le mauuais regime de viure que l'on garde, partie pour se seruir de quelques remedes mal à propos et hors de saison, lesquels on prend par l'aduis du premier venu, et non des medecins, n'y ayant maladie pour laquelle le peuple sçache plus de remedes, et pour laquelle on en fasse

¹ Tout ceci est repris du livre primitif de 1575; déjà Paré avait reproduit ce paragraphe avec les autres au livre *des Tumeurs* de 1579; mais, je ne sais pourquoi, il avait alors supprimé la phrase qui suit: *si elle prouient sans auenne mauuaise habitude du foye, etc.*

² Là s'arrête ce paragraphe dans le texte de 1575 et de 1579; le reste appartient donc au livre posthume.

aussi d'auantage, à cause de sa grande longueur.

La quarte qui commence en automne, d'ordinaire se termine en printemps suiuant. Celle qui est faite par l'adustion du sang, ou de la cholere, ou phlegme salé, est plus facile et briefue à curer que celle qui est faite de l'humeur melancholique aduste¹, pour ce que tel humeur melancholique estant de sa nature terrestre, et difficile à esmouuoir et discuter ou resoudre plus que nul autre humeur, il est encore rendu d'auantage tel par l'adustion, par laquelle les plus ténues parties d'iceluy estant dissipées, et les autres restantes plus crasses et terrestres, il est rendu plus opiniastre, rebelle et malin.

La cure consiste en la diete, et aux medicamens. La diete doit estre ordonnée sur les six choses non naturelles contrariantes à la cause. Le malade n'vsra de chair de pourceau, ny de choses flatueuses, visqueuses, gluantes: fuyra la chair des oiseaux aquatiques, les poissons salés, la grosse venaison, et autres viandes grossieres et de difficile concoction. L'vsage du vin blanc mediocrement

¹ Ce paragraphe est encore emprunté à la rédaction primitive; mais, dans le livre *des Tumeurs* de 1579, le texte était un peu différent. On y lisait seulement:

« Celle qui est faite par adustion du sang ou phlegme salé est de plus facile et briefue curation, que celle qui est faite par adustion d'humeur melancholique ou bilieux. L'un est plus furieux et penetrant, l'autre est plus pesant et difficile à discuter. »

En 1585, Paré y ajouta cette autre phrase, qui n'a point passé dans le livre actuel:

« Fernel, liure quatriesme *des fièvres*, chapitre neufiesme, dit que les fièvres se guarissent plus souvent par nature que par les remedes, parce que la cause en est ignoree. »

chaud et tenu luy est bon , et mesme pris au commencement de l'accès excite le vomissement, lequel a tant de vertu en la fièvre quarte, que d'iceluy seul plusieurs ont esté gueris¹. Ce n'est pas que ie vueille que l'on ordonne au commencement de ceste fièvre les vomitifs, lorsque toutes choses sont crues : car en ce temps là ils ne seruent à proprement parler qu'à irriter la nature, desbaucher l'estomach, et attirer dans iceluy vne quantité de mauuais humeurs : et si ils ne tirent rien de la cause coniointe. Il faut donc attendre la mitigation des humeurs, et obseruer sur tout, lors que l'on les ordonne, qu'il n'y ait point de dureté sensible aux deux visceres nourriciers, le foye et la ratte : outre qu'ils ne profitent nullement, si ce n'est après auoir vsé de remedes aperitifs qui ayent degagé quantité d'obstructions qui se font dans les petites veines, et qui entretiennent le leuain de la fièvre. Cela estant, et ne restant que les humeurs melancholiques qui s'amassent iournellement en la ratte, si l'on vient à donner quelque vomitif il profite grandement, d'autant qu'il irrite la ratte à se desgorger de ses humeurs melancholiques dans l'estomach, par le conduit que l'on appelle *vas breue*, qui va de la ratte audit estomach.

¹ Jusqu'icel ce paragraphe est calqué sur le texte de 1575; je dois dire cependant qu'en 1579 il y avait eu un petit changement qu'il est bon de reproduire :

« L'vsage du vin blanc tenu, et mediocrement chaud, est bon pour attenuer et inciser l'humeur melancholic, prouoquer les vrines et sueurs. Et mesmes pris au commencement de l'accès, etc. »

Quant au reste du paragraphe : *Ce n'est pas que ie vueille, etc.*, il appartient exclusivement au livre posthume.

Outre tout ce cy, les exercices, les frictions auant le repas, et autres choses accoustumées prises et faites avec mediocrité, sont loüables et vtilles au febricitant. Les actions de l'ame contraires à la cause dont ceste fièvre aura esté excitée, luy doiuent estre permises, comme tous ieux, sons d'instrumens de musique, discours agreables et recreatifs. et autres choses resioüissantes. Dès le commencement il faut doucement traiter le malade, et ne faut vser d'aucun fort et violent medicament, si ce n'est quelque temps après : car du commencement ceste humeur opiniastre est rendue plus rebelle et resechée par la chaleur des violens medicaments. Et si le sang est abondant, il en faut tirer de la mediane ou basilique du bras senestre ou de la veine splenique¹ : avec ceste caution, que s'il se monstre noirastre et espais, il le faut laisser couler : et au contraire, s'il se monstre tenu et bien coloré, il faudra promptement l'arrester².

Quelquesfois le sang n'est pas seulement noirastre, mais aussi corrompu et pourri : pour lors il faut en tirer vn peu plus largement, et plus d'vne fois. On a obserué que saignant deux heures deuant l'accès, cela non seulement adoucit les accès, mais retranche tout d'vn coup la fièvre : bien qu'à vray dire cela arriue fort rarement. L'ouerture des veines hemorrhoides, soit par la lancette,

¹ *Veine splenique, splenitique ou splenitique*, c'est la salvatelle de la main gauche; voyez tome I, page 274. Le traducteur latin ne parle pas de la saignée de cette veine; et l'on va voir Paré lui-même en faire une critique vigoureuse.

² Ce paragraphe se lisait déjà dans les éditions de 1575 et 1579; mais le suivant est une addition du livre posthume.

soit par les sangsues, à ceux qui en sont trouués et ausquels elles paroissent, est fort souveraine : et ce remede est non seulement vacuatif, mais deriuatif, ostant la cause coniointe que la nature souuent depose et met dans ces veines, qui ont grande communication avec la ratte, comme nous auons enseigné en l'anatomie. Je diray encore vn mot de la saignée faite en la veine splénique ou saluabelle : c'est qu'il y a quelques vns si scrupuleux et si superstitieux, qu'ils croyent qu'il ne faut ouvrir autre veine que celle là en ceste fiéure, et qu'indubitablement elle la guerit, quand bien même on n'en tireroit que peu de sang. Mais il faut que ces gens desracinent ceste mauuaise opinion de leur esprit, et qu'ils croyent que la saignée faite de la mediane ou basilique est mille fois meilleure sans comparaison que de la saluabelle. Il est vray qu'elle se peut faire de ceste veine icy toutesfois et quand que nous craignons quelque foiblesse au malade, et que nous redoutons en vne longue et penible maladie, telle qu'est la fiéure quarte, vne trop grande dissipation d'esprits : mais autrement la saignée de ceste veine me semble inutile. Car à quel propos, si nous voulons vider et euacuer le sang grossier et noirastre, prendrons-nous vn filet de veine telle qu'est la saluabelle, et laisserons-nous vn gros tuyau, duquel en faisant bonne ouuerture nous pouuons tirer le sang terrestre et grossier, qui pour sa pesanteur et sa consistance ne scauroit iamais sortir d'vne petite veine, qui ne peut souffrir qu'vne bien petite ouuerture ? Que l'on pese vn peu ces raisons. et que l'on ne s'acheurte point tant à certaines opinions preoccupées, qui n'ont point d'autre fondement

que la fantasie de quelques ignorans empiriques, qui iugent par vn euenement particulier de tout en general.

Pour les medicamens pharmaceutiques, il faut digerer et diminuer la matiere par syrops d'épithyme, de scolopendre, de *capilli veneris*, de *cupatorio*, avec eaux ou decoctions de houblon, bourrache, buglosse, et leurs semblables¹. On peut faire quelque syrop magistral de pommes de reinette, ou court-pendu, de buglosse, bourrache, capillaires, et autres, et le rendre purgatif avec bon senéde Leuant, qui est comme l'alexipharmaque de l'humeur melancholique, et en purger le malade deux fois la sepmaine : ce qu'il faut continuer opiniastrement, pour auoir raison de ce mal opiniastre. Je proteste auoir esté cause de la guerison de plusieurs², qui auoient esté longtemps vexés et trouués de ladite fiéure, donnant à boire au commencement de leur accès, et à la declinaison de la maladie trois doigts d'eau de vie, avec vn peu de theriaque dissoute en icelle³ : lesquels remedes estoient baillés selon les forces du malade, et les indications cy dessus mentionnées, le tout après auoir vsé des remedes generaux et particuliers,

¹ Ce paragraphe se lit déjà dans le texte primitif de 1575 et au livre *des Tumeurs* de 1579, mais avec quelques changements qu'il importe de noter. Ainsi toute la phrase qui suit : *On peut faire quelque syrop magistral*, etc., se lit pour la première fois dans le livre posthume.

² Ceci est le texte pur de 1575 ; celui de 1579 porte : *Je proteste auoir esté cause, avec l'aide de Dieu, de la guarison de plusieurs*, etc.

³ Paré suit encore ici son texte primitif ; en 1579 il avait ajouté : *ou deux et trois grains de muse, dissouls en maluoisie*.

pour la preparation de l'humeur melancholique. Car pour en parler à la verité, l'fièvre quarte inueterée ne peut estre guerie, si le corps n'est grandement eschauffé par alimens et medicamens. Parquoy en tel cas, ie trouue bon ¹ ce que plusieurs disent auoir heureusement pratiqué : scauoir de donner au matin du vin blanc à boire, dans lequel par l'espace d'une nuit auront trempé feuilles de sauge.

C'est aussi chose vtile, sur le commencement de l'accés, d'oindre toute l'espine du dos d'huiles propres à eschauffer les nerfs, telles que sont l'huile de ruë, de noix muscade, de poiure, de vers, y mettant quelque peu d'eau de vie : car telles onctions valent non seulement à mitiger la vehemence de l'horreur, mais aussi à esmouoir les sueurs ².

¹ Correction de 1579 : *ie ne trouue hors de raison.*

² Ce dernier paragraphe appartient encore au texte de 1575; il ne terminait cependant pas alors le chapitre, et l'auteur ajoutait :

« Telle est la curation des fièvres intermittentes vrayes et legitimes, c'est-à-dire de celles qui sont d'un seul, pur et legitime humeur, de laquelle se pourra aisément comprendre la curation de celles qu'on appelle intermittentes bastardes, de tant qu'estants excitées d'un humeur non pur et simple, mais adulteré et meslé de deux (comme pour exemple la fièvre intermittente bastarde de l'humeur bilieux, qui a en soy quelque meslange et admixion de l'humeur pituiteux), il faudra pour la curation d'icelles, mesler les medicaments propres à la tierce et à la quotidienne, de tant que les causes de telles fièvres sont meslees, faisant vne sorte de fièvre confuse de toutes les deux. Faut maintenant parler des fièvres continuës. »

On comprend que dans son nouveau

CHAPITRE XXIX.

DE LA FIÈVRE QUARTE INTERMITTENTE BASTARDE.

Entre les fièvres de l'humeur melancholique, est la fièvre quarte intermittente illegitime et bastarde, ainsi appellée à cause qu'elle ne se fait pas comme la precedente de l'humeur melancholique naturelle, pure et simple : mais bien ou d'icelle humeur meslée et adulterée de quelque autre humeur, telle qu'est la pituite ou la bile, ou de l'humeur melancholique contre nature, qui s'appelle *Atrebile*. De quelque façon qu'on la prenne, elle a ses accés comme la precedente de quatre iours l'un, c'est à scauoir, après deux iours d'inter-

Traité, Paré voulant parler des fièvres intermittentes bâtardes, ce qu'il va faire dans le chapitre suivant, tout ce paragraphe devenait inutile. Il ne l'était pas moins au chapitre 30 du livre *des Tumeurs*, où il s'agissait seulement de la fièvre qui survient aux tumeurs schirrheuses; mais là, le dernier paragraphe s'était beaucoup étendu, et c'est par oubli sans doute que Paré n'a pas transporté dans son Traité posthume cette rédaction nouvelle. Ce qu'on va lire est entièrement de la date de 1579.

« C'est aussi chose vtile, un peu deuant l'accés, oindre toute l'espine du dos d'huiles propres à eschauffer les nerfs, comme sont l'huile de rue, de poiure, avec un peu d'eau-de-vie, ou huile de castoree qui aura enit sur les charbons dans vne pomme de colocynthe vuidee de ses grains, avec poiure, pyrethre et euphorbe puluerisez, et ce iusques à la consommation de la moitié de l'huile: le tout en apres exprimé. Telles onctions valent non seulement à mitiger la vehemence de l'horreur ou frisson: mais aussi à esmouoir les sueurs. Car tels me-

mission vn iour d'accés : et ee d'autant que quelque mixtion qu'il y puisse auoir, l'humeur melancholique y predomine tousiours.

Or on observera diligemment que la fiéure quarte legitime est tousiours plus longue que la bastarde, d'autant qu'entre toutes les humeurs, il n'y en a point de plus rebelle, de plus difficile à preparer et mitiger que l'humeur melancholique : si bien que là où ceste humeur se trouue pure et simple, et sans meslange d'aucune autre humeur, il y a plus de peine à la dompter et à la preparer : là où s'il y a quelque autre humeur meslée parmy, ceste humeur là l'adoucit et l'empesche d'estre si rebelle. Doncques si la pituite se trouue meslée parmy l'humeur melancholique, la fiéure n'en sera pas si longue : mais elle sera aussi plus longue que si ladite humeur melancholique

dicamens par leur chaleur et humidité esmeuent et esbranlent cest humeur pesant, et non obeissant à la faculté expultrice : n'estant l'humeur melancholic autre chose que comme la lie de toute la masse du sang. Mais si au contraire la fiéure quarte estoit excitée d'adustion d'humeur bilieux, il la faudroit traiter par remedes refrigerans et humectans, vsant de potages, d'oseilles, lettuce, pourpié, concombres, citrouilles, melons, et semblables. Autrement qui voudroit vser de remedes eschauffans, il rendroit tel humeur plus rebelle par dissipation de ce qui luy resteroit d'humidité. Ainsi Trallian (liu. 12, chap. 8.) raconte auoir guarý plusieurs qui auoient telles fiéures, pour auoir vsé en temps commode et au parauant l'accés, d'epithemes mediocrement refrigerans. Quant aux medicamens purgatifs qu'il faudra vsurper deuant que venir à ses particuliers, le sené, l'agaric, rhubarbe, diaphœnicum, sont recommandez pardessus les autres. Aussi est le *diacartami*, duquel Rondelet se dit auoir guarý plusieurs fiéures quartes. »

estoit adulterée de l'humeur biliense : à raison que la pituite est bien plus difficile à cuire, mitiger et adoucir que la bile, laquelle fait des maladies bien plus courtes que ne fait pas la pituite.

On peut en outre reconnoistre la qualité et condition de l'humeur qui est meslée avec la melancholique, par les signes que nous auons rapportés en la fiéure tierce et en la fiéure quotidienne. Car si parmy les signes de la fiéure quarte, nous en reconnoissons quelques vns qui soient propres, ou de la fiéure tierce, ou de la fiéure quotidienne, nous pouuons dire en assurance que c'est la bile ou la pituite qui est meslée avec la melancholie : outre qu'avec cela nous pouuons reconnoistre, et par le temperament du malade, et par son genre de viure, et par la saison, et par la constitution de l'air, et par l'aage mesme du malade, si c'est bile ou pituite qui se mesle avec la melancholie. Certes quand ie songe qu'Hippocrates dit au liure 2. des Aphorismes, aphor. 25, que les fiéures quartes qui arriuent l'esté sont courtes, que celles qui viennent l'automne sont longues, et celles qui viennent proche de l'hyuer sont encore plus longues : ie me persuade qu'il a voulu donner à entendre que les fiéures quartes qui se font de la mixtion de la bile qui regne en esté, sont plus courtes que les autres : que celles qui se font en automne tiennent du meslange de la pituite, et par consequent qu'elles sont plus longues que celles qui se font en esté, mais aussi plus courtes que celles qui se font en hyuer, auquel temps le suc melancholique domine d'auantage. Ce qui soit dit pour plus claire intelligence de tout

ce que nous auons apporté cy-dessus des fièvres quartes bastardes intermittentes, qui s'engendrent de la mixtion de quelques humeurs avec la melancholique.

Reste à parler de celle qui se fait de l'atrebile ou humeur melancholique contre nature. Or ceste humeur se fait doublement, premierement du suc melancholique qui se bruslant et pourrissant outre mesure, deuiet mordant, acere, malin et grandement noirastre : secondement de la bile iaune ou vitelline, qui venant à se brusler, se conuertit premierement en bile porracée, puis après en erugineuse, et en fin en bile acere et noire. Ceste humeur ainsi bruslée acquiert vne grande et insigne acrimonie, et vne vertu corrosiue si remarquable, que versée et espandue sur terre, elle la fermente et la fait comme bouillir et esleuer. Galien compare ceste humeur à la lie de vin bruslée, ou à vn fer rouge et ardent de feu : et le suc melancholique au fer qui n'est chaud ny ardent, et à la lie de vin qui n'est point bruslée. Toutesfois et quantes donc que ceste humeur atrabilaire s'amasse en trop grande quantité hors des grands vaisseaux, et qu'elle vient à se pourrir, elle excite vne fièvre quarte intermittente bastarde bien plus violente et ardente, bien plus maligne et perilleuse que toutes celles que nous auons escrit cy-dessus. Tous les accidens qu'elles apportent sont plus violens, et ses accès approchent fort en vehemence de la fièvre causonide : la langue est seiche, aride et noire, l'alteration grande et demesurée, l'esprit extrauague ordinairement, le ventre est bouffi et douloureux, les veilles sont importunes, et le peu de sommeil qui vient est acompagné de grandes resueries et de

songes espouuantables : les entrailles sont eschauffées outre mesure, le foye et la ratte bruslans et ardens : bref, tous les symptomes sont grands et considerables, et donnent apprehension ou que quelque inflammation interieure se face, ou que le foye et la ratte se desseichent ou s'endurcissent, en sorte qu'ils causent vne hydropisie ou dysenterie mortelle.

Pour ce qui est de la cure de la fièvre quarte bastarde, si elle se fait du meslange du suc melancholique avec l'humeur bilieuse ou pituiteuse, il faudra la traiter comme la vraye et legitime, ayant toutesfois esgard à l'humeur qui sera meslée avec la melancholique, y appropriant les remedes propres et conuenables : scauoir à la bile, ceux que nous auons spécifiés en la cure de la tierce, et à la pituite ceux dont nous auons parlé en la cure de la fièvre quotidienne. Mais quant à ce qui est de la quarte faite de l'humeur atrabilaire, il faut presque vne contraire curacion, s'empeschant tant qu'il est possible d'vser ny d'alimens ny de medicamens chauds. Toutes choses doiuent estre rafraichissantes et humectantes : la saignée doit estre frequente et des bras et des pieds : les purgatifs doiuent estre doux et benignes : les iuleps et apozemes aperitifs doiuent estre sans chaleur manifeste : les epithemes sont grandement vtils pour rafraichir et humecter, et detremper ceste mauuaise humeur, et la rendre plus souple et obeissante aux medicamens purgatifs : les demy bains d'eau tiede aux iours d'intermission sont tres-excellens : le petit laict pris en grande quantité est vn remede souuerain, principalement si on fait bouillir dedans vn peu de fumeterre. Bref, il faut vne grande prudence à traiter les malades de ceste

fièvre, laquelle, de mesme que les carcinomes, demande plustost à estre flattée qu'irritée.

CHAPITRE XXX.

DES FIÈVRES QUINTAINE, SEXTAINE,
OCTAINE, ETC.

Je me trouue bien empesché touchant la connoissance de ces fièvres icy intermittentes, pour ne sçavoir presque à quel genre de fièvre ie les dois rapporter : estans au reste si rares et si peu vstées que peu de Medecins les rencontrent. Le premier toutesfois qui les a obseruées, et qui nous en a laissé quelque chose par escrit, c'est Hippocrates au liure *des Epidemies* : et en suite quelques Medecins sont venus, dont les vns ont dit qu'ils auoient veu des fièvres quintaines, les autres des sextaines, les autres des septaines, octaines, nonaines, et ainsi de quelques autres pareilles, dont toutesfois ils ont parlé si legerement, qu'ils ne nous ont rien laissé d'asseuré par escrit, soit de leurs causes, soit de leur curation. Quelques vns d'eux se sont persuadés que ce n'estoit point vn genre de fièvre distinct et separé des autres, mais que c'estoient fièvres erratiques, tantost ephemeres, tantost quotidianes, tantost tierces, selon la condition de l'humeur qui les faisoit, et qui estant amassé en petite quantité n'apportoit que peu d'accés. D'autres ont voulu dire que c'estoient fièvres compliquées, tantost d'une ephemere avec vne quarte, tantost d'une tierce avec vne quotidienne, dont l'on n'obseruoit pas bien les accés ni les periodes. Bref, il y en a qui ont creu que tout ainsi qu'aux choses naturelles il y a des monstres et des

prodiges, aussi parmy les maladies et les fièvres il y en a de monstrueuses et prodigieuses, desquelles on ne sçauroit rendre raison, si ce n'est qu'on recourust aux causes vniuerselles, et aux constellations du Ciel, qui selon ses diuerses influences, produit diuersités d'effets, lesquels les hommes admirent sans en connoistre la raison.

Pour moy j'ay trouué bon de rapporter ces fièvres icy aux melancholiques, à cause des estranges effets que produit ceste humeur, laquelle comme vn Protée se change en mille et mille façons, et produit des accidens si diuers et si prodigieux, que quelques vns n'ont point fait de difficulté de dire qu'il y auoit quelque chose de diuin en icelles : mesme qu'Aristote en ses *problemes*, et au liure *de la diuination par les songes*, assure que tous les grands personnages qui ont paru et esclaté, soit en la guerre, soit en la poésie, soit aux sciences, soit aux diuinations, ont esté touchés de ceste humeur melancholique. Et veritablement nous voyons vne si grande difference et varieté entre ceux que nous appellons hypochondriaques, bien qu'ils soient affligés d'une mesme maladie de melancholie, qu'il faut croire et confesser qu'il y a quelque chose d'extraordinaire en ceste humeur. Je me suis mille fois estonné comment vn melancholique s'estime roy, empereur, riche, heureux, sçauant, qui ne l'est pas, et vn autre qui l'est s'estime ignorant, pauvre, malheureux, et de basse condition. Tel croit auoir les forces de soustenir le Ciel avec le doigt, et vn autre se persuadera qu'il n'aura pas la force de se mouoir. Toutes ces merueilles font que j'ay creu pouuoir rapporter toutes ces fièvres periodiques extraordinaires au mouvement de l'humeur

melancholique ou atrabilaire, qui ne s'amassant pas tousiours en suffisante quantité, et n'acquerant pas pareillement vne suffisante qualité putredinale pour exciter la fièvre de quatre en quatre iours, quelquesfois elle le fait de cinq en cinq, tantost de six en six, tantost de sept en sept, plus ou moins, selon que le corps se trouue disposé à engendrer peu ou point de ceste humeur, et selon que l'humeur se trouue disposée et preste à recevoir pourriture. Que s'il y a quelqu'un qui n'approuve mes raisons, il luy sera loisible de remettre ces fièvres icy au rang des erratiques et inconstantes, desquelles Galien a tres-doctement et tres- iudicieusement parlé à la fin du second liure *des differences des fièvres*, les paroles duquel ie veux rapporter pour esclarcissement de ceste matiere.

« Les fièvres, dit-il, qui n'ont point d'ordre, acquierent ce desreglement par l'erreur qu'on commet au regime de viure. Aussi le sang quand il se pourrit, se change grandement et passe en vne autre nature : car, comme nous auons expliqué cy-deuant, vne portion du sang se change en bile iaune, vne autre en la bile noire. Or est-il que selon que les humeurs se changent dans le corps des malades, à mesme temps aussi les accès et les periodes des fièvres se changent, comme pareillement à cause des fautes que l'on commet au boire et au manger, lesquelles fautes changent les accès. Partant à tous les changemens et fautes notables que le malade fait, il est necessaire ou que les accès anticipent, ou qu'il s'en fasse de nouueaux tous differens des autres, d'où vient la varieté des periodes. Voicy encore vne autre raison de ce changement, c'est qu'à

» mesme temps qu'il y a vne humeur
 » en quelque partie du corps qui
 » commence à se pourrir, à mesme
 » temps il y a vne autre humeur dif-
 » ferente qui regorge ou en quelque
 » autre partie du corps, ou bien
 » mesme en tout le corps : d'où le
 » plus souuent à cause de la compli-
 » cation ou confusion des accès et re-
 » doublemens inconneus au Medecin,
 » il semble que les periodes sont sans
 » ordre et reglement : ce qui n'est pas
 » toutesfois, l'ordre ne se changeant
 » iamais que lors que les humeurs
 » qui font la fièvre changent de na-
 » ture et sont conuertis en d'autres
 » humeurs, ou bien lors qu'il arriue
 » que l'on commet des fautes au re-
 » gime de viure. »

Voilà à peu près ce qu'a dit Galien pour le changement des accès, que nous pouuons approprier à ces fièvres cy-dessus nommées. Bien qu'à vray dire, il n'est besoin de se mettre tant en peine pour leur intelligence, veu qu'elles arriuent si rarement, et qu'elles donnent en outre le loisir de consulter les medecins sur leur guerison.

Or pour l'ordre qu'il faut y apporter lors qu'elles arriuent, ie desire que l'on considere seulement si elles se font ou de suc melancholique naturel, ou de l'humeur atrabilaire : si c'est du premier, il faudra les traiter comme les fièvres quartes intermittentes legitimes : si c'est du dernier, elles seront traitées comme la quarte intermittente qui se fait de l'atrebile : c'est pourquoy il leur faudra des remedes rafraichissans et humectans. Au reste, Hippocrates dit qu'entre les fièvres qui auoient cours en Thasos, durant la troisieme constitution de l'air qu'il raconte au premier *des Epidemies*, il n'y en auoit

point de pire que les quintaines : car soit qu'elles arriussent auant la phtisie, soit qu'elles viussent après, elles apportent la mort. Ceux qui voudront sçauoir quelle opinion a eue Galien de ces fièvres, qu'ils aillent voir son commentaire troisièmesur le premier des *Epidemies*, article deux, neuf, et dix-sept.

CHAPITRE XXXI.

DE LA FIÈVRE QUARTE CONTINUE¹.

Après les fièvres quartes intermittentes, vient la quarte continue, laquelle est fort rare, pour le peu de melancholie qui s'amasse dans les veines au regard des autres humeurs. Elle se connoist par les mesmes signes que l'intermittente, sinon qu'elle a son exacerbation de quatre en quatre iours, sans frisson ny horreur, et sa remission sans sueur. On peut bien remarquer en ceste fièvre quelques signes de pourriture, mais fort obscurément : ny le pouls mesme n'est si leger, frequent et inegal qu'és autres fièvres : ny l'urine n'est si rouge ny enflammée, bien qu'elle se montre plus epaisse.

La cause d'icelle est l'abondance du suc melancholique en la masse du sang, laquelle protient de l'infirmité de la ratte, qui ne fait pas deuément son deuoir d'attirer suffisamment le dit suc melancholique, deuant que le sang passe dans la veine caue.

Il faut icy saigner comme és autres fièvres, après auoir donné un clystere auparauant. Pour laquelle chose artificiellement executer, il faut choisir

¹ Ce chapitre est en grande partie copié du chapitre 13 du livre primitif.

et ouvrir la veine du bras gauche qui a plus de communication avec la ratte, à l'entour de laquelle la pluspart de la matiere de ceste fièvre est souvent amassée. Quoy fait, trois ou quatre iours après, sans se haster d'auantage (d'autant que ceste fièvre est longæe, et non si aiguë que les autres continues) il faudra donner quelque doux medicament et lenitif, comme de casse et de catholicon, avec decoction de mercuriale, ou de lait clair, ou de passules, polypode et sené. Que si l'ardeur est grande, après auoir encor saigné vne fois, nous vsurons des sirops de fumeterre, de *acetositate citri*, mesme nous y adiousterons les eaux de pareille faculté, comme de violes, de pourpié, de courges, de buglosse, bourrache : et en ceux qui ont un temperament bilieux, de cichorée et d'endiuë¹.

Or il faut noter que ceste fièvre, comme elle est rare, aussi est-elle tres-dangereuse, au contraire de la quarte intermittente : si bien que peu en rechappent, et principalement les vieilles gens. C'est pourquoy il faut par tous moyens regarder à entretenir les forces du malade, ce qui se fera en permettant l'usage du bon vin tenu et odoriferant, comme vin de maluoisie, vsant de restaurans et condits, qui se font de conserue de buglosse, de bourrache, de violes, de capillaires, de cichorée, avec pou-

¹ Après ce paragraphe, l'édition de 1575 en contenait un autre que voici :

« Que si ceste fièvre est engendree, non de melancholie simple, mais aduste et bruslee, le syrop d'endiuë simple et composé, le syrop composé de fumeterre, d'epithymo y sera propre : toutesfois il ne faut point vser de syrops composez que premierement la matiere ne soit aucunement cuite et preparée. »

dres de *diamargaritum frigidum*, et de *gemmis*. On peut aussi donner des potions cordiales, qui se feront de confection d'alkermes, avec eau de violes, de bourrache, sirop de violes, ou bien sirop de nenuphar et de pauot, si le malade ne peut dormir. Les confitures de cerises, de pesches, et autres fruits que nous auons accoustumé de confire en esté, sont fort propres à telle maladie. Au reste sur l'estat et declinaison de ce mal, plusieurs loüent l'usage des choses acres, comme moustarde, poiure et viandes sallées, d'autant que le sel incise et attenué les excremens, qu'il deseiche, ramasse et fortifie les facultés : ce que toutesfois ie n'approuue pas beaucoup ¹.

Ceste fièvre fort heureusement se peut terminer par vomissement d'humeurs noires, non en toutes personnes, mais en ceux ausquels le vaisseau appellé *vas breue* (qui va de la cauité de la ratte à l'orifice de l'estomach, pour en repurgeant la ratte exciter l'appetit, et roborer le ventricule par le moyen de l'acidité du suc melancholique) est fort grand et ample. Autrement la ratte se purge mieux par embas, la matiere estant portée de la veine splénique au trone de la veine porte, et de là incontinent en la veine mesenterique. Elle se purge aussi par les veines hemorrhoides, qui naissent de la veine splénique, et aussi par les reins et vrines par le moyen de l'artere mesenterique.

J'ay oublié un point qu'il faut toutesfois bien noter pour la curation generale de toutes les fièvres continues: c'est qu'en icelles, il faut que la

façon de viure soit bien plus exquisite et tenue qu'és intermittentes, et principalement si avec ce qu'elles sont continues, elles sont aiguës. c'est à dire qu'elles doivent auoir leur estat et crise au septième iour : iusquela que sur le point de l'estat et de la crise, il ne faut que tres peu ou point nourrir le malade, de peur de reuoker la Nature de son mouuement et excretion des humeurs morbifiques, pour l'occuper et l'empescher en la cuisson des viandes. Si que peu à peu du commencement iusques à l'estat, nous diminuons tousiours l'ordinaire de la nourriture : et au contraire l'estat passé, nous l'augmentons tousiours peu à peu comme nous l'auions auparauant diminué. Souuienne-toy aussi de ne donner eau froide aux fièvres continues, si la fièvre n'est fort ardente, et si les signes de concoction n'ont precedé, et si les parties ne sont exemptes de phlegmon ou inflammation: autrement tu permettras au malade d'en prendre tant qu'il en pourra porter. Voila ce que j'auois oublié pour le general des fièvres continues ¹.

Je reuiens à la quarte continue, et dis qu'oultre celle que nous venons d'expliquer, il y en a vne autre qui se fait de l'atrebile, laquelle est tresperilleuse et tres-dangereuse, estant

¹ Le chapitre de 1575 se terminait avec ce paragraphe; seulement on n'y trouuait pas ces derniers mots: *voila ce que j'auois oublié*, etc., et en leur place on lisait cette phrase :

« Telle est la curation des fièvres continuës en general et en particulier, l'entens de celles qui ne sont accompagnées de facheux, pestilens et pernicieux symptomes : car des fièvres pestilentes et de leur curation, nous en auons amplement traité en nostre liure de la Peste. »

¹ Ces mots : *ce que toutesfois ie n'approuue pas beaucoup*, sont une addition du traité posthume.

presque impossible qu'une humeur si chaude et maligne puisse s'amasser au corps sans l'inflammation de la rate ou de quelque autre partie. A ceste fièvre icy, il faut saigner hardiment des bras et des pieds, pour empêcher qu'il ne se face quelque phlegmon : faut fuir la purgation au commencement comme un poison, mais la faudra remettre au temps que la matiere sera cuite et preparée. Qu'on se donne garde d'vser de remedes chauds, mais de toutes choses refrigerantes et humectantes. Le lait clair, les epithemes et fomentations, les bains et demy bains d'eau tiede sont excellens. Bref, on traite les malades de ce mal comme ceux qui sont affligés d'une maladie grandement chaude, et qui est produite par des humeurs grandement acres et violens.

Et cecy suffise pour la curation des fièvres melancholiques, ensemble de toutes les fièvres humorales simples, tant intermittentes que continues.

CHAPITRE XXXII.

DES FIÈVRES HUMORALES COMPOSÉES,
ET PREMIEREMENT DE L'HEMITRITÉE.

Nous auons cy deuant diuisé les fièvres humorales en simples et composées : pour les simples, elles ont esté expliquées assez copieusement et prolixement : il reste donc à parler des composées.

Or par les composées ie n'entens pas seulement celles qui sont composées, mais aussi les confuses. l'appelle composées, celles qui concourent tellement ensemble, et sont en sorte as-

semblées, que la nature de chaque fièvre, les signes et les symptomes peuuent estre aisément distingués et reconneus. Mais les confuses sont tellement meslées ensemble, qu'elles commencent à mesme temps, finissent à mesme temps, et ont leurs signes si confus qu'on ne les peut presque reconnoistre. Or la complication (car il faut parler de celle-là, deuant que parler de la confusion) se fait en diuerses façons : premierement lors qu'une fièvre putride se mesle avec une fièvre non putride, comme quand l'ephemere se mesle avec la synoque pourrie, ou une fièvre pourrie avec l'hectique : secondement, lors qu'une fièvre pourrie se mesle avec une autre pourrie, et ce avec des fièvres qui soient de mesme espece, ou qui soient de diuerses especes. Quand une fièvre tierce intermittente se mesle avec une autre tierce intermittente, ou une quarte intermittente, avec une autre quarte aussi intermittente, pour lors il se fait complication de deux fièvres de mesme genre et espece. Mais quand une tierce vient à se ioindre et à se mesler avec une quotidienne ou avec une quarte, alors il se fait une composition de fièvres de diuerses especes : d'autant que la tierce estant faite de bile, est d'une autre espece que n'est pas la quotidienne qui se fait de pituite, ou la quarte qui se fait de l'humeur melancholique. Qui voudroit icy rechercher exactement toutes les complications des fièvres qui se peuuent former et figurer par l'entendement, et qui voudroit s'estendre sur chaque complication, auroit un grand chemin à faire, et trouueroit assez de matiere pour faire un grand discours : mais pour moy j'ay delibéré de me retrancher et de demeurer dans les termes des fièvres compliquées qui

se rencontrent plus ordinairement, et qui sont de la pratique de la Medecine, entre lesquelles ie n'en trouue point de plus grande importance et de plus difficile à traiter que celle que l'on nomme *hemitritee*. C'est pourquoy nous parlerons d'elle en ce chapitre icy, et reseruerons les autres au suivant.

Ce que les Grecs appellent *hemitriteum*, les Latins l'appellent *semitertianam*, par vne forme de parler fort impropre, veu que ces mots là signifient vne fièvre qui retient la nature d'vne demie tierce seulement : et toutesfois c'est vne fièvre qui a la nature et les accidens beaucoup pires qu'vne fièvre tierce, et de la moitié plus dangereux. Aussi n'est-ce pas ce que les auteurs grecs et latins ont voulu entendre par ces appellations, mais ils nous ont voulu donner à connoistre que ceste tierce tient en partie de la nature de la fièvre tierce, et en partie de la quotidienne, d'autant qu'elle est composée de ces deux fièvres là. Ils ont dit *semitertianam*, comme qui diroit qu'un mulet est *semitasinus*, et le minotaure *semiuir*, à cause que le mulet est en partie engendré d'vne asnesse, et en partie d'un cheval, et que le minotaure est partie homme, partie taureau, pour auoir esté engendré d'vne femme et d'un taureau. Pour autant donc que la demie tierce est composée d'vne fièvre tierce et d'vne quotidienne, elle a obtenu sa denomination des Grecs et des Latins, et nous n'auons point en françois de plus propre nom pour l'appeller.

Or nous la pouons definir *fièvre continue qui a des exacerbations de tierce et de quotidienne tous les iours, engendrée partie de la bile, partie de la pituite qui se pourrit en diuers foyers.*

Ie dis qu'elle est continue : car l'accès de la fièvre tierce suruenant deuant que l'accès de la quotidienne soit passé, ou bien l'accès de la quotidienne surprenant deuant ce celui de la tierce soit tout à fait esteint, le malade ne se trouue iamais sans accès : c'est pourquoy ceste fièvre est continue. Quelques vns demandent icy si elle se fait continue, à cause que l'humeur pourrie est contenue dans les grands vaisseaux, ce qui est cause des fièvres continues, ou à cause de sa complication. A quoy ie respons, que c'est quelquesfois à cause de l'un et de l'autre. Car bien souuent il y a tel empyreume, chaleur, et disposition inflammatoire aux parties nobles, que pour ce suiet la fièvre s'en rend continue : autresfois c'est seulement à cause de sa complication, ses deux foyers estans hors des grands vaisseaux dans les petites veines du mesentere. Or quoy que c'en soit, elle a des exacerbations et des redoublemens de tierce et de quotidienne, à cause que la matiere de sa generation est partie la bile, partie la pituite. Quand ie dis la bile, ie n'entens pas la naturelle et celle qui fait la fièvre tierce et legitime, mais l'entens celle qui est contre nature, et qui fait la tierce bastarde : autrement ceste fièvre ne serait pas longue comme elle est, et ses accès ne seroient pas de si longue durée. Au reste, il est necessaire qu'il se trouue en ceste fièvre diuers foyers et sieges de sa generation. Car s'il n'y auoit qu'un foyer, il faudroit de necessité que la bile et la pituite fussent meslées ensemble : ce qu'estant il n'y auroit qu'vne sorte de fièvre. Car ou la bile predomineroit, et lors ce seroit vne fièvre tierce : ou la pituite seroit en plus grande abondance, et pour lors il se produiroit vne fièvre quoti-

diane. Mais d'autant que la bile se pourrit en vn lieu, par exemple, à l'entour du foye, et que la pituite se pourrit en vn autre, comme qui diroit à l'entour de l'estomach, de là il arrive qu'il y a deux sortes et espèces de fièvres, qui ont separément et distinctement leurs accès et redoublemens, leurs accidens et symptômes, leur déclin et leur remission, leurs effets et leurs propriétés : dont l'une est tierce, à cause de la bile, et l'autre quotidienne, à cause de la pituite. Mais ie veuX bien que l'on se resouuienne que le plus souvent la fièvre tierce est intermittente, et que la quotidienne est continue, de sorte qu'il faut admettre que le foyer de la tierce est hors des grands vaisseaux, et celui de la quotidienne est dans iceux. Toutesfois tout cecy s'entendra mieux après que nous aurons apporté toutes les differences et especes de la demie tierce.

Galien au chap. 4 du liure de *Typis*, met deux sortes de demie tierce, l'une continue, et l'autre intermittente : pour l'intermittente, il en fait de trois façons, l'une qu'il appelle petite, qui a les accès de vingt-quatre heures, l'autre mediocre, qui dure environ de trente-six heures, et la troisième grande, qui a grande affinité avec la continue, qui a ses accès d'environ de quarante-huit heures. Mais à vray dire ie ne sçay comme il se peut faire qu'une fièvre qui a 48 heures d'accès, peut estre intermittente : c'est pourquoy il faut dire que Galien appelle improprement telles hemitritées intermittentes, et que telles intermittentes sont ainsi nommées à cause qu'elles prennent presque à la façon des hemitritées. Les Arabes qui ont calculé plus par le menu toutes les differences des fièvres, font trois sor-

tes et espèces de demi-tierces : l'une moindre, l'autre moyenne, et la troisième grande et excessive. Pour la premieré, ils veulent qu'elle se fasse d'une quotidienne continue et d'une tierce intermittente, à cause de la pituite qui se pourrit dans les grands vaisseaux, et de la bile qui se pourrit hors d'iceux dans les petits, si bien que son accès et redoublement est de dix-huit heures, et sa fausse intermission, ou pour mieux dire sa remission, de six heures. La seconde se produit et se compose d'une tierce continue et d'une quotidienne intermittente, à cause de la bile qui prend et reçoit pourriture dans les grands vaisseaux, et de la pituite qui ne se pourrit que dans les petits : au resté son redoublement est de trente-six heures, et son repos ou remission manifesté de douze. La dernière est composée, ou d'une quarté continue avec une tierce intermittente, ou d'une quarté intermittente avec une tierce continue : et ce à cause, ou bien que l'atrebile se pourrit dans les grands vaisseaux, et la bile dans les petits, ou bien au contraire à cause que l'atrebile se pourrit dans les petits, et la bile dans les grands, d'où il arrive que les redoublemens sont de plus de 60 heures, et sa remission de 10 ou 12. Or de toutes ces differences, il n'y a que la premiere qui soit proprement appelée demie tierce : les autres le sont improprement, à cause, comme dit Galien, qu'elles ont leurs redoublemens à la façon et à la maniere des hemitritées.

Quant aux signes de ceste fièvre, il est assez aisé à les connoistre, veu qu'elle a ceux qui apparoissent et en la quotidienne continue, et en la tierce intermittente, desquelles elle est composée. De fait que nous observons

que l'humeur pituiteuse, ayant ses accès tous les iours, et la bile de deux iours l'vn, il arriue qu'en ceste fièvre à certain iour, il n'y a qu'un accès causé de la pituite, mais au iour suivant il y a deux redoublemens, l'vn fait par la pituite, et l'autre par la bile. Par exemple qu'aujourd'huy vers les quatre heures d'après midy, quelq'vn tombe en fièvre, avec vn grand refroidissement de tout le corps meslé de ie ne seay quelle horreur qui face connoître que c'est vn accès d'une fièvre pituiteuse, lequel doit durer en sa violence iusques à dix heures du matin du iour suivant, qu'il commencera à entrer en son declin: qu'à mesme heure du lendemain dix heures, il surviendra vn frisson vehément avec vomissemens, qui se face sentir comme avant-coureur d'un accès de tierce qui doive durer 15 ou 16. heures: sans doute le mesme iour vers les quatre heures l'accès de la quotidienne reuiendra, et par ainsi ce iour là le malade aura deux redoublemens: l'vn de tierce sur le matin, l'autre de quotidienne sur le soir: mais aussi le iour suivant il n'aura sur le soir que l'accès de la quotidienne, à cause que la tierce donne trefue d'un iour, et que son accès ne doit reuenir que le 4. iour de la maladie de ce malade, auquel sur le matin il aura ledit accès de tierce, et sur le soir celuy de quotidienne, le propre de laquelle est de reuenir tous les iours. Et voila l'ordre que tient ceste fièvre hemitritée, si ce n'est que les accès peuvent anticiper ou retarder de quelques heures, comme nous auons dit que font les accès des fièvres intermittentes: voire mesme que les redoublemens de ces deux fièvres peuvent tellement l'vn anticiper et l'autre retarder, qu'ils se rencontrent

en mesme temps et en mesme heure, ce qu'arriuant, à cause de ceste confusion il est difficile de les bien distinguer l'vne d'avec l'autre, ce que tu peux voir ingenieusement expliqué dans Galien au liu. 2. *des Differences des fièvres*, chap. 7.

Au demeurant, tu remarqueras qu'Hippocrates et Galien ont appellé ceste fièvre horrifique, à cause des rigueurs et horreurs qu'elle apporte en ses redoublemens, ce qui aduient d'autant qu'elle n'est pas composée de deux fièvres continues: car si elle en estoit composée, elle n'auroit pas de si sensibles exacerbations: elle n'est pas aussi meslée de deux intermittentes, veu que si cela estoit, elle ne seroit pas continue, mais auroit necessairement quelque sensible et manifeste intermission. Le iour que la seule quotidienne apparoit, il ne survient en ceste fièvre aucune horreur, mais seulement au iour que la tierce et quotidienne viennent: auquel iour le malade est grandement trouuillé, tant à cause de ce double accès, que de ce que la nature est desiallassée et fatiguée de l'accès precedent.

Je n'oublieray pas à remarquer que la demie tierce, proprement appellée, est double, l'vne vraye et legitime, l'autre illegitime et bastarde. En la legitime il y a egale portion des humeurs qui se pourrissent, à seauoir, bilieuse et pituiteuse. En la bastarde, la portion de ces deux humeurs est inegale, car ou la bile est en plus grande quantité, ce qui fait que les accidens et signes de la tierce sont plus apparens et sensibles: ou bien elle est la moiudre et en plus petite dose, et pour lors la fièvre quotidienne se fait bien mieux remarquer que ne fait pas la tierce.

Par ce discours nous apprenons que la cause materielle de ceste fièvre est en partie la pituite qui se pourrit dans les grands vaisseaux, et en partie la bile qui se pourrit dans les petits : l'une et l'autre humeur, au reste, à cause qu'elles ont des qualités contraires, s'amassent dans le corps par des causes contraires : la bile, par ce qui est chaud et sec, et la pituite, par ce qui est froid et humide. Partant ceste fièvre arriue principalement durant l'automne, et aux hommes qui vivent en oisiveté, et qui vsent d'alimens pituiteux, comme aussi à ceux qui sont d'un temperament froid et humide, et qui vsent de nourriture grandement chaude et seiche. Elle arriue ordinairement aux regions qui sont chaudes et humides, et dit-on qu'elle est fort commune et ordinaire à Rome et en la coste d'Afrique.

Elle s'accompagne tousiours de tres-mauvais et sinistres accidens, car outre ces mouuemens horrifiques et inegaux, elle apporte de grandes incommodités à l'estomach et aux parties nerueuses : souuent elle iette les malades dans de profonds assoupissemens, qui sont comme lethargiques : vne autre fois elle donne des veilles importunes, des resueries, des nausées, des vomissemens, des foiblesses de cœur, vne langue seiche et aride, vne soif desmesurée.

L'on reconnoist ceste fièvre d'avec les autres, en ce qu'elle est continue, pleine d'horreurs, de diuers redoublemens, et de tres-violens symptomes : vn iour elle est sans horreur, avec le seul refroidissement des extremités, l'autre iour elle est avec horreur et autres mauuais accidens, si bien qu'elle a vn iour meilleur l'un que l'autre. Quand il arriue des sueurs en ceste fièvre, d'ordinaire elles n'ap-

portent rien de bon, soit à cause que les forces sont debilitées et abbatues, soit à cause de la quantité d'humeurs crues qui se rencontrent au febricitant. Les vrines sont crues, ténues, vne fois sans couleur, vne autre fois fort troubles, et tousiours sans sediment, ou avec vn sediment mauuais : le pouls est frequent et inegal : bref elle n'est point sans donner ou de la douleur, ou vne pesanteur de teste, ou vn assoupissement, ou autres accidens dangereux.

Hippocrates met ceste fièvre entre les maladies aiguës et longues : entre les longues, à cause ou qu'elle apporte bien tost la mort, ou que la tierce dont elle est composée se finit bien tost, si bien qu'il ne demeure plus que la fièvre continue quotidienne, qui dure encore quelque temps : après il la met pareillement entre les maladies longues et chroniques, d'autant qu'elle dure iusques à vn mois, voiremesme iusques à deux et à trois : si elle passe outre, elle apporte d'ordinaire la fièvre hectique, qui est sans remede et sans espoir de salut. Il est vray que pour l'ordinaire elle est plus longue que la tierce, et plus courte que la quotidienne, de laquelle toutesfois elle approche fort lors qu'elle est produite par vne grande quantité de pituite : car selon qu'elle a plus ou moins de ceste humeur, aussi elle est plus ou moins longue.

Tu obserueras que quand il y a egale portion en ceste fièvre de bile et de pituite, elle saisit avec peu d'horreur, qui semble estre moyenne entre la rigueur et le refroidissement : mais lors qu'il y a plus de bile que de pituite, alors l'horreur est violente, non sans estre meslée de rigueur, laquelle est incontinent suiuite

d'une chaleur ardente, de soif, de veilles, de vomissemens bilieux, de cours de ventre, et autres signes qui accompagnent les fièvres tierces. Que si la pituite est en plus grande quantité que la bile, l'horreur est douce, le refroidissement des extrémités sensible, la chaleur tarde à venir, les accès sont longs, et accompagnés des signes des fièvres quotidiennes : finalement, quoy que c'en soit, c'est vne fièvre tres-perilleuse, et pour la plus part du temps mortelle, tant à cause de la violence de la maladie et des symptomes qui abbattent les forces du febricitant, qu'à cause que ces fièvres cy ne sont presque iamais exemptes de quelque inflammation des parties nobles, ou à tout le moins de quelque disposition inflammatoire, comme remarque Galien aux *Epidemies*.

La cure de ceste fièvre semble estre double, pour estre composée de celle qui convient à la quotidienne, et de celle qui est propre à la tierce. A celle-cy l'usage des medicamens rafraichissans et humectans est plus profitable que des attenuatifs, incisifs, et aperitifs : tout au contraire à l'autre en laquelle il faut plustot atténuer, inciser, ouvrir, deteiger et euacuer les mauvaises humeurs, que rafraichir et humecter. En sorte que selon ceste regle, lors qu'il y a autant de bile que de pituite, il faut avoir esgard esgalement et à la tierce, et à la quotidienne, par des medicamens qui ayent la force et la vertu de remédier à l'une et à l'autre : mais si la bile surpasse, il faut avoir plus d'esgard à la tierce qu'à la quotidienne : au contraire s'il y a plus de pituite que de bile, il faut songer plustost à la quotidienne qu'à la tierce. Partant pour ce qui concerne le regime de vi-

ure, il faut qu'il soit refrigerant, humectant, detersif, attenuatif, par alimens de bon suc et de bonne nourriture, prenant garde que le iour que la seule quotidienne arriue, on peut nourrir vn peu plus liberalement, mais plus escharcement le iour que la tierce et la quotidienne suruiennent. Il faut aussi bien prendre garde que l'on ne donne pas la nourriture sur l'heure de l'accès, pour les raisons que nous auons dites cy deuant. Il n'est pas à propos que ces alimens soient solides, mais liquides, à fin qu'ils en soient plus aisément cuits, digerés et distribués. Toutesfois sur le declin de la fièvre, on pourra un peu se licentier, et donner quelque chose de solide au febricitant. Il ne faut point icy parler de donner de vin, à cause qu'il aide à augmenter la ferueur des entrailles, et donne à bon escient à la teste, qui n'est que trop chargée d'excremens en ceste maladie. On fera donc vser au malade de quelque decoction de racines pour son boire ordinaire, en y meslant le syrop aceveux simple, le iulep rosat, le suc de limons, syrop d'escorce de citron, de cerises aigrettes, de berberis, et autres.

Quant aux medicamens, les clysteres sont tres-vtils, qu'on preparera avec mauues, mercuriale, laitue, apparitoire, espinars, fleurs de chamomille, melilot, semence de fenouil et de cumin, et dissoudra-on dedans miel, sucre rouge, lenitif, catholicum, et choses semblables : selon la chaleur que le febricitant sentira aux lombes et aux reins, on pourra faire plus ou moins rafraichissans lesdits clysteres. Ayant ainsi préparé le corps, il faudra venir à la saignée, laquelle quoy qu'on en die, ne doit point estre icy espargnée, à fin d'empescher l'in-

inflammation des parties nobles et diminuer la pourriture. C'est pourquoy elle sera faite plusieurs fois des deux bras et des deux pieds, par remises toutesfois et interualles, à fin de n'abatre les forces du malade et esteindre la chaleur naturelle. Durant ces interualles là, il faudra purger le corps, car c'est sans doute qu'il y a grande quantité d'excremens dans la premiere region du corps, qui a besoin qu'on les chasse par purgatifz benignes et souuent réitérés. Il faudra donc, tantost recourir à la saignée pour esteindre le feu et la flamme de la fièvre, tantost à la purgation pour expulser les charbons qui entretiennent ce feu. Mais qu'on se souuienne de donner les purgatifs es iours où il y a moins d'accés, et aux autres iours on donnera des alteratifs, comme iuleps, apozemes, et potus, sans oublier les fomentations, epithemes, onguens, linimens, huiles, et cataplasmes.

Il y en a qui approuuent les vomitifs en ceste fièvre, mais il faut y apporter vne grande precaution : car s'il y a quelque disposition inflammatoire aux entrailles, ils ne peuvent estre que tres-pernicieux. Que s'il n'y a aucun soupçon d'inflammation, on en peut hailler quelque benign, principalement à ceux qui vomissent, ou qui ont sans cesse des enuies de vomir : et ce le iour où le malade est traouillé de l'accés de la tierce. Et ecey suffise pour ce qui est des fièvres hemitritées.

CHAPITRE XXXIII.

DE LA DOUBLE ET TRIPLE TIERCE, DOUBLE QUOTIDIANE, DOUBLE ET TRIPLE QUARTE.

Nous allons expliquer en ce Chapitre les fièvres composées de fièvres de mesme nature et espece, qui suiuent celles qui sont composées de fièvres de diuerses especes, telle qu'est l'hemitritée. Or en la composition de ces fièvres de mesme espece, quelquesfois il ne s'y en rencontre que deux, quelquesfois il y en a trois : par exemple en la double tierce il n'y en a que deux, en la triple tierce il y en a trois : comme pareillement en la double et triple quarte. Nous auons donc icy à expliquer trois fièvres doubles, sçauoir : la *double tierce*, la *double quotidienne*, et la *double quarte*, et puis après deux fièvres triples, qui sont la *triple tierce*, et la *triple quarte*. Nous appellons *double tierce* vne fièvre composée de deux tierces, qui se font d'vne bile qui se pourrit en deux diuers lieux hors des grands vaisseaux. Toutesfois et quand doneques qu'il y a deux foyers de bile au mesentere qui prennent feu l'vn après l'autre, pour lors il arrive deux fièvres, lesquelles, à cause qu'elles prennent de deux iours l'vn, on appelle double tierce : par exemple, qu'aujourd'huy vn des foyers de la bile excite vne fièvre sur les dix heures du matin, laquelle ne doine finir que sur les dix heures du soir, si le mesme iour l'autre foyer s'allume sur les trois ou quatre heures du soir, ou bien le lendemain à quelque heure que ce soit, sans doute on obseruera vne fièvre composée de deux tierces, laquelle peut auoir deux redouble-

mens en vn iour, par exemple, si l'une prend le matin à dix heures, et l'autre le soir à quatre heures: ou bien vn seul redoublement tous les iours, si la seconde fièvre par exemple ne prend pas le mesme iour que l'autre, mais seulement le lendemain. Il est vray qu'il y a quelques auteurs qui apportent en cecy quelque distinction, et disent que si ces deux fièvres tierces prennent à mesme iour, on ne les doit pas appeller double tierce, mais deux tierces simplement, que si elles prennent à diuers iours, c'est alors que l'on les doit nommer double tierce. Combien au reste que la double tierce prenne tous les iours, à la façon de la quotidienne, si y a-il bien de la difference, d'autant qu'elle a tous les signes qui accompagnent vne fièvre bilieuse: elle vient avec rigueur, elle se termine par sueur, les accidens qu'elle apporte sont secheresse et amertume de bouche, grande alteration, veilles, vomissemens de matieres bilieuses et ameres, agitations, inquietudes, et les autres que nous auons spécifiés en la fièvre tierce intermittente. Je ne m'estens pas d'auantage à rapporter les signes de la double tierce, veu que celuy qui reconnoistra la simple tierce intermittente, connoistra incontinent la nature de ceste-cy. Je diray seulement que la double tierce qui afflige deux fois tous les iours est fort rare, et que celle qui vient tous les iours est assez frequente et commune, bien que les accès n'arriuent pas tousiours, ny à mesme temps, ny à mesme heure.

Pour la double quotidienne elle arriue tres-rarement, et ne l'ay peu encore iamais obseruer: elle se fait au reste de la pituite qui se pourrit en deux diuers foyers, qui fait qu'elle prend deux fois en vingt-quatre heu-

res. Car si par exemple la premiere fièvre s'allume à quatre heures du soir, et l'autre à quatre heures du matin, on a deux accès en vingt-quatre heures: et si il arriue ce faisant que le malade ne se trouue point sans fièvre, la seconde surprenant deuant que la premiere quite, et la premiere reuenant pour la seconde fois deuant que la seconde ait quitté. Ce que ie desire qu'on entende de la fièvre quotidienne qui a ses accès estendus et prolongés iusques à dix-huit heures, comme il arriue le plus souuent, non de celle qui auroit tant seulement sept ou huit heures d'accès. Quant aux signes de la double quotidienne, ils sont les mesmes que ceux de la quotidienne intermittente, c'est pourquoy ie n'en diray rien d'auantage.

Reste la double quarte, qui se fait de l'humeur melancholique, laquelle se pourrit dans deux diuers endroits du corps hors de grands vaisseaux. Ceste fièvre icy est assez ordinaire, et tranaille le malade deux iours consecutifs, ne lui en laissant qu'un de bon. Car si la premiere quarte prend ce iourd'huy à six heures du soir, la seconde prendra le lendemain peut estre à mesme heure, si bien qu'on aura deux iours consecutifs mauvais: le troisieme suiuant sera bon, et sans fièvre, et puis en suite il en viendra deux mauvais. Ces signes au reste ne sont point autres que ceux de la simple quarte intermittente.

Voilà pour les fièvres composées doubles de mesme espeece. Entre les triples est premierement la triple tierce, laquelle est produite et engendrée de la bile qui se pourrit en trois foyers aux lieux diuers du corps, hors des grands vaisseaux toutesfois. Or ceste fièvre icy a trois redoublemens en l'espace de deux iours: c'est à

sçauoir vn seul redoublement en vn iour, et deux redoublemens l'autre iour. Galien au liure 2. *des Crises* chapitre 9. fait mention d'un ieune adolescent qui estoit trauaillé de ceste sorte de fièvre :

« Il commença, dit-il, à auoir la » fièvre vers les cinq heures du ma- » tin avec un frisson fort court, sur » le vespre il sua vn peu : vers les sept » heures de nuit, deuant que la pre- » miere fièvre fust tout à fait esteinte, » vne autre fièvre le reprit, avec vn » frisson aussi fort court, en après il » sua vn peu : le lendemain vers les » dix heures il eut vn nouveau redou- » blement, et puis sua la nuit sui- » uante. Derechef le troisième iour la » fièvre le prit par anticipation à » deux heures du matin, avec vn » frisson, deuant que l'accès du iour » precedent fust tout à fait esteint.»

Voila ce qu'en dit Galien, lequel s'estend bien au long pour desmon-
trer que c'estoit vne fièvre composée de trois tierces, et que ce n'estoit point vne hemitritée, comme quel-ques-vns pensoient. Ce qu'il remarqua si exactement, qu'il prit garde que tous les accès de ceste triple tierce antiepoient iusques au septième période, et que de là en auant ils commencerent à retarder, et puis à diminuer grandement : si bien que le malade qui n'auoit point esté iusques à ce temps là sans fièvre, commença à auoir deux heures entieres d'intermission. Tu peux voir ce chapitre là de Galien pour plus grande intelligence des fièvres composées et compliquées, par lequel aussi tu apprendras par quels signes on peut venir à la connoissance de la triple tierce, et laquelle des trois fièvres doit finir la premiere.

Reste la triple quarte, laquelle se

fait toutesfois et quand que l'humeur melancholique se pourrit en trois diuers endroits du corps hors des grands vaisseaux. Les signes de ceste fièvre sont de prendre tous les iours, mais avec les marques qui sont propres de la fièvre quarte simple, par lesquelles elle est aisément distinguée et de la quotidienne, et de la double tierce. Or ce qui est cause que ceste fièvre se multiplie ainsi, c'est quequesfois aussi l'vsage desreiglé des choses qui augmentent l'humeur melancholique : quelquefois aussi l'vsage des medicamens trop chauds, comme de la theriaque, que l'on donne au commencement des fièvres quartes. Car ces medicamens icy n'ayant pas faculté de enire ou d'euacuer l'humeur morbifique, ils l'agitent seulement et la iettent d'un lieu en l'autre, d'où viennent les diuers foyers. Ainsi Galien remarque au liure *des Predictions* ch. 2. qu'un certain philosophe peripateticien, nommé Eudemus, estant trauaillé d'une simple quarte intermittente, par l'aduis de quelque medecin prit de la theriaque auant que la matiere fust cuite et preparée, laquelle fit qu'il tomba en vne triple quarte : laquelle par après Galien guerit par l'vsage mesme de la theriaque, qu'il donna à propos lors que la matiere fut preparée. Lors donc que toutes choses sont crues, si on donne des medicamens qui eschauffent beaucoup, d'autant qu'ils ne peuvent resoudre les humeurs par les sueurs, ils l'agitent seulement et en transportent vne partie qui çà qui là, si bien qu'il arrive qu'au lieu d'un seul foyer qu'il y auoit, il s'en fait et deux et trois, d'où puis après il s'engendre autant de fièvres.

Si nous n'auions parlé de la curation des fièvres en particulier, il fau-

droit icy faire vn grand discours pour la cure de ces fièvres composées. Mais qui entendra bien ce que nous auons dit iusques icy, il n'aura pas beaucoup de peine de trouuer les indications necessaires à la guerison de celles que nous traitons en ce Chapitre, veu que la composition ne change ny les indications ni les remedes, mais les modifie seulement : en tant qu'il faut auoir plus d'esgard à conseruer les forces du malade en ces fièvres composées, que non pas aux simples, d'autant qu'il n'a pas esté relasché, et qu'il est plus aigrement et violemment trouuillé. Quiconque donc voudra guerir les doubles et les triples tierces, qu'il recoure aux remedes prescrits à la simple tierce intermittente : qui voudra guerir les doubles quotidiannes, aille chercher les remedes ordonnés à la simple quotidienne intermittente : bref, qu'on ait recours aux remedes de la simple quarte intermittente, si on veut guerir les doubles et les triples quartes. Neantmoins ie donneray cest aduertissement, qu'il faut auant que de songer aux remedes, connoistre si la double et la triple tierce, si la double quotidienne, si la double et triple quarte se font de la bile naturelle ou contre nature, de la pituite naturelle ou contre nature, du suc melancholique naturel ou de l'humeur atrabilaire : car selon ceste diuersité, il faudra recourir aux remedes de la tierce vraye ou bastarde, de la quotidienne vraye ou bastarde, de la quarte vraye ou bastarde : veu que nous auons appris par cy-deuant que la curation des fièvres vrayes est grandement eslongnée en quelques-vnes de la curation des bastardes.

CHAPITRE XXXIV.

DES FIÈVRES CONFUSES.

Je n'ay que trois mots à dire en ce Chapitre, veu que la doctrine des fièvres confuses depend de celle des composées, que nous auons expliquées assez copieusement au Chapitre precedent.

Nous appelons fièvre confuse, celle qui est engendrée de la pourriture de diuerses humeurs ensemble peslemeslées et confuses en vn mesme lieu, mais qui ne laissent pas de garder leur propre nature. Les composées se font bien de la pourriture de diuerses humeurs : mais ny ces humeurs là ne sont point confuses et pesle meslées ensemble, ny ne se pourrissent point en vn seul lieu, mais en diuers foyers : d'oïl il arrine aussi que les signes et les symptomes des composées sont aisément conueus et distingués, là où ceux des confuses sont confus, et tellement ioints et liés par ensemble, qu'on ne les scauroit ny reconnoistre ny distinguer. J'ay dit au reste, que telles humeurs, encore bien qu'elles soient retenues en vn mesme lieu, ne laissent pas que de conseruer leur propre nature, qui est par exemple, de la pituite. de s'esmouuoir tous les iours, et de donner des refroidissemens au commencement de la fièvre qu'elle produit : de la bile, de s'esmouuoir tous les trois iours, et de donner des frissons : de la melancholie, de se mouuoir le quatriéme iour, et d'apporter des horreurs. Ce que j'ay bien voulu adiouster, à fin de donner la difference qu'il y a entre les fièvres confuses et les fièvres intermittentes

bastardes, que quelques vns ont voulu mettre au rang des confuses, veu qu'elles s'engendrent de deux diuerses humeurs qui se pourrissent et en mesme temps et en mesme lieu. Mais comme j'ay dit, les humeurs qui font les confuses gardent chacune leur naturel, d'autant qu'elles ne sont pas si bien meslées qu'elles ne facent qu'vne nature, ains seulement sont confusément mises en mesme lieu : de sorte que cela n'empesche pas qu'elles ne gardent tousiours et leur nature et leurs propriétés : mais les humeurs qui font les fièvres bastardes, sont si exactement meslées et mixtionnées entr'elles, qu'elles ne font qu'vne nature, et ne recoiuent qu'vne forme : c'est pourquoy aussi elles ne font qu'vne seule fièvre.

Quelques autres veulent que les fièvres confuses soient produites de deux occasions, comme de l'inflammation de deux diuerses parties, laquelle fait deux fièvres continües. Que si pareillement le poulmon par exemple est trouuillé d'vn crysipele, et le foye d'vn phlegmon, ils disent qu'alors il suruient deux fièvres confuses, l'vne bilieuse causée par l'erysipele du poulmon, et l'autre sanguine engendrée par le phlegmon du foye. Mais tout cela est de peu d'importance pour la pratique : car soit que ce soient fièvres confuses, ou fièvres composées, pourueu qu'on reconnoisse la qualité de l'humeur qui se pourrit, il est aisé d'inuenter et de trouuer les remedes propres à les guerir.

CHAPITRE XXXV.

DE LA FIÈVRE HECTIQUE, DE SES DIFFÉRENCES, CAUSES, SIGNES ET CYRE ¹.

En nostre diuision des fièvres, nous auons dit qu'il y en auoit de trois sortes, l'ephemere, l'humorale, et l'hectique. Nous auons expliqué iusques icy l'ephemere et les humorales : partant il ne nous reste plus que la fièvre hectique, laquelle est ainsi appelée, ou pource qu'elle est stable et difficile à guerir et oster, comme les choses qui ont pris leur habitude : car le mot Grec *ἔξαις* signifie habitude : ou pource qu'elle occupe les parties solides de nostre corps, lesquelles les Grecs appellent *ἔξαις*, mesme que le mot Latin *habitus* se prend en l'vne et l'autre signification.

L'on fait trois sortes de fièvres hec-
tiques, qui pour en parler à la verité,

¹ Ce chapitre porte le même titre et a gardé presque absolument la même rédaction que le chapitre 14 du Traité de 1575. La seule différence un peu notable consiste dans la manière dont celui-ci débutait : *La fièvre hectique est ainsi appelée, ou parce qu'elle est stable, etc.* ; ainsi le nouveau texte a ajouté deux lignes fort insignifiantes, après quoi il n'y a plus aucun changement.

C'est le dernier chapitre dont le Traité nouveau ait hérité de l'ancien ; mais il faut ajouter que ce chapitre tout entier, à partir de l'édition de 1579, avait passé avec le même titre au livre *des Playes en particulier*, où il constituait le chapitre 34. Voy. tome II, page 103, la dernière note. Cette note a besoin d'être rectifiée en ce sens, qu'en effet le texte actuel contient un très long passage qui avait été retranché au livre *des Playes*, mais en revanche celui-ci en contenait d'autres qui manquent au livre *des Fièvres*, et que nous aurons soin de reproduire.

sont plustost degrés qu'especes d'icelle. Le premier degré donc, est quand la chaleur hectique consomme l'humidité des parties solides. Le second, quand il deuore la substance charneuse d'icelles. Le troisième et dernier qui est incurable, quand il s'attache aux parties solides, et les destruit et consomme : tout ainsi que la flamme d'une lampe consomme premierement l'huile, en après la propre humidité du lumignon, et en fin le corps du lumignon mesme : ce qu'estant, il n'y a plus de moyen ny d'esperance de le pouuoir r'altuer, bien que vous luy donniez l'huile à regorger.

Ceste fièvre ne prend que bien rarement, et à peine commence-elle d'elle-mesme : c'est pourquoy elle est tousiours quelque autre fièvre.

Les causes doneques de la fièvre hectique sont fièvres aiguës et ardentes mal pensées, et principalement ausquelles on n'a donné refrigeration competente par epithemes sur le cœur et hypocondres, ny eau froide à boire en temps et saison requise. Elle peut aussi estre causée d'une fièvre diaire, qui aura eu son commencement de quelque grand et longue fascherie ou cholere, la cause et impression d'icelle perseuerant long temps en nous : elle peut aussi venir de quelque trauail excessif en lieu et en temps chaud et ardent, et en vn corps flouët, qui a peu de sang et d'humidité. Pareillement elle est souuent causée d'une vlcere et inflammation des poulmons, empyeme du thorax, d'un grand et long phlegmon de foye, ventricule, mesentere, matrice, reins, vessie, intestins iciumum et colon : voire mesme des autres, s'ils sont enflammés d'une longue et vehemente diarrhée, lienterie, ou dysenterie,

dont aussi s'ensuit inflammation, resiccation, emaciation de tout le corps, et par consequent fièvre hectique. Car l'humidité estant consommée et espuisée, la chaleur se fait plus acre et ardente.

Ceste fièvre de tant est-elle plus aisée à connoistre, qu'elle est difficile à guerir. Le pouls donc en icelle est dur, à cause de la siccité de l'artere qui est partie solide, et debile pour l'infirmité de la faculté vitale, le cœur estant en toute sa substance assailli : au reste petit et frequent, à cause de l'intemperature et ardeur du cœur, qui ne pouuant faire grand pouls pour se refrigerer, à cause de son imbecillité, tache à se reuanger et rafraichir (mais en vain) par sa frequency et vitesse d'iceluy. Le propre signe de telle fièvre, pour le respect du pouls, est qu'une heure ou deux après le repas le pouls se monstre plus grand et leger, et mesme la chaleur qui est au corps du malade pour lors se monstre plus grande : ce qui dure tant que la distribution de l'aliment se fait, et iusques à tant que la siccité du cœur soit aucunement corrigée et sa substance humectée par la suruenue de l'aliment, qui est cause que la chaleur s'augmente : ne plus ne moins que la chaux auparauant froide à l'attouchement, s'eschauffe iusques à fumer et bouillir quand elle est arrosée d'eau. Au reste, la chaleur et le pouls demeurent tousiours egaux en leur petitesse, langueur, obscurité, durté, frequency, sans aucune exacerbation : si bien que le malade mesme ne pense pas auoir la fièvre, et ne sent aucun mal et douleur, qui est vn autre signe propre de la fièvre hectique. La raison vient de ce que la chaleur ne se monstre point, n'estant placée en la superficie des esprits

et humeurs, comme en la diaire et putride, ains est comme cachée et plongée au plus profond de la substance des parties solides : combien que toutesfois si vous tenez long temps vostre main sur son corps, la chaleur en fin se fait sentir acree et mordicante, le passage luy estant ouvert par le cuir rarefié par l'attouchement doux et benin d'une main bien temperée. Que si le malade en ceste fièvre sent quelque douleur, et que par l'inegalité et exacerbations de la chaleur, il se juge et sente luy-mesme auoir la fièvre, c'est signe que telle hectique n'est pas simple, mais compliquée avec une fièvre putride, qui apporte telle inegalité. Au reste si la face Hippocratique a lieu en quelque maladie, certes elle paroist clairement és hectiques, à cause de la colliquation de tout le corps.

Pour la cure de ceste fièvre, il faut curieusement considerer avec quelles maladies elle est compliquée, et de quelle cause elle aura esté excitée. Premièrement, il faut sçauoir si elle est maladie ou symptome : car si elle est symptomatique, elle ne pourra estre guerie tandis que la maladie persistera et perseuerera : comme, si elle est causée d'une fistule au thorax, à raison d'une playe receüe en ce lieu, ou d'une vlcere dysenterique d'intestins, elle ne pourra guerir que premierement la fistule ou vlcere ne soit guerie, d'autant que la maladie entretient tel symptome, comme la cause son effet. Mais si elle est maladie simple premiere : d'autant que son essence consiste en une intemperie chaude et seiche, qui est placée non és humeurs, mais és parties solides, toute l'intention et conseil du Medecin se doit rapporter à alterer et corriger, et non à purger : car

les seuls humeurs sont capables de purgation, et non les parties solides. Reste donc maintenant de rafraichir et humecter les parties solides : ce qui se fait par choses prises au dedans, et apposées par dehors.

Les choses qui se peuuent fort heureusement prendre au dedans du corps, sont les alimens medicamenteux, qui profitent sans comparaison plus que les choses qui peuuent simplement alterer, c'est-à-dire rafraichir et humecter sans donner nourriture : car par le respect de la portion alimenteuse qui est en eux, estans attirés et apposés à la partie, et tournés en la substance d'icelle, ils viennent à l'humecter et rafraichir, non superficiellement comme les choses qui alterent simplement, mais interieurement. Nous auons de ces choses icy entre les herbes, entre les fruits, entre les racines, entre les semences, entre les choses que nous prenons ordinairement pour la nourriture de nostre corps : l'on recommande fort entre les herbes pour cest effet la viole, le pourpié, la buglosse, l'endieu et la lentille pallastre, la mauue aussi quand il y a adstriction de ventre. Les fruits sont de courge, de concombres, pommes, pruneaux, la passebille, amandes douces et recentes, et les pignons : des semences nous auons les quatre semences froides, grandes et petites, et icelles recentes à cause de leur humidité, les semences de pauot, de berberis, de coings, les fleurs de buglosse, de violettes, de nenuphar : desquelles choses l'on fait des condits avec un poulet pour prendre au matin, la premiere concoction estant accomplie, ce que l'on continuera par l'espace de neuf iours.

Quant aux viandes, pour le com-

mencement, lors que les facultés ne sont encore fort debiles, que le febricitant prenne alimens qui à la verité soient difficiles à cuire, mais qui nourrissent fort et longtemps, telles que sont les extremités des animaux, comme pieds de veau et de pourceau non salés, chair de tortue qui premierement aura esté nourrie en quelque jardin, pour se gourmer et purger de ses humidités excrementielles, la chair de limaçons, la semoule, et autres semblables¹ : car telles choses ayant vn suc visqueux s'agglutinent aisément aux parties de notre corps, et ne peuuent estre dissipées si aisément par l'ardeur de la chaleur. Mais lorsque la fiéure hectique aura ja longtemps traîné dans le corps, de sorte que les facultés semblent fort affoiblies, il faudra donner viandes aisées à cuire, et ce icelles plustost bouïllies que roties: d'autant que les bouïllies humectent d'avantage, et que les rosties se tournent plus aisément en bile².

¹ Ceci est le texte de 1575; mais en 1579 au chapitre 34 du livre *des Playes en particulier*, après *la chair de tortue*, on lisait :

« ... La chair de limaçons blancs pris és vignes, les grenouilles, escreuices de rivière, anguilles prises en eau pure et bien assaisonnées, œufs durs mangez avec jus d'ozeille sans espice, le stochpis et merlu bien detrampez et dessalez, des anons et poncepieds, la semoule, et autres semblables. »

On retrouvera une partie de ces aliments, mais non pas tous, indiqués plus bas dans le texte actuel, comme déjà en 1575.

² Le chapitre 35 du livre *des Playes* de 1579, avait intercalé en cet endroit un paragraphe que l'auteur a oublié de reporter dans son nouveau Traité :

« Les viandes seront veau, chéureau, chappons, poulets, cuites en herbes, et semences qui rafraichissent et humectent, les

Que si toutesfois le malade est degousté des viandes bouïllies, que la chair qu'on luy donnera ne soit guere rostie, et qu'on luy donne non de la superficie de la chair qui est plus seiche et bruslée, mais de l'interieure qui est plus humide, et qu'elle soit en outre temperée encore d'eau rose, de suc de citrons, d'orenges, ou de grenades. Qu'il s'abstienne de poissons sallés et durs : les meilleurs sont les saxatiles, pour l'exercice qu'ils font estans continuellement heurtés entre les rochers : ceux aussi qui ont la chair glutineuse¹ et visqueuse, comme les anguilles prises en eau pure et bien assaisonnées, les tortues, les escreuisses, les limaçons et grenouilles. Le lait d'asnesse pris chaudement, et corrigé avec vn peu de sel, de sucre rosat, miel, fenouil, ou anis, de peur qu'il se corrompe ou aigrisse en l'estomach, ou bien le lait de femme succé de la mamelle, sont fort recommandés en ceste maladie, le tout pris iusques à demie liure². Qu'il

orges mondez, les amendes leur sont propres : comme aussi la panade faite de mie de pain blanc arrousee d'eau de rose, puis cuite en la decoction des quatre semences froides, avec du sucre rosat en forme de boulie : telle panade rafraichit le foye et l'habitude de tout le corps, et nourrit grandement, comme aussi les testicules, les foyes, aillerons, de ieunes coqs, les figues et raisins de Damas. »

¹ Le livre *des Playes en particulier* disait ici : *comme ceux que nous auons cy deuant nommez.*

² Il y avait encore ici une intercalation assez étendue dans le chapitre 35 du livre *des Playes* de 1579; la voici :

« Mais celay de la femme est plus vtile, parce qu'il est plus doux et nourrissant, et approchant de plus pres de nostre naturel, moyennant qu'il soit pris d'une nourrice bien temperee et habituee, mesme qu'il est siü-

trempe son vin avec quelque peu d'eau de laitue, de pourpié, ou de nenuphar, et avec beaucoup de celle de buglosse, tant pource qu'elle humecte grandement, qu'aussi qu'elle a la vertu speciale de resioüyr et recreer le cœur, la substance duquel est fort affligée en ceste maladie. Et telles sont les choses qu'il conuient prendre au dedans.

Celles qui se doiuent appliquer par dehors sont les onctions, les bains, les epithemes, les clysteres. Les onctions sont diuerses, selon la diuersité de l'indication, prise des parties sur lesquelles il les faut appliquer. Car sur le dos et sur toute l'espine, Galien y fait des onctions de choses froides et astringentes moderément, c'est à dire qui puissent roborer les parties et empescher la colligation d'icelles, et non boucher le passage à l'insensible transpiration, ce qui rendroit la chaleur beaucoup plus acree. Tels sont les linimens qu'on peut faire d'huile rosat, de nenuphar, de coings avec vn peu de cire, s'il vient à propos. Les parties pectorales au contraire doiuent estre ointes de choses moyennement rafraichissantes et relaschantes: ie dis moyennement rugulier aux erosions de l'estomach et vlceres des poulmons, dont s'ensuit emaciation et phtisie. Quant au laiet d'asnesse, il le faudra choisir qu'elle soit nourrie d'orge et anoine, feuilles de chesne, à fin que par le benefice de telle nourriture, il soit plus profitable et moins subiet à corruption. Et où le malade auroit le ventre trop lasche, on fera vn peu bouillir le laiet, et y esteindre des railous tous rouges et ardens. Et noteras que si ledit laiet pris, le malade auoit rots aigres, difficulté d'allaine, chaleur non accoustumee, enflure et fluctuation du ventre, douleur de teste, commé il aduiant à plusieurs, il faudra desister à prendre ledit laiet.»

fraichissantes, d'autant que le froid est tout à fait leur ennemy: ie dis aussi relaschantes, à raison que les astringentes apporteroient vne difficulté de respirer, et de mouuoir librement les muscles du thorax. Telles sont les onctions qui se peuvent faire d'huile violetat, de saules, d'huile de semence de laitue, de pauot, de nenuphar, y meslant de l'huile d'amendes douces, pour temperer l'astriiction et frigidité qu'ils pourroient auoir. Sur tout que l'on se garde que l'Apothicaire par auarice, au lieu de ces huiles recentemente tirées, ne vous en suppose de vieilles, rancides et sallées: car au lieu de rafraichir vous eschaufferiez, comme ainsi soit que le vin, le miel, et l'huile par l'aage acquierent vne chaleur excessive. Au default de bonnes huiles, nous les oindrons de beurre premieurement laué diligemment en eau de violes et de morelle. L'usage de telles onctions est de rafraichir, humecter et conforter les parties: et se doiuent faire matin et soir, quand le malade s'ira coucher, deuant et après le bain.

Quant aux bains, nous les ordonnons, ou pour simplement humecter, et lors suffira le bain d'eau tiede, dans laquelle on pourra ietter fleurs de violes, de nenuphar, feuilles de saules, et orge mondé: ou pour non seulement humecter, mais aussi relascher les parties qui sont tendues de siccité et aridité hectique, et outre leur apporter quelque meilleure habitude, à ce qu'elles deuiennent mieux refaites et nourries, et lors on y pourra aussi mesler la decoction d'vne teste et tripes de mouton, et ensemble quelque quantité de beurre.

Au reste, l'appareil d'vn bain pour

les hectiques doit estre de plus grand artifice que le vulgaire des praticiens ne pense. L'artifice est tel. Il faut avoir trois baignoires : la première sera d'eau douce modérément chaude, et ce pour ouvrir les pores du cuir : la seconde sera d'eau tiède, pour simplement humecter, l'eau penetrant aisément par les pores du cuir : la troisième d'eau froide, pour rafraichir, fortifier et adstraindre les parties, et leur faire garder l'humidité receüe, de peur qu'elle n'exhale : il faut demeurer quelque peu de temps dans le second ; et fort peu dans le troisième. Toutesfois ceux qui n'auront les moyens, ou qui se fasheront de transporter leurs corps ainsi successivement de baignoire en autre, pourront accomplir toutes ces trois intentions en un mesme bain, luy donnant l'eau plus chaude au commencement, puis y mettant tant d'eau froide qu'il y en ait suffisamment pour rendre le tout tiède : en fin voidant par vne fontaine qu'il y aura au dehors de la baignoire, tant de ceste eau tiède, qu'emplissant le reste d'eau froide le tout soit rendu entierement froid. Le trouveroï bon que deuant de plonger le malade dans le premier bain, qu'on luy fist recevoir, non par la bouche, mais par le reste de tout le corps, la vapeur de l'eau chaude. Le moyen seroit que, tenu sur la gueule de la baignoire par trois ou quatre hommes, et au dessus enuélépé et couuert de toutes parts d'un linge horsmis la teste, il receut ladite vapeur, pour estre plus pleinement par après dans le bain humecté, le corps estant estant ainsi rarefié et laxé¹.

¹ Ce curieux paragraphe sur l'administration des bains est copié textuellement de

Or il faut qu'il ait pris et cuit quelques viandes deuant que d'entrer dans ce bain, à fin que par la chaleur dudit bain l'aliment ia cuit soit attiré aux parties et en toute l'habitude du corps : car d'y entrer l'estomach vuide et à jeun, il se feroit trop grande dissolution des forces du corps. Le régime donc qu'il contiendra tenir deuant que d'entrer dedans, doit estre tel : que le iour de deuant sur le matin on lui donne vn clystere remollient, à fin que les excremens qui ont coustume d'estre retenus dans les intestins par l'interperie seiche soient euacués : qu'on le fasse disner par après sur les neuf heures, luy donnant viande de solide nourriture : qu'il soupe sur les quatre heures, mais moins, et de viandes aisées à cuire : vne heure après minuict qu'il prenne la decoction d'un poulet, ou vn orge mondé, ou deux têtis mollets, dans lesquels on mettra un peu d'eau rose et de sucre au lieu de sel : quatre ou cinq heures après qu'il entre dans le bain, à la façon que dit est. En après au sortir du bain, qu'on le nettoye et frotte doucement avec linges mols et deliés : après qu'il soit oinet à la mode cy-deuant descrite : puis qu'il repose et dorme dans le lict deux ou trois heures, si possible est : à son resueil qu'il boiue de la ptisane, et qu'il prenne des potages de facile digestion : à son souper qu'il boiue du vin, et qu'il se nourrisse de viandes plus solides. Le matin qu'on luy donne vn orge mondé, ou autre viande de pareille estoffe : en après qu'il n'entre dans le bain à la mode susdite. Ce luy sera chose tres-profi-

l'éditïon de 1575 ; il est assez singulier que le livre des *Playes* de 1579 l'ait passé sous silence.

table qu'il use ainsi artificiellement du bain de dix en dix iours, et ce par l'espace de trois iours continus. Que si le malade est suiet à quelque crudité d'estomach, de sorte qu'il ne puisse endurer le bain sans danger et de syncope et d'autres accidens, il luy conuiedra roborer et fortifier le ventricule avec linimens d'huile de coings, d'absinthe et de mastic, ou bien luy apposer vne crouste de pain aspergée de poudre de roses, de sandal, et de girofle, et de vin odoriférant, sur la region du ventricule, et par derriere enuiron la treizième vertebre du dos, où par l'intelligence de l'Anatomie nous entendons répondre la bouche de l'estomach.

Les epithemes luy doiuent estre apposés sur le foye et sur le cœur, à fin de temperer l'ardeur acre d'icelles parties, et corriger leur siccité par vne humidité raisonnable : c'est pourquoy tels epithemes se preparent avec choses froides et humectantes, mais plus humectantes que froides, d'autant que ce qui est fort froid coupe et ferme passage à l'humidité : à cela sont propres les eaux de buglosse et de violles iusques à vn quarteron, avec quelques gouttes de vin blanc. Mais ceux qui se font d'orge mondé, de semence de courge, de pompons, ou de concombres, iusques à trois drachmes de chacune en la decoction, en y meslant par forte agitation de l'huile de violles ou d'amendes douces, sont plus excellens que tous les autres. Le moyen d'appliquer ces epithemes, est de plonger des drapeaux dedans, et les appliquer sur le cœur et sur les hypochondres, les changeant d'heure à autre à mesure qu'ils s'eschaufferont sur la partie.

Quant aux clysteres, d'autant que

pour l'imbecillité de la faculté concoctrice, plusieurs excremens s'accumassent es corps des hectiques, il sera vtile d'en user souuent tout le long de la maladie : on les preparera de la decoction d'herbes, fleurs et semences refrigerantes et humectantes, sans y dissoudre autre medicament que la casse avec le sucre, huile violat, ou de nenuphar, et autres semblables. Mais aussi de tant qu'à la fièvre hectique, quand elle est fort aduancée, suruiennent des flux de ventre fort pernicieux, qui sont signes et marques de l'imbecillité de toutes les facultés, et de la colliquation de toute la substance du corps, il faudra remedier par choses refrigerantes et adstringentes, par alimens de grosse substance, comme de riz, de pois chiches, appliquant par dehors choses qui adstreignent et robovent, donnant en outre à boire au malade eau en laquelle de l'auoine ou de l'orge rosti auront cuit.

Quant au reste, il faudra traiter le febricitant le plus doucement que l'on pourra, le tenant en perpetuel repos, et le faisant le plus dormir qu'il sera possible ¹.

CHAPITRE XXXVI.

DES FIÈVRES SYMPTOMATIQUES, DE LEUR DIFFERENCE ET CVRATION.

Aux fièvres essentielles sont opposées les symptomatiques, qui ne sont

¹ Là finissait aussi le chapitre de 1575 ; mais le livre *des Playes* de 1579 ajoutait les trois paragraphes suivans, qui peut-être ne méritaient pas l'oubli où ensuite l'auteur les a laissés :

« L'on dit que la liqueur des limaces

pas des maladies premières, mais des accidens qui surviennent à cause de quelque maladie qui les précède et devance. Car encore bien que la fièvre telle qu'elle soit, soit une maladie, c'est à sçavoir une intempérie chaude et sèche, si est-ce toutesfois qu'on a accoustumé de diviser la fièvre en celle qui est maladie, et en celle qui est symptôme. La fièvre *maladie*, ou comme nous avons dit, la fièvre *essentielle* survient sans qu'une autre maladie l'amène et l'excite: mais la fièvre qui est *symptôme* est excitée par une autre maladie, ne plus ne moins que les autres accidens, tels que sont la douleur, les veilles, la soif, et choses semblables. Doncques, tout ainsi que quelque symptôme ou accident de maladie suit ladite maladie tant qu'elle dure, et s'esvanoït à mesme temps que la maladie cesse: tout de

blanches, prises et nourries és vignes, des tortues nourries à la façon paravant expliquée, au reste pillées et distillées en l'allambic de verre *in balneo Mariæ*, baillée avec syrop de pauot, de nenuphar ou eau de decoction de lactues et de poulet, est singulièrement bonne en la fièvre hectique.

» Telle fièvre peut assaillir les petits enfans, ou pour quelque despit ou longue crainte en laquelle ils auroient esté tenus, ou avoir une nourrice cholérique de nature et de façon de viure, de laquelle pérant le lait est trop chault et ardent: ou pour estre nourris de vin, ou pour estre tenus continuellement au soleil: en ce cas il leur faudra changer de lait de nourrice et façon de viure en autre toute contraire, les tenant en air chaud et humide temperement: les oindre d'huile vioiat, et faire à peu pres les choses cy devant expliquées pour les refroidir et humecter.

» Que si la fièvre est compliquée d'hectique et putride, il faudra pareillement compliquer et accoupler les remèdes pour l'une et l'autre intention, par bonne méthode. »

mesme la fièvre symptomatique ne vient qu'en suite de quelque maladie, et s'en va aussi à mesme heure que ladite maladie. C'est pourquoy ceste fièvre icy n'a point de propres indications, comme à l'essentielle, les indications de laquelle sont prises de sa nature et de ses causes. Mais celles de la symptomatique sont prises de la maladie qui la produit, et de là vient aussi que l'on nomme ceste fièvre du nom de sa maladie, et non de son nom propre, comme enseigne Galien sur l'aphorisme septante-deux de la quatrième section.

« Les anciens, dit-il, disoient que » ceux estoient malades de la fièvre, » qui sans aucune inflammation, sans » abcès, sans douleur, sans erysipele, » et pour le dire en un mot, qui sans » aucune autre maladie remarquable » se trouvoient affligés de fièvre. » Mais s'ils se trouvoient avoir la fièvre, ou à cause de la douleur de » costé, ou de poulmon, ou à cause de » l'inflammation de quelque autre partie, ils ne les appelloient pas febricitans, mais pleuretiques, peripneumoniques, hepaticques, et de pareilles et semblables appellations. »

Ce n'est pas toutesfois que toutes les fièvres symptomatiques viennent de nécessité de quelque inflammation: il y en a encore d'autres: c'est pourquoy ie m'en vais apporter toutes leurs différences et especes. Les fièvres donc symptomatiques sont prises de trois chefs, ou de l'inflammation de quelque partie, ou de l'obstruction, ou de la pourriture et corruption de quelque partie noble.

Celle qui vient de l'inflammation est double: car ou elle vient de l'inflammation de quelque partie noble, et voisine du cœur, ou de quelque partie ignoble, et qui est esloignée du

cœur. Celle-cy est ephemere et ne dure qu'un iour, d'autant que la partie pour estre eslongnée du cœur ne peut rien eschauffer en luy, si ce n'est les esprits qui se portent plus aisément par les conduits destournés que ne font pas les humeurs. L'autre fiéure qui vient de l'inflammation des parties nobles et voisines du cœur est aussi double : car elle est ou phlegmoneuse, que les Grecs disent φλεγμονώδης, ou erysipelateuse, que les mesmes Grecs appellent έρυσιπελατωδής ou τυφώδες. Celle là se fait par un vray phlegmon de quelque partie, et celle-cy par l'erysipele de la mesme partie. Par exemple, si les membranes du cerueau s'enflamment par la corruption du sang qui est au cerueau, il se fera vne fiéure symptomatique phlegmoneuse : mais s'il se fait vne inflammation ausdites membranes par la corruption de la bile, la fiéure symptomatique qui en sera excitée sera appelée ou *typhodes* ou erysipelateuse. Au reste ces fiéures icy d'autant plus sont-elles grandes, violentes, dangereuses et perilleuses, que la partie qui reçoit inflammation est noble et voisine du cœur : car le cœur en reçoit plus aisément et promptement les mauuaises fumées et vapeurs qui s'en esleuent continuellement.

La seconde fiéure symptomatique vient de l'obstruction qui est viuement attachée à quelqu'une des entrailles, et telle fiéure d'ordinaire est lente : car c'est un feu caché, et vne pourriture secrette qui se glisse lentement dans les veines, et à peine se peut elle communiquer au cœur : c'est pourquoy ceste fiéure est si douce et a des accidens si legers qu'à peine le malade se persuade-il auoir de la fiéure : bien qu'il soit assez aisé au medecin prudent et aduisé de la

reconnoistre, par quelques signes de pourriture qui apparoissent, et aux vrines et au poul. Quelques-vns rapportent à ce genre de fiéure celles dont les cachectiques et les filles qui ont les pasles couleurs sont trauaillées, lesquelles sont engendrées et produites d'une certaine pituite serreuse, qui se pourrit lentement dans toutes les parties du corps où elle est diffuse et espandue. D'autres aussi mettent entre ces fiéures icy, celles qui sont produites par les vers, bien qu'elles ayent des symptomes beaucoup plus violens que les fiéures lentes.

La troisiéme et derniere espece de fiéures symptomatiques, est prise de la pourriture et corruption de quelque partie de nostre corps qui est noble et necessaire à la vie. Par exemple, toutesfois et quantes que le poulmon, le foye, la ratte se pourrissent et se corrompent en leur substance, par la continuité des vaisseaux qui sont inserés en ces parties là, il y a de mauuaises vapeurs qui sont portées au cœur, où ils allument vne fiéure lente continue, qui consume peu à peu le malade et le debilité de iour en iour, et l'estenne tellement qu'il en meurt à la fin : et ceste fiéure icy n'est point autre que symptomatique, encore bien que quelques vns la vueillent appeller hecticque : mais en l'hecticque, il n'y a point de pourriture, si a bien en celle-cy : c'est pourquoy elle constitue la troisiéme espece des symptomatiques.

Or la connoissance des fiéures symptomatiques despend de leurs propres signes. Celles qui se font à cause de l'inflammation de quelque partie, se reconnoissent par l'inflammation mesme, qui se donne assez à connoistre, tant par la douleur que par la

lesion et affliction qu'elle donne à la partie malade : d'avantage ces fièvres n'ont aucuns accès periodiques, et ne donnent aucune signification de pourriture dans les urines, si ce n'est qu'il suinte de la partie enflammée quelque petite portion de pourriture qui se mesle parmy le sang, et qui le corrompe. Bref telles fièvres ne reçoivent point de crises, ny au septième iour, ny au quatorzième, mais se guerissent peu à peu à mesure que l'inflammation se diminue.

Pour la fièvre lente qui se fait de l'obstruction, elle se reconnoist par la tumeur ou dureté de visceres qui sont estouppés : elle n'apporte aucun grief accident, si ce n'est que peu à peu elle oste les forces du malade, luy fond le corps, et le rend maigre encore qu'il se nourrisse bien. Elle dure quelquesfois bien longtems, vn mois, deux mois, plus ou moins, selon que l'obstruction est plus ou moins opiniastre : le pouls du malade est petit, foible, frequent, leger et inegal.

Reste la fièvre qui suit la corruption des parties : celle-cy se reconnoist, parce qu'elle ne diminue nullement, ny par aucune purgation, ny par aucune saignée : ains au contraire elle s'aigrit et augmente à veüe d'œil. Elle donne des defaillances de cœur, et peu à peu elle amaigrit tellement le malade et le debilité, qu'elle l'oste hors de ce monde. Il faut au reste prendre garde quelle est la partie qui se corrompt, si c'est le poulmon, le foye, la ratte, l'estomach, les reins, le mesentere, la matrice : car par ce moyen vous entrez en sa connoissance.

Cecy établi, venons à la cure de ces fièvres symptomatiques. Celle qui suit les inflammations se doit traiter comme l'inflammation mesme,

et comme les autres fièvres que nous auons dit estre des intemperies chaudes et seiches. C'est pourquoy le regime de viure doit estre rafraichissant et humectant, en s'abstenant tout à fait de vin et des choses qui peuvent augmenter l'inflammation. Il faut commencer les remedes par la saignée, laquelle est si necessaire en ce mal icy, que si elle n'est faite et promptement et competement, ou le malade meurt bien tost, ou il se fait vn abcés, qui quelquesfois est mortel, quelquesfois est de tres-longue durée. Cependant on fera vser au malade de juleps et apozemes refrigerans, qui ont la force et la vertu de reprimer la ferueur de la bile, et autres humeurs ardentes et boüillantes qui fomentent le mal. Il se faut bien donner de garde de purger le malade du commencement, voire mesme tant qu'il y aura soupçon d'inflammation : car il faut craindre d'irriter la partie malade, de l'eschauffer, et de luy transporter de nouveau de mauuaises humeurs. Lors mesme qu'il sera temps de purger, il faut se seruir de purgatifs doux et benignes, et fuir les violens, et ceux qui reçoient la scammonée. Il ne faut nullement parler de vomitifs, d'autant qu'ils sont tres-pernicieux aux inflammations. En vn mot on se doit contenter presque durant toute la maladie de clysteres, de la saignée, et remedes alteratifs rafraichissans et humectans : ayant toutesfois tousiours esgard à la partie enflammée pour luy appliquer les remedes propres, comme les bechiques au poulmon, les epithemes au foye et à la ratte, et ainsi des autres.

Pour les fièvres lentes symptomatiques qui viennent de l'obstruction ou du foye, de la ratte, il faut se seruir d'vn regime de viure qui soit in-

cisif et attenuatif, preparant des bouillons de poulets avec racines de persil, de fenouil, de capres, d'orge, et autres diuretiques : il faut euter les alimens visqueux et grossiers, toutes sortes de legumes, et autres viandes flatulentes et terrestres. La boisson ordinaire doit estre preparée avec orge, chiendent, racines d'ozeille et de cichorée sauvage, de dent de lion, meslant quelquesfois vn peu de vin blanc qui est aperitif et diuretique. Entre les remedes la saignée tient le premier lieu, qui oste et desgage puis-samment les obstructions, et en outre descharge la nature d'vne portion des humeurs qui l'affoiblissent, et qui diminuent la chaleur naturelle. Les clysteres detersifs doiuent estre sou-vent vsités, cependant que l'on pre-pare les humeurs avec juleps et apo-zemes qui ouurent, desbouchent, incisent et attenuent sans excessiue chaleur, et que par interualle on cor-robore les entrailles, tantost avec l'electuaire de triasantali, tantost avec les trochisques d'aignemoine, ou bien avec poudres, condits, tablettes, et opiates conuenables. Après cela il fau-dra purger doucement et frequem-ment le corps, ayant tousiours esgard à la partie qui est estouppée, comme au foye ou à la ratte : pour selon ceste indication mesler les medicamens qui ont plus de familiarité avec la partie affectée. Bref il ne faut rien obmettre des choses qui ont la force de des-boucher, d'ouurer, d'inciser, d'at-tenuer, et de desgager les obstructions.

En fin les fièvres symptomatiques qui viennent de la corruption des parties nobles reçoivent assez de reme-des palliatifs, mais elles n'en peuent auoir qui les puissent entierement guerir. Il en faut mourir tost ou tard, veu qu'il est impossible de restituer

vne partie noble qui aura esté vne fois corrompue : l'axiome du philoso-phe estant tres-vray, qui dit qu'il n'y a point de retour de la priuation à l'habitude. Il faudra donc se conten-ter du prognostic, et prescrire au ma-lade le meilleur regime de viure que faire se pourra : que s'il estoit tra-uailé de quelques violens sympto-mes, il faut tascher à les adoucir les mieux qu'il sera possible, et du reste n'esperer autre issue de la maladie que la mort.

CHAPITRE XXXVII.

DES FIÈVRES EXTRAORDINAIRES.

Nostre premiere diuision des fièvres a esté en ordinaires et extraordinai-res, dont les premieres ont esté expo-sées iusques icy. Restent donc les extraordinaires seulement, qui pour le dire sainement, ne sont point nou-velles differences et especes de fiè-vres, ains sont les mesmes que nous auons expliquées, mais qui ne sont pas seulement accompagnées de leurs symptomes et accidens ordinaires, mais aussi d'autres qui sont plus estranges et plus extraordinaires, et pour la pluspart tous dangereux et mortels. A ces fièvres icy ie rapporte toutes celles que l'on appelle *mali-gnes, pestilentielles, contagieuses, pur-purées*, les tierces quotidianes et quar-tes pestilentielles, *l'ephemere des An-glois*, que l'on appelle *ἰστρονοῦσον*, les fièvres epidemiques accompagnées de coqueluche, de pleuresie, peripneu-monie, dysenterie pestilentielles et contagieuses : bref toutes celles qui ont quelque malignité extraordinaire, desquelles toutesfois ie ne pretens

point en ce discours parler plus amplement, d'autant qu'icelles fièvres se peuvent commodément rapporter à la peste, de laquelle nous auons fait vn liure particulier ¹. C'est pourquoy

¹ Il renvoyait déjà pour le même objet à son livre *de la Peste* dans le traité des *Fièvres* de 1575. Voyez ci-devant la dernière note du chapitre 13.

ce seroit chose superflue que de vouloir derechef m'estendre sur ce sujet : qu'on ait recours à mon discours particulier, et on trouuera dedans assez de matiere pour contenter l'esprit curieux du chirurgien. Et que cecy suffise pour la premiere partie du discours des fièvres, l'ordre nous appelant à la seconde partie.

SECONDE PARTIE

DU DISCOURS DES FIÈVRES

TOUCHANT LEURS SYMPTOMES.

CHAPITRE I.

DE LA DIVISION DES SYMPTOMES,
ET SUITE DE CE DISCOURS.

Il n'y a point de maladies qui ne soient suivies et accompagnées de quelques symptômes, tout ainsi que le corps est suivi de son ombre. Mais entre toutes les maladies, il n'y en a point qui en aient de plus fréquens, de plus violens et de moins supportables que les fièvres, d'autant qu'estant maladies universelles et communes à tout le corps, elles peuvent en tous endroits d'iceluy produire de mauvais accidens. C'est pourquoy ce n'a pas esté sans raison que nous avons divisé le traité des fièvres en deux parties, la seconde desquelles nous avons destinée à l'explication de leurs symptômes. Car encore bien qu'iceux n'ayent aucune propre indication, et qu'ils se dissipent et s'esvanoüissent à mesure que les fièvres cessent et finissent, ce qui semble nous persuader qu'il ne leur faut autres remedes que ceux qui sont ordonnés aux fié-

¹ Toute cette deuxième partie est neuve, c'est-à-dire qu'il n'en avait rien paru dans les œuvres publiées par l'auteur lui-même. Nous n'aurons donc qu'à suivre scrupuleusement le texte de l'édition posthume de 1628.

ures: si est-ce toutesfois qu'ils sont quelquesfois si violens, si fascheux et insupportables aux febricitans, qu'ils obligent les malades à demander quelque soulagement, et forcent le medecin de leur trouver et appliquer des remedes. Outre qu'il est tres-constant et assuré que les symptômes quelquesfois sont causes de nouvelles maladies, bien qu'ils ne soient que les effets d'icelles: mais ils sont effets des premieres maladies, et sont causes de quelques maladies secondes qu'ils excitent: par exemple, le delire n'est qu'un effet de l'intermette chaude et seiche de tout le corps: mais si ce delire perseuere, il apporte la phrenesie, et est cause d'une inflammation qui se fait au cerueau, qui est vne nouvelle maladie. D'autant doncques que les febricitans se plaignent plusost des symptômes que de la maladie, et aussi à fin d'empescher leurs mauvais effets, j'ay trouvé à propos de donner quelques remedes pour leur soulagement, que toutesfois ie modereray tellement, qu'ayant esgard aux symptômes, ie ne laisseray pas tousiours de buter premierement et principalement à la cure et guerison des fièvres dont ils sont accidens et effect.

Or à fin de garder quelque ordre en ce discours, nous prendrons celuy des

symptomes , que les medecins apportent en la pathologie, qui est qu'ils diuisent les symptomes en trois chefs, sçauoir :

1. En ceux qui appartiennent à l'action lesée :

2. En ceux qui dependent de l'ametrie des excremens :

3. En ceux qui suiuent la simple affection du corps.

Nous pareillement, et à leur exemple, parlerons des symptomes des fiéures qui appartiennent à l'action lesée, tels que sont la douleur, les veilles, l'assoupissement et sommeil profond, le delire, la conuulsion, la paralysie, l'esblouissement de la veuë, la surdité, la difficulté de respirer, la toux, la difficulté d'aualer, le de-

goust, la nausée, le sanglot, le vomissement, la soif desreglée, la lipothymie et syncope. En second lieu nous ferons mention des symptomes qui suiuent l'ametrie des excremens : comme sont, le flux de ventre, la dureté de ventre, la suppression d'vrine, le flux excessif d'vrine, les sueurs immoderées, et le flux de sang. En troisième lieu nous rencontrerons les symptomes qui appartiennent à la simple affection du corps, telle qu'est la iaunisse, la seicheresse et noirceur de la langue, la froideur des extremités du corps, l'excessiue chaleur, la tension des hypochondres. Voila l'ordre que nous tiendrons, duquel tu vois le racourcissement en la table suiuite.

| | | | |
|--|--|---|--------------------|
| Les symptomes des fiéures sont pris ou | De l'action lesée, tels que sont | La douleur. | chap. 2. |
| | | Les veilles. | chap. 3. |
| | | L'assoupissement et sommeil profond. | chap. 4. |
| | | Le delire. | chap. 5. |
| | | La conuulsion. | chap. 6. |
| | | La paralysie. | chap. 7. |
| | | L'esblouissement de la veuë. | chap. 8. |
| | | La surdité. | chap. 9. |
| | | La difficulté de respirer. | chap. 10. |
| | | La toux. | chap. 11. |
| | | La difficulté d'aualer. | chap. 12. |
| | | Le degoust. | chap. 13. |
| | | La nausée. | chap. 14. |
| | | Le sanglot. | chap. 15. |
| | | Le vomissement. | chap. 16. |
| | | La soif desreglée. | chap. 17. |
| | | La lipothymie et syncope. | chap. 18. |
| | | De l'ametrie des excremens, tels que sont | Le flux de ventre. |
| La dureté de ventre. | chap. 20. | | |
| La suppression d'vrine. | chap. 21. | | |
| Le flux excessif d'vrine. | chap. 22. | | |
| Les sueurs immoderées. | chap. 23. | | |
| De la simple affection du corps, tels que sont | Le flux de sang. | chap. 24. | |
| | La iaunisse. | chap. 25. | |
| | La seicheresse et noirceur de la langue. | chap. 26. | |
| | La froideur des extremités. | chap. 27. | |
| | L'excessiue chaleur. | chap. 28. | |
| | La tension des hypochondres. | chap. 29. | |

CHAPITRE II.

DES SYMPTOMES DE L'ACTION LESÉE :
ET PREMIEREMENT DE LA DOULEUR.

Entre tous les symptomes des fièvres, il n'y a point de si frequent et de plus importun que la douleur : c'est pourquoy nous la mettons icy au premier rang. Or la douleur qu'apporte la fièvre est principalement, ou à la teste, ou à l'estomach, ou au ventre, ou aux lombes, ou aux cuisses et aux iambes.

Pour la douleur de teste, peu de febricitans en sont exempts, et s'attache particulièrement aux temples, au front, et au deuant de la teste: celle qui vient au sommet et derriere de la teste ou à l'entour des oreilles venant plutost d'autre cause que non pas de la fièvre. Au reste, la fièvre donne la douleur de teste, par le moyen des fumées et vapeurs qui sortans du foyer de la fièvre contenu dans la premiere ou deuxième region du corps, sont portées au cerueau par les veines et arteres et autres conduits. Quand ceste douleur est legere, elle ne merite pas que l'on fasse autres remedes que ceux que l'on donne pour la fièvre: mais si elle est importune et violente, après les clysteres et les saignées, on pourra faire quelques remedes topiques, frottant les tempes et le front d'oxyrhodinum préparé avec huile rosat, et la 7. ou 8. partie de vinaigre: ou bien on prendra quatre onces d'eau rose, vne once de fucilles de saule ou de fleurs de violles et de nenuphar, six drachmes de vinaigre rosat, le blanc d'un œuf, qu'on agitera et meslera ensemble, pour faire vn frontal à mettre sur lesdites parties.

Que si ces choses ne suffisent à apaiser la douleur, on peut raser la teste et la frotter souuent dudit oxyrhodinum, ou mettre dessus vn linge trempé en eau de rose, de plantain, de betoine, de morelle, et autres de pareilles vertus. Quelques vns aiment mieux se seruir de cest onguent, préparé avec deux onces d'huile violet et de nenuphar, vne once et demie d'huile tirée de la semence de courge, vne once de suc de laictue et de morelle, avec vn peu de cire pour luy donner corps. Que si le malade ne peut endurer les choses liquides ny moüillées, on luy fera ce frontal sec, prenant :

- ℞. Fleurs de nenuphar et violles, de chacune deux drachmes :
Vne drachme et demie de fleurs de chamomille et de melilot :
Vne drachme et demie de graine d'ozeille, de pourpié et de laictues :
Deux scrupules de graine de pauot blanc et de psyllium :
Fleurs de roses de Prouins 3. drachmes.

Qu'on mesle le tout en poudre pour enfermer en vn sachel de tafetas de iuste grandeur bien piqué, à mettre sur le front et sur les temples, après qu'on l'aura arrousé du costé qu'il doit toucher la chair d'eaux de pourpié, de laictues, d'ozeille, de violles, de nenuphar, de morelles et autres semblables, le liant fermement, à fin d'empescher d'autant plus les fumées de monter au cerueau.

D'autres prennent :

- Fucilles seichées de marjolaine, de sauge, de melisse, et de betoine, de chacune 2. ou 3. drachmes.
Du calamus aromatique, souchet et galanga menu, de chacun vne drachme.
Noix muscade, macis, schœnanthe, graine d'alkermes, et roses rouges, de chacune demie drachme.

Ils reduisent le tout en poudre, dont ils font vn frontal : qui sert à digerer et resoudre les fumées qui ne viennent pas d'humeurs si boüillantes et eschauffées.

La douleur est quelquesfois si opiniastre qu'il faut venir aux ventouses scarifiées et sans scarification, qu'on applique sur les espauls, et qu'on reitere plusieurs fois : ou bien aux vesicatoires, qui par l'attraction qu'ils font, donnent air aux fumées enfermées dans le cerueau, et en tirent en outre bonne quantité de serosités. Si cela n'y fait rien, les iuleps somniferes sont excellens, veu que par le sommeil qu'ils apportent ils rafraichissent puissamment le cerueau, et hebetent la chaleur et furie des vapeurs les plus boüillantes : de ces iuleps icy nous en parlerons cy après, au chapitre des veilles immoderées.

Je viens à la douleur d'estomach, que les Grecs appellent *Cardialgiam*, qui est excitée de quelque humeur acre et piquante, laquelle blesse et offense l'orifice superieur de l'estomach, que les Medecins appellent *καρδίον*. Cette douleur est grandement sensible, et apporte quelquesfois avec elle la nausée, le sanglot, le vomissement, à cause que la partie affligée est grandement nerueuse : c'est pourquoy les febricitans se plaignent souuent au medecin de ceste douleur. Il faut à cest accident icy les choses qui peuvent hebeter l'acrimonie de l'humeur, et qui peuvent la rafraichir, tels que sont les syrops violat, de limons, de grenades, de berberis, de agresta, qu'on prendra seuls ou delayés en eau ou decoction d'endiue, de scariole, d'ozeille, de cichorée sauvage, de pourpié, de laictue : ou bien dans l'eau de decoction d'orge, des quatre semences froides, grandes ou

petites, de fleurs de violles, de buglosse, de bourrache, de nenuphar. On peut aussi ordonner les conserues de nenuphar, de violles, de roses, de buglosse : comme pareillement quelques poudres qui puissent boire les serosités bilieuses qui sont dans le ventricule, sans toutesfois eschauffer, comme sont la poudre des coraux, de perles preparées, de racleure de corne de cerf et d'ynoire, de coriandre, de spodium, et autres de pareilles vertus, desquelles on pourra mesme preparer des tablettes avec sucre dissout en eau de buglosse et de laictue, ou des opiates stomachales. Nous en dirons d'auantage aux chapitres du vomissement et de la syncope.

Souuent il suruiet aux febricitans des douleurs de coliques, qui sont excitées ou par humeurs acres et eschauffées. ou bien de quelques vents et flatuosités qui errent et vaguent par les intestins. A ces premiers, il faut toutes choses refrigerantes, comme clysteres, iuleps, apozemes, epithemes, linimens. On prepare les clysteres avec le lait clair, feuilles de vignes, de laictue, de pourpié, de fleurs de nenuphar, de concombre coupé par tranches, de semence, froides : on delaye dedans le miel violat, l'huile violat, casse mondée : quelquesfois quand les douleurs sont violentes, syrop de pauot, pilules de cynoglosse, theriaque recente, camphre, et autres. Les iuleps et apozemes sont faits d'herbes, de fleurs et de semences rafraichissantes : on delaye dedans les syrops de limons, de violles, de nenuphar, de pauot appellé diacodion. On donne aussi par fois le petit laiet en grande quantité cuit et clarifié, ou bien quelques emulsions rafraichissantes. Les epithemes doiuent continuellement estre appliqués

sur le ventre, faits d'eaux de morelle, d'ozeille, de buglosse, de plantain, de roses, meslées avec vinaigre rosat et quelques poudres astringentes, pour conseruer les forces du foye et de la ratte. Les linimens se font d'huiles de nenuphar, rosat, violat, omphacin, cerat santalin, onguent rosat de Mesué, avec vn peu de vinaigre rosat. Que si cela ne profite, on donne le demy-bain matin et soir, qui est vn excellent remede contre ces coliques d'humeurs bilieuses.

Que si ces douleurs sont excitées par des ventosités, on fera des clysteres detersifs et resolutifs preparés avec mauues, aigremoine, son, orge, betoine, fleurs de chamomille et de melilot, semence de lin, de fenugrec, de fenouil, d'anis, de figues grasses : delayant dedans miel mercurial ou d'anthos, electuaire lenitif, diaphœnic, sucre rouge, avec huiles de chamomille, de noix, de rue et autres. On applique aussi sur le ventre fomentations faites de decoction des quatreemollientes. de betoine, demarjolaine, de calament, de fleurs de chamomille et melilot, de semence d'aneth et de fenouil, qu'on fait cuire dans moitié eau et moitié vin blanc. On fait aussi des sachets de millet, d'auoine fricassée, de son, de paritroire aussi fricassée avec beurre frais. Les huiles de ruë, de iasmin, de chamomille, de lin, de noix muscade seruent à faire les linimens. On fait aussi des poudres à prendre par la bouche avec coriandre, fenouil, perles preparées, canelle, poudres de l'electuaire de *gemmis* et *diarhodon abbatis*, que le malade prend à certaines heures du iour.

Les douleurs des lombes et de la region renale prouiennent de la grande chaleur qui est contenue dans

la grande artere, et la veine eau^e descendante, à cause du sang qui bout dedans : à ces douleurs on ordonne l'oxyrhodinum pour frotter les lombes, l'oxyerat appliqué avec des linges, les linimens de suc de laictue et de blanc d'œuf, de populeum, et de cerat de Galien, avec les suc de morelle, de ioubarbe, et vn peu de camphre. On fait fomentations avec eaux de laictue, plantain, morelle, roses, pourpié, vinaigre rosat, et camphre. On met sous le malade vne piece ou de marroquin. ou de camelot, ou de bougran, estoffes qui ne retiennent que bien peu la chaleur. Autres font mettre sur les lombes, ou feuilles de vigne, ou tranches de melons et de concombres. On donne des iuleps ou emulsions rafraichissantes, et des orges mondés. Vn grand remede, ce sont les clysteres emolliens et rafraichissans et doucement purgatifs, à fin d'oster d'alentour des reins vne quantité d'ordures qui croupissent ordinairement dans le ventre, et qui estant vne fois eschauffées apportent ces importunes douleurs de reins.

La douleur de cuisses et de iambes est souuent bien importune aux febrieitans, qui se sentent auoir les os comme brisés : à peine peuuent-ils se remuer, et mesme endurer que la couuerture du lit les touche : autresfois ils ont des iactations et agitations facheuses, pour ne pouuoir trouuer aucune bonne place. Or ces douleurs viennent quelquesfois de l'ardeur de la fiëure, qui enflamme les esprits et les humeurs qui sont esparses parmi les parties cutanées et musculuses : autresfois elles arriuent par l'effusion d'vne humeur sereuse, acre et bilieuse, qui se iette ou dans les espaces voides des muscles, ou sur le perioste, qui est la membrane qui enuoloppe les

os. Pour les agitations, iactations et *alysme*, elles prouiennent ou des esprits enflammés qui se jettent çà et là, selon qu'ils sont poussés et chassés par l'ardeur de la fièvre, ou bien d'une quantité d'humeurs bilieuses, chaudes et acres, qui pour estre dans les veines ou à l'entour des entrailles toutes bouillantes et furieuses, cherchent un plus grand lieu que celui où elles sont enfermées et trop serrées, d'où vient qu'elles pressent le diaphragme, le cœur et les poulmons, ce qui fait que le malade estouffe et ne peut trouver de place à son aise.

A ces iactations, je ne trouve point meilleurs remèdes que ceux qui sont ordonnés à la fièvre, les saignées fréquentes, les clystères réitérés, les fomentations, les iuleps: et quand le mal le permet, les purgations, vomitifs et autres.

Aux douleurs de membres, principalement des cuisses et des jambes, on fait des frictions douces, des linimens avec huile d'amandes douces, de nenuphar, rosat, violat, y ajoutant tant soit peu de celle de lis et de chamomille, pour resoudre et ouvrir. On fait des decoctions partie refrigerantes, partie resolutives, pour fomentier avec bons linges les parties dolentes. On fait des lauemens de pieds et de jambes avec eau tiède simplement, ou avec decoctions de chamomille, de melilot et nenuphar, de feuilles de vignes, de laitue, et autres semblables. On descharge aussi les jambes par l'application d'une quantité de sangsues: bref on fait sachets, linimens, bains, onguens, fomentations, lesquels n'ont pas quelquesfois tant de force qu'aura quelque iulep somnifere, qui par le sommeil qu'il apportera, appaisera tout d'un coup telles douleurs.

CHAPITRE III.

DES VEILLES IMMODÉRÉES.

S'il y a chose qui après la douleur abbatte les forces d'un febricitant, ce sont les longues veilles et immodérées, qui quelquesfois viennent de la violence des douleurs, quelquesfois d'une grande seicheresse du cerueau, qui est causée par des humeurs ou vapeurs chaudes et seiches.

Les veilles que la douleur apporte sont ostées par les mesmes remèdes qui assoupissent la douleur: celles qui viennent de seicheresse du cerueau doiuent estre empeschées par remèdes contraires, c'est à dire par ceux qui rafraichissent et humectent. On fera donc des frontaux avec huile rosat, eau rose, vinaigre rosat, et un blanc d'œuf meslés ensemble: ou bien avec conserue de betoine, de nenuphar, de violes, de roses, et l'onguent populeum. Il faudra rafraichir la chambre du malade avec herbes rafraichissantes, et l'arroser d'eau froide: il faudra faire tomber de l'eau de haut en un bassin, à fin que le petit bruit et murmure qu'elle fera induise le malade à dormir. Que les iuleps et apozemes soient rafraichissans et humectans, et pour ce on les preparera avec decoction de laitue, pourpié, oseille, buglosse, bourrache, semences froides grandes et petites, fleurs de violettes et de nenuphar, delayant dedans les syrops de nymphaea, de pauot, pourpié, de courge: dans trois ou quatre onces de decoction on pourra mettre une once, dix drachmes, ou une once et demie de diacodion, pour chaque dose qu'on donnera sur les dix heures du soir.

Lors qu'on donnera des iuleps hypnotiques, on ne mettra pas des topiques à l'entour de la teste: il se faut contenter des vns ou des autres, de peur de trop assoupir le malade. Les topiques plus doux sont huile violat, de nenuphar, de courge, les sues de laictue, de cichorée, d'ombilie de Venus, de morelle. L'huile de paout, le suc de iusquiamé ou de mandragore. L'opium, sont plus dangereux. On prepare des bouillons somniferes avec force laictues qu'on fait bouillir dedans, et quatre, cinq, six, huit testes de paout blanc, plus ou moins selon les forces du malade et la continuité des veilles: et tels bouillons sont excellens et de grand profit. Galien confesse que l'usage des laictues luy ostoit les douleurs de teste et luy apportoit le sommeil.

Quelques vns preparent vne esponge hypnotique, comme remede tres-aisé et souverain: ils font bouillir des feuilles de laictues, de pourpié, de morelle, de lentille aquatique, d'ombilie de Venus, de chacune deux poignées: feuilles de saule et de vigne, de iusquiamé, de mandragore, et de paout blanc, vne poignée de chacune. Ils prennent vne liure de ladite decoction, et y adiouster dix onces de suc de laictue, et vne drachme d'opium. Cela fait, ils font tremper et macerer deux ou trois fois vne esponge qu'ils font seicher à l'ombre. Quant ils s'en veulent seruir, ils la trempent dans ladite decoction, et la font sentir toute tiede au febricitant, ou bien luy appliquent aux temples et sur le deuant de la teste.

Ils font aussi grand estat d'vne emplastre hypnotique, qu'ils font avec:

Vne once et demie de racine de mandragore:

Vne demie once de graine de psyllium et de coriandre preparée:
Deux drachmes de testes de paout blanc:
Demie drachme d'opium:

Et meslent et amolissent le tout avec huile de nenuphar, et de paout, et en font vne emplastre. Mais pour dire la verité, ie ne trouue pas beaucoup de seureté à ces remedes exterieurs, et ne les voudrois ordonner qu'à ceux qui abhorrent les iuleps, lesquels ie prefere aux autres remedes pour contrarier non seulement aux veilles, mais aussi à la fiéure qui excite les veilles. Mais d'autant qu'il n'est pas à propos de donner tousiours des hypnotiques, il faut recourir souuent aux bains des pieds et des iambes, qu'on peut faire ou avec l'eau tiede seulement, ou avec la decoction de feuilles de saule, laictue, nenuphar, mauues, violes, testes de paout blanc, pourpié, morelle, chair et semence de courge, dans laquelle quelquesfois on peut adiouster vn peu de vinaigre blanc.

CHAPITRE IV.

DE L'ASSOUPPISEMENT ET SOMMEIL PROFOND.

L'assoupissement est contraire aux grandes veilles, et tous deux sont contre nature: voire mesme que l'assoupissement quelquesfois suruiet aux febricitans en suite des grandes veilles, après leur auoir ordonné trop inconsiderément les narcotiques et somniferes: mais nous ne parlons point de cest assoupissement là, ne croyant pas qu'il y ait aucun sage et prudent medecin qui face ceste faute: il n'y a que les empiriques et igno-

rans qui, pour n'avoir aucune connoissance, ny de la maladie, ny du temperament et des forces du malade, peuvent jeter les febricitans en ce danger. Nous parlerons donc de l'assoupissement qui survient aux fièvres, qui se reconnoist en ce que les malades se resueillent à peine, et estans resueillés retombent au sommeil tout incontinent.

Tel sommeil contre nature est excité de quelques mauvaises et malignes vapeurs qui se congelent aucunement dans le cerueau, et s'y espaisissent en partie : cependant que celles qui sont les plus ténues, desliées et legeres se dissipent tout à fait. Il y a des fièvres qu'on appelle *soporuses*, à cause qu'elles apportent tousiours avec elles de grands assoupissemens : et cela vient de ce que y ayant quantité de pituite à l'entour des entrailles, l'ardeur de la fièvre venant à la fondre et liquefier, enuoye grande abondance de vapeurs crasses et espaises au cerueau, lesquelles par après se resoudent et conuertissent en humeurs qui apportent l'assoupissement.

Quand on voit ces grands assoupissemens, il faut resueiller le febricitant, tantost avec les choses qui puissent eschauffer les esprits animaux engourdis et gelés, tantost avec celles qui resueillent la paresse de la vertu expultrice, tantost avec celles qui attenuent, incisent et euacuent la pituite qui abreuve le cerueau. C'est pourquoy on agitera le malade çà et là, on luy fera des frictions fortes et dures, que l'on continuera longtems, on parlera souuent à luy, on luy fera des ligatures douloureuses aux bras et au dessus des genoüils, on le pincera, on luy tirera les cheveux, on le ventoulera avec searifications profondes, on luy met-

tra des vesicatoires en diuers endroits, entre les espauls, derriere les oreilles, et au sommet de la teste. On luy donnera des clysteres acres et piquans. On luy mettra du castoreum dissout avec fort vinaigre dans les narines, sans oublier les sternutatoires et masticatoires. L'on lonë fort en ceste extremité la confection dite *anacardina*, dissoute avec vinaigre scillitique. Si tout cela ne profite, à peine trouuera-on d'autres remedes.

CHAPITRE V.

DU DELIRE OV RESVERIE.

Il y a deux sortes de delire et de resuerie : l'une qui est essentielle, et qui vient de l'inflammation des membranes du cerueau, et l'autre n'est que symptomatique. Nous n'entendons point parler de la premiere, mais seulement de la seconde, qui est excitée par des vapeurs et fumées chaudes et acres, qui sont enuoyées au cerueau des parties inferieures où est allumée la fièvre. Ce delire icy quelquesfois n'est que passager, et paroist durant la vigueur des accès des fièvres intermittentes : autresfois il est fixe et permanent, et pour lors il est à craindre qu'il n'ameine la phrenesie. Au reste, il est parfois gay et ioyeux : quelquesfois serieux et seuer, et pour lors il est plus à craindre : car c'est signe qu'il se fait de vapeurs beaucoup plus noires et plus acres.

Quand nous voyons la resuerie des febricitans perseuerer, il faut promptement recourir aux remedes. On aura donc recours aux clysteres acres, aux frictions, aux ligatures

des cuisses, aux bains des pieds et des jambes, à la saignée le pied en l'eau, que les Arabes recommandent comme vn remede tres-propre à ce mal. Cependant on ne negligera point les topiques, comme frontaux rafraichissans et humectans, embrocations avec oxyrhodinum sur toute la teste qu'on rasera auparauant, les ventouses sur les lombes et sur les espauls avec scarification, les sangsues, la saignée des veines des temples, l'ouuerture de l'artere qui est tout contre les oreilles, les cochets ou ieunes coqs blancs fendus en deux par le dos, et appliqués tous chauds sur la teste trois heures durant : les poulmons tous chauds des ieunes aigreaux ou chéureaux tués sur l'heure, pareillement appliqués sur la teste, et infinité d'autres remedes. Le louë grandement entre les principaux les choses qui font dormir, tant à cause que d'ordinaire les veilles accompagnent le delire, que pour autant que le sommeil est souuerain refrigeratif du cerueau.

CHAPITRE VI.

DE LA CONVULSION ET ICTIGATION.

La ictigation qui vient aux fièvres est vn tremblement et tressaillement que l'on sent au pouls du malade, qui monstre que le cerueau qui est l'origine des nerfs est attaqué, et en outre menacé de quelque conuulsion. Or cest accident, aussi bien que la conuulsion qui suruiet aux fièvres, ne vient pas à cause de quelques ventosités ou humeurs crues et pituiteuses qui occupent les parties nerueuses, mais de l'ardeur et trop grande sei-

cheresse desdites parties, qui est introduite par la fièvre et les humeurs mesmes acres et mordantes qui sont cause de la fièvre. Mais il faut remarquer qu'à proprement parler, ceste conuulsion icy n'est qu'une image de la vraye conuulsion, autrement nous y chercherions des remedes en vain : veu que la vraye conuulsion qui vient de la desiccation des parties nerueuses est tout à fait mortelle. Cest accident icy donc, parlant proprement, n'est qu'un tressaillement et tremblotement des parties nerueuses, causé et excité par la seicheresse que la fièvre apporte.

C'est pourquoy premierement il faut tascher à vider vne partie des humeurs morbifiques qui entretiennent la fièvre, et empescher qu'elles ne soient transportées au cerueau : or cela se fait commodément avec clysteres vn peu acres, tels que nous en auons ordonné au delire, ensemble la saignée des pieds, après celle des bras qu'on aura faite à raison de la fièvre. En second lieu, il faut rafraichir et humecter le cerueau, qui est la source et l'origine des parties nerueuses : à cela conuiennent les frontaux, les embrocations, les linimens et onguens sur la teste après estre rasée, les iuleps rafraichissans et humectans, les orges mondés, les hypnotiques, mais doux et non violens, de peur de quelque sinistre accident. Bref, il faudra venir aux remedes qui destournent et seruent de reuulsion, et qui peuuent fortifier le cerueau. A ceux-cy se rapportent les frictions, les ligatures, les ventouses et scarifications, les vesicatoires, les poulets et les poulmons des animaux frais tués appliqués sur la teste. Quelquesfois ces conuulsions icy representent les epileptiques, et pour

lors ou elles sont mortelles pour la plupart, ou elles durent tout du long de la vie. J'ay veu des malades qui pour auoir eu des conuulsions dans les fièvres pestilentes, ont esté suiets toute leur vie aux conuulsions epileptiques, nonobstant toute sorte de remedes internes et externes, iusques aux cauterés des bras, et à la nuque du col.

CHAPITRE VII.

DE LA PARALYSIE.

Cest accident icy est rare, mais qui arriue toutesfois comme j'ay ouy dire en quelques prouinces de la France et de l'Allemagne, où il est assez familier. Il ne suruient pas aux fièvres violentes et aiguës, mais aux longues et chroniques : et si il ne vient pas directement de la fièvre, mais de la colique qui suruient ausdites fièvres longues. Car vne quantité de bile eschauffée et ardente s'amassant dans les veines du mesentere, et à l'entour de la vessie du fiel, si elle n'est euacuée par le benefice de la nature ou des medicamens, et qu'elle ne puisse estre consommée par la longueur de la fièvre, elle croupit dans les petites veines, où peu à peu s'eschauffant et se bruslant, elle tasche à trouuer quelque issue, ce que ne pouuant faire par les veines du mesentere, à cause des grandes obstructions qui y sont, elle se jette de furie sur les membranes de l'abdomen, qui sont parties grandement sensibles, là où elle excite des douleurs intolerables qui respondent au bas ventre, et qui apportent par intervalles tantost des vomissemens bilieux, tantost des descharges de ventre porracées et

erugineuses. En fin par trait de temps, après plusieurs remedes alteratifs et purgatifs ces douleurs s'appaisent : mais il arriue qu'une portion de l'humeur est portée par la continuité des membranes iusques à l'espine du dos, laquelle doucement et peu à peu se coule et s'insinue iusques à la moëlle par les petits trous des vertebres, où elle bouche les nerfs et les estoupe, empeschant que les esprits animaux n'y puissent auoir accès, d'où il s'ensuit vne paralysie, imparfaite toutesfois, d'autant qu'il n'y a que le seul mouuement qui est empesché, le sentiment demeurant en son entier.

A cest accident icy, il ne faut des remedes qui soient grandement eschauffans : il faut doucement et benigne-ment purger le corps, et avec clysteres et avec purgatifs. On peut faire des linimens le long de l'espine du dos, avec huiles qui rarefient et dissipent sans beaucoup de chaleur, de peur de faire fondre quelque humeur crasse et pituiteuse, ou l'attirer en ces parties là des lieux plus esloignés, qui feroit une vraye et parfaite paralysie. En se contentant de ces petits remedes là, on trouue que quelque temps après la nature trouue moyen de se deffaire de ses mauuais humeurs, et redonne le mouuement au malade.

CHAPITRE VIII.

DE L'ESBLOUISSEMENT DES YEUX.

Il y a trois symptomes de la veuë, l'esbloüissement, que les Grecs appellent ἀμβλυόπειαν, l'auëglement ou cecité qu'ils nomment τέρλωσιν : et la tromperie de la veuë, quand elle prend

vn obiet pour vn autre, qu'ils appellent *παρόρασις* : la premiere diminue la veüe, la seconde l'oste tout à fait, et la troisième la depraue et rend autre qu'elle ne deueroit. Or l'esbloüissement est assez familier durant et après les fièvres. Il en suruient quelquefois vn critique durant la fièvre, qu'ils appellent *σκοτοδίνια*, et est auant-coureur d'vn vomissement ou d'vne hemorrhagie critique. Après les fièvres, la veüe demeure quelquesfois trouble, particulièrement lors que le febricitant a esté atteint au cerueau ou de resuerie, ou de veilles importunes, ou de grande douleur de teste : souuent aussi cela arriue à cause des grandes euacuations de sang ou d'autres matieres.

Quoy que ce soit, le plus souuerain remede en ceuy est le bon regimine de viure et les bonnes viandes que l'on donne aux febricitans : car c'est le moyen de faire bons esprits, de les augmenter, et de fortifier mesme les yeux ainsi que les autres parties. Le bon vin repare les esprits, et les resueille et clarifie quand ils sont assoupis, paresseux ou obscurcis : il faut donc attendre que le temps, aidé de ces bonnes viandes, fortifie le cerueau et restablisce les esprits animaux. Il ne sera pas cependant hors de propos de faire quelques collyres pour les yeux, avec decoction ou les eaux distillées de fenouil, de rue, de chelidoine, d'euphrase, de verueine, d'asperges, de betoine, de raves, de pimprenelle, d'ache, de marjolaine, de paritore, de rosmarin, de canelle, de bois d'aloës, de santaux, y adioustant vn peu de miel, d'aloës, de tutie, de saffran, et choses semblables.

CHAPITRE IX.

DE LA SURDITÉ.

Des trois symptomes qui suruiennent à l'oüye, il n'y en a point qui vienne plus ordinairement durant les fièvres que la surdité imparfaite, que les Grecs nomment *βασαννοειτα*, les Latins *surdaustritatem*, qui est proprement *entendre dur*. Or cela vient d'vne vapeur bilieuse, qui estant portée au cerueau se iette souuent sur les organes de l'oüye, par lesquelles la bile a accoustumé de se descharger, comme tesmoignent les saletés qui viennent aux oreilles. Cest accident icy quelquesfois est passager, quelquesfois il est permanent : et souuent il est accompagné de quelque tintouin des oreilles qui incommode fort les malades.

A ce mal icy, il n'y a rien de meilleur que prouoquer, s'il y a moyen, le cours de ventre, puis qu'Hippocrates a dit aux Aphorismes, que les flux de ventre bilieux estoient arrestés par la surdité qui suruient, et qu'au contraire la surdité est ostée toutesfois et quand qu'il suruient vn flux de ventre bilieux. Ce qui nous donne assez à connoistre que quand l'humeur bilieuse est arrestée, il s'en fait vn transport au cerueau : ce qui n'arriue pas quand ladite humeur prend son cours par le ventre.

Au reste, si, avec la surdité il y a douleur d'oreille grande et violente, il faut souuent attendre quelque supuration : par fois la douleur se resoult avec medicamens, comme sachets et fomentations qu'on fait avec herbes emollientes, chamomille, melilot, aneth, semence de fenouil, qu'on

fait bouillir dans le lait. On se contente aussi de mettre dans l'oreille vn peu d'huile d'amandes douces ou ameres, vn peu de lait, vne decoction de peu de coloquinte, du coton musqué, et autres telles choses qui en partie sont anodynes, en partie resolutiues.

CHAPITRE X.

DE LA DIFFICULTÉ DE RESPIRER.

Ce n'est pas de la dispnée ou difficulté de respirer que nous parlerons, qui est excitée ou par vne humeur crasse et visqueuse qui occupe la trachée artère et le poulmon, ou qui vient de l'inflammation des parties qui seruent à la respiration : mais de celle qui arriue ordinairement de quelque matiere qui petille à l'entour du foye et de la ratte, et qui par ce moyen presse le diaphragme et les poulmons : ou bien de celle qui vient de la chaleur du cœur, que les poulmons ne peuuent suffisamment esuenter ny rafraichir, tant il y a de fumées enfermées et reserrées à l'entour de luy.

En ceste premiere, il faut recourir aux clysteres emolliens, refrigerans, et vn peu laxatifs, à fin de rafraichir les humeurs qui bouillent, et en vuidier tousiours quelque partie, l'attirant vers les parties basses : il se faut aussi seruir d'epithemes et linimens refrigeratifs sur les deux lypochondres. On se seruira pareillement de iuleps et apozemes refrigerans et humectans, à fin par toutes sortes de moyens d'oster la ferueur de ces humeurs, et brider leur furie.

A la dispnée qui vient de la cha-

III.

leur du cœur des parties thorachiques, il faut mettre des epithemes sur le cœur avec eaux de morelle, de roses, d'endiue, de charbon benist, de scabieuse, d'ozeille, de plantin, et pareilles autres. On fera des linimens sur toute la poitrine avec huile de nenuphar, violat, de panot : ou de peur que ces huiles ne s'enflamment si on les mettoit toutes seules, on pourra les mesler avec les sucS depurés de pourpié, de laictue, d'ombilic de Venus, et vn peu de camphre. Il est besoin que le malade respire vn air froid : pourquoy s'il n'est tel, on le preparera avec aspersion d'eau froide, ou de roses, d'herbes et fleurs refrigerantes et de bonne odeur : nourrissant cependant le malade de viandes legeres, et luy donnant à boire frais. Au reste, c'est tousiours vn tres-mauuais accident des fièvres, quand la respiration est empeschée et que le febricitant se sent estouffer, surtout quand ce symptome vient de l'imbecillité des forces : car c'est signe que la vertu animale ne peut mouoir et esleuer les muscles du thorax, à cause de la penurie et paucité de la chaleur naturelle et des esprits : aussi ne suruiuent-il qu'à ceux qui sont proches de la mort.

CHAPITRE XI.

DE LA TOUX.

Il y a vne sorte de toux qui arriue vn peu deuant les accès des fièvres intermittentes, qui prouient des vapeurs de la matiere morbifique qui commence à s'esmouoir, mais qui se passe à mesure que par l'ardeur de l'accès lesdites vapeurs sont consom-

mées : c'est pourquoy il ne faut point s'arrester à ceste toux là, mais seulement à celle qui dure après les accès, et qui traouille ceux qui ont des fièvres continues. Or ceste toux icy est fort fascheuse et incommode, pource qu'elle apporte la douleur de teste telle qu'il semble qu'on la fende, qu'elle empesche le sommeil, qu'elle traouille le poulmon et apporte oppression et difficulté de respirer, et d'avantage qu'elle fait redoubler la fièvre, aiguissant la chaleur des poulmons par l'effort continuel qu'elle apporte.

La cause de ceste toux icy, ou c'est l'interperie chaude et seiche des organes qui seruent à la respiration, ou quelque refroidissement qu'a senti le malade, soit à la teste, soit à la poitrine, qu'il decouure quelquesfois mal à propos. C'est pourquoy ceste toux icy est aride et fascheuse, sur tout quand elle est frequente : car si elle ne vient que par interualle, et qu'elle ne soit pas si aigre, elle peut seruir à quelque chose, comme dit Hippocrates à l'aphorisme 54. du quatrième liure : c'est à sçauoir, à la soif des malades qu'elle adoucit : car comme dit Galien, par l'effort et le mouuement qu'elle apporte, elle attire l'humidité des parties voisines, qui sert à arrouser et la bouche et les parties qui sont à l'entour de la trachée artère.

Mais si la toux est aigre, il faut y pouruoir par quelques remedes, c'est à sçauoir par ceux qui humectent et rafraichissent, soit qu'on les tienne à la bouche, soit qu'on les aualle doucement et lentement, soit qu'on les prenne en forme de breuuage. On se peut donc seruir des syrops violat, de pautot, nenuphar, de pommes simples, de reglisse, de iuiubes, ou pris à part,

ou meslés ensemble, ou delayés dans quelque decoction de violes, de laitue, de pourpié, semences froides grandes et petites, reglisse, orge et autres. On fait aussi des tablettes de sucre rosat, de tragacathe, de racines de guymaues. On donne des conserues de roses, de violettes, de nenuphar, de pas d'asne, de pautot rouge, et semblables. Il y a quantité d'autres remedes à la toux, mais c'est à celle qui est excitée de la pituite du cerueau qui distille dans la poitrine : de laquelle nous ne faisons point icy mention.

CHAPITRE XII.

DE LA DIFFICULTÉ D'AVALLER.

Voicy vn accident qui estonne grandement les malades, quand ils sentent que les viures ne peuent presque passer, et qu'ils se persuadent qu'il y a quelque chose en l'œsophage qui les veut suffoquer et estouffer. C'est pourquoy il faut auoir quelques remedes pour les soulager promptement.

Ce symptome icy arriue par vne vapeur espaisse ou humeur pituiteuse, qui tombant du cerueau, ou esleuée de l'estomach, s'attache à l'œsophage, et peu à peu par l'ardeur de la fièvre s'y endureit : si bien que partie à cause de sa viscosité, partie à cause de sa grande seicheresse, elle estoupe et estreuil en sorte le passage, que le febricitant a peine d'aualler.

Il faut donc à ce mal partie deteger et nettoyer, partie humecter et amollir. Ce qui se fait avec les syrops violat, de iuiube, sucre candi, suc de reglisse, vinaigre, verjus : on peut faire vn gargarisme avec reglisse re-

cente, orge, betoine, sauge, hyssope, marjolaine, figues grasses, semence d'anis, dans lequel on delaye vne once de syrop acetoux simple pour quatre ou cinq onces de decoction. Quelques vns en font vn plus aisé, avec decoction d'orge seulement, et syrop de grenade, miel rosat, ou oxymel.

Au reste il y a vne difficulté de respirer qui survient aux fièvres, où il n'y a point de remede : elle vient de la luxation des vertebres du col excitée par la convulsion des nerfs desdites vertebres, ou d'une grande foiblesse et imbecillité du malade : en ce cas il ne faut esperer que la mort, veu que la convulsion qui vient de la seicheresse est mortelle : et lors que les forces du malade manquent, les remedes n'ont plus de lieu.

CHAPITRE XIII.

DU DEGOUST ET APPETIT PERDU.

Il y a deux accidens touchant le goust : l'un est le goust depraué, lors que la langue iuge autrement des saueurs qu'elle ne deuroit : l'autre est l'appetit perdu ou inappetence, par laquelle le malade perd tout à fait la volonté de manger.

Pour le premier, quand il n'est point accompagné du degoust, c'est vn vice de la langue seulement, ou de sa tunique qui l'enveloppe, pour estre imbeuë et arrosée ou de quelque mauuaise vapeur, ou de quelque humeur corrompue. Ceste humeur icy estant esmeuë par l'humidité des viandes et du breuuage, penetre iusques au nerf qui est espandu par la chair et par la membrane de la langue, et communique sa qualité et sa saueur à la

viande : sçauoir, l'amertume quand l'humeur est bilieuse, la fadeur et saueur insipide quand elle est pituiteuse, la saline quand c'est vne pituite sallée, et ainsi des autres : ce qui trompe le malade, d'autant qu'il pense que telles saueurs viennent des viandes, et non pas des humeurs dont sa langue est abbreuüe. A cest accident icy, il faut souuent lauer la bouche avec eau et vin, ou avec du vinaigre ou verjus, suc de limon, d'orange, decoction d'orge, et autres semblables.

Mais quand le goust est depraué avec vn grand degoust et inappetence, alors le vice n'est pas seulement à la langue et au palais de la bouche, mais aussi s'estend iusques au ventricule, qui est abbreuüé de quelque humeur peccante laquelle assoupit tout à fait l'appetit, ou est alteré de quelque chaleur estrangere et extraordinaire. A ceux cy on doit permettre l'vsage des choses qu'ils demanderont à manger, pourueu qu'elles ne leur soient point tout à fait contraires, suiuant en cela le conseil d'Hippocrate, qui en l'aphorisme 38. du 2. liure dit que les alimens desirés, bien que pires à la santé, sont à preferer à ceux qui sont meilleurs, mais qui sont en degoust au malade.

Au reste, si ceste inappetence vient de quelques mauuaises humeurs contenues au ventricule, il faut les purger doucement et nettoÿer l'estomach de telles ordures : autrement il ne faut pas esperer que l'appetit reuienne. Mais si ce n'est qu'à cause de la chaleur estrangere du ventricule, il faut se seruir de remedes rafraichissans et qui soient acides, à fin que lesdits medicamens penetrent mieux : tels sont le jus de citron, d'orange et de grenades, le verjus, les cerises aigrettes, le vinaigre rosat, et autres.

Cependant attendant que l'appetit vienne, il faudra nourrir le malade de viandes liquides et aisées à prendre et à aualler, comme iaunes d'œufs mollets, bouillons, jus de chair de perdris, de veau, et de volaille, et de la gelée.

CHAPITRE XIV.

DES NAUSÉES ET ENVIES DE VOMIR.

L'enuie de vomir quelquesfois suit le grand degoust, c'est à scaoir quand le malade a telle horreur des viandes, que si tost qu'il les sent le cœur luy souleue : quelquesfois elle est sans grand degoust : seulement après auoir pris quelque chose, il suruient des efforts de vomir, sans toutesfois rien vuidier et reietter. Cest accident est excité par quelque humeur vitieuse, qui pour sa quantité ou qualité picote l'estomach, l'irrite, et le force à se descharger de ce qui lui est nuisible. Ceste humeur vitieuse quelquesfois nage dans la cavité du ventricule : quelquesfois elle est fixement attachée à ses tuniques, et c'est pour lors que l'estomach s'efforce si souuent sans aucun effet de la mettre hors. La pourriture est quelquesfois si grande dans le corps, comme par les fièvres pestilentiellees et malignes, qu'il arriue des nausées perpetueilles, à cause des vapeurs putrides qui vont frapper l'orifice superieur de l'estomach.

A ceste nausée icy maligne, il faut les choses acides rafraichissantes, qui puissent empescher ou corriger la pourriture. Quelques-vns recourent à la Theriaque, et autres medicamens chauds, que ie n'approuue point, d'autant qu'ils augmentent la fièvre, et par consequent entretiennent la

pourriture. Pour l'autre nausée qui vient des humeurs attachées au ventricule, il faut les nettoyer et les euacuer, ou bien par vomitifs, ou bien par purgatifs. Que si l'estat de la fièvre ne le permet, on peut donner quelques poudres, tablettes ou opiales, pour ebiber, absorber et consommer les humidités superflues du ventricule. On prend :

De la coriandre macerée plusieurs fois dans le vinaigre, vne once et demie :
 Vne once de semence d'anis et de fenouil :
 De l'escorce de citron confit, trois drachmes :
 Deux drachmes de coral rouge bruslé et laué neuf fois avec eau rose :
 Vn scrupule de canelle et de mastich :
 Perles preparées demie drachme :
 Crouste de pain bruslé vne once :

Avec quantité suffisante de sucre rosat, on fait vne poudre dont le malade prend vne bonne cuillerée auant le repas. Que si le malade l'aime mieux en tablettes qu'en poudre, il sera aisé de le contenter, ou luy en faisant exprés, ou luy faisant vser de celles de sentaux, ou diarhodon.

CHAPITRE XV.

DU SANGLOT ET HOCQVET.

Il n'y a pas grande difference entre la nausée et le sanglot, veu que c'est aussi vn effort sans effet de l'expultrice du ventricule : mais le sanglot est vn mouuement conuulsif, et qui traueille bien plus le ventricule que ne fait la nausée : d'auantage par le sanglot et hocquet le ventricule se resserre en soy-mesme, et tire en bas l'œsophage : au contraire en la nausée le ventricule se relasche et se renuerse, comme pour monter vers l'œsophage.

La cause du hocquet est double, la

repletion et l'inanition. La repletion, quand il y a vn humeur acre et mordant attaché fixement aux tuniques du ventricule, que la nature tasche de chasser et mettre hors. L'inanition, lors que les tuniques du ventricule toutes dessechées par l'ardeur de la fiévre, se retirent et font ce mouuement de conuulsion.

Si le hocquet vient de la premiere cause, il faut premierement hebeter l'acrimonie de ces humeurs avec iuleps et apozemes rafraichissans, preparés avec decoction de nenuphar, de buglosse, de violettes, de roses, de pourpié, ou avec emulsions faites des quatre semences froides grandes et petites, dissoudant dedans syrops violat, de nenuphar, de grenade, de agresta, de pourpié et de pauot, faisant pendant des fomentations avec herbes, fleurs et semences de pareille vertu. En second lieu, il faut tascher de vider ces mauuaises humeurs, ou avec vomitifs, ou avec purgatifs. Quelquesfois il n'est pas hors de propos, si le hocquet perseuere, d'appliquer vne ventouse sur la region de l'estomach, ou bien anterieurement, ou posterieurement vers l'onzième, douzième, ou treizième vertebre. Quant au hocquet qui vient de l'inanition, encore bien qu'il soit incurable, si ne faut-il pas laisser de donner au malade des remedes humectans, et des alimens de pareille vertu.

Les fiéures malignes et pestilentiellles, par les vapeurs putrides qu'elles enuoyent à l'orifice superieur de l'estomach, apportent aussi le sanglot, auquel pour remedes conuiennent ceux que nous auons rapportés à la nausée qui vient pareillement des fiéures malignes.

Il y a vne autre espece de sanglot qui vient de l'inflammation du cerueau,

ou du foye, et ce par le consentement et sympathie qu'il y a entre toutes ces parties par le benefice des nerfs : et pour lors il ne faut pas tant auoir esgard à l'estomach, qu'au cerueau et au foye, leur ordonnant des remedes quiseruent à guerir l'inflammation desdites parties.

CHAPITRE XVI.

DU VOMISSEMENT.

La nausée et le vomissement ne different que du plus ou du moins, selon leur cause, et non pas selon leur effet, ven qu'vn petit vomissement n'est pas vne grande nausée. Il est certain qu'il y a telle cause qui peut faire la nausée, qui ne peut faire le vomissement, parce qu'elle n'est pas assez forte : c'est pourquoy la nausée est moindre que le vomissement. Je ne veux point m'estendre à expliquer les causes du vomissement, veu qu'elles se peuuent assez entendre par ce qui a esté dit au Chapitre de la nausée : ie diray seulement que les humeurs qui causent le vomissement, quelquesfois sont chaudes et fluides, quelquesfois froides, lentes et pituiteuses.

Pour les chaudes, elles peuuent estre aisément euacuées par le vomissement, qu'il n'est pas besoin d'arrester dès son commencement, de peur de faire ietter l'humeur sur quelque partie noble : mais s'il perseuere trop long temps, de peur qu'il n'affoiblisse trop le malade, et n'empesche qu'il ne puisse prendre nourriture, et par ainsi qu'il ne le precipite à la mort, il faut apporter tous les artifices qu'on pourra à fin de l'arrester. Les syrops propres à cest effet sont de ber-

beris, de grenade, de coings, de *acetositate citri*, de coral, de agresta : on fera des poudres avec les perles préparées, le spodion, les coraux, les cinq fragmens précieux, le bol armene, la terre sigillée, l'escorce de citron, le mastich, le sang de dragon, et autres. Le suc de ribes et de berberis, le suc de grenade, la chair de coings et de nelles, la conserue de roses rouges sont de grand effet. Exterieurément les linimens d'huile rosat, de cerat santalin, d'huile de mastich, de coings, sont vtilés. Quelques vns font des sachets de poudres astringentes qu'ils appliquent sur l'estomach, d'autres se contentent d'une rostie de pain, ou d'une esponge arrosée de vin ou de vinaigre.

Si le vomissement est excité par des humeurs pituiteuses, il faut premierement les inciser et atténuer, que de tascher à les euacuer par vomitifs ou purgatifs. Cependant interieurement on donnera oxymel et le syrop aceteux, avec decoction de menthe, d'absinthe, de roses, d'aneth, d'escorce de citron et de semence de coriandre. Exterieurément on fera une fomentation avec sachets garnis de fleurs de rosmarin, de stœchas, de fucilles de menthe, d'absinthe, de clous de girofle, de noix muscade, d'escorce de citron sec. On frotera l'estomach d'huile rosat, d'absinthe, et de myrtilles : on mettra dessus en forme d'emplastre de la conserue de roses meslée avec du vieil cotignat, et de la poudre de mastich et d'absinthe : ou bien on se seruira de l'emplastre de leuain, qui se prepare avec une liure de leuain, deux manipules de fucilles de menthe dessechées, une once de mastich, incorporés ensemble avec huile de mastich. Quelques vns font estat d'un cataplasme fait de

fucilles de menthe et d'absinthe, de fleurs de chamomille, melilot et roses, d'aneth, de racines de souchet, de clous de girofle, de zedoaria, et des bayes de genièvre. Il ne faut pas negliger, ny de faire flâirer au febricitant du vin, du vinaigre, de l'eau rose, du pain rosti, ny de luy tremper les mains en eau froide, et luy appliquer par interualle quelque ventouse seiche sur l'estomach.

CHAPITRE XVII.

DE LA SOIF DESREGLÉE.

Vn des propres signes et indiuiduels des fièvres, c'est la soif inextinguible, laquelle ne s'en va point à force de boire, mais perseuere tousiours avec si grande seicheresse de bouche, qu'à peine le febricitant peut-il parler ou aualler. Ce symptome arriue principalement pour deux raisons : l'une pour l'ardeur de la fièvre qui desseiche la tunique interieure du ventricule : l'autre pour quelque humeur chaude, acre, bilieuse, qui est enfermée long temps entre les tuniques de ladite partie.

Quand la soif vient de la chaleur de la fièvre seulement, il ne faut que rafraichir et humecter : mais quand elle vient des humeurs, il les faut euacuer, autrement la soif ne cesse point, quelque rafraichissement que vous puissiez donner : c'est pourquoy il faut recourir et aux clysteres, et aux vomitifs, et aux purgations, si la fièvre le peut permettre.

Or ce qu'il faut en premier lieu obseruer en la cure de la soif, c'est le temps qu'il faut donner à boire : qui n'est pas le commencement du froid

et de l'accès, car ce serait faire comme les forgerons, qui voulans allumer leurs fournaies y iettent de l'eau : mais c'est principalement vers le declin de la fièvre, auquel temps il ne faut pas craindre de donner à boire librement, tant à fin d'esteindre la chaleur, que pour prouoquer la sueur qui suruiet pour lors. Cependant en l'augmentation de l'accès, on taschera de tromper la soif, tantost avec des feuilles de pourpié ou d'ozeille trempées en eau ou vinaigre, et mises sur la langue, tantost avec des cerises seiches et aigrettes, pareillement trempées dans l'eau : vne autre fois en gargarisant la bouche, soit d'eau fraiche avec vn peu de vin ou de vinaigre, soit avec vn gargarisme fait expres de reglisse, de raisins de Damas, de sebestes, de fleurs de nenuphar et de violettes, d'orge, avec les syrops violat et de grenades. Ce n'est pas toutesfois que durant la force et la vigueur de la fièvre, il ne faille donner à boire au febricitant : mais il faut moderer la quantité. Qu'on luy donne à boire de la plisane vulgaire faite avec reglisse, ou de l'eau battue avec quelque syrop, comme seroit l'aceteux simple, de limons, de agresta, le violat, celui de grenades, ou le potus dimin fait de ius de limons et d'oranges, de sucre et d'eau.

Il y en a qui pour tromper la soif preparent ce linctus : ils prennent,

Deux onces de conserue de roses ou de violettes :

Fleurs de casse, demie once :

De mucilage de semence de psyllium, deux drachmes :

et en font vn linctus. D'autres prennent,

Demie once de mucilage de semence de psyllium :

Deux drachmes de mucilage de semence de coings :

Elect. de tragacathe vne drachme :

Et sucre candi suffisante quantité, et en font vn linctus. Quelques vns aiment mieux faire des pillules à mettre sous la langue, faites avec semence de concombre et gomme adragant dissoute avec vn blanc d'œuf. Mais le plus souuerain remede contre toute sorte de soif, est le sommeil, lequel de sa propre nature esteint la soif et corrige la seicheresse : s'il ne vient donc de luy mesme, il faudra le prouoquer ou par lauemens de pieds et de iambes, ou par frontaux, ou par iuleps hypnotiques, desquels nous auons parlé au chapitre des veilles. On peut voir aussi au traité des fièvres ce que nous auons dit de l'eau froide, et quand et à qui il la conuiet donner largement. Au reste, il faut obseruer que les febricitans quelquesfois ne sont point alterés, ou à cause qu'il tombe quelque humeur du cerueau dans l'œsophage et dans l'estomach, ou quand le iugement du febricitant est tellement peruertit qu'il ne connoist pas qu'il a soif, ou en fin à cause que le sentiment de l'estomach est perdu : laquelle cause est tres-pernicieuse aux fièvres ardentes.

CHAPITRE XVIII.

DE LA LIPOTHYMIE ET SYNCOPE.

Il suruiet trois symptomes aux fièvres qui ont grande affinité les vns avec les autres, et qui ne different presque que du plus ou du moins : sçauoir le mal de cœur, que les Grecs appellent *ἐκλυσιν*, la defaillance qu'ils nomment *λειποθυμία* ou *λειποψυχία*,

et l'esuanouïssement qu'ils appellent *συνκοπή*, qui est le plus grand de tous, et qui estonne grandement, quand il suruient, le malade et le Medecin.

La cause de l'esuanouïssement (car de l'explication de celui-cy, on entendra facilement la nature des autres) c'est tout ce qui peut alterer les esprits vitaux, les corrompre et les dissiper, comme sont les longues veilles, les douleurs externes, toutes les grandes et subites euacuations, les douleurs d'estomach excitées par quelques humeurs malignes et veneneuses, les vapeurs mauuaises et putrides qui sortent de quelque abcés formé aux parties nobles : bref la corruption de quelque partie.

Pour apporter les remedes conuenables, il faut auoir esgard aux causes, pour leur opposer remedes contraires si faire se peut : comme aux veilles, il faut ordonner le dormir : aux douleurs, il faut les auodins : aux esprits dissipés, il faut ce qui les reuoque et les engendre : aux vapeurs malignes, les cardiaques : à la cacochymie, la purgation. Or de quelque cause que puisse estre excitée la syncope, elle fait quitter au Medecin le dessein de guerir la fiéure, pour luy trouver des remedes, à cause que c'est vn mal si pressant et si vrgent, que si l'on laissoit longuement le malade en defaillance, il y auroit crainte qu'il ne mourust subitement. C'est pourquoy dès qu'on apperçoit la syncope, il faut tascher à reuoquer les esprits et à faire reuenir le malade en luy iettant de l'eau froide sur le visage, luy mettant les mains dans de l'eau fraische, luy frappant dans les mains : luy frottant le nez, les temples, et le pouls avec bon vinaigre : lui faisant aualler du vin, lequel est vn tres-souuerain cardiaque. Ceux

qui voudront voir Galien, et comme il remedie à ce mal, qu'ils lisent le premier liure *ad Glauconem*. Pour moy ie n'en veux pas dire d'auantage : d'autant que la syncope est traitée tres-amplement par tous les praticiens qui ont escrit des maladies en particulier.

CHAPITRE XIX.

DES SYMPTOMES QVI SVIuent L'AME-
TRIE DES EXCREMENS : ET PREMIERE-
MENT DV FLUX DE VENTRE.

Aprés les symptomes de l'action le-
sée, viennent ceux qui appartiennent
à l'ametrie des excremens. Entre les-
quels est le flux de ventre, qui est vn
accident fort commun des fiéures,
quelquesfois vtile et profitable, quel-
quesfois tres-mauuais et pernicieux.
Celuy qui est tousiours mauuais est
le lienterique, qui vient de boire trop,
ou de quelque malignité qui par les
fiéures pestilentielles et malignes dis-
sout les forces de l'estomach et des
intestins.

A ce flux de ventre icy, il faut tant
qu'on peut fortifier l'estomach et les
intestins, tant par les remedes inte-
rieurs qu'exterieurs. On fait des pou-
dres avec les choses qui astreignent
et fortifient, comme spodium, san-
taux, bol armene, sang de dragon,
perles preparées, coraux, et autres.
On donne des opiates avec la conserue
de roses, le mastich, la chair de coings,
le rhapsontic, les mirabolans : exte-
rieurement on fait des linimens avec
huiles de myrtilles, de mastich, de
coings : on applique des emplastres de
mastich et de colignac à l'estomach :
on fait des sachets et fomentations de

choses adstringentes et corroboratives. Que si tout cela ne profite, on recourt aux choses qui prouvent le sommeil, lequel, comme dit Hippocrates au livre de *Vietu in acutis*, arrête toutes sortes de fluxions.

L'autre flux de ventre qui est vtile est humoral, ou diarrhoïque, par lequel les mauvaises humeurs sont euacuées. Mais à fin qu'il soit profitable, premierement, il faut qu'il surviene à la fin des fièvres, lors que les humeurs sont cuites et domptées par la nature : secondement, il faut qu'il soit modéré, veu que toutes choses qui sont sans mesure sont ennemies de la Nature. De là nous apprenons qu'il ne faut pas tousiours arrêter le cours de ventre : car ce seroit bien souuent enfermer le loup dans la bergerie, comme l'on dit. En outre nous apprenons que le cours de ventre modéré nous montre le dessein de la nature, qui est de chasser hors les humeurs nuisibles. C'est pourquoy il ne faut point faire de difficulté, lorsqu'on voit tel flux de ventre, de donner quelque doux purgatif, à fin d'aider à la nature, qui bien souuent ne vuide que le plus clair : le terrestre ou limoneux demeurant au corps, qui est bien souuent cause de recidiues. C'est pourquoy il est bon de donner les purgatifs qui puissent entraîner, avec ce qui sort volontairement, les humeurs plus grossieres et limoneuses. Que si le flux devient immodéré, alors il faudra temperer les humeurs chaudes avec medicamens rafraichissans, fortifier l'estomach avec des corroboratifs, adoucir les boyaux avec quelques clysteres detersifs et anodins : purger doucement les humeurs avec le catholicum doublé de rheubarbe, ou avec la rheubarbe en infusion, ou bien meslée en tablettes ou opiates.

On peut pareillement prouquer le sommeil, qui arrête les fluxions, comme dit est, contempere les humeurs, et fortifie les parties.

Il y a deux autres sortes de flux de ventre, l'vn qui vient de l'imbecillité ou corruption des parties nobles, qui est tout à fait mortel : et l'autre qui est colliquatif, à cause du grand feu qui fond la substance propre du corps, et celuy-cy n'est gueres moins perilleux. Toutesfois il faut tascher à moderer ceste grande chaleur par toutes sortes d'artifices, ce qui reüssit quelquesfois assez heureusement.

CHAPITRE XX.

DE LA DURETÉ DV VENTRE.

Au commencement des fièvres, le ventre devient paresseux, à cause du repos que l'on prend dans le liet, et aussi à cause que le febricitant demeurant long-temps couché sur le dos, il s'eschauffe le ventre, qui par après endureit les humeurs qui sont contenues dans les intestins. Car la cause ordinaire de la dureté du ventre vient de la chaleur, qui desseiche les excremens, qui pour estre ainsi espuisés de toute humidité resistent à la vertu expultrice des intestins.

En cest accident, il faut recourir aux clysteres emolliens et refrigeratifs, et aux suppositoires. Il faut donner quantité de bouillons au veau, et assaisonnés de bourrache, buglosse, cichorée, lactue, ozeille, endive, sommités de mauues, au febricitant : on luy fera vser de pommes cuites, et de pruneaux avec leur jus, en attendant qu'on le puisse purger avec quelque bol de casse et autres doux purgatifs.

Il y a vne autre cause de la dureté du ventre, c'est à sçavoir l'estoupeement et obstruction du conduit choledoque qui porte la bile dans les intestins, laquelle sert à irriter la vertu expultrice. Quand donc la bile ne coule pas aux intestins, ladite vertu expultrice devient paresseuse, et par consequent le ventre devient dur. A ceste cause icy il faut des remedes particuliers, lesquels nous particulariserons au chapitre de la iaunisse.

CHAPITRE XXI.

DE LA SUPPRESSION D'VRINE.

Des trois empeschemens qu'il y a à l'vrine, sçavoir de la dysurie, quand on a douleur en pissant, de la strangurie, quand on pisse goutte à goutte, et de l'ischurie, quand l'vrine est supprimée et arrêtée, la dernière est la pire, et celle aussi qui vient plus ordinairement aux febricitans. Or telle suppression est ou critique, ou symptomatique. La critique, comme enseigne Galien, vient deuant les rigueurs, et est comme vn auant-coureur d'vne crise qui se doit faire par les sueurs: les sueurs et les vrines ayans vne mesme matiere. Pour la symptomatique, elle arrive ou la vessie estant vuide, ou la vessie estant pleine.

Quand on reconnoist en la suppression de l'vrine que la vessie est pleine, s'il n'y a tres-grande inflammation au col de la vessie, il n'y a rien de plus prompt pour soulager le febricitant que la soude creuse, laquelle si tost qu'elle est introduite, vuide l'vrine qui est retenue en la vessie. Que s'il y a inflammation et obstruction, ou à

la vessie, ou aux vretères, ou aux reins, il faut recourir aux remedes particuliers de ces maladies, desquelles tous les praticiens ont parlé fort amplement: c'est pourquoy il faut auoir recours à leurs liures.

CHAPITRE XXII.

DV FLUX EXCESSIF D'VRINE.

La Nature cherche quelquesfois diuerses descharges pour guerir les maladies, tantost par le ventre, par les diarrhées, tantost par les sueurs, tantost par vn flux d'urines que les Grecs appellent *perirrhée*: et ce flux icy est critique, d'autant qu'il se fait par le benefice de la Nature au soulagement du malade. Quelquesfois on prouoque l'vrine avec des medicamens diuretiques si puissamment, qu'il sort vne grande quantité d'eaux du corps: mais tel flux est plustost nuisible que profitable, d'autant que cela vient de la malignité de tels medicamens, qui pour estre grandement chauds, et de parties ténues, fondent le sang et le font tourner en eau et serosité. A cest accident icy, il faut donner les medicamens rafraichissans, qui puissent pareillement espaisir et incrasser le sang, et arrester les fluxions, comme sont les decoctions de plantin, de pourpié, lactue, bource de pasteur, ioubarbe, avec les syrops de pautot et de pourpié.

Il y a vn autre flux d'vrine excessif, que l'on appelle *diabète*, lorsque les febricitans pissent beaucoup et souuent, et rendent leur vrine aqueuse et ténue si tost qu'ils ont beu. La cause de ce symptome est triple, sçavoir l'interperie chaude et seiche des

reins, l'humeur bilieuse acre et sallée dont les reins sont abreuvéés et incessamment irrités, et quelque venin pernicieux. On obserue qu'aux fièvres ardentes le diabetes suruiet par la colliquation des reins et dissolution de tout le corps, ce qui fait qu'ordinairement il est mortel. Ces accidens sont de telle importance qu'ils meritent bien qu'on aille fueilletter les liures des bons autheurs, pour leur trouuer des remedes: c'est pourquoy ie n'en diray rien autre chose. Il me suffit d'indiquer ces symptomes, comme effets pernicieux des fièvres.

CHAPITRE XXIII.

DES SVEVRS IMMODERÉES.

Ie ne m'estens point icy sur la difference des sucurs et leur signification, veu que cela appartient à la semiotique: ie m'arreste seulement à la sueur immodérée: laquelle, soit qu'elle vienne par voye de crise ou autrement, précipite le malade en de grandes foiblesses, et en suite, si on n'y remedie, à la mort.

C'est pourquoy lors qu'on voit telle sueur immodérée, il faut recourir aux medicamens qui repercutent et qui bouchent les pores du cuir. On fera donc des fomentations d'eau de rose, de plantain, de morelle, y adioustant la sixième partie de vinaigre rosat: ou bien on fera vne decoction dans l'eau des mareschaux, de roses rouges, de balaustes, de noix de cyprés, d'escorce de grenade, de morelle, de plantain, de ioubarbe, d'absinthe, de pentaphyllum, de centinode, de tapsus barbatus et autres.

On aura aussi recours à ces medicamens que les Grecs appellent *diapasmata* et *alispasmata*, faits de poudres de roses rouges, de bol armene, de terre sigillée, de croye, d'alun, de plomb bruslé, de plastre laué, lesquels on seme sur le corps du malade, à fin que par leur vertu emplastique ils empeschent la sueur de sortir. On donnera aussi cependant au malade des iuleps et apozemes adstringens et incarrassans pour le mesme effet, les nourrissant bien au reste de viandes aisées à cuire, mais qui ne puissent nullement eschauffer.

CHAPITRE XXIV.

DV FLVX DE SANG IMMODERÉ.

Encore bien qu'il se puisse faire durant les fièvres des flux de sang immodérés, tant par les veines hemorrhoidales, que par celles de la matrice aux femmes: bien qu'il suruienne des dysenteries, et que quelquesfois on pisse le sang aux fièvres malignes, si est-ce qu'en ce chapitre icy nous ne deliberons parler que du flux de sang qui vient par le nez, estant vn accident assez commun presque à toutes les fièvres, principalement aux synoques.

Or ce flux de sang est ou critique ou symptomatique: le symptomatique doit tousiours estre arresté, puisqu'il ne fait qu'affoiblir le malade sans diminuer la maladie. Pour le critique, il est ou petit, ou mediocre, ou excessif. Le petit ne doit point estre arresté: au contraire il doit estre excité, si faire se peut, en grattant et frottant le nez, et en y mettant dedans quelque paille ou quelque plume, à

fin d'irriter les veines et les ouvrir. Au mediocre, il ne faut rien faire. L'excessif et immodéré, pour empêcher qu'il n'oste les forces et la vie tout ensemble, doit estre promptement arrêté : veu qu'il prend la qualité et la condition du symptomatique.

Il faut donc en premier lieu tirer vn peu de sang et à diuerses fois des bras pour seruir de reuulsion. En après il faut se seruir de remedes adstringens et glutinatifs pour appliquer sur le front et sur les temples, delayant avec de l'eau rose et vinaigre et vn blanc d'œuf, du plastre, du poil de lièvre et du bol armene : on met dans les narines quelques poudres adstringentes, ou du cotton trempé en quelque decoction adstringente. On met alentour du malade des linges trempés en oxycrat : mesme si le flux est grandement excessif, on luy enuolpe tout le corps en pareils linges, on en met pareillement sur la bourse des testicules. On oste le malade de dessus la plume, et le met-on sur la paille. On luy applique des ventouses sur la region du foye : on lui frotte l'espine et les lombes de cerat de Galien rafraichissant, d'oxyrhodinum, ou de mucilage de semence de psyllium tirée avec l'eau de pourpié. On luy donne à boire de l'oxycrat avec le bol armene et la terre sigillée. On luy pend au col du coral rouge et du jaspe, que l'on croit auoir la force d'arrester toutes sortes de flux de sang.

CHAPITRE XXV.

DES SYMPTOMES DES FIÈVRES QUI APPARTIENNENT A LA SIMPLE AFFECTION DU CORPS : ET PREMIEREMENT DE LA IAVNISSE.

La iaunisse qui apparoist aux fièvres aiguës vient, ou de l'inflammation et scirrhe du foye, ou de l'obstruction du conduit cholidoque, par lequel la bile a accoustumé de se charger dans les boyaux pour les irriter à l'excretion des excremens. Lors donc que ce conduit et passage est estouppé, la bile au lieu d'aller aux intestins se porte dans les grandes veines, et des grandes aux petites, et des petites dans toute la superficie et habitude du corps, ce qui le fait paroistre tout ianne.

Or il y a grande difficulté de reconnoistre si cest accident, quand il suruient aux fièvres aiguës, est critique ou symptomatique. Hippocrates a des exemples si contraires entre eux, qu'il est difficile d'en tirer quelque reigle assurée. Au reste, si la iaunisse vient de l'inflammation du foye, elle n'a point d'autres remedes que ceux que l'on fait à l'inflammation. Quand elle vient d'obstruction, il faut se seruir des medicamens qui destouppent et qui ouurent, desquels nous auons rapporté grand nombre cy-deuant. On se seruira pareillement de purgations frequentes, d'epithemes, de clysteres, iuleps, apozemes, et autres. Le corps ayant esté ainsi préparé, lors qu'il ne reste plus que l'humeur qui est esparse par la superficie du corps, on mettra le malade dans le bain d'eau fiede, à fin de resoudre le tout, et remettre le corps à sa propre couleur.

CHAPITRE XXVI.

DE LA SEICHERESSE, NOIRCEVR, ET AUTRES ACCIDENS DE LA LANGVE.

D'autant que la langue a sa tunique commune qui l'enveloppe avec toute la bouche, l'œsophage et le ventricule, et qu'elle a de petites veines par lesquelles elle a communication avec les visceres, il arriue de là que de la couleur de la langue nous iugeons de la disposition des entrailles, et des humeurs qui sont contenues dans les veines. Aussi voyons-nous durant les fièvres que la langue prend diuerses qualités et affections, selon la condition, violence, et malignité de la fièvre. Cela arriue volontiers à la langue, pource que les vapeurs qui s'esleuent de bas en haut, lors qu'elles sont paruenues iusques à la langue, pour ne pouuoir passer outre et pour trouuer la langue molle et spongieuse, elles s'y attachent et la rendent telle qu'elles sont, tantost aspre et rude, tantost noire, tantost fendue, tantost seiche, et ainsi des autres. Doncques tous ces accidens icy sont produits par les fumées bruslées qui s'esleuent de tout le corps, et font le mesme effet que les fumées qui s'esleuent du bois qui brusle, lesquelles noircissent la cheminée, et y font croistre vne suye qui la couure comme vne grosse crouste.

Or l'aspreté de la langue venant d'vne grande seicheresse doit estre corrigé par les remedes qui humectent, lenissent et adoucissent, comme par le syrop violat, de iuiubes, de sucre candi, sucre de reglisse tenu en la bouche. A mesme effet on prepare vn gargarisme de decoction d'orge,

de racine et semence de guimauues, de semence de lin, de feuilles de laitue et de pourpié, de fleurs de violettes, avec quelque syrop conuenable. Les mesmes medicamens sont bons à la noirceur de la langue, ensemble les frictions que l'on y fait avec vn linge rude ou avec vne cuilliere d'argent, lauant aussi la bouche avec verjus, vinaigre, vin blanc, syrop acetoux, miel rosat, suc de limons, d'orange et autres.

Quand la langue est fendue et comme decoupée en diuers lieux, pour l'adoucir on prepare le mucilage de semence de coings et de psyllium : on la laue avec le lait clair, ou mesme avec le lait : on fait vn gargarisme de feuilles de laitue, de pourpier, de plantin, de langue de chien, semence de coings et de psyllium, avec le miel rosat ou violat, et le syrop violat. Pour les ordures qui s'attachent à la langue, aux dents et au palais de la bouche, on les gratte avec vne cuilliere d'argent, et on laue la bouche avec les mesmes remedes cy dessus spécifiés.

CHAPITRE XXVII.

DE LA FROIDEVR DES EXTREMITÉS
DV CORPS.

Quand les frissons et les horreurs des fièvres intermittentes arriuent, ils sont quelquesfois tellement violens, qu'on est contraint d'y apporter quelques remedes. Le plus ordinaire est d'eschauffer bien le lict des febricitans, les enuveloper de bonnes alaises chaudes, mettre des linges chauds sur la poitrine, à l'entour du col, sur le ventre, sur les genoux, et autres

parties. Quelquesfois on leur fait prendre quelque chose par la bouche, comme deux doigts d'eau de vie, d'eau rose, de cannelle et de sucre meslés ensemble, et infusés par l'espace de vingt-quatre heures. D'autres donnent simplement de l'hippocras ou du vin d'Espagne, ou de la theriaque dissoute dans de bon vin.

Il y a des fièvres continues où les malades ont presque tousiours les extremités froides : à ceux cy, outre les linges chauds, on fait des douces frictions avec linges mollets, on frotte les cuisses et les iambes avec huiles d'amendes douces, de chamomille, de lis, de iasmin, à fin de rappeler la chaleur. On met dans le lit des bouteilles d'eau tiède à l'entour du febricitant, on lui met des grés chauds aux pieds, et à l'entour de luy. Quelques-vns les enveloppent avec des fourrures bien douces et molletes, qui peu à peu font reuenir la chaleur.

CHAPITRE XXVIII.

DE L'EXCESSIVE CHALEVR.

Ce n'est pas la moindre incommodité des febricitans que la grande chaleur et ardeur de tout le corps : c'est vn symptome qui leur apporte de grandes impatiences. C'est pourquoy il faut donner au malade quelque consolation. Ce qui se fera premierement rafraichissant le plus qu'on pourra l'air de la chambre, changeant le febricitant de lit en autre, lui donnant à boire frais, mettant sur ses mains et bras des feuilles de vigne rafraichies en l'eau, luy donnant à tenir dans les mains des boules de

marbre et de iaspe, des laictues pomées, des citrons trempés en l'eau, et autres telles choses. On luy mettra sous les reins vne peau de marroquin, ou vne piece de camelot, ou de bougran, mettant en son lit des linceux neufs, et vn peu rudes. Quelques-vns trempent des linges en oxycrat, dont on enveloppe les parties doulteuses. Le reste gist à donner au malade de iuleps et apozemes que nous auons ordonnés à la soif.

CHAPITRE XXIX.

DE LA TENSION DES HYPOCHONDRES.

La tension, esleuation et meteorisme des hypochondres vient, ou de l'inflammation des entrailles, ou de quelques humeurs bouillantes et qui sont comme en leuain, lesquelles sont contenues à l'entour des visceres, ou bien de quelques flatuosités qui sont dans l'abdomen. A celle qui vient de l'inflammation, il faut mesmes remedes qu'à l'inflammation. Aux humeurs bouillantes, il faut donner quantité de lauemens emolliens, refrigerans et laxatifs : il faut faire vser de iuleps et apozemes refrigerans et humectans. Il faut faire des linimens et fomentations de pareille vertu : attendant qu'on puisse avec de doux purgatifs euacuer lesdites humeurs. Quand le meteorisme vient des vents et flatuosités enfermées, on recourt pareillement aux clysteres defersifs, ou, comme l'on dit, carminatifs. On fait des fomentations aussi resolutives avec fleurs de chamomille, melilot, sauge, marjolaine, mauues, paritroires bouillies en eau et vin : on

fait sachets avec mesmes herbes, ou avec le son, l'avoine ou millet fricassé. Bref on purge le corps, à fin de vider les humeurs crasses et pituiteuses, d'où se forment les vents.

Voilà tout ce que nous auions à dire touchant les symptomes des fièvres, qui servira grandement à l'instruction du ieune chirurgien, que ie prie de prendre en bonne part, comme n'ayant esté dressé qu'à sa seule oc-

casion, et au soulagement des malades.

Ie proteste icy que ce n'a point esté par ambition de paroistre docteur ny sçauant, sçachant tres-bien que tout ce qu'il y a de bon dans tout ce Traité des fièvres a esté compilé par moy des bons medecins, ausquels, après Dieu, ie suis tenu de ce peu de connoissance que j'ay en la medecine et en la chirurgie.

LE VINGT-VNIÉME LIVRE,

TRAITANT

DE LA MALADIE ARTHRIQUE,

VVLGAIREMENT APPELÉE GOVTE¹.

CHAPITRE I.

DESCRIPTION DE LA MALADIE ARTICV-
LAIRE, DITE VVLGAIREMENT GOVTE.

Arthritis, ou Goute, est vne mala-
die qui afflige et gaste principalement

¹ Je ne connais pas d'édition séparée de ce livre, qui a paru pour la première fois dans la grande édition de 1575. Il formait alors le dix-septième livre, et se trouvait placé entre celui des *Operations* et celui de la *grosse Verolle*, place qu'il a toujours conservée, bien qu'en 1585 il ait pris le titre de *dix-huitiesme Livre*. Après le livre des *Fièvres*, c'est le premier dans l'ordre de la collection qui soit à peu près purement médical, et je n'ai pas vu de raisons suffisantes pour changer cet ordre. Il se composait en 1575 de 25 chapitres; on en compte aujourd'hui 29; mais cette augmentation est plus apparente que réelle. En effet, elle résulte seulement de la division des chapitres 2 et 9 chacun en deux, et du chapitre 11 en trois chapitres.

J'ai à ajouter un mot touchant l'orthographe du mot *goute*: bien que dans quelques endroits des livres de Paré on trouve écrit *goutte*, cependant toutes les éditions de ce livre n'y mettant qu'un seul *t*, je m'en suis tenu à cette orthographe.

la substance des articles d'une matière virulente, accompagnée de quatre humeurs: et pour ceste cause est nommée des Grecs *Arthritis*, et des Latins, *Morbus articularis*: et ce nom est general pour toutes les iointures. Mais le vocable de Goute, qui est françois, luy peut auoir esté attribué par-ce que les humeurs distillent goutte à goutte sur les iointures: ou pour-ce que quelquesfois vne seule goutte de cest humeur fait douleur tres-grande. Et peut venir à toutes les iointures du corps, et selon les lieux où la fluxion se fait, prend diuers noms.

Parquoy nous dirons qu'elle a autant d'especes et differences qu'il y a de iointures. Comme si la fluxion se fait sur la iointure des mandibules, elle pourra estre nommée *Siagonagra*, par-ce que les Grecs appellent la mandibule *Siagon*. Si elle vient au col, se peut appeller *Trachelagra*, pour-ce que les Grecs nomment le col *Trachelos*. Si elle vient sur l'espine du dos, on la pourra nommer *Rachisagra*, par-ce que les Grecs nomment l'espine *Rachis*. Aux es-

paules, *Omagra*, à cause que la iointure de l'espaule et du bras est dite des Grecs *Omos*. Aux iointures des clavicules, *Cleisagra*, par-ce que la clavicule est appellée en grec *Cleis*. Au coude, se peut nommer *Pechyagra*, du nom grec *Pechys*, qui signifie le coude. Si elle vient aux mains, elle est communément appellée *Chiragra*, à cause du nom grec *Cheir*, qui signifie la main. Et à la hanche *Ischias*, pour-ce qu'elle est appellée en grec *Ischion*. Au genouil, *Gonagra*, du nom grec *Gony*, qui signifie le genouil. Aux pieds *Podagra*, du grec *Pous*, c'est à dire, le pied.

Lors qu'il y a trop grande quantité d'humeur, et que le malade vit en oiucté, quelquesfois le mal occupe toutes les iointures vniuersellement¹.

Aucuns l'appellent *descente*, *rheume*, ou *catarre*, par-ce que le nom de goutte est odieux, principalement aux ieunes gens. Autres le nomment *goute naturelle*, à la difference des gouttes de la grosse verole.

CHAPITRE II.

DES CAUSES OCCULTES DES GOVTES.

L'humeur qui cause les gouttes ne se peut bien expliquer, non plus que celui qui fait la peste, ou qui est cause de la verole ou de l'épilepsie : et est totalement d'autre nature que celui qui fait vn phlegmon, ou vn œdeme, ou crysipele, ou scirrhe : et iamais ne se suppure (comme dit Aëce, chapitre 12. du 12. liure²) comme font les

¹ Le chapitre se terminait ici en 1575; le reste est de 1585.

² Cette citation a été ajoutée en 1579.

autres humeurs : ioint aussi que les iointures qui en sont affligées sont desnuées de chair, et de temperature froide et seiche : et lors que lesdits humeurs desluent en quelque partie iusques à s'apostumer, ne causent telles douleurs que celui qui fait la goutte, ny mesme vn chancre apostumeux. Outre plus, lesdits humeurs ne font des nœuds aux iointures comme fait celui qui cause la goutte, lequel laisse vne matiere gypsée incurable, ainsi que nous declarerons cy après.

Sur ce faut noter, que cest humeur fluant ne fait pas nuisance par la voye où il passe (non plus que celui qui cause l'épilepsie, montant des parties inferieures iusqu'au cerueau sans leur faire aucune nuisance), mais subit qu'il est tombé aux iointures, cause extremes douleurs, et autres diuers accidens, en eschauffant ou refroidissant. Car on voit aucuns malades qui se disent brusler, et ne leur peut-on appliquer remedes assez froids : autres disent sentir vne froidure glacée, lesquels on ne peut assez aussi eschauffer : et mesme en vn mesme corps se voit que la partie dextre est intemperée de chaleur, et la senestre de froidure. Aussi on voit des gouteux, lesquels ont la goutte chaude au genouil, et au mesme pied froide : ou aux pieds chaude, et au genouil froide. le diray plus : on voit souuent vne tres-grande chaleur estre vn iour en vne partie, et l'autre vne froidure : et parlant en vn mesme membre faut vser de remedes contraires. Et quelquesfois ceste matiere virulente est si peruerse et maligne, qu'elle repugne, et ne cede à nuls remedes : et disent les malades sentir plus de mal y appliquant quelque chose, que lors qu'ils n'y font rien. Et bon gré mal gré de

toutes choses faites par raison et methode, ceste matiere a son periode et paroxysme : qui demonstre apertement la mesconnoissance et malice de la cause.

Pareillement on voit que les goutes ne se peuuent iamais parfaitement guarir (principalement celles qui sont hereditaires) quelque diligence qu'on y puisse faire : dont cela est venu en proverbe, mesmes aux poëtes latins, entre lesquels Horace dit :

*Qui cupit, aut metuit, iuvat illum sic domus,
aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram.*

Voulant dire, que les medicamens et fomentations donnent autant d'allegemens aux podagres, que font les richesses à celuy qui est vexé d'avarice infatigable, desirant toujours d'amasser : ou comme les peintures et tableaux donnent recreation à vn homme qui a mal aux yeux. Sur quoy aussi Ouide dit :

Soluere nodosam nescit medicina podagram :

Qui signifie que la medecine ne peut guarir la goutte des pieds estant noueuse ¹. Donc en ce on ne doit accuser les Medecins et Chirurgiens, ny aussi les Apoticaire et leurs drogues. Car i'ose affermer, qu'aux goutes il y a vn certain virus inconnu et indici-ble : ce qu'Auicenne semble confesser, liure troisième, fen. 22. traité 2. chapitre 5. et 7. quand il dit qu'il y a vne espece de goutte qui est d'vne matiere si aiguë et maligne, que si elle vient à s'esmouoir par quelque courroux d'esprit, elle cause vne mort subite. Aussi Galien au liure de

¹ L'édition de 1575 ajoutait : *si ce n'est pour pallier*. Ceci a été effacé en 1579.

Theriaca ad Pisonem, chap. 15. dit que le theriaque profite aux podagres, et à toutes maladies articulaires, parce-qu'il obtond, consomme et seiche la matiere virulente des goutes. D'auantage, Gourdon au chapitre des goutes, semble auoir entendu qu'en icelles y a quelque venenosité, quand il dit qu'en telle maladie l'usage du theriaque est fort à louer, et principalement après que le corps est mondifié et purgé. Or pour le dire en vn mot, les goutes participent de quelque matiere virulente, tres-subtile et veneneuse, non toutesfois contagieuse, laquelle peche plus en qualité qu'en quantité : qui cause vne douleur extreme en la partie où elle tombe, et est cause d'y faire fluer les humeurs, principalement ceux qui sont aptes et préparés à descendre : et non seulement les humeurs, mais aussi les esprits flatueux : ainsi qu'on voit és morsures et piqueures de bestes venimeuses, comme des mouches à miel, freslons, et autres, qui par leur venin causent douleur aiguë, avec chaleur, enfleure et vessies : qui se fait par l'ebullition des humeurs causée par le venin. Le virus arthritique fait pareils accidens, lesquels ne cessent iusques à ce qu'il soit resoult et consommé, soit par Nature, ou par medicamens, ou par les deux ensemble.

Or il faut icy entendre que les accidens des morsures et piqueures des bestes venimeuses ne viennent pas seulement pour la solution de continuité : car on voit souuent les cousturiers, et autres artisans, se piquer profondément de leurs aiguilles aux extremités des doigts, mesmes entre l'ongle et la chair : neantmoins ne sentent pareille douleur, et n'y voit-on suruenir le plus souuent

aucun mauuais accident. Parquoy ie conclus que les accidens prouenant à cause de la morsure d'une vipere, ou piqueure d'un scorpion, iettant vne bien petite quantité de venin, et qui est cause en peu de temps de faire vne intemperature à la partie et grande mutation au corps, se doiuent attribuer non à la playe, mais à la qualité du venin principalement. Aussi la cause de la douleur et des autres accidens qui aduiennent aux goutes, est vne virulence et venenosité, laquelle (côme nous auons dit) peche plus en qualité qu'en quantité : ce qu'on connoist en ce qu'aucuns ont des douleurs aux iointures sans aucune apparence de defluxion d'humeurs, mais par vne seule intemperature indicible : laquelle chose peut estre encores illustrée et entendue par ceste histoire.

CHAPITRE III.

HISTOIRES MEMORABLES¹.

Le Roy estant à Bordeaux, ie fus appelé avec messieurs Chapelain, Conseiller et premier Medecin du Roy, Castellan, Conseiller et Medecin du Roy, et premier de la Roynie, avec monsieur de la Taste, Medecin demeurant à Bordeaux, et maistre Nicole Lambert, Chirurgien ordinaire du Roy, pour visiter et donner conseil à vne damoiselle, aagée de quarante ans ou enuiron, malade d'une tumeur de la grosseur d'un petit pois, située au dessous de la ioin-

ture de la hanche senestre, partie externe : et sur ladite tumeur et parties voisines, sentoît par interualle de temps vne extreme douleur, comme ie declareray cy après : et pour l'appaïser on auoit cherché tous moyens, appellant pour ce faire plusieurs Medecins et Chirurgiens, voire mesme des sorciers et sorcieres : tous lesquels ne luy sceurent donner aucun allègement de sa douleur. Or ayans tous entendu ceste histoire, ie desiray fort sçauoir quels accidens suiuoient en l'accès de sa douleur : dont ie m'en allay au logis de ladite damoiselle, accompagné dudit de la Taste : où bien tost après estans arriués, sa douleur luy print : et alors elle commença à crier, se iettant çà et là, faisant des mouuemens incroyables. Car elle mettoit sa teste entre ses iambes, et les pieds sur les espauls, avec plusieurs autres mouuemens merueilleux. Cest accès luy dura près d'un quart d'heure : pendant lequel ie m'efforçay à prendre garde s'il suruenoit tumeur, ou quelque inflammation au lieu de la douleur : mais ie puis acertener qu'il n'en y auoit aucune, ny au sens du tact, ny de la veuë. Vray est que lors que l'y touchois, elle crioit d'auantage. L'accès passé, elle demouroit en vne grande chaleur et sueur vniuerselle, et lassitude de tous ses membres, ne se pouuant aucunement remuer. Or après auoir veu telle chose, ie demeuray grandement esmerueillé, comme aussi ledit de la Taste : auquel ie demanday ce qui luy en sembloit : il me fit respouse, qu'il estimoit que c'estoit un demon qui tourmentoit ceste pauvre creature. En quoy ie ne luy voulus contredire pour l'heure, attendu que iamais n'auois veu ny ouy parler de tel accident. Car si c'eust esté vne maladie epilep-

¹ Ce chapitre existait déjà en 1575, mais confondu avec le précédent ; il en a été séparé en 1579.

tique, il se fust ensuiui perdition de tous les sens, avec conuulsion : mais ceste demoiselle ratiocinoit bien, et parloit encores mieux. Après qu'eusmes fait rapport de ce spectacle à messieurs Chapelain et Castellan, ils furent grandement estonnés : et fut conclu de nous tous (attendu qu'on auoit procedé auparauant par plusieurs moyens, lesquels ne luy auoient aucunement osté sa douleur) qu'on luy appliqueroit sur la tumeur vn cautere potentiel, lequel l'appliquay : et l'escarre cheute, tomba vne sanie virulente de couleur fort noire : et fut veuë depuis n'auoir aucune douleur.

Parquoy ie veux conclure par ceste histoire, que la cause de sa douleur estoit vn virus venimeux, lequel pechoit plus en qualité qu'en quantité, qui eut issue par le moyen de l'ouuerture faite par le cautere.

Vn semblable fait est aduenü à la femme du cocher de la Roynie, demeurant à Amboise, au milieu du bras droit, ayant par certains iours semblables douleurs que la susdite damoiselle : laquelle nous vint trouver, messieurs Chapelain, Castellan et moy, à Orleans, nous suppliant que nous eussions à luy vouloir donner secours à sa douleur¹, qui estoit si vehementement qu'elle se vouloit jeter par les fenestres, ayant pour ceste occasion garde avec elle. Nous conclusmes qu'on luy appliqueroit vn cautere potentiel sur la partie mesme, ainsi qu'auions fait à la susdite damoiselle, ce que ie fis : et l'ouuerture faite, sa douleur cessa, et l'a depuis du tout perdue.

¹ La phrase s'arrêtoit là en 1575 ; le reste a été ajouté en 1579.

Or pour retourner à nostre propos, le vice des humeurs n'est pas seulement cause des gouttes, par-ce que le mal ne seroit pas seulement aux iointures, mais aussi aux parties musculuses : et ne causeroit telles douleurs, comme i'ay dit. Aussi on peut dire à la verité que le mal ne vient pas de l'imbecillité des iointures (comme plusieurs estiment) laquelle seule aussi ne peut causer telles douleurs. Car s'il estoit ainsi, les douleurs ne cesseroient iamais pendant que l'homme vit, d'autant que l'imbecillité est tousiours aux articles : ains les deux ensemble, c'est à sçauoir, la redondance vicieuse de l'humeur, et l'imbecillité des articles.

Que diray-ie plus pour demonstrier l'incertitude de la cause des gouttes ? C'est qu'elles sont comme vne rente constituée : pource qu'elles reuiennent tous les ans à certains termes, principalement en automne et au printemps¹, quelque diligence que l'on y sçache faire : de quoy l'experience fait foy. Et qui plus est, celles mesmement qui viennent de naissance, c'est à dire, par heritage du pere et de la mere, ne peuvent iamais guarir vrayement, comme i'ay dit : ains seulement reçoient cure palliative. Et pour y proceder, les Medecins et Chirurgiens doivent auoir bon pied, bon œil, et qu'ils soient munis de bon iugement, et de plusieurs et diuers remedes, à fin qu'on en puisse choisir selon qu'on verra les accidens aduenir, pour seder les douleurs tant chaudes que froides, ou mistionnées ensemble, tant qu'il sera possible.

¹ Selon Hippocrates *Aph.* 55. li. 6. — A. P. Cette citation date seulement de l'édition posthume de 1598.

CHAPITRE IV.

DES CAUSES ACQVISES ET MANIFESTES
DES GOVTES.

Combien que nous ayons demonstré la cause des gouttes estre inconneuë, toutesfois communément on luy assigne des causes dont le Medecin peut donner quelques raisons. Or tout ainsi qu'il y a trois causes aux autres maladies, à sçavoir, primitive, antecedente et coniointe, aussi y a-il aux gouttes.

Quant à la primitive, elle est double : l'une vient de la premiere generation, comme celui qui aura esté procréé de pere et mere goutteux : principalement quand la matiere virulente est en rut, c'est à dire en mouvement, et que l'homme se joint avec sa compagne, et qu'il engendre, il est bien difficile que les enfans ne soient goutteux, à cause que ceste matiere virulente se mesle avec la semence : d'autant que la matiere de la semence vient de tout le corps, comme monstre Aristote au liure *De generatione animalium*¹ : pareillement Hippocrates au liure *de l'air, des regions et des eaux*. L'autre prouient par intemperature, tant de la maniere de viure que de trop frequent exercice, de l'acte venerien, et autres choses que declarerons cy après.

Celle qui prouient des parens goutteux peut estre appellée maladie hereditaire, pour-ce qu'elle vient de pere en fils : ce que toutesfois n'aduiuent pas tousiours, comme l'experiance le monstre. Car on voit plusieurs estre vexés des gouttes, desquels les pere et mere iamais n'en auoient esté

malades : et d'autres n'en estre aucunement affligés, et toutesfois leurs pere et mere en estoient grandement tourmentés : laquelle chose se fait par la bonté de la semence de la femme, et par la bonne temperature de la matrice d'icelle, corrigeant l'intemperature de la semence virile : tout ainsi que celle de l'homme peut corriger celle de la femme : comme on voit souuent par experiance des enfans n'estre point goutteux, lepreux, teigneux, epileptiques, encore que leurs pere ou mere fussent suiets à telles maladies. Laquelle correction si elle defect au pere ou à la mere, les enfans ne peuuent eschapper qu'ils ne soient suiets ausdites maladies : lesquelles ne se peuuent parfaitement curer, quelque diligence qu'on y puisse faire. Parquoy on ne doit (comme nous auons dit) calomnier la Medecine ny la Chirurgie, ny moins les drogues de l'Apoticaire : pour-ce que la semence suit la complexion et temperament de celui qui engendre : en sorte qu'un homme et vne femme bien temperés produiront vne semence bien complexionnée : au contraire, s'ils sont intemperés, produiront vne semence mal complexionnée, et non propre pour engendrer vn enfant bien complexionné, comme le dit Auicenne¹. Parquoy celui qui sera goutteux, s'il fait vn enfant, à grande peine pourra-il euader qu'il ne soit goutteux, si ce n'est par la rectification de la semence de la mere ou du pere, ainsi qu'auons déclaré.

La seconde cause vient des superfluités de nostre corps, qui s'alterent et se conuertissent en cest humeur virulent. Or ces superfluités produites

¹ Au 1. liure, chap. 17. — A. P.

¹ Auicenne liu. 3. fen. 22. traité 2. chap. 5.

— A. P. Cette citation est de 1579.

par vne grande plentitude ou obstruction des vaisseaux (qui se fait principalement par la mauuaise maniere de viure, et pour auoir crapulé et beu des vins forts) font esleuer au cerueau plusieurs vapeurs, qui remplissent la teste: puis les membranes, nerfs et tendons en sont rendus laxés et imbecilles, et par consequent les iointures. Aussi cela aduient pour auoir mangé plusieurs et diuerses viandes à chacun repas, en trop grande quantité: lesquelles engendrent vne cacochymie. Aussi dormir tost après le repas et longuement, et prendre peu d'exercice, telles choses corrompent la faculté digestiue. Car lors qu'elle defect, s'ensuiuent crudités, obstructions et serosités, qui tombent sur les iointures: lesquelles, sur toutes autres parties, sont debiles naturellement, ou par accident: naturellement, comme en ceux qui les ont dès leur premiere generation laxés et foibles: par accident, comme en ceux qui ont beaucoup cheminé à pied, ou se sont tenus debout, ou ont enduré le froid: pour-ce que par la longue intemperature, les iointures sont rendues imbecilles. Aussi cela peut aduenir par cheute, ou coups, ou pour auoir esté estendu sur la gesne, ou auoir enduré l'astrapade: pareillement à ceux qui sont excessifs au coit, et principalement tost après le repas, d'autant que tout le corps est refrigeré: par-ce que la chaleur naturelle s'amoindrit, pour la grande quantité d'esprits qui sont iettés au coit, et que la faculté digestiue en est affoiblie¹: et partant s'ensuiuent crudités sereuses qui defluent sur les iointures, à cause des-

quelles, et aussi de ladite refrigeration, lesdites iointures sont debilitées, qui est cause des gouttes. Or ven que ladite faculté digestiue defect aux vieilles gens, il ne se faut esmerveiller s'ils sont gouteux.

Outre-plus, les euacuations accoustumées retenues, comme le vomissement, flux menstruel, hemorrhoidal, flux de ventre et autres, souuent sont cause de la goutte: partant les femmes ne sont sуетtes aux gouttes pendant qu'elles ont leur flux, mais bien après l'auoir perdu. Ce que dit Hippocrates¹: par-ce que les superfluités sont retenues, lesquelles auoient accoustumé de se purger. D'auantage, ceux à qui vieilles vlcères ou fistules auront coulé par longues années, et puis sont closes et consolidées, s'ils ne tiennent après bon regime, et ne se purgent par fois, sont en danger d'estre gouteux: comme au contraire, les varices des cuisses et iambes, et les hemorrhoides, flux dysenterique, et vieilles vlcères, empeschent la generation des gouttes. Plus, ceux qui releuent de quelque grande maladie, lesquels n'ont point bien esté purgés par medecine, ou par Nature, souuent deuiennent gouteux. Ceux qui ont le cerneau fort froid et humide, sont pareillement sуетts aux gouttes.

Or pour conclure en peu de paroles, les causes manifestes de ceste maladie sont, mauuaise maniere de viure, qui engendre crudités et serosités: le coit superflu, cheminer trop hastiuement ou plus longuement que Nature ne le peut porter, demeurer trop longuement debout, equitacions de trop longue durée, euacua-

¹ Galien au 1. liu. *De semine*. — A. P.

¹ *Apho.* 29. liure 6. — A. P.

tions accoustumées retenues, le vice des parens, lequel les enfans sont contrainsts de sentir, quasi par droit hereditaire.

Quant aux causes internes, entre les principales sont, redondance des humeurs crus, et l'amplitude des vaisseaux : la force des principales parties mandantes, et l'imbecillité des receuantes, avec laxé capacité des conduits et inanités d'icelles, et la situation inferieure de la partie affligée ¹.

Or le ieune Chirurgien doit scauoir qu'il y a quatre facultés naturelles, par lesquelles les plantes et animaux se gouvernent. La premiere est qui attire l'aliment : la seconde, qui le retient : la tierce, qui le change et digere : la quarte, qui reiette le superflu, par-ce qu'il peche en quantité ou en qualité, ou tous les deux ensemble : aussi le virus et les humeurs sont iettés par la vertu expultrice aux iointures. Quant à ce que ledit humeur s'arreste plustost aux iointures qu'aux parties musculieuses, cela se fait pour-ce que les iointures sont exangues et froides, c'est à dire avec vn peu de sang, et de substance dense et serrée, et que les parties qui sont entre icelles sont charneuses, laxes et molles, et la grande astriction du cuir (qui est ordinairement aux vieux pour la siccité) fait que la transpiration est empeschée et les superfluités retenues : dont souuent s'ensuit la goutte, ou quelque grand prurit par tout le corps, ou gratelles, ou rongnes, et leurs vrines acres.

Or la douleur qui se fait en ceste maladie vient pour l'acrimonie de la qualité virulente, quelquesfois toute sentle sans nul autre humeur : et aussi le plus souuent la douleur faite

du virus est cause d'attirer des esprits flatueux et humeurs ja préparés à fluer : comme le sang, et alors la fluxion sera phlegmoneuse : si c'est la cholere, erysipelateuse : si c'est le phlegme, œdemateuse : si c'est l'humeur melancholique, scirrheuse. Et s'il y a deux humeurs meslés ensemble, celui qui sera en plus grande quantité prendra la denomination : comme si le sang domine la cholere, on pourra dire *phlegmon erysipelateux* : au contraire si c'est la cholere, sera nommé *erysipelas phlegmoneux* : et ainsi des autres humeurs. Et ceste matiere virulente accompagnée des humeurs et esprits flatueux, estant aux iointures, les remplit et fait distension aux parties, comme membranes, aponeuroses, tendons, et autres parties qui lient les iointures.

CHAPITRE V.

DE L'ORIGINE DE LA DEFLYXION DES GOVTES.

L'origine de la defluxion et matiere des gouttes vient du cerueau, ou du foye ¹. Lors qu'elle vient du cerueau, on peut dire que c'est la pituite se-reuse, claire et subtile, telle qu'on voit le plus souuent distiller et couler par le nez et par la bouche, accompagnée du virus indicible, laquelle diffue par les tuniques des nerfs et tendons par dessous le cuir musculieux qui couure le crane, et par dedans le grand trou par lequel la nuque passe : et telle fluxion est tousiours froide. Lors qu'elle vient du foye, elle court et flue par les veines

¹ Voy. *Guidon au chap. des gouttes.* — A. P.

¹ *Fernel.* — A. P.

et arteres chargées d'abondance d'humeurs qu'elles ne peuvent contenir pour la quantité, ou pour la qualité vicieuse. Et peut-on lors dire que ce sont les quatre humeurs contenus en la masse sanguinaire, simples ou composés, accompagnés pareillement du virus arthritique : et sont plustost chauds que froids, au contraire de ce qui aduient lors que la fluxion se fait du cerueau.

Or ceste matiere de laquelle sont faites les gouttes, que nous auons maintenant declarée, est la fluxion qui se fait des autres parties : outre laquelle il y a vne autre cause, appelée congestion : à sçauoir, quand quelque partie ne peut faire concoction de ce qui luy est baillé par Nature pour sa nourriture. Et quant à moy, il me semble (sauf meilleur iugement que le mien) que la matiere virulente des gouttes est en la masse sanguinaire, voire en toute l'habitude du corps : et que ceste serosité virulente se meut par certaines causes qu'auons cy dessus mentionnées¹.

Encore outre ces raisons naturelles, il y a quelque chose qu'on ne peut expliquer, ainsi qu'à l'épilepsie, fièvre quarte, et à vne infinité d'autres maladies, ce qu'Hippocrates a dit au liure premier *des Prognostiques*,

¹ Le chapitre se termine ici dans les éditions de 1579 et 1585. Dans la première édition posthume, Paré, ou son éditeur, a rétabli la dernière phrase qui se lisait déjà dans l'édition de 1575 ; mais cette première édition ajoutait en outre cette autre phrase, qui est demeurée absolument supprimée :

« Ce qui est venu en proverbe ,

Qu'en la fièvre quarte et la goute
Le medecin n'y voit goute :

principalement en celle qui est hereditaire ou inueterée. »

qu'aux maladies il y a quelque chose de diuin.

CHAPITRE VI.

SIGNES QUE LA FLUXION VIENT DU CERUEAU.

Les malades, lors que la fluxion se veut faire, se sentent appesantis, endormis, et hebetés, avec grand sentiment de douleur aux parties externes de la teste, et principalement quand on leur renuerse leurs cheueux : et souuentefois on leur trouue vne tumeur œdemateuse au cuir qui couure le crane : et leur semble qu'ils ayent changé leur nature à vne autre presque toute estrange, de sorte qu'il leur est aduis qu'ils ne sont plus eux mesmes, pource que la virulence de la matiere a renuersé et changé les fonctions et toute l'œconomie du corps. Aussi ils sentent grandes crudités en l'estomach, et routemens aigres. Et mesme l'humeur qui cause la migraine a similitude, pour sa malice et virulence, à celui qui cause les gouttes : laquelle pource qu'alors elle communique sa douleur à toute la moitié de la teste, a esté appelée des anciens *Hemicrania*. A aucuns la fluxion descend du cerueau entre cuir et chair aux iointures, voire iusques à celles des doigts des pieds : et telle defluxion procede lentement, au contraire de l'humeur qui est chaud, duquel la fluxion se fait promptement et avec sentiment de douleur.

CHAPITRE VII.

LES SIGNES QVE LA FLYXION VIENT
DV FOYE ET DE LA MASSE SANGVI-
NAIRE.

Les malades sentent chaleur au foye, et aux parties interieures de leur corps, et sont communément de temperature sanguine et cholérique, ayans les veines larges et grosses, ioint que la fluxion se fait promptement : dont se fait fluxion de sang et de la cholere avec les autres humeurs. Mais quelquesfois le sang peut degenerer de sa qualité chaude, et deuenir pituiteux et sereux par multiplication de crudités, et autres choses qui causent et engendrent la pituite : et alors peut aduenir que de la masse sanguinaire, comme du cerueau, tombe et decoule sur les ioinctures vn humeur pituiteux avecques le virus : tout ainsi que si l'humeur melancholique est en grande abondance, il y peut aussi decouler : ce que toutesfois est rare, comme nous demonstrerons en son lieu. Partant pour mieux distinguer la difference desdits humeurs, nous les descrirons particulièrement.

CHAPITRE VIII.

LES SIGNES POVR'CONNOISTRE QVEL HV-
MEVR ACCOMPAGNE LE VIRVS AR-
THRITIQUE.

Premierement pour connoistre si le sang domine, faut considerer l'aage, comme la ieunesse du malade, sa temperature sanguine, le temps de

l'année, qui est le printemps, la region temperée : aussi s'il a vsé de maniere de viure chaude et humide, multipliante le sang : et qu'au matin la douleur est plus grande et plus pulsatile et tensiue, avec vne pesanteur, et la couleur de la partie rouge et vermeille : ioint qu'il y a grande tumeur, non seulement des veines, mais aussi de toute la partie malade : et y a grande distension en la partie, tellement qu'il semble qu'elle se rompt. Les vrines sont rouges et espaises : d'auantage, ils ne peuuent endurer l'application des remedes chauds, ains par l'application d'iceux la douleur s'aigrit d'auantage. Plus, les exacerbations, ou accès, se font et repetent tous les iours, et principalement au matin. De toutes ces choses tu peux conclure que le sang domine.

CHAPITRE IX.

LES SIGNES DE LA CHOLERE.

Aussi les signes de la cholere sont, que la couleur de la partie sera trouuée blaffarde, avec grande chaleur ignée et peu de tumeur, douleur poignante et extremement aiguë : et le malade sent plustost chaleur que distension et pesanteur : et combien que la partie apparaisse rouge, toutesfois elle tend plus à citrinité, c'est à dire couleur iaunastre, qu'à la couleur sanguine : et si elle est pressée du doigt, le sang cholérique (à cause qu'il est fort subtil) fuit facilement, puis subit retourne, et reuiet plus rougeastre qu' auparauant. Car deuant qu'on comprimast la partie, l'humeur plus vicieux et flaué occupoit la superficie du cuir, et par la com-

pression du doigt, le sang qui estoit caché sous le cuir fait monstre et parade de soy, iusques à ce que l'effet de la compression cesse, l'humeur bilieux retourne en son premier lieu ¹: dont iceluy apparoist plus blaffard qu'en vn phlegmon fait de sang pur, comme nous auons dit : ioint que la partie est plus aidée par medicaments refrigerans et humectatifs, que par ceux qui eschauffent et seichent. Le patient a le pouls fort viste et frequent, et est de temperament cholérique. Aussi la douleur sera trouuée plus grande sur le midy, iusques à quatre heures du iour, qu'à autres heures, parce que la cholere se ment en tel temps. D'auantage les patients ont des exacerbations, c'est à dire renouvellemens de douleur, de trois iours en trois iours, comme on voit aux fièvres tierces. Aussi la chaleur du temps donne indice, comme l'esté. Outre-plus la qualité des viandes est à considerer, comme si le malade a vsé de viandes qui multiplient et engendrent la cholere. Ses vrines seront trouuées fort subtiles et de couleur citrine, et quelquesfois tellement acres, qu'elles offensent le conduit vrinal.

CHAPITRE X.

SIGNES DE L'HUMEUR PITVITEUX.

L'humeur pituiteux, qui cause les goutes, est sereux, et quasi tousiours semblable à celuy qu'on voit distiller

¹ Ceci est le texte tel qu'il a été corrigé en 1579; l'édition de 1575 portait :

« Et par la compression du doigt le sang qui estoit caché sous le cuir s'enfuit, puis cessant de comprimer retourne avec l'humeur flaué. »

du cerueau en temps froid par le nez, comme auons dit. Lors qu'il desflue sur quelque iointure, il faut qu'elle apparoisse enflée, et de la couleur du cuir : et ne differe pas grandement en couleur de la partie saine, c'est à dire qu'elle n'est ny rouge ny chaude, mais on sent froideur au sens du tact : et l'application des choses froides nuit grandement au patient, mais les chaudes luy sont profitables.

Or pour engendrer tel humeur, la vieillesse y fait beaucoup, et aussi le temperament froid et humide, et l'air ambiens de mesme : pareillement le temps d'Hyuer, l'oisieté, les viandés froides et humides, fruits, legumes, et generalement toutes choses qui engendrent la pituite : et la douleur est en temps d'hyuer plus grande la nuict que le iour, pour ce que la pituite a ses exacerbations ou mouuemens tous les iours, et principalement la nuict. La tumeur sera trouuée molle, en laquelle après auoir pressé du doigt dessus, la fosse y demeure quelque temps après, comme on voit aux œdemes. Les vrines seront trouuées crues et espesses, et de couleur blanchastre, comme toutes les autres superfluités phlegmatiques, muqueuses, et glaireuses. Si la pituite est salée, le patient sentira vn grand prurit et mordacité à la partie. Le pouls au toucher sera trouué mol, lent, et diuers. Aussi on prend garde que le malade n'a fait exercice. Et cest humeur cause le plus souuent les goutes, principalement quand il est cru : et pour abreger, d'autant que les susdits humeurs seront esloignés de leurs temperamens, et auront acquis vne qualité acre et virulente, d'autant aussi en seront les douleurs et accidens plus grands.

CHAPITRE XI.

SIGNES DE L'HYMEVR MELANCHOLIQUE ¹.

En la partie y aura peu de tumeur et douleur, et sera comme endormie en vn sentiment de pesanteur. La couleur sera aucunement liuide et plombine : et le plus souuent on sent la partie froide quand on la touche. Aussi peut estre que le malade est de temperature melancholique, et attenué : pareillement qu'il aura vsé de viandes qui multiplient l'humeur melancholique. La cause aussi de tel humeur est la region froide et seiche, et les alimens qui engendrent suc melancholique : aussi la tristesse, le temps d'automne, ou l'hyuer, et l'age qui est vers la vieillesse. Le pouls sera trouué dur, tensif et petit. Le patient aura peu d'appetit de boire et manger. Les vrines le plus souuent au commencement sont ténues et aqueuses, à cause des obstructions, et après plus noires qu'elles ne doivent estre selon nature, et moyennement crasses. La residence ² est quelquesfois meslée de matiere cruenta et fusque. Les exacerbations seront de quatre iours en quatre iours : et la douleur sera trouuée plus grande après midy vers le soir, qu'à autre heure du iour, à cause que le mouuement de l'humeur melancholique est tel : ce qu'on voit aux fiéres quartes, qui sont faites de tel humeur.

Or plusieurs estiment que les gou-

tes ne s'engendent d'humeur melancholique, à cause de sa substance grosse et terrestre, qui à peine peut fluer aux iointures : ce que ie concede, s'il estoit seul : mais estant accompagné du virus predit, peut fluer aux iointures ¹.

CHAPITRE XII.

PROGNOSTIC DE LA GOVTE.

Les anciens medecins nous ont laissé par escrit, que les maladies des iointures sont trouuées entre les plus griefts maux et tourmens presque insupportables : tellement que quelquesfois les malades perdent le sens et entendement, et desirent plus la mort que la vie.

Les gouttes tiennent leur periode et paroxysme du virus et des humeurs dont elles sont faites : elles viennent volontiers au printemps et en automne, comme nous auons par cy deuant déclaré ². Et ceux qui sont vexés de gouttes naturelles, c'est à dire qui les ont hereditaires, ne guarissent iamais parfaitement, ou bien rarement. Lors aussi que les nœuds, ou nodosités sont aux iointures, ils ne se peuuent parfaitement curer, principalement si la matiere est gypsée, parce qu'elle ne se peut resoudre, et encore moins supprimer.

Les gouttes faites de matiere pituiteuse et froide ne sont pas tant douloureuses que celles qui sont faites de

¹ Ce chapitre était confondu avec le précédent dans l'édition de 1575 ; il en a été séparé en 1579.

² L'édition de 1575 portait : *la subsidence* ; ce qui a été corrigé en 1579.

¹ L'édition de 1575 ajoutait : *combien que plus rarement* ; ces mots ont été supprimés à l'édition suivante.

² Hippocrates *liu. 6. apho. 55.* — A. P. Cette citation est de 1598.

matière chaude, comme de sang ou de cholere : aussi elles ne sont si tost curées, parce que les chaudes sont plustost digerées et resolues, à cause de leur chaleur et subtilité. Car les froides durent le plus souuent quarante iours ou plus, à cause que la matiere est grosse et espaisse : quelquesfois plus tost, et quelquesfois plus tard, selon que le malade tiendra bon regime, et qu'il sera bien pensé du Medecin et Chirurgien. Aussi d'autant plus que la partie où s'est faite la fluxion est espaisse, comme la iointure du genoüil, ou sous le talon, ou en lieu profond, comme à la hanelle, et qu'elle a la vertu expultrice imbecille, le mal est plus long à guarir que quand le contraire se fait.

Celles qui sont chaudes durent quatorze iours, et bien souuent vingt ou plus, quelque diligence qu'on y sçache faire.

Les gouttes qui sont causées d'humeurs gros et visqueux ne font pareillement grande douleur, et ne sont aussi tost guaries.

Celles qui sont faites d'humeurs chauds et cholériques sont tres-douloureuses, et meltent quelquesfois le patient en desespoir, et causent à aucuns paralysie, difficulté de respirer, perturbation d'esprit, gangrene et mortification en la partie, et par consequent la mort.

Entre toutes les douleurs arthritiques, la sciatique emporte le prix, pour estre plus doulooureuse, et causer plus grands accidens, comme fièvre, inquietude, luxation, et claudication perpetuelle, emaciation, ou amaigrissement de toute la cuisse

et de la iambe, et quelquesfois de tout le corps. La cause de la claudication et de l'emaciation est, que l'humeur aura ietté l'os *femoris* hors de sa boëtte et lieu naturel : lequel estant hors, presse les muscles, veines, arteres, et le gros nerf qui descend le long de la cuisse iusqu'à l'extrémité des orteils, pour se distribuer aux muscles : au moyen de quoy les esprits ne peuent reluire aux parties inferieures, et par consequent se tabefient, et deuiennent consommées et amaigries : dont le pauvre gouteux demeure après claudicant tout le long de sa vie.

Or plusieurs demeurent claudicans, combien qu'ils n'ayent luxation : qui se fait à cause que l'humeur glaireux, propre tant pour la nourriture des iointures que pour les lubrifier et les rendre plus faciles à mouuoir, s'endurcit par la chaleur estrange : et pareillement parce qu'il n'est subtilié par le mouuement qui auoit accoustumé d'estre fait : et les autres humeurs, qui sont deflués en plus grande quantité que la partie n'a peu digerer et assimiler en sa substance, par congestion sont demeurés impactés et endureis, qui fait que le mouuement ne peut estre fait et accompli.

D'auantage, la goutte causée de matiere grosse et visqueuse defluant sur vne partie, souuent rend les membres courbés et tortus, iusques à ietter les os hors de leurs propres iointures : ce que l'on voit non seulement és grandes iointures, mais és doigts des mains et des pieds, lesquels par vne goutte nouée sont quelquesfois iettés de leurs iointures, au moyen dequoy ils deuiennent tout crochus : et principalement quand l'humeur tombe en grande abondance, rend la

¹ Galien *au com. du 49. Aph. de la 6. sect.*
— A. P.

partie languide et atrophiee, c'est à dire consumée, aride et seiche, et son action deprauee, et souuent du tout perdue. Car toute intemperature qui demeure longuement sur vne partie, diminue la force et vertu d'icelle, et par consequent son action, comme nous auons dit cy dessus. Lors que le virus causant les gouttes n'est, selon son cours ordinaire et paroxysme accoustumé, jetté aux iointures (par l'imbecillité de la vertu expulsive) il cause maladies cruelles, grandes et mortelles. Car quand il arriue en la substance du foye, il excite inflammation d'iceluy : s'il demeure aux grandes veines, il engendre vne fiéure continue : et s'il tombe sur la membrane qui couure les costes, il causera vne pleuresie : s'il demeure et s'attache aux intestins, sera cause de faire vne colique, ou iliaque passion, avec tres-grande douleur : et ainsi sur les autres parties fait accidens diuers. Ce qu'on voit en ce qu'aucuns gouteux deuiennent paralytiques, à cause que la matiere des gouttes bouche les porosités des nerfs, de sorte que l'esprit animal n'y peut reluire : parquoy la partie demeure immobile et resoluë.

Les vieillards ne peuuent iamais estre deliurés de leurs gouttes, parce que leur sang et toute leur masse sanguinaire est alterée et ne peut estre rectifiée, non plus qu'un vin bas et deuenu aigre.

Les gouttes qui viennent promptement, procedent d'intemperature chaude et souuent sans matiere : qui se connoist, parce qu'il n'y a aucune tumeur apparente à la partie, ny au dehors ny au dedans des iointures : et sent-on apertement par le toucher la partie fort chaude, et le patient se sent allegé par remedes froids, ainsi

que nous auons dit. Au contraire, la fluxion faite de matiere froide decoule lentement, et la partie sera froide, et allegée par remedes chauds.

Les gouttes viennent quelquesfois au fort de l'hyuer, pour la grande froidure qui blesse les parties nerveuses, et comprime les humeurs, les chassant aux iointures. Pareillement aucuns en sont vexés au fort de l'esté, pour la grande chaleur, qui liquefie et fond les humeurs, dilate les conduits et parties nerveuses et membraneuses. Or elles peuuent venir en tout temps de l'année, pource que les gouteux se desbauchent, et ne tiennent reigle en leur maniere de viure : toutesfois elles reuiennent plustost au printemps et en automne, comme nous demonstrerons cy après.

D'auantage, les gouteux prognostiquent ordinairement le changement de temps, comme pluye, neige, ou quelque autre temps nubileux : tellement qu'ils portent avec eux un almanach qui leur sert toute leur vie, à cause de l'air gros et vapoureux que le vent austral ou de midy ameine et conduit, qui remplit les corps d'humidités, et esmeut interieurement les humeurs et les agite : et lors qu'ils sont ainsi esmeus, se fait nouvelle fluxion sur les parties imbecilles, et principalement sur les iointures, qui sont peu charneuses, et exangues ou priuées de sang, et par consequent de chaleur naturelle : et parce aussi qu'elles ont esté malades, affligées et debilitées de longtemps, non seulement en leur harmonie, mais aussi en leur propre substance : et partant les pauures gouteux au changement du temps, et lorsqu'il veut pleuuoir, leurs douleurs leur viennent et les tourmentent plus aigrement.

Il y a aucuns gouteux qui desirent grandement le coït pendant leurs douleurs, parce qu'ils sentent vne grande chaleur estrange au dedans du corps, laquelle ne se resout et dissipe point en exhalations comme l'ardeur febrile, mais fait fondre l'humidité seminale, qui courant aual vers les parties genitales, les fait enfler et enorgueillir. Ce que nous voyons mesme tous les iours aduenir aux mulets deschargés, et aux cheuaux de poste rendus en l'estable, après auoir couru vn long chemin. Toutesfois tel acte aux gouteux est bien contraire, à cause que par le coït (comme nous auons dit) les esprits et chaleur naturelle se resoluent, dont la chaleur estrange s'augmente, et quant-et-quant leurs douleurs. Parquoy ie leur conseille qu'ils s'en gardent s'ils le peuuent faire, et s'ils sont sages, et principalement ceux qui ne sont pas mariés.

Les anciens medecins et ceux de nostre temps ont tenu que ceste maladie estoit incurable : toutesfois on en a veu guarir, principalement celle qui n'est pas hereditaire ou inueterée, si le malade veut tenir bon regime, et n'estre suiet à ses plaisirs.

Les riches sont plus souuent tourmentés de goutte que les pauures, parce qu'ils ne traouillent pas et qu'ils mangent beaucoup, et de diuerses viandes en tous leurs repas, et boient d'autant et immoderément, et trop souuent ioient aux dames rabbatues. Aussi on a veu des riches (leurs biens confisqués) retourner à la table des pauures, et faisans exercice, auoir esté guaris d'icelles qui auparauant les vexoient beaucoup. Et de fait, on voit rarement les pauures laboureurs et arti-

sans auoir les gouttes. Parquoy ceux qui se veulent deliurer des gouttes, faut qu'ils mangent peu, et vsent de viandes qui engendrent bon suc : qu'ils s'exercent moderément, et laissent l'vsage du vin et des femmes, ou pour le moins qu'ils en vsent moderément : et aussi qu'ils vomissent et se purgent par l'ordonnance du docte medecin.

Hippocrates dit que les enfans ne sont gouteux auant qu'ils vsent du coït¹ : toutesfois on voit aucuns chastrés estre gouteux, principalement ceux qui viuent en oisieté et ne traouillent point, comme les sedentaires et crapuleux, qui est cause qu'ils amassent crudités en leurs corps et humeurs malins et superflus qui causent les gouttes. Semblablement les femmes ne sont point gouteuses pendant qu'elles ont leurs mois², car par iceux tout leur corps se purge : au contraire lorsqu'ils sont trop tost retenus, beaucoup de matiere et humeurs s'amassent en leurs corps, qui le plus souuent leur causent les gouttes.

CHAPITRE XIII.

CVRE PRESERVATRICE ET CVRATIVE DES GOUTTES.

Deuant toutes choses, il faut de rechef distinguer toutes les causes et la diuersité de leur origine, à fin de diuersifier les medicamens selon la nature de l'humeur pechant en quantité ou en qualité, à fin de les guarir

¹ Hippocrate *Aph.* 30. *liu.* 6. — A. P.

² *Aphor.* 29. *sect.* 6. — A. P.

par leur contraire. Or il y a trois causes en general, comme nous auons dit, qui font les gouttes. La premiere qui vient par heritage de pere en fils. La seconde, par le vice et alteration des humeurs. La tierce, de la foiblesse et imbecillité des iointures. Et pour contrarier à telles choses, il faut auoir double indication, à scauoir, euacuation et alteration des humeurs superabondans, et la fortification et roboracion des iointures debiles. Or telles choses se feront par bon regime, purgation, saignée, et en prouoquant les hemorrhoides, vomissemens, sueurs et vrines, et autres, selon qu'on verra estre necessaire, et par application des remedes locaux. Les remedes qui seruent à la preservation des gouttes, seruent aussi à la curation, tant curatiue que palliatieue. Il est donc necessaire de contrarier aux causes qui font les gouttes, comme à l'vsage immodéré du vin, et de l'acte venerien, et l'oisiueté, au dormir tost après le repas, et autres choses qu'auons escrit aux causes.

Lorsque le malade connoistra le temps approcher auquel les gouttes le doiuent prendre, il tiendra bon regime et se purgera : et si la douleur prouient du sang, il se fera saigner (s'il n'y a chose qui l'empesche) de la partie contraire, pour faire vacuation et reuulsion. Exemple : si les parties superieures sont enflammées, on tirera du sang des parties inferieures : au contraire si les parties inferieures sont enflammées, on saignera les superieures, en gardant la rectitude des filamens : comme si c'est le bras droit, on ouurira la veine de la iambe droite : et si c'est le bras senestre, on saignera la iambe senestre : et sera tiré du sang telle quantité qu'il sera besoin. Et après auoir ainsi fait la sai-

gnée vniuerselle, et que pour eela la douleur et inflammation continuassent, alors on fera apertion de la veine la plus proche de la douleur : ce que j'ay par plusieurs fois fait, avec bonne et heureuse issue. Ce que commande Hippocrates en la sentence 5. de la 6. section sur le liure 6. des *Epidemies*, qui dit qu'aux douleurs il faut euacuer et tirer de la partie prochaine et malade par section et vstion, qui est vn souuerain remede¹.

Or ie seray tousiours d'aduis, que pour saigner et purger, qu'on prenne le conseil du docte Medecin, parce qu'il ne faut pas tousiours tirer du sang tous les ans aux gouteux, s'il n'est bien necessaire. Car avecques le sang, l'esprit vital se perd, les forces s'affoiblissent, et le corps se refroidit : par ainsi on abbregeroit la vie du pauvre gouteux. D'auantage la saignée ne profite à ceux qui sont continuellement affligés de gouttes, et qui ont le corps imbecille et froid, et à qui la pituite seule domine. Aussi les purgations sont quelquefois necessaires : mais où elles seroient frequentes, sont dangereuses. Parquoy il vaut mieux corriger le vice des humeurs par bon regime de viure, que d'vsers tant souuent de saignée et de purgations. D'auantage, ceux qui sont excessifs au manger et boire et à l'exercice venerien, et qui ont beaucoup de crudités, trouuent peu d'aide de la saignée et purgation, pource que les humeurs crus n'obeissent aux medecines. Et pour ceste cause le plus souuent plusieurs gouteux ne peuuent guarir ny estre aidés par aucun remede, pour la grande intemperature

¹ Cette citation d'Hippocrate manque dans les premières éditions, et n'a été ajoutée qu'en 1585.

et crudité qu'ils ont en toute l'habitude de leurs corps, et de l'alteration de la substance des parties affligées.

Or pour retourner à nostre propos, le malade vsera de choses refrigerantes et enitera le vin, principalement s'il a les gouttes chaudes, ou pour le moins y mettra beaucoup d'eau, selon que son estomach le pourra souffrir. Le temps principal auquel on se doit purger est le commencement du printemps et d'automne : parce que les gouttes sont communément esmeués en ces temps là, selon l'autorité d'Hippocrates et l'experience. Car en automne elles sont excitées, parce qu'en esté la faculté concoctrice a esté fort debilitée, à cause de l'air ambiens qui attire hors nostre chaleur naturelle : ioint qu'en ce temps d'esté, nous vsons volontiers de fruits crus, qui engendrent grande quantité de crudités et corruption en la masse sanguinaire : lesquelles en automne (à cause de la froidure extérieure) s'assemblent au dedans, puis montent à la teste, et après par leur gravité et pesanteur retombent aux iointures, lesquelles alors reçoivent plus facilement la fluxion, pource que par la chaleur de l'esté s'est fait dilatation des conduits, et par l'intemperature inegale d'automne les articles sont fort debilités. Au printemps les humeurs s'esmeuent, pource que par la froidure d'hyuer ils ont esté serrés et comprimés au dedans du corps : et estans subtiliés et eschauffés, au printemps ils sortent hors du centre, et courent aux iointures. Parquoy il est besoin en ce temps-là purger et saigner les gouteux, si on voit qu'il soit nécessaire, comme auons dit, à fin de vacuer les humeurs qui causent les gouttes. Car en ce temps les

humeurs s'espandent, et sont esmeus et préparés à euacuation, par laquelle si on ne cure et garde de venir les douleurs arthritiques, pour le moins elles en seront beaucoup moins.

CHAPITRE XIV.

DU VOMISSEMENT ¹.

Tous les anciens ont fort approuvé le vomissement sur toutes autres purgations, lorsque principalement la cause des gouttes prouient du cerueau et de l'estomach. Car par iceluy il se fait euacuation et diuersion des humeurs pituiteux, sereux et cholériques, qui defluent plus communément que les autres humeurs aux iointures. Pareillement le vomissement attenne le phlegme gros et visqueux contenu en l'estomach, et parlant il est loüé, tant au commencement qu'à l'accroissement, estat et declinaison, et aussi tant à la preservation qu'à la curation des gouttes, et deliure de plusieurs autres maladies, et purge l'humeur virulent, comme nous monstrerons au traité de la Peste. Tu prendras toutesfois garde que le patient n'ait le thorax et le cerueau debiles : car en ce cas le vomissement seroit suspect.

Et pour le regard de l'ordre et temps qu'il conuient vomir, ceux-là doiuent vomir auant le past, ausquels pour quelque exercice que ce soit, ou autre mouuement, les excremens fluent en l'estomach : au contraire

¹ Ce chapitre était confondu avec le précédent en 1575 ; il en a été séparé en 1579.

doivent vomir après le past, ceux qui ont amassé grande quantité d'humours pituiteuses. Je louë plus le vomissement après la prise des viandes, qu'à ieun, parce qu'il faut plus grand effort à jeter la pituite qui est contre les parois de l'estomach estant vuide, que lors qu'il est plein de viande : et par le vomissement qui est fait par force, y a danger qu'il ne se rompe quelque veine ou artere de la poitrine ou des poulmons. D'auantage, à ceux qui ont la poitrine estroite et le col long, en temps d'hyuer le vomissement est contraire, s'ils ne l'ont accoustumé, et que nature ne tendist à se descharger par telle voye. Et faut que le patient vomisse de quinze iours en quinze iours, plus ou moins, selon la repetition et vexation de la goute.

Or il me souuiet auoir pensé en ceste ville vn gentil-homme geneuois, lequel auoit vne extreme douleur à la iointure de l'espaule senestre, avec impotence de tout le bras, et auoit ja esté traité par plusieurs medecins et chirurgiens, tant de Lyon que de ceste ville : et me recita que pour luy oster sa douleur, il auoit esté purgé, saigné, et auoit fait diete, tant par le gaiac que par l'esquine, et qu'on luy auoit fait plusieurs applications sur le lieu de sa douleur : neantmoins ne luy auoient toutes ces choses rien ou peu profité. Sur quoy ie luy demanday s'il n'auoit point eu la grosse verole, à cause de sa douleur qui estoit plus grande la nuit que le iour, parce que la cause estoit vne pituite et matiere froide : il m'afferma que non : et ayant entendu tous les remedes qui luy auoient esté faits, et ce par gens doctes, ne luy sçauois qu'ordonner, fors que le vomissement. Et m'ayant dit qu'il estoit difficile à vo-

mir, ie luy conseillay qu'il crapulast, et mangeast plusieurs et diuerses viandes au souper, avec oignons, porreaux, et semblables : puis qu'il beust d'autant, et de diuers vins, à sçauoir doux et aigres : pource que la grande quantité et diuersité de viandes et de breuage est cause du vomissement, à raison qu'aucunes sont cuites et pourries les vnes deuant les autres, et la grande quantité ne permet icelles estre digerées en l'estomach, dont s'ensuit qu'on vomit plus aisément. Aussi luy ordonnay qu'après cela il se couchast assez tost, et qu'à son premier resueil il se prouoquast à vomir, mettant vne plume ou le doigt en la gorge, à fin que plus aisément il iettast avec sa viande le phlegme gros, visqueux et sereux, et qu'il fist cest excès par deux ou trois iours suivans : pource qu'en ce faisant (comme dit Hippocrates ¹) le second et le tiers iour peuuent pousser ce qui reste du premier. Et luy dis qu'il continuast ce vomissement vne fois ou deux le mois, et qu'il prist en sa bouche et maschast par fois du mastic à ieun, à fin qu'il fist par ce moyen euacuation et diuersion de l'humeur qu'il sentoit, disoit-il, couler de la teste sur son espaule. Semblablement qu'il frottast sa nucque et son espaule d'eau de vie, en laquelle on auroit infusé rosamarin, lauande, cloux de girofle, vn peu concassés : pareillement qu'il fist exercice mediocre de son bras. Quelque temps après ie le trouuay, et me dit qu'il auoit fait ce que ie luy auois conseillé, et n'auoit iamais trouué meilleur moyen pour appaiser sa douleur et la perdre : et par ainsi fut du tout guari, s'aidant autant bien

¹ Hippocrates au liure *De ratione victus*.
— A. P.

de son bras que iamais auoit fait.

Ceux qui ne veulent crapuler pour leur prouoquer le vomir, boiront bonne quantité d'eau, en laquelle aura bouilli des rauces, avecques demie once d'oxymel : toutesfois ne faut en faire coustume, mais suffira deux ou trois fois le mois, et quand le malade sentira son estomach chargé, et que Nature le stimule à ce faire.

Or maintenant il nous faut pour-suiure nostre propos de la curation preseruatue.

CHAPITRE XV.

DIVERS REMEDES POVR LES GOUTTEUX ¹.

Le malade gouteux, pour garder que les humeurs sereux et pituiteux ne courent aux iointures, vsera quelquesfois de choses diuretiques, pour les faire vuidier par les vrines, comme sont racines d'ozeille, persil, fenouil, bruschus, asperges, gramen (autre-ment dit dent de chien) et leurs semblables : lesquels seront faits bouillir aux potages, et seront donnés au malade. Sur quoy faut scauoir que quand le patient a grand flux d'vrines, et qu'elles sont epaisses, ses douleurs cessent.

Aussi aucuns des anciens commandent (ce que j'ay fait plusieurs fois) faire des vlceres avec cauterres potentiels, et les tenir ouuertes, à fin de donner issue à euacuer le virus qui fait les gouttes : pour ce que par telles ouuertures le virus s'escoule. Ainsi que voyons aux verollés, lorsqu'ils ont vlceres qui coulent, ils ne sentent

¹ Ce chapitre était confondu avec les deux précédents en 1575 ; il en a été séparé en 1579.

sans comparaison tant de douleur que lorsqu'ils n'en ont point : ou auront esté consolidés sans auoir osté ledit virus par son alexitere, qui est le vif-argent, par-ce que par icelles ouuertures decoule et s'euacue portion du virus verolique : tout ainsi aduient aux gouttes, lorsqu'on leur aura fait des ouuertures : lesquelles seront diuersifiées selon la diuersité des lieux par où se fait la fluxion. Exemple : si la fluxion se fait du cerueau tombant sur les os clauiculaires, l'ouuerture se fera par derriere le col : et si elles tombent sur les iointures des espaules et aux coudes, ou sur les mains, ou appliquera les cauterres au dessous des muscles epomis ; et si elle tombe à la hanche ou aux genoüils et aux pieds, ils seront appliqués trois doigts au dessous des genoüils partie interieure, pourueu que le patient n'ait pas à faire grand exercice : pource qu'estant faite l'ouuerture en ce lieu, il se fera plus grande euacuation, à cause de la veine saphene qui est en telle partie. Au contraire, si c'est vn ieune homme auquel il soit necessaire de beaucoup traouiller et alier à cheual, l'ouuerture se fera en la partie exterieure entre les deux fociles, à fin que l'estriuiere et la selle du cheual ne luy soit trop moleste et douloureux.

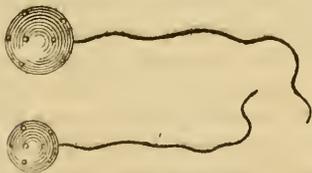
Or telles ouuertures se feront par cauterres actuels ou potentiels, selon qu'on verra estre necessaire, et la volonté du malade. Si on veut vser de l'actuel, il sera de figure triangle, tranchant et aigu, à fin que plus promptement il face son operation, et à moins de douleur. D'auantage, il se peut mettre vne piece de fer trouée sur l'endroit où l'on veut appliquer le cautere, laquelle seruira qu'il ne touche sinon qu'au lieu où

l'on veut qu'il soit appliqué, comme nous auons dit au chapitre de l'*Ægilotops*¹: et sera tenue l'vlcere ouuerte, y mettant dedans vne petite balloffe faite d'or ou d'argent, ou de racine d'iris, ou d'hermodactes, ou de liege, ou de gentiane, ou de cire, avec laquelle on incorporera poudre de vitriol, mercure, ou alun, de peur que l'vlcere ne se consolide, iusques à la volenté du malade, et conseil du medecin et chirurgien².

D'autantage, il faut purger le cerueau (qui est le plus souuent la fontaine de ce mal) vne fois le mois, avec pilules cochées, et d'assajeret en hyuer: et en esté de pilules *sine quibus*, ou imperiales, desquelles la dose sera vne drachme deuant la pleine lune: et le lendemain on prendra vn bouillon de pois chiches avec racines

¹ C'est le chapitre 16 du livre des *Operations*. Voyez tome II, page 432.

² On ne soupçonnerait guère qu'il fallût chercher dans le livre des *Gouttes* la description d'un procédé pour établir un cautère. J'ajouterai ici que Paré semble auoir imaginé quelques uns des pois artificiels qu'il recommande; du moins on trouve dans les *Dix liures de chirurgie* de 1564, fol. 222, v., la figure suivante, que l'auteur a complètement oubliée dans ses œuvres complètes.



Il y auoit quatre de ces *boulettes*, comme il les appelle, mais qui ne différaient absolument que de volume. On lisait au-dessous:

Boulettes faites d'or ou d'argent pour teuir vn vlcere ouuert en quelque partie de nostre corps, avec vn petit lien, pour les tirer dehors

Je n'ai pas trouvé d'endroit plus convenable pour cette figure que celui-ci.

aperitiues et diuretiques. L'usage des diuretiques est bon, pour ce qu'ils purgent les superfluités sereuses de la seconde et tierce digestion. On peut semblablement vser d'autres pilules, qui ont vertu de purger l'humeur pituiteux et sereux, comme celles-cy.

℞. Pilularum fetidarum et de hermodact. ana ʒ. ʒ.

Misce, et cum succo vel syrupo rosarum solutio formentur pilulæ.

Aures.

℞. Aloës ʒ. iij.

Agarici trochisc. rhabarb. ana ʒ. j.

Masse pilularum arthriticarum, et de hermo. ana ʒ. ij.

Diagredij ʒ. j.

Cum melle rosato, fiat massa.

Desquelles en sera donné au malade vne dragme, plus ou moins, selon la force et vertu.

Les remedes purgatifs seront changés selon que le docte Medecin verra estre besoin à purger les humeurs superflus qui causent les gouttes: comme si la cholere en est cause, on vsera de remedes cholagogues: et entre tous, le catholicum est loüé, et les pilules communes. Et après pour roborer les parties interieures, on donnera demie dragme de theriaque, trois heures deuant le past.

Or il faut icy entendre que pour purger le cerueau, les pilules ont esté plus loüées des anciens que les autres medecines liquides, à cause qu'elles demeurent plus longuement en l'estomach à faire leur operation: et par ce moyen elles attirent mieux du cerueau et des parties lointaines l'humeur qui doit estre deriué et eueué par le siege. J'ay conneu aucuns qui ont vsé des pilules, ausquelles y

entroit bonne quantité de scammonée, à scauoir, sept ou huit grains pour vne prise, lesquels après iettoient grande quantité d'eau et serosités : et pareillement ausdites pilules y entroit du gingembre, de peur qu'elles ne fissent mal à l'estomach. Or en tel cas, après la prise et operation, on baillera à manger au malade vn peu d'orge mondé, pource qu'il adoucit et lenit les parois de l'estomach, qui pourroit auoir esté blessé desdites pilules. Et le lendemain on pourra pareillement bailler du theriaque la grosseur d'vne fève : laquelle ne conforte pas seulement la debilité de l'estomach, procedente des purgations, maisaussi corrige le virus arthritique. Il ne faut pareillement omettre qu'après le past faut vser de dragée de fenouil, anis et coriandre, ou cotignac, ou conserue de roses, à fin de rabattre les fumées qui montent de l'estomach au cerueau. Semblablement on vsera de parfums en temps humide, lesquels seront ainsi faits :

℞. Thuris, vernicis et mast. ana ʒ. j.
 Granorum iunip. bacc. lauri ana ʒ. ʒ. ʒ.
 Ligni aloës ʒ. ij.
 Assæ odoratæ ʒ. j. ʒ.

Conquassentur grosso modo.

Et en soient parfumées estoupes de chanure, ou cotton cardé, et soient posées chaudement sur la teste. D'auantage, on pourra frotter la teste du patient de ceste poudre par l'espace de quinze iours, plus ou moins, à fin de tousiours desseicher les humidités superflues :

℞. Rosarum rubr. folior. senæ, stæchados
 utriusque ana m. ʒ.
 Milij ʒ. iiij.
 Furfuris loti in vino albo ʒ. iiij.
 Flor. camom. melil. ana p. j.

Sem. anisl ʒ. j.
 Salis comm. ʒ. ij.

Soit faite poudre qu'on mettra en petits sachets de toile, et les fera-on eschauffer dedans vne poëse, et d'iceux on frottera la teste au matin. On peut aussi vser des pilules qui ensuiuent :

℞. Pulu. hieræ simplicis ʒ. j.
 Agarici recenter trochiscati et rhabarbari.
 electi ana ʒ. ij.
 Mirabalanorum, chebularum ʒ. ʒ.
 Tamarindorum ʒ. j.

Cum infusione senæ fiat massa, et ex ea fermentur pilulæ vj. pro drachma.

Capiat duas ante cœnam octauo quoque die.

On peut d'auantage prendre au matin, au temps de la fluxion, vne pilule de la composition suiuite, la tenant vn quart d'heure en la bouche, la maschant, et crachant continuellement ce qui aura esté attiré et deriné en la bouche :

℞. Cubearum, nucis moscatæ, glycyrrhizæ, anisi ana ʒ.
 Pyrethri ʒ. j.
 Mastiches, radicis staphisagriæ, eryngij ana ʒ. ij.

Toutes ces choses soient puluerisées et meslées ensemble, et en soit fait des petits nouëts entre deux linges ou taffetas, et soient formées petites pilules de la grosseur d'vne auelaine.

Et pour obtondre la virulence de l'humeur qui cause les goutes, on doit prendre quelque peu de theriaque par interualle, avec de la conserue de roses, ou de fleurs de rosmarin, parce qu'il consomme vne partie des humeurs superflus, et rectifie et obtond l'intemperature du virus arthritique, comme nous auons dit cy dessus.

CHAPITRE XVI.

DE LA MANIERE DE VIVRE DES GOÛTEUX.

Il ne faut manger viandes sur viandes, c'est à dire que la digestion ne soit faite en l'estomach, de peur que le foye n'attire les crudités par les veines mezaraiques, dont le nourrissement du corps demeure cru et insalubre. Et faut icy noter que la seconde digestion ne corrige point la premiere, ny la tierce la seconde ¹. Les viandes doiuent estre de bon suc et de facile digestion, et doiuent estre rosties pour les pituiteux : mais pour les sanguins, cholériques, et melancholiques, plustost boüillies que rosties. Il faut euitier la variété des viandes en vn repas : aussi tous legumes, le lait et le fromage, et totes choses acides, comme verjus, vinaigre, orenge, citrons et leurs semblables, si ce n'est en petite quantité. Le malade ne doit manger s'il n'a appetit : aussi il ne mangera iusques à satieté, mais se leuera de table avec appetit. Il euitera de manger grands oiseaux, comme cygnes, grues, paons, et leurs semblables : car ils sont de difficile digestion, et engendrent mauuais suc. Les anciens defendent l'ysage ordinaire de chapons, et autres poulailles, parce qu'elles sont souuent vexées de podagre : de quoy l'experience fait foy. Les poissons ne leur sont bons, parce qu'ils engendrent beaucoup de superfluités, et aussi se corrompent facilement, et engendrent pblegmes, et amollissent et relaxent l'estomach. Les moins nuisibles sont ceux que declarerons au chapitre du regime de

la peste. Or entre les bestes à quatre pieds, le veau est recommandé, parce qu'il engendre bon suc et vn sang bien tempéré, ioint qu'il est de facile digestion. Le mouton pareillement est bon.

Or il faut icy noter que les gouteux doiuent tenir grand regime, tant au manger qu'au boire : toutesfois il faut auoir esgard au temperament d'vn chacun, diuersifiant les alimens, tant en quantité qu'en qualité. Car les cholériques et sanguins (pource qu'ils ont la chaleur forte, et qu'ils consomment beaucoup) ont besoin de manger d'auantage, parce que le ieusner rend la cholere plus acree, et par consequent augmente les douleurs. D'autre part, il ne faut pas qu'ils vsent de viandes trop humides : car leur humidité aggrandit la fluxion, et pourrit les humeurs, et les fait couler aux iointures. On doit espaisir la cholere, tant par medicaments pris par dedans que par dehors, de peur que par sa tenuité elle ne coule plus facilement aux iointures. Les phlegmatiques, qui ont la chaleur debile, portent presque leur aliment avec eux, et endurent mieux le ieusne : aussi le regime humide leur nuit beaucoup, d'autant qu'il augmente les defluxions. Neantmoins aux uns et aux autres on aura esgard qu'on ne leur baille rien qui soit de difficile concoction et de facile corruption. Car à raison de la douleur, ils ont le plus souuent vne fiéure lente, laquelle diminue leur chaleur naturelle, et est cause de conuertir leurs alimens à pourriture. D'abondant, il se faut bien garder de leur donner trop d'alimens, où la chaleur naturelle estant occupée à la digestion d'iceux, fait moindre concoction des humeurs qui causent les goutes, et ne les peut sur-

¹ *Axiome en medecine.* — A. P.

monter. Par quoy les cholériques et sanguins vseront de viandes de bon suc et de facile digestion, lesquelles seront froides d'elles-mesmes, c'est à dire de leur faculté, ou seront alterées par herbes froides et humides, comme lactue, pourpier, ozeille, et leurs semblables : aussi les semences froides concassées seront mises en leurs potages. Ils pourront vser d'orge mondé, dans lequel on mettra pareillement semences froides.

Ceux qui ont perdu vne partie de leur corps, comme vn bras ou vne jambe, ou si elle est atrophiee, ne doiuent tant manger ny boire qu'ils faisoient lors que leur corps estoit entier : car la nourriture qui auoit coustume d'aller à telle partie, coule souuent sur les iointures, et cause la goutte. Et pour abbreger, ceux qui sont de bonne habitude, et qui vivent sobrement, tenans bon regime, sont peu vexés de goutte : mais ceux qui sont fort replets et bien nourris sans exercice, et excessifs en bonnes et diuerses viandes, ou qui se nourrissent de mauuaises, sont volontiers gouteux.

CHAPITRE XVII.

DU BOIRE DES GOUTEVX.

Ceux qui sont suiets aux gouttes se doiuent bien garder de boire trop, non seulement de vin, mais aussi de tout breuuage : car cela fait nager la viande en l'estomach, et empesche et esteint la chaleur naturelle, à cause dequoy la concoction est plus difficile : et de là s'ensuiuent grandes crudités, dont sont engendrés beaucoup d'humeurs sereux et subtils, les-

quels facilement coulent aux iointures. Aucuns medecins ordonnent boire du vin blanc, pource qu'il excite les vrines, ce qui n'est à reietter, moyennant que le corps soit pur et net : mais s'il y a plusieurs excremens et crudités (et que ce soit à vn corps de temperature chaude) par tel vin seront portées aux iointures, et exciteront les gouttes. Parquoy en tel cas il le faut du tout eulter, s'il n'estoit clair et, petit, debile et astringent, à fin qu'il bouche les orifices des veines et arteres, de peur que les humeurs cholériques et sereux ne diffuent facilement aux iointures. Et si le patient veut du tout s'en abstenir, ce sera le meilleur : et en lieu d'iceluy, il vsera d'hydromel fait ainsi :

℞. Aquæ lb. iiij.

Mellis optimi q. s.

Bulliant ad consumptionem libræ vnus, bene despumando, adde saluæ p. ʒ.

Et où le patient seroit de temperature phlegmatique, on y adioustera de la canelle, et vn peu de muguetle, et clou de girofle. Et pour les cholériques, on fera hippocras d'eau en ceste maniere :

℞. Aquæ fontis lb. iiij.

Sacchari lb. ʒ.

Colentur per maneam hippocratis sine ebullitione, addendo in fine cinnamomi ʒ. ij.

Et luy seruira aussi grandement à roborer l'estomach. On peut aussi leur faire vser de ptizane, en laquelle en la fin de la cuisson, on mettra vn peu de roses seiches, ou de syrop de grenades, de peur qu'elle ne soit rendue bilieuse au ventricule : et subit qu'elle sera tirée hors du feu, la faut laisser reposer, et puis la couler par vne

manche de drap, ou seruiette blanche. Les phlegmatiques doiuent pareillement vsrer de viandes de bon suc et de bonne digestion : mais faut qu'elles soient chaudes de leur nature, ou allerées de choses chaudes, pourueu qu'ils n'ayent fiéure ou grande chaleur, à raison de la grande douleur : car alors il se faut garder d'alimens chauds. Et pour ces causes, la maniere de viure sera diuersifiée selon l'aduis du docte medecin, et laissera-on la propre curation pour subuenir à l'accident. Et aussi il faudra par coniecture artificielle changer tous les remedes, tant ceux qui sont pris par dedans qu'appliqués par dehors, selon que la disposition, le temperament et les accidens le requerront : et à la fin de table, vsront de chair de coings, parce qu'elle a puissance de defendre que les vapeurs ne montent de l'estomach au cerueau. Et combien que de sa nature elle estreigne, toutesfois estant prise après le past, elle lasche le ventre, pource qu'en resserrant l'estomach par haut, elle aide à faire bonne digestion, et fait aller à la selle.

L'exercice est fort profitable contre les gouttes, et l'oisliueté est mere d'icelles. Car comme le fer qui est laissé sans estre manié, bien tost se rouille : aussi nostre corps estant sans s'exercer, se remplit d'humeurs superflus, qui est souuent cause des gouttes. Ce qu'on voit par experience, qu'entre mille laboureurs, et autres hommes de grand traual de corps, il s'en trouue peu de gouteux. Et parlant il faut faire exercice au matin, après qu'on aura rendu ses excremens. Et ceux qui sont suiets à auoir la goutte aux pieds, exerceront les bras. Car par ce moyen ne se fait seulement resolution et consommation des excremens

qui sont aux parties du corps, mais aussi se fait reuulsion d'iceux. Il faut aussi euitier les passions de l'ame, comme cholere, tristesse, et autres. L'acte venerien doit estre du tout delaisé, pour les causes qu'auons exposées par cy deuant : mais ceux qui à cause du mariago ne s'en peuent exempter, en vsront après que la digestion sera faicte en l'estomach, et s'y gouverneront si bien, qu'il ne leur fera qu'un peu de mal.

CHAPITRE XVIII.

POVR ROBER LES JOINTURES.

Il reste pour la cure preseruatue, parler de la roboration des jointures, à fin qu'elles puissent resister aux humeurs qui tombent sur icelles. Et pour ce faire, il est bon de les frotter soir et matin d'huile d'oliues non meures, appellée *oleum omphacinum*, ou d'huile rosat, ausquelles on incorporera sel commun broyé subtilement : on le pourra aussi mesler avec huile commune, et y adiouster de la limature de corne de cerf, parce qu'elle desseiche et astreint. Aussi est bon de lauer les jointures de lexiue faite en ceste maniere :

℞. Corticum granatorum, nucum cupressi, gallarum, sumach, corticis quercini, ana ʒ. ij.
Salis communis, aluminis rochæ ana ʒ. j.
Saluæ, rorismarini, lauandulæ, lauri, iuæ arthriticæ ana m. j.
Rosarum rubrarum m. ʒ.

Toutes ces choses soyent boüillies ensemble, en six liures de gros vin astringent, et lexiue faite d'eau ferrée,

avec cendre de chesne: et de ceste decoction, on fera fomentation avec feutres ou sponges. Et icelle faite, faut bien essuyer les parties avec linges chauds, et se garder du froid.

Le suc de senelles vertes delayé en oxycrat, est vn remede singulier. Aussi pour roborer vne partie debilitée de cause froide, on prendra de l'eau de vie, et vin vermeil fort astringent, ausquels on fera infuser et tremper, ou faire bouillir *in balneo Mariae*,

℞. Sauge, rosmarin, thym, lauande, laurier, absinthe, ana. m. j.
Cloux de girofle, gingembre, poiure, tout concassé ana. ʒ. j.

Et seront les iointures fomentées de ceste mixture chaude, soir et matin, à fin d'eschauffer et rectifier l'intemperature delaissée par le froid. On trouue aussi par experience, que fouler la vendange conforte fort les iointures: et qui ne le peut faire, on fomentera les pieds de vin recent pris en la cuue. On peut semblablement faire des petits sachets, dans lesquels on mettra ce qui s'ensuit:

℞. Salis communis, aluminis rochæ, corticum granatorum, sumach, berb. nucum cup. ana ʒ. iiij.
Foliorum saluie, rorism. rosar. rubrar. ana m. ʒ.

Bulliant omnia simul cum lixiuio, fiat decoctio, pro futu.

Et d'icelle on fomentera les iointures avec sponges ou feutre, assez longuement. Voila ce qu'il me semble pour la roboration des iointures, à fin qu'elles soient fortifiées contre les fluxions.

CHAPITRE XIX.

DE LA CYRE PALLIATIVE DES GOVTES.

Pour bien proceder à la curation de ceste maladie, il faut considerer la diuersité des causes d'icelle, et les temperamens du corps, et autres choses, lesquelles ne sont tousiours semblables, et partant ne peuuent estre curées par vn seul remede, comme estiment les vulgaires et empiriques qui veulent d'vn seul remede guarir toutes especes de gouttes: ne considerans pas que celles qui sont faites de matiere froide accompagnant le virus, demandent autre maniere de curer que celles qui viennent de matiere chaude: aussi celles qui sont faites d'vn humeur simple, que celles qui sont faites de composé. Car celles qui sont faites de cholere pure, causent douleurs grandes et extremes: mais lors qu'elle est mixtionnée avec phlegme, elle n'est tant douloureuse. Plus il faut autre remede au commencement qu'à l'accroissement, et ainsi des autres temps. Semblablement selon les parties où sont les gouttes: car en la schiastique n'est besoin d'vser de medicamens repercussifs, s'il n'y auoit grande inflammation: ce qu'on peut bien faire aux autres parties. Finalement si la goutte vient du cerueau, il faut vser d'autres remedes que lors qu'elle vient du foye et de la masse du sang.

Ces choses ainsi premises nous commencerons la cure, non proprement curatiue, mais plustost palliatue (principalement de celle qui vient par heritage) laquelle consiste en quatre choses: la premiere, à ordonner le

regime sur les six choses non naturelles, selon la diuersité des causes : la seconde, à euacuer et diuertir la matiere antecedente, tant par medecines laxatiues, que par saignées, s'il est besoin : la tierce, par deuément appliquer les remedes locaux et particuliers, les diuersifiant selon l'humeur qui cause les gouttes, à scauoir, par remedes chauds aux humeurs froids, et par froids remedes aux humeurs chauds, en les changeant aussi selon les quatre temps : à scauoir, commencement, accroissement, estat, et declinaison, comme a esté dit. Et s'il y a vne intemperature simple sans matiere, on appliquera remedes alteratifs, sans qu'ils soient vacuatifs. La quarte est corriger les accidens, et principalement la douleur, qui en telle affection tourmente extremement les pauures goutteux, voire leur cause quelquesfois vne mort subite, si le virus est grand, comme nous auons dit cy dessus.

Or il faut icy noter, que souuent le chirurgien est deceu à connoistre la cause de la douleur : car en appliquant remedes froids et narcotiques aux gouttes froides, si la douleur s'appaise, on estime que tel humeur soit chaud : ce qui aduient toutesfois à cause que tels remedes stupefient, endorment et ostent le sentiment de la partie, encore que la cause de la goutte soit froide. Au contraire quelquesfois nous estimons que la matiere soit chaude, combien qu'elle soit froide, pource que quand nous appliquons medicamens chauds, ils appaisent la douleur. en rarefiant, attenuant, resoluant, et dissipant portion de la matiere par insensible transpiration : et partant à cause de l'aide qui s'ensuit de ces remedes chauds, on pourroit penser que la matiere seroit

froide, à cause de ce qu'on dit communement, *Contraria contrariis curantur* : et au contraire, *Similia similibus conseruantur*. Donc pour le dire en vn mot, l'indice pris des choses qui aident ou nuisent, est souuent fallacieux : d'abondant il decoule quelquesfois vne grande quantité de matiere froide, laquelle cause grande douleur : mais c'est à cause du virus, et de quelque humeur cholérique, qui subtilie et conduit l'humeur froid et visqueux aux iointures : lequel humeur virulent et cholérique induit la douleur, et non la pituite : et à cause de la douleur, la partie est chaude et enflammée, et bien souuent cause fiévre, et grande alteration : et alors nous croyons que la cause principale soit chaude, et toutesfois elle est froide : partant nous sommes souuentesfois deceus : et ce qui en est cause, est que la fluxion descend par les nerfs et tendons, ce qui ne nous appert par dehors. D'auantage quand les humeurs sont meslés ensemble, quelquesfois la couleur de la partie nous deçoit : car combien qu'elle nous apparaisse citrine, ou blaffarde (ce que veritablement aduient de l'humeur cholérique, lequel aisément, à cause qu'il est de subtile et ténue substance, est jetté du profond du corps à la superficie du cuir) toutesfois il se peut faire que le phlegme serein decoule aux iointures, et soit la principale cause de la goutte, à raison qu'il induit vne grande et extreme douleur, principalement la nuit, et communément lors qu'il est accompagné d'une portion de l'humeur cholérique : dont le sang et les esprits s'esmouueront, et se monstrent à la superficie du cuir de la partie affectée, qui la feront apparostre rouge et chaude. D'auan-

tage, au moyen de la douleur, il surviendra au malade, par le defect du repos et pour la grande inquietude, vne fièvre, laquelle liquefie et subtilie l'humeur, et l'eschauffe, et le fait fluer d'avantage aux iointures : ioint aussi que l'vrine sera teinte, et le pouls fort esmeu, et toutesfois la cause du mal sera froide : et partant en tout cas ce seroit grande erreur de vouloir proceder à la cure, comme si la cause de la goute estoit chaude. Vray est qu'il faut souuent laisser la propre cure pour suruenir aux accidens. Au contraire, il se peut faire que la cholere soit cause du mal, sans toutesfois que la couleur de la partie affectée demonstre apertement icelle : mais plustost la couleur sera blanche, ou plombine, et la partie froide, à cause du froid de l'air ambiens, ou de quelque application de remede froid, qui aura fait qu'elle represente plustost la qualité du phlegme que de la cholere. Dont nous concluons, qu'il ne se faut arrester tousiours à la couleur et froidure de la partie, pource que les humeurs qui sont profonds au dedans d'icelle, ne changent pas tousiours en couleur le dehors, si ce n'estoit qu'ils perseuerassent longtems.

Outre plus, il aduient souuentefois que le corps est tant rempli d'humeurs gros, espais, visqueux, que Nature en iette vne partie aux iointures, et en laisse vne portion au profond du corps, à cause de l'imbecillité de la vertu expultrice : laquelle partie estant arrestée en quelque partie interieure, fait obstruction et pourriture, dont est engendrée vne fièvre intermittente, c'est à dire qui a relasche quelque espace de temps entre les accès, sçavoir est, si elle se fait aux petites veines : mais elle sera

continue si cela aduient aux grandes veines. Et telle chose aduenant, le medecin et chirurgien ne doiuent pas considerer la maladie articulaire, mais seulement beaucoup plus la fièvre : laquelle si elle est continue, apporte tousiours danger au malade, et deshonneur au Medecin : si elle est intermittente, elle passe facilement en continue, si on n'y donne medicamens propres. Car il faut alors doucement purger le ventre, et ouvrir la veine, si le Medecin connoist qu'il en soit besoin : puis après auoir préparé et cuit les humeurs, on donnera au patient vne bonne et forte purgation, si on voit qu'il en soit besoin. Je dis bonne, de peur que la maladie articulaire ne s'augmente : ce qui aduient souuent quand on ne fait qu'esmouoir les humeurs sans les purger : car estans esmeus, ils se iettent tousiours sur la partie affligée. Partant tout cecy gist en la contemplation du Medecin et Chirurgien, lesquels par coniecture artificielle connoistront la matiere des goutes : à sçavoir, par la couleur, par le toucher, par l'aide ou nuisance des remedes, par le regime que le patient aura auparauant tenu, par son temperament, aage, region, par la consideration du temps de l'année, la maniere de la douleur, et auquel temps du iour elle s'esmeut et est plus grande, et quel est son periode et paroxysme : aussi par le iugement des vrines et autres superfluités qui sortent du corps du malade, ce que nous auons par cy deuant déclaré plus particulièrement.

Or aucuns disent qu'il ne faut purger ny saigner les gouteux pendant leurs grandes douleurs, toutesfois il est aisé de prouuer le contraire. Car veu que la loy de Medecine gist en addition et detraction ; et que la

goute vient d'addition et d'augmentation d'humeurs superflus qui accompagnent le virus arthritique, joint que les douleurs ne se peuvent appaiser sinon quand la cause en est hors, il s'ensuit necessairement que la saignée et purgation sont grandement vtilés. Metrius, en son *Traité de la goutte*, dit qu'il faut tousiours vser de purgations pour vider et euacuer l'humeur superflu, et non seulement en la declination, mais aussi en la force et vigueur de la maladie; ce que nous auons trouué par experience estre grandement profitable, et pris d'Hippocrates, disant: Quand il y a douleur, il faut donner medecine par bas¹. Aussi cela se peut prouuer par autorité d'Hippocrates, au liure *De Affectionibus*, parlant de *Arthritide*². Et semblablement par Galien, au Comment. sur le 23. Aphorisme de la section premiere, qui commande qu'on saigne aux grandes inflammations et fiéures ardantes et grandissimes douleurs, disant qu'il n'y a point de meilleur remede. Et s'ils ne peuvent estre aidés par la saignée et purgation deuément faite, cela aduient (comme dit Galien au liure *De curatione per sanguinis missionem*) que les intemperans, gourmands et yurongnes ne sont guaris par purgations ny par saignées, pour-ee que l'intemperance assemble abondance d'humeurs crus, lesquels ne cedent aux remedes. Par tant les gouteux goulus et intemperans ne peuvent estre aidés par aucuns remedes, combien qu'ils soient administrés par vraye et bonne methode.

¹ Cette citation de Metrius est de 1579.

² L'édition de 1575 citait Hippocrate, au liu. de *Morbis*, 9, chapitre de *Arthritide*.

CHAPITRE XX.

DES REMEDES TOPIQUES OV PARTICULIERS POVR MATIERE FROIDE.

Maintenant il nous faut descrire les remedes locaux, ou particuliers, pour contrarier à chacun humeur. Et premierement noteras, que les remedes topiques apportent peu de profit, si le corps du gouteux n'est pur et net des excremens: joint qu'il y a danger de renuoyer la fluxion et le virus aux parties nobles par les forts reperceussifs, dont s'ensuit mort subite, comme j'on l'a veu aduenir plusieurs fois. Parquoy il faut que les choses vniuerselles precedent les particulieres. Or nous traiterons premierement de la douleur causée de pituite, ou phlegme, par ce qu'elle aduient plus souuent que de matiere chaude. Au commencement faut vser de remedes reperceussifs domestiques, ayans faculté d'astreindre et seicher, non toutesfois en la sciatique.

Cataplasme reperceussif.

℞. Foliorum sabinæ m. ℞.
Nucis cupressi ℥. iij.
Aluminis rochæ ℥. j.
Gummi tragacanthi ℥. iij.
Mucilaginis psyllij, et cydoniorum quantum sufficit.

Fiat cataplasma.

Autre.

℞. Stercoris bubuli recentis ℔. j.
Mellis rosati ℥. iij.
Olei rosati et aceti ana ℥. ij.

Bulliant simul parum, fiat cataplasma.

Autre.

℞. Olei rosati et myrthini ana ℥. ij.
Pulueris myrrhæ, aloës ana ℥. j.
Acaciæ ℥. ij. ℞.

Incorporentur cum aqua gallarum coctarum,
et fiat vnguentum.

Autre remede.

℥. Aceti quantum sufficit, in quo coques
saluiam, flores camomillæ, meliloti, ab-
synthij et ebuli ana m. j.

Faut tremper la partie en icelle de-
coction chaude, et l'y laisser assez
longuement : ce que j'ay expérimenté
plusieurs fois avec bonne issue. Ce re-
mede repousse l'humeur et le con-
somme, et si fortifie la partie : et le
faut faire plusieurs fois, encor qu'il
y eust chaleur.

Le mare des oliues recent appliqué
dessus, sede la douleur : aussi font
les oranges seiches et bouillies en
vinaigre, et puis broyées.

Autre.

℥. Medij corticis vلمي lb. ℞.
Caudæ equinæ, stæch. consolidæ maio-
ris ana m. ℞.
Aluminis rochæ, thu. ana ℥. iij.
Far. hord. ℥. v.
Lixiuij comm. quantum sufficit.

Fiat cataplas. ad formam pulvis satis liquidæ
secundum artem.

Lors que la partie est enflée, la dou-
leur cesse le plus souuent, à cause
que la vertu expulsive a ietté l'hu-
meur du centre à la circonference,
c'est à dire du dedans au dehors : ce
qui nous appert en ceux qui ont vne
extreme douleur aux dents : lors
que le visage s'enfle, on voit subit la
douleur cesser. Après auoir ainsi vsé
de repercussifs, il faut venir aux reso-
lutifs et euacuatifs : car toute fluxion
arrêtée sur vne partie demande
vacuation. Et ne se faut esmerueiller
si on ne resoult tost la matiere conte-
nue aux ligamens, membranes, et
parties nerueuses, par-ce qu'elles

sont solides, et non aisées à resolution
comme sont les parties charneuses.

Exemple des resolutifs.

℥. Radicis bryoniæ, sigilli beatæ Mariæ
ana ℥. iiij.

Bul. in lixiuio, postea terantur et colen-
tur per cetaceum, addendo :

Far. hord. et fabarum ana ℥. j.
Olei camomill. ℥. iij.

Fiat cataplasma.

Autre.

℥. Farinæ hord. et lupinorum ana ℥. iij.
Sulphur. viui et salis comm. ana ℥. j.
Mellis communis ℥. v.
Pulu. aloës et myrrhæ ana ℥. ℞.
Aquæ vitæ ℥. j.

Et cum lixiuio fiat cataplasma.

Autre.

℥. Succu caulium rubrorum, aceti boni
ana ℥. iiij.
Far. hord. ℥. j. ℞.
Pulueris hermodactylorum ℥. ℞.
Vitellos ouorum numero iij.
Olei camomill. ℥. iij.
Crocii ℥. ij.

Autre.

℥. Radices et caules brassicæ, vre, et miscæ
cinerem cum axungia suilla et puluere
ireos, et fiat medicamentum.

Autre.

℥. Lactis vaccini lb. ij.
Miccæ panis albi quantum sufficit.
Bulliant simul addendo :
Pulueris subtilis florum camomillæ me-
liloti ana m. ℞.
Crocii ℥. j.
Vitellos ouorum numero iij.
Olei rosarum ℥. iij.
Butyri recentis ℥. j.
Terebenthinæ ℥. ij.

Fiat cataplas. ad formam pulvis satis liquidæ.

Or il faut noter que ce cataplasme est
propre à toutes douleurs de goutes,
soit au commencement, à l'accroisse-

ment, estat, ou en la fin et en toutes temperatures : et doit estre renouellé deux ou trois fois le iour. Le theriaque dissout en vin et appliqué sede grandement la douleur. On peut aussi vser d'emplastres, onguens, cerots et linimens.

Exemple d'emplastre.

℥. Gummi ammoniaci, bdellij, styracis ana ℥ ij.

Cum aceto et aqua vitæ dissolue, et adde :

Far. fœnug. ℥. ℞.

Olei camomill. et anethi ana ℥. ij.

Ceræ quantum suffi.

Fiat emplastrum molle.

Autre.

℥. Radicis bryoniæ et sigilli beatæ Mariæ ana ℥. v.

Bulliant in lixiuo complete, et colentur per cetaceum, addendo :

Olei camomillæ ℥. iiij.

Seui hircini ℥, iiij.

Ceræ nouæ quantum sufficit.

Fiat emplastrum molle.

Autre.

℥. Gummi ammoniaci, opopanacis, galbani ana ℥. ij.

Dissoluantur in aceto, postea colentur : et adde :

Olei liliorum, terebenth. Venet. ana ℥. j.

Picis naualis et ceræ nouæ quant. suff.

Fiat emplastrum molle.

Autre pour resoudre et appaiser les douleurs, et roborer les iointures.

℥. Succorum radicum enulæ campanæ et ebuli ana ℥. iiij.

Radicis althææ ℞. ℞.

Coquantur, et colentur per setaceum, addendo :

Flor. camomil. melilot. sambuci, roris-marini, et hyperici an. p. ij.

Nuces cupressi numero iiij.

Olei chamæmeli, aneti, hyperici, liliorum, et de spica ana ℥. ij.

Pinguedinis anatis, gallinæ, et anseris ana ℥. ℞.

Ranas virides viuas numero vj.

Catellos duos nuper natos.

Bulliant omnia simul in ℞ ij. ℞. vini odoriferi et vnâ aquæ vitæ ad consumptionem succorum et vini, ac ossium catellorum dissolutionem, et fortiter exprimantur : expressioni adde :

Terebenthinæ ℥ iiij.

Ceræ quantum sufficit.

Fiat emplastrum molle.

On peut vser pour mesme effet à resoudre des emplastres de Vigo, *oxycroceum, de mucilagibus, de meliloto*, et autres semblables : les meslant ensemble, et les liquefiant avec huiles et axonges resolutiues, diminuant ou augmentant leurs forces, comme on verra estre necessaire, et que le malle requerra.

Exemple d'onguent.

℥. Anserem pinguem, et imple catellis ij. de quibus deme cutem, viscera, caput et pedes.

Item accipe ranas numero x.

Colubros detracta cute in frustula dissectos numero iiij.

Mithridatij et theriacæ ana ℥ ℞.

Foliorum saluiæ, roris-marini, thymi, ruthæ, ana m. ℞.

Baccarum lauri et iuniperi concassarum ana ℥. j.

Pulueris nucis moscatæ, zinziberis, caryophyllorum, piperis ana ℥. j.

Et du degout soit fait onguent ou liniment avec cire ou terebenthine de Venise, y adioustant vn peu d'eau de vie. Tel onguent appaise à merueilles la douleur faite de cause froide.

Autre.

℥. Gummi pini et ladani, ana ℥ iiij.

Gummi elemi et picis naualis ana ℥. j. ℞.

Terebent. Venetæ claræ ℥. vj.

Olei chamamell et de lilio ana $\overline{3}$. iiij.

Vini rubri lb j.

Sem. aquæ vitæ et saluæ ana $\overline{5}$. vj.

Omnia simul dissoluantur lento igne, baculo semper agitando. Deinde adde :

Pulueris ireos Florentiæ, baccarum lauri et hermodactylorum ana $\overline{3}$. ij.

Semin. mastiches, myrrhæ et olibani ana $\overline{5}$. ij.

Farinæ fabarum $\overline{3}$. iiij.

Omnia simul incorporentur, et fiat vnguentum molle.

Autre.

℞. Muccaginis seminis fenugræci in aceto extractæ quantum volueris.

Cui mîsce :

Mellis quantum sufficit : coquantur simul, donec spissitudinem vnguenti acquirant.

Ces choses soient appliquées à la partie malade, et remuées si souuent qu'on verra estre besoin. Et pour mesme effet, à sçauoir, à appaiser la douleur et resoudre, on fera des fomentations.

Exemple.

℞. Fol. rutæ, saluæ, rorisari ana m. j.

Flor. camomil. melilot. ana. m. ℞.

Vini albi et lixiuïj sarment. ana lib. iiij.

Bul. omnia simul, fiat decoctio pro fotu.

Autre.

℞. Origani, saturciæ, calaminthæ, saluæ, rorisarin. florum. camomil. meliloti, lauand. hyperici, rosar. rub. absinth. ana m. j.

Bulliant cum aceto et vino : fiat decoct. pro fotu.

Ceste decoction est propre non seulement à la goutte froide, mais aussi à celle qui est chaude, pour ce qu'elle resout, astreint et robre la partie, et garde la defluxion.

Il faut bien prendre garde que les

medicamens des gouttes soient souuent changés : car l'un profite à vne heure, et nuit à l'autre. Que si la douleur et l'humeur estoient si opiniastres, que par les remedes susdits ils ne voulussent debusquer, alors faudra venir aux plus forts, suiuant la doctrine d'Hippocrates¹, qui dit, qu'aux extremes et rebelles maladies il faut vser de forts et violens remedes : comme ceux qui s'ensuiuent.

℞. Axung. gallinæ, olei laurini, et euphorbij ana ℞. j.

Olei mastiches, $\overline{3}$. j.

Pulu. euphorb. et pyrethri ana ℞. j.

Ou plus ou moins, selon l'intemperature qu'on connoistra estre en la partie. Ces choses soient meslées ensemble, et soit fait medicament, duquel on frottera la partie tous les iours. Ce remede est bon, car l'euphorbe et pyrethre eschauffent et subtilient, dissoluent et font resolution : l'huile et axonge amolissent, et l'huile de mastic par son astriction empesche la fluxion nouvelle.

Autre.

Prenez huile de regnard, en laquelle on aura fait bouïllir des vers de terre, et de la racine d'enule et bryonia : et avec vn peu de terebenthine et cire soit fait onguent.

Lequel amollit, attenne, et resout l'humeur froide qui est aux iointures.

Autre remede à ceste intention.

℞. Sem. sinapl puluerisati et acerrimo aceto dissoluti $\overline{3}$. iiij.

Mellis anacardini $\overline{3}$. ij.

Aquæ vitæ $\overline{3}$. j.

Salis com. ℞. ij.

¹ Hippocrates, *Apho. liu. 1.* — A. P.

Le tout soit meslé, et en soit appliqué sur la douleur.

Autre.

℥. Picis nigre ̄. iij.
Terebenthina Veneta ̄. iij.
Sulphu. viui subtiliter puluerisati ̄. j.
Euphorbij et pyrethri ana ̄. β.
Empla. oxycrocci ̄. iij.
Olei quant. suf.

Liquefiant simul, et fiat emplastrum, extendatur super alutam.

Et soit laissée l'espace de deux ou trois iours, si le malade sent allègement de sa douleur : sinon soit osté comme dessus est dit.

Pour ceste mesme intention, on peut appliquer sur la douleur des orties griesches, puis lauer le lieu d'eau sallée : pareillement la fiente de pigeons boullue assez longuement en vinaigre, duquel en soit fomentée la partie. Aussi le vesicatoire fait de leuain bien aigre, cantharides, staphisagre, et vn peu d'eau de vie, est souuerain remede pour vacuer la matiere coniointe. Car par tels vesicatoires sort vne certaine serosité et virulence, laquelle estant hors, s'ensuit allègement des douleurs. Or il ne se faut esmerueiller si ces remedes acres, corrosifs et vesicatifs, donnent allègement, et appaisent les douleurs causées de matiere froide et pituiteuse, non plus que les bains froids et humides à bonne et iuste raison profitent aux douleurs composées d'humours chauds et acres, pour ce qu'ils humectent et refroidissent. Car il y a des douleurs arthritiques qui ne peuvent iamais estre appaisées que par remedes plus grands que n'est l'inter-temperature : partant lesdits vesicatoires ne doiuent estre deietés, ven que les anciens ont commandé le fer

chaud et ardent, comme nous dirons cy après.

Christoffe l'André, en son Oecoïatrie, recommande la fiente de bœuf ou de vache, enucloppée de feuilles de choux ou de vigne, posée sus les cendres, et puis chaude appliquée sus la douleur ¹.

CHAPITRE XXI.

REMEDES LOCAUX POVR LA GOVTE DE MATIERE CHAUDE, PRINCIPALEMENT FAITE DE SANG.

Il faut vser de repercutifs au commencement, qui sont froids, secs et astringens, à fin de contrarier aux qualités du sang qui est chaud et humide, et ce après les choses uniuerselles.

Exemple des remedes repercutifs.

℥. Albumina ouor. numero iiij.
Lucci lactuca et solani ana ̄. j.
Aque rosarum ̄. ij.

Incorporentur simul, fiat linimentum.

Lequel sera renouelé souuent.

Autre.

Prenez de la farine d'orge, de lentilles, acacia, huile rosat et de myrtilles, vn peu de vinaigre : et de ce soit fait cataplasme.

Autre.

Prenez sumach, myrtilles, bol armeniac, de chacun demie dragme.
Acacia, escorce de grenades, balaustes, de chacun vne dragme.
Eau de plantain et de roses, de chacun trois onces.

¹ Cette dernière phrase a été ajoutée en 1579.

Huile rosat once et demie.

Vinaigre vne once.

Farine d'orge et de lentilles, de chacun tant qu'il en faudra.

Et soit fait cataplasme.

Lequel est fort excellent pour ar-
rester les fluxions phlegmoneuses et
erysipelateuses.

Autre.

Prenez mucilage de coings extrait en eau
rose, casse mondée, huile rosat et vi-
naigre, et de ce soit fait cataplasme.

Autre de semblable vertu.

Prenez deux ou trois poignées de feuilles de
vignes pilées verdes : lesquelles seront
faites boüillir en oxycrat d'eau de ma-
reschal, puis on y adioustera :

Vne once de sumach concassé :

Huile rosat, 2 onces :

Farine d'orge tant qu'il en faudra :

Et soit fait cataplasme, et soit appliqué sur
la partie.

Autre.

℞. Succu semperuui, hyoscyami et portu-
tulacæ ana ℥. iiij.

Corticum mali granati ℥. j. ℞.

Farinæ hordei ℥. v.

Vini austeri quantum sufficit.

Fiat cataplasma.

Telcataplasme est fort à louer, pour
ce que le vin et l'escorce de grenade as-
treignent, et les ius refroidissent, et
la farine aussi d'auantage espaisit et
forme le cataplasme.

Autre.

℞. Foliorum hyoscyami, acetosæ ana m. j.

Lesquelles seront enuveloppées dans du
papier, et cuites entre deux cendres, et
puis pistées avec deux onces d'vnguen-
tum populeum, ou rosat : et soient ap-
pliquées tiedes sur la partie.

Autre.

℞. Florum iusquiami lb. ij.

Ponantur in phiala vitreata, et reconde
in fimo equino donec putruerint : accipe
ex putredine ℥. ij. in qua dissolue olei
de iunipero ℥. ℞.

Fiat linimentum ad vsum.

Autre.

Prenez des citrouilles pistées, et soient ap-
pliquées dessus.

Autre.

℞. Mucaginis psyllij, cydoniorum, extractæ
in aqua rosarum et solani ana ℥. iiij.

Olei rosati omphacini ℥. j.

Vini granatorum ℥. j.

Vitellos ouorum cum albumine nu-
mero iij.

Camphoræ ℥. iiij.

Incorporentur simul, fiat linimentum.

Autre.

℞. Olei rosati omphacini ℥. iiij.

Albumina ouorum cum vitellis nu-
mero vj.

Succi plantaginis, lactucæ, et solani
ana ℥. j.

Farinæ hordei ℥. iij.

Incorporentur simul, fiat cataplasma.

Autre.

℞. Farinæ hordei et fabarum ana ℥. iij.

Olei rosati ℥. ij.

Oxycrati quantum sufficit.

Coquantur simul, fiat cataplasma.

Autre.

℞. Mucaginis seminis psyllij ℥. iiij.

Olei rosati ℥. ij.

Aceti ℥. j.

Vitellos ouorum numero iij.

Croci ℥. j.

Misce : fiat medicamentum.

Pline au vingt-deuxième liure es-
crit, qu'un iurisconsulte estant à voir
vanner son bled ayant les goutes aux
pieds, il se mit dans son bled par des-

sus les genoux, et s'y tint quelque temps, et par ce moyen sa douleur cessa¹.

Or il faut icy noter que quelques-fois la douleur ne se peut seder, à cause de la multitude du sang qui est deflué sur la partie, et partant le faut vacuer: ce que véritablement j'ay pratiqué, faisant ouverture de la veine plus apparente et proche de la douleur, et subit elle estoit cessée.

Il faut aussi noter qu'il ne faut vser trop des remedes repercussifs, de peur d'endurcir la matiere, qui puis après à grande difficulté pourroit estre resolue, et y auroit danger qu'elle ne fust conuertie en nœuds et pierres gypsées: et partant on y prendra garde. Et après l'vsage des repercussifs, il faut appliquer des resolutifs, qui seront cy après declarés, à fin de resoudre l'humeur qui pourroit estre demeuré en la iointure.

CHAPITRE XXII.

REMEDES TOPIQUES POVR L'HUMEUR CHOLERIQUE.

Les remedes locaux doiuent estre froids et humides, à fin de contrarier aux deux qualités de la cholere, qui est chaude et seiche.

Exemple des remedes repercussifs pour la cholere.

Comme fucilles de solanum, portulaca, semperuium, hyoseyamus, papauer, acetosa, plantago, aqua frigida :

et autres semblables, desqueis on fait plusieurs compositions.

¹ Telles gouttes estoient chaudes. — A. P.

Exemple.

℞. Succī hyoseyami, semperuiui, lactucana $\bar{\text{v}}$ ij.

Farinæ hordei $\bar{\text{v}}$. j.

Olei rosati $\bar{\text{v}}$. ij.

Agitando simul fiat medicamentum.

Et soit renouellé souuent: tel remede sede grandement l'inflammation.

Autre.

Le cerueau de porc, broyé avec amydon, ou farine d'orge et huile rosat, est vn remede singulier: pareillement les mauues cuites en eau, broyées et pilées, et appliquées dessus, sedent grandement la douleur.

Autre.

℞. Mucaginis psyllij extractæ in aqua solani vel rosarum $\bar{\text{v}}$. ij.

Farinæ hord. $\bar{\text{v}}$. j.

Aceti quantum sufficit.

Fiat linimentum.

Autre.

℞. Vnguenti rosati Mesuæ et popul. ana $\bar{\text{v}}$. iij.

Succī melonum $\bar{\text{v}}$. ij.

Albumina ouorum numero iij.

Misceantur simul: et soit fait comme dessus.

Parcillement vne esponge imbue en oxyerat, et vn peu espreinte, fait le semblable.

Autre.

Prenez fucilles de choux rouges deux poignées, euittes en eau et vinaigre, puis broyées, y adiustant trois moyeuës d'œufs, huile rosat trois onces, farine d'orge tant qu'il suffira: et soit fait cataplasme.

On peut aussi prendre le suc cru des choux et des hiebles, roses pistées, huile rosat, et farine d'orge tant qu'il

suffit : et soit fait cataplasme. En hyuer qu'on ne peut trouuer des herbes recentes, en lieu d'icelles on prendra de l'onguent de Galien refrigerant, avec du populeum.

Onguent repercussif fort excellent.

℞. Cerae albæ. ʒ. j.

Croci ʒ. j.

Opij ʒ. iiij.

O'ei rosati quant. sufficit.

Macerentur opium et crocusin aceto, deinde terantur et incorporentur cum cera et oleo : fiat ceratum.

Lequel sera estendu sur du linge, et appliqué dessus le lieu dolent et aux parties voisines, et renouuellé souvent. Or veritablement ce remede est à louer, à cause qu'il y entre du vinaigre, lequel resoult et seiche grandement, et ouure les porosités de la partie, et fait penetrer la vertu des autres ingrediens qui dissipent l'acrimonie du virus arthritique, et partant sede les douleurs : ce qu'on a veu à plusieurs.

Autres prennent grenouilles toutes viues, et les fendent par le ventre, et les appliquent sur le lieu douloureux.

Autres ont trouué que l'eau muqueuse des limaçons rouges sede grandement la douleur et inflammation. Il faut prendre cinquante ou soixante limaçons rouges, et les mettre dans vn pot de cuire, et les saupoudrer de sel commun, et les laisser par l'espace d'vn iour entier : puis on les coulera par vne estamine, et d'icelle coulature on en trempera des linges, lesquels seront appliqués sur le mal, et renouuellés souvent. Et faut icy noter que s'il y auoit grande inflammation, on fera bouillir les limaçons en vinaigre et eau rose. Cedit

remede est fort excellent, ainsi que j'ay plusieurs fois experimenté. Et mesme m'a confirmé monsieur de Longemeau, gentil-homme d'honneur, et digne de foy, lequel ayant esté malade et tourmenté d'vne sciattique l'espace de six mois, pour la guarison de laquelle il auoit fait plusieurs remedes, tant vniuersels que particuliers, sans luy rien profiter : en fin reçeut par cedit moyen guarison, en vsant par l'espace de sept ou huit iours ¹.

Pareillement les pommes de citrons ou oranges cuittes en vinaigre, puis pistées avec vn peu de farine d'orge ou de féues, et appliquées dessus.

Autre.

℞. Pomorum coctorum in lacte lb. j.

Butiri ʒ. j.

Vitellos ij. ouorum.

Aceti ʒ. j.

Fiat cataplasma.

Aucuns prennent vn fromage frais escremé, battu avec huile rosat et farine d'orge : il reprime l'inflammation et sede la douleur. Autres prennent de la casse recentemente mondée, et la meslent avec jus de cougourde ou melon. Autres prennent des fucilles de choux et d'hiebles, ou d'ache, ou les trois ensemble broyées avec vn peu de vinaigre, et les appliquent sur le lieu dolent. Les autres prennent de la semence de lin vne once, et en tirent mucilage avec biere : puis y adioustent huile rosat et farine d'orge, et en font cataplasmes. Autres prennent huile de pauot avec de la chair de citrouille pilés ensemble, et l'appliquent sur la partie dolente.

¹ Cette histoire de M. de Longemeau a été intercalée ici en 1579.

Autre remede, par lequel a esté quari vn homme en Gasconque, en la ville de Basas, qui auoit esté affligé de la gouste fort long-temps, avec les plus estranges douleurs qu'on scauroit excogiter: et n'a senti depuis aucune douleur.

Prends vne tuille festiere grande, forte et espaisse, et la fais chauffer iusques à ce que elle soit deuenue rouge, laquelle tu mettras dans vne autre tuille pareille en grandeur, toute froide, de crainte que le linge du lit où sera le malade ne se brusle. Puis tu rempliras la susdite tuille chaude de fueilles d'hibles, en telle quantité que la partie malade y puisse estre posée, et demeurer dedans sans se brusler. Le malade en endurera la chaleur et sueur l'espace d'vne heure ou plus s'il peut, r'adioustant Cerechef des hibles, après que les premieres seront desseichées, changeant aussi de tuille reschauffée, si la premiere ne te semble assez chaude. Ces choses faites, la partie sera essuyée avec vn linge: et continueras lesdites estuues douze ou quinze iours le matin, l'estomach estant à jeun: et après la partie sera ointe du liniment suivant, estant vn peu chauffé:

℞. Succī ebuli lb. j. β.

Olei communis lb. j.

Misceantur simul et ponantur in vase fictiī, cuius orificiū sit strictum admodum, et cum luto bene obturatum: postea bulliant in duplici vase cum vino ad medias diluto, per spaciū decem vel duodecim horarum: refrigerentur et seruentur vsui, addendo vinctonis tempore guttas aliquot aquæ vitæ.

Inungi poterit bis aut ter in die, longe à pastu.

Pareillement les racines et fueilles d'hibles cuites en eau, pistées, et appliquées sur la douleur, la sedent.

Semblablement l'huile d'hibles extraite en quinte-essence, est singuliere pour seder les douleurs.

Or si la douleur estoit si rebelle qu'elle ne peust estre sedée par les remedes susdits, et qu'elle fust intolerable, avec vne tres-grande chaleur et ferueur en la partie, tellement que les esprits fussent resouts et les forces abbatues, et que le malade tombast en syncope: il faut alors vser de remedes narcotiques et stupefactifs, combien que par iceux la temperature de la partie soit dissolue, et la chaleur naturelle diminuée, voire esteinte, si on en vsoit trop longuement: neantmoins ils doiuent plustost estre appliqués, que de permettre que tout le corps perisse de douleur intolerable. Leur vertu est de grandement refrigerer et seicher, et d'hebeter le sentiment de la partie: et qui plus est, ils espaisissent et incrassent les humeurs subtils, acres et mordicans, comme est l'humour cholérique. Si la matiere estoit crasse et impacte en la partie, alors les faut eiter, ou pour le moins en vser avec grande discretion, de peur d'induire stupeur.

Exemple d'un medicament narcotique.

℞. Mice panis secalini parum cocti in lacte
℥. ij.

Vitellos ouor. numero ij.

Opij ʒ. j.

Succorum solani, hyoseyami, mandragora, portulacæ, semperuiui, ana ʒ. j.

Le tout soit meslé ensemble, et en soit appliqué dessus, et renouellé souuent.

Autre.

Prenez fueilles de iusquiame, ciguë, ozelle, de chacune vne poignée.

Lesquelles seront bouillies en oxyerat, puis

pilées et broyées avec moyeux d'œufs crus : huile rosat, deux onces : farine d'orge, tant qu'il suffira : et soit fait cataplasme, lequel sera appliqué sur la douleur, et sera continué insques à ce que l'inflammation soit cessée.

Ce remede est fort approuvé, et duquel l'ay vsé souuent avec bonne issue.

Autre.

℞. Opij ʒ. iij.
Camphoræ ʒ. ʒ.
Olei nenupharis ʒ. j.
Lactis ʒ. ij.
Vnguenti rosati descriptione Galeni ʒ. iij.
Incorporentur simul in mortario.

Et de ce en soit appliqué sur la partie.

Outre plus, l'eau froide appliquée et iettée goutte à goutte sur la partie, est narcotique et stupefactiue¹, comme dit Hippocrates, Aphoris. 25. de la sect. 5 : adioustant icelle, pour vne autre raison, estre fort propre en toute espece de goutte, scauoir, empeschant par sa vertu repercussiue que les humeurs n'affluent d'auantage sur la partie.

Autre.

Prenez pommes de mandragore cuittes en lait, puis pilées et appliquées dessus.

Autre.

Prenez feuilles de insquiamé, ciguë, pourpié, laictues cuittes en lait, et soient pistées et appliquées dessus.

Et qui voudra que ces remedes soient plus froids, il ne les faudra cuire, mais les appliquer tous crus.

Or subit que la douleur et ferueur

¹ La phrase s'arrêtait là en 1575; le reste est une addition de 1579.

sera esteinte et cessée, il faut desister de tels remedes, et roborer et fortifier la partie avec remedes chauds et resolutifs. Car autrement y auroit danger qu'elle ne fust rendue debile et intemperée : ou que puis après elle fust suiette à toutes fluxions¹. Parquoy pour la fortifier, il faut vser de decoctions failes d'herbes resolutiues, et autres choses descrites cy deuant, ou autres qui s'ensuiuent.

℞. Gummi ammoniaci, bdellij ana ʒ. j.
Dissoluantur in aceto, et passentur per setaceum, addendo :
Styracis liquidæ, farinae fœnugræci ana ʒ. ʒ.
Pulueris ireos ʒ. iij.
Olei camomillæ ʒ. ij.
Pulueris pyrethri ʒ. ij.

Cum cera, fiat emplastrum molle.

Autre.

℞. Radicum enulæ, ebuli, altheæ ana lb. ʒ.
Seminis lini, fœnugræci ana ʒ. ij.
Fieuum pinguium numero xxij.
Coquantur completè, et passentur per setaceum, addendo :
Pulueris euphorbij ʒ. ij.
In olei camomill. anet. rutæ, ana ʒ. iij.
Medullæ cerui ʒ. iij.

Fiat cataplasma.

Nous auons par cy deuant fait mention de plusieurs autres resolutifs, desquels le chirurgien se pourra aider selon qu'il connoistra estre besoin : et se gardera de trop resoudre et seicher, de peur de consumer l'humour subtil, delaisant le gros endurci et putrescé dont se pourroient faire des tophes et nœuds, ainsi qu'il se peut faire aussi par l'indeuë application des repercussifs.

¹ Annotation aux ieunes Chirurgiens digne d'estre obseruée. — A. P.

Le ne veux encore laisser en arriere que les anciens ont fort loüé les bains faits d'eau douce, en laquelle on fera bouïllir herbes refrigerantes : et sont profitables estans administrés principalement trois heures apées vn leger past : car après la viande, le bain a plus grand pouuoir de corriger les intemperatures bilieuses, et principalement à ceux qui sont gresles et de rare texture, par-ce qu'ils humectent l'habitude du corps, et euacuent l'humeur cholérique par insensible transpiration : d'autant que les conduits sont ouuerts et dilatés par le bain, et les humeurs liquifiés. Après le bain, il faut oindre tout le corps d'eau et d'huile d'oliue, à fin d'humecter et garder que la chaleur naturelle ne s'exhale : et les faut continuer iusques à ce que le chirurgien verra estre necessaire. Aussi faut noter que les viandes de gros suc, comme bœuf, pieds de mouton, ris, et leurs semblables, leur sont meilleures que les delicates (pourueu que le malade les digere bien) pour-ce qu'ils incrascent le sang bilieux, dont il n'est si facile à defluer aux iointures.

CHAPITRE XXIII.

DES AIDES DE LA DOVLEVR FAITE D'INTEMPERVRE SANS MATIERE.

Il y a des douleurs aux iointures qui se font d'intemperature sans matiere, ce qui n'aduient pas souuent : toutesfois ie l'ay experimenté sur moyesme il y a enuiron de dix à douze ans ¹.

Estant en hyuer en mon estude, vn

vent coulis me donna sur la hanche senestre, lequel ie ne sentoïis alors, à cause que la vertu imaginatiue estoit occupée à l'estude : puis me voulant leuer, il me fut impossible de me pouuoir soustenir debout : et auoïis vn sentiment de douleur si extreme et intolerable, qu'il me seroit impossible la descrire, sans aucune apparence d'intemperature, ny de tumeur au sens de la veuë. Lors forcee me fut me faire mettre dedans le lit : et considerant que le froid (qui est du tout ennemy des parties nerueuses¹) estoit cause de ma douleur, me fis appliquer plusieurs linges chauds dessus : et neantmoins qu'ils fussent fort chauds, ie ne sentoïis qu'à peine la chaleur sur l'endroit de ma douleur, tant estoit l'intemperature grande : et és autres parties voisines ie la sentoïis si bien qu'elle me brusloit, iusques à me faire leuer des vessies. D'auantage ie fis appliquer des sachets remplis d'auoine et de mil fricassés ensemble, et imbus de vin vermeil : pareillement autres fois y faisois appliquer vessies de bœuf, dans lesquelles y auoit de la decoction d'herbes resolutiues, et n'estoient qu'à demy pleines, à fin qu'elles adherassent mieux sur le lieu de la douleur. Autres fois y faisois appliquer vne escuelle de bois creuse, presque remplie de cendres chaudes, et par dessus de la sauge, rosmarin et rue vn peu pistés : puis ladite escuelle estoit couuerte et enuoloppée d'vn linge, sur lequel on iettoit eau de vie, de laquelle sortoit vne vapeur humide qui donnoit grand allegement à ma douleur. Autres fois y faisois appliquer la mie d'vn gros pain tout recentemente tiré du four, arrousée d'eau de vie et

¹ Je rappelle que ce texte est de 1575.

¹Hippocrates, *Aph.* 13. *liu.* 5. — A. P.

enueuillée dans vne seruiette : semblablement me faisois appliquer aux pieds des bouteilles de terre remplies d'eau bouillante, à fin que l'intemperature fust plus amplement corrigée, d'autant que la chaleur de ce remede peut se communiquer au cerueau, pour la rectitude des nerfs. Ceste extreme douleur me dura environ vingt quatre heures, et fut cessée par les remedes susdits¹.

Il y a encore vne autre espece d'humeur excrementitieux, lequel pour estre de substance fort deliée et subtile, ne se peut voir à l'œil, qui s'appelle *fuligineux*, à cause qu'il est semblable au noir qui s'engendre de la fumée d'une lampe, lequel estant accompagné de serosité virulente, passe partout, faisant des extremes douleurs, tantost à vne partie, tantost à l'autre, ne demandant qu'à sortir : parant luy faut ouvrir la porte en quelque sorte que ce soit, ou par application de ventouses et cornets, et scarifications, ou par vesicatoires et cauterés.

CHAPITRE XXIV.

CE QV'IL FAVT FAIRE, LA DOVLEUR
CESSÉE DES GOVTES.

La douleur estant appaisée, il faut roborer et fortifier les iointures. Or ce mot de roborer se doit non seulement entendre à vser des astringens et desiccatifs, mais aussi contrarier à l'indisposition delaissée à la partie. Comme s'il y a quelque humeur superflu, il faut resoudre : et s'il y a

¹ Cette histoire faisait tout le chapitre en 1575; le paragraphe suivant a été ajouté en 1579.

quelque seicheresse, il faut humecter et relascher : et au contraire, si les iointures estoient trop lubriques et relaxées (comme souuent aduient aux podagres, desquels la goutte a esté faite de matiere pituiteuse), alors faut vser de remedes desiccatifs et fort astringens : et ainsi des autres intemperatures, comme nous auons dit cy dessus.

Outre plus faut entendre que les podagres après auoir perdu leur douleur (laquelle commence tantost sous le talon, et quelquesfois sous la cauité du pied), neantmoins demeurent long temps sans pouuoir marcher qu'à grand peine : à cause que les nerfs et tendons qui sont en grand nombre aux pieds, sont imbus et arrouvés d'un humeur pituiteux, et par ce moyen ont esté relaxés, de sorte qu'ils sont demeurés amollis comme vn parchemin mouillé, qui fait que le pauvre podagre ne peut cheminer, et luy semble qu'il marche sur des espines. Et pour le faire cheminer, il faut necessairement consumer l'humeur conioint et delaissé aux parties nerveuses : qui se fera avec fomentations, cataplasmes et emplastres astringens et desiccatifs, comme ceux qui s'ensuiuent.

Pour la fomentation, on vsera de celle qui est escrite cy dessus, au chapitre de la roboration des iointures : pour la preservation, augmentant la quantité de l'alum et du sel, adioustant du soulfre vif en pareille quantité : puis on vsera de cest emplastre :

℞. Massæ emplastris contra rupturam ℥. iiij.
Terebenth. ℥. ij.
Pulu. rosarum rubr. nucum cupressi,
gallarum, granorum myrthi, et foliorum eiusdem, thu. mastic. caryophyl.
ana ℥. j.

Malaxentur omnia simul manibus inunctis oleo myrthino et mastichino, et fiat emplastrum extensum supra alutam debitæ magnitudinis et latitudinis.

Et soit apposé sur les pieds tant dessus que dessous : puis faut auoir vne chausse de cuir de chien conroyé, laquelle soit lassée bien proprement sur toute la iambe. Or cest emplastre est fort vtile, d'autant qu'il fortifie les nerfs et consume l'humeur imbu en iceux, et empesche la fluxion : et la chausse de cuir de chien conserue la chaleur naturelle : et par-ce qu'elle comprime et serre, elle empesche aussi la fluxion de se faire sur les pieds.

CHAPITRE XXV.

DES TOPHES OV NOEVDS QVI VIENNENT
AUX IOINTVRES DES GOVTEÛX.

En aucuns gouteux s'engendrent des nœuds aux iointures, appellés des anciens *tophi*, ou *nodi*, ou *tuberosités* : lesquels sont faits par congestion d'une pituite crasse, visqueuse, crue et indigeste, accompagnée d'un humeur bilieux, acre et chaud : lesquels conioints et delaissés en la partie (pour l'imbecillité d'icelle) ne peuvent estre résouts : et aussi pour la douleur du virus arthritique, il se fait vne autre augmentation de chaleur estrange et adulte, qui consume et resout la partie la plus subtile de l'humeur, et le gros et terrestre demeure et s'endurcit, et se conuertit en matiere gypsetuse et pierreuse, comme craye : et par consequent sont engendrés des nœuds et pierres, ainsi qu'on voit se faire en

la vessie. Pareillement les nœuds se font quelquesfois pour indeuë application des medicamens repercussifs et resolutifs, d'autant que par les repercussifs les humeurs s'espaisissent et congelent, et par les resolutifs le plus subtil se resout, et le reste se tourne en pierre. Parquoy le Chirurgien qui sera appelé pour curer les defluxions, se doit bien garder de trop longuement vser de remedes repercussifs, resolutifs et desiccatifs.

Les medicamens qui doivent amollir ont vne chaleur moderée et doiuent mediocrement humecter, pour liquefier l'humeur conioint et attaché en la partie comme l'eau tiede. Aussi on pourra faire bouillir des herbes emollientes, ou en lieu d'icelles la decoction de trippes, pieds et testes de veau ou de mouton, et autres semblables. Et après auoir deüement fomenté, on vsera de ce médicament :

℞. Axungie humanæ, anseris et gallinæ,
medullæ ceruinæ ana ʒ. ij.
Terebenthinæ Venetæ ʒ. j.
Aquæ vitæ parum.
Cere quantum sufficit.

Fiat vnguentum molle.

Aprés auoir quelque temps vsé de ce médicament, on vsera de cestuy-cy :

℞. Rad. altheæ, lilio. bryoniæ, lapathi acuti
ana ʒ. iiij.
Coquant. completé et passentur per setaceum : adde :

Gum. ammon. bdellij, galba. opopana.
in aceto diss. ana ʒ. j.
Medullæ ceruinæ ana ʒ. j. ℞.

Incorporentur simul, et applicentur parti affectæ.

Autre.

- ℞. Olei lilii. et amygd. dulcium, medul.
cruris cerui ana $\overline{3}$. ij. ℞.
Macaginis seminis lini, althææ, et fo-
negr. ana $\overline{3}$. j.
Cerae quant. suff.

Fiat ceratum.

Autre.

- ℞. Emplast. de Vigo cum mercurio et cerati
de æzipo humida descriptione Phila-
grij. ana $\overline{3}$. ij.

Malaxentur simul cum oleo lilii.

Fiat massa.

Autre.

- ℞. Gum. ammon. opopa. galb. bdellij, dis-
solutorum in aceto ana $\overline{3}$. ij.

Panno lineo collatis adde :

- Pulueris sulphu. nitri, sinapi, pyrethri
ana $\overline{3}$. ℞.
Styracis liquidæ. axungia hum. ana $\overline{3}$. j.
Resinæ pini, tereb. Vene. ana $\overline{3}$. ℞.
Cerae quantum suff.

Fiat ceratum molle.

Et entre tous autres cestuy-cy est fort approuvé des anciens, pour rompre le cuir et faire fondre les nodosités putrefiées ¹, et nommément de Gal. liu. 10. *des simples* 7. et d'Auicenne fen. 22. liu. 3. traité 2. chap. 21.

- ℞. Pedes porcello. bene salsos num. iij.

Et veterem pernam cum illis coque, addendo sub finem :

- Rad. alth. bryon. lapath. acuti ana $\overline{3}$. iij.
Axung. taur. et medullæ ceruinæ ana $\overline{3}$. j.

Et cum easco putrefacto, fiat emplast. satis molle ad vsum.

Autre bien excellent ².

- ℞. Casei acris et putrefacti $\overline{3}$. iij.

- Pul. sulph. vini, euphorbij et pyrethr.
ana $\overline{3}$. iij.

¹ La phrase finissait ici en 1575; les deux citations suivantes sont de 1579.

² Cette formule a été également ajoutée

Communis veteris pernae et pedum porcello. salitorum quod suff.

Ad incorporandum ducantur in mortario, et fiat empla. ad vsum.

Autre.

- ℞. Spumæ nitri $\overline{3}$. vj.

Terebent. $\overline{3}$. ij.Olei veteris $\overline{3}$. viij.

Lixiij quo lana pileorum lauantur, et cerae quantum sufficit.

Fiat ceratum satis molle.

Et après l'usage des remollitifs, on fera vne euaporation avec la pierre pyrite, ou de moulin, ou d'vne brique bien chaude, et sur icelle sera ietté de bon vinaigre et eau de vie : car telle vapeur dissout, subtilie, incise et rompt la matiere grumeuse, gypseuse et endurcie, et fait souuent ouuerture au cuir. Et ne se faut esmerveiller si tels remedes rompent le cuir, attendu que le plus souuent en tel cas la peau s'ouure d'elle mesme sans nulle incision : et pour le dire en vn mot, les remedes qui sont propres à curer les scirrhes, sont bons pour amollir les nodus. Mais il faut entendre que lors qu'il y a matiere cuniointe et ja conuertie en pierre par vne autre fluxion, quelquesfois se suppure, et est necessaire de faire ouuerture pour vacuer l'humour superflu contenu en la partie, lequel humour est laicieux : puis la substance gypseuse qui fait les nodosités, fort dure comme plastre : et après estre sortie, il faut curer l'vlcere et mettre

en 1579, et outre le titre fastueux que l'auteur lui donnait alors, il a appelé de nouveau l'attention sur son efficacité par cette note marginale en 1585 :

Excellent médicament sur tous pour les nodosités, auquel entre vieil jambon et vieil fromage.

l'emplastre de *gratia dei*, et autres que le Chirurgien verra estre necessaires.

CHAPITRE XXVI.

DES VENTOSITÉS QUI LE PLUS SOUVENT SONT TROUVÉES AVEC LES GOVTES, ET DE LEURS REMÈDES.

Parmy les humeurs accompagnés du virus qui fait la goutte, souuentefois est trouuée grande quantité de ventosités, principalement és grandes iointures, comme à la hanche et aux genouils, qui font quelquesfois sortir les os de leur propre lieu. Et sont conueus estre en la partie, en ce que le malade sent grande douleur tensiue, sans pesanteur: et lors qu'on presse dessus du doigt, il n'y demeure point de cauité, comme aux œdemes: mais l'esprit flatueux repousse et se releue en haut, comme qui presseroit vne balle remplie de vent: ioint aussi que la partie ne peut faire son action, à cause que les vents remplissent les espaces vuides et empeschent le mouvement de se pouuoir faire. Or aucuns ieunes Chirurgiens meltans leurs doigts dessus, en esleuant l'un et pressant l'autre, sentent la ventosité s'esleuer entre leurs doigts, comme vne inondation de pus ja fait en vne aposteme, et y ayant fait ouuerture, icelle faite n'ont apperceu sortir aucune matiere: et partant ont esté deceus, et causes de grands accidens, comme augmentation de douleur et fluxion d'humeurs, qui ont fait desboëter les os hors de leurs iointures, et les malades sont demeurez à iamais claudicans. Et pour ces causes, ie conseille aux gouteux, en tel cas,

d'appeller pour leur aide des Chirurgiens experimentés.

On voit peu souuent telles ventosités sans qu'elles soient accompagnées de quelqueumeur pituiteux, lequel n'est trop cru ny visqueux. D'auantage ces ventosités demeurent longuement sans pouuoir estre resolues, à cause de l'intemperature froide que fait la matiere venteuse, et des membranes et ligamens qui lient les iointures, lesquelles sont denses et dures, et par consequent leurs pores sont serrés, de façon qu'à grande difficulté les matieres ne se peuuent euaporer ny sortir hors.

Or pour la curation, il conuient pour consumer les ventosités vser de fomentations resolutiues, carminatiues, discutiues et dessiccatiues: ausquelles auront bouilli fenouil, anis, rue, camomille, melilot, sauge, rosmarin, origan, calamenthe, marubium, et leurs semblables, cuittes avec vin et lexiue, et vn peu de vinaigre rosat et du sel commun. Et après la fomentation on appliquera ce liniment qui s'ensuit:

℞. Olei camomillæ, anethi, rutæ, laurini, ana ʒ. ij.

Et cum cera alba fiat linimentum, addendo aque vitæ parum.

D'auantage, après ce liniment on appliquera ce cataplasme:

℞. Florum camomillæ, meliloti, anethi, rosarum rubrarum pulueris. ana m. j.

Foliorum maluarum et absinthij ana m. ʒ.

Furfuris m. j.

Bulliant omnia cum lixiuo et vino rubro: deinde pistentur cum medulla panis et farina fabarum quantum sufficit: fiat cataplasma, addendo olei rosati et myrtini ana ʒ. ij.

Aucuns ont loué pour telle disposition ce remede pour tarir la ventosité :

℞. Axung. suilla ℥. iij.
Calcis viar̄ ℥. j. β.

Ces choses soient battues en vn mortier, et appliquées dessus.

Autre.

℞. Stercoris capriui cocti cum vino et aceto ana lb. β.
Terebenthina Veneta, et mellis communis ana ℥. ij.
Aquæ vitæ ℥. β.
Pulueris rad. ireos Florentia, sabinæ ana ℥. iij.
Olei ruta et anethi ana ℥. j.
Farina fabarum quantum sufficit.

Fiat cataplasma ad formam pultis.

Il faut appliquer des compresses trempées (et espreintes) en oxycrat, auquel on aura fait boüillir absinthe, origan, camomille, melilot, rue, sel commun, y adioustant eau de vie : et sera la partie liée et serrée le plus qu'il sera possible, et que le malade le pourra endurer. Et sur la fin pour roborer la partie, on appliquera dessus de la lexieue faite de cendre de chesne et de sarment : en laquelle on aura fait boüillir sel, sulphre, alum de roche, en serrant et liant la partie, comme dessus, avec compresses trempées en icelle lexieue. Or s'il y auoit grande douleur, alors faudroit laisser la propre cure pour suruenir aux accidens, en frottant la partie de quelque huile carminatiue, avec laine à tout le suif, et autres remedes qu'on verra estre necessaires.

CHAPITRE XXVII.

DE LA SCIATIQUE.

Maintenant il nous reste à traiter de la goutte sciatique, laquelle sur toutes (comme i'ay dit au prognostic) emporte le prix pour estre la plus douloureuse: et cause grands et extremes accidens, à raison de la iointure qui est plus profonde que les autres, et que le plus souuent l'humeur estant en grande abondance et pituiteux, froid, gros et visqueux, difficilement le peut-on faire debusquer de la partie. Et vient le plus souuent après vne longue maladie, d'vn humeur malin, lequel deliurant les parties d'où il est venu, cause vne extreme douleur, non seulement à la iointure de la hanche, mais encore plus profondément dedans les muscles de la fesse, aux aisnes, genoux, et iusques à l'extremité des orteils, et quelquesfois aux vertebres des lombes, qui donne grand tourment au malade : lequel pense (et aussi les Medecins et Chirurgiens) estre vne colique venteuse ou pierreuse, ce que n'est pas. Mais la cause pourquoy on sent si extremes douleurs, est à raison des nerfs qui viennent des vertebres des lombes, et de ceux de l'os sacrum, qui descendent et se disseminent aux muscles de la cuisse et de la jambe, iusques à l'extremité des orteils: ce que i'ay amplement monstré en l'anatomie.

Le plus souuent on n'y apperçoit aucune tumeur ny rougeur, ny autre intemperature à la venë: par-ce qu'au cuir de ceste partie y a peu de veines superficielles, et que l'humeur y est fiché fort profondément, et ne se

monstre à la superficie. Aussi au contraire, nous voyons quelquesfois qu'à raison de l'extreme douleur, il se fait si grand amas d'humeurs et ventosités, qu'ils emplissent la cavité de la boëtte, et relaxent si fort le ligament interieur et les extérieurs, qu'ils chassent l'os du tout hors de sa cavité. Et s'il y demeure long temps, il ne faut esperer qu'il puisse estre iamais reduit, et qu'il se tienne en sa place, à cause que l'humeur a occupé le lieu et cavité de la teste de l'os femoris, et aussi que les bords de la boëtte (qui sont cartilagineux) se sont estressis, et les ligamens relaxés et allongés : dont s'ensuiuent plusieurs accidens pernicieux, comme claudication perpetuelle, amaigrissement de toute la cuisse et de la iambe : par-ceque l'os n'est en son lieu naturel, presse les muscles, veines, arteres et nerfs, et y manque le mouuement : au moyen de quoy les esprits estans ainsi comprimés et arrestés, ne peuuent reluire aux parties inferieures, et par consequent se tabefient et deuient en emaciation, c'est à dire, amaigrissement, non seulement de toute la cuisse et de la iambe, mais quelquesfois aussi de tout le corps, avec vne fiëure hecticque, qui meïne le malade à la mort. Parquoy faut que les Medecins et Chirurgiens qui seront appellés en telle disposition, ayent grand esgard à ne laisser aduenir tels accidens, et qu'ils vsent de remedes forts et vigoureux, lors qu'il en sera besoin, comme nous dirons cy après.

CHAPITRE XXVIII.

CYRE DE LA SCIATIQUE.

En la goute sciatique, combien que communément elle soit faite de pituite crasse, toutesfois si le corps du malade abonde en sang, et qu'il soit fort et de temperature sanguine, il faut faire la saignée : car par icelle il se fait egale vacuation des humeurs : et partant la fluxion ne sera si prompte à courir sur la partie.

Le vous puis asseurer que n'ay iamais trouué plus present remede à seder la douleur causée d'inflammation phlegmoneuse que la saignée, premierement faite de la veine basilique au bras qui est du costé malade, comme j'ay dit cy deuant (à fin de faire renulsion) : et après (pour descharger et vacuer la matiere coniointe) de saigner la veine sciatique, qui est sur la malleole extérieure du pied, scauoir est, si la douleur occupe plus ceste partie : et si elle est plus grande au dedans, faut ouvrir la veine saphene, qui est sur la malleole interne : et faut tirer du sang selon qu'on verra estre necessaire. Et à ce faire ie conseille au ieune Chirurgien qu'il appelle le Medecin, à fin qu'il soit present lors qu'on tirera le sang : et où le cas aduendroit qu'il ne s'y peust trouuer, et qu'il ordonnast tirer trois pallettes, plus ou moins, de sang des veines sciatique et saphene, il pourroit faillir à la quantité du sang : à cause que pour saigner telles veines aux pieds, il les faut mettre en eau chaude, et le sang se meslant en l'eau, on ne peut bien obseruer la quantité : si ce n'est qu'en faisant mettre le pied du patient de-

dans le vaisseau auquel sera l'eau, il fera vne marque à la hauteur de l'eau, puis il adiousterà deux ou trois pallettes d'autre eau, plus ou moins, selon qu'aura ordonné le medecin, et fera de rechef vne autre marque audit vaisseau : puis retirera la quantité de l'eau proportionnée du sang qu'il faudra tirer, et ainsi il ne pourra faillir à tirer plus ou moins la quantité du sang qu'aura ordonné le Medecin ¹.

Pareillement les clysteres forts et aigus sont vtils, pourueu qu'il n'y ait rien qui les empeschast, comme seroient vlcères aux intestins et hemorrhoides.

Exemple d'un clystere.

℞. Rad. acori ʒ. ij.

Centaurij, rutæ, saluïæ, rorismarini, calamenthi, origani, pulegij, ana m. ʒ.

Stachados Arabicæ, florum chamæmeli, meliloti, anethi ana p. j.

Seminis anisi, fœniculi ana ʒ. ʒ.

Fiat decoctio ad lb. j. in colatura dissolue :

Hiere, diaphœnici ana ʒ. ʒ.

Mellis anthosati, et sacchari rubri an. ʒ. j.

Olei liliorum ʒ. iij.

Fiat clyster.

Lequel il faudra accommoder au temperament, aage, et au temps, selon la prudence du Medecin.

Aussi les purgations vigoureuses, comme les pilules d'hermodactes, fetides, arthritiques, assajeret pour les pituiteux, et autres cy de dessus mentionnées. L'electuaire de *dissartami* purge l'humeur cholérique et pitui-

¹ *Subtile observation de l'Auteur.* — A. P.

Nous avons trouvé plus haut, dans ce même livre, la manière d'établir les cautères; voici maintenant un procédé fort ingénieux pour la saignée du pied, qui est resté dans l'oubli, sans doute parce que personne n'était tenté de l'aller chercher là.

teux. Les vomissemens frequens (si le malade le peut faire commodément) font euacuation non seulement des humeurs, mais aussi reuulsion d'iceux, comme nous auons dit par cy deuant. Les bains et sucurs sont semblablement bons. Aussi la decoction de gaiac ou de salseparille, et en vser tant et si peu qu'on verra estre necessaire. Et si on connoist qu'il y ait chaleur, on frottera la partie d'*oxyrhodinum*, qui est mixtion d'huile rosat et de vinaigre, principalement quand la douleur est profonde. Car le vinaigre, à cause de sa tenuité penetrant iusques au profond, fait voye à l'huile, laquelle de son naturel appaise les douleurs. Aussi on pourra vser d'autres repercutifs, si en connoist estre besoin : et après on appliquera remedes qui attirent et resoluent, lesquels ne seront nullement appliqués que premierement on n'ait fait vacuation vniuerselle, de peur qu'on n'attirast trop d'humeur à la partie, et qu'il ne fust rendu visqueux et espais.

Donc après les choses vniuerselles, pour attirer l'humeur du profond à la superficie, on vsera de l'emplastre fait de poix et d'euphorbe et de soulfre, fait ainsi ¹ :

℞. Picis nautalis lb. j.

Sulphuris vini subtiliter puluerisati ʒ. ij

Euphorbij puluerisati ʒ. ij.

Lardi ʒ. ʒ.

Fiat emplastrum secundum artem, et extendatur super alutam.

¹ Dans l'édition de 1575, on lisait : *de l'emplastre de poix et de soufpre cy dessus mentionné, ou vn emplastre d'ammoniac, etc.* — En 1579, il s'aperçut sans doute qu'il n'auait point donné la formule de cet emplâtre, et il corrigea : *de l'emplastre fait de poix et de soufpre (desquelles choses il faut vser avec*

Dont il faut vser avec prudence, de peur qu'il n'y suruienne inflammation. Ou vn emplastre d'ammoniae, euphorbe, terebenthine, propolis, galbanum, bdellium, opopaux, et semblablement d'huile de sauge, rosmarin, de pyrethre et autres semblables, extraite par quinte-essence : lesquelles sont bien plus à louer que les autres, d'autant que d'icelles les vertus sont plus pures, et leur action plus prompte sans comparaison que celles qui ne sont tirées par quinte-essence, par-ce que elles sont de ténue et subtile substance, et penetrent fort profondement, et resoluent et robovent les parties nerveuses.

Semblablement on fera desfontations d'herbes discutientes et resolutives, comme racines et fueilles d'hièbles, ireos, graine de laurier, genéure, semence de fenugrec, anis, fenouil, sauge, rosmarin, camomille, melilot, fueilles de sureau, et leurs semblables : et les faut faire cuire en vin et en huile, et de ce soit faite fontation.

Aussi ceste emplastre est fort louée des anciens pour resoudre et seder la douleur. avec ce qu'elle attire les espines et os pourris¹.

- ℞. Seminis viticæ mundatæ, spumæ boracis, salis ammoniaci, radicis aristolochiæ rotundæ, colocynthidos, terebent. Venetæ ana. ʒ x.
Fenugr. piperis longi, xylobalsami, thuris, myrrhæ, adipis caprilli, gummi pini ana ʒ. v.
Cera lb. ʒ.
Laetis ficus siluestris ʒ. iij. ʒ.

prudence de peur qu'il n'y suruienne inflammation). et enfin il en donna la formule en 1585.

¹ *Auicenne louè cest emplastre. — A. P.*

Il faut liquéfier les choses seiches avec quantité suffisante d'huile de lis et bon vin, et le tout incorporé ensemble, soit fait emplastre, et en soit appliqué dessus l'os ischion.

Autre.

- ℞. Sinapi aceto acerrimo dissoluti ʒ. ij.
Fermenti acris ʒ. ʒ.
Pulueris hermodactylorum ʒ. ij.
Mellis communis ʒ. iij.
Terebenthinæ ʒ. iiij.
Olei laur. et de spica ana ʒ. ij.
Farinæ fenugraci. ʒ. j. ʒ.
Terræ formicarum cum ouis lb. j.
Foliorum lauri, saluiæ, rutæ, rorismarini ana m. ʒ.
Vermium terrestrium præparatorum lb. ʒ.

La terre de fourmis, et leurs œufs, et les vers, cuiront à part, avec les herbes bachelées avec vin blanc, puis coulées, et en icelle coulature on adioustera les autres choses selon l'art : et de ce soit appliqué sur l'os ischion, comme dessus.

Autre.

- ℞. Radicis enulæ campanæ, sigilli Salomonis, bryoniæ, bismalæ ana ʒ. ij.
Coquantur completè et pistentur, et passentur per setaceum, addendo :
Farinæ fenugraci et bordei ana ʒ. j.
Olei liliorum et camomillæ ana ʒ. ij.
Terebenth. ʒ. iiij.
Cera quantum sufficit.
Fiat cataplasma.

Il resout et appaise la douleur, et attire la matiere du profond à la superficie.

Autre.

- ℞. Radicis sigilli beatæ Mariæ ʒ. vj.
Emplastri diachylonis albi ʒ. iiij.
Croci dissoluti in aqua vitæ ʒ. ij.

Terebenthinæ ʒ. j.

Olei de spica nardi quantum sufficit.

Fiat emplastrum, applicetur super alutam calide.

J'ay appliqué plusieurs fois de la seule racine de *sigillum beatae Mariae* en rouëlles sur toute la hanche, qui a sedé tost la douleur causée de matiere froide.

Autre.

ʒ. Cerae citrinae et terebenthinae abietis ana ʒ. ij.

Fundantur simul in vase duplici, et ubi refrigerint, adde :

Pulveris hermodactylorum ʒ. ʒ.

Florum camomilla, iridis Florentiae ana ʒ. iij.

Spicae nardi, florum thymi ana ʒ. ij.

Interioris cinnamomi electi et seminis nasturtij ana ʒ. ij.

Croci ʒ. iij.

Malaxentur simul manibus axungia porci veteris non salita unctis, et fiat massa emplastri.

Et si par ces remedes on ne peut seder la douleur, alors faut venir aux plus forts, comme appliquer dessus grandes ventouses avec grande flamme pour attirer l'humeur du profond à la superficie : puis appliquer vesicatoires, à fin que l'on fasse vacuation manifeste de l'humeur contenue à la partie.

Exemple d'un vesicatoire.

ʒ. Cantharidum, quibus detractae sunt ala ʒ. ij.

Staphidis agriae ʒ. iij.

Sinapi ʒ. j. ʒ.

Fermenti accerrimi ʒ. ʒ.

Ces choses soient incorporées ensemble, et soit fait vesicatoire.

Autre.

Prenez l'interieur de l'escorce de viorne,

le poids de deux escus, et appliquez au dessous de la douleur.

Les ulceres faites par les vessies seront tenues longuement ouvertes, à fin de vacuer et tirer l'humeur conioint en la partie. Si la cuisse tombe en atrophie, on y procedera en la maniere qu'auons déclaré, traitant des accidens des fractures et luxations.

Et si pour tous ces remedes le pauvre gouteux ne trouue allegement de son mal, il faut venir à l'extreme remedes par le commandement d'Hippocrates¹, qui dit, que ceux qui sont affligés de douleur diurne en l'ischion, la cuisse se luxe, et deuiennent tabides, et clochent à perpetuité, si on ne les cauterise. Aussi Celse² commande qu'on ulcere la peau aux vieilles douleurs sciaticques en trois ou quatre lieux, avec cauferes : car toutes telles douleurs, quand elles sont enuicillies, à grande peine peuvent estre guaries sans brusleures : et on a veu plusieurs qui ont recouuert santé après l'application de cauteris. Parquoy pour seder l'extreme douleur, et prohiber les accidens predits, on appliquera trois ou quatre cauteris actuels ou potentiels autour de la jointure de l'ischion, les faisans profiler en la chair l'espaisseur d'un doigt, (plus ou moins, selon que le malade sera gras ou maigre) se donnant garde de toucher les nerfs. Et pour bien faire, le chirurgien doit tenir les ulceres longuement ouvertes, à fin de donner issue à la matiere coniointe qui a esté de long tems retenue en la partie affectée, qui se fera par le moyen de petites boulettes d'or ou d'argent, gentiane, ou de cire

¹ Hippocrates, *Aph.* 60. liu. 6. — A. P.

² Celse liu. 4. — A. P.

fondue avec poudre de vitriol ou de mercure, ou d'autre matiere cathetrique ¹.

Or les cauterés profitent pareillement à cause qu'eschauffans la partie, aussi ils eschauffent et dissoluent les humeurs froids, et subtilient les gros et visqueux, et les attirent dehors pour estre enacués par les excremens que jettent les vlcères: et aussi que les ligamens se resserrent par les cicatrices, et la partie affectée demeure puis après fortifiée ².

Annotation au ieune chirurgien: c'est qu'il faut faire flechir et estendre la cuisse malade de celui qui aura vne sciatique, de quelque cause que ce soit, de peur que le ligament cartilagineux qui lie les os ensemble ne s'enfle au dedans de la jointure, et que les os ne se conioignent ensemble, et se face vn anchilosis.

CHAPITRE XXIX.

DE LA GOVTE GRAMPE.

La goutte grampe est vne espece de conuulsion, faite d'vne matiere flatulente, par le moyen de laquelle souuentesfois le col, les bras et iambes sont par vne grande force re-

¹ Voyez pour ces boulettes la note de la page 227.

² Le chapitre se terminait là en 1575 et en 1579: l'annotation qui suit est une addition de 1585.

tirées, ou estendues, causant vne extreme douleur, non toutesfois de longue durée.

La cause d'vn tel mal est vne vapeur crasse et lente, qui est entre les membranes des muscles: qui vient plustost de nuit que de iour, à raison que la chaleur naturelle et esprits se retirent au centre du corps, qui fait que la matiere flatulente s'esleue et fait tension aux parties, où s'introduit la goutte grampe. Aussi quelquesfois vient à ceux qui nagent en eau froide, qui les fait noyer, pour l'impotence qu'ils ont, ne pouuans nager, demeurans immobiles, parce que par la frigidité de l'eau le cuir est espaisi et retrait, et les pores clos, de sorte qu'il ne se peut faire euaporation de ladite matiere flatulente, mais au contraire elle s'augmente par l'eau froide. Ceux qui sont addonnés à yurongnerie, oisiveté et paresse, pour les crudités qu'ils amassent, sont le plus souuent esprits de ceste maladie.

Pour la cure, faut tenir bon regime, et trauailler moderément, et roborer les parties où tel mal aduient, qui se fera par frictions longues, avec linges chauds et eau de vie en laquelle on aura infusé feuilles de sauge, rosmarin, thym, sarriette, lauande, clous de giroffes, gingembre, ou autres semblables discutiens et resolutifs. Et pour seder la douleur, lors que la goutte grampe occupe quelque partie, promptement elle sera apaisée par friction, ou par extension, ou flexion, ou par cheminer.

LE VINGT-DEUXIÈME LIVRE,

TRAITANT

DE LA PETITE VEROLLE, ROUGEOLLE,

ET VERS DES PETITS ENFANS, ET DE LA LÈPRE ¹.

CHAPITRE I.

DES CAUSES DE LA PETITE VEROLLE,
ET ROUGEOLLE.

Pour ce que la petite verolle et rougeolle sont comme les postes, heurats, et messagers de la peste, pro-

¹ Ce livre avait paru pour la première fois dans le *Traité de la peste, petite verolle et rougeolle*, de 1568; l'histoire de la petite verolle, de la rougeole et des vers comprenait au chapitre 51 au 54 inclusivement, et l'histoire de la lèpre du 56 au 62 et dernier du livre. C'était donc comme un simple appendice au traité *de la Peste*; aussi l'auteur commençait en ces termes le premier chapitre :

« Pour ce que nous avons auparavant déclaré que la petite verolle et la rougeolle sont comme les postes, etc. »

Et tout en retranchant quelques mots, l'auteur a encore laissé subsister dans le premier paragraphe du livre actuel des traces trop manifestes de la place qu'il lui avait primitivement donnée. C'est en 1575, dans la première édition des Oeuvres complètes, que ce livre fut séparé de celui de la peste,

venant aussi du vice de l'air, et de la corruption des humeurs : outre-plus qu'en la peste s'engendrent des vers à plusieurs, il m'a semblé bon d'en écrire icy quelque chose, à fin que par ce traité le ieune chirurgien soit plus amplement et parfaitement instruit en ceste maladie pestilente ².

et placé avant lui, entre celui de *la grosse Verolle* et celui des *Morsures et Piqueures veneneuses*. Il se composait alors de 11 chapitres, qui en firent 12 en 1579 par la division du deuxième ; et deux autres ont été ajoutés en 1585. Je ne parle pas d'un long article sur *les vers*, placé en 1579 à la suite du troisième chapitre, et que j'ai renvoyé au livre des *Monstres*, d'où il avait été en partie tiré. J'ai d'ailleurs exposé dans mon introduction quelle avait été pour Paré l'occasion de ce livre, ou du moins de la première partie. Voyez tome I^{er}, page ccxxxi.

² A la suite de ce premier paragraphe, on lisait dans les éditions de 1568 et 1575 :

« Et en ceste petite addition ie confesse auoir imité en plusieurs endroits ce que maistre Simon de Vallambert, homme prudemment versé aux bonnes lettres, Medecin de monseigneur le duc d'Alençon et de madame la

Donc pour commencer à la description de la petite verolle et rougeolle : ce sont petites pustules et taches qui apparoissent à la superficie du cuir, faites de sang impur et autres humeurs vicieux, iettés par la force de la vertu expulsive. Les anciens tiennent qu'elles sont engendrées de quelque reste du sang menstruel, duquel l'enfant ayant esté nourri au ventre de la mere, en retient encore apres quelque portion et malignité : laquelle en grand chaud ou saison australe venant à s'exciter et bouillonner avec tout le reste de la masse sanguinaire, s'expand, et se monstre par l'habitude de tout le corps. Qu'il soit vray, on voit peu de personnes qui ne l'ayent vne fois en leur vie : et mesme elles peuvent venir aux grands ainsi qu'aux petits enfans, d'une grande ferueur et ebullition de sang, et autres humeurs vicieux, et aussi par contagion de l'air pestiferé : dequoy l'experience journalle nous fait foy.

Or la verolle differe de la rougeolle, ainsi que la bosse du charbon : d'autant que la verolle est faite de matiere plus crasse et visqueuse, sçavoir sanguine et pituiteuse, que la rougeolle, qui se fait d'une matiere plus chaude et plus subtile¹, sçavoir bilieuse : parquoy la rougeolle ne laisse pour marque de soy sinon taches comme de pulces par tout le corps, autres fois rouges, autres fois verdes ou noi-

duchesse de Sauoye, a escrit en son liure de la maniere de nourrir et gouverner les enfans, ce que ie croy qu'il ne trouuera pas mauuais, attendu que ie l'ay faict pour l'utilité publique. »

Peut-être est-il à regretter, pour la probité scientifique de notre auteur, qu'il ait effacé ce modeste aveu à partir de l'édition de 1579.

¹ Le reste de cette phrase a été ajouté en 1575.

res : mais la verolle s'esleue en pustule pointue et blanchissante, argument de meslange de pituite avec sang. D'auantage, la verolle est plus esleuée en pointe : au contraire la rougeolle ne sort gueres hors du cuir, mais est plus large : toutesfois au commencement que l'une et l'autre sortent, comme du premier, second, et tiers iour, il est difficile de les distinguer l'une de l'autre, par ce qu'elles sont en leur commencement presque semblables : et depuis le second ou tiers ou quart iour, la verolle croist et se blanchit avant qu'elle vienne en crouste : au contraire, la rougeolle demeure rouge à la superficie du cuir, et ne croist point en tumeur. D'auantage la verolle pique et fait demangeaison, et la rougeolle ne pique et ne demange point : parce que l'humeur n'est pas si acre ny mordicant, ou par ce qu'estant plus subtil il s'exhale plus aisément. Les malades ont vne grande sternutation lors qu'elles veulent sortir, à cause que les vapeurs putrides montent des parties inferieures au cerueau. Outreplus ils ont fièvre continue, avec douleur tres-grande au dos, prurit et demangeaison au nez, aussi douleur et pesanteur de teste avec vertigine, comme si tout tournoit, defaillance de cœur, nausée et vomissemens, mal de gorge, la voix enrouée, douleur de poitrine, courte haleine, avec grand battement de cœur. D'auantage, ils ont les yeux flamboyans, lassitude de tout le corps, vrines rouges et troubles, resueries : toustes lesquelles choses, ou la plus grande part d'icelles, aduient au commencement de la verolle et rougeolle.

Quant au presage que l'on peut faire de ces deux maladies si sembla-

bles d'origine, on peut assurément dire que en telles il y a vne qualité tellement veneneuse et contagieuse, que mesme avec les humeurs et parties charneuses elles rongent et gastent les os, comme fait la grosse verolle : ce que ie n'ay pas veu seulement en l'année 1568¹, mais plusieurs autres fois par le discours de l'aage qu'il a pleu à Dieu me donner iusques à present.

Et pour vous en donner vn notable exemple, i'ay bien voulu descrire cestuy-cy (qui est l'vn des plus esmerueillables que l'on scauroit voir) d'vne petite fille aagée de quatre à cinq ans, fille de Claude Piqué, relieur de liures du roy, demeurant rue Saint-Iacques à Paris, laquelle ayant esté malade de petite verolle enuiron vn mois, et Nature n'ayant peu surmonter la poison, luy suruindrent apostemes sur le sternon et aux jointures des espauls, dont la matiere virulente rongea et separa entierement tous les os du sternon, et les epiphyses des os adiutoires, avec bonne portion de la teste de l'omoplate : ce que n'ay veu seul, ains avec moy monsieur Myron, à present Conseiller, et premier Medecin du Roy, Docteur, Regent de la Faculté de Medecine de Paris², et Iean Doreau, chirurgien de M. le comte de Bryane : en la presence desquels i'ay veu et anatomisé la dite fille, en laquelle ay trouué ce que i'ay dit cy dessus.

¹ Edition de 1568 : *ceste année 1568.*

² Edition de 1568 : *Monsieur maistre Marc Myron, Medecin ordinaire du Roy et Docteur à Paris: maistre François Rasse des Neux, chirurgien audit lieu, et Jean Doreau, etc.* — Dans l'édition de 1575, *monsieur Myron* était déjà décoré de ses titres nouveaux, et *maistre des Neux* suivait toujours. Le nom de ce dernier a été rayé du texte en 1579.

Rolin Marie, marchand lunetier demeurant pres le Palais, me fit apporter sa fille aagée de quatre ans deux mois, qui auoit eu tout le corps couuert de pustules de la petite verolle, ayant les os des bras et iambes apostumés, pourris et fracturés, accompagnée de fièvre ardente. Ie ne luy voulus aucunement toucher : le lendemain deceda¹.

On voit aussi à plusieurs grande portion de genciues carieuses et pourries, avec grande feteur : telle corruption se fait de vapeurs putredineuses qui s'esleuent des parties interieures à la bouche : et meurent presque tous, quelque diligence qu'on leur sçache faire.

On voit d'auantage par la dissection des corps qui en sont morts, que lesdites maladies laissent le plus souuent vne merueilleuse intemperature aux parties du dedans, comme au foye, à la rate, et aux intestins, dont s'ensuit à plusieurs hydrôpisie, phthisie, enroüëure de voix, courte haleine, flux de ventre, avec vlcères aux intestins, et par consequent la mort², selon que ces pustules ont rauagé par ces parties interieures de mesme furie que l'on les voit asseoir sur la peau. Et quant aux parties externes, elles laissent non seulement deformité, principalement au visage, à cause des pustules et vlcères, qui passant la superficie du cuir ont profondé en la chair, desquelles sont demeurées des laides cicatrices : mais aussi quelquesfois elles gastent et font perdre le mouuement des

¹ Cette courte observation, de même que le paragraphe qui vient après, sont des additions de 1585.

² La phrase s'arrêtait là en 1568; elle a été complétée en 1575.

iointures, et principalement des coudes, poignets, genoux, et du pied. Aucuns en ont du tout perdu la veüe, ainsi qu'a fait le seigneur de Guiménay, et vne infinité d'autres : aussi quelques vns ont perdu l'oüye, autres le fleurir, par excroissance de chair suruenue aux conduits tant des oreilles que du nez, après les pustules sorties. comme elles font aussi en tous les endroits du corps, tant par dehors que par dedans (ainsi que nous auons démontré par cy deuant) lesquels empeschent les conduits des oreilles et du nez. Bref, ie puis dire que toutes les apostemes qui aduiennent aux petits enfans ayans eu la verolle ou rougeolle, desquelles ils n'auront pas esté purgés à suffisance pour la decharge de nature, tiennent de la malignité et venenosité de l'humeur qui fait lesdites maladies, et partant sont fort malaisées à guarir. Et pour le dire en vn mot, la petite verolle et rougeolle n'estans pas bien purgées, causent d'aussi diuers et fascheux accidens que fait la grosse verolle ¹.

CHAPITRE II.

DE LA CURE DE LA PETITE VEROLLE ET ROUGEOLLE.

La cure d'icelles sera diuersifiée selon que l'humeur participera de la peste, ou n'aura aucune communication avec icelle. Car si elles sont pestilentes, et aux enfans qui encore tetent, on fera vser à la nour-

rice de choses qui contrarient au venin, comme nous dirons en la cure de l'enfant pestiferé, à fin d'empescher que le venin n'aille saisir le cœur. Et faut tenir l'enfant en chambre chaude, où le vent n'entre point, et l'envelopper de drap d'escarlate¹, ou d'autre drap rouge, c'est à dire, en faire les custodes et couverture de son liet, auquel on le fera tenir, le courant mediocrement, iusques à ce que la verolle ou rougeolle soit sortie du tout. Aussi faut que la nourrice mange en ses potages, pourpié, lactuc, vinette, eichorée, bourrache, et qu'on y mette vn noüet d'orge-mondé. Elle cuitera du tout les viandes chaudes, comme saleures, pastisseries, espiceries, et le vin, s'il n'estoit bien trempé d'eau, de peur de rendre son sang trop chaud, qui eschaufferoit d'auantage celuy de l'enfant : parquoy en lieu d'iceluy, elle boira ptisane enuite avec raisins et racine de vinette. Et faut qu'elle prenne les medicamens en lieu de l'enfant, comme si elle mesme auoit ceste maladie : et partant on luy ordonnera son regime et maniere de viure, et medecines qui soient en quantité conuenables et proportionnées à elle, et en qualité propres à l'enfant, à fin de rendre le lait medicamenteux : car il prend necessairement la vertu et nature de ce que la nourrice a pris, ainsi que nous auons prouué par cy deuant : et partant le lait d'icelle supplée au defaut des remedes qu'il deuroit prendre luy mesme par dedans : et pour le dire en vn mot, elle tiendra le regime qu'on

¹ Gaddesden, au xiv^e siècle, avait donné un conseil tout semblable pour le fils du roi d'Angleterre. Voyez mon Introduction, page LIII.

¹ Les éditions de 1568 et 1575 ajoutaient ici : *et mesmes aucunes fois la lepre*. Cela a été effacé en 1579.

a accoustumé de tenir aux fièvres pestilentes.

Il ne faut donner bouillie à l'enfant, ou on luy en donnera en bien petite quantité. Et s'il est sevré et ja grandelet, il n'ysera pareillement de chair, iusques à ce que la fièvre soit passée et grandement diminuée, et que la verolle soit du tout sortie: mais il mangera orge mondé fort liquide, ou laict d'amandes, ou potage de poulets cuits avec les herbes susdites, panade, gelée, coulis, pruneaux et raisins de Damas.

Pour son boire, vsera de ptisane faite avec orge mondé, racines de dent de chien et de vinette, vn noüet des quatre semences froides, pruneaux et raisins de Damas, avec poudre d'yuoire et de corne de cerf: et avec icelle entre les repas on pourra mesler du syrop violat, et non rosat, ny autre astringent, de peur d'arrester l'humeur, et l'empescher de sortir hors.

Le dormir de l'enfant doit estre moderé et non trop profond. de peur de retirer les matieres au centre du corps et augmenter la chaleur de la fièvre.

Il ne faut purger ny saigner (s'il n'y auoit grande plénitude, ou quelque complication de maladie, comme vne pleuresie, ophthalmie, squinancie, et autres semblables) si ce n'est en la declinaison, ou bien le premier ou second iour au plus tard de la maladie, de peur d'interrompre le cours de nature: mais on se contentera de donner quelque clystere, ou bouillon de mauues, violettes de Mars, bourrache, ou ius de pruneaux, et raisins au matin. Et aux enfans plus grandelets, quelque bolus de casse, pour amollir le ventre, et aider Nature à ietter hors les humeurs

pourris et corrompus qui causent la verolle ou rougeolle: ce qui se fait volontiers au troisième ou quatrième iour, plus ou moins, selon la disposition du corps et l'humeur préparé à sortir hors, ou selon l'air ambiens. Et alors faut prouoquer la sueur par remedes qui ouurent les pores, et subtilient les humeurs. et les facent sortir par sueur, de peur que la matiere virulente ne demeure au dedans du corps, et soit cause de la mort des malades.

Ce que j'ay veu depuis peu de temps en ça¹ avec maistre Richard Hubert, Chirurgien iuré à Paris, en deux filles, l'une aagée de quatre ans, l'autre de dix-sept: ausquelles après leur mort auons trouué les parties interieures toutes couuertes de boutons crousteux, et tous semblables à ceux qui sont au dehors.

Or s'il aduenoit que le sang sortist par le nez, ne faut penser que la matiere de la petite verolle se puisse tousiours parfaitement euacuer par iceluy: car j'ay veu souuentefois qu'au quatrième ou cinquième iour suruenoit grand flux de sang par le nez aux malades, et toutesfois pour ceste vacuation la verolle ne laissoit à sortir en grande abondance, tellement que leur corps en estoit tout couuert. Et pour ce ne faut arrester ledit flux, s'il n'estoit trop impetueux, et qu'on conneüst les forces abbatues, à quoy alors on procedera comme nous dirons².

Et pour retourner à la sueur, pour la prouoquer sera vtile la potion faite de decoction de gues seiches, lentil-

¹ Je rappelle que ceci est le texte de 1568.

² L'édition de 1568 portait: *comme nous auons dit au chap. 28.* Voyez ci-devant la note 1 de la page 256.

les escorcées, semence de citron, de fenail, d'ache, persil, et les racines de reglisse, et leurs semblables, avec raisins de Damas et dactes.

Or que telles choses soient bien propres à faire sortir la verolle et rougeolle, il appert par ce que la decoction seule de figes prouoque grandement la sueur, aussi elle adoucit et absterge doucement. Les semences de fenail et autres mentionnées, ouurent les pores pour donner issue aux humeurs: les lentilles empeschent que la gorge et autres parties internes ne soient esprises de boutons de la verolle, pour ce qu'elles ont vne astriction benigne, et seruent aussi pour engarder le flux de ventre: on les y met escorcées, par ce que l'escorce est trop astringente: les dactes y sont mises pour roborer l'estomach: la semence de citron, pour defendre le cœur: et la reglisse pour adoucir la gorge, et empescher l'enrouëure, joint aussi qu'elle aide à prouoquer la sueur. Et de ces simples on fait des doses grandes ou petites, selon la qualité et force des malades, et la vehemence de la maladie et ses accidens.

La sueur sera prouoquée loing du repas, tant par choses interieures qu'exterieures. Et faut enuelopper l'enfant en vn linceul mouillé en la susdite decoction chaudement, et exprimé bien fort: ce qui se peut bien faire non seulement aux enfans, mais aussi aux grands. D'auantage la decoction de millet, figes et raisins avec sucre, prouoque la sueur: outre plus on peut appliquer aux parties exterieures vessies, ou esponges, ou cailloux chauds. Aussi est bon esuentiller le visage pendant que le malade sue, avec vn esuentoir, à fin de corroborer la chaleur naturelle,

et engarder que le malade ne tombe en defaillance de cœur par la chaleur et sueur: ce faisant la vertu est mieux conseruée, et par consequent les superfluités sortent mieux par les pores du cuir, et par le cracher et moucher. Pareillement on fera sentir au malade vinaigre et eau rose, avec vn peu de camphre et autres senteurs qui ont vertu de rafraischir: ce qui sert encore pour defendre le dedans du nez de la verolle.

CHAPITRE III.

QUELLES PARTIES FAUT PRESERVER DE LA VEROLLE ¹.

Entre les parties du corps qui sont fort suiettes à estre gastées et perdues de ladite verolle, les yeux, le nez, la gorge, les poulmons et intestins y sont fort enclins, dont quelquesfois la mort s'ensuit: parquoy il y faut remedier ².

Et premierement, pour subuenir aux yeux qu'ils ne soient gastés: au commencement on doit mettre autour des paupieres eau rose, verjus, avec vn peu de camphre, ou faire vne decoction de sumach, berberis, escorce de grenades, aloé avec vn peu de saffran. Le jus de grenades aigres est bon à ceste intention: aussi on peut mettre souuent dedans les yeux, des blancs d'œufs et eau de rose battus ensemble: pareillement du laict de femme et eau de rose autant d'vn que

¹ Ce chapitre était confondu avec le précédent dans les premières éditions; il n'en a été séparé qu'en 1579.

² La première édition posthume ajoutait ici: *tant que possible sera*. J'ai cru devoir préférer le texte de toutes les éditions faites du vivant de l'auteur.

d'autre, et les renoueller souuent. Et pour le dire en vn mot, les choses froides et qui repoussent, sont bonnes : neantmoins si on voit les yeux fort tumefiés et rouges, il ne faut vser de simples repercussifs, mais ils seront meslés avec choses abstersiues, et qui ayent faculté de corroborer la veuë, comme l'eau d'euphrase, fenoi, et autres semblables. Et lors qu'il y a inflammation ou rougeur, il ne faut que le malade voye grande clarté ny choses rouges, de peur d'augmenter la douleur et inflammation. Et quand la verolle est en son estat, qui est son plus grand mal, et qu'il y a grande chaleur et rougeur aux yeux, adonc on doit vser de remedes desiccatifs et resolutifs doux et benigns, et ayans vertu de roborer la veuë, comme sont aloë, tuthie, anti-moine laués, eau de fenoi, d'euphrase et de roses.

Pour defendre le nez, on doit faire sentir au malade vinaigre et eau rose avec vn peu de camphre, ou verjus et vinaigre, et en mouïller souuent le nez avec vn mouchoir : et aux parties superieures on doit appliquer des remedes repercussifs cy dessus mentionnés.

Pour defendre la gorge, et que la respiration ne soit empeschée, on fera des gargarismes d'oxycrat ou de vin de grenades aigres, et en conuient mascher, et tenir des grains souuent en la bouche : ou des noüets faits de psyllium, de coings, et autres choses froides et astringentes.

Quant est des poulmons, pour les defendre et empescher la courte haleine, le malade vsra souuent de syrops de iuiubes, ou violat, ou rosat, ou de pauot blanc, ou de grenades, ou de nenuphar, et autres semblables.

Et quand la verolle et rougeolle

sont du tout sorties dehors, il ne faut tant tenir la chambre close, ny si chaude comme on faisoit : ains alors quant à la verolle, la faut suppurer, puis l'ouuir, la desseicher, et faire tomber les croustes. Mais la rougeolle ne se suppure point, on la fait resoudre et seicher seulement. On suppure la verolle avec beurre frais, ou avec vne fomentation faite de figues, racines de guymaue, oignons de lis, semence de lin, et leurs semblables. Et quand les grains de verolle sont meurs, on les doit couper avec ciseaux, ou autrement ouuir avec vne aiguille d'or ou d'argent¹, de peur que la bouë et sanie ne face erosion à la chair de dessous, et que puis après n'y demeurent des petites fossettes et cicatrices caues, qui est chose laide, principalement en la face. Or après qu'elles sont ouuertes, il les conuient desseicher, puis les faire tomber, qui se fera avec onguent rosat, auquel on adioustera ceruse, litharge, aloës subtilement puluerisé avec vn peu de saffran : ce qui non seulement desseiche, mais aussi aide nature à engendrer chair. Et pour ce on peut dissoudre de la farine d'orge et de lupins deslayées avec eau rose, et avec vn linge bien delié on en oint les parties malades. Aucuns les gressent de coëgne de lard vn peu bouïllie avec eau et vin, puis respandent dessus de la farine d'orge, ou de lupins, ou toutes les deux ensemble : les autres prennent du miel venant de la ruche, avec farine d'orge, et oignent les boutons pour les seicher et faire tomber : et quand ils sont du tout seichés, pour les auancer de se separer, ils mettent de l'huile rosat ou

¹ Ces mots : *ouuir avec vne aiguille d'or ou d'argent*, ont été intercalés ici en 1575.

violat, ou d'amandes douces tiede ou de la cresse.

Après que la verolle est sortie, il survient vn grand prurit et demangeaison, et par se trop gratter quelquesfois aduiennent grandes escorchures et vlcères, par ce que le gratter est cause de faire attraction à la partie, et y causer vlcères, dont les cicatrices sont puis après laides, et la face difforme : parquoy, si c'est vn enfant qui soit malade, il luy faudra lier les mains, et fomentier les lieux du prurit de la decoction de guymauues, orge, lupins et sel. Et quand le cuir est escorché, il y faut appliquer de l'onguent dit album Rhasiscamphré, y adiostant vn peu d'aloës en poudre et de cinabre, ou de dessiccatif rouge, ou autres semblables remedes.

Que si la verolle s'est iettée aux yeux, nonobstant quelque defense qu'on ait peu faire, premierement il faut defendre la grande clarté et la veuë des choses rouges, et y appliquer collyres, les diuersifiant selon la diuersité des accidens. Et faut bien auoir esgard à la grande tumeur et inflammation qui y survient quelquesfois : comme l'on voit à plusieurs enfans le mal estre si grand, qu'ils perdent la veuë, et mesme à aucuns les yeux se creuent et sortent du tout hors de la teste : à quoy le Chirurgien pouruoyra, et y remediera tant qu'il luy sera possible.

Pareillement s'il survient des grains de verolle dedans le nez, qui deuiennent en croustes et vlcères, on y appliquera remedes propres, les y adaptant avec des tentes de linge ou de cotton.

Aussi le plus souuent en la bouche et au gosier y viennent escorchures, avec enrouëure de voix, et grande difficulté d'aualer les viandes : et

pour y remedier, il la conuient gargariser avec eau d'orge et de plantain, ou de cerfeuil, ausquelles on dissoudra du syrop rosat et diamorum : aussi le malade tiendra souuent en la bouche sucre rosat, ou diatragacanth froid, ou pilules blanches, sucre candi, alphenic, et diaireos.

Et quant aux cicatrices ou marques qui demeurent au cuir, pour les oster il faut auoir esgard en quelle partie elles sont : car si c'est au visage, et qu'il y ait grande tuberosité, il les conuient couper avec ciseaux, ce que l'ay souuentesfois fait : aussi on y appliquera de l'onguent citrin recentemente fait, ou de la pommade, ou ce liniment.

℞. Amyli triticei et amygdalarum excorticatarum ana ʒ. j. ʒ.

Gummi tragacanthi ʒ. ʒ.

Seminis melonum, fabarum siccarum excorticatarum, far. hord. ana ʒ. iij.

Puluerisentur omnia subtiliter, deinde incorporentur cum aqua rosacea, et fiat linimentum.

Duquel en faut oindre la face avec vne plume, et le laisser toute la nuit : et le lendemain la lauer avec eau de son de froment. Le laict virginal y est pareillement propre. La gresse d'oye, ou de canard, ou de poulaille, est propre pour lenir et adoucir l'asperité du cuir, comme l'huile de lis. Le sang de lieure tout chaud, appliqué souuent, est souuerain pour remplir les cauités et faire le cuir egal, et corrige la noirceur qui demeure és cicatrices : pour cest effect aussi vne coëgne de lard chaude est propre, frottant d'icelle la partie. Pareillement l'eau distillée de fleurs de féues et de racine de lis est singuliere pour effacer et polir les cicatrices : aussi l'eau distillée de racines de cannes et

de coques d'œufs, et mesme l'huile d'œuf, et plusieurs autres remedes semblables.

CHAPITRE IV.

DES VERS QUI S'ENGENDRENT ÉS
BOYAUX¹.

Les vers se font d'une matiere grosse, visqueuse et crue, laquelle se corrompt en l'estomach, puis descend és intestins : et veu qu'elle n'est pas bien chylifiée, c'est à dire façonnée par la premiere concoction qui se fait en l'estomach, elle se pourrit du tout et pour sa viscosité, qui la fait adherer à iceux, ne la peuvent ietter hors le ventre, dont y estant retenue se putrefie d'avantage : de quoy sont produits et engendrés des vers par l'action de la chaleur, qui puis après viuent d'icelle : laquelle estant consumée, si on ne leur baille promptement vne autre matiere pour les nourrir et saouler, ils se pourment par les intestins, causans grandes douleurs aux malades, et montent quelquesfois iusques en l'estomach, et les iette l'on par la bouche, et aucunesfois passent par les trous du palais, et sortent par le nez, ce que j'ay veu plusieurs fois².

Il y a trois especes et differences de vers, à scavoir, de ronds et longs, larges et longs, et de petits et gresles.

¹ Ce chapitre est toujours coté le quatrième dans toutes les grandes éditions à partir de celle de 1579; mais alors même il était séparé du précédent par un assez long article en partie emprunté au livre des *Monstres*, auquel nous l'avons en entier restitué. Voyez ci-devant page 33, note 2.

² Ces derniers mots : *ce que j'ay veu plusieurs fois*, n'ont été ajoutés que dans la première édition posthume.

Les premiers sont nommés des anciens *Teretes*, c'est à dire ronds en longueur.

Les seconds sont dits *Tenia*, parce qu'ils sont longs et larges en forme d'une bande. Les tiers sont appelés *Ascarides*, pource que tels communément sont sautelans.

Il y a d'autres differences des vers prises des couleurs, comme rouges, blancs, noirs, gris, citrins, et quelques vns sont trouvés cornus et velus, ayans la teste de la figure d'un chabot. En aucuns malades s'en procrée grand nombre, qu'ils iettent tous les iours par le siege, et sont menus comme filets ou poils, et tels sont volontiers de couleur blanche : ce sont ceux que nous auons appelés *Ascarides*. La diuersité des couleurs se fait selon la cause des humeurs pourris¹, non pas que des vers les vns soient engendrés de cholere, autres de melancholie, autres de pituite, comme les Medecins grecs ont estimé : car la melancholie et cholere sont humeurs pour le regard de leurs qualités du tout ineptes à la generation des vers : mais parce que parmy la substance chyleuse ou pituiteuse dont ils sont engendrés, il y a quelque meslange des humeurs : de là vient la diuersité des couleurs és vers.

Or les longs et larges, ou plats, tiennent quelquesfois tout le long des intestins, et tels sont comme vne substance mucqueuse et glaireuse : et veritablement i'en ay veu vn qui sor-

¹ L'édition de 1568 ajoutait : *ainsi qu'auons dict du pourpre et des charbons*, et arrêtait là ce paragraphe. Celle de 1575 l'a complété; mais bien qu'ayant changé la place du livre de la *Peste*, elle avait conservé, sans doute par inadvertance, cette indication devenue fausse. Elle a été rayée en 1579.

tit hors d'une femme, et estoit semblable à vn serpent, de longueur de plus d'une toise. Dequoy ne se faut esmerveiller, veu que les anciens escriuent en auoir veu de toute la longueur des intestins, qui est sept fois la longueur de nostre corps, parce que les boyaux de chacun homme ont telle longueur : et lesçay pour l'auoir veu, et monstré quelquesfois aux écoles de Medecine de ceste ville, faisant dissections anatomiques publiques.

D'auantage, Iean Wier, Medecin tres-docte du Duc de Cleues, escrit en son liure de *l'Imposture des diables*, qu'un villageois ietta vn ver de huit pieds et vn doigt de long, lequel auoit la gueule presque semblable à vn bec de cane ¹.

Monsieur Valeriola, Medecin d'Arles, au liure de ses *Observations*, discourant doctement sur les causes de la generation des vers, dit en auoir veu vn en la ville d'Arles ayant neuf pieds et plus de long ².

Et tout ainsi que les vers sont differens les vns des autres, aussi il y a diuersité des lieux où ils se procréent : car les ronds et longs s'engendrent volontiers és intestins gresles, les autres aux gros, et principalement les petits vers capillaires, et iamais en l'estomach : car nul animal ne se fait en la concoction de la viande, mais seulement en la distribution és boyaux, après qu'elle a commencé à estre corrompue en l'estomach : esquels boyaux elle se corrompt et pour-

rit d'auantage, et de là naissent des vers. Quelquesfois ils s'engendrent dès que l'enfant est au ventre de la mere, à cause de la mauuaise nourriture qu'il prend d'elle ¹, et aussi à cause qu'ils ne vident lors rien par le fondement, dont aduient que de la retention de tels excremens s'engendrent vers, comme quelques-vns ont noté de la sentence d'Hippocrates au liure quatriéme de *morbis*, sur la fin. Et pour le dire en vn mot, ils s'engendrent en tous aages, et principalement aux crapuleux, goulus, et à ceux qui viuient de mauuaise nourriture, comme de fruicts crus, fromage et lactage.

Or pour connoistre en quels endroits du corps sont les vers, il faut entendre que lorsqu'ils sont aux intestins superieurs, les malades ont vne douleur d'estomach avec appetit canin et depraué, c'est à dire qu'ils desirent à manger diuerses viandes et grande quantité, parce que leur nourriture est consumée et mangée par les vers : et tombent souuent en defaillance de cœur, à raison du consentement et sympathie de l'orifice du ventricule et estomach qui a sentiment tres-exquis avec le cœur. D'auantage ils sentent vn prurit et demangeaison au nez, et ont l'haleine forte et puante, à cause de la corruption des viandes en l'estomach, dont les exhalations montent en haut, qui fait pareillement qu'ils sont fort assommeillés, et tressaillent en dormant. Outre-plus ils ont quasi tousiours vne petite fiéure lente, avec toux seiche, les yeux connillans, et souuent changement de couleur au visage.

On connoist les longs et larges quand

¹ Paré avoit ajouté ici en 1579 une méchante figure d'un vers ayant la teste comme une cane. J'ai suivi les éditions primitives où la figure n'existe pas.

² Cette citation de Valeriola est une addition de 1575.

¹ La phrase finissait là en 1568 ; le reste a été ajouté en 1575.

on voit aux selles des excréments semblables à semences de melons ou courcourdes : les autres, sçavoir les ascarides, se connoissent par le prurit et demangeaison qu'ils font au siege, ainsi que morsures de fourmis¹ : par un tenesme et descente du gros boyau.

La raison de tous ces symptômes est telle : le sommeil de ceux qui sont inquiétés des vers est turbulent, jusques à crier en dormant, quand les vapeurs excitées par le remuement des vers et ennoyées au cerneau sont chaudes, subtiles et acres : comme au contraire le sommeil est profond lors que telles vapeurs sont froides et grossières. Ils songent en dormant manger et aualer, ou bien grincent les dents, à cause que les vers lors deorsans le chylus enuoyé du ventre aux intestins, excitent semblable sentiment et imagination en eux lorsqu'ils dorment : ils ont une toux seiche, par le consentement des parties qui sont dédiées à la respiration, avec celles qu'on appelle naturelles : desquelles vapeurs putrides sont esleuées, qui venans à heurter contre le diaphragme, l'irritent à excretion comme pour ietter quelque chose nuisible : lesquelles venans à monter à l'orifice de l'estomach, partie fort sensible de nostre corps, excitent un sanglot, ou syncope, selon qu'elles sont subtiles, grossières, ou acres : et venans à s'eleuer vers la teste, excitent une demangeaison de narines et esblouissement à la veüe².

Ceux qui sont grands sont pires que

¹ Encore une phrase qui s'arrêtait là tout court en 1568, et qui a été complétée en 1575.

² Ce paragraphe tout entier date de 1575.

les petits, les rouges plus mauvais que les blancs, les vifs que les morts¹, et les bigarrés plus que ceux qui sont d'une seule couleur, de tant qu'ils demonstrent plus grande pourriture. Et lors qu'il y en a grand nombre, ils demonstrent d'autant grande quantité de pourriture. Ceux qui sortent avec le sang signifient mal, parce qu'ils demonstrent que les intestins sont offensés d'erosion : car quelquefois ils les rongent, de façon qu'ils sortent hors des intestins et se dispersent en plusieurs endroits du ventre, et sont cause de la mort des pauvres malades². Ainsi escrit Jacques Houlier, chapitre 51 *des maladies internes*, et Manard en ses *Epistres* liure 3, qu'on a veu quelquesfois des vers sortir par les aines, s'estans eux-mêmes fait le chemin par erosion.

Quand les enfans ont des vers, et ne peuvent avoir leur haleine qu'à peine, et sont moites, c'est signe que la mort est à la porte. D'avantage au commencement des fièvres aiguës, si les vers ronds et longs sortent en vie, c'est signe que la fièvre est pestilente, demonstrent qu'ils ne peuvent endurer tel venin : et encores s'ils sont morts, ils donnent à connoistre d'avantage qu'il y a plus grande corruption et venenosité.

¹ La fin de cette phrase est de 1575.

² Là finissait le paragraphe dans l'édition primitive. La citation de Houlier se lit déjà en 1575 ; mais le nom de Manard n'y a été ajouté que dans la première édition posthume. Cette addition avait été faite avec si peu de soin, que le ch. 54, *Des maladies internes*, semblait se rapporter à Manard ; j'ai restitué à chaque auteur ce qui lui appartient.

CHAPITRE V.

CURE DES VERS.

Toute l'intention de la cure est faire sortir les vers vifs ou morts hors du corps¹ : de tant qu'ils sont de ce genre des choses qu'on dit estre du tout contre Nature.

Il faut euitier toutes viandes qui engendrent corruption, comme fruits crus, fromages, laitages, et le poisson, et generalement toutes choses de difficile digestion et de facile corruption. La bouillie est bonne aux enfans, à cause qu'ils ont besoin d'une nourriture humide, de grosseur conforme au lait, non de trop difficile digestion : lesquelles conditions sont trouuées en la bouillie, pourueu que la farine de froment ne soit crue, mais cuite auparauant au four, à fin qu'elle ne soit tant visqueuse et grossiere, et aussi à fin que le lait ne cuise pas si longuement : parce qu'il faut que pour donner cuisson à la farine, le lait cuise semblablement longtems, en quoy il perd sa bonté, parce que le cuisant beaucoup, sa substance aqueuse se consume par le feu et engendre gros sang, comme il se fait par la bouillie, lors que la farine n'est cuite auparauant : car il perd en ceste façon sa substance de maigre et de beurre, y restant seulement la fromagense, grosse, visqueuse et de difficile digestion, et par consequent pesante, et faisant obstruction és premieres veines et au foye : qui souuentesfois cause qu'il s'engendre des vers à l'enfant, et des pierres et autres mauuais accidens,

pour n'estre ladite farine cuite et le lait trop cuit : par quoy ceux qui ont des enfans y prendront garde, si bon leur semble. Et ne sert de rien d'alleguer que par experience quotidienne on voit plusieurs enfans qui mangent bouillie sans que la farine soit cuite, se porter bien : car ie dis que cela se fait plustost d'adventure ou de bonne nature, que de la bonté de ceste nourriture.

On doit donner souuent à manger aux malades de bonnes viandes, de peur que les vers ne piquent et rongent les intestins ; et veu que de tels animaux sont souuent engendrés de pourriture, il faut purger le malade, et corriger icelle par remedes escrits cy après en la peste. Et pour les faire mourir et sortir promptement, le syrop de cichorée ou de limons, avec rheubarbe et vn peu de sucre, et theriaque ou mithridat, est vn singulier remede, pourueu qu'il n'eust fièvre coniointe : ou en lieu de ce, on pourra vser de la medecine qui s'ensuit :

℞. Cornu cerui. pulue. ras. ebor. ana ʒ. j. ʒ.

Seminis tanac. contra vermes ana ʒ. j.

Fiat decoctio pro parua dosi : in colatura infunde :

Rhabarb. optimi ʒ. j.

Cinnam. ʒ. j.

Dissolue syrapi de absinth. ʒ. ʒ.

Fiat dos. detur manè trib, hor. ante pastum.

Outre-plus, l'huile d'oliue prise par la bouche fait mourir les vers, comme aussi l'eau de corrigiole¹ donnée à boire avec du lait : bref toutes choses ameres les tuent. Mais deuant que d'vsar d'icelles, il faut donner vn clystere de lait avec miel et sucre, auquel on ne doit mettre huile ou

¹ La fin de cette phrase est de 1575.

¹ Corrigiole, c'est la renouëe. — A. P.

graisse ny choses ameres , de peur de les renuoyer contremont, parce que les choses douces les attirent, et les ameres les repoussent. D'auantage, tu noteras qu'il faut tousiours donner et mesler choses douces avec les ameres, à fin que par la douceur les vers attirent ce qui les pourra faire mourir. Et partant faut donner l'espace de deux ou trois iours du laict sucré au malade, puis après y mesler choses ameres, comme semences de centauree, aloës, rue, absinthe. et leurs semblables. Aussi la corne de cerf a grande vertu contre les vers : et en doit-on bailler tant à boire qu'à manger, à sçauoir la mettant en poudre et la faisant bouillir en eau, laquelle on donnera à boire au malade : aussi on en mettra cuire vn petit noüet avec la viande. Pareillement le theriaque donné à boire en bouillon tue les vers. Le pourpié est semblablement bon en potage ou en decoction et breuage, et le faut faire bouillir en eau, et en faire boire aux petits enfans : et aux grands on le pourra donner avec du vin. Le semblable est de la cichorée et de la menthe. Aussi le *aiizon minus* et les sebestes sont propres, en faisant vne decoction d'iceux, et en donnant à boire deuant le repas avec vn peu de sucre.

On donnera aux enfans à manger de la poudre de la semence contre les vers dedans leur bouillie, ou avec vne pomme bien cuite. D'auantage, on pourra faire suppositoires comme cestuy :

Prenez du coral qui tire sur le blanc, des raclures d'yuoire, de la corne de cerf bruslée, et d'iris, de chacun deux scrupules :

Du miel blanc, deux onces et demie :

Et de l'eau de corrigiole, autant qu'il en faut pour incorporer le tout ensemble, et faites suppositoires.

Dont on en appliquera tous les iours vn qui soit du poids de deux dragmes aux enfans, et plus pesant aux grands.

De tels suppositoires faut principalement vser lors que ceux desquels le malade est tourmenté sont du genre de ceux que l'on appelle Ascarides, parce qu'estans attachés et logés dans le boyau appelé droit, ils peuuent par tels remedes estre promptement tirés¹.

Quant aux petits enfans qui ne peuuent rien prendre par la bouche, il leur faut appliquer sur le nombril cataplasmes faits de poudre de cumin, incorporée avec fiel de bœuf et farine de lupins, absinthe, aurose et tenasie, fueilles d'artichaut, rue, poudre de colocynthe, semence de citron, aloës, persicaria, mentastrum, fueilles de perfiguier, costamer, zedoaire, sauon mol. On applique telles choses non seulement sur le nombril, mais sur tout le ventre et sur l'estomach : toutesfois on y doit mesler des astringens, de peur de le trop relascher, comme sont huile de myrtiles, de coings, mastic, et autres semblables. Outre-plus, on leur peut appliquer sur le nombril vn gros oignon, lequel on creusera, et sera rempli d'aloës et theriaque, puis on le fera cuire sous la braise : et le tout chaud pisté avec amandes ameres et fiel de bœuf. D'auantage on leur pourra faire emplastres de choses ameres, comme cestuy :

Prenez du suc d'absinthe et du fiel de bœuf, de chacun deux onces, adioustant de la colocynthe huit dragmes : le tout soit broyé et meslé ensemble, et incorporé avec farine de lupins.

Et de ce soit fait emplastre, qui sera appliqué sur le nombril de l'enfant :

¹ Ce paragraphe a été ajouté en 1575.

ou on pourra faire onguens et linimens de semblables matieres pour leur frotter le ventre. Les pilules communes sont pareillement fort bonnes à en faire emplâstres pour appliquer dessus le nombril. Et pour les faire encores plustost debusquer et sortir hors, faut oindre le siege du malade de miel et de sucre, parce qu'ils fuyent l'amertume et courent à la douceur : et partant sortent plustost du ventre.

Pareillement faut prendre des mesmes vers, et les faire seicher sur vne pelle de fer fort chaude, puis les pulueriser et en donner à boire avec vin ou autre breuuage, et promptement mourront. Aussi le jus de citron en petite quantité donné à boire dans vne cuilliere avec huile d'amendes ameres, ou huile d'oliue ¹.

D'abondant, on pourra faire bains contre les vers, comme le suiuant. Prenez de l'absinthe et noix de galle autant qu'il en faudra, faites bouillir le tout en eau, mettez l'enfant dans icelle, et le lauez chaudement. Finalement on peut baigner l'enfant dans de l'eau en laquelle on aura fait bouillir des feuilles de pescher et d'absinthe : ce qui est principalement propre contre les vers qui sont appellés Ascarides ².

Or en toute ceste curation, faut auoir esgard que le mal des vers est souvent compliqué avec maladie plus grande et principale, comme avec

fiéure aiguë et ardente, avec flux de ventre, et semblables accidens : lesquels cas si, pour exemple, vous donniez incontinent semen contra, ou theriaque vieille, myrrhe, ou aloës, vous augmenteriez l'ardeur de la fiéure et flux de ventre, d'autant que les choses ameres sont contraires à la guarison de ces deux accidens : comme au cas pareil, si ayant esgard au flux de ventre, par lequel les vers sont reiettés, vous ordonnez du corail, pourpié, farine de lentilles, vous rendez la fiéure plus difficile à guarir, de tant que toutes choses astringentes et seiches rendent la matiere de la fiéure plus contumace. Parquoy il faut estre diligent à considerer si la fiéure est dependante des vers, ou bien si elle est cause propre, comme estant fiéure premiere, propre, essentielle, et non symptomatique : et tousiours ordonner medicamens qui combattent la maladie principale. Autrement on peut choisir medicamens qui combattent l'un et l'autre : comme laxatifs, et quelque peu amers en la fiéure et vers : amers, et quelque peu adstringens en vers ioints avec flux de ventre.

CHAPITRE VI.

DES POYX, MORPIONS ET CIRONS ¹.

Ces trois sortes d'animaux sont engendrés de la grande multitude d'humeurs et humidités corrompues, faite d'une portion crasse et visqueuse de la sueur, laquelle s'amasse et s'ar-

¹ Ce paragraphe est encore une addition de 1575.

² L'édition de 1568 termine ici ce qui a rapport à la variole et à la rougeole; elle ajoute : *Il nous faut maintenant escrire des incommoditez de la peste et du souverain remede*; et passe au ch. 55, qui est le 51 du livre actuel de la Peste. La fin du chapitre a paru pour la première fois en 1575.

¹ Ce chapitre est d'une date beaucoup plus récente que les autres; il a été ajouté ici seulement en 1585.

reste aux meats des pores du vray cuir.

Des poux.

Les poux sont appelés en latin *pediculi*, pour la multitude de leurs pieds, et excitent vne maladie que les Latins appellent *Morbus pedicularis*. Ils naissent par tout le corps, principalement és lieux chauds et humides, comme sous les aisselles, aux aines, à la teste, pour la multitude du poil : et voit-on communément qu'ils s'engendrent à l'entour du col, parce qu'il y a vne emonctoire accompagnée de plusieurs grands vaisseaux, par lesquels sortent plusieurs humidités superflues pour l'abondance des sueurs. Les petits enfans y sont fort suiets, à raison qu'ils crapulent et engendrent beaucoup d'excremens.

Il ne faut negligier ceste maladie : car plusieurs personnes en ont esté trauaillées et en ont perdu la vie, comme Herode, roy de Iudée, Sylla, dictateur de Rome, le poëte Aleman, Acastus, fils de Pelias, Pherecides, theologien, Callisthenes Olynthien, Mutius, iuriconsulte, Eunus, qui fut le premier qui suscita la guerre des serfs en la Sicile, et Antiochus. Ils se peuuent engendrer par toutes les parties de nostre corps, mesme dans la masse du sang, comme tesmoigne Pline en plusieurs lieux, au liu. 7, chap. 51. liu. 11. chap. 33.

La curation de ce mal consiste en trois points. Le premier est d'ordonner le regime de viure desiccatif, et euitter les viandes qui engendrent mauuais suc, et principalement les figues et chataignes, et faut vser de viandes ameres. Le second de purger l'humeur, que le medecin verra estre de besoin. Le troisième est

rarefier le corps par bains, ausquels entrera de la staphisagre, gentiane, aluine, rue, marrubium, et autres herbes ameres. Après le bain, on frottera le corps d'vn onguent fait d'axonge de porc, en laquelle l'on fera bouillir les herbes susdites : puis y sera meslé soulfre vif subtilement puluerisé, staphisagre, orpiment, aloës, et vif-argent, lequel est propre contre les poux, morpions et cirons : puis on reïterera les bains et lesdits remedes, tant qu'il sera besoin.

Des morpions.

Les morpions sont fort adherans à la peau, si bien qu'on ne les peut qu'à peine arracher. Par leurs morsures ils penetrent le cuir iusques dedans la chair, et mesmes aux paupieres des yeux, qui cause vn extreme prurit et demangeaison : et (comme escrit Celse, liure 6. chap. 6.) par la grande friction s'y fait defluxion, qui vient à gaster et corrompre la vue, tant est insupportable le dil prurit : comme l'ay veu d'vne femme qui se lauoit les yeux de bien fort vinaigre. Or ils sont engendrés d'vne matiere plus seiche que les poux, qui fait qu'ils sont aussi plus plats et moins nourris.

La cure sera semblable à celle des poux.

Des cirons.

Les cirons sont petits animaux tousiours cachés sous le cuir, sous lequel ils se traient, rampent et le rongent petit à petit, excitans vne fascheuse demangeaison et gratelle. Ils sont faits d'vne matiere seiche, laquelle, par defect de viscosité, est diuisée et separée, comme petits atomes viuans.

Les cirons se doiuent tirer avec espingles ou aiguilles : toutesfois il vaut

mieux les tuer avec onguens et decoctions faites de choses ameres et salées. Le remede prompt est le vinaigre, dans lequel on aura fait bouillir du staphisagre et sel commun.

Autre. Prenez axonge et vif-argent, avec un peu de sublimé et aloës, et soit fait onguent: lequel est excellent entre tous les remedes pour tuer les poux, cirons et morpions.

*Autre liniment*¹.

℥. Staphisagrie tritæ ʒ. ʒ.

Aloës ʒ. ij.

Aceti scillitici, et olei amygdalarum amararum ana ʒ. ij.

Olei fraxini, et succi geniste ana ʒ. ʒ.

Cum succo athanasie, fiat instar mellis pro litu partium affectarum.

L'eau marine avec le soulfre et du fief de bœuf meslés ensemble y sont aussi fort singuliers. Le bon homme Guidon, traité 6. doct. 1. chapitre 3. promet qu'une ceinture de laine portée sur la chair, frottée d'onguent vif argentin, tue entiere-ment et fait mourir les poux, de quelque espece qu'ils soient, et en quelque partie que l'on l'applique.

CHAPITRE VII.

BRIEFVE DESCRIPTION DE LA LEPRE OV LADRERIE².

Ceste maladie est appellée des Grecs *Elephantiasis*, parce que les malades

ont leur peau aspre, scabre, ridée et inegale, ainsi que les elephans: ce qui est dit aussi à cause de la grandeur de la maladie. Quelques chirurgiens¹ suiuan l'opinion des Arabes, luy ont attribué ce nom de Lepre (mais improprement, d'autant qu'il signifie vne espece de scabie, ou galle et vice du cuir, appellé du commun peuple, le *mal S. Main*) duquel nous vserons, et le retiendrons pour le present, comme estant fort commun et vsité.

Done nous dirons premierement, que Lepre ou Ladrerie (selon Paulus *Ægineta*²) est un chancre vniuersel de tout le corps. Auicenne l'appelle maladie vniuerselle, laquelle corrompt la complexion, forme ou figure des membres. Galien dit que c'est vne maladie tres-grande, prouenant de l'erreur de la vertu digestiue et sanguificatiue du foyë, par lequel erreur et defect la vertu assimilatiue de la chair est grandement depraüée et changée. Le mesme Galien, liure deuxième à *Glaucou*, definit ceste maladie: effusion de sang trouble et grossier, contenu és veines par tout le corps et habitude d'iceluy³. Outre, Lepre est dite maladie tres-grande, à cause qu'elle participe d'un virus veneneux, corrompant les membres et la beauté du corps⁴: car qu'elle participe de venin, il est aisé à connoistre: c'est qu'il n'est pas necessaire que tous ceux qui en tout leur corps sont melancholiques, soient ladres.

¹ Édition de 1568: *Le vulgaire des Chirurgiens*.

² Paul *Ægin.* li. 4. chap. 1. — A. P.

³ Cette deuxième citation de Galien a été ajoutée en 1575.

⁴ La fin de cette phrase est aussi une addition de 1575.

¹ *Petrus de Argilata* li. 5. *Traité* 2. ch. 2. — A. P.

² Ce chapitre faisait le 56^e de l'édition de 1568; il était le 5^e de ce livre en 1575, le 6^e en 1579, et est enfin devenu le 7^e en 1585.

Elle contient les trois genres de maladies : et premièrement elle est de mauuaise complexion, à sçauoir, chaude et seiche au commencement, et enfin l'ebullition et ardeur passée et esuanouïe, froide et seiche, qui est la cause immediate de lepre confirmée. Elle est de mauuaise composition, pource qu'elle corrompt la forme et figure des membres. Aussi elle fait solution de continuité, qui est maladie commune.

CHAPITRE VIII.

DES CAUSES DE LEPRE.

Les causes de lepre sont trois, à sçauoir primitive, antecedente et coniointe. La cause primitive est double, à sçauoir celle qui est introduite au ventre de la mere, comme lors que quelqu'un est engendré au temps des menstrues, ou qu'il a esté fait de la semence d'un pere ou mere lepreux, et partant on la peut assurément dire estre vne maladie hereditaire : car vn ladre engendre vn ladre, veu que la semence ou geniture prouient de toutes les parties du corps : partant les parties principales estans viciées, et la masse du sang alterée, corrompue et infectée, pour-ce il est necessaire que la semence le soit aussi, dont celuy qui est engendré est infecté. Pareillement ceste maladie peut venir d'autres causes, à sçauoir, pour faire sa demeure en lieux maritimes ¹, où l'air estant coustumiere-

¹ Après cette première cause, l'édition de 1568 ajoutait directement : *ou pour communiquer et frequenter avec les ladres*; les quinze lignes qui séparent aujourd'hui ces deux membres de phrase sont de 1575.

ment espais et nebuleux, rend par succession de temps telle toute l'habitude de nostre corps, selon le dire d'Hippocrates : *Que quel est l'air, tels sont les esprits, tels sont nos humeurs.* Ou pour l'habitude des lieux et pays trop chauds, dont nostre sang deuiet aduste et bruslé : ou lieux trop froids, dont il deuiet espais, tardif et congelé : ainsi voyons nous en quelque partie d'Allemagne beaucoup de ladres, et en Afrique et Espagne plus qu'au reste du monde, et en nostre Languedoc, Prouence et Guyenne, plus qu'au reste de la France. Ou pour communiquer et frequenter avec les ladres, et coucher avec eux, pour ce que leur sueur et exhalation des vapeurs qui sortent hors de leurs corps, sont veneneuses. Ainsi est de leur haleine, et de boire aux verres et autres vaisseaux ausquels ils auront beu : car de leur bouche ils y laissent vne salie sanieuse contenue entre leurs genciues et contre les dents, laquelle est veneneuse en son espece, ainsi que la baue du chien enragé est en la sienne. Pour ceste cause, les magistrats leur enioignent ne boire qu'en leur baril : et à la mienne volonté que tous les ladres le fissent, à celle fin qu'ils n'eussent occasion d'infecter personne par ce moyen.

Or icy se peut esmouoir vne question, à sçauoir, si vne femme peut auoir compagnie d'homme lepreux, sans qu'elle soit infectée. Ce qui est possible, si bien tost après ses mois coulent, d'autant que nature se purge et nettoye par tel flux : mais au contraire l'homme à tard et difficilement se peut sauuer qu'il ne soit lepreux, s'il a compagnie d'une femme lepreuse, ou qui recentemente ait habité avec vn lepreux, et qu'elle ait

encor quelque portion de la matiere spermatique demeurée aux rugosités du col de sa matrice, pour ce que l'homme est apte et prompt à recevoir le virus ou venin lepreux, à cause que la verge virile est fort spongieuse et rare, au moyen dequoy reçoit facilement le virus esleué des vapeurs de la matiere spermatique, qui est communiquée aux esprits par les veines et arteres, et aux membres principaux, et de là en toute l'habitude du corps, ainsi qu'on voit communément que la grosse verolle se prend par tel acte.

Or les lepreux desirent grandement le coït, principalement lors que leur maladie est en son commencement et en estat, à cause qu'ils sentent grande chaleur estrange aux parties internes de leurs corps, et partant bruslent du desir de dame Venus : mais tel deuoit leur est fort contraire, d'autant que par iceluy les esprits et chaleur naturelle se resoluent, dont la chaleur estrange est fort augmentée et les brusle d'auantage. Aussi ceste maladie peut aduenir pour auoir vsé de viandes trop salées, espiciées et acres, grosses et crasses, comme chair de porc, d'asne, d'ours : aussi de pois, féues et autres legumes, laictages, poissons et semblables, tant alimens que medicamens, qui generalement engendrent sang cacochyme et melancholique, aduste et bruslé : aussi par trop crapuler, et boire de vins trop forts : pareillement grand traual assiduel, soing et sollicitude, vie miserable et en perpetuelle crainte : lesquelles choses font vne intemperature chaude et seiche, qui engendre vn sang melancholique, feculent, aduste et bruslé par vne chaleur immodérée, lequel

de la masse sanguinaire venant à s'espandre aux parties exterieures, change toute l'habitude du corps, et depraue sa forme ou figure.

Autre cause de lepre peut estre assignée sur la retention des superfluités et excremens melancholiques, comme des hemorrhoides, flux menstruel, grosse et petite verolle, rougeolle, vieilles vlcères, fièvres quartes, oppilation de ratelle, excessiue chaleur du foye. Or il faut icy entendre que la cause de lepre par la retention des superfluités se fait à cause que le sang corrompu n'est naturellement euacué, dont il regorge par tout le corps, et corrompt le sang qui doit nourrir tous les membres : parquoy la vertu assimilatiue ne peut bien assimiler, pour la corruption et vice du suc dont la lepre est causée.

Les causes antecedentes sont les humeurs preparés à se brusler et corrompre, et conuertir en melancholie, par vne chaleur aduste et du tout estrange à nature¹ : car és corps possédés de telle chaleur, les humeurs par adustion sont aisément tournés en *atrabilis* : laquelle par long temps venant à s'enuenimer et corrompre, donne commencement et essence à la ladrerie.

Les coniointes, sont les humeurs ja pourris et veneneux, ja espandus par l'habitude, qui alterent et corrompent tout le corps par vne intemperature froide et seiche, contraire au principe de vie, dont la mort s'en suit : car nostre vie consiste en chaleur et humidité naturelle.

¹ La fin de ce paragraphe a été ajoutée en 1575.

CHAPITRE IX.

DES SIGNES QVI MONSTRENT LA
PREPARATION DE LEPRE.

Ceste maladie est conneuë par les signes et accidens qui s'ensuiuent : pource que chacune maladie a ses propres accidens qui la suiuent, comme l'ombre fait le corps. Et entre les signes, aucuns signifient la preparation, les autres l'effet, lequel a quatre temps, à scauoir commencement, accroissement, estat, et declinaison.

Le commencement est quand le virus touche les membres interieurs, dont leurs actions sont diminuées et affoiblies.

L'accroissement, lors que le virus apparoist au dehors, et les signes et accidens se multiplient et accroissent.

L'estat est quand les membres commencent à s'ulcerer.

La declinaison est que la face est hideuse à regarder, et que les extremités des doigts tombent, et alors les signes sont populaires et conneus à vn chacun.

Or les signes qui demonstrent la preparation ou disposition à la lepre, sont, mutation de couleur naturelle en la face, comme goutte rose, saphyrs, cheute de poil, grande alteration tant de iour que de nuit, l'halaine forte et puante, et ulcerations à la bouche, mutation de voix, et vn grand desir de l'acte venerien.

CHAPITRE X.

SIGNES QVI MONSTRENT LA LEPRE ESTRE
JA CONFIRMÉE¹.

Suiuánt la doctrine des anciens, il faut examiner toute la teste, et principalement la face du malade, en laquelle apparoissent les propres signes et les plus veritables, pource que la face est molle et rare, et en icelle le cuir de ténue substance : au moyen dequoy l'humeur melancholique et aduste y est facilement conneu, faisant lesion à icelle plustost qu'aux autres parties exterieures.

Premierement donc faut regarder la teste, et scauoir si les malades ont vne alopecie, c'est à dire, cheute de poil, assez semblable à celle à laquelle sont suiets naturellement les renards, et regeneration de cheucux gresles, courts et subtils : qui se fait, pource que l'action de nature en l'habitude des poils est corrompue par le defect d'alimens propres, et partant il est necessaire qu'ils tombent. Adiouste que les humeurs et vapeurs enuoyées et suscitées des parties naturelles et inferieures d'vn ladre, en haut, sont si adustes, que de leur acrimonie ils rongent la racine des poils et aliment qui pourroit estre enuiron icelle, de sorte qu'iceux

¹ Ce chapitre est, comme le précédent, de 1568 ; mais il a été fort augmenté en 1575. Les additions portent sur la plupart des paragraphes, et on peut remarquer, en thèse générale, que presque tout ce qui est de description positive dans l'énumération des signes est de l'édition primitive, et que la plupart des explications sont de l'édition suivante. Je noterai d'ailleurs les principales.

ne peuvent aucunement subsister¹ : et à cause de l'imbecillité de la partie, ils y reuiennent plus deliés et gresles. Pareillement on leur arrachera des cheueux et de la barbe, et des sourcils, et verra-on si avecques leur racine on arrache quelque portion de chair : car telle chose ne se fait que par pourriture et corruption de suc alimentaire.

Pour le second signe, faut taster du doigt les sourcils et derriere les oreilles, sçauoir s'ils ont des tubercules granuleux, c'est à dire grains ronds et durs, à cause qu'en la lepre la vertu assimilatiue defaillant, fait que le nourrissement venant aux parties ne se peut assimiler entierement et parfaitement : parquoy arresté et comme conglobé en lieu estroit, comme derriere les oreilles, de sa propre crassitie et terrestrité, il demeure granuleux : laquelle chose appert et se montre principalement au visage et aux parties desnudées de chair : et tel signe est fort certain.

D'auantage, ils ont les oreilles rondes, pour la consommation de leurs lobes et parties charneuses par defaut d'aliment suffisant, grosses, espaisées et tuberculeuses à cause de la crassitie et terrestrité de l'aliment qui afflue à la partie² : ce que nous mettrons pour le troisième signe.

Pour le quatrième, ils ont le front ridé comme vn lion, dont aucuns ont appellé ceste maladie *morbis lioninus*. Et telle siccité vient de toute l'habitude du corps : aussi voyons-nous l'escorce d'un vieux chesne et

la face de nos vieilles gens estre toutes pleines de rides¹.

Le cinquième, ils ont le regard fixe et immobile, à cause que les muscles faisans le mouuement de l'œil, reseichés par faute d'humidité, qui les rend glissans et lubriques, sont moins prompts à se mouuoir. Et les yeux ronds : car les yeux de soy, et de leur propre substance, sont presque ronds. Or ce qui fait qu'ils apparoissent en nous plats par deuant, et tendans en pointe par derriere, vient de la concurrence et figure des muscles et graisse qui les enuironne. Parquoy iceux consommés par faute de nourriture, ou par l'acrimonie de l'humeur qui leur est enuoyé, ce n'est de merueille si, comme desnudés de leur vestement, ils se montrent ronds. Pareillement ils ont les yeux rouges, enflammés et luisans comme ceux des chats, à cause de l'ardeur des esprits et humeurs acres et adustes : et vrayement le temperament des ladres est fort semblable à celuy du chat, sçauoir sec et melancholique, comme aussi les mœurs, en ce qu'ils sont malicieux comme eux².

Le sixième, ils ont les narines larges par dehors et estroites par dedans, à cause de l'aliment terrestre, grossier et melancholique, lequel poussé du dedans en l'extremité des narines, les esleue en tumeur par dehors : dont s'ensuit que pour l'espaisseur dudit humeur, leur cavitité interieure se montre moindre et comme bouchée. Icelles narines sont pareillement corrodées, crousteuses et vlcérées, dont

¹ Le commencement de cette phrase est une addition de 1575.

² L'édition de 1568 portait seulement : *ils ont les oreilles rondes, grosses, espaisées et tuberculeuses* : le reste est de 1575.

¹ Cette dernière phrase est encore de 1575.

² L'édition de 1568 portait simplement : « Le cinquième, ils ont le regard fixe et immobile, et les yeux ronds, rouges et enflammés comme chats. »

souvent en sort du sang : et le *septum cartilagosum* corrodé et consumé : et sont veus estre camus, d'autant que toute la face est tumefiée, imbuë et enflée de mauvais suc¹, ce qui aussi peut proceder de l'acrimonie de l'humeur qui corrode les os qui font l'emminence du nez, ou font contraction d'iceux au dedans, dont pour la cavité apparente ils deuiennent camus.

Le septième, ils ont les léures fort grosses, esleuées, et les genciuës ordes, puantes et corrodées, à cause des vapeurs acres : dont les dents sont descharnées.

Le huitième, ils ont la langue enflée et noire², pour mesme cause que leurs narines : car comme l'air extrêmement chaud de l'Afrique, par resolution de la portion plus subtile, espaisit les humeurs attirés en l'extrémité des léures des hommes de ce païs : ainsi la chaleur interieure des ladres fait le semblable des humeurs poussés au dehors vers ceste partie, laquelle outre se monstre renuersée à faute d'appuy, pour soutenir vn tel faix d'humeurs. Ont dessus et dessous des tubercules, ou petites glandettes, ou grains, comme on voit aux pourceaux ladres, et les veines de dessous apparoissent grosses et variqueuses. La cause est que la langue est vn corps spongieux : parquoy il est aisément imbu des humeurs qui regnent par tout le corps³.

Et pour le dire en vn mot, ils ont

¹ Le reste de cette phrase manque en 1568, de même que la fin de la phrase précédente, à partir de ces mots : à cause de l'aliment terrestre, etc.

² L'édition de 1568 portait : *Ils ont la langue enflée et noire, et ont dessus et dessous des tubercules, etc.*

³ Cette dernière phrase est encore une addition de 1575.

toute la face tumefiée et couperosée, de couleur rouge obscure, liuide, et les yeux flamboyans, hideux et espouventables à regarder, comme satyres : laquelle chose procede de la cachexie et mauuaise habitude de tout le corps. Or la couleur du cuir est vn signe tres-certain des humeurs qui abondent et dominent aux corps : partant veu que l'humeur melancholique qui cause la lepre est gros et aduste, il s'ensuit que la couleur du cuir, et principalement de la face, soit liuide et plombine¹. Ce qu'il faut entendre de ce qui apparoist le plus souvent : car autrement la couleur à quelques ladres tend sur le iaune, à autres sur le blanc, selon qu'est l'humeur qui en iceux regne. Car ainsi la plus part des medecins font trois especes de ladrerie : rouge ou noirastre, faite de sang ou melancholie naturelle : iaunastre, faite de cholere : blancheastre, faite de pituite : le tout bruslé et recuit par la chaleur non naturelle.

9^o Leur haleine est fort puante, et generally tous les excremens qui sortent de leurs corps, sentans la sauuagine qui commence ja à se pourrir, pour le venin conceu en leurs humeurs.

Le dixième, ils ont la voix enrouée, et outre qu'ils parlent du nez : ce qui aduient à cause que leurs poulmons, nerfs recurrens, et muscles du larynx sont offensés et imbus de la matiere virulente, et qu'ils ont la cavité du nez bouchée : la trachée artère, comme toutes les parties du corps, fort desseichée, trop aspre et inegale, ainsi que l'on voit aduenir à ceux qui ont largement beu des vins

¹ Le paragraphe finissait là en 1568 ; le reste est de 1575.

trop chauds, forts et puissans : pour laquelle mesme cause ils ont grande difficulté de respirer, pour la seiche- resse des muscles seruans à la respi- ration.

Le onzième est qu'ils ont *morphea* et defedation vniuerselle de leur peau, et l'ont pareillement crespie comme une oye maigre deplumée, à scauoir, aspre, aride et inegale, icelle se ridant et grillant par l'adustion et siccité in- terieure des humeurs, de mesme fa- çon qu'un cuir au feu ou au soleil. Aussi ont plusieurs dartres et vilaines galles, desquelles souuentefois sor- tent des croustes, comme escailles de carpe, ou autres poissons, et ont aussi plusieurs glandules : lesquelles choses procedent à cause des humeurs alterés et corrompus, et principale- ment de la malice du gros sang me- lancholique et aduste, pour n'estre bien elaboré par l'œuvre de la na- ture, et regi par la faculté nutritiue : et partant il se procréé vne chair crasse, scirrheuse, dure, aspre et in- egale. Donc veu qu'en ceste maladie il y a grand erreur en la faculté nutri- tiue, et par consequent en l'assimila- tiue, de là s'ensuit que l'aliment n'es- tant bien elaboré, ne peut estre changé ny assimilé. Et par tel defect, il est necessaire que ces tubercules se facent en la chair, et qu'elle soit dure, et toute la peau aride, inegale et de mauuaise couleur, et vlcérée en plu- sieurs endroits, tant à cause de la crassitie et terrestreté que pour l'a- crimonie d'iceux : et cestuy cy doit estre bien noté entre tous les signes.

Le douzième, ils sentent par fois grande ardeur et ponctions par tout le corps, comme si on les piquoit d'ai- guilles : qui se fait à cause d'une va- peur maligne qui s'esleue des parties interieures, et est retenue sous la

peau, et ne peut librement sortir, pour ce que le cuir est fait gros, dense, et espais, par l'adustion des humeurs pourris : partant la vertu expulsiue est continuellement stimulée à ietter hors les vapeurs acres et mordicantes.

Le treizième est qu'ils ont vne emaciation ou amaigrissement, et con- somption des muscles qui sont entre le pouce et le doigt index, non point seulement pource que la faculté nutri- tiue a defect d'alimens pour nour- rir lesdits muscles (car tel defect est general par tous les muscles du corps) mais pource qu'iceux, comme le ten- nar, ayans vne eminence manifeste, la depression et emaciation, comme chose estrange et inaccoustumée, est plustost remarquée en iceux. Et pour ceste raison ils ont les espaules pro- tuberantes en forme d'ailes, à cause de la consommation et emaciation de la partie interieure du muscle tra- peze.

Le quatorzième, ils ont vne stupeur ou diminution de la faculté sensitive, à cause que les nerfs sont remplis d'humeurs melancholiques gros et terrestres : qui fait que l'esprit animal ne peut reluire et estre porté par iceux aux parties qui en ont besoin, dont s'ensuit stupeur.

Veritablement ie me suis souuent trouué à l'espreuue des ladres, et en- tre tous les signes dignes d'estre bien notés, cestuy-cy m'estoit commun, c'est que les ayant piqués d'une assez grosse et longue espingle au gros tendon qui s'attache au talon, qui est fort sensible par dessus les autres, et voyant qu'ils n'en sentoient rien, bien que j'eusse poussé l'aiguille fort auant, ie conclus que veritablement ils sont ladres. Or pourquoy ils perdent ainsi le sentiment, le mouuement leur de- meurant entier, la cause est que les

nerfs qui sont disseminés au cuir sont plus affectés, et ceux qui sont aux muscles ne le sont tant : et pour ce quand on les pique profondement ils sentent la piqueure, ce qu'ils ne font à la superficie du cuir.

Le quinzième, ils n'ont point ou peu de sentiment en leurs extrémités, et icelles tombent principalement en la declinaison, à cause que la faculté expultrice iette les humeurs pourris qui la molestent le plus loing qu'elle peut des parties nobles, dont vient que l'humeur melancholique estant de substance grosse, accompagnée du virus lepreux, oppille les nerfs de façon que l'esprit sensitif ne peut penetrer et reluire jusqu'aux extrémités, lesquelles sont loing de la chaleur naturelle : inoinet que depuis que l'vne des principales facultés manque en vne partie, les autres la desdaignent et n'y reluisent assez suffisamment, pour la sympathie qu'elles ont les vnes avec les autres : et par ainsi la partie tombe en totale mortification.

Le seizième, ils ont songes et idées en dormant fort espouventables : car quelquesfois il leur est aduis qu'ils voyent des diables, serpens, et noirs obscurs, sepulchres, corps morts et autres choses semblables, lesquelles impressions sont faites au sens commun à cause des vapeurs fuligineuses de l'humeur melancholique qui montent au cerneau : ainsi que nous voyons aussi aduenir à ceux qui estant mords de chiens enragés tombent en hydrophobie.

Pour le dixseptième, nous mettrons qu'ils sont quasi tous cauteleux, trompeurs, et furieux ¹, sur le commence-

ment et increment de leur maladie, à raison de l'adustion des humeurs, à laquelle d'auantage la siccité sert d'aiguillon : mais en l'estat et declinaison de la maladie, ils deuiennent canteleux et trompeurs, et soupçonneux, à cause qu'ils sont desfiens d'eux-mesmes, à raison de la melancholique qui, froide et seiche, les rend ineptes à executer toutes choses, soit de corps ou d'esprit : d'où vient que craignans toutes choses, voire les plus assurées, ils taschent tousiours à paruenir et suppleer par malice ce qu'ils scauent leur defaillir d'esprit et d'adresse : qui est la mesme cause pourquoy les vieilles gens, les malades et femmes sont sur tous sujets à tels vices. Ils desirent aussi grandement la compagnie des femmes, et principalement au temps de l'accroissement et estat de leur maladie, à raison de la chaleur estrange qui les brusle au-dedans : mais en la declinaison ils abhorrent tel deduit, parce que leur chaleur naturelle est presque exhalée et esteinte ¹. Cela peut aussi prouenir de la crassitie de leurs humeurs, lesquels outre que ils sont terrestres, sont d'auantage embrouillés d'vn esprit flatulent excité et proumené dedans la masse sanguinaire par la chaleur non naturelle.

Le dixhuitième, leur vrine est epaisse comme celle des iumens, et quelquesfois subtile pour l'angustie des vaisseaux par où passe l'vrine, par lesquels le plus subtile s'euacue ² : icelle est aussi quelquesfois blaffarde, et de couleur cendrée et fetide, comme tous leurs autres excremens.

Le dixneuuième, ils ont le sang fort

¹ La phrase finit là en 1568 ; tout le reste est de 1575.

¹ La fin de ce paragraphe est de 1575.

² Ce membre de phrase : *et quelquesfois subtile, etc.*, est de 1575.

gros, aduste, et de couleur noirastre et plombine : et si on le laue, on le trouuera arenuleux en sa profondeur pour la grande adustion.

Le vingtième est qu'ils ont le pouls fort debile et languide, à raison que le cœur et faculté pulsatile residente en iceluy, est tellement opprimée des vapeurs fuligineuses qui s'esleuent de leurs humeurs grossiers et melancholiques, qu'elle ne peut librement battre ¹.

Or nous auons plusieurs autres signes de ladrerie, comme dureté de ventre, à raison de l'ardeur du foye : rots frequens, à cause de la frigidité de l'estomach causée de l'humeur melancholique qui regorge en iceluy : frequente sternutation, pour la plénitude du cerueu : mais entre tous cestuy leur est fort frequent : c'est que leur visage et tout leur cuir apparoist tousiours onctueux, à raison de l'ardeur et chaleur non naturelle qui dissout et liquefie toute la graisse qui est sous la peau, dont elle semble toute arrecusée. Ce qui se connoistra si on leur iette de l'eau nette sus la peau : car l'on verra icelle ne s'arrester en aucun lieu par faute de prise ².

Or des signes susdits les vns sont vniuocques, c'est à dire qui demonstrent veritablement la lepre : les autres sont equiuocques ou communs, et suruenans à d'autres maladies qu'à icelle lepre, toutesfoisseruent grandement à la connoistre. Et pour conclusion, si toutes ces choses là ou la plus part sont trouuées, elles demonstrent veritablement la ladrerie parfaite.

¹ Cette explication est de 1575 ; l'édition primitive portait : *à raison que la chaleur naturelle est suffoquée par celle qui est estrange eausee du virus lepreux.*

² Ce paragraphe est entièrement de la date de 1575.

CHAPITRE XI.

DU PROGNOSTIC DE LEPRE.

La lepre est une maladie hereditaire ¹, et contagieuse, quasi comme la peste, et du tout incurable, comme aussi souuent est la peste. Ceste contagion est si grande qu'elle vient aux enfans des enfans, et encore plus loing, de quoy l'experience fait foy. Or elle est incurable, parce que (comme nous auons dit) c'est vn chancre vniuersel de tout le corps : car si vn chancre qui est en vne seule partie d'iceluy ne reçoit aucune curation, comment se pourra guerir celuy qui occupe vniuersellement tout le corps? Aussi elle ne se peut guerir, parce que le mal est plus grand que remede aucun qu'on ait iusques à present peu trouuer et inuenter.

Outre-plus il faut estimer que, lors que les signes apparoissent au dehors, le commencement est long temps aparauant au dedans, à raison qu'elle se fait tousiours plustost aux parties interieures qu'exterieures : toutesfois aucun ont la face belle, et le cuir poli et lissé, ne donnant aucun indice de lepre par dehors, comme sont les ladres blancs ², appellés *Cachots*, *Cagots* et *Capots*, que l'on trouue en basse Bretagne et en Guyenne vers

¹ L'édition de 1568 ajoutait ici entre parenthèses : *(comme nous auons par cydeuant déclaré.)*

² L'édition de 1568 portait :

« ...comme sont les ladres blancs, appelés cachos, que l'on trouue en basse Bretagne, et plusieurs autres lieux, qui m'est vne chose indicible. »

Le texte actuel et le reste du paragraphe sont de 1575.

Bordeaux, où ils les appellent *Gabets*, és visages desquels bien que peu ou point des signes sus allegués apparoissent, si est-ce que telle ardeur et chaleur estrange leur sort du corps, ce que par experience j'ay veu : quelquesfois l'un d'iceux tenant en sa maison l'espace d'une heure une pomme fraîche, icelle après apparoissoit aussi aride et ridée, que si elle eust esté l'espace de huit iours au soleil. Or tels ladres sont blancs et beaux, quasi comme le reste des hommes, à cause que leur ladrerie consiste en matiere pituiteuse, laquelle reseichée par adustion, est faite atrabilaire : si que retenant toujours sa couleur blancheastre, apporte toutesfois tels inconueniens aux actions de ceux qu'elle possede, quels nous auons cy dessus mentionnés des vrais ladres et descouverts.

D'auantage, on voit qu'en ceste maladie les trois vertus et facultés du corps sont corrompues et viciées : car premierement l'animale procedente du cerueau est alterée et changée : ce qui est conneu par les imaginations et songes terribles et espouventables, et par la difficulté du sentiment et mouuement qu'ont les malades : la corruption de la vitale est aussi conneuë par la voix, et difficulté d'haleine, et puanteur d'icelle, et par le pouls tardif et depraué : le vice de la naturelle se connoist, par ce que le foye ne fait sa sanguification, et par les excremens de tout le corps procedans du foye : parquoy nous pouons conclure que les trois membres principaux patissent en la lepre.

CHAPITRE XII.

DE FAIRE SEPARER LES LADRES DE LA
CONVERSATION ET COMPAGNIE DES
SAINS.

Or ayant conneu par les signes susdits que quelqu'un sera espris de lepre ja confirmée, et considerant le danger qu'il y a de conuerser avec telles gens, les magistrats les doiuent faire separer et enuoyer hors de la compagnie des sains, d'autant que ce mal est contagieux quasi comme la peste, et que l'air ambiens ou environnant, lequel nous inspirons et attirons en nos corps, peut estre infecté de leur haleine, et de l'exhalation des excremens qui sortent de leurs vlcères : et l'homme sain conuersant avec eux l'attire, ce qu'ayant fait, il luy altere et infecte les esprits, et par consequent les humeurs, dont après les parties nobles sont saisies, qui cause la lepre. Et pour ceste occasion, il est bon et necessaire de les faire separer, comme j'ay dit : ce qui ne repugne point aux saintes Escritures. Car il est escrit que le Seigneur fit separer les lepreux hors de l'ost des enfans d'Israël. Aussi aux leuites est commandé le semblable¹ : et est ordonné pour les connoistre, qu'ils ayent les vestemens deschirés, et la teste nue, et soient couverts d'une barbute, et appellés sales et ords : mais auourd'hui on leur baille des cliqueties et un baril, à fin qu'ils soient conneus du peuple.

Neantmoins ie conseille que lors qu'on les voudra separer, on le face le plus doucement et amiablement

¹ Nombre 5. — Leuit. 13. — A. P.

qu'il sera possible, ayant memoire qu'ils sont semblables à nous : et où il plairoit à Dieu, nous serions touchés de semblable maladie, voire encor plus grieveuse. Et les faut admonester que combien qu'ils soient séparés du monde, toutesfois ils sont aimés de Dieu en portant patiemment leur croix. Qu'il soit vray, Iesus Christ estant en ce monde a bien voulu communiquer et verser avec les lepreux, leur donnant santé corporelle et spirituelle : car il est escrit qu'un lepreux s'inclina devant Iesus Christ, disant : Seigneur, si tu veux tu me peux nettoyer : et Iesus estendant sa main le toucha, et luy dit : Je le veux, sois net : et incontinent la lepre fut nettoyée. Outre plus est escrit que Iesus vne autre fois guerist dix ladres¹.

CHAPITRE XIII.

DE LA CURE POUR CEUX QUI SONT
PREPARÉS A LA LEPRE.

Il nous faut maintenant parler de la cure, toutesfois seulement pour ceux qui sont préparés à tomber en tel desastre et disposition : c'est qu'il leur conuient euitter toutes choses qui eschauffent et bruslent le sang, et generalement contrarier à toutes celles que nous auons dites cy dessus pouuoir procréer la lepre, et qu'ils ysent de viandes qui engendrent bon suc et aliment, lesquelles descrirons cy après au regime de la peste : et seront purgés, saignés, baignés, et

¹ *Mat. 6. — Luc. 5. — Marc. 1. — Luc. 17.*
— A. P.

cornetés selon l'aduis d'un docte Medecin, à fin de refrener l'intemperature du foye, et par consequent de tout le corps.

Valescus de Tarente¹ conseille qu'on leur oste les testicules, dequoy ie suis aussi d'aduis : car par l'incision et amputation d'iceux, l'homme est mué en temperature feminine, et par ainsi en complexion froide et humide, laquelle est contraire à la chaleur et secheresse de la lepre : partant le foye est refroidi, et par consequent ne brusle les humeurs, qui sont cause premiere d'icelle maladie.

Or quant à la cure de la lepre confirmée, il n'y en a point, comme nous auons dit, encor qu'on donne des serpens à boire et à manger, et qu'on saigne, ventouse, cornete et baigne les malades, ou qu'on vse de plusieurs et diuers autres remedes Il est vray que par ce moyen on peut pallier et repousser l'humour au dedans, à fin qu'ils ne soient conneus : ce que ie ne voudrois conseiller de faire, de peur qu'ils n'abusassent les femmes et eussent conuersation avec les sains : mais pour les faire viure plus longuement, ie leur conseilleray tousiours qu'ils se facent chastrer pour les raisons susdites, et aussi à fin qu'on en puisse perdre plus facilement la progeniture².

Maintenant nous parlerons sommairement de la lepre des Grecs.

¹ Dans toutes les éditions on lit *Valesien*, ce qui est une erreur. L'opinion citée et approuvée par Paré appartient bien en effet à Valescus.

² Ici se terminaient le chapitre et le livre dans les trois éditions de 1568, 1575 et 1579, Le chapitre suivant est de 1585.

CHAPITRE XIV.

DE LA LEPRE DES GRECS, DICTE DV
VYLGAIRE MAL SAINCT MAIN, QVI EST
VNE RONGNE.

Rongne est vne asperité du cuir, ou vne viceration legere coniointe avec vn prurit, causée d'une pituite nitreuse et sallée, et de melancholie qui se pourrit sous le cuir : et est tres-difficile à guarir.

Pour la curation, il faut estre purgé et saigné, eniter toutes viandes de haut goust qui enflamment le sang. On baignera le malade par diuerses fois, et l'on mettra dedans le bain choses remollientes : et au partir du bain tout le corps du malade sera frotté de beurre frais, à fin de faire tomber les croustes, et amollir l'asperité du cuir. En après on retournera au bain, et dans iceluy seront appliqués plusieurs cornets avec scarifications, pour euacuer le sang contenu entre cuir et chair. Et quelques iours après sera frotté le corps de l'onguent qui s'ensuit.

℞. O'ei iuniperi ʒ. ij.
Olei nucum ʒ. j.
Olei tartari albi ʒ. j.
Vitrjoli Romani, salis communis, sulphuris viui ana ʒ. iij.
Terebent. lotæ in succo limonum ʒ. ij.
Lithargyri ʒ. ʒ.
Cerae modicum.

Fiat vnguentum.

Or ce medicament sera de plus grande efficace, si on y adiouste deux onces de vis-argent, et deux dragmes de sublimé : et aura grande vertu, appliqué après le bain. Car le bain amollit et ouure les pores, et par consequent le fait penetrer plus fort.

Autre.

Prenez racines d'enula campana ʒ. iiij.
cuites en fort vinaigre, puis pilées, et passées par l'estamine : adioustez :
Soulphre vif ʒ. ʒ.
Jus de limon ʒ. ij.
Beurre frais ʒ. iij.

Et de ce soit fait onguent.

Si la rongne est rebelle à guarir, les parties malades seront frottées de l'onguent *Enulatum cum Mercurio*.

Autre.

Prenez axonge de pore ʒ. iij.
Soulphre vif ʒ. j.
Sel subtilement puluerisé, terebenthine laüée, vne once et demie.

Et de ce soit fait onguent.

CHAPITRE XV.

DES DARTRES¹.

Les dartres sont asperités du cuir, comme petites enleneures avec grande demangeaison, qui iettent vne matiere serese.

Pour les remedes topiques, Hippocrates au liure *De morbis mulierum*, recommande le vinaigre où l'on aura fait tremper de la pierre-ponce, ou soulfphre vif. Pareillement l'huile de fourment extraite sur vne enclume avec vne pelle toute rouge ; et en frotter la dartre tant de fois que l'on connoistra estre guarie. L'eau de sublimé aura pareille vertu, on l'eau forte qui aura serui aux orféures,

¹ Cet article *des Dartres* se lit déjà en 1585 ; mais il faisait suite au chapitre précédent, bien qu'en étant tout-à-fait distinct par son titre. C'est afin d'établir plus nettement cette distinction que j'en ai fait un chapitre séparé.

LE VINGT-TROISIÈME LIVRE,

TRAITANT

DES VENINS ET MORSVRE DES CHIENS ENRAGÉS,

ET AVTRES MORSVRES ET PIQVEVRES DE BESTES VENENEUSES¹.

CHAPITRE I.

POVRQVOY L'AVTHEVR A ESCRIT DES
VENINS.

Cinq choses m'ont incité de colliger des anciens ce petit traité des venins : dont la première est, à fin d'instruire le ieune Chirurgien des

¹ Ce livre *des Venins*, que l'on pourrait s'étonner de voir parmi les Oeuvres de Paré, s'y rattachait cependant dès l'origine par une connexion bien naturelle. Il avait paru pour la première fois dans la grande édition de 1575 sous ce titre :

LIVRE DES MORSVRES

des chiens enragez : ensemble des piqueures et morsures de certaines bestes venimeuses trouuees en ce pays de France.

C'était donc, d'après ce titre, un livre purement chirurgical, et comme le complément de son livre *des Playes d'harquebuses* (Voyez tome II, pages 189 et 193). On en jugera bien mieux encore par la table des 24 chapitres dont il était alors composé ; j'indiquerai en même temps leur correspondance avec ceux du livre actuel.

CHAP. I. — *Des venins en general.* La rédaction en a été complètement changée ; il ré-

medes qu'il doit user pour promptement suruenir aux affligés, attendant le secours du docte Medecin. La seconde, à fin qu'il puisse auoir vraye et exacte connoissance de ceux qui pourroient estre empoisonnés, pour fidelement en faire rapport à iustice, lors qu'il en sera requis. La troisième aussi, à fin que ceux qui sont

pond en partie aux chapitres 1, 5 et 11 du livre actuel.

CHAP. II. — *Du venin naturel.* — Fait aujourd'hui le chap. 12.

CHAP. III. — *Des bestes venimeuses.* — Aujourd'hui le chap. 13.

CHAP. IV. — *De la cure vniuerselle des morsures ou piqueures venimeuses.* — Devenu le chap. 14.

CHAP. V. — *La cause pourquoy les chiens deuiennent plustost enragez que les autres bestes.*

CHAP. VI. — *Signes pour cognoistre vn chien estre enragé.*

CHAP. VII. — *Les signes pour cognoistre vn homme auoir esté mordu d'un chien enragé.*

CHAP. VIII. — *Des accidens de la morsure d'un chien enragé.*

CHAP. IX. — *Pronostic de la morsure d'un chien enragé.*

CHAP. X. — *Cure de la morsure d'un chien enragé.*

CHAP. XI. — *De la cure de l'hydrophobie.* —

residens aux champs, comme les nobles et peres de familles, ayans mes œures, puissent secourir leurs pauvres suiets, où ils seroient piqués ou mordus des bestes venimeuses, ou des chiens enragés, et autres bestes. La quatrième, à fin que chacun se puisse preserver d'estre empoisonné, et survenir aux accidens. La cinquième est

Ces six chapitres en font sept dans cette édition, placés dans le même ordre, du chap. 15 au chap. 22 inclusivement.

CHAP. XII. — *Question si on peut manger des bestes qui se nourrissent de bestes venimeuses, sans aucun danger.* — Correspond au chap. 4.

CHAP. XIII. — *De la morsure et piqueure d'aucunes bestes venimeuses, et principalement de la vipere.* — Devenu le chap. 23.

CHAP. XIV. — *De la morsure des aspies.*

CHAP. XV. — *De la morsure des couleuvres.*

CHAP. XVI. — *De la morsure du crapast.*

CHAP. XVII. — *De la piqueure du scorpion.*

CHAP. XVIII. — *De la morsure et piqueure des mouehes.*

CHAP. XIX. — *De la morsure des chenilles.*

CHAP. XX. — *De la morsure des araignes.*

CHAP. XXI. — *Du venin des mouches cautharides.*

CHAP. XXII. — *Du venin de la mouche bupreste.*

CHAP. XXIII. — *Du venin de la sangsue.* —

Ces dix chapitres se suivent actuellement dans le même ordre, mais réduits au nombre de neuf par la réunion de deux en un, du 30^e au 38^e chapitre.

CHAP. XXIV. — *De la piqueure d'une vine.* — Devenu le 40^e chapitre du livre actuel.

En 1579, le livre changea de titre et de plan tout à la fois; il comptait 48 chapitres, le double de l'édition précédente, et traitait de tous les poisons, animaux, végétaux et minéraux. Dès lors il devenait essentiellement médical, ce qui justifie la place que nous lui avons donnée.

En 1585, il s'augmenta bien autrement encore, et alla jusqu'à 65 chapitres en vertu de l'adjonction des seize chapitres du Discours de la licorne. Cet énorme appendice le fai-

le desir que j'ay tousiours eu et auray toute ma vie, de servir à Dieu et au public, avec protestation devant Dieu de ne vouloir enseigner à mal faire, comme aucuns mal-vueillans me pourroient taxer: ains ie desire-rois que les inuenteurs des poisons fussent auortés au ventre de leurs meres¹.

saît manquer à son plan et à son titre; il m'a paru convenable de m'en tenir à la distribution de 1579, et de reproduire à part le Discours de la licorne, ce qui me permettra surtout de donner la curieuse préface de ce Discours, publié, comme il a été dit, en 1582.

Le premier livre devait beaucoup à Grévin, comme Paré en convenait lui-même (Voyez la note suivante). Le livre nouveau ne lui doit pas moins; mais de plus Paré a emprunté un peu partout, et notamment il a pris un chapitre à Thierry de Héry.

Il convient d'ajouter qu'il avait fait graver sur bois, pour l'ornement de ce livre, les figures du serpent *coule-sang*, du *pourrisseur*, du *basilic*, de la *salamandre*, de la *torpille*, de la *tareronde*, du *lièvre marin*, et enfin de l'*aconit*. Ces figures, assez médiocres, étaient tout au moins inutiles; je ne me suis pas fait scrupule de les supprimer.

¹ Dans l'édition de 1575, Paré commençait aussi son premier chapitre en exposant, comme il le dit en marge, *l'intention de l'auteur*; voici ce passage, qu'il sera curieux de comparer avec le texte actuel:

« Il m'a semblé estre bon d'escrire sommairement au ieune Chirurgien de la morsure et piqueure des bestes venimeuses, et principalement de celles qui sont communes en ce pais, comme de chiens enragez, vipers, aspies, couleuvres, crapaux, scorpions, araignes, chenilles, mouches à miel, frelons, guespes et lahons, à fin qu'il soit instruit à cognoistre la difference de la malignité qui est en leur venin, et par consequent il y puisse mieux approprier les remedes quand il en sera besoin. Lesquels remedes j'ay recueillis de plusieurs autheurs, et mesmes de Jaques Greuin, docteur regent en

Pour donc entrer en matiere , nous commencerons par la division des venins en general, puis nous poursuivrons vne chacune espece en particulier. Et dirons premierement, que venin ou poison est vne chose , laquelle estant entrée ou appliquée au corps humain , a la vertu de le combattre et vaincre, tout ainsi que le corps est victorieux de la nourriture qu'il prend iournellement : qui se fait par qualités manifestes , ou par propriétés occultes et secretes. Le conciliateur ¹, au liure qu'il a fait *des Venins*, dit que tout venin pris dedans le corps , de toutes ses propriétés est du tout contraire à la viande de laquelle nous sommes nourris. Car comme la viande se conuertit en sang, et rend toutes les parties semblables aux membres , lesquels principalement elle nourrit, se mettant au lieu de ce qui continuellement s'escoule de nostre corps, se resout et consomme : aussi le venin tout au contraire transmue le corps et les membres qu'il touche en vne nature particuliere et venimeuse. Donc ne plus ny moins que tous animaux et tous fruits que la terre produit, se pouuans conuertir en aliment, si nous les mangeons, se tournent en nourriture : aussi à l'opposite les choses venimeuses prises dedans le corps, rendent tous les membres de nostre corps venimeux. Car comme tout agent est plus fort que le patient : aussi le venin par sa plus grande force

surmonte notre substance , et la conuertit en sa nature venimeuse : par mesme raison que le feu par sa tresgrande chaleur conuertit soudainement la paille à soy et la consomme. Et pource les anciens grands inquisiteurs des choses naturelles ont dit , que le venin tue les hommes d'autant qu'il corrompt la temperature et complexion de leurs corps.

Or tous venins et poisons procedent de l'air corrompu ou des foudres et tonnerres et leurs eclairs : ou du naturel des bestes , plantes et mineraux : ou par artifice et sublimations des meschans, traistres, empoisonneurs et parfumeurs, desquelles choses se prennent les differences. Car tous venins ne font pas leurs effets d'vne mesme sorte, et ne procedent lesdits effets d'vne mesme cause : car aucuns operent par l'excès des qualités elementaires desquelles ils sont composés : autres operent par leur propriété specifique ou secrete : dont aucuns tuent plustost, les autres plus tard ¹. Aussi tous venins ne cher-

¹ Le premier chapitre de l'édition de 1575 disait déjà quelque chose de semblable ; mais à la suite du passage reproduit dans la note de la page précédente, on lisait :

« Or toutes les bestes dessus dites sont plus ou moins venimeuses, selon la quantité ou qualité de la malignité de leur venin. Et pourtant il y a difference en la longueur ou briueté du temps, auquel elles font leurs accidents. Outre plus faut entendre, qu'il y a diuersité és operations des venins artificiels, d'autant que aucuns agissent par vne qualité manifeste, comme chaleur, froidure, secheresse et humidité, autres par vne propriété specifique, laquelle ne peut estre cogneue que par seule experience. »

Immédiatement après, il passait aux signes des venins chauds, froids, etc., que nous retrouverons au chapitre 5.

la faculté de medecine, qui en a escrit vn liure. »

Voyez ce que j'ai dit de Grévin dans mon Introduction, page cccxxxiii.

¹ Le conciliateur, Pierre de Abano, souvent désigné sous ce nom, et qu'on trouvera plusieurs fois cité dans le courant de ce livre.

chent premièrement le cœur pour luy nuire, mais nuisent à certains membres : comme l'on voit les cantharides qui offensent la vessie, la ciguë le cerueau, le liëure marin les poulmons, la torpille qui engourdit et stupefie les mains de ceux qui touchent seulement les rets où elle est prise. Autres blessent autres parties, puis après le cœur : comme l'on voit les medecines qui confortent le cœur, comme le safran, autres le cerueau, comme le stecas, autres l'estomach, comme la canelle, autres autres parties. Il y a aussi des venins qui operent par qualités manifestes et par qualités spécifiques tout ensemble, comme l'euphorbe, lequel içoit que par sa force venimeuse qu'il a de l'excès de sa chaleur, il infecte toutesfois aussi par son autre force, qui procede de sa vertu spécifique : ce qui se connoist par le theriaque, la propre vertu duquel est de surmonter toutes poisons qui operent de leur vertu occulte, lequel est de tres-grand efficace contre l'euphorbe. Que si ledit euphorbe nuisoit de sa seule excessiue qualité, tant s'en faut que le theriaque qui est de soy fort chaud, luy fust contraire, que plustost il entre-tiendroit sa force et nuisance, ce qu'il ne fait.

Les venins qui operent par leur vertu spécifique, ne le font pas parce qu'ils sont chauds, froids, secs, ou d'humidité excessiue : mais c'est parce qu'ils ont ce naturel particulier des influences celestes, contraires à la nature humaine. Pource tels venins pris en bien petite quantité sont neantmoins d'une force si maligne et tant cruelle, que quelquesfois en vne heure ou moins ils tuent.

Les venins ne tuent pas seulement par la bouche, mais aussi appli-

qués exterieurement. Semblablement les bestes ne tuent pas seulement par leurs morsures ou piqueures ou esgratigneures : mais aussi par leur baue, regard, ou par le seul attouchement, ou par leur haleine, ou par manger et boire de leur sang, ou par leur cry et sifflement, ou par leurs excremens¹.

CHAPITRE II.

QUESTION.

Comme se peut faire que le poison baillé en petite quantité, ou la piqueure d'une beste venimeuse, montre ses effets en si peu d'heures par toutes les actions du corps, tant animales que vitales et naturelles, fait enfler tout le corps comme vne beste que l'on veut escorcher qu'on aura soufflée? Et comment aussi se peut faire que la contre-poison puisse rabbatre vne telle vertu : attendu qu'il est impossible qu'une petite portion de liqueur se transporte à tant de parties?

Galien dit que la substance du poison et contre-poison n'est point distribuée par le corps, mais seulement la qualité d'iceluy. Toutesfois les Philosophes tiennent que nulle qualité ne peut estre sans corps. Nous dirons que ces qualités sont tellement distribuées par tout le corps, qu'il n'est pas necessaire que la petite portion du poison soit partie en tant et tant de parts (car il seroit impossible) mais il faut entendre que quant et-quant

¹ Cette dernière phrase est textuellement répétée au chap. 9, sans en être plus vraie pour cela.

que ce peu de poison est entré dedans le corps, le venin gaigne et conuertit en sa propre substance ce qui de prime face luy vient au deuant, soit le sang qui est és veines et arteres, soit du phlegme dedans l'estomach, et autres humeurs, ou és boyaux, dont puis après s'aide à gaigner le reste du corps : ainsi qu'un capitaine voulant liurer vne ville entre les mains d'un ennemi, tache d'attirer le plus d'hommes qu'il peut pour se servir au iour donné. Le poison doncques par ce moyen que j'ay dit, commence à s'espandre par les veines, arteres et nerfs, et ainsi se communique au foye, au cœur et au cerueau, mesme conuertit en sa nature tout le reste du corps. Et quant est de contre-poison, pour autant qu'il est pris en assez grande quantité, estant entré dedans l'estomach, où il s'eschauffe, il esleue des vapeurs lesquelles, esparses par tout le corps, combattent par leurs vertus la force du venin. C'est pourquoy le contre-poison pris en trop petite quantité ne peut vaincre le poison, à cause que les vapeurs ne sont suffisantes pour estre enuoyées en tant d'endroits, et partant il faut que le contre-poison soit plus fort que le poison, à fin de surmonter et vaincre le venin du poison.

CHAPITRE III.

AUTRE QUESTION.

A sçauoir, s'il est possible de donner des poisons qui font mourir les hommes à certain temps prefix, comme d'un mois, plus ou moins ?

Theophraste dit, que neantmoins qu'il y a des venins qui tuent plustost, autres plus tard, toutesfois qu'il est impossible de pouuoir donner un terme prefix, comme aucuns pensent. Car ce que les venins tuent ou plustost ou plus tard, il ne procede selon les Medecins de leur propre naturel et force, mais de ce que la nature de celuy qui l'aura pris resiste plus ou moins ausdits venins, ce que l'experience monstre : car il est certain qu'un mesme venin d'un mesme poids et mesme quantité, baillé à diuerses personnes de diuerses natures, tuera les vns dedans vne heure, les autres dedans quatre, autres dedans un iour, et à d'aucuns ne portera grande nuisance. Ce qu'on experimente tous les iours aux medecines laxatives : car si diuerses personnes prennent vne mesme medecine de mesme poids, quantité et qualité, en aucuns elle monstrera subit son effet, en aucuns tard : en aucuns fera bien petite operation, en d'autres tres-grande, és autres point du tout : en aucuns purgera sans fascherie, en autres avec grand trouail et douleur : ce qui ne procede d'autre cause que de la diuerse et dissemblable temperature des malades, laquelle ne se peut si parfaitement connoistre, qu'on puisse sçauoir iusques à quand la chaleur naturelle ait puissance de resister au venin. Il procede aussi de ce qu'aucuns ont les arteres larges ou fort serrées. Car le venin ayant troué les chemins et conduits larges, non seulement il penetre legerement, mais aussi aisément il passe avec l'air, qui continuellement entre en nostre corps pour flabeller et refroidir le cœur.

CHAPITRE IV.

A SÇAVOIR SI LES ANIMAYX VIVANS DES BESTES VENIMEUSES, SONT VENIMEUX, ET SI ON EN PEUT MANGER SANS DANGER¹.

Les canars, les cicoignes, les herons, les paons, les coqs d'Inde et autres poullailles mangent et vivent de crapaux, viperes, aspics, couleuvres, scorpions, araignes, chenilles, et autres bestes venimeuses. Sçavoir, si tels animaux ayans mangé telles bestes, puis mangés des hommes, les peuvent infecter et empoisonner?

Mathiolo dit, que tous les modernes qui ont escrit des venins tiennent assurement que tels animaux mangés ne peuvent aucunement nuire : au contraire nourrissent le corps ne plus ne moins que les autres qui n'auront mangé telles viandes venimeuses, parce que ces animaux conuertissent en leur nature leurs viandes venimeuses. Laquelle raison et opinion, encore qu'elle aye grande apparence, que ce venin se digere et se conuertisse en la substance de ces animaux qui en vivent ordinairement : toutesfois ie croy qu'il ne s'en suit pas que la chair faite de tel aliment venimeux, mangée des hommes, ne porte quelque nuisance, et croy que si on en mangeoit souuent, elle pourroit causer plusieurs maladies, et en fin la mort. L'ay pour tes-

¹ Ce chapitre répond essentiellement au chap. 4 de l'édition de 1575, mais la rédaction en a été presque entièrement refondue. Toutefois, comme ces changements ne portent guère que sur la forme, je noterai seulement ceux qui affectent davantage le sens et la doctrine.

moins Dioscoride et Galien, qui assurent le lait, qui n'est autre chose que le sang deux fois cuit, tiré des bestes qui paissent la scamonée, l'ellébore ou le lithymal, estre merueilleusement laxatif, si on en boit¹.

Pareillement on voit, quand les Medecins veulent purger vn enfant estant encore à la mamelle, donnent des medecines laxatiues aux nourrices, pour rendre leur lait medicamenteux et purgatif. Ce que l'ay veu de recente memoire. qu'une nourrice malade, les Medecins luy ayans ordonné vne medecine laxatiue, et l'enfant l'ayant après tetée auoir le cours de ventre, et estoit-on bien empesché de l'arrester, et fut-on contraint luy bailler vne autre nourrice, attendant le temps que la medecine eust du tout fait son operation².

¹ Ce paragraphe se présente assez différemment dans l'édition de 1575. D'abord Paré ne citait pas Matthiolo; il disait simplement : *aucuns tiennent qu'elles ne peuvent aucunement nuire*; puis il ne mettait pas en avant son opinion personnelle, et il se contentait de dire : *Les autres tiennent le contraire*. Enfin il ajoutait, pour terminer le paragraphe :

« ... En quoy on peut cognoistre, que les plantes laxatiues et venimeuses ne perdent leur vertu laxatiue, ny leur venin, encore qu'elles soyent cuites, et bien digerées. Cela se voit és griues, qui mangent et se repaissent de geneure: leur chair sent vn goust de geneure, etc. »

Cet exemple, de même que ceux qu'il citait à la suite, se retrouvera un peu plus loin dans le texte actuel.

² Ce paragraphe est de la rédaction nouvelle de 1579. Tout ce que l'ancienne édition portait à ce sujet consiste dans le passage que voici :

« Plus on voit pareillement, que le iour qu'une nourrice aura pris vne medecine laxatiue, l'enfant tetant son lait subit, le

D'avantage on voit les griues ayans mangé de la graine de genéure, que leur chair s'en ressent. Aussi les poulailles ayans mangé de l'aluyne, leur chair est amere, et s'ils ont mangé des ails, le sentent semblablement. Les moruës et autres poissons, ayans esté prins avec les ails, ils sentent si fort que plusieurs n'en peuvent manger : neantmoins qu'on les sale, fricasse, ou qu'on les face boüillir, retiennent tousiours l'odeur et saueur des ails. Aussi les connins ayans esté nourris de pouliot et de genéure, leur chair s'en ressent, retenant l'odeur et goust plaisant. Au contraire, s'ils sont nourris de choux et de sang de bœuf (comme on fait à Paris), difficilement on en peut manger, à cause qu'ils retiennent le goust de choux. Je diray encore d'avantage, que les Medecins commandent de nourrir les chœurs, vaches et asnesses d'herbes propres, quand ils veulent faire boire leur lait aux etiques, ou à d'autres malades ¹ : ce que Galien ² dit, qu'il n'ignore point que les chairs des animaux sont alterées et fumées par la viande et nourriture qu'ils prennent.

Or pour le dire en un mot, ie suis d'aduis qu'on ne mange de tels animaux qui auront deuoré les bestes venimeuses, si n'estoit long temps après, et que premièrement le venin

ventre se laschera, voire quelquesfois si fort, que l'on est contraint changer de nourrice pour allaitier l'enfant, de peur qu'il n'eust trop grand flux de ventre, qui luy pourroit nuire et le faire mourir, iusques à ce que son lait soit retourné en son naturel. »

¹ L'édition de 1575 disait : *pour bailler aux phthisiques, ou à autres malades qui en ont besoin* ; et la citation de Galien n'a été ajoutée qu'en 1579.

² *Liv. 2. des simples.* — A. P.

n'eust esté labouré et digéré, et transmué en autre qualité par le benefice de la chaleur naturelle des animaux qui les auroient mangées ¹ : car on voit des morts subites aduenir, dont la cause est inconneuë aux hommes, qui peut estre pour auoir mangé de telles bestes, dont l'un peut eschapper, et l'autre mourir. Cela se fait pour la preparation et disposition des corps qui reçoivent et repugnent au venin.

CHAPITRE V.

LES SIGNES DES VENINS EN GENERAL.

Nous dirons les signes des venins en general, puis nous poursuiurons vne chacune espece en particulier.

Nous connoissons vn homme estre

¹ Ce paragraphe était fort différent dans l'édition primitive; on y lisait :

« D'abondant nous auons dit, que les anciens tiennent comme vne chose resoluë, que les bestes venimeuses, qui mangent les autres bestes venimeuses, que leurs morsures ou piqueures sont plus dangereuses, que de celles qui ne les mangent : aussi que la chair des bestes qui ont esté tuées par les bestes venimeuses ou enragees, ou ont esté frappees de foudre, est venimeuse : tout ainsi que nous auons dit cy dessus d'une nourrice ayant pris vne medecine laxatiue, pendant qu'elle opere, si elle donne à teter à son enfant, luy causera vn flux de ventre iusques à le faire mourir. Semblablement le chapon, le canard, ou autre volaille ayant mangé vn crapaut, ou vipere, ou autre beste venimeuse, peuuent donner detrimant à ceux qui en mangeront, si premierement n'est bien digeree, alteree, et changee de sa nature par la chaleur et alteration d'icelle volaille : parquoy faut desister d'en manger. On voit souuent des morts subites aduenir, etc. »

empoisonné par quelque façon que ce soit, quand il se plaint d'une grande pesanteur de tout le corps, qui fait qu'il se desplaist en soy-mesme : quand de l'estomach il luy monte quelque goust horrible à la bouche, tout autre que les viandes communes ne font, quelques mauuaises qu'elles soient : quand la couleur de la face se change, maintenant liuide, tantost citrine, et de toute autre couleur estrange et difforme : quand il sent nausée et volonté de vomir : quand il a inquietude de tout le corps, et qu'il luy semble que tout tourne sens dessus dessous.

Nous connoissons ledit venin prins agir de toute sa substance et propriété occulte, quand sans apparence de grande et insigne chaleur, ou froidure, le malade tombe souuent en défaillance de cœur, avec vne sueur froide, à raison que tel venin n'a point pour obiet aucune certaine partie, contre laquelle de certaine affection et quasi comme par choix elle agisse, comme font les cantharides contre la vessie, et le liëure marin contre les poulmons. Mais comme ce venin agit de toute sa substance et forme secrete : ainsi à guerre ouverte il oppugne la forme et essence de la vie, qui gist en la faculté vitale, qui est au cœur.

A present nous faut declarer particulièrement les signes des venins qui operent par leurs qualités premières et manifestes.

Les venins ou poisons qui operent par leurs qualités manifestes, causent leurs propres accidens, desquels ils monstrent leurs signes apparens. Car ceux qui ont vne chaleur excessiue, subit ils enflamment la langue et le gosier, l'estomach, les intestins, et generalement toutes les parties inte-

rieures, avec grande alteration et inquietude, et sueur continuelle. Et si avec leur chaleur excessiue ils ont vne force corrosiue et putrefactiue, comme l'arsenic, le sublimé, reagal, verd de gris, l'orpiment, et autres semblables, ils causent en l'estomach et aux boyaux des ponctions intolérables et grandes ventosités, lesquelles on oit souuent bruire dedans le ventre, et ont vne soif intolérable. Après ces accidens suruiennent souuent vomissemens avec sueurs, tantost chaudes tantost froides, et défaillance de vertus, puis la mort ¹.

¹ La séméiotique des venins chauds, froids, secs, et humides, avait déjà été donnée dans le premier chapitre de 1575, et ceux des venins chauds et froids dans le livre *des Playes d'arquebuses* de 1545. Ces descriptions ne sont pas contraires sans doute, mais elles sont assez différentes pour demander à être comparées. Nous avons donné ailleurs le texte de 1545, légèrement corrigé en 1564 (voyez tome II, page 193); voici maintenant le texte de 1575 :

« *Signes que le venin est chaud.*

« Cela est cogneu par les accidens qu'il cause, à sçauoir douleur mordante, corrosion, inflammation, fièvre, grande alteration, delire, resolution de la chaleur naturelle, rougeur et tumeur aux yeux, avec grandes inquietudes : les patients ne peuvent dormir, et sont en perpetuelle sueur, qui vient par le combat et traual de Nature, et ont le pouls fort frequent.

» *Signes que le venin est froid.*

» C'est qu'il cause vn sommeil profond, de sorte qu'à grande peine on peut reueiller les patiens : aussi ils ont horreur et tremblement de tout le corps, et ont l'entendement troublé, en sorte qu'on diroit qu'ils seroyent yures et fols : d'auantage ils ont tout le corps froid, et iettent vne sueur froide : aussi ont la couleur du visage liuide et plombine : et leurs vomissemens et cra-

Les venins qui sont d'une excessive froideur causent aux malades un sommeil profond, que souvent on ne les peut resveiller qu'à bien grande peine : aucunesfois ils esourdissent le cerveau, que les malades sont contraints faire plusieurs mouvemens desordonnés, tant de la bouche que des yeux, et des bras et jambes, comme s'ils fussent yvres ou insensés: d'abondant il leur survient une grande sueur froide, et ont la couleur du visage livide et jaunastre, et fort hideuse à voir : et ont tout le

chats sont fort visqueux, et leur sang se congele.

» *Signes des venins secs.*

» Les patients ont une aridité et seicheresse à la langue et au gosier, avec une soif intolérable, parceque le venin se communique au corps par les veines, artères, et nerfs : dont il adient qu'il desseiche et consume l'humidité substantifique, qui fait retirer le cuir et toutes les parties nerveuses, ainsi qu'on voit resserrer un parchemin devant le feu : au moyen de quoy il s'ensuit une constipation de ventre, et aux conduits tant de l'urine que de la sueur, et estans estoupez ne permettent que l'eau excessivement heüe soit évacuée : dont il s'ensuit une grande douleur par tout le corps, et en fin la mort.

« *Signes des venins humides.*

« Les malades ont un continuel et profond sommeil, et quasi est impossible de les garder de dormir : aussi ils ont un grand flux de ventre, avec une lassitude et résolution, ou relâchement de tous les nerfs, mesme que les yeux sortent quelquesfois hors de la teste.

« Or voilà les signes et indices universels des venins qui operent par qualitez manifestes : lesquels si on voit qu'ils perseverent et augmentent, quelque chose qu'on y puisse faire, il faut faire presage de la mort : aussi au contraire, s'ils diminuent, c'est signe de guarison. »

corps stupide et endormi, et s'ils ne sont bien tost secourus, ils meurent. Lesquels venins sont comme ciguë, pauot, morelle, jusquiame, mandragore et autres semblables.

Les venins secs ont presque toujours la chaleur pour compagne, avec une certaine humidité : car neantmoins que l'on die que le soulfre soit chaud et sec, toutesfois il a une humidité pour congérer sa forme, comme toutes autres choses composées requierent : mais on donne aux choses la qualité qui domine en elles. Les venins secs rendent la langue aride, et la gorge seiche, avec une soif non éteignible, c'est à dire, qui ne se peut appaiser. Le ventre se resserre, et les autres parties interieures, ainsi que le parchemin fait devant le feu. A ceste cause l'urine ne sort qu'à grande difficulté, tous les membres deviennent secs et retirés, et les malades ne peuvent dormir : lesquels venins sont comme litarge, ceruse, plâtre, escaille d'airain, limeure de plomb, antimoine préparé, et autres semblables.

Les venins humides causent un perpetuel sommeil, flux de ventre, avec relâchement de tous les nerfs et jointures : tellement que quelquesfois les yeux sortent hors de la teste. Il s'ensuit aussi souvent une pourriture des mains, pieds, nez, oreilles, et une soif extreme pour la chaleur qui prouient de la grande pourriture, puis la mort s'ensuit. Aucuns tiennent qu'il ne se trouve point de poison humide, parce qu'il est impossible de trouver d'humidités jusques au quatrième degré. Toutesfois le contraire se verifie par l'exemple de celui qui dormant de nuit fut mordu d'un serpent, ainsi que Gilbertus Anglicus recite : et mourant, son valet

au matin le tirant par le bras le pensant resueillir, toute la chair dudit bras pourrie tomba, les os desnus de chair : ce qui ne peut estre adueni que par l'excessiue humidité du vein qui estoit aux dents et bane du serpent. Aussi Hippocrates a bien dit¹, que la disposition de l'année estant pluuieuse et humide, suiette au vent de midy, il est adueni par ceste humidité veneneuse et corrompue, qu'en aucuns la chair des bras et des iambes pourrie tomboit en pieces, et les os demeueroient nuds et desnus d'icelle : non seulement à d'aucuns la chair se trouuoit pourrie, mais aussi la propre substance des os. D'où on peut conclure qu'il y a des venins d'vne humidité si excessiue, qu'ils peuuent faire mourir les personnes par l'entiere putrefaction des membres : ce qu'on voit aduenir à la verolle, tant grosse que petite, et aux charbons et anthrax pestiferés.

Et quand tels et pareils signes apparoissent, il sera facile les combattre par leurs contraires, encore que l'on ne connoisse le vein particulièrement.

Il n'y a point de signes certains des venins qui operent par propriété spécifique ou occulte², parce qu'ils ont ceste nature de l'influence du ciel,

¹ Premier liu. des Temperamens. — A. P.

² En 1552, Paré ne disoit que quelques mots de ces venins ; en 1575, il avoit un paragraphe assez différent du texte actuel. On lisait ce passage après celui de la note de la page précédente.

« Signes des venins qui operent par propriété occulte.

» Les signes que le vein opere par vne propriété occulte, c'est-à-dire, qualité non manifeste, mais de toute leur substance, ne se peuuent bien descrire, pour la diuersité

qui ne s'esmeut iamais à faire sa propre action, sans que l'objet de son contraire se presente : et partant on ne les connoist que par experience, sans en pouoir donner aucune raison, comme la torpille qui stupefie le bras de celui qui la touche, le liéure marin qui gaste les poulmons, les cantharides qui blessent la vessie, la piqueure de la viue qui cause gangrene et autres accidens. Ce que nous dirons cy après.

CHAPITRE VI.

L'OPINION D'AVCVNS REPROVVÉE.

Ceux errent grandement, qui disent que le vein des bestes venimeuses est froid, parce que ceux qui en sont mordus, ou piqués, subit deuiennent froids, et que les serpens (comme craignans le froid quand l'hyuer s'approche) se cachent es cauernes sous terre, ou sous les pierres, qui est le naturel des viperes, où quelquesfois on les trouue si surpris de froid, qu'elles demeurent toutes amorties et immobiles, comme si elles estoient gelées. Or veritablement la froideur de ceux qui en sont mordus

des accidens qui aduiennent : car tantost les malades ont froid, tantost chaud, en sorte qu'on voit grande diuersité des mouuemens de nature : aussi aucuns font mourir promptement, les autres lentement : qui se fait pour la diuersité du vein, dequoy on ne peut bien rendre raison. Les anciens ont nommé vne vertu occulte, ou cachée, celle de laquelle nous ne pouuons rendre les raisons naturelles, mais sont cogneues par la seule experience, laquelle ferme le pas à toutes les raisons, depuis que legitimement elle apparoist. »

ou piqués, ne procede pas de la froidure du venin : mais de ce que la chaleur naturelle se retire des parties exterieures aux interieures, pour secourir le cœur, et aussi qu'elle est surmontée et esteinte par le venin. Et ne faut conclure que tous serpens soient froids, parce qu'on les trouue en hyuer en leurs trous, tous comme immobiles, et comme morts : cela ne procede sinon que leur chaleur naturelle est retirée en leur ventre, pour resister à l'air ambiens qui est froid.

CHAPITRE VII.

POUR SE DONNER GARDE D'ESTRE EMPOISONNÉ.

La maniere de se donner garde d'estre empoisonné est fort difficile : car les meschans empoisonneurs et parfumeurs, qui secretement baillent les poisons, conduisent leur trahison et leur meschanceté si finement, qu'ils trompent les gens les plus experts et de meilleur iugement qu'on scauroit trouuer. Car ils ostent l'amertume des venins, et les meslent avec choses douces : ainsi ils leur font perdre leur mauuaise odeur par la mixtion des choses odorantes et parfums. Aussi la poison donnée avec saulses appetisantes est fort dangereuse, d'autant qu'elle est auallée auidement, et plus difficilement vomie.

Et partant ceux qui craignent d'estre empoisonnés, comme souuent aduient aux prelatz et beneficiers pour auoir leur despoüille, se doiuent garder de toutes viandes appareillées (par gens suspects) avec saulses qui sont fort douces ou fort salées, ou aigres, et

generalement toutes celles qui sont de haut goust. Pareillement estans bien alterés, ne doiuent boire à grands traits, ne manger goulument : mais bien considerer le goust de ce qu'ils mangent et boient. D'auantage ils doiuent manger des choses qui rompent toute la force du venin deuant toutes viandes, et principalement vn bouillon gras fait de bones viandes. Semblablement doiuent prendre au matin vn peu de methridat ou theriaque, avec vn peu de conserue de roses, puis boire vn peu de bon vin ou maluoisie, ou des fueilles derue, avecques vne noix et figes seiches, qui est vn singulier remede.

Et où quelqu'un auroit soupçon d'auoir pris quelque poison par la bouche, ne faut dormir en tel cas : car la force du venin est quelquesfois si grande et si forte ennemie de Nature, qu'elle execute son pouuoir, que souuent elle monstre tel effet en nos corps que fait le feu allumé en la paille seiche. Car souuent aduient que ceux qui sont empoisonnés, deuant que pouuoir auoir secours des Medecins et Chirurgiens, meurent. Dont subit il se doit faire vomir en prenant de l'huile et eau chaude : en lieu de l'huile on fera fondre du beurre, et le prendre avec eau chaude, ou decoction de graine de lin, ou fenugrec, ou quelque bouillon gras : car telles choses font ietter le venin hors par le vomissement : ioint qu'ils laschent le ventre, et par telles euacuations le venin est voidé hors, et son acrimonie amortie. Ce qu'on voit par experience, que lors que nous voulons appliquer des canteres potentiels ou vesicatoires, si la partie est ointe de choses huileuses, tels remedes acres ne pourront vlcérer la partie. D'auantage, le vomissement pro-

fitte, non seulement parce qu'il enacue le venin : mais aussi que souuent il manifeste, ou par l'odeur, ou par la couleur, ce qui aura esté prins : et ainsi par tel moyen on pourra auoir recours aux remedes contrarians au venin.

Après auoir vomi, si on a coniecture que la poison soit descendue aux boyaux, on pourra vser de clysteres acres, pour euacuer ce qui pourroit estre demeuré et attaché contre les intestins. Et où le malade ne pourroit vomir, il luy faut faire prendre des purgations propres, qui resistent aux venins, comme est l'agaric, l'aloës, la petite centaure, la rheubarbe, et autres choses ordonnées par le docte Medecin. L'on doit vser puis après de clysteres composés de casse, de bouillon gras, avec suif de mouton ou beurre, ou lait de vache, et mucilages de lin, et psillij, ou de coings, à fin que la poison n'adhère contre les boyaux, comme on a accoustumé donner aux dysenteries. Par leur onctuosité et visquosité, ils amortissent l'aerimonie du venin qui se peut adherer contre les boyaux, et defendent les parties saines qu'elles ne sentent la force du venin. Ils sont bons pareillement quand le venin a vlcéré les parties interieures. Pour ceste cause le lait beu en grande quantité, après le vomissement, et baillé par clysteres, est vn remede tres-singulier, parce qu'il rompt la force du venin, et souuent le guarit. Il faut icy noter, qu'on doit tousiours commencer à tirer le venin par la voye où il aura entré. Comme s'il a esté baillé par odeur, faut faire estternuer : si par le boire ou manger, par vomissement : si par le siege, par clysteres : si par le col de la matrice, par syringuer : si par morsures, ou

piqueures ou esgratigneures, par remedes qui l'attirent au dehors, comme nous dirons cy après.

CHAPITRE VIII.

DES DIVERSIONS.

Les diuersions sont bonnes et necessaires, à cause que non seulement empeschent que le venin n'aille au cœur, mais au contraire elles l'attirent du dedans au dehors : et partant les ligatures fortes, faites aux bras, cuisses et iambes, sont bonnes. Aussi les grandes ventouses avec grande flambe, appliquées sur plusieurs parties du corps. Pareillement le bain d'eau chaude, avec des herbes contraires aux venins, comme l'aurosne, le calament, rue, betoine, moulaine blanche, marrubium, pouliot, laurier, le scordium, l'ache, scabieuse, menthe, valerienne, et autres semblables. Aussi les estuues seiches, et y faire suer longuement le malade, prenant tousiours indication de sa force et vertu.

Or si le patient est grand seigneur, en lieu de bains et estuues, il sera mis dedans le ventre d'un bœuf ou d'une vache, ou d'un cheual ou mulet, à fin de le faire suer, et attirer par ce moyen le venin au dehors : et quand ils seront refroidis, il sera mis dedans un autre, et fera-on toutes autres choses necessaires et requises en tel cas, et tout par le conseil du docte Medecin, s'il se peut trouuer.

CHAPITRE IX.

DES VENINS EN PARTICULIER.

Après auoir discoursu sommairement des choses vniuerselles des venins, maintenant il nous faut venir aux particulieres, commençans à l'air, puis aux morsures et piqueures et esgratigneures des bestes venimeuses, puis aux plantes et mineraux.

Les bestes venimeuses sont aspics, crapaux, viperes, dragons, scorpions, lièvres marins, pastenaques, viues, torpedes, araignées, cantharides, buprestes, chenilles de pin, sangsues, et infinité d'autres. Or lesdites bestes ne tuent passeulement par leurs piqueures et morsures ou esgratigneures, mais aussi par leur baue, haleine, escume, regard, cry et sifflement, veuë, et par leurs autres excremens. Aussi celles qui sont mortes d'elles mesmes, ou pour peste, ou foudre, ou rage.

Il y a aussi des venins artificiels, et si cruels, que si on en met sur vne selle de cheual, font mourir celuy qui aura esté quelque temps dessus : et autres, que si on en frotte les estriers, percent les bottes de ceux qui ont les pieds dedans¹ : desquels venins les Turcs et autres Barbares vsent souuent en leurs fleches et dards, pour faire mourir leurs ennemis, et les cerfs et autres bestes sauages qui en sont frappées : qui est vne chose difficile à croire, veu que le venin appliqué à la selle et aux estriers n'a touché à la chair nue : toutesfois cela se peut faire : car pour toucher les rets où sera prins le poisson nommé *Torpede*,

¹ *Mathiole.* — A. P.

les mains demeurent stupides, et fait mourir l'homme, comme auons dit cy dessus. Ainsi le basilic par son seul regard et par son cry fait mourir les hommes, et tue toutes autres bestes venimeuses qui sont près où il fait sa demeure. Je diray d'auantage que le meilleur vin est poison, parce qu'il oste le sens et entendement, et suffoque : et semblablement toutes autres bonnes viandes, lorsqu'on en prend en trop grande quantité.

CHAPITRE X.

DE LA CORRUPTION DE L'AIR.

L'air est venimeux et corrompu par certaines vapeurs meslées avec luy, comme par vne grande multitude de corps morts, non assez tost enseuelis en la terre, comme d'hommes et cheuaux, et autres faisans vne vapeur putredineuse : ce qui aduient souuent après vne grande bataille, ou après vn grand tremblement de terre : lequel sort dehors, qui auoit esté retenu par long temps aux entrailles de la terre, et par faute d'auoir esté esuenté, il a acquis vne pourriture, laquelle est dispersée en l'air, et la tirant en nos corps, il nous empoisonne : comme par vne seule inspiration d'vn pestiferé, on prend la peste. Il y a encores d'autres causes de la corruption de l'air, que nous dirons cy après au *liure de la peste*.

Il y a pareillement du venin en l'air, qui accompagne les tonnerres, foudres et eclairs, lequel tue ceux qui en sont frappés, ou à grand peine en petuent ils reschapper, qui se fait par vne certaine venenosité

sulphurée, ce qu'on connoist aux corps qui en sont touchés. Et si les bestes mangent celles qu'il aura tuées, elles meurent et enragent. Et quant au feu du fouldre, il est plus chaud que nul autre feu, parquoy à bon droit il est appellé le feu des feux : à cause qu'il a vne chaleur tres-vehemente et plus subtile que l'air : ce qui se voit, qu'il fond le fer d'une pique sans brusler le bois, ainsi fond l'or et l'argent dedans vne bourse sans l'endommager. Et partant il ne se faut esmerveiller s'il fracasse, brise et comminue les os à ceux qu'il touche. Aussi l'esclair esteint et suffoque la veuë à ceux qui le regardent. Le tonnerre par son grand bruit et tintamarre tue les enfans au ventre de leurs meres. Ce qui se prouue par Herodian en la vie des Empeurs ¹.

Sur Martia, noble dame Romaine,
Tomba du ciel de la fouldre soudaine :
Sans que son corps fut blessé et atteint,
Son enfant fut dedans son corps estaint.

Pareillement rend les hommes sourds, et fait plusieurs autres choses grandes et admirables, qu'il est impossible aux hommes d'en donner raison : et partant nous pouons dire, qu'aux fouldres et tonnerres il y a quelque diuinité. Ce qui se peut prouuer par Dauid, psaume cent quatriéme, qui dit :

Et fouldre et feu fort prompts à ton seruice,
Sont les sergens de ta haulte Iustice.

L'air pareillement est enuenimé par parfums et odeurs, et par l'artifice des trahistres empoisonneurs et parfums,

¹ Cette citation vient du *Discours des venins*, imprimé en 1582 avec celui de *la Licorne*.

meurs, lequel nous conuient attirer pour la conseruation de nostre vie : car sans luy ne pouons viure. Or nous l'attirons par l'attraction qui se fait des poumons et des parties pectorales dediées à la respiration, et par le nez és ventricules du cerueau : pareillement par la transpiration qui se fait és petits pores ou pertuis insensibles de tout le corps, et aussi des arteres esandues au cuir : ce qui se fait tant pour la generation de l'esprit de vie, que pour rafraichir et fermenter nostre chaleur naturelle. A ceste cause, s'il est enuenimé, il altere nos esprits, et corrompt aussi les humeurs, et les conuertit en sa qualité venimeuse, et infecte toutes les parties nobles, et principalement le cœur : et alors il se fait vn combat entre le venin et Nature, laquelle, si elle est plus forte, par sa vertu expulsive les chasse dehors par la sternutation et vomissemens, sueurs et flux de ventre, ou par autres manieres, comme par flux de sang ou par les vrines. Au contraire si le venin est plus fort, Nature demeure vaincue, et par consequent la mort s'ensuit, avec griefs et diuers accidens, selon la nature et qualité du venin.

Or le venin prins par l'odeur est merueilleusement subit, parce qu'il n'a que faire d'aucun humeur qui luy serue de conduite pour entrer en nostre corps, et agir en iceluy : car la vapeur estant subtile, est facilement portée avec l'air que nous attirons et expirons. Et si quelqu'un me vouloit obiecter que par vne torche ou cassole on ne peut empoisonner, attendu que le feu purifie et consomme le venin, si aucun y en auoit : Response, neantmoins que le feu soit espris en vne allumette sulphurée, la flamme

est tres-puante, sentant le soulfre : semblablement le feu estant espris au bois d'aloés ou genéure , ou en autre bonne senteur, ne laisse à sentir vne odeur plaisante et bonne.

Or si on veut voir l'expérience, ie mettray sus le bureau le pape Clement, oncle de la royne mere du roy, qui fut empoisonné de la vapeur d'une torche enuenimée. Mathiolo sur ce propos parlant des venins, dit, qu'en la place de Senes il y auoit deux charlatans theriacleurs : l'un des deux auoit empoisonné vn œillet, lequel il bailla à fleurir à son compagnon, et l'ayant senti, subit tomba en terre roide mort. D'auantage, vn quidam de recente memoire ayant odoré vne pomme de senteur enuenimée, subit le visage luy enfla, et eut vne grande vertigine , de façon qu'il luy sembloit que tout tournast sens-dessus-dessous, et perdit pour quelque temps la parole et toute connoissance : et n'eust esté qu'il fut promptement secouru par sternutatoires et autres choses, il fust allé avec le pape Clément.

Le vray alexitere de ces parfums enuenimés, c'est de non iamais les odorer, et fuir tels parfumeurs comme la peste, et les chasser hors du royaume de France, et les enuoyer avec les Turcs et infideles.

CHAPITRE XI.

PROGNOSTIC DES VENINS EN GENERAL ¹.

Il y a plusieurs sortes de venins, aussi ils ont diuersités d'accidens : car

¹ Le premier chapitre de 1575 se terminait par un paragraphe intitulé : *Du pro-*

il est impossible que tous accidens qui suruiennent aux poisons suivent à vn certain poison : car autrement e'eust esté chose superflue aux auteurs de traiter chacun poison à part, et des remedes particuliers de chacun. Done on ne trouuera point qu'un seul et mesme venin cause vne excessiue chaleur d'estomach, de ventre, de foye, vessie, reins, qu'il face venir le hocquet, qu'il face trembler et frissonner tout le corps, qu'il oste la parole, qu'il face conuulsion : qui rende le pouls languide, qui empesche la respiration, qui rende la personne toute endormie et assoupie, qui cause vertigine ou tournement de teste, qui esbloïsse la veuë, qui estrangale, qui altere, qui face flux de sang, qui cause la fiéure, qui retienne l'vrine, qui prouoque continuel vomissement, qui face rougir le malade, qui le rende liuide, palle, insensé, qui le face ronfler et peter, perdre toute force, et plusieurs autres accidens que les venins particulierement font.

gnostic. Le texte en est presque entièrement différent du chapitre actuel ; le lecteur sera à même d'en juger.

« Du prognostic.

» Les venins chauds tuent plustost que les froids, pource que la chaleur naturelle les reduit plus promptement de puissance à leur effect, qu'elle ne fait les froids : et partant les accidens sont plus grands ou moindres, selon la force et vehemence du venin, et la nature de la partie : toutesfois le propre de tous venins en general est d'assailir le cœur comme principe de vie. Voila ce qu'il me semble en somme de l'action des venins artificiels : maintenant il nous conuient parler du venin naturel des bestes trouuees en ce pays de France. »

Ici donc finissait le chapitre 1^{er} ; le chapitre 2 répond comme il a été dit au chapitre actuel.

Et quand ces accidens surviennent aux empoisonnés, il est difficile de bien connoistre quel est le venin qu'on aura pris. Il est vray que les venins chauds tuent plustost que les froids, parce que la chaleur naturelle les reduit plus promptement de puissance à leur effect qu'elle ne fait les froids ¹.

Galien dit qu'il se peut engendrer en nos corps vne substance approchant du venin ². Je dis que tel venin est bien difficile estre connu.

CHAPITRE XII.

PROGNOSTIC DV VENIN DES BESTES ³.

Cornelius Celsus, et tous les anciens medecins tiennent que toutes morsures et esgratigneures, piqueures et baue^s des animaux, participent de quelque mauuaise qualité, toutesfois les vnes plus et les autres moins. Les plus sont celles qui sont faites de bestes venimeuses, comme d'aspics, viperes, couleuvres et autres serpens, basilic, dragon, crapaux, chien enragé, scorpion, araignes, mouches à miel, guespes, et vne infinité d'autres. Les moins venimeuses sont celles qui sont faites d'autres animaux non venimeux, comme le cheual, le singe, le chat, le chien non enragé, et plusieurs autres : lesquels, encores qu'ils ne soyent venimeux, leurs morsures sont toutesfois plus douloureuses et difficiles à guarir que

les playes ordinaires faites d'autres causes : ce qui aduient parce qu'ils ont en leur saliué ou baue quelque chose contraire à nostre nature, laquelle induit vne mauuaise qualité en l'vlcere, la rendant plus douloureuse et rebelle aux remedes : ce que non seulement nous apperceuons en telles morsures, mais aussi aux esgratigneures des bestes qui ont des ongles, comme les lions, les chats, et autres.

Aucuns ne veulent excepter de ceste condition de morsure celle des hommes, affermans icelle participer de quelque venenosité, et principalement des rousseaux piquotés de marques tannées, noires et autre couleur, qu'ils ont partout leur corps, et encores plus s'ils sont en colere. Quant à ceux qui ne sont de tel temperament, on peut tenir leur morsure n'estre participante d'aucune venenosité à raison de leur saliué, laquelle on voit par experience estant appliquée és petites vlcères, les guarir. Parquoy la difficulté qui vient de guarir la morsure qu'aura fait vn homme non roux, vient à raison de la meurtrisseure qui se fait au moyen des dents, qui sont mouces et non trenchantes, lesquelles ne peuuent entrer dedans la chair sinon en escachant et contusant, comme se font les coups orbes et les playes faites avec des pierres ou bastons, ou autres semblables, lesquelles on voit estre plus difficiles à guarir que celles qui sont faites avec glaïues trenchans.

Et pour retourner à nostre propos, nous dirons qu'entre les bestes que nous auons dit estre les plus venimeuses, il s'en trouue peu qui soyent de tardiué operation : mais elles font communément mourir soudainement ceux qui en sont mords ou piqués.

¹ Le chapitre se terminait ici en 1579; le reste a été ajouté en 1585.

² *Liure des lieux affectés*, c. 5. — A. P.

³ Ce chapitre est presque littéralement le même que le chapitre 2 du livre de 1575, qui portait pour titre : *Du venin naturel*.

Sur quoy faut obseruer que les venins iectés par les animaux vifs sont plus forts et violents que de ceux qui sont morts, d'autant plus qu'ils ont vne chaleur naturelle qui leur sert de vehicule pour les conduire au corps. Aussi outre ce, la tenuité de la substance fait que le venin en est plus haſtíf.

D'auantage, il y a des bestes qui ont le venin si dangereux, qu'il fait mourir vne personne en moins d'vne heure, comme sont les aspics, basilic, et crapaux. Les autres n'ont leur venin si furieux, donnans induces deux ou trois iours, et quelquesfois plus, deuant que faire mourir la personne, comme la couleuvre, et autres. Outre lesquelles il y en a qui donnent encores plus long espace de vie, comme le scorpion et araignes.

Bref, il y a certains venins, lesquels estans entrés au corps de l'homme, voire en petite quantité, y operent d'vne si grande violence et promptitude que fait le feu en la paille seiche, tellement que l'on n'y peut remedier par aucune maniere, à cause que la vertu du venin est plus grande que le remede n'est fort : et partant alors il renuerse, conuertit et transmue promptement les esprits et humeurs en son naturel. Car tout ainsi que les vlandes que nous mangeons se conuertissent en nostre nature : aussi au contraire, tels venins estans dedans nostre corps rendent tous les membres infectés, non moins que l'air pestilent estant receu par vne seule inspiration d'vn homme pestiferé. De ceste malignité aduient qu'aucuns ont vne grande inquietude, et meurent furieux et enragés : au contraire, on en voit d'autres qui sont fort assopis et endormis, et deuiennent enflés comme hydropiques.

Outre ces choses faut entendre, que le lieu et le temps auquel les bestes venimeuses sont nourries, donnent plus ou moins de vigueur à leur poison. Car celles qui sont nourries aux montagnes et lieux secs, sont plus dangereuses que celles qui sont nourries és lieux froids et mareseageux. Aussi toutes morsures de bestes veneneuses apportent plus de danger en esté qu'en hyter.

D'auantage, celles qui sont affamées, ou ont esté irritées, sont plus dangereuses que les autres, et leur venin est plus pernicieux à ieun, qu'après qu'ils ont mangé. Pareillement les ieunes, et qui sont amoureuses, c'est à dire en rut, sont plus malignes que les vieilles, et que celles qui ne sont en rut. Aussi on tient que le venin des femelles est plus dangereux que celuy des masles. Plus les piqueures et morsures des bestes venimeuses (comme les couleures qui mangent les crapaux, et les viperes qui mangent les scorpions et araignes, et les cantharides et buprestes) sont beaucoup plus pernicieuses que les autres qui n'en mangent point.

Or l'impression subite, ou la resistance au venin, aduient le plus souvent selon que le venin est de subtile ou de grosse substance, ou que la complexion et temperature de ceux qui sont mords ou piqués, est chaude ou froide, forte ou debile. Car ceux qui sont de temperature chaude, ont leurs veines et arteres plus grosses et dilatées, comme nous auons dit par cy deuant, et par consequent tous les conduits du corps plus ouuerts, qui fait que le venin passe et entre promptement iu-ques au cœur : ce qui ne se fait si subitement à ceux qui sont de

temperature froide, et qui ont les veines et arteres plus serrées, et par consequent le venin ne penetre si tost, qui fait qu'ils meurent plus tard : non plus ne moins que nous voyons aduenir souuentefois par les medecines laxatiues qu'on donne aux malades, que deux dragmes de rhuubarbe feront plus à vn, que quatre à vn autre, pour la diuersité des complexions de ceux qui la prennent. D'auantage, les venins ne peuvent tant nuire à ceux qui ont mangé et beu qu'à ceux qui sont à ieun, à cause que par les alimens, les veines et arteres et les conduits du corps estans remplis, et les esprits fortifiés, cela garde que le venin n'agist si fort et promptement qu'il feroit si le malade n'auoit mangé ny beu. Et voila les raisons pourquoy ceux qui sont mords ou piqués meurent plus tost ou plus tard les vns que les autres, ayans esté empoisonnés de bestes venimeuses.

Orsi le venin opere par qualité occulte, le prognostic et la cure en sont fort difficiles : et alors faut auoir recours aux alexiteres, qui ont aussi vne propriété inconneuë, et principalement au theriaque, pource qu'en sa composition il y entre des venins chauds, froids, secs, et humides : et pourtant il resiste à tous venins, et principalement aux naturels, comme des bestes, plantes et mineraux : et non aux artificiels, desquels à la mienne volonté que iamais homme n'eust mis la main à la plume pour en escrire, et n'eussent iamais esté inuentés, à fin que nous n'eussions à combattre que les naturels des bestes, pource qu'on s'en peut mieux garder que de ceux qui sont faits par la malice des traistres mechans bourreaux empoisonneurs et parfumeurs.

CHAPITRE XIII.

CURE DE LA MORSURE ET PIQVEVRE
DES BESTES VENIMEUSES ¹.

Il faut promptement et sans delay remedier à la morsure et piqueure des bestes enragées et venimeuses, par tous moyens qui consomment le venin, à fin qu'il n'entre dedans le corps, et ne corrompe les parties nobles, desquelles tout venin de son naturel ne demande que la mort et destruction. Et si par nonchalance ou ignorance, les remedes propres sont delaisés et intermis au commencement, certainement en vain seront appliqués en autre temps, principalement si la matiere venimeuse a desia saisi les parties nobles.

Donc pour commencer ceste cure, les anciens nous proposent deux indications, à sçauoir, vacuation de l'humeur virulent et venimeux, et alteration d'iceluy. Or comme ainsi soit qu'il y ait deux manieres de vacuation, à sçauoir, par voye vniuerselle ou interieure, et par particuliere ou exterieure, nous commencerons à la particuliere, declarans les remedes topiques propres pour attirer et abattre le venin, combien que la commune opinion d'aucuns est qu'il faut commencer aux choses vniuerselles : ce qui me semble ne deuoir estre aucunement obserué és maladies externes, comme playes, fractures, luxations, et aux morsures et piqueures des bestes venimeuses, esquelles la premiere chose que l'on doit faire,

¹ Ce chapitre est presque entièrement copié du chapitre 3 de 1575; seulement celui-ci avoit simplement pour titre : *Des bestes venimeuses.*

est de proceder incontinent aux topiques : puis auoir esgard aux choses vniuerselles, comme regime, purgation, breuuages, saignée, et autres telles choses, selon qu'il en sera besoin. Parquoy en ceste maladie, la premiere chose que l'on fera sera d'appliquer promptement mediamens conuenables sur la morsure ou piqueure : et sur tout est fort conuenable de lauer incontinent la playe d'vrine ou d'eau salée, ou d'eau de vie, ou en lieu d'icelles, de bon vin ou vinaigre, et y dissoudre du theriaque le plus vieil qu'on pourra trouuer, frottant assez rudement la partie : et faut que le lauement soit le plus chaud que le malade pourra endurer : puis le laisser dessus, et à l'entour de la playe du charpy trempé en icelle mistion.

Or aucuns tiennent qu'il ne faut appliquer ledit theriaque sur la morsure, pource (disent-ils) qu'il repousse le venin au dedans : mais (sauf leur reuerence) leur opinion est renuersée par autorité, raison, et experience, comme ie diray en mon liure *de la Peste*. Par autorité : Gallien au liure *des Commodités du theriaque*¹, commande en donner par dedans et par dehors, pour les morsures et piqueures venimeuses, lesquelles (dit-il) il guarit, si on en vse deuant que le venin ait saisi les parties nobles. Par raison, pource qu'en sa composition il y entre de la chair de vipere, qui est vn serpent venimeux, qui par sa similitude attire le venin, ainsi que le magnés attire le fer, et l'ambre le fétu : et l'ayant attiré, les autres mediamens qui entrent en sa compo-

sition resoluent et consomment sa virulence et venenosité : et estant pris par dedans, il defend le cœur et autres parties nobles, et fortifie les esprits. Quant à l'experience, ie puis assurer auoir pensé plusieurs ayans esté mords et piqués de bestes venimeuses, qui par le benefice du theriaque ont tous receu guarison, pource que (comme i'ay auerti cy dessus) on les ait traités auparauant que le venin eust saisi les parties nobles. Partant on pourra assurément vser de theriaque, ou en lieu d'iceluy on prendra du methridat, lequel a pareillement grande vertu pour cest effect.

D'auantage, pour faire la vacuation dessusdite, les remedes doivent estre de ténue substance, tant ceux qu'on applique dehors, que ceux qu'on prend par dedans, à cause qu'ils penetrent le corps promptement, pour dompter et abbattre la malice du venin. Et partant les ails, oignons, porreaux, sont vtils, pource qu'ils sont vapoureux, fumeux et de ténue substance : pareillement la rue, le scordion, le dictamnus, centaurea minor, prassium, roquette, lait de figues non meures, et autres semblables : aussi la buglosse sauuaige entre toutes les herbes a vertu contre les morsures de tous serpens, et a esté nommée *Viperie*, et ce pour deux raisons : l'vne pour-ce qu'elle porte la graine semblable à la teste d'vne vipere : et l'autre çà cause qu'elle guarit la morsure d'icelle, pilée et appliquée par dehors, et par dedans prise avec du viu : le serpolet a la mesme vertu. Et neantmoins que le venin soit chaud, si est-ce que les remedes susdits sont conuenables, parce qu'ils resoluent la substance du venin, et le consomment et euaporent. Toutesfois on

¹ La première édition posthume ajoute à cette indication les mots : *ad Pisonem*, qui ne se trouvent point dans les précédentes.

aura esgard à la qualité de l'umeur, pour l'alterer s'il est besoin, comme nous l'auertirons cy après.

Outre plus l'application de ventouses et cornets, avec grande flambe, et profondes scarifications, est profitable, si le lieu permet de ce faire. Aussi est bon de fomentier et lauer promptement la partie de fort vinaigre, le plus chaud que l'on pourra endurer : ou on prendra de l'eau et du sel, et de ce on en frottera la playe assez rudement, ou mesme de l'urine du patient, comme nous auons dit. Pareillement la moustarde delayée en urine ou vinaigre est propre. D'auantage sera bon faire fort succer le lieu par quelque personne de basse condition, moyennant qu'il ait laué sa bouche de vin auquel on aura dissoult du theriaque ou methridat, et après avec huile commune : aussi faut prendre garde qu'il n'ait vicere en la bouche, de peur que le venin ne s'y imprime facilement. Les sangsues sont pareillement propres pour cest effet ¹.

On pourra aussi mettre sur la playe le cul des poulailles, et entre autres, des pouilles qui ponnent, par ce qu'elles ont le cul plus grand et plus ouuert : ou en lieu d'icelles, prendre des coqs ou pouilles d'Inde, par ce qu'elles ont plus de vigueur d'affirer que les communes, et leur faut mettre vn grain de sel dedans le cul, et leur clore le bec et l'ouuir par interualles : et si elles meurent, en remettre d'autres. Si on veut, on pourra fendre lesdites volailles toutes

¹ On retrouve déjà les principales idées de ce paragraphe, et même avec un peu plus de développement, dans le livre *des Playes d'harquebuses* de 1564. Comparez tome II, page 190.

vies ¹ : lesquelles d'vn discord naturel resistent au venin, par ce que les poulailles sont de nature fort chaude. Qu'il soit vray, elles mangent et digerent les bestes venimeuses, comme crapaux, viperes, aspics, scorpions et autres : et consomment pareillement les plus seiches graines qui soient, mesmes de petites pierres et sablon : parquoy appliquées dessus ont grand force d'attirer le venin. Ou en lieu d'icelles, on prendra des petits chiens ou chatons, lesquels estans fendus, seront appliqués tous chauds sur la playe et sur les scarifications, les y laissant iusques à ce qu'ils soient refroidis : puis on en remettra d'autres tant qu'il en sera de besoin ².

Outre toutes ces choses, l'application des cauterres est grandement à louer pour abbatre et consommer la malignité du venin : mais en ce cas, l'actuel est plus excellent que le potentiel, d'autant que l'action du feu consomme le venin plus promptement, et fait que la playe demeure plus longuement ouuerte. Mais ils doiuent estre appliqués deuant que le venin ait saisi les parties nobles : car autrement ils ne pourroient en rien profiter, ains donneroient fascherie en vain au pauvre malade. Et s'il craint le feu, on vsera de potentiel ³. Et

¹ La phrase s'arrêtait là en 1575 pour ce qui regarda les volailles, et reprenait immédiatement : *ou en lieu d'icelles on prendra des petits chiens*, etc. Les dix lignes intermédiaires ont été ajoutées en 1579.

² Les mêmes préceptes avaient déjà été donnés à peu près dans le livre *des Playes d'harquebuses* de 1552 et 1564. Comparez tome II, page 192.

³ Comparez ce qu'il avait déjà écrit sur le cautère dès 1545 (tome II, page 193, à la fin), et plus tard en 1552 et 1564 (tome II, page 192). On verra dans cette même page le con-

après l'application d'iceux, faut promptement faire cheoir l'escarre, à fin de donner plus subite issue au venin. Partant l'escarre estant faite, on fera des scarifications dessus, penetrantes iusques à la chair vive: puis on y appliquera des choses onctueuses, comme beurre et axonge: et dessus la playe et parties voisines, on vsera d'emplastres attractives, faites de gommès, comme gallanum de terebenthine, poix noire, poix grasse meslée avec ius de poireaux et oignons, et autres semblables. Et lors que l'escarre sera tombée, on appliquera de l'onguent basilicum, auquel on adioustera poudre de mercure, qui en ce cas a grande efficace, d'autant qu'elle attire la sanie et virulence du profond de la playe, et ne la permet reclorre: ce qui est bien necessaire, car on la doit tenir long temps ouuerte, à fin d'euacuer la matiere venimeuse. Et pour ce faire, on appliquera de l'esponge, ou racines de gentiane, ou d'hermodactes, ou quelques medicamens acres, comme egyptiac, ou poudre de mercure meslée avec alum cuit, ou vn peu de poudre faite de cautere potentiel. Et ne faut oublier à mesler tousiours avec les ouguens vn peu de theriaque ou methridat, ou jus d'hypericon, ou de nepeta, et autres semblables, qui ont vertu d'attirer et resoudre le venin, et d'absterger et nettoyer l'ulcere. Toutesfois si on voyoit qu'il y eüst trop grande chaleur, douleur, et acuité, laquelle contraind l'humidité de faire ebullition, qui se tourne quelquesfois en virulence et pourriture, gangrene, et

seil d'appliquer une ligature au-dessus de la morsure ou piqure; précepte excellent, qui ne se retrouve pas dans le livre actuel.

mortification, alors faut laisser la propre cure pour suruenir aux accidens. Et voila quant à l'euacuation particuliere qui se doit faire és morsures et piqueures venimeuses.

CHAPITRE XIV.

DE LA CVRE VNIVERSELLE ¹.

Quant à l'euacuation vniuerselle, il faut obseruer que l'on ne face saignée, et que l'on ne donne medecine laxative, ny clystere, ny vomitoire, ny bains, ou autres sudatoires, qu'il n'y ait pour le moins trois iours passés après la morsure faite: aussi que le patient euite le coït, de peur de faire commotion et perturbation aux humeurs et esprits, et que le venin fust par ces moyens plus promptement porté au cœur: mais quand la matiere venimeuse sera esparsée, et l'acuité diminuée, alors telles euacuations pourront estre faites, et non autrement. Mais pour tous medicamens interieurs suffira vser de contre-poisons au commencement, comme de toutes sortes de theriaque, methridat, et autres semblables choses: lesquelles estans contraires aux venins, changent et alterent tout le corps. Non pas qu'il faille entendre, que leur substance penetre et passe tout le corps (car il est impossible qu'en si peu de temps vne si petite quantité de matiere, qu'on donne pour contre-poison, puisse passer vne si grosse masse de nostre corps) mais elle s'espand, et enuoye ses vertus et qualités: comme iournellement nous voyons que quand nous auons pris

¹ C'est le chapitre 4 du livre de 1575.

des pilules, neantmoins que leur substance ou matiere demeure en l'estomach, leur vertu est espendue iusques au cerueau, et par tout le corps. On en peut autant dire d'un clystere, qui estant dans les intestins, a puissance d'attirer les humeurs du cerueau ¹. On voit aussi cest effet és medecines, qui attirent par leur vertu iusques au dedans des iointures et de toutes les parties du corps. Et pour le dire en un mot, les contre-poisons operent en nos corps, pour combattre le venin, et le chasser, et vaincre sa virulence, ainsi que le venin fait pour exercer sa tyrannie, et saisir le cœur : toutesfois il faut bien noter, que la contre-poison doit estre plus forte que la poison, à fin qu'elle domine : et partant en faut user en plus grande quantité que n'est le venin, à ce qu'elle soit plus forte à le vaincre et chasser. Et en faut donner deux fois le iour, continuant tant que l'on verra le venin estre amorti, et les accidens cessés. Et cecy est non seulement profitable pour l'evacuation de la poison, mais aussi pour fortifier les parties nobles.

Or' outre les choses susdites, faut auoir esgard à alterer l'humeur : ce que nous auons dit estre la seconde indication qu'on se doit proposer en la cure presente. Ce qui se fera en changeant vne qualité contraire par vne autre contraire ². Exemple : si le patient sent vne vehemente chaleur au lieu où est la morsure, ou en tout le corps, alors il faudra appliquer

remedes refrigerans : au contraire s'il sent froidure, remedes calefactifs, et ainsi des autres qualités.

Cecy te suffise pour le regard des venins et de leur cure en general : il en faut traiter maintenant en particulier. Et premierement nous commencerons aux morsures des chiens enragés.

CHAPITRE XV.

LA CAUSE POURQUOY LES CHIENS DEVIENNENT PLVSTOST ENRAGÉS QUE LES AUTRES BESTES ¹.

Cela aduient parce que de leur nature ils sont préparés et enclins à telle disposition : et pource aussi qu'ils mangent quelquesfois corps morts charongneux, et autres choses pourries et pleines de vers, et boiuent des eaux de semblable nature : aussi par vne trop grande melancholie d'auoir perdu leur maistre, dont courent çà et là pour le trouuer, delaisans le manger et boire : dequoy s'ensuit ebullition de leur sang, qui puis après se tourne en melancholie, et puis en rage. D'auantage pour deux autres causes contraires : la première par la trop grande chaleur, la seconde par l'extreme froidure : comme l'on voit que le plus souuent ils enragent és iours caniculaires, et en hyuer durant les grandes gelées. Ce qui aduient, parce que les chiens sont de leur nature froids et secs ², et

¹ Le texte de 1575 ajoutait ici : *comme tesmoigne Galien au livre des simples medecaments ; et de plus on lisait en note : Gal. au liu. 5. des simples, cha. 19.* Tout cela a été rayé dès 1579.

² On retrouve déjà les bases de ce traitement en 1564. Voyez tome II, page 193.

¹ Reproduction du chap. 5 de 1575.

² Galien, *cha. 20. li. 2. simpl. et cha. 11. liu. 3. simpl. semble estre d'opinion contraire touchant le temperament des chiens, il est, il dit qu'il est chaud et sec.* — A. P. Cette note est de 1585.

par consequent ils ont beaucoup d'humours melancholiques, lesquels en telles saisons chaleureuses se tournent aisément en humeurs atrabilaires par adustion : comme en hyner par constipation de cuir et suppression d'excremens fuligineux, qui leur causent vne fiéure continue grandement ardente, et vne phrenesie et rage. Le grand froid de l'air augmente semblablement leur chaleur du dedans, laquelle estant repoussée, s'augmente et allume les humeurs préparés à telie rage et pourriture : lesquels sont d'autant plus dangereux, que ne pouans sortir et euacuer par les pores ou pertuis du cuir (qui pour lors sont du tout fermés) ils demeurent dedans, et font alors les memes accidens que fait la grande chaleur de l'esté. Aussi deuiennent enragés pour vser de viandes trop chaudes qui leur eschauffent le sang, et leur causent fiéure, puis la rage : semblablement aussi pour auoir esté mords d'autres chiens, ou loups, ou autres animaux enragés.

CHAPITRE XVI.

SIGNES POVR CONNOISTRE LE CHIEN
ESTRE ENRAGÉ ¹.

Lors qu'il voit de l'eau, il tremble et la craint, et a vne horripilation, c'est à dire que le poil lui dresse. Il a les yeux rouges et fort flamboyans, et renuersés, avec vn regard vehement, fixe et horrible, regardant de trauers. Il porte sa teste fort bas et

¹ Ce chapitre où Paré trace le tableau le plus net et le plus précis des signes de la rage, est textuellement copié du chap. 6 de 1575.

la tourne de costé. Il ouure sa gueule, et tire la langue qu'on voit liuide et noire, halette, et iette grande quantité de baue escumeuse, et plusieurs autres humidités decoulent de son nez. Il chemine en crainte, tantost à dextre, tantost à senestre, comme s'il estoit yure, et tombe souuent en terre. Lors qu'il voit quelque forme, il court à l'encontre pour l'assaillir, soit que ce soit vne muraille, ou vn arbre, ou quelque animal qu'il rencontre. Les autres chiens le fuyent et le sentent de loing : et s'il s'en trouue quelqu'un près de luy, il le flatte et luy obéit, et tasche à se desrober et fuir de luy, encores qu'il soit plus grand et plus fort. Il ne boit ny mange : il est du tout muet, c'est à dire qu'il n'aboye point : a les oreilles fort pendantes, et la queue retirée entre les cuisses : il regarde de trauers, et plus tristement que de coustume : il mord egalement bestes et gens, tant domestiques et familiers qu'estrangers, et ne connoist aucunement son maistre, ny la maison où il a esté nourri : parce que l'humour melancholique luy trouble tous les sens. Ce qui aduient pareillement aux hommes qui sont vexés de telle humeur melancholique : car ils tuent quelques fois leurs peres, meres, femmes ou enfans, et souuentesfois eux-mesmes.

CHAPITRE XVII.

LES SIGNES POVR CONNOISTRE VN HOMME
A VOIR ESTÉ MORDV D'VN CHIEN EN-
RAGÉ ¹.

Il est fort difficile de connoistre du commencement quand quelqu'un a

¹ Reproduction littérale du chap. 7 de 1575.

esté mords d'un chien enragé ou non : parce que la playe faite par la morsure n'afflige au commencement le malade non plus qu'une autre playe, au contraire de celles qui sont faites par morsures ou piqueures des autres bestes venimeuses : car subitement on y sent vne extreme douleur, et la partie s'enflamme et enle, et surviennent grands et diuers accidens, selon la diuersité de la malignité du venin, comme nous dirons cy après. Dont nous concludons, que le venin fait par la rage ne se montre pas au commencement, et qu'il n'ait premierement saisi et alteré les parties nobles.

Parquoy si on doute au commencement que la morsure ne fust faite d'un chien enragé, on la pourra veritablement connoistre en mouillant du pain au sang ou en la sanie de la playe, que l'on donnera à vn chien affamé : et s'il le refuse à manger, mesmes qu'il desdaigne le fleurer, cela demontre que la playe est faite d'un chien enragé : au contraire s'il le mange, il n'estoit point enragé.

D'auantage, plusieurs ont escrit que si on donne le pain ainsi trempé à vne poulaille, et qu'elle le mange, elle mourra dans vn jour ou environ, si le chien estoit enragé. Mais pour certain l'ay fait telle experience, et scauois veritablement que le chien estoit enragé par les signes predits : toutesfois les poulailles ne mouroient point après auoir mangé dudit pain. Parquoy l'espreuve du pain donné aux chiens est plus certain, pour-ce qu'ils ont vn sentiment exquis de fleurer naturellement, qui fait qu'ils sentent l'odeur du sang ou sanie de la playe faite d'un chien enragé, et pour-ce aucunement n'y touchent.

CHAPITRE XVIII.

DES ACCIDENS QUI VIENNENT A CEUX
AUXQUELS LE VENIN DV CHIEN EN-
RAGÉ EST COMMENCÉ D'ESTRE IMPRIMÉ
AUX PARTIES NOBLES¹.

Au commencement le malade deuoit fort pensif, et murmure entre ses dents : il respond sans propos, et deuoit cholere plus que de coutume : il pense voir en dormant vne infinité de choses fantastiques, et finalement tombe en vne maladie nommée des Grecs *hydrophobia*, c'est à dire crainte d'eau.

Puis après que le venin s'est d'auantage augmenté, et a ja du tout changé l'economie ou harmonie des parties nobles, alors la vertu imaginative, et toute raison et memoire et autres sens se perdent : et par consequent le malade deuoit fol et insensé, et ne connoist aucunement ses familiers amis et domestiques, et se deschire et esgratigne, et mord soy-mesme et les premiers venus qu'il peut attraper : qui se fait à cause des vapeurs et fumées melancholiques qui montent au cerueau, et alterent et corrompent le temperament d'ice-luy : parquoy la raison est perdue, ensemble tous les autres sens, dont le pauvre malade est incité à courroux et à mordre. Semblablement il a souvent des mouuemens et tres-saillemens inuolontaires, et contractions de nerfs : qui se fait à cause de la siccité vehemente, prouenant du venin chaud et sec, qui blesse le temperament des nerfs qui sont dissemi-

¹ Ce chapitre est presque en entier copié du chap. 8 de l'édition de 1575.

nés és muscles, et aussi qui leur consume l'humidité substantifique. Pareillement le patient a vne grande seicheresse en la bouche, et la langue aride et seiche, avec vne soif intolérable, toutesfois sans appetit de boire, pourtant que desia son corps a pris vne affection contraire à ses actions naturelles, dont il aduient qu'il ne desire les choses qui naturellement appaisent la soif. Plus il a la face et les yeux rouges et grandement enflambés, et pareillement tout le corps, à cause de l'extreme chaleur et siccité prouenante du virus veneneux et malin. Il imagine qu'il voit et oit des chiens, et veut pareillement japper et mordre: qui se fait parce que le venin du chien enragé change et altere toute la temperature de l'homme en toute sa complexion et similitude: en sorte que tous ses sens, pensées, parolles et visions, et generalement toutes ses actions sont depraüées par l'humour melancholique et veneneux espaudu és ventricules du cerueau, lequel leur change l'esprit, tellement que le malade pense voir et ouïr des chiens, voire croit luy-mesme estre chien, duquel aussi il ensuit la voix enrouée, parce qu'il jappe, aboye, crie et hurle comme les chiens, sans honte et respect de son honneur, au grand espouuement de ceux qui sont presens et qui l'oyent. L'enrouëure vient par la grande seicheresse, qui a desseiché la trachée artère et les instrumens de la voix. Il fuit grandement la lumiere, à cause que l'humour melancholique, qui est obscur et tenebreux, est contraire à icelle: qui fait que le malade desire les tenebres, qui luy sont semblables. Il craint aussi à voir l'eau (encore que ce soit vn re-

mede fort vtile pour rafraichir son extreme chaleur et siccité) ou quand il regarde en vn miroir, il luy est aduis et imagine qu'il voit des chiens, et que ce souuenir luy fait auoir ceste crainte. Pour ceste cause il craint l'eau, et toutes choses transparentes et luisantes, ayans quelque reuerberation: et quand il les voit, il crie et tremble, de peur d'estre encores mords: dont vient qu'il tombe, et se veautre en terre pour se cuider couvrir d'icelle. Et telle chose se fait à cause que les vapeurs alterées et corrompues penetrent par les yeux, et estans paruenues à l'eau ou miroir, ou autres corps semblables, par leur reuerberation luy representent des cheser¹.

Or ils disent que celuy qui est mords d'vn chien enragé, s' imagine tousiours voir le chien duquel il a esté mordu, la crainte duquel luy fait ainsi fuir et craindre l'eau. Autres disent cela aduenir, à cause que par la rage le corps tombe en vne extreme siccité, qui le fait fuir l'humidité comme son contraire. Rufus dit que la rage est vne espece de maladie melancholique. Or nous scauons estre chose propre à tous melancholiques, d'auoir quelque chose particulierement en crainte, par l'aphorisme vingteinquième de la section sixième: mais principalement ils craignent toutes choses luisantes comme l'eau, les miroirs, à cause qu'ils cherchent les tenebres, pour-

¹ L'édition de 1575 ajoutait ici: *Tout ainsi qu'on voit que des yeux d'une femme ayant ses fleurs, sortent des vapeurs lesquelles infectent et gastent le miroir.* Cette fable absurde se trouuait encore répétée en 1579 et 1585; elle n'a disparu que dans la première édition posthume.

ce qu'à icelles les invite leur humeur noir, obscur et tenebreux ¹.

Il a vne sueur froide, et sort de l'ulcere vn virus escumeux, fetide, virulent et erugineux, c'est à dire de couleur de rouilleure d'airain : qui aduient par l'extreme chaleur et acuité de l'acrimonie du virus adherant en la partie, laquelle fait ebullition et pourriture. Aussi on trouue l'ulcere quelquesfois aride et sec. L'vrine est le plus souuent claire et subtile, à cause que les colatoires des reins sont fort resserrés et estressis, pour la chaleur et siccité du venin : aussi quelquesfois est fort epaisse et noire, qui se fait à cause que la vertu expultrice chasse tant qu'elle peut par les vrines l'humour melancholique, qui a esté corrompu par le venin. Pareillement elle est aucunesfois totalement supprimée et retenue, par la siccité du virus et des matieres crasses, visqueuses et gluantes, dont se fait totale obstruction des parties dediées à l'vrine. Bref, le pauvre malade est tellement tourmenté par ces accidens, qu'en la fin vaincu de douleur et de trauail, à faute de manger et boire, il meurt furieux et enragé.

Mais lors que du commencement (et deuant que le venin ait entré au corps et gagné les parties nobles) on administre les remedes propres, les malades ne faillent à guarir, et peu de personnes sont morts ausquels on ait diligemment pourueu.

¹ Tout ce paragraphe est une addition de 1579.

CHAPITRE XIX.

PROGNOSTIC ¹.

On ne se peut bien garder de la morsure des chiens enragés, attendu qu'ils sont tousiours parmy les hommes, au moyen de quoy on est en plus grand danger d'eux que de toutes autres bestes venimeuses en leurs morsures. Et d'autant que le chien est domestique et familier à l'homme pendant qu'il est sain, d'autant luy est-il ennemy depuis qu'il est sorti de sa nature accoustumée, qui se fait par vne rage.

Or le virus qui est en sa baue est chaud et sec, malin, veneneux et contagieux, tellement qu'il communique la mesme affection à celuy qu'il mord (si on n'y pouroit de bonne heure) soit vn homme, ou vne autre beste : et son venin est tant subtil, que facilement penetre par les pores du cuir : et estant attiré par les arteres, par le continuel mouuement d'icelles, il est conduit au demeurant du corps. Parquoy on peut conclure que le venin de sa rage a la vertu non seulement de faire enrager ceux qu'il mord, mais aussi ceux ausquels il aura ietté son escume ou baue contre leur peau, si elle y fait long sejour : mais si elle est essuyée, et le lieu proprement laué d'eau salée ou d'vrine, elle n'y fera aucun mal.

Et faut icy entendre, que toute morsure de chien enragé ne nuit pas egalement et ne tue pas en mesme temps, ainsi qu'aons cy dessus démontré du venin des bestes venimeu-

¹ Le chapitre est le même, sauf un paragraphe ajouté, que le chap. 9 de 1575.

ses. Car selon la disposition de l'air chaud ou froid, et la vehemence du venin, et le lieu et profondeur de la morsure, et la diuersité des forces de ceux qui sont mordus, et la cacochymie et mauuaise habitude, c'est à dire selon que leurs humeurs sont ja préparés à estre pourris, ou qu'ils ont leurs conduits estroits ou plus larges, de là vient que les accidens apparoissent pluslost ou plus tard. Car aucuns viennent quarante iours après la morsure, autresfois six mois, voire vn an, et autres plus tard ou pluslost, comme nous auons dit cy deuant. Plusieurs après auoir esté mordus deuiennent epileptiques, puis demoniaques et enragés. Ceux qui sont tombés en hydrophobie, iamais ne guarissent : toutesfois Auicenne dit qu'encores y a esperance, pourueu qu'ils se connoissent en vn miroir : car on voit par cela que le venin n'a encores du tout occupé les facultés animales : et ceux-là ont besoin d'estre violement purgés, comme nous dirons cy après.

Aëce raconte d'un Philosophe mordu d'un chien enragé, lequel voulant d'un grand courage resister à ce mal d'hydrophobie, vint au bain, où l'apparence d'un chien se presentant deuant luy (car il auoit ceste vision, comme les autres frappés de semblable maladie) et ayant longuement pensé en soy-mesme : *Qu'y a-il, dit-il, entre vn chien et vn bain ?* Après ces paroles il entra dedans le bain, et en heut sans auoir peur, dont il surmonta le mal et guarit¹.

Quand le malade se veautre contre la terre, comme les chiens, c'est signe de mort prochaine, par-ce que telle chose demonstre que l'humeur

melancholique, virulent et veneneux est en grande abondance, et est communiqué par tous les membres. Aussi quand le patient a la voix enrouée, c'est vn tres-mauuais signe, pour-ce que telle chose demonstre qu'en la trachée artere il y a quelque asperité par siecité du virus venimeux. En somme, quand les parties nobles sont saisies du venin, il n'y a plus esperance de guarison.

Les hommes peuuent estre surpris de la rage sans estre mordus de chiens enragés : car tout ainsi que les humeurs se bruslent, causans vn chancre ou ladrerie, pareillement la rage peut aduenir, et principalement aux melancholiques.

D'auantage les morsures des bestes, comme viperes et autres animaux venimeux, ne causent tels accidens comme celles des chiens enragés, par-ce qu'elles font mourir deuant que les accidens susdits puissent venir : ioint aussi que la qualité d'iceux venins est diuerse.

Plus, les grandes playes faites par morsure de chiens enragés ne sont si dangereuses que les petites, pour-ce que par vne grande playe sort beaucoup de sang et de sanie, qui euacue le venin.

CHAPITRE XX.

CVRE DE LA MORSYRE D'VN CHIEN ENRAGÉ¹.

Nous auons dit par cy deuant, qu'aux piqueures et morsures des bestes venimeuses, il falloit vser de

¹ Ce paragraphe a été ajouté en 1579.

¹ Ce chapitre est presque entièrement copié du chap. 10 de l'édition de 1575.

prompts et subtils remèdes, à fin que le venin n'entre dedans le corps et ne corrompe les parties nobles. Et s'ils sont obmis au commencement, en vain seront appliqués en autre temps. Ainsi qu'arriua à Baïde, grand Iuris-consulte, se ioïtant avec vn sien petit chien qui estoit enragé, duquel estant tant soit peu mordu en la léure, ne seachant qu'il fust enragé, negligea sa morsure, et quatre mois après mourut furieux et enragé, et n'y eut nul remède qui le peust sauuer, pour ne l'auoir pris d'heure.

Done pour preuoir à tel accident, tout ce que nous auons déclaré cy dessus en la cure generale des bestes venimeuses, tant pour l'euacuation de l'humeur virulent que pour l'alteration d'iceluy, doit estre pareillement obserué en la morsure des chiens enragés. Et partant, si quelqu'un connoist qu'il est mords d'un chien enragé, il s'efforcera d'attirer le venin par tous moyens, comme par ventouses, cornets, scarifications, sangsues, applications de volailles et autres animaux, et par medicaments propres à ce faire, qui presentement seront déclarés. Et si la playe est grande, il la faut laisser saigner le plus qu'il sera possible, à fin que le venin sorte avec le sang. Et là où elle ne sera assez grande, on y pourra faire des scarifications ou y appliquer cauterés actuels : et sera tenue ouverte pour le moins iusques à ce que quarante iours soient passés.

L'ozeille pilée et appliquée sur la morsure, et le bouillon d'icelle pris par la bouche, est de grande vertu. Ce qu'Aëce nous a laissé par escrit, disant anoir conneu vn vieillard chirurgien, lequel n'vsoit d'autre remède pour curer telles morsures.

De ma part, ie conseille de prendre

promptement de l'vrine, et en frotter assez rudement la playe, et y laisser vn linge trempé dessus. Aussi la moustarde bien delayée en vrine ou vinaigre, est propre à cest effet. Pareillement tous remèdes acres, poiguanes et fort attirans.

Autre. Prenez roquette boullue et pilée avec beurre et sel, et l'appliquez sur la morsure.

Autre. Prenez farine d'orobe, miel, sel et vinaigre, et ce soit tout chaud appliqué dessus.

Autre. La fiente de chèure boullue en fort vinaigre, et appliquée.

Autre. Prenez soulfure subtilement puluerisé et incorporé avec salieue d'homme, et l'appliquez dessus.

Autre. Prenez poix noire fondue avec sel et vn peu d'euphorbe, et l'appliquez dessus.

Autre. Le poil du chien enragé appliqué dessus la playe tout seul, a vertu d'attirer le venin par quelque similitude : ce qu'on a plusieurs fois expérimenté, ainsi que fait le scorpion estant escaché et mis sur la piqueure d'iceluy. Aucuns autheurs ont laissé par escrit, que ledit poil de chien, bruslé et puluerisé, et donné à boire avec du vin, preserue la rage¹.

Autre. Prenez froment masché cru, et l'appliquez sur la morsure.

Autre. Prenez des féues, et les mettez vn peu sous les cendres chaudes, puis les pelez et fendez, et les appliquez dessus.

Autre remède approuué d'Aëtius. Il faut faire bouïllir du *lapathum acutum*, et de la decoction en lauer et fomentier la playe, puis y laisser l'herbe pilée dessus : aussi en faut donner à boire de la decoction au pa-

¹ Cette dernière phrase a été ajoutée en 1585.

tient. Il afferme auoir fait de grandes cures avec ce seul remede : et dit que ceste decoction fait beaucoup pisser, qui est vne chose excellente à ceste maladie.

Autre. Prenez betoine, fueilles d'ortie et sel commun, broyez-les et appliquez dessus.

Autre. Prenez vn oignon commun, fueilles de rue et sel, broyez les ensemble, et appliquez dessus.

Or entre tous les remedes, le theriaque est singulier, comme il a esté dit, le faisant dissoudre en eau de vie ou vin, et en frottant assez rudement la playe, tant que elle saigne. Puis y faut laisser du charpy imbu en icelle mixtion : et par dessus la playe y appliquer des ails ou oignons pilés avec miel commun et terebenthine : et tel remede est excellent par sus tous ceux que j'ay veus par experience.

Et pour la probation de mon dire, l'allegueray icy vne histoire de l'vne des filles de Madamoiselle de Gron, natine de ceste ville de Paris, laquelle fut mordue d'vn chien enragé au milieu de la iambe dextre, où le chien imprima ses dents bien profondement en la chair : laquelle fut guarie par le moyen du theriaque, sans que iamais luy suruint aucun mauuais accident : lequel theriaque ie meslois dans les medicamens detersifs et autres, iusques à la fin de sa guarison.

Or de vouloir icy declarer tous les autres que j'ay pensé de telles morsures, ce seroit vne chose trop proluxe : et partant ceste histoire suffira pour le present, pour instruire chacun à remedier à tel accident.

Autres remedes qu'on peut prendre par dedans. Il faut promptement manger vn ail, avec vn peu de pain, puis boire vn peu de vin : et c'est vn souverain remede, à cause que l'odeur

et la grande chaleur spiritueuse qui est aux ails, prohibe que le venin de la morsure n'offense les parties nobles. Autres commandent de manger du foye rosti du chien qui a mordu, ou du foye de bouc : ce que ie n'ay esprouvé.

Autre remede. Prenez vne dragme de semence d'agnus castus, avec vin et beurre, et en soit donné à boire.

Autre. Prenez poudre d'escreuisses brulées, et la delayez en vin, et en donnez à boire.

Autre. Prenez racine de gentiane deux dragmes, escreuisses de riuiero brulées au four et puluerisées trois dragmes, terre sigillée quatre dragmes. La dose sera vne dragme, avec eau en laquelle on aura fait boüillir quantité d'escreuisses, et en soit donné à boire comme dessus.

Aucuns se sont plongés en la mer après estre mords de chiens enragés, qui n'ont laissé d'estre surpris de la rage, ainsi que tesmoigne Ferrand Pouzet, cardinal, en son liure *des Venins* : partant ne s'y faut fier, mais plustost aux remedes approuvés des anciens et modernes Medecins et Chirurgiens. Il est vray que la confidence que peut auoir le malade aux remedes et au Chirurgien, sert beaucoup en ceste cure : au contraire, l'effroy et la crainte nuit beaucoup, et accelere la rage. Partant il faut tousiours bien assurer le patient de sa parfaite guarison.

Or il faut entendre que le venin du chien enragé, ou la salie d'vne vipere, ou la baue d'vn crapaut, et d'autres bestes venimeuses, n'enueniment pas en touchant seulement, mais faut que le venin entre dedans, tellement que si à l'heure on l'essuye, ne pourra faire aucun mal.

CHAPITRE XXI.

DE LA CVRE DE CEVX QVI SONT JA TOM-
BÉS EN HYDROPHOBIE, ET NEANTMOINS
SE RECONNOISSENT ENCORES EN VN
MIROIR ¹.

Ceux ausquels le venin n'a encores occupé les facultés animales, il les conuient grandement purger par medecines bien fortes. Et en cela il me semble que l'antimoine seroit profitable, d'autant qu'il prouoque la sueur, flux de ventre, et vomissement ². Car ce seroit grande folie bailler en tels cas medicamens legers, quand le venin est fort malin, et ja imprimé aux parties interieures.

Semblablement les bains leur sont bons pour leur prouoquer la sueur : la saignée ne doit estre faite, de peur d'attirer le venin du dehors au dedans. Aussi il faut qu'ils vsent souuent de theriaque ou methridat. En ce temps-là pareillement leur faut faire boire de l'eau, et la bailler aux malades dedans quelque vaisseau couuert, de peur qu'ils ne la voyent, pour les raisons susdites.

¹ Ce chapitre est le même que le chap. 2 du livre de 1575.

² Voici un premier endroit où Paré recommande l'antimoine ; mais pour conuaitre toute sa pensée à cet égard, il faut lire le chapitre complémentaire que j'ai ajouté au livre de la *Peste*, d'après un long passage écrit en 1568 et supprimé en 1579.

CHAPITRE XXII.

DV REGIME DE CEVX QVI ONT ESTÉ EM-
POISONNÉS ET MORDS DES CHIENS EN-
RAGÉS, ET DES PIQUEVRES ET MOR-
SVRES DES BESTES VENIMEVSES ¹.

Le malade doit demeurer en lieu chaud, et en air bien clair, de peur que le venin ne soit chassé au dedans par le froid, et aussi à fin que les esprits soient recréés, et esmeus du centre à la circonference par le moyen de la clarté. Aussi on doit parfumer la chambre de choses odoriferantes. Semblablement il doit manger au commencement viandes aeres et salées, comme ails, oignons, porreaux, espiceries, iambon de Mayence, et leurs semblables, et boire bon vin et sans eau, à raison que telles choses sont fort vaporeuses et pleines d'esprits qui resistent au venin, et ne permettent que sa vertu soit espadue au corps et ne se saisisse des parties nobles. Pareillement on doit vser de viandes crasses et visqueuses, par ce qu'ils font obstruction, et estoupent les conduits et parties vuides : aussi en faut plustot manger plus que trop peu, à cause que l'inanition accroist la malignité des humeurs, qui est chose contraire aux playes venimeuses : toutesfois il y faut tenir mediocrité. Et cinq ou six iours après on laissera lesdites viandes, et en lieu d'icelles on vsera de temperées, et plustost humides que seiches : les-

¹ Dans les anciennes éditions, même dans celle de 1575, ce chapitre étoit confondu en quelque sorte avec le précédent, c'est-à-dire qu'il portoit un titre spécial, mais sans figurer au nombre des chapitres. Il m'a paru plus logique de l'en séparer tout-à-fait.

quelles seront esleuës selon qu'on les ordonne aux melancholiques : et mettra-on en leurs potages racines aperitives, lesquelles ont vertu de faire vriner. On leur tiendra le ventre assez lasche : et s'il y a repletion de sang, leur en sera tiré, non au commencement, mais cinq ou six iours après la morsure faite, pour les raisons qu'auons deuant dites. Pour le boire au repas, on vsera de vin mediocrement trempé, à scauoir cinq ou six iours après la morsure, ou d'oxymel, ou de syrop de *actositate citri*, avec eau bouïllie : et entre les repas, de iulep fait en ceste maniere.

Prenez demie once de jus de limons, et autant de citrons.

Vin de grenades aigres, deux onces.

Eau de petite ozeille, et eau rose, de chacune vne once.

Eau de fontaine bouïllie tant qu'il sera besoin.

Et soit fait julep.

Il faut que le malade euite le dormir, insques à ce que la force du venin soit amortie et consommée : car par le dormir, le sang et les esprits se retirent au centre du corps, et par ce moyen le venin est porté aux parties nobles. Aussi on luy doit faire vser de choses qui resistent aux venins, comme limons, oranges, citrons, racines de gentiane, angelique, tormentille, pimpernelle, verbene, chardon benist, bourache, buglosse, et autres semblables : et generalement toutes viandes qui engendrent bon suc, comme veau, chéureau, mouton, perdris, poulailles, et autres semblables.

CHAPITRE XXIII.

DE LA MORSVRE OV PICQVEVRE DE LA VIPERE, ET DE SES ACCIDENS ¹.

Tous les remedes qui ont esté cy deuant escrits des morsures des chiens enragés, peuuent pareillement aider à toutes morsures et piqueures des autres animaux venimeux. Toutesfois on trouue des particuliers remedes pour chacune morsure et piqueure. Ce que dirons le plus succinctement qu'il sera possible.

Les viperes ont, entre leurs genciues, certaines petites vessies pleines de venin ², qui s'imprime incontinent au lieu où elles font ouuerture. Les patients sentent douleur grandement poignante en la partie, laquelle promptement s'enfle bien fort, voire tout le corps, si on n'y donne subit remede. Il sort de la playe vne sanie crasse et sanguinolente : et autour d'icelle il se fait des vessies comme celles des bruslures : et l'vlcere corode et mange la chair. Aussi les ma-

¹ Ce chapitre est presque littéralement copié du chap. 3 de l'édition de 1575; cependant il y a quelques modifications. Le titre d'abord n'était pas le même; il portait : *De la morsure et piqueure d'aucunes bestes venimeuses*; et après le premier paragraphe seulement venait ce titre secondaire : *De la morsure de vipere et de ses accidens*. L'arrangement actuel est de 1579.

² Ceci est le texte corrigé en 1585; le livre de 1575 portait : *Les viperes ont en leurs genciues entre leurs dents certaines petites vessies pleines de venin, lequel de sa nature est froid, comme de tous serpens, et s'imprime*, etc. L'édition de 1579 s'était borné à retrancher les derniers mots : *lequel de sa nature est froid comme de tous serpens*.

lades sentent inflammation au foye, et aux gencives : et tout le corps devient fort aride et sec, et de couleur palle et blafarde, et ont vne soif inextinguible. Ils sentent par fois grandes tranchées au ventre, et vomissent plusieurs humeurs cholériques, et tombent souuent en syncope, et ont hocquets, comme vne conuulsion d'estomach, avec vne sueur froide : et la mort s'ensuit, s'ils ne sont secourus deuant que le venin ait saisi les parties nobles.

Matthiolo dit auoir veu vn paysan qui, fauchant vn pré, auoit par fortune coupé vne vipere par le milieu : et iceluy print le tronçon de la teste, l'estimant morte. Aduint que la teste, se courbant contre la main, le mordit asprement au doigt : et suçant la playe pour cuider attirer le sang (qui ja auoit esté enuénimé) il mourut sur le champ.

Or ie veux icy reciter vne autre histoire, à fin de tousiours instruire le ieune Chirurgien. Le roy Charles estant à Montpellier, ie fus mords d'vne vipere au bout du doigt index, entre l'ongle et la chair, en la maison d'vn Apoticaire nommé de Farges, lequel dispensoit alors le theriaque, auquel ie demanday à voir les viperes qu'il deuoit mettre en la composition. Il m'en fit monstrer assez bon nombre qu'il gardoit en vn vaisseau de verre, où l'en prins vne, et fus mords d'icelle voulant voir ses dents, qui sont en la mandibule superieure de sa gueule, couuertes d'vne petite membrane en laquelle elle garde son venin, lequel s'imprime (comme i'ay dit) en la partie, incontinent qu'elle y a fait ouerture. Et ayant receu ceste morsure, ie sentis subit vne extreme

douleur, tant pour la sensibilité de la partie qu'à cause du venin : alors ie me serray bien fort le doigt au dessus de la playe, à fin de faire sortir le sang et vacuer le venin, et garder qu'il ne gaignast au dessus ¹. Puis demanday du vieil theriaque, lequel delayay avec eau de vie, en la main de l'vn des seruiteurs dudit de Farges, et trempay du cotton en la mixture, et l'appliquay sur la morsure : et après peu de iours ie fus guarý sans aucun accident, avec ce remede seul.

En lieu de theriaque, on peut assurement vser de methridat. On peut pareillement vser de tous remedes poignans et fort attirans, pour obtondre la malice du venin : comme la squille cuite sous la cendre, ou des ails et porreaux pilés, et appliqués dessus.

Autre. Prenez farine d'orge delayée avec vinaigre, miel, crotttes de chéure, et appliquez dessus en forme de cataplasme.

Autre. Tout promptement on doit lauer et fomentier la playe avec vinaigre et sel, et vn peu de miel ².

Galien dit au liure *de la Theriaque à Pison*, que l'on attire le venin d'vne morsure de vipere, y appliquant vne feste de vipere sur la playe : autres y mettent la vipere entiere bien pilée.

¹ J'appellerai l'attention du lecteur sur cette sage précaution de la ligature, que Paré a oublié de mentionner dans les préceptes généraux du livre actuel, mais qu'il avait très bien signalée dans le livre des *Pluyes d'harquibuse* de 1552 et 1564. Voyez tome II, page 192.

² Ici se terminait le chapitre en 1575 ; le reste est de 1579.

CHAPITRE XXIV.

DV SERPENT APPELÉ COULE-SANG.

Le Coule-sang a esté ainsi appellé, pour autant que le sang coule par tous les conduits du corps qui en a esté mordu. C'est vn petit serpent comme vne vipere, ayant les yeux fort ardans, et sa peau fort luisante. Auicenne dit qu'il a le dos marqueté de taches noires et blanches, et le col fort estroit, et la queue fort menue.

Les accidens qui suiuent sa morsure, c'est que la partie deuiet noire, à cause que la chaleur naturelle est esteinte par la malice du venin, lequel luy est ennemy mortel, puis vn mal de l'estomach et du cœur qui facilement se ressentent du venin, ennemy capital desdites parties, et principalement en maladie veneneuse: ainsi que nous voyons aduenir en la peste, laquelle est suiuite incontinent par les vomissemens, qui ne se font pour autre cause que pour la mauuaise disposition qu'ils sentent. Il s'ensuit aussi grand flux de ventre, qui se fait tant à cause de l'estomach debile, qui ne peut faire son deuoir, que pour autant que les veines esparses par les intestins laissent couler le sang, lequel meslé par les viandes non digerées, est cause de ce flux de ventre. Et d'auantage le sang sort par le nez, par la bouche, oreilles, siege, par la verge, vulue, et par les coins des yeux, et des genéiues, lesquelles se pourrissent, et les dents tombent. D'abondant vne difficulté d'vriner et respirer, conuulsion vniuerselle, puis la mort.

Les remedes sont de scarifier promp-

tement et brusler la partie, ou du tout la couper, s'il est possible: puis vser de remedes attractifs propres aux venins.

CHAPITRE XXV.

DV SERPENT NOMMÉ POURRISEVR.

Le Pourrisseur a esté ainsi nommé, pour autant que la partie de ceux qu'il a mordus est subitement pourrie par la malignité de son venin. Il est semblable au Coule-sang, reste qu'il esleue sa queue en haut et l'entortille comme vn pourceau fait la sienne¹.

Pausanias escrit que le Roy d'Arcadie fut blessé par vn pourrisseur, et dit que ce serpent est de couleur cendrée, ayant la teste large, le col estroit, le ventre gros, et la queue courbée, et chemine obliquement en la maniere des Caneres, ayant des taches separées les vnes des autres, riolées piolées, c'est à dire de diuerses couleurs, comme un tapis velu.

Les accidens que cause sa morsure sont, grande douleur, qui est faite à cause de son venin bruslant et pourrissant entre tous autres venins, puis vne cheute vniuerselle du poil. Aëce adiouste d'auantage encore plusieurs autres: comme flux de sang par la playe, et peu après vne sanie puante, et grande enfleure en la partie. Voila comme par la malignité de ce venin pourrissant, non seulement les esprits sont vaincus, mais aussi tout le corps, comme si le feu y auoit passé: ainsi que nous voyons aduenir en temps de peste, chaud et humide, où il appert

¹ Nicandre. — A. P.

aposteme pestifere, charbons, et autres pourritures.

Et quant aux remedes, ils doivent estre semblables comme ceux que nous auons escrit de la vipere.

CHAPITRE XXVI.

DV BASILIC.

Entre tous les serpens, le Basilic est le plus venimeux, comme estant mesme le venin des autres.

Nicandre dit que lors qu'il se traîne, tous les autres le fuyent et luy quittent la place : estant comme aduertis par son sifflet, tant de l'heure de son arriuée que de son depart.

Galien dit ¹ que le basilic est vn serpent iaunastre, ayant la teste munie de trois petites eminences, ou enleueures, marquetée de taches blancheastres, en forme de couronne, et pour ceste cause il a esté nommé Roy des Serpens. Par sa morsure, et son siffler, et toucher, fait mourir tous autres animaux. D'auantage son venin est si cruel, que si on le regarde trop attentiuement, tue ceux qui le regardent.

Solin escrit que le corps mort du basilic a encore de grandes vertus : pour ce ceux de Pergame l'ont achepté à grand prix, pour empescher les araignes de faire leurs toiles dedans le temple d'Apollon, et les oiseaux d'y faire leurs nids, estant pendu audit temple. Estant mort, nulles bestes sentant l'odeur de sa charongne, n'osent le toucher pour le manger : et si par fortune ils en mangent, ils

meurent subitement, non seulement pour auoir mangé de son corps, mais aussi pour auoir mangé des bestes mortes par sa morsure. Pour ces raisons Lucain escrit :

Le Basilic tout seul est regnant par le sable,
Où siffiant il se rend à tout autre effroyable :
Plus qu'un autre venin le sien est dangereux,
Qui chacun va chassant du regard de ses yeux.

Il fait mourir les herbes et arbrisseaux par où il passe, non seulement par son toucher, mais aussi par son haleine.

Pline dit ¹ qu'en Egypte y a vne fontaine nommée Nigris, pres de laquelle y a vn animal petit, et malaisé de ses membres, qui est la mort du genre humain. Il est de longueur de douze doigts, et est orné par la teste, comme vn diadesme, d'une tache blanche : son corps est iaunastre. Lors qu'il rempe, il leue la partie de devant de son corps, et la porte droite, ne s'aidant à cheminer que de celle de derriere. La region Cyrenaïque le produit. Pline dit que la belette est son ennemie mortelle, et qu'elle le fait mourir de sa seule haleine : qui est que la bonne Nature n'a iamais voulu laisser vne telle peste, sans vn contraire qui est la belette, laquelle a autant de force contre le basilic, que luy mesme a contre les hommes. Aussi que le lion, combien qu'il soit hardy et furieux entre tous les animaux, craint toutesfois le coq, qui est vne beste sans force et resistance à comparaison.

Erasistrate dit que le lieu de la morsure du basilic tout subit deuient iaulne comme or. et le corps tout enflé, et que la chair des muscles tombe par morceaux toute pourrie : et baille

¹ Galien, *liure de la theriaque à Pison*. — A. P.

¹ Pline, *liu. 8. chap. 21*. — A. P.

contre son venin vne dragme de castorée à boire avec du vin ou du suc de paout.

Aëce dit estre vne chose superflue que d'escrire aucun remede contre sa morsure, d'autant que la subite dissolution des esprits estant faite, il est impossible de donner remede à temps.

CHAPITRE XXVII.

DE CERTAINS SERPENTS ESTRANGES.

Iean Leon Africain escrit en son liure d'Afrique, qu'à Calicut on trouue des serpens d'estrange façon, estans de la hauteur d'un gros pourceau, ayans la teste plus grosse et plus hideuse, et quatre pieds, estans fort dommageables aux habitans. Il y en a qui sont si venimeux, que par leur morsure la personne tombe subitement morte. Et si quelq'un auoit tué vne de ces bestes, le roy le feroit mourir comme s'il auoit tué un homme. Le roy et les habitans du pais ont vne folle opinion de ces bestes, estimans qu'ils sont les esprits de Dieu, disant que si ainsi n'estoit, ils n'auroient la puissance de mettre un homme à mort par leur simple morsure : de sorte que ces animaux ont ce credit de se pourmener parmy la ville, connoissant bien ceux qui ne les craignent pas, ausquels ne font aucun mal. Combien (dit-il) que de son temps il soit aduenu, que par vne nuict l'un de ces animaux entra dedans vne maison où il mordit neuf personnes, que l'on trouua au matin roides mortes, et fort enflées. Et nonobstant cela, ils neissent les auoir en grande admiration, tellement

que si en allant en quelque voyage ils rencontrent vne de ces bestes, ils le repuent de bon-heur, esperans de cela que leurs affaires et entreprises ne peuuent venir qu'à bon port.

Il dit plus, qu'au royaume de Senegua y a des serpens longs de deux pas et plus, et n'ont ailes ny pieds : mais ils sont si gros qu'ils engloutissent vne chéure entiere sans la desmembrer : croyez-le si vous voulez ¹.

CHAPITRE XXVIII.

DE LA SALAMANDRE.

La Salamandre ne fait seulement mourir les personnes par le venin de sa morsure, comme les autres serpens venimeux : mais aussi infecte de sa baue les fructs et les herbes par où elle passe, et d'une certaine humeur espaisse qui lui sort de tout le corps, comme vne sueur, au grand danger de ceux qui mangent desdites herbes, comme on a veu par experience en plusieurs qui en sont morts. Parquoy ne faut trouuer estrange si aucuns modernes ont dit, qu'aucunes maisons estoient entierement perries pour auoir beu de l'eau des puy, dedans lesquels vne salamandre estoit par fortune tombée sans y penser : car si elle grimpe sur un arbre, elle infecte tout le fruct, et fait mourir tous ceux qui en mangent, de la qualité froide et humide de son venin, n'estant en rien differente de l'aconit.

Aëce dit que ceux qui auront auallé du venin de la salamandre, il sort

¹ Cette singulière façon d'exprimer le doute ne se lisait pas en 1579 ; elle n'a été ajoutée ici qu'en 1585.

de leurs corps taches blanches, puis noires, lesquelles se pourrissent, font tomber le poil de tout le corps¹.

On remédie à leur venin par vomissemens et clysteres, en donnant aussi du theriaque et methridat. Auicenne ordonne mesmes remedes qu'on donne contre l'opion, parce qu'ils sont tous deux de nature froide: et pour l'alexitere propre à tel venin, c'est la terebenthine, le storax, la graine d'ortie, et les fueilles de cyprés.

Dioscoride dit la salamandre est vne espece de lezart de diuerses couleurs: et est folie de dire qu'elle ne se brusle point au feu. Pline dit qu'elle est si froide, qu'elle esteint le feu au toucher seulement, comme la glace²: ce qu'elle fait mise sur les charbons, comme on feroit vne carbonnade qu'on y voudroit rostir. Toutesfois Matthiolo dit, qu'estant iettée au milieu d'une grande flamme, subit est consommée. C'est, dit-il, grande folie vouloir croire que le feu ne la peut consommer, et qu'elle en vit comme le cameleon de l'air.

La salamandre est noire, semée de grandes taches iaunes, en figure d'estoiles. Elle a vne vertu chaude, corrosiue, et vlceratiue: on en vse aux medicamens, comme des cantharides, à faire vessies, pour nettoyer et consommer les matieres coniointes en quelque partie extérieure du corps aux lepreux.

CHAPITRE XXIX.

DE LA TORPILLE.

La torpille est ainsi nommée, à cause qu'elle rend les membres en-

¹ *Aëce liu. 13. — A. P.*

² *Liure 10. chap. 67. — A. P.*

dormis. Elle vit aux riuages fangeux, de chair des autres poissons, qu'elle prend par finesse: car estant cachée dans le limon, elle rend les poissons qui s'approchent d'elle tellement endormis, estourdis et immobiles, qu'elle les prend, et en iouït à son plaisir. Non seulement a eeste vertu contre les poissons, mais aussi contre les hommes: car si vn homme luy touche avec vne verge, elle luy endormira le bras: aussi fait-elle aux pêcheurs qui l'ont prise en leurs rets.

Ce que tesmoigne Pline liure xxxij. chap. j Ce qui est confirmé par le docte seigneur du Bartas au cinquième liure de la Sepmaine, par ces vers¹:

La Torpille, qui scait qu'elle porte en son flanc
Vn hyuer insensible, vn pestiferé sang,
Vn inconnu pauot, vne haleine cruelle,
Qui roidit tous les corps qui s'auoisinent d'elle:
Verse traistrement sur les proches poissons
Ie ne scay quels venins, ie ne scay quels glaçons,
Dont l'estrange vertu s'espandant par les ondes
N'arreste seulement leurs troupes vagabondes,
Ains mesme endort leurs sens: puis se paist de
leurs corps,
Dont les membres gelés sont et morts, et non
morts.

CHAPITRE XXX.

DE LA MORSVRE D'ASPICS².

La playe de l'aspic est petite comme la piqueure d'une aiguille, et ne fait aucune enfleure. Les accidens qui aduiennent après la morsure, sont, que les malades se sentent tost après

¹ Ces citations de Pline et de Dubartas n'ont été ajoutées ici qu'en 1585.

² Ce chapitre est exactement copié du chap. 14 de 1575, sauf le dernier paragraphe, qui est d'une date plus récente.

la veuë troublée , et plusieurs douleurs par le corps assez legeres, et sentent douleurs à l'estomach, et la peau du front se ride, et le malade clinotte tousiours les yeux , comme s'il auoit vouloir de dormir : et tost après, et le plus souuent dedans trois iours , autres en huit heures, meurt en conuulsion, si on n'y donne ordre. Le masle fait deux piqueures , et la femelle quatre, comme font les viperes.

Or le venin de l'aspic fait congeler le sang es veines et arteres : et par tant faut donner, pour contrarier à iceluy , choses calefactiues et de ténue substance , comme eau de vie en laquelle on aura dissout theriaque ou methridat, et autres semblables : aussi on en appliquera dedans la playe, et fera l'on eschauffer le patient par bains , frictions et ambulations, et autres semblables. Lors que la partie morse deuiet purpurée, noire ou verdoyante, telle chose demontre que la chaleur naturelle est suffoquée et esteinte par la malignité du venin : alors la faut amputer s'il est possible , et que les forces le permettent.

De Vigo en sa *Pratique de Chirurgie*, dit auoir veu à Florence vn charlatan Triacleur, lequel pour mieux vendre son theriaque, se fit mordre à vn aspic, de laquelle morsure il mourut en quatre heures. Matthiole semblablement le recite, et dit qu'ils estoient deux charlatans, dont l'vn habloit et haranguoit mieux que l'autre pour mieux faire valoir ses denrées, lequel conceut vne enuie mortelle contre son compagnon : parquoy trouua moyen de luy changer son aspic, qui auoit ja perdu sa virulence par la longue nourriture, et l'ayant osté de sa cassole, y en mit vn

autre recentement pris et tout affamé. Dont aduint que ce habladour pensant que ce fust le sien, se fit mordre au tetin, ainsi qu'il auoit de coutume, et print après de son theriaque, lequel ne luy seruoit qu'à donner couleur pour abuser et tromper le peuple, qui voyant ceste beste le mordre sans en ressentir aucune offense, couroit après luy, estimant son theriaque souuerain. Mais le pauvre charlatan trompé par son compagnon, qui luy auoit changé sa beste priuée et alterée de son venin, en moins de quatre heures laissa la vie : et les accidens qui luy suruindrent, furent qu'il perdit la veuë, et tous ses autres sens : sa face deuint liuide, et la langue fort noire : et eut grand tremblement de tous ses membres, avec sueur froide et defaillance de cœur, puis la mort, et ce en la presence des assistans : et subit le meurtrier gaigna au pied.

Matthiole dit que ces charlatans triacleurs, pour tromper le peuple à mieux vendre leur theriaque, prennent aspics et viperes, long temps après le printemps, lors qu'ils ont ietté le plus dangereux de leur venin : puis les apprivoisent par viandes non accoustumées, et leur font changer en partie la nature venimeuse : et après ce, les font mordre dedans de gros morceaux de chair, à fin de tirer leur venin enclos en vne petite membrane qui est entre leurs dents et genciuës : puis ils leur font remordre sur l'heure quelque composition, qui leur estoupe les conduits par lesquels le venin a de coutume de sortir : tellement qu'après qu'elles mordent, leur morsure n'apporte aucun danger. Et par ce moyen ces larrons et pipeurs de charlatans se font admirer au simple peuple, auquel ils

vendent leur theriaque falsifié bien et cherement ¹.

Christoffe l'André, en son liure intitulé *Oecoiatrie*, dit qu'aux isles d'Espagne y a grande multitude de serpens, aspies et autres bestiaux veneneux. contre la morsure desquels jamais le theriaque ne peut servir : et par experience on a trouvé ce remede tres-excellent.

Prenez des feuilles de *Tapsus barbatus*, *ca-ryophyllata*, giroflie rouge, autant d'un que d'autre : faites les bouillir en fort vinaigre et urine d'homme bien sain, et en fomentez la partie.

Et si le venin a esté ja long temps gardé, faut que le malade boive quatre doigts de ladite decoction à jeun, deux heures devant manger. Ledit autheur iure Dieu, que tel remede est bien experimenté, et qu'il s'oseroit bien faire mordre au plus dangereux aspie, sans en recevoir aucun mal.

CHAPITRE XXXI.

DE LA MORSURE DE COULEVRE ².

Quant est de la morsure de la couleuvre, ie produiray icy vne histoire.

Le Roy estant à Moulins, M. le Fèvre Medecin ordinaire du roy, M. Jaques le Roy, chirurgien ordinaire dudit seigneur, et moy, fusmes appellés pour medicamenter le cuis-

¹ Ici finissait le chapitre en 1575; le reste est de 1579.

² Ce chapitre est entièrement le même que le chap. 15 du livre de 1575.

nier de madame de Castelpers, lequel en cueillant en vne haye du houblon pour faire vne salade, fut mords d'une couleuvre sur la main, et sucça le sang de la playe, dont tost après la langue s'enfla si fort qu'il ne pouvoit qu'à bien grand'peine parler ny estre entendu. D'antage tout le bras iusqu'à l'espaule s'enfla et boursouffla grandement, de façon qu'on eust dit qu'on l'auoit soufflé : et disoit le patient y sentir vne extreme douleur, et tomba en nos presences deux fois en defaillance de cœur, comme estant mort, et auoit la couleuvre du visage et de tout le corps iaunastre et plombine. Nous, voyans tels accidens, disions la mort estre prochaine : neantmoins il ne fut laissé sans secours : qui fut luy lauer la bouche de theriaque destrempe en vin blanc, puis luy en fut donné à boire avec eau de vie. Et sur son bras boursoufflé, ie luy fis plusieurs scarifications assez profondes, et mesmement sur la morsure, et laissay suffisamment fluer le sang (qui n'estoit qu'une serosité) : puis après furent lauées d'eau de vie en laquelle l'auois fait dissoudre du theriaque et methridat. Et après le patient fut posé dedans un lit bien chaudement, et le fit-on suer, le gardant de dormir, de peur que le venin ne se retirast avec la chaleur naturelle au cœur. Et veritablement le lendemain tous les accidens furent cessés, et fut tost après guari desdites scarifications. Toutesfois l'ulcere de la morsure fut tenue longuement ouverte, y appliquant tousiours du theriaque avec les autres medicamens. Ainsi ledit cuisinier recut entiere et parfaite guaison.

Et te suffise de ceste histoire pour preuoir à la morsure de la couleuvre.

CHAPITRE XXXII.

DE LA MORSVRE DV CRAPAVT¹.

Encores que les crapaux n'ayent des dents, neantmoins ne laissent d'empoisonner la partie qu'ils mordent de leurs babines et genciues, qui sont aspres et rudes, faisans passer leur venin par les conduits de la partie qu'ils mordent. Aussi jettent leur venin par leur vrine, baue et vomissement sur les herbes, et principalement sur les fraises, dont ils sont fort friants. Et ne se faut esmerveiller si, après auoir pris de tel venin, les personnes meurent de mort subite. Dont en cest endroit ne veux laisser en arriere vne histoire, que depuis peu de iours vn homme d'honneur m'a recité.

Deux marchans estans à vne disnée près de Toulouse, s'en allerent au iardin de leur hoste cueillir des fueilles de sauge, lesquelles mirent en leur vin sans estre lauées : et deuant qu'ils eussent acheué de disner, perdirent la veuë, ayans premierement vne vertigine, tellement qu'il leur sembloit que la maison tournast sens dessus dessous : et tomberent en spasme et defaillance de cœur, ayans les léures et la langue noire, et balbutioient, et auoient le regard hideux et de trauers, ayans vne sueur froide avec grands vomissemens, et enflrent bien fort, et peu après moururent : dont l'hoste et generalement tous ceux de la maison furent bien

fort estonnés. Et tost après on les saisit et les mit-on en prison, leur mettant sus auoir empoisonné les deux marchands. Et les ayant tous interrogués sur le crime qu'on leur impositoit de les auoir empoisonnés, dirent qu'ils auoient mangé et beu de mesmes viandes, reste qu'ils n'auoient mis de la sauge en leur vin. Adonc le iuge fit appeler vn Medecin pour sçauoir si on pouuoit empoisonner la sauge : et dit que ouy, et qu'il falloit aller au iardin, pour sçauoir si on pouuoit apperceuoir quelque beste venimeuse, qui peust auoir ietté son venin dessus. Ce que veritablement on trouua, qui estoit grand nombre de crapaux gros et petits, lesquels estoient logés en vn trou sous la sauge, assez profondement en terre, et les fit-on sortir en foüillant et iettant de l'eau chaude autour de leur demeure. Et là fut conclud que la sauge estoit empoisonnée, tant par la baue que de l'vrine des crapaux¹, et l'hoste avec sa famille absoult.

Et partant nous recueillirons par ceste histoire, qu'on ne doit manger aucunes herbes, ny des fraises, que premierement elles n'ayent esté bien lauées : et aussi que l'exhalation, morsure, baue, et vrine des crapaux sont fort venimeuses. Pareillement il se faut bien garder de dormir aux champs, ayans la bouche près de quelque trou où les crapaux et autres bestes venimeuses font leur demeure, de peur d'attirer leur venin en respirant, qui pourroit estre cause de la mort du dormant. Aussi faut

¹ J'ai adopté en cet endroit le texte uniforme de toutes les éditions faites du vivant de l'auteur. Il est bon de noter cependant que la premiere édition posthume ajoutait : *et par leur vapeur venimeuse.*

¹ Ce chapitre répond mot pour mot au chap. 16 de l'édition de 1575, sauf quelques additions à la fin, qui sont d'une date plus récente.

cuite de manger des grenouilles au mois de May, à cause que les crapaux fraient avec elles : ce qu'on voit à l'œil au mois de May, aux marests et autres lieux où elles habitent. Il y en a de petits, quisont quelquesfois aualés des bœufs et vaches avec les herbes qu'ils paissent, et tost après il leur suruient vne telle enfleure de tout le corps, qu'ils en creuent le plus souuent.

Or ce venin n'est seulement dangereux pris par dedans, mais aussi estant attaché au cuir par dehors, ainsi qu'il aduient lors qu'ils iettent leur venin quand on les tue ou autrement. Parquoy il faut promptement essuyer et lauer le lieu d'vrine, ou d'eau salée, ou autres choses qui ont esté cy dessus declarées aux morsures des chiens enragés.

Les accidens qui aduient de leur venin sont, que le malade deuiet ianne, et tout le corps luy enfle, en sorte qu'il ne peut auoir son haleine, et halette comme vn chien qui a grandement couru : parce que le diaphragme (principal instrument de la respiration) ne pouuant auoir son mouuement naturel, redouble incontinent, et fait haster le cours de la respiration et expiration. Puis luy viennent d'abondans vertigines, spasme, defaillance de cœur, et après la mort, s'il n'est promptement secouru. Ce qui aduient non à raison de la qualité de leur venin, lequel est froid et humide, mais de sa malignité particuliere, laquelle pourrit les humeurs.

Or d'autant que ce venin est ennemy mortel de toute sa substance, il le faut combattre tant par qualités manifestes, que par antidotes ou contrepoisons. Qui se fera par vomisse-

mens (principalement si le venin est donné par boire ou manger) par clysteres, et toutes choses chaudes et de subtiles parties, comme bon vin auquel on aura dissout theriaque ou methridat, et autres choses qu'auons par cy deuant declarées aux morsures des chiens enragés. Aussi les bains, estunes, et grand exercice sont à louer, à fin de dissoudre, subtilier et euacuer l'humeur venimeux ¹.

Rondelet en l'*Histoire des Poissons* dit que le crapaut est vestu d'vne grosse peau dure, et mal-aisée à percer et rompre, parce qu'il se coufle et enfle, se remplissant d'air, au moyen de quoy il resiste aux coups : peu souuent mord, mais il iette vne vrine et haleine venimeuse à ceux qui le sentent, demeurans enflés par tout le corps, et bientost meurent. Il dit auoir veu vne femme qui mourut pour auoir mangé des herbes sur lesquelles vn crapaut auoit haleiné et ietté son venin. Les mechans bourreaux empoisonneurs en font plusieurs venins, lesquels il faut plutost taire que dire.

Iceluy a la vessie fort grande, où il garde quantité d'vrine, qu'il iette contre ceux qui l'assaillent. Les alexiteres et contrepoisons sont, boire du jus de betoine, de plantain et d'armoise : pareillement le sang de tortue, avec farine, et reduit en pilules, puis destrempe avec du vin.

Pline dit que leur ratte et cœur resiste contre leur venin.

L'opinion du vulgaire est fausse, pensant qu'on trouue dedans leur teste vne pierre nommée *crapaudine*, bonne contre le venin.

¹ Là finissait le chapitre en 1575 ; tout ce qui suit a été ajouté en 1579.

CHAPITRE XXXIII.

DE LA PIQUEVRE DV SCORPION
TERRESTRE ¹.

Lé scorpion est vne petite beste ayant le corps en otalle, et à plusieurs pieds, et la queuë longue, faite en maniere de patenostres attachés bout à bout l'vne contre l'autre, la derniere plus grosse que les autres et vn peu plus longue, à l'extremité de laquelle il y a vn aiguillon, et aucuns en ont deux, lesquels sont creux, remplis de venin froid. par lesquels ils iettent leur venin dedans la playe qu'ils piquent. Il a de chaque costé cinq iambes fourchues en maniere de tenailles: les deux de deuant sont beaucoup plus grandes que les autres, et faites en maniere de celles d'vne escreuisse. Il est de couleur noirastre, comme de couleur de suye: il chemine de biais: il s'attache si fort avec le bec et pieds contre les personnes, que bien difficilement on le peut arracher. Aucuns ont des ailes semblables à celles des sauterelles qui mangent les bleds, qui ne sont trouués en France: et iceux volent de region en autre, ainsi qu'on voit des fourmis volans. Ce qui est vray-semblable, parce que les paysans de Castille (ainsi qu'escrit Matthiolus) en labourant la terre, trouuent souuent en lieu de fourmilieres, vne bien grande quantité de scorpions qui s'y retirent l'hyuer. Pline escrit ² qu'en Ethiopie, y a vn grand pays desert pour raison des

¹ Ce chapitre répond presque mot pour mot au chap. 17 du livre primitif, qui portait seulement pour titre *De la piqueure du scorpion.*

² Pline, *liv. 8. chap. 29.* — A. P.

scorpions, qui n'y ont laissé ny gens ny bestes.

Les anciens font plusieurs especes et differences de scorpions, lesquels sont distingués selon les diuersités de couleurs, comme iaunes, roux, cendrés, verds, blancs, noirs: les vns ayans des ailes, les autres point. Ils sont plus ou moins mortels, selon les regions où ils habitent, comme en la Toscane et en Scythie sont fort venimeux: en autres regions comme en l'isle de Pharo et à Trente ¹, leur piqueure n'est venimeuse, et n'en aduient aucun mauuais accident.

Il suruiet inflammation en la partie offensée, avec grande rougeur, dureté, tumeur et douleur, laquelle se change, à scauoir, tantost chaude et tantost froide: aussi accroist intempestiuement, et par interualle cesse, puis tost après accroist: pareillement le malade a vne sueur et frissonnement, comme ceux qui ont la fiéure, et a vne horripilation, c'est à dire que les cheueux luy dressent. Il sent aussi des ponctions parmy le corps, comme si on le piquoit avec aiguilles, et grande quantité de vents par le siege: il a volonté de vomir, et aller à ses affaires, et n'y peut toutesfois aller: et tombe en defaillance de cœur, fiéure continue. et deuiet enflé: et si on ne luy donne secours, la mort s'ensuit.

Antonius Beniuenius au liure 1, chap. 56, dit auoir eu vn seruiteur, lequel fut piqué d'vn scorpion, et tout subit luy suruint vne sueur froide comme glace: fut preserué de la mort en beuuant du theriaque dissout en vin ².

¹ Edition de 1575: et aux regions froides, comme à Trente.

² Cette citation de Beniuenius est une addition de 1585.

Dioscoride liure 2, chapitre 10¹, dit que le scorpion terrestre crud escaché ou broyé, et mis sur la piqueure, ou l'huile d'iceluy, est son vray alexitere. On le mange aussi rosti et bruslé pour ce mesme effect, de quoy l'expérience fait foy.

Autre remede. Prenez lait de figuier, et instillez en la playe : tel remede guarit promptement.

Autre. Prenez calament broyé, et appliquez dessus. Aussi la farine d'orge incorporée en decoction de rue et appliquée dessus.

Et pour remede excellent, il se faut ietter dedans vn bain, et se faire tres-bien suer. Pour seder la douleur promptement, il faut piler des escargots avec leur coquille, et les appliquer dessus la piqueure. Aussi le soulfre vif puluerisé, et incorporé avec terebenthine, est souverain remede. La rue pilée, et appliquée dessus, est bonne. Aussi pour vn singulier remede on y applique l'herbe nommée *Scorpioïdes*, dont on a pris le nom.

Autre remede. Racine de couleuree baulne, et pilée avec vn peu de soulfre.

Autre. Les aux pilés, soulfre et huile vieille meslés ensemble et appliqués dessus.

Autre. L'agaric puluerisé ou en decoction, cure leur piqueure.

Pour les chasser, il faut faire sulfumigation de soulfre et galbanum. L'huile aussi faite d'iceux, appliquée aux trous où ils habitent, garde qu'ils n'en peuvent sortir. Autant en fait le jus de raifort². Et pour les garder qu'ils n'approchent et piquent per-

soune, il se faut frotter de jus de raifort ou d'aulx : car par ce moyen jamais n'approchent de celuy qui s'en sera frotté.

Plusieurs autres remedes ont escrit les anciens, mais ie n'ay pris que ceux qu'on peut aisément recouurer, et sont grandement loués par dessus tous autres.

CHAPITRE XXXIV.

DE LA MORSVRE ET PIQVEVRE DES
MOVSCHES ET CHENILLES¹.

Les abeilles ou auettes, les guespes, les freslons, les bourdons, les tachons, après auoir fait ouuerture au cuir, les vnes par leur morsure, les autres par leur piqueure, causent vne grande douleur pour la malignité du venin qu'elles iettent en la playe, laquelle toutesfois n'est pas tousiours mortelle : vray est que se iettans icelles bestes en grand nombre sur vn homme, elles le peuuent tuer : car on en a mesme ven mourir les cheuaux.

Ceux qui en sont inopinément offensés, pour la grande douleur qu'ils sentent, estiment que ce soit quelque autre beste venimeuse : et pour ceste cause il est bon scauoir les signes et accidens de leur pointure. C'est qu'ils

daït par le jus de lait, à moins qu'il ne faille lire : *et le lait* ; dans tous les cas, ceci a été rayé dès 1579.

¹ Ce chapitre est formé de la réunion de deux chapitres du livre de 1575, le 18^e, ayant pour titre : *De la morsure et de la piqueure des mousches* ; et le 19^e, intitulé : *De la morsure des chenilles*. Il n'y a du reste absolument rien de changé au texte primitif, si ce n'est une petite addition qui sera notée plus bas.

¹ L'édition de 1575, au lieu de Dioscoride, citait : *Matheolus, liure deuxieme*.

² Le livre de 1575 ajoutait : *et de lait, et huile faite d'iceux*. Je ne sais ce qu'il enten-

causent grande douleur, laquelle demeure jusques à ce que leurs dents ou piqueurs soyent ostés : et le lieu devient promptement rouge et enflé à l'entour, et s'y forme vne vessie, pour cause de la virulence qu'elles iettent ayans fait ouverture du cuir.

Pour la curation, il faut promptement sucer le lieu le plus fort que l'on pourra, pour oster leurs dents ou aiguillons : et si par ce moyen ne peuvent estre extraites, faut inciser le lieu (si la partie le permet) ou prendre cendres et leuain et huile incorporés ensemble, et l'appliquer dessus.

Autre remede. Il faut mettre la partie en eau chaude et la bassiner par l'espace de demie heure ou plus, et après lauer la playe d'eau sallée.

Autre. Le cresson pilé et appliqué dessus sede la douleur, et resout l'humour contenu en la tumeur. Autant en fait la fiente de bœuf destrempee en huile et vinaigre, et appliquée assez chaude dessus.

Autre. Féues maschées et appliquées dessus, sedent pareillement la douleur. Aussi fait la berle pilée avec oxycrat. Aucuns commandent prendre desdites mouches et les escacher et en frotter le lieu, et les laisser dessus, ainsi qu'on fait aux piqueures de scorpions.

Autre. Faut prendre vinaigre, miel et sel, et le plus chaud qu'on pourra en frotter le lieu, et y laisser vn linge en double dessus.

Autre. Prenez soulfre vif puluerisé, et incorporé en salie d'homme, et appliquez dessus.

Autre. Lait de figues non meures, incorporé avec du miel, est aussi vn souverain remede.

On peut estre asseuré sur tous remedes, du theriaque (que Galien approuve au liure *De theriaca ad Piso-*

nem) le disant estre le plus salubre remede dont on puisse user aux piqueures et morsures des bestes venimeuses, comme j'ay dit cy dessus.

Pour garder que lesdites mouches ne mordent et piquent, il se faut oindre le corps de jus de mauve incorporé avec huile : et pour les chasser bientost, il faut faire parfum de soulfre et d'aulx¹.

Galien dit que la guespe a ceste malice, que voyant vne vipere morte, elle s'en va tremper son aiguillon au venin d'icelle, et de là (dit-il) les hommes ont appris à empoisonner les fleches.

Les chenilles rousses et veluës, appellées en latin *Multipedes*, engendrent grande demangeaison, rougeur et tumeur au lieu qu'elles mordent, où seront attachées ou escachées : et celles qui seront nourries és pins encores plus. Les oignons pilés avec vinaigre est vn singulier remede pour appliquer au lieu, et pareillement les autres remedes qu'auons escrit aux morsures et piqueures des mousches.

CHAPITRE XXXV.

DE LA MORSVRE DES ARAIGNES².

Les araignes ourdissent leur toile de diuerse façon, et y font vn petit trou, dans lequel sont tousiours en embuscade pour attraper et prendre les mousches et mouscherons, desquels elles se nourrissent. Il y en a de

¹ Ici se terminait le chapitre 18 du livre de 1575 ; le paragraphe qui suit est de 1579, et le dernier paragraphe constituait à lui seul le chap. 19 du livre primitif.

² Ce chapitre est textuellement le même que le 20^e chapitre du livre de 1575.

plusieurs especes : l'une est appellée *Rhagion*, laquelle est ronde et de couleur noire, comme vn grain de raisin dont elle porte le nom : elle a la bouche au milieu du ventre, et les iambes courtes, et fait mesme douleur que le scorpion. Il y en a vne autre espece nommée *Loup*, pource qu'elle ne chasse seulement aux mouches communes, mais aussi aux abeilles et aux tahons, et generalement à toutes petites bestioles qu'elle peut attraper en sa toile. La troisième espece est appellée *Formillon*, pource qu'elle ressemble à vne grande formis, et est noire, et a le corps marqueté de certaines petites estoiles luisantes, et principalement vers le dos. La quatrième espece est appellée de Matthioli *Dysderis*, et est semblable aux mouches guespes, reste qu'elle n'a nulles ailes, et est de couleur aucunement rouge, laquelle ne vit que d'herbes.

Or les anciens tiennent que leur morsure est fort venimeuse, et que le venin est froid, parce que les accidens qui en prouiennent sont grandes ventosités au ventre et froideur des extremités : et au lieu de leur morsure le malade sent vne stupeur et vne grande refrigeration, et a vne grande horripilation.

Il faut lauer la playe promptement de vinaigre le plus chaud qu'on le pourra endurer. Pareillement faut piler des aulx et oignons et les appliquer dessus : ou bien de la fiente de chéure fricassée en vinaigre. Semblablement est bon qu'on prouoque la sueur, soit par bains, estuues, ou autrement. Et sur tout le theriaque est excellent, tant donné par dedans qu'appliqué par dehors.

CHAPITRE XXXVI.

DES MOUSCHES CANTHARIDES ¹.

Les mouches cantharides sont splendissantes comme or, et sont fort belles à voir, à raison de leur couleur azurée parmy le iaune, toutesfois de tres-mauuaise odeur. Elles sont chaudes et seiches iusques au quatrième degré, et partant corrosiues, bruslantes et venimeuses, non seulement à cause de leur chaleur et seicheresse excessiue, mais aussi à cause d'une particuliere inimitié que Nature leur a donnée, principalement contre les parties dediées à l'yrine ², non seulement prises par la bouche, mais aussi appliquées par dehors, quand il est besoin de vessier ou vlcérer quelque partie.

Les signes ou accidens d'auoir pris des cantharides par dedans.

Le premier est que le malade sent au goust comme poix noire fondue, qui procede des humeurs vaporeuses bruslées en l'estomach et au foye par la vehemente chaleur putredineuse de leur poison ³ : et tost après qu'elles sont entrées dans l'estomach, le rongent et corrodent, et y causent grande douleur, et excitent vne inflammation au foye et aux boyaux, dont il s'ensuit flux de ventre, par lequel le malade iette par ses selles des excremens semblables à l'eau dans laquelle

¹ Ce chapitre est presque entièrement copié du chapitre 21 du livre de 1575.

² La phrase s'arrêtait là en 1575 ; le reste est de 1579.

³ Cette phrase explicative : *qui procede des humeurs vaporeuses, etc.*, est une addition de 1579.

on a lauë chair sanglante, ou comme le flux des dysenteries et caquesan-gues. Et à cause de l'adustion qu'el les font aux humeurs, survient fië-ure ardente, de façon que les malades deuiennent vertigineux et insensés, ne se pouuans tenir en place, pour les fumées et exhalaisons venimeuses qui montent des parties basses au cer-ueau, lequel ressentant telle vapeur, peruertit le iugement et la raison : tous lesquels signes apparoissans, on peut iuger la maladie estre incurable. Et quant aux parties dediées à l'v-rine, causent inflammation, excoria-tion et vlcere, avec vne extreme douleur, erection de la verge et tu-meur aux hommes, et aux femmes de toutes leurs parties genitales, qui fait que l'vrine sort en moindre quantité, et encores le peu qui en sort est san-guinolent : voire souuentefois les pa-tiens pissent le sang tout pur, et quelquesfois aussi les conduits de l'v-rine sont du tout estoupés, dont s'en-suit gangrene et mortification, et par consequent la mort.

La cure du venin des cantharides prises par dedans ou par dehors, ne differe que selon plus ou moins. Lors que quelqu'vn aura pris des cantha-rides, faut promptement le faire vo-mir, et luy donner du lait de vache à boire, lequel a vertu d'esteindre l'ardeur de ia poison, et restreindre le flux de ventre, seder la douleur, parce qu'il lenit et adoucit la chaleur et secheresse. Pour ceste cause, on en vsra tant au boire qu'en clysteres et iniections : et qui n'aura du lait, on vsra d'huile d'oliue ou d'amendes douces, pour adoucir l'aerimonie de leur venin, qui pourroit estre atta-ché contre les parois de l'estomach et intestins. Et leur fera-on autres cho-ses qui seront recitées par ceste his-

toire, laquelle il m'a semblé bon de reciter, non pour enseigner le moyen d'en vser, mais au contraire à fin de s'en preseruer, et endoctriner le chi-rurgien où telle chose aduiendroit d'y remedier ¹.

Vn Abbé de moyen aage, estant en ceste ville pour solliciter vn procès, sollicita pareillement vne femme hon-neste de son mestier, pour deuiser vne nuict avec elle, si bien que marché fait, il arriua en sa maison. Elle re-cueillit monsieur l'Abbé amiable-ment, et le voulant gratifier, luy donna pour sa collation quelque con-fiture en laquelle y entroit des can-tharides, pour mieux l'inciter au de-duit venerique. Or quelque temps après, à scauoir le lendemain, les ac-cidens que l'ay par cy deuant decla-rés aduindrent à monsieur l'Abbé, et encores plus grands, parce qu'il pissoit et iettoit le sang tout pur par le siege et par la verge. Les Medecins estans appelés, voyans l'Abbé auoir tels ac-cidens, avec erection de verge, conneurent qu'il auoit pris des can-tharides. Ils luy ordonnerent des vo-mitoires et clysteres, faits d'orge mondé, de ris, de decoction de maul-ues, semence de lin, de fenugrec, d'huile de lis, suif de bouc ou de cerf, et puis après vn peu de theriaque mixtionné avec conserue de roses, pour faire sortir la poison dehors. Pareillement on luy donna à boire du lait, et on luy en fit aussi des iniections en la verge, et aux intestins, avec autres choses refrigerantes, glaireu-ses et gluantes, pour cuider obtondre et amortir la virulence et malignité du venin. Or telles choses à bon droit

¹ L'édition de 1575 disait simplement :
*et leur fera-on autres choses, qui seront reci-
tees par ceste histovre.*

ont esté ordonnées des anciens Medecins, parce qu'elles demeurent longtemps attachées aux parties interieures offensées et vlcérées : ioint aussi qu'elles gardent que le virus n'y peut penetrer : et partant le laict y est fort bon. Aussile beurre frais beu et tiété en la vessie, et l'huile d'amendes douces recentemente tirée : semblablement les mucilages de psyllium. de mauues, de coings : et le syrop de nenuphar, de pauot, de violes, le jus de laictues, pourpié, concombres, de courges, et de melons. Or son boire estoit eau d'orge et ptisane¹ : son manger estoit poullailles, veau, chéureau, cochons gras boullus avec laictues, pourpié, mauues, violiers de Mars, orge, lesquels alimens luy estoient aussi medicamens, tant pour lascher le ventre, que pour adoucir et seder les douleurs de l'acrimonie du venin : et sur la region des reins, lombes, et sur le penil, on mit plusieurs choses refrigerantes et humectantes. D'auantage il fut baigné, pour cuider donner issue au venin par les pores du cuir : mais pour tous ces remedes faits selon l'art, monsieur l'Abbé ne delaisa à mourir avec gangrene de la verge.

Et partant ie conseille à telles dames ne prendre de telles confitures, et moins encores en donner à homme viuant, pour les accidens qui en aduiennent.

¹ L'édition de 1575 portait : *Or son boire estoit d'orge et ptisane; mais pour tous ces remedes faits selon l'art, monsieur l'Abbé ne delaisa à mourir le troisieme iour avec gangrene de la verge.*

Ainsi les autres détails qui suivent sur le traitement ont été ajoutés en 1579; mais en revanche cette édition, et par suite toutes les autres, avaient omis ce point important pour l'observation, que la mort était arrivée le troisieme iour.

Je raconteray encore ceste histoire.

Depuis quelques ans en ça, vne damoiselle vint à Paris fort couperosée au visage, y ayant de gros saphirs, ou boutons, avec grande rougeur, en sorte que plusieurs qui la voyoient l'estimoient estre lepreuse, iusques à luy interdire de non plus entrer en l'église de sa paroisse de peur qu'elle ne gastast les sains. Icelle appella avec moy messieurs Jaques Hollier, et Robert Greauue, Docteurs Regens en la faculté de Medecine, avec Estienne de la Riviere et Germain Cheual, Chirurgiens iurés à Paris, pour donner aide à son mal. Et après qu'elle nous eut monstré plusieurs receptes des remedes qu'elle auoit pris pour cuider estre guarie : après aussi l'auoir exactement visitée et examinée, fut conclu et accordé, qu'ellen'estoit aucunement lepreuse : parquoy pour guarir sa couperose, on luy appliqueroit vn vesicatoire fait de cantharides, sur toute la face, à fin d'attirer la matiere des boutons, et l'humeur superflu qui estoit pareillement imbu en tout son visage. Ce que ie fis. Et trois ou quatre heures après que le vesicatoire fut réduit de puissance en effet, elle eut vne chaleur merueilleuse à la vessie, et grande tumeur au col de la matrice, avec grandes espreintes : et vomissoit, pissoit et asselloit incessamment, se iettant çà et là comme si elle eust esté dans vn feu, et estoit comme toute insensée, et febricitante : dont ie fus alors esmerueillé de telle chose. Partant ie r'appellay la compagnie, tant les Medecins que Chirurgiens. Et voyant que tels accidens venoient à raison des cantharides qu'on luy auoit appliquées pour faire le vesicatoire, fut aduisé qu'on luy donneroit

du lait à boire en grande quantité, aussi qu'on luy en bailleroit en clysteres et injections, tant au col de la vessie que de la matrice. Semblablement elle fut baignée en eau modérément chaude, en laquelle auoit bouilli semence de lin, racines et feuilles de mauues et guimauues, violiers de Mars, iusquiamé, pourpié, laictues : et s'y tint assez long temps, à cause qu'en iceluy perdoit sa douleur. Puis estant posée dedans le liet, et essuyée, on luy appliqua sur la region des lombes et autour des parties genitales, onguent rosat et populeum, incorporés en oxycrat, à fin de refrener l'intemperature de ses parties. Et par ces moyens les autres accidens furent cessés.

Et quant à son visage, il fut entièrement vessié, et ietta grande quantité de sanie purulente : et par ce moyen perdit ceste grande deformité de la face qu'elle auoit auparavant. Et après estre guarie, neus luy donnâmes attestation qu'elle n'estoit aucunement entachée de lepre. Et tost après estant retournée en sa maison, fut mariée, et a eu depuis de beaux enfans, et vit encore sans qu'on l'aperçoie auoir eu la face escorchée.

Ces deux histoires instruiront le ieune Chirurgien à remedier à ceux qui auront pris des cantharides, tant par dedans que par dehors, s'ils sont appelés pour y preuoir. Or deuant que les susdits accidens soyent suruenus et grandement accreus, on fera au malade boire de l'huile, ou quelque decoction relaxante : pareillement on en baillera par clysteres et injections, à fin de prouoquer le vomir, et lascher le ventre : et principalement pour garder que le venin n'adhère contre les parties par où il passe : comme lors que nous voulons appli-

quer vn cautere potentiel ou vn vesicatoire sur vne partie, si elle est huileuse ou engraisée, ils ne prouoqueront faire leur operation que premierement on n'ait osté l'onctuosité. Et pour le dire en vn mot, si vn venin a esté prins par la bouche, et est encore en l'estomach, il faut prouoquer le vomir : et s'il est ja descendu aux boyaux gros, il faut donner clysteres : et si on a opinion que sa vertu soit espandue par tout le corps, il faut donner choses qui ont puissance de chasser le venin du centre à la circumference, comme bains, estuues : ou mettre le malade dedans les corps des bestes recentemente tuées, comme bœufs, vaches, mules et mulets, et faire autres choses qui prouoquent la sueur, comme auons dit cy deuant.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA MOUSCHE NOMMÉE BUPRESTE ¹.

La Bupreste est vne mousche semblable à la cantharide, laquelle estant mangée avec l'herbe par les animaux paissans, comme bœufs, moutons, et autres, les fait mourir enflés comme tabourins. Et pour ceste cause est appellée des pasteurs, *Enfle-bœuf*. Et si vn homme en mange, il aura semblables accidens que s'il auoit pris des cantharides : et le fait pareillement enfler, ainsi que si le malade estoit affligé de Phdropisie nommée *Tympanités*. Cela aduient par les vapeurs, lesquelles s'esleuent des humeurs liquifiés et fondus par la vertu de leur venin.

¹ Ce chapitre est le même que le chap. 22 du livre de 1575.

Les remedes sont semblables à ceux des cantharides.

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA SANGSVE OV SVCE-SANG¹.

Les sang-sues sont venimeuses, et principalement celles qui sont nourries es eaux bourbeuses : et celles qui sont es eaux claires moins. Et pour ceste cause, lorsqu'on s'en veut servir, il les faut premierement faire desgorger en eau claire, trois ou quatre iours pour le moins : autrement elles laissent le plus souuent des vlcères où elles seront attachées, lesquelles puis après seront difficiles à curer : ce qui se fait encore d'auantage si on les arrache par force, pour-ce qu'elles laissent leurs dents en la chair.

Or si quelqu'un en a avalé vne par inaduertence, il le faut interroger pour scauoir l'endroit où il la sent tirer. Et si elle demeure au gosier, ou au milieu d'iceluy, pour la faire desmordre faut que le malade se gargarise plusieurs fois de vinaigre auquel on aura dissout vn peu de moustarde : et si elle estoit près de l'orifice de l'estomach, il faut qu'il auale peu à peu d'huile avec vn peu de vinaigre : et où elle seroit descendue au fond de l'estomach, le malade la sentira tirer et succer, et quelquesfois crachera le sang, et tombera en vne peur, comme ayant perdu le sens : et pour la faire detacher, boira bonne quantité d'eau tiède avec huile. Et où elle seroit opiniastre, pour la faire

¹ Ce chapitre est textuellement le même que le chap. 23 du livre de 1575, à l'exception du dernier paragraphe, qui sert seulement de transition aux chapitres suivants.

encore plus promptement debusquer, on y meslera vn peu d'aloës, ou quelque autre chose amere, et par ce moyen elle sera detachée et vomie : ce qui se connoist en celles qui sont attachées exterieurement, car on les fait demordre et quitter la place en mettant telles choses sur leurs testes. Puis on donnera quelque chose astringente pour estancher le sang de la morsure, comme conserue de roses, avec vn peu de terre scellée, et bol armenic, et autres choses plus astringentes, s'il en est besoin. Car si elles s'attachent contre vn gros rameau de veine ou artere, le sang coulera en plus grande abondance, et par consequent sera plus difficile à estre estanché qu'en vn petit rameau¹.

Les animaux venimeux ne sont seulement sur terre, et es cauernes d'icelle : mais aussi ils se trouuent en la mer des poissons venimeux, comme la murene, la pastenaque, la viuue, la torpille, le liéure marin, desquels nous faut à present parler, commençant à la murene.

CHAPITRE XXXIX.

DE LA MURENE.

La murene est vn poisson de mer, ressemblant à la lamproye, toutesfois elle est plus large et a la guente plus grande : elle a les dents fort longues, aiguës et courbées au dedans. Elle est de couleur brune, sa peau couuerte de petites taches blanchastres, le corps long de deux coudées. Les anciens les prisoient beaucoup en

¹ Là finissait le chapitre 23 du livre de 1575; ce qui suit est de 1579.

viandes, tant à raison qu'elles sont de bon goust, que pour autant qu'on les peut longuement garder dedans les viuiers et boutiques pour s'en seruir en temps : elles sont faciles à s'appriouiser, tesmoin celle de Crassus, de laquelle auons parlé cy deuant. Leurs morsures amènent semblables accidens que celles des viperes : et parlant sont guaries par les mesmes remedes.

Eliau dit ¹, que la murene se iette sur terre, et qu'elle va chercher la vipere iusques dedans sa cauerne pour frayer avec elle. Ce qui est prouué par les vers de Nicandre.

Il court de la Murene vn bruit tout assurez,
C'est qu'vn serpent l'esponse, et que de son plein
Elle sort de la mer, puis toute doloureuse ^{gré}
Elle va s'accoler à la beste amoureuse ¹.

CHAPITRE XI.

DE LA PICOVEVRE D'VNE VIVE.

La vive a eu ce nom à cause de sa grande vinacité, car estant tirée de la mer, demeure long temps en vie : ses aiguillons sont veneneux, principalement ceux qui sont au bout de ses ouyes. Pour ceste cause les cuisiniers leur coupent la teste deuant que les seruir à table. A Rouen les poissonniers ne les osent vendre, que premierement ne leur ayent coupé la teste.

Ceux qui en sont piqués sentent

¹ Premier liure des animaux. — A. P.

² Le chapitre ne s'arrêtoit point là dans les anciennes éditions ; mais l'auteur y avait réuni deux paragraphes concernant la vive et sa piqure, qu'il m'a paru plus logique de reporter en tête du chapitre suivant.

grande douleur à la partie, avec inflammation d'icelle, fiéure, défaillance de cœur, gangrene et mortification, et par consequent la mort, si promptement on n'y remedie ¹.

Puis n'aguères, la femme de monsieur Fromaget, greffier aux requestes du palais, fut piquée d'vne vine au doigt medius : et peu de temps après il s'enfla bien fort, avec grande rougeur et peu de douleur. Elle voyant que la tumeur s'augmentoît iusqu'à la main, craignoit qu'il ne luy survint vn tel accident qui de n'aguères pour vn cas semblable estoit aduenü à vne sienne voisine, vefue de feu monsieur Bargelonne, lieutenant particulier au Chastelet de Paris, pour auoir esté ainsi piquée : dont luy estoit suruenü (pour sa negligence) vne gangrene et mortification totale du bras, et en fin mourut miserablement. Or estant arriué vers madame Fromaget, et ayant entendu la cause de son mal, promptement ie luy appliquay sur le doigt, et semblablement sur la main, vn cataplasme fait d'vn gros oignon cuit sous la braise, et du leuain avec vn peu de theriaque. Et le lendemain matin ie luy fis tremper toute sa main en de l'eau assez chaude, à fin d'attirer le venin au dehors :

¹ Ce sont là les deux paragraphes que l'auteur avait laissés dans le précédent chapitre, et qui sont de 1579. Ce qui suit, au contraire, est de 1575 ; c'étoit le 24^e et dernier chapitre, qui alors débutait de la manière suivante :

« Je ne veux encores laisser à reciter ceste histoire d'vne piqueure de vive, qui est vn poisson qui nous est fort en usage : et de sa piqueure sourdent de pernicious accidens, voire la mort, qui n'y donne ordre de bonne heure. »

Après quoi l'auteur passait au récit des deux histoires suivantes, dont la date peut être ainsi assez bien assignée.

et après ie luy fis plusieurs scarifications superficielles autour du doigt : puis luy appliquay des sangsues sur lesdites scarifications, lesquelles tirent suffisamment de sang : et après l'appliquay du theriaque dissout en eau de vie : et le lendemain trouuay son doigt et sa main presque toute desenflee, et sans nulle douleur : et quelques iours après fut entiere-ment guarie.

Autant en anois-ie fait n'aguers au cuisinier de monsieur de Soussy, tresorier de l'Espagne, lequel se piqua semblablement d'une viue, dont tout le bras estoit enflé et enflammé iusqu'à l'espaule, et en brefs iours fut pareillement guarie.

Ces histoires seruiront aux ieunes chirurgiens, quand ils se trouueront à l'endroit de pareilles piqueures¹.

Dioscoride escrit que pour remedier à la piqueure, faut appliquer la vine fendue par la moitié, ou de l'alyne, ou de la sange, ou du soulphre incorporé avec du vinaigre.

CHAPITRE XLI.

PIQVEVRE DE LA TARERONDE OV PASTENAQVE.

Aëce escrit² qu'après la playe de ceux que la tareronde aura piqués, s'ensuit vne douleur continuelle, et vn endormissement de tout le corps, et aucuns en meurent promptement avec conuulsion.

Pline dit³ qu'il n'y a rien de plus

¹ Ici finissait le chap. 24 du livre de 1575; le dernier paragraphe est une addition de 1579.

² *Liure 3.* — A. P.

³ *Lib. 9, cap. 48.* — A. P.

execrable que l'aiguillon enleué sur la queue de la pastenaque, lequel est de grandeur de cinq pouces. Il fait mourir les arbres qui en sont piqués par la racine. Il dit d'auantage, que l'aiguillon est bon pour la douleur des dents, quand l'on en scarifie les gencives : et reduit en poudre avec ellebore blanc, les fait tomber sans douleur. Ce poisson est bon à manger, horsmis la leste et la queue. Aucuns de ces poissons ont deux aiguillons, autres vn seul, lesquels sont pointus, garnis de dents des deux costés, comme dents de scie, se tournant vers la teste.

Oppian escrit que l'aiguillon est plus venimeux que les fleches des Perses enuenimées, lequel garde son venin encore que le poisson soit mort, et n'est, dit-il, seulement venimeux aux animaux, mais aussi aux arbres et plantes. Les dents des aiguillons de ce poisson ont esté renuersées par nature vers la teste, à fin qu'elles entrent et percent plus aisément, et plus mal-aisément sortent, pour-ce qu'en les tirant on les tire à contrepoil. Et s'il en pique quelque poisson, il le tient enferré comme d'un hameçon. Rondelet dit que ses aiguillons sont au milieu de la queue¹.

Il faut qu'il y en ait de plusieurs sortes : car j'ay vne queue d'une pastenaque, longue de cinq pieds et plus, au commencement de laquelle naissent et sont attachés deux aiguillons, qu'un gentilhomme de Bretagne m'a donnée, que ie garde en mon cabinet, laquelle est toute semée de petites boucles semblables à estoiles, fort aiguës.

Les pescheurs subit qu'ils ont pris ce poisson, ils luy ostent les aiguil-

¹ Rondelet, *au liure des Poissons.* — A. P.

lons, de peur qu'il ne les blesse de son venin : et lors qu'ils en sont piqués, ils l'ourent, et prennent le foye, et l'appliquent sur la playe : aussi estant bruslé et mis en cendre, et posé sur la playe, est la vraye contre-poison de son venin. Elle vit en lieu fangeux près des riuages de la mer, et vit des poissons qu'elle prend de son aiguillon. La figure est comme vne raye.

CHAPITRE XLII.

DE LA VENENOSITÉ DV LIÈVRE MARIN.

Le lièvre marin est appellé de Pline masse ou piece de chair sans forme : Ælien le compare à vn limaçon hors sa coquille. Il est fort venimeux, par le tesmoignage de tous les anciens, et partant il est bon de le connoistre, pour se garder d'en vser en viandes, et aussi le sentir ou le regarder par trop, et pour en vser contre son venin mesme. Il naist en la mer et aux estangs de la mer, principalement fangeux. Il est de couleur de poil d'vn lièvre de terre. A la teste il a vn trou, par lequel il iette hors vne chair mucqueuse, laquelle il retire quand il veut. Il vit dans l'eau limonneuse, et d'ordure et vilennie. Paulus Ægineta, Aëce, Pline, Galien, Nicandre, disent qu'il est si venimeux, que si vne femme grosse le regarde, elle vomira, puis auortera. Les hommes qui ont beu de son poison, comme dit Dioscoride, ont douleur de ventre : l'vrine s'arreste : et s'il aduient qu'ils vrinent, leur vrine sera rouge et sanguinolente : ils ont vne sueur puante, sentant le poisson : ils vomissent de la cholere mesme avec du sang. Aëce

dit qu'ils deuiennent jaunes par tout le corps. La face s'enfle, et les pieds, et principalement le membre genital, qui est cause que l'vrine ne peut couler. Galien dit que le lièvre marin blesse et vlcere le poulmion ¹.

Son alexitere et contre-poison est le lait d'asnesse et du vin cuit, ou de la decoction de fueilles de mauues. Ce lièvre marin est bon à faire tomber le poil : la figure l'est icy représentée, prise au liure des *Poissons* de Rondelet ².

CHAPITRE XLIII.

DV VENIN DV CHAT.

Les chats n'infectent seulement par leur ceruelle, mais aussi par leur poil, haleine et regard : car jaoit que tout poil aualé sans y penser puisse suffoquer la personne, en estoupant les conduits de la respiration, toutesfois le poil du chat est dangereux par sus tous autres : leur haleine est infecte d'vne poison tabifique. Et dit Matthiolo auoir conneu aucens, prenans plaisir aux chats qu'ils n'eussent iamais dormi sans en auoir quelquesvns couchés auprès d'eux, de l'haleine desquels longuement attirée avec l'air, ils deuiendrent phthisiques, et en fin miserablement moururent. Les chats aussi offensent de leurs regards, tellement qu'aucens voyans ou oyans vn chat, tremblent et ont vne peur grande, qui se fait par vne antipathie venant de l'influence du ciel.

Matthiolo escrit qu'estant en Allemagne, soupant en bonne compagnie

¹ Liure de la theriaque à Pison. — A. P.

² J'ai gardé cette phrase parce qu'elle indique une des sources où l'auteur a puisé.

en vn poille, en temps d'hyuer, l'vn de la troupe estoit sulet à cela. L'hostesse connoissant le naturel de l'homme, enferma vn petit chat (qu'elle nourrissoit) dedans vn coffre audt poille, de peur que ce personnage le voyant ne se courroucast : mais encore qu'il ne vist ny ouyst le chat, peu de temps après auoir attiré l'air infect de l'haleine du chat, sa temperature ennemie des chats irritée, il commença à suer et pallir, et en tremblant crier (non sans grande admiration de tous) qu'il y auoit vn chat en quelque coin dudt poille : alors on mit le chat hors de la maison.

Or le chat infecte aussi ceux qui mangent de sa ceruelle, et sont tourmentés de grandes douleurs de teste, et quelquesfois en deuiennent insensés. Pour les guarir, il les faut faire vomir, et le vray alexitere est le musc donné à boire demie scrupule avec de bon vin, et reiterer ce remede tant qu'on verra estre besoin.

Le diray d'auantage, que le chat est vne beste pernicieuse aux enfans du berceau, par ce qu'il se couche sur leurs visages, et les estouffe : parquoy il s'en faut bi-n donner garde.

CHAPITRE XLIV.

DE LA VENENOSITÉ DE CERTAINES PLANTES ¹.

Après auoir discours de la venenosité des animaux, à present il nous

¹ Ce chapitre se compose d'un assez grand nombre d'articles divers. Les uns étaient distingués par une note marginale, les autres par un titre en italique ; j'ai jugé à propos de faire des titres avec les notes marginales à ceux qui n'en avaient point, et il n'y a que le *Doryenium* pour lequel il m'aït fallu faire le titre moi-même.

conuient escrire de celle d'aucunes plantes, et les accidens qui aduiennent à ceux qui en auront pris, et commencerons à l'*Apium risus*.

Apium risus.

L'*Apium risus*, autrement appellé *Sardon'a*, espeece de *ranunculus*, rend les hommes insensés, induisant vne conuulsion et distension des nerfs telle que les léures se retirent, en sorte qu'il semble que le malade rie, dont est venu en prouerbe, *Ris Sardonien*, pour vn ris malheureux et mortel. Son bezahard ou contre-poison est le suc de melisse.

Napellus, est chaud au 4. degré.

Le suc, fruit ou substance de *Napellus*, tue son homme en vn iour, ou en trois au plus tard. Mesmes si par antidotes et contre-poisons exhibés en temps et lieu on en rechappe, le malade tombe en fiéure hecticque, ou en chartre, ou en mal caduc, comme dit Auicenne : c'est de quoy les Barbares empoisonnent leurs fleches ¹. Les accidens qu'il induit sont tels : incontinent les léures s'enflamment, et la langue s'enfle : en sorte qu'elle ne peut demeurer en la bouche, ains sort dehors avec grande hideur : les yeux aussi s'enflamment et sortent hors la feste : les malades tombent en vertiginosité et defaillance de cœur, ils ne peuent mouoir ny bouger les iambes, tant ont les cuisses foibles et debilitées : d'ailleurs ils ont le corps enflé et terni, tant est grande la malignité de ce poison. Son bezahar est vn petit animal comme vne souris, qui s'engendre près la racine du-

¹ *Tels venins sont premierement descrits par Mathiote, sur le 6. liu. de Dioscoride, et par Leuinius au liure des venins. — A. P.*

dit Napellus, seiché et pris en breu-
uage du poids de deux drachmes : ou
à faute de ce, la graine de raue ou de
naueaux mise en breuusage : oignant
le corps d'huile de scorpions.

Matthiolo, liure quatrième de Dios-
coride, dit que toute la plante du na-
pellus est tres-pernicieuse et vene-
neuse : mais la racine est plus cruelle
que toutes ses autres parties : telle-
ment que tenue quelque espace de
temps dedans la main, iusques à ce
qu'elle s'y eschauffe, fait mourir celuy
qui la tient. Je scay, dit-il, des bergers
estre morts pour auoir pris impru-
demment vne tige de napellus, pour
leur seruir de broche à rostir de pe-
tits oyseaux.

Dorycnium et solanum manicum.

Le *dorycnium* et *solanum manicum*,
ou *mortale*, ont accidens assez sem-
blables. Le *dorycnium*, baillé en breu-
usage, donne vn goust comme de laict
à celuy qui en a beu, induit sanglots
continuels, charge la langue d'humidi-
tés, fait ietter le sang par la bouche,
et par embas vne certaine matiere
baueuse, tout ainsi qu'on voit és dy-
senteries et caquesangues. Son beza-
har, sont toutes sortes de poissons à
coquilles, soyent cruds ou rostis : les
langoustes aussi et escreuisses de mer
sont bonnes, et le bouillon où elles
ont cuit.

Quant à la racine de *solanum ma-
nicum*¹, prise en breuusage avec vin
au poids d'vne dragme, cause des
visions assez plaisantes : mais si on re-
double le poids, ou qu'on en prenne
trois dragmes, elle rend la personne
insensée : et qui en prendroit quatre,
elle la feroit mourir, comme escrit

Dioscoride. Le bezahar est semblable
à celuy du *dorycnium*.

Iusquame, froide au 4. degré.

La iusquame induit vne alienation
d'esprit telle que si on estoit yure, vn
tournement de corps tel que les ma-
lades se distordent les membres, avec
tremblement. Sur tout ce symptome
en ce venin est insigne : c'est que les
malades sortent tellement hors du
sens, que l'imagination en eux trou-
blée, pensent qu'on les foüette par
tout le corps, begayans de voix, et
bramans comme asnes, puis hennis-
sans ainsi que cheuaux, comme escrit
Auicenne. Son bezahar sont les pista-
ches mangées en bonne quantité.
Auicenne louë le theriaque et le me-
thridat, et boire du vin pur. Aussi de
l'aluyne, et de la rue, et du laict.

Champignons.

Des champignons, les vns sont ve-
neneux de leur nature, scauoir ceux
qui rompus changent incontinent de
couleur, et se corrompent subit (à
ceste cause Auicenne disoit que les
champignons pers et verds estoient
venimeux) : les autres, bien que de
leur nature ne sont tels, si est-ce que
pris en trop grande quantité engen-
drent en nous accidens mortels. Vraye-
ment ie ne puis qu'esmeu de compas-
sion de la plus part des hommes qui,
poussés d'vne trop grande friandise,
ne se peuent saouler de ceste se-
mence mortelle, ie ne puis, dis-ie, que
ie n'enseigne le moyen comment on
pourra manger les champignons sans
en sentir dommage, scauoir : les fai-
sant cuire avec poires sauuages : au
defaut desquelles on pourra vser de
poires domestiques, pourueu qu'on
prenne de celles qui sont plus aspres,
sans regarder si elles sont fraiches ou

¹ *Solanum manicum*, froid au 4. degré. —
A. P.

seichées au soleil : et non seulement les poires, mais aussi les feuilles et escorces du poirier, tant sauvage que domestique, y sont bonnes¹ Car la vraie contrepoison du champignon, c'est le poirier.

Tous les champignons en general estranglent et estouffent ceux qui en mangent : mais ceux qui sont vénéneux en outre rongent les boyaux, goulent et enflent l'estomach, donnent pointures, sanglots, tremblemens, oppression d'arteres, défaillance de cœur, sueurs froides, et finalement la mort. La raison de tous ces accidens est que tous champignons sont naturellement fort froids et humides, et mesmes fort visqueux et gluans : car pour parler à la vérité de leur essence, ils ne sont autre chose sinon vne pituite excrementielle de la terre, ou des arbres sur lesquels ils naissent : de là vient que si on en prend en quantité, ils surmontent et suffoquent la chaleur du corps, et estouffent la personne.

Leur bezabar est l'ail mangé tout

¹ Cet endroit du texte offre quelque chose de singulier dans les éditions ordinaires. Le texte qui précède indique que l'auteur parle sérieusement, et une note marginale, non moins sérieuse, porte : *Moyen de manger en seureté des champignons*. Si on lit le texte primitif de l'édition de 1579, tel que je l'ai conservé ici, il n'y a rien que de très naturel et de très logique. Mais à partir de 1585, à l'endroit même de cette note, l'auteur avait intercalé cette décision tranchante : *Ainsi accoustrés, les fait jetter aux prinés, et partant ne feront nul mal*. Cela est de toute évidence, mais alors ce n'était pas la peine d'annoncer un moyen de les manger en sûreté. C'est pourquoi j'ai préféré le texte primitif, sauf à appeler l'attention du lecteur sur le passage de 1585, qui contredit aussi absolument la première opinion de l'auteur.

cru, comme dit le Conciliator de Abano : ou bien aussi le vinaigre, de tant qu' par la tenuité de sa substance, il a vertu d'attenuer et inciser les humeurs gluans et visqueux qui, engendrés en nous par l'usage des champignons, causent suffocation : comme dit Galien sur la section 5. *des Epidemies*.

Ephemerum.

Ceux qui ont pris de l'*Ephemerum*, que quelques vns nomment *cholchicon*, ou *bulbe sauvage*, sentent vne demangeaison generalement par tout le corps, tout ainsi que qui se seroit frotté d'ortie ou de squille : sentent vn rongement d'intestins, avec grande pesanteur et ardeur d'estomach : mais quand le mal s'augmente, on vuide par le bas des raclures de boyaux meslées avec du sang. Le bezabar est le lait de femme, d'asnesse, ou de vache, pris tiede.

Mandragore.

La mandragore, prise en quantité excessiue, est venimeuse, et de sa racine et de son fruit : elle assopit les sens, elle rend les hommes lasches, tristes, et esclacés, mornes, et sans aucune force, et fait que les patients, après auoir bien prié et s'estre bien tourmentés, s'endorment en toute telle sorte et habitude de corps que la force du venin les aura rencontrés et surpris : de façon que les Medecins en vsoient anciennement lors qu'on vouloit brusler ou couper vn membre, pour oster le sentiment de douleur. Quant aux pommes d'icelles, elles peuvent estre mangées estans meures, et desnucées de leurs pepins de dedans, sans danger : mais les mangeant verdes, et avec leurs

grains, elles sont mortelles, et causent des accidens mortels. Car en premier lieu, elles engendrent vn feu et vne ardeur qui brule toute la partie superficielle du corps : le malade a la bouche si seiche, qu'il est contraint de demeurer tousiours à gueulle bée pour attirer l'air froid : et qui n'y donne prompt remede mourra en spasme. Son bezahar est manger trois iours durant du refort avec du pain et du sel, comme escrit le Conciliator. Il faut faire esterner le malade : ce mal se cure en baillant à boire de la graine de coriandre, ou de pouliot avec eau chaude.

Pauot noir.

L'odeur fascheuse du suc de pauot noir, qu'on appelle opium, fait qu'il est malaisé à mesler parmy le boire sans qu'on s'en aperçoive, tout ainsi qu'on fait de la mandragore : entendu principalement qu'il ne fait mourir la personne, si l'on n'en prend grande quantité : mais de tant qu'il y a danger pour l'ignorance des Medecins ou Apoticaire qui en peuvent ordonner plus qu'il ne faut, l'on le connoistra, pour ce que par sa frigidité insigne il induit vn sommeil tres-profond, avec vn prurit et demangeaison et frisson, si grande, que souuent le malade en est excité de son profond sommeil : au reste ils tiennent tousiours les yeux fermés sans se mouuoir. Ce trauail cause vne sueur puante qui distille goutte à goutte : tout leur corps est palle et transi, et ont les léures enflammées, et leur voit-on relascher la mandibule d'embas : ils iettent vn souffle froid et lent, et lors qu'on leur verra les ongles ternis, le nez tors, et que les yeux leur enfonceront, c'est signe qu'ils sont prochains de mort.

Le bezahar est le castoreum donné

à boire en poudre iusques à deux dragmes avec du vin.

De la Ciguë.

La ciguë, prise en breuuage, cause vertigines, troublant l'entendement, tellement qu'on diroit les malades estre enragés : offusque la veuë, elle prouoque hocquets, rend les extrémités toutes gelées, cause conuulsion : la trachée artère serrée et estoupée, ils meurent comme si on les estrangloit. Parquoy il faut faire vomir promptement le malade, et luy bailler clysteres. Cela fait, il luy faut faire boire de bon vin tout pur, ou maluoisie, ou hypocras, à fin d'eschauffer les parties interieures, et mesmes trois ou quatre doigts d'eau de vie.

Matthiote, sur le liure sixième de Dioscoride, dit auoir conneu lesdits accidens par experience à vn vigneron : cultiuant ses vignes avec sa houë, par fortune arracha des racines de ciguë, cuidant que ce fussent racines de pastenades, lesquelles il fit cuire en sa maison, et les mangea à souper avec sa femme : après souper s'en allerent coucher. « A la minuit » estans resueillés couroient çà et là » par la maison, ne voyans goutte, » comme fols et enragés, se hurtans » la teste contre les parois, tellement » qu'au matin ils estoient tous meurtres, et les paupieres des yeux grosses, monstrans vne hideuse face. » Les voisins m'appellerent pour les » guarir : et m'estant enquis des domestiques de ce qu'ils auoient mangé à leur souper, ie trouue qu'ils » auoient mangé des racines de ciguë, en lieu de pastenades. Car ie » me transporte en la vigne, où on me » monstra le lieu d'où le vigneron » auoit tiré lesdites racines : on en » trouua d'autres qui commençoient

» à produire des fueilles. Ce qu'ayant
 » considéré, ie reuins subit vers
 » les malades ausquels, moyennant
 » l'aide de Dieu, ie fis retourner en
 » peu de temps leur premiere santé et
 » entendement. »

Petrus Aponensis estime fort en ce cas vn breuuage fait de deux dragmes de theriaque avec decoction de dietame ou de racine de gentiane avec du vin : et affirme que c'est le vray antidote contre la ciguë.

De l'Aconit.

L'Aconit est vne herbe qu'aucuns appellent *Luparia*, parce qu'elle tue les loups. Elle croist en Acones, dont elle a pris le nom, qui est vn village des Perieudins. Matthiole dit qu'on en trouue en abondance aux montagnes de Trente : les paisans d'alentour l'appellent *Vulparia*, parce qu'oultre qu'elle tue les loups, elle tue aussi les regnards : semblablement les chiens, chats, et tous autres animaux qui en mangent : elle tue les rats et souris de sa seule odeur. Auicenne l'appelle *Strangulator leopardi*, parce qu'elle estrangle les leopars. Diacorde dit que les scorpions touchés de sa racine demeurent tous estourdis, et meurent : et meslée parmy la chair tue les sangliers, loups et pantheres, et generalement toutes autres bestes sauvages. Les fleches trempées dedans son jus, leurs blessures sont mortelles.

Les personnes qui auront pris de l'aconit en beuant ou mangeant, sentent un gout astringent et auement doux, mais après ceste aspreté et douceur ils sentent une certaine amertume, ce qu'escriit Aëcius. Il cause vertigine, et perturbation de l'esprit. Il fait venir les larmes aux yeux : il cause grande pesanteur d'es-

tomach et au ventre, et fait peter souvent. Il induit tremblement de tout le corps avec grande enleure, comme si on estoit hydropique. Pline escrit au liu. 27. chap. 2. que son venin est vne poison si subite, que si on en touche les parties honteuses des animaux femelles, il les fait mourir le mesme iour.

Son principal antidote est de promptement vomir. Le conciliateur Petrus de Abano¹ ordonne de la sarrasine, ou de l'aristoloche longue. Matthiole dit que s'il y a du venin dans le corps, il se combat contre luy, ayant fait rencontre de pareil : et donne seulement ce combat, quand il trouue le venin dedans les parties nobles. C'est miracle que deux venins mortels estans dedans vn corps, l'vn amortit l'autre, tellement que la personne demeure sauue. Or ceste herbe est figurée en Matthiole, lequel dit auoir ses fueilles semblables au concombre, et n'en a que quatre pour le plus, et aucunement velues et herissées, et pleines d'aiguillons, semblablement les queuës. Sa racine est reuisante comme albastre quand elle est recente, et de grosseur d'vn doigt, large au commencement, puis peu à peu finissant en pointe courbée nouëuse, ressemblant à la queuë d'vn scorpion. Sa tige est longue d'un empan. Au sommet, a vn heaume semblable à celui d'vn homme d'armes (pour monstrier qu'il est armé enuers tous et contre tous animaux) où est enclose sa semence, contenant vn cruel venin, mortel et dia-

¹ Toutes les éditions portent : *le Conciliateur et Petrus de Abano*. C'est sans doute une faute d'impression, car il s'agit ici d'un seul et unique auteur, déjà cité plusieurs fois dans ce chapitre.

bolique, par vne occulte et indicible cause.

De l'If.

Il y a semblablement des arbres venimeux, comme l'if et le noyer. Les cheuaux, bœufs et vaches qui mangent des fucilles de l'if, et les hommes qui dorment dessous, le plus souuent meurent. Les accidens qu'il cause sont flux de ventre, vn froid par tout le corps, et vn estouffement à l'endroit de la gorge. Ce qui aduient non seulement à cause de sa froideur, mais aussi par vne particuliere nature et malignité cachée en luy : laquelle a tussi particulièrement pourrit les humeurs, et escorche le dedans des boyaux.

Sa contre-poison est semblable à celle de la ciguë. Nicandre ordonne à boire de bon vin pur.

Du Noyer.

Le noyer est semblablement venimeux comme l'if. Ce que Grévin ¹ dit auoir experimenté sans y penser. Car ayant dormi long temps sous vn noyer en plein esté, il sentit tout le corps refroidi, avec vn grand mal de teste, qui luy dura cinq ou six iours.

On peut user contre son poison de chose semblable que contre l'if.

CHAPITRE XLV.

DU BEZAHAR.

D'autant qu'en parlant des signes de chacun venin à part, nous auons

¹ *En son liure des venins.* — A. P. C'est la seule fois que l'on retrouve le nom de Grévin conservé dans ce liure; il n'en demeure pas

nommé son antidote *bezahar*, il faut scauoir ce que veut dire ce mot.

Vrayement venin n'est autre chose que ce qui destruit la vie : parquoy les antidotes et contre-poisons ont esté appellés par les Arabes en leur langue *bezahar*, c'est à dire en leur baragoïin, conseruateur de vie. De là est venu que tous antidotes et contre-poisons par excellence ont esté appellés *bezardica*, d'un mot emprunté des Arabes : parce que telle contre-poison estant venue d'Arabie et de Perse, a esté conneüe et celebrée par leurs escrits, sans que les Grecs en ayent fait aucune mention. Mais entre tous ceux de nostre temps, en a fort distinctement parlé vn medecin du vice-roy des Indes pour le roy de Portugal, nommé Garcia du Iardin ¹, en l'histoire qu'il a composée des aromates et simples naissans és Indes.

Au pays de Perse (dit-il) et en quelque region des Indes, se voit vne espece de bouc appellé en langue persique *pazain* (dont la pierre à proprement parler doit estre appellée *pazar*, du mot *pazain*, qui signifie bouc : mais nous d'un mot corrompu l'appelons *bezar*) pour la plus part roux en couleur, de hauteur moyenne, au ventricule duquel se concree ceste pierre appellée bezar, en forme de presure, tousiours augmentant et grossissant entour vne paille, en forme de tuniques d'oignon couchées l'une sur l'autre, de sorte que la premiere lame leuée, celles de dessous se monstrent tousiours elaires et resplendissantes de plus en plus, qui est vn signe entre autres de bonne et le-

moins vrai que c'est à lui que Paré a fait le plus d'emprunts.

¹ *Garcia de Horto.* — A. P.

gitime pierre bezabar. Ceste pierre se voit de plusieurs formes et figures, mais ordinairement elle se rencontre de figure de gland, ou de noyau de datte, de couleur de sang, tantost de miel, tantost de iaune paille, mais pour la plupart de verd brun, comme nous voyons és pommes qu'on appelle *Mala insana*, ou les chats qui font la ciuette. Ceste pierre n'a point de cœur, ou noyau au milieu, mais est caue en iceluy, pleine d'une poudre qui a mesme vertu et substance que la pierre : au reste elle est lice et douce, et telle qu'on la peut aisément rapper comme l'albastre, mesme qu'elle se fond estant long temps en l'eau. Du commencement elle estoit assez commune et de vil prix, par-ce que les marchands de ce pays de deçà trafiquoient en Perse et és Indes, en pouuoient recouurer aisément : mais depuis, sa force estant conneuë, elle a esté plus rare et chere, de tant que par Edict des Roys du país, il a esté defendu de vendre aucun boue aux marchands de dehors, que premier il n'eust esté tué, et sa pierre portée au roy. L'un des moyens d'esprouuer ceste pierre si elle est legitime ou non (car on en apporte par deçà plusieurs adulterées et faulses, qui fait que l'on n'adiouste foy à la vertu du bezabar tant singuliere) a esté dit cy dessus. L'autre est qu'on la comprime avec les doigts, après on la fait bouffer de vent comme le cuir de buffe : car si on s'apperçoit que l'air et vent passe outre, elle est tenue pour faulse et adulterée. Ils en vsent à notre exemple, non seulement contre les poisons et venins, mais aussi contre les morsures des bestes veneneuses. Les plus riches du país se purgent deux fois l'an, sçauoir en Mars et en Septembre : cinq iours continus après, ils

prennent pour chaque iour dix grains de ceste pierre, macérés en eau de rose : et pour tel remede ils disent la ieunesse et force des membres leur estre conseruée. Quelques-vns en prennent iusques à trente grains, mais les plus sages n'approuuent point si grande dose.

Ledit autheur Garcia dit auoir coustume d'en vser heureusement aux maladies melancholiques inueterées, comme en la galle, lepre, demangeaison, impetigine : et par mesme raison pense qu'elle seroit fort propre contre la fièvre quarte, et dit sçauoir pour vray que la poudre de ceste pierre, en estant mise sus les morsures des bestes venimeuses, deliure promptement de danger, et auoir mesme force sur les charbons de la peste, iceux estans ouuerts, sçauoir qu'elle chasse entierement le venin pestilent. Et de tant (dit-il) qu'és Indes la verolle et rougeolle et herpes sont fort frequens et tresdangereux et mortels, nous en donnons fort heureusement par chacun iour vn ou deux grains dans de l'eau rose.

Voilà ce que Garcia du Iardin escrit de la generation et effets de la pierre Bezabar, non pas pour l'auoir leu ou ouy dire, mais (comme il assure) pour l'auoir veu et experimenté. Matthiolo chapitre 73 du Commentaire sur le 5. liure de Dioscoride, dit auoir souuentefois esprouné que ceste pierre est plus exquise contre tous venins, que tous autres simples medicamens, voire que le theriaque mesme, et tous autres contre-poisons. Abdalanarach en escrit ainsi : l'ay veu la pierre appellée Bezabar entre les mains des fils d'Almizama gardien de la loy de Dieu, pour laquelle il bailla en eschange vne ma-

gnifique maison , et presque vn palais qu'il auoit à Cordube.

Toutes lesquelles choses ainsi expliquées , il sera aisé au chirurgien iuger de tel et tel venin , par les signes d'vn chacun d'iceux mentionnés, et en faire rapport en iustice lors qu'il sera appellé.

Experience du Bezahar faite par le commandement du Roy Charles neuuiesme.

Le Roy dernièrement decedé estant en sa ville de Clermont en Auvergne, vn seigneur luy apporta d'Espagne vne pierre de Bezahar, qu'il luy affermoit estre bonne contre tous venins , et l'estimoit grandement. Or estant alors en la chambre dudit seigneur Roy , il m'appella , et me demanda s'il se pouuoit trouuer quelque certaine et simple drogue, qui fust bonne contre toute poison : où tout subit luy respons , que non , disant qu'il y auoit plusieurs sortes et manieres de venins, dont les vns pouuoient estre prins par dedans, les autres par dehors. Il luy remonstre que les venins ne font leurs effets d'vne mesme sorte , et ne procedent lesdits effets d'vne mesme cause : car aucuns operent par l'excés des qualités elementaires, desquelles ils sont composés : autres operent par leur propre qualité specifique, occulte et secreta , non suiette à aucune raison : et selon la diuersité d'iceux falloit contrarier : comme s'ils estoient chauds , estoient guaris par remedes froids, et les froids par remedes chauds, et ainsi des autres qualités. Ledit seigneur qui apporta la pierre, voulut outre mes raisons soustenir qu'elle estoit propre contre tous venins. Adonc ie dis au Roy, qu'on auoit bien moyen d'en faire certaine experience sur quelque coquin, qui

auoit gagné le pendre : lors promptement enuoya querir monsieur de la Trousse, preuost de son hostel, et lui demanda s'il auoit quelqu'vn qui eust merité la corde. Il luy dist qu'il auoit en ses prisons vn cuisinier, lequel auoit desrobé deux plats d'argent en la maison de son maistre, où il estoit domestique, et que le lendemain deuoit estre pendu et estranglé. Le roy luy dist qu'il vouloit faire experience d'vne pierre qu'on disoit estre bonne contre tous venins, et qu'il sceust dudit cuisinier après sa condamnation, s'il vouloit prendre quelque certaine poison, et qu'à l'instant on luy bailleroit vne contre-poison, et que où il eschapperoit, il s'en iroit la vie sauue : ce que ledit cuisinier tres-volontiers accorda, disant qu'il aimeroit trop mieux encore mourir de ladite poison en la prison, que d'estre estranglé à la veuë du peuple. Et tost après vn Apoticaire seruant luy donna certaine poison en potion, et subit de ladite pierre de Bezahar. Ayant ces deux bonnes drogues en l'estomach il se print à vomir, et bien tost aller à la selle, avecques grandes espreintes, disant qu'il auoit le feu au corps, demandant de l'eau à boire, ce que ne luy fut refusé. Vne heure après, estant aduertit que ledit Cuisinier auoit pris ceste bonne drogue, priay ledit seigneur de la Trousse me vouloir permettre l'aller voir, ce qu'il m'accorda, accompagné de trois de ses archers : et trouuay le pauvre cuisinier à quatre pieds, cheminant comme vne beste, la langue hors la bouche, les yeux et toute la face flamboyante, desirant tousiours vomir, avec grandes sueurs froides : et iettoit le sang par les oreilles, nez, bouche, par le siege et par la verge. Le luy fis boire enuiron demy sextier

d'huile, pensant luy aider et sauuer la vie : mais elle ne luy seruit de rien, par-ce qu'elle fut baillée trop tard : et mourut miserablement, criant qu'il luy eust mieux valu estre mort à la potence ¹. Il vescu sept heures ou enuiron. Et estant decedé, ie fis ouuerture de son corps en la presence dudit seigneur de la Trousse et quatre de ses archers, où ie trouuay le fonds de son estomach noir, aride et sec, comme si vn cautere y eust passé : qui me donna connoissance qu'il auoit auallé du sublimé, et par les accidens qu'il auoit pendant sa vie.

Et ainsi la pierre d'Espagne, comme l'experiance le monstra, n'eut aucune vertu. A ceste cause le Roy commanda qu'on la iettast au feu : ce qui fut fait.

CHAPITRE XLVI.

DES METAUX ET MINERAUX VENIMEUX ².

Les metaux et mineraux viennent de la terre et des fournaies. Aucuns sont veneneux, comme arsenic, sublimé, plastre, ceruse, litharge, verd de gris, orpiment, limeure de fer et d'airain, ayment, reagal, chaux, et autres.

De l'arsenic sublimé.

Ceux qui ont pris du sublimé, subit la langue et le gosier leur deuient

¹ *Matthiolo narre vne semblable histoire du Pape Clement 7. lequel voulut faire espreuue pour le bien public d'un antidote, cha. 9. liu. 9. sur Dioscoride. — A. P.*

² Ce chapitre contenant un grand nombre d'articles très divers, je les ai séparés en érigeant en titres spéciaux les notes marginales qui les annonçaient dans les éditions anciennes.

ment si aspres que s'ils auoient pris du jus de cormes vertes, laquelle aspreté ne se peut oster par nuls gargarismes lenitifs, sinon qu'avec grande difficulté et longueur de temps. Car subit qu'il est descendu en l'estomach, il s'attache contre : pour ceste cause il le rouge et vlcere peu de temps après. Il cause vne soif insatiable et des angoisses indicibles. Il suruient enfleure à la langue, défaillance de cœur, suppression d'vrine, difficulté de respirer, trenchées au ventre et à l'estomach intolerables, avec vne contorsion de membres si grande, que si on n'y remedie promptement, les pauures empoisonnés meurent, les intestins et estomach rongés et percés, et de couleur noire, comme si vn fer ardent y eust passé. Les patiens iettent le sang par les oreilles, nez, bouche, par la verge et le siege : et l'atteste auoir veu au pauvre larron cuisinier. cy dessus mentionné, tous les accidens susdits.

On guarit ceux qui en ont auallé, et tous autres venins corrosifs, par mesmes remedes qui ont esté cy dessus baillés à ceux qui ont pris des cantharides.

Verd de gris.

Le verd de gris estoupe si fort les conduits de la respiration, qu'il estouffe ceux qui en auront auallé. On les guarit comme ceux qui auront pris de l'arsenic : le bain pareillement leur est profitable.

La litharge.

La litharge beuë, cause vne pesanteur d'estomach et du ventre, empesche d'vriner, et rend le corps enflé et liuide. On y remedie faisant vomir le malade, puis subit luy donnant de la siente seiche de pigeon,

delayée en bon vin. Petrus Aponensis commande boire de l'huile d'amendes douces, et manger des figues seiches. Il est pareillement bon leur bailler clysteres relaschans et humectans, et leur frotter le ventre de beurre frais ou huile de lys.

L'escaille d'airain.

L'escaille d'airain estant beuë, cause flux de ventre et grand vomissement, qui prouient des pointures et douleurs de l'estomach. Son contre-poison est de faire vomir promptement le malade, puis après le faire baigner dans vn bain où l'on aura mis grande quantité d'escargots : et luy frotter le thorax et le ventre de beurre et huile de lis, et luy donner clysteres relaxans et humectans.

L'aimant.

L'aimant rend fols ceux qui en ont pris : son contre-poison est l'or subtilement puluerisé, et la pierre d'emeraude beuë avec bon vin, et clysteres de laict et d'huile d'amendes douces.

Limeure de plomb, et merde de fer.

La limeure de plomb et merde de fer font grands tourmens pareillement à ceux qui en auront pris par dedans. Leur contre-poison est boire grande quantité de laict, et beurre frais fondu, ou huile d'amendes douces tirée sans feu, et leur donner clysteres relaschans et humectans : et continuer ces remedes iusques à ce que les douleurs et tranchées soient passées,

Du Reagal.

Le reagal, pour estre de nature fort chaude et seiche, induit soif et eschauffaison et ardeur par tout le

corps, avec telle consommation de toutes les humidités, qu'encores que l'on sauue la vie aux patients par prompts et souuerains remedes, si demeurent-ils toutesfois perclus de leurs membres par vehemente resiccation et contraction de toutes les iointures. Son alexitere est l'huile de pignolat, donnée promptement iusques à demie liure, et puis vomir : après donner à boire du laict, et en faire clysteres, et nourrir le malade de bouillons gras.

Chaux viue et orpigment.

La chaux viue et orpigment, que les Grecs appellent *arsenicum*, pris en breuage, rongent l'estomach et les intestins avec grandes douleurs : ils causent vne soif intolerable, avec vne asperité de gorge, difficulté de respirer, suppression d'vrine et dysenterie. Il faut remedier avec toutes choses qui ont vertu d'esteindre leur acrimonie, et qui soient relaxans et humectans : comme le suc de guinauue, mauue, violiers de Mars, decoction de graine de lin, bouillons gras, et generalement toutes choses cy-dessus mentionnées aux remedes des cantharides.

L'eau forte.

Il est fort difficile pouuoir remedier à l'eau forte, de laquelle les orféures separent l'or de l'argent, parce que tout subit elle brusle la gorge et l'estomach. Il y faut remedier comme à la chaux et orpigment.

La Ceruze.

La ceruze cause hocquets et la toux, et rend la langue seiche, et les extremités du corps froides et stupides, et leurs yeux clinquent tousiours : et souuent en plein iour il

semble au malade qu'il voit quelque fantôme : leur urine est noire, et souvent sanglante : s'ils ne sont promptement secourus ils suffoquent et meurent. Le remède, selon Aëce et Auicenne, est de leur faire boire de la scammonée, avec eau miellée, et autres choses qui ont vertu de les faire beaucoup uriner. Il ne faut oublier à les faire souvent vomir, et leur donner clysteres humectans et relâchans.

Plastre.

Le plastre s'endurcit comme pierre en l'estomach, et ceux qui en ont aullé estranglent, par-ce qu'il reserre les conduits de la respiration. On les guarit comme ceux qui ont mangé des champignons. Auicenne dit qu'il faut remedier comme à ceux qui ont pris de la ceruze. Et si le ventre est constipé, on leur baillera clysteres composés d'huile et de gresse de canard, et leur oindre le ventre d'huile de lys et de beurre.

CHAPITRE XLVII.

DE LA PROPRIÉTÉ DE L'ARGENT-VIF ¹.

L'argent-vif a esté ainsi nommé par-ce qu'il represente l'argent en

¹ Ce chapitre se lisait d'abord, au moins en partie, dans le livre de la grosse *Verolle*, édition de 1575, où il faisait le chapitre 10 (voyez tome II, page 541). Dès 1579, il avait été transporté ici avec de très grandes augmentations. Le fond et souvent la forme en sont empruntés à Thierry de Héry : *La methode curatoire de la maladie venerienne*, 1552, page 101 ; et il est à regretter peut-être que Paré n'ait pas toujours suivi une aussi compétente autorité. Je signalerai les passages qui se trouvaient déjà dans l'édition de 1575.

couleur, et aussi pour-ce qu'il est quasi en vn perpetuel mouuement, et semble qu'il soit vif.

Il y a grande contrariété entre les anciens qui ont escrit du vif-argent. Les vns tiennent qu'il est chaud, comme Galien, liure quatrième des *Simples*, Haliabbas en sa *seconde pratique*, chapitre cent quarante huit : Rhases au 3. *ad Almensor* : Aristote 4. *Meteor.*, Constantin, Isaac, Platearius, Nicolas Massa. Or veritablement ils ont tous raison sur ce qui est dit, que l'on prend indication des remedes qui aident et qui nuisent : d'auantage il est d'vne substance si ténue, qu'il penetre les corps metalliques fort durs et les dissout, et fait autres actions de chaleur, comme d'attemner, inciser, penetrer, subtilier, resoudre, seicher, prouoquer sueurs, flux de ventre, urines, flux de bouche : et non seulement vacue les humeurs subtils, mais aussi les gros, cras et visqueux, ce qu'on voit à l'œil aux verollés qui en vsent par les frictions ou par emplastres : lesquelles choses ne se peuuent faire que par medicamens chauds et de subtile substance, ce que fait l'argent vif. Autres disent qu'il est extremement froid et humide, d'autant qu'il stupefie et apaise toutes douleurs, estant appliqué aux onguens et emplastres, refrenant les ardenes pustules phlegmoneuses et cholériques : d'auantage, pour sa grande humidité, il amollit les tumeurs dures, et dissout celles qui sont faites par concretion : ce qu'on voit aux tophes et nodus des os : aussi ceux qui en ont esté frottés, ou pris par parfums, ont leur haleine puante, qui est vn signe qu'il pourrit par son excessiue humidité, les humeurs qu'il tronue en l'estomach et parties voisines.

D'abondant, Auicenne ameine vn exemple d'un singe, lequel ayant beu de l'argent-vif, mourut : et l'ayant ouuert, on trouua du sang coagulé autour du cœur. Semblablement Matthiolo sur le Commentaire de Dioscoride, chapitre vingt-huitième, dit que le vif-argent fait mourir les personnes qui en prendroient en trop grande quantité, par son excessiue froideur et humidité, par-ce, dit-il, qu'il congele le sang et les esprits vitaux de toute la substance du cœur.

Ce qui a esté conneu de Petrus Aponensis, par ceste histoire : qu'un Apoticaire surpris d'une fièvre très-ardente, tourmenté d'une soif intolérable, et troublé de son entendement, allant çà et là, vint en sa boutique cherchant quelque breuuage pour se desalterer : par fortune il print la boîte du vif-argent, et en beut en grande quantité, en lieu d'eau : cela fait, il s'en retourna coucher, ou peu d'heures après il mourut. Ses seruiteurs ayans trouvé grande quantité de vif-argent sorti par le fondement, appellerent les Medecins pour scauoir la cause de la mort, qu'ils estimoient un grand miracle : lesquels commanderent d'apporter la boîte du vif-argent, laquelle estant vuide, ils conneurent la cause de la mort aduenue à l'apoticaire. D'auantage, le corps mort et ouuert, trouuerent encore dedans l'estomach et intestins, enuiron vne liure d'argent-vif, et du sang congelé autour du cœur¹.

Qui est cause pour prouuer le vif-

¹ Cette histoire est absurde, ou du moins la conclusion que l'auteur prétend en tirer ; et on a d'autant plus sujet de s'étonner que Paré l'ait admise, que Thierry de Héry avait donné des preuves irréfragables de l'innocuité du mercure pris à l'intérieur. D'ail-

argent estre extremement froid, pour raison de ladite coagulation. Autres le disent froid, pour-ce qu'il est fait de plomb et autre matiere froide, qui ne s'ensuit pas : car la chaux viue est faite de cailloux et pierres froides, neantmoins est chaude et caustique.

Paracelse, liure quatrième *De la nature des choses*¹, dit le vif-argent estre chaud au dedans, et froid au dehors : c'est à scauoir, qu'estant tel comme il vient de la mine, qu'il est froid : mais quand il est préparé par art, que sa frigidité est ostée, et que sa chaleur qui est au dedans se manifeste, en sorte qu'il sert de teinture à la transmutation des metaux. C'est vne reigle generale des Alkemistes, que tous metaux sont froids en leur dehors, à cause de la partie aqueuse, laquelle y predomine : mais au dedans ils ont vne grande chaleur, laquelle apparoist lors que la froideur se separe avec l'humidité, par le moyen du mesme suiet qu'elles ont, à scauoir l'humidité : deuiennent caustiques par la calcination².

Aucuns ont opinion qu'il est veneneux, neantmoins l'experience monstre le contraire : ce que plusieurs

leurs on verra tout-à-l'heure Paré lui-même apporter des exemples tout-à-fait contradictoires avec cette conclusion.

¹ Nous auons vu déjà Paré citer ailleurs Paracelse : mais il avait ensuite effacé sa citation, tandis que celle-ci, donnée en 1579, est restée dans toutes les éditions.

² Au lieu de cette longue discussion, le chapitre de 1575 portait seulement :

« Quant aux qualitez du vif argent, plusieurs en sont en grande controverse : car aucuns disent qu'il est froid, les autres chaud. Or veritablement par ses operations on peut le dire estre chaud, parcequ'il attenué, incise, penetre, et resout, etc. »

doctes personnages tesmoignent. Marianus Sanctus Barolitanus, homme fort expérimenté en la Chirurgie, traitant *De casu et offensione*¹, dit auoir veu plusieurs qui en ont auallé sans aucune incommodité ou lesion. Et pour confirmation de son dire, raconte vne histoire d'une femme, à laquelle afferme auoir veu prendre pour quelque intention, à plusieurs et diuerses fois, vne liure et demie de vif-argent, qu'elle reiettoit par le siege sans aucun dommage. Mesmes il dit, qu'en l'iliaque passion (dite *Miserere mei*, maladie mortelle) que plusieurs estoient eschappés en prenant trois onces d'argent-vif avec de l'eau simplement². Ce qui aduient, d'autant, dit-il, que par sa ponderosité destourne l'intestin, et pousse la matiere fecale endurcie en bas : ainsi qu'auons escrit cy deuant parlans de la colique. D'auantage il afferme autres auoir esté guaris de la colique, en prenant trois onces de vif-argent³.

¹ Cette citation est empruntée à Thierry de Héry.

² *L'auteur n'apprenne ceste quantité d'argent vif.* — A. P.

³ Ce paragraphe se trouve déjà presque textuellement dans le livre de la grosse Vérolle de 1575 ; mais auparavant on en lisait un autre assez curieux qui a été retranché en 1579 :

« Or plusieurs estiment que le vif argent par les frictions ou emplastres penetre au dedans des parties où il est appliqué : ce qui est faux. Car il n'y a que sa puissance et faculté qui besongne, sans aucunement y entrer : ce qui se voit par l'application des emplastres de de Vigo *eum mercurio* où jamais le vif argent ne laisse la masse de l'emplastre, neantmoins fait son action : comme prouoquer flux de bouche et de ventre : et après son operation estant fondue, on trouue le vif argent en telle quantité

Antonius Musa dit qu'il a de coutume en donner à boire aux petits enfans estans demy morts, à l'occasion des vers¹. Ce qui est encore approuué par Auicenne, où il dit, que plusieurs en boient sans en estre aucunement endommagés². Aussi ledit Auicenne l'ordonne pour la teigne des petits enfans, et mesme en ses onguens pour la rougne. Semblablement on voit ordinairement les bonnes femmes de village en frotter la teste de leurs petits enfans, estant mixtionné avec beurre, ou gresse de porc, pour faire mourir leurs poux. Matthiole dit, qu'aucuns en donnent pour le dernier remede aux femmes qui ne peuent accoucher. Je proteste que i'en ay fait aualler vne liure à vn petit et ieune chien, l'ayant reietté par le siege, sans ressentir aucun mal³. Toutes lesquelles choses me font iuger iceluy n'estre venimeux.

Voila ce que j'ay pu recueillir des auteurs, tant anciens que modernes. Et ne nous faut arrester aux disputes, mais à l'action et faculté d'iceluy, chose plus necessaire que toutes disputes qu'on en peut faire.

Et quant à ses actions et facultés,

comme auparavant qu'elle y fust appliquee : par quoy on peut dire que sa substance n'entre au dedans, mais sa seule qualité.»

¹ Antonius Musa, *au traité des metaux.* — A. P.

² Auicenne, *au chapitre de argento viuo.* — A. P.

³ Thierry de Héry auoit fait et répété cette expérience avant Paré : ouv. cité, page 102. Au reste la première et la dernière phrase de ce paragraphe se lisaient déjà à la fin du chap. de 1575. On y trouuoit aussi, mais dans une autre place, la citation d'Avicenne *pour la rougne* et l'exemple des *bonnes femmes de village.*

nous le voyons estre le vray alexitere, et contre-poison de la grosse verolle : et propre aux vlceres malings de quelque genre qu'ils puissent estre , de façon qu'il consomme la virulence et malignité qui est en eux , plus que nuls autres remedes operans par leurs qualités premieres. Specialement si on en frotte vne lamine de plomb , comme l'enseigne le bon vieillard Guidon , et qu'on l'applique sur l'vlcere en le bandant proprement , ramollit les bords desdits vlceres : estant continuée ameine l'vlcere à cicatrice , ce que j'ay conneu par diuerses fois. Ce qui est aussi confirmé par Galien , lequel l'appreue pour les vlceres malings et pour les chancres ¹.

Mesmes nous voyons par experience, que le plomb (lequel aucuns disent veneneux , par-ce que l'argent-vif est fait de luy) peut demeurer long temps en nostre corps sans faire aucune corruption : comme l'on peut connoistre, en ceux qui ont eu des coups de harquebuses , la balle demeurer aux parties charneuses par l'espace de trois , quatre , voire dix ans , et descendre du haut en bas sans faire aucune pufrefaction ou nuisance à nature : qui demonstre n'auoir nulle venenosité, mais plustost quelque chose de familiarité avec nostre nature. Galien ne dit pas que

¹ Ce paragraphe se lisait déjà dans l'édition de 1575, où il suivait immédiatement le texte reproduit à la note de la page précédente; seulement il y avait une variante qu'il n'est pas sans intérêt de noter :

« Le bon vieillard Guidon , parlant de la nature de telles vlceres , ordonne y appliquer platinnes de plomb frottees de vif-argent, et dit estre en ce remede vne vertu cachée. Je puis aussi attester que j'en ay souuent vsé pour tel effect, en ayant acquis honneur et profit. »

le plomb soit veneneux , mais dit que l'eau contenue long temps es canaux de plomb , pour le linou qui s'y attache , cause dysenteries et flux de ventre ¹, ce que feroit bien l'airain ou le cuyure.

Thierry de Hery recite ceste histoire.

Ces iours passés ie fus enuoyé querir pour visiter vn enfant en la maison d'vn docteur en medecine, lequel auoit vne parotide (qui est vne aposteme aux enuirs des oreilles) avec grande tumeur et inflammation, douleur, pulsation, et tels signes signifient generation de matiere. Au moyen dequoy nous adulsames qu'il seroit bon y appliquer vn medicament anodyn , ce qui fut fait : et au premier remuement de l'emplastre se trouua grande diminution de la tumeur, et de tous les autres accidens, dont nous fusmes esbahis, par-ce que nous auions deliberé ce iour, ou le lendemain, y faire vne ouuerture. A la seconde fois se trouua sans inflammation, pulsation, ny douleur, et apparente diminution de la tumeur, et sentoit l'enfant la partie quasi estre toute deschargée. Au troisiéme appareil, j'apperceu dedans le cataplasme du vif-argent : parquoy nous enquerans d'où pouuoit proceder cela, trouuames qu'vn seruiteur, auquel on auoit commandé faire ce medicament (faute de curiosité) l'auoit meslé avec vn onguent estant au mortier, auquel y auoit de l'argent-vif. Toutesfois cest enfant fut guari quatre ou cinq iours après, sans suppuration ny aucun accident.

Autre histoire dudit de Hery. Quelque temps après, vne damoiselle fut affligée d'vne semblable maladie, la-

¹ Galien, 7, *catatopus*. — A. P.

quelle non seulement luy comprenoit le derriere des oreilles, mais aussi vne partie de la gorge, et quasi toute la iouë. Nonobstant quelque diligence, nous ne sceusmes tant faire que Nature voulust tendre à aucune euacuation, et auoit vne telle douleur que iour ny nuit ne pouuoit reposer : quoy voyant ie raconte aux medecins l'histoire precedente, lesquels furent d'aduis qu'on adiousteroit du vif-argent aux emplastres, ce qui fut fait : et la damoiselle sentit amelioration de sa douleur, et peu de iours après la tumeur fut entierement resolue ¹.

Voila deux histoires que ie croy estre vrayes. L'onguent où entre le vif-argent guarit la rongne, appelée du vulgaire mal saint Main (*supple* après auoir fait les choses vniuerselles, comme purgations, saignées, bains) ce que les autres medicamens ne peuuent faire. Le tiens que l'argent-vif est l'antidote de la verolle (aussi fait Rondelet) et de ses accidens, et la guarit en quelque sorte qu'elle soit : par-ce qu'il esmeut les sueurs, et desciche la cause de sa substance : ce que ne font point les autres medicamens, au moins que i'aye peu connoistre ².

Or quelques-vns tiennent qu'il resoult et dissipe la vertu des nerfs, comme l'on voit à quelques-vns qui ont esté frottés pour la verolle, ont vn tremblement des membres : il est

¹ Voyez ces deux histoires dans Thierry de Héry, page 108 et suivantes. Il convient de dire que Paré ne transcrit pas exactement le texte. Déjà du reste il avait cité ces deux histoires en 1575 au livre *des Tumeurs* en particulier, et avec une rédaction un peu différente. Comparez tome I^{er}, pages 380 et 381.

² Cette dernière phrase est de 1585.

vray, quand l'on en vse indiscretement et sans raison, qu'il en pourra estre cause. Autant en aduendra-il aux doreurs et fondeurs de plomb, et à ceux qui sont aux minieres : car par l'indeuë et assiduele reception des vapeurs, il se fera non seulement vacuation des humeurs malings et corrompus, mais aussi resolution et consommation des esprits et humidités radicales, lesquelles resolues, spécialement des parties nerueuses, il s'ensuit vn tremblement quelquesfois perpetuel, non par la malice du vif-argent, mais par l'indeuë application et mauuais vsage.

Estant esteint avec axonge de porc, qu'on en oigne vne lisiere de drap, puis qu'on l'applique à nud en ceinture au milieu du corps, il chasse les poux, puces, punaises et morpions : et tue les vers contenus au ventre, et principalement si on en frotte le creux du nombril. Si on en frotte le lieu où habitent les punaises et scorpions, il les fait mourir, et empesche que plus n'y retournent.

Or il y a de deux especes d'argent-vif, naturelle et artificielle : de la naturelle, il s'en treuue coulant par les veines et cauités de la terre, comme on voit en diuers lieux : et aussi il se treuue entre les metaux, et aux voustes des fodines d'argent. De l'artificielle, il s'en fait de minion, aussi de ratisseurs de marbre, comme escrit Vitruue ¹. Il est vray-semblable qu'il s'en pourroit tirer de tous metaux par artifice, et principalement du plomb et du cinabre. Telles especes et differences se peuuent connoistre par leur couleur fusque et noirastre, par leur substance lente et espaisse,

¹ Vitruue, au 7. li. de son architecture. — A. P.

qui en coulant laisse vestige eras, comme excrement de plomb. Le meilleur de tous est celui qui est pur, clair, subtil, et blanc. Et pour le purifier de son plomb et autres excréments, et le rendre bon et tres-subtil, c'est le faire bouillir en vinaigre avec sauge, rosmarin, thym, lauande, ou le faire aualler à vn chien vne liure à la fois : puis l'ayant reictté par le siege, le cueillir, et de rechef le faire vn peu bouillir audit vinaigre. Cela fait, on peut dire estre vn *maistre Iehan*, qui fait choses grandes et quasi miraculeuses, pourueu qu'on le sçache bien manier à luy faire sauter le baston : car à peine se trouue-il homme qui se puisse vanter d'entendre sa nature et vertu en tout et par tout. Les Alchemistes ont si grande opinion de ce maistre Iehan, que la

pluspart d'icex Pont couru à force d'or et d'argent, pour cuider l'arrestter, et toutesfois n'en ont encore sceu venir à bout. Les riches en sont deuenus pauvres, pour l'auoir soufflé : et les pauvres, idiots, insensés, et tous deschirés. Il n'a plus grand ennemy que le feu, lequel le fait monter en haut, eneoire qu'il soit fort pesant, et aussi luy fait quitter l'or, son plus grand amy qu'il ait point ¹.

¹ L'édition de 1579 portait à la fin de ce chapitre : *Fin des venins*, bien qu'il fût immédiatement suivi du chapitre 47 et dernier (48^e par faute d'impression), intitulé : *Discours de la licorne*. Comme ce chapitre assez long a été refondu dans le grand *Discours* publié en 1582, que l'on trouvera en entier reproduit après le livre de *la Peste*, je n'ai pas cru devoir faire un double emploi sans intérêt en le donnant ici.

LE VINGT-QUATRIÈME LIVRE,

TRAITANT

DE LA PESTE¹.

CHAPITRE I.

DESCRIPTION DE LA PESTE.

Peste est vne maladie venant de l'ire de Dieu, furieuse, tempestatiue, hastiue, monstrueuse, espouuentable, contagieuse, terrible, appelée de Gallien beste sauuaige, farouche, et fort cruelle, ennemie mortelle de la vie des hommes, et de plusieurs bestes,

¹ Ce livre de la Peste auait paru en 1568 réuni à quelques chapitres sur la petite vérole, la rougeole et la lèpre, sous le titre de *Traicté de la peste*, etc. Il se composait alors de 50 chapitres, plus le chap. 55, placé après l'histoire de la petite vérole et intitulé : *Des incommoditez de la peste*, en total 51 chapitres. En 1575, il fut séparé du livre de la petite vérole, et réduit à 50 chapitres, (bien que la table en indique par erreur 51) par la suppression du chap. 34 : *Du charbon non pestiferé*. En 1579, il regagna 51 chapitres par la division en deux du 50^e; en 1585, il arriva au chiffre de 52 par l'adjonction du 30^e, intitulé : *Accidens de peste*; et enfin j'ai cru deuoir rétablir le chapitre supprimé, ce qui donne pour cette édition 73 chapitres.

J'ai ajouté en outre un chapitre *complémentaire* tout spécial, pour un article retranché dès 1579, et qui n'auait pas reparu depuis. Je veux parler du fameux passage sur l'antimoine, qui appartenait, dans les éditions de 1568 et 1575, au chap. 27 : *Des medicaments purgatifs*.

plantes, et arbres². Les anciens l'ont appelée *Epidemie*, quand la corruption venoit de l'air qui promptement fait mourir plusieurs en vn instant, et en mesme region : aussi ont-ils appelé *Endemie* vne maladie qui est propre et familiere en certain pays, comme les escrouëlles en Espagne, le gouëtron en Sauoye, la lepre en Guyenne vers Bordeaux, qu'on appelle *Gabelz*, et en la basse Bretagne

² Cette définition, un peu trop poétique, est de 1585, de même que tout le reste de ce chapitre jusqu'à la phrase finale. Dans les éditions précédentes, le titre du chapitre était le même, mais le texte différait complètement; c'est pourquoi il est essentiel de le reproduire :

« Peste est vne maladie furieuse, qui court généralement sur tous les hommes, ou sur autres bestes, contagieuse, cruelle et pernicieuse, accompagnée de grands accidens, (qui viennent quant et elle en vn mesme temps) comme fièvre continue, bubons, charbons, pourpre, nausée, vomissements, et autres. Or elle nuit par sa qualité veneneuse, de laquelle la force surpasse la condition de pourriture et corruption ordinaire, et non pas à cause de quelque qualité elementaire, comme par trop excessive chaleur, froidure, seicheresse et humidité, ou de toute sa nature: car si elle estoit telle, elle tueroit toute personne indifferemment, combien que ne ie vueille pas nier qu'elle ne soit plus gricuee en certains corps, temps, saisons et pays, comme sont aussi toutes au-

Cacots, et sont nommés *Ladres blanes* : et ainsi d'autres maladies qui regnent és autres prouinces. Or la peste est souvent accompagnée de tres-cruels et pernicieux accidens, qui sourdent journellement avec elle : comme fièvre, bubons, charbons, pourpre, flux de ventre, delire, frenesie, et douleur mordicative d'estomach, palpitation de cœur, pesanteur et lassitude de tous les membres, sommeil profond,

tres maladies, ainsi que dit Hippocrates au troisieme liure des Aphorismes (Aphor. 3). Or tel venin est du tout contraire, principalement à l'esprit vital, contenu au cœur : et si l'esprit est plus fort que le venin pestiferé, il le chasse loing du cœur : au contraire, si le venin est plus fort que les forces de l'esprit vital et qu'il ne puisse resister à son ennemy, il s'enfuit arriere de luy, et demeure vaincu. Et aussi s'il s'expand en la masse sanguinaire où sont contenues les humeurs, il les infecte par sa qualité veneneuse, et engendre fieures pestilentielles simples, ou compliquees avec bubons et charbons, et quelquefois aussi plusieurs eruptions et ebullitions de sang, et taches noires parmy le corps, lesquelles sont trouuees aucunes fois de diuerses couleurs, que l'on nomme communément le pourpre, et le tout prouient par la vertu expultrice irritée (forte ou debile), et aussi se font diuerses alterations selon la diuersité des temperaments et corruption de l'humeur où telle venenosité est fondée.

« Voila ce qu'il me semble de la description de ceste peste, etc.

Ceci est le texte pur de 1568 ; en 1575, après ces mots : *au troisieme liure des Aphorismes*, l'auteur ajoutait :

« ... mais de cela pent on seulement conclure, que l'effort et furie de la peste peut estre augmentee ou hebetee, par le moyen ou association d'une des quatre qualitez : et non pas que son essence gise et depende entierement de l'une ou plusieurs d'icelles. »

Il y a aussi plus bas quelques mots ajoutés, mais qui n'altèrent en rien le sens. L'édition de 1579 avait suivi celle de 1575.

et les sens tous hebetés. Aucuns ont vne chaleur interne bruslante, et sont froids au dehors, avec inquietude, difficulté de respirer, vomissemens frequens, flux de ventre, flux de sang par le nez et par autres parties du corps, appetit perdu, grande alteration, la langue seiche, noire et aride, regard haue et hideux, la face palle et plombine, et quelquesfois rouge et enflambée, tremblement vniuersel, crachement de sang, puanteur des excremens, et plusieurs autres, qui se font selon la pourriture et alteration de l'air pestiferé, et de la cacochymie de ceux qui en sont frappés. Neantmoins tous ces accidens ne se trouuent pas tousiours à vne fois, ny en toutes personnes, mais en aucunes s'en apperçoient plusieurs, aux autres peu : voire à grand' peine voit-on deux malades infectés de ceste peste les auoir semblables, mais diuers les vns des autres, selon les effects qu'elle produit. Ce qui prouient pour la diuersité du venin, de la cacochymie et complexion des malades, des années et saisons, et des parties qu'elle aura saisies : aussi qu'ellen'est pas tousiours d'une mesme sorte, mais diuerse l'une de l'autre : qui a esté cause que l'on lui a donné diuers noms, à sçauoir *fièvre pestilente*, *caquesangue*, *coqucluche*, *suette*, *trousse-galant*, *bosse*, *charbon*, *pourpre*, et autres, que deduirons cy après. Or l'essence de ce venin pestiferé est inconnue et inexplicable, dont nous pouons dire la peste estre vn quatrième genre de maladie. Car si elle estoit vne intemperature simple, elle serait chaude ou froide, ou humide ou seiche, ou composée d'icelles : et lors avec medicamens contrarians par leur seule qualité chaude, froide, seiche, humide, ou mixtion-

nées ensemble, seroit guarie. Si c'estoit incommodation, c'est à dire mauuaise composition, elle seroit en indeuë conformation ou figure, ou en nombre, ou en magnitude, ou en situation. Si c'estoit aussi solution de continuité, ce seroit erosion, contusion, incision, perforation, morsure, piqueure et ruption, toutes lesquelles choses seroient guaries par les remedes escrits des anciens : mais elle vient non seulement d'une simple corruption, mais aussi d'une contagion d'air pestiferé indicible et inconneuë, qui imprime sur vn corps ja préparé le caractere de son venin. Or me dira quelqu'un : comment sera-il possible à vn Chirurgien pouuoir guarir ceste contagion par vraye methode, attendu que sa cause ne peut estre conneuë ? A quoy faut respondre, qu'il faut suivre le mouuement de Nature : car ayant en horreur la qualité venimeuse qui premierement saisit le cœur, tasche et s'efforce de chasser et pousser dehors les matieres que le venin a corrompu, lesquelles entretiennent le mal, et dont s'engendrent fièvres pestilentielles, carboncles, bubons, pourpre, et autres accidens, au grand soulagement des parties nobles : tellement que si le tout (ou la plus grande partie) peut estre ainsi poussée dehors sans rentrer au dedans, le patient peut eschapper du danger. Parquoy le Medecin et Chirurgien, qui sont ministres et coadiuteurs de Nature, n'ont autre chose à faire que poursuiure tels mouuemens : comme en prouoquant les sueurs et vomissemens dès le commencement, et par choses qui fortifient le cœur, vsant de tous remedes esprouués contre la putrefaction et venenosité. En somme, il faut munir le cœur par antidotes, et attirer au

dehors la matiere coniointe, et pour noir aux accidens, diuersifiant les remedes selon la nature d'iceux.

Voila ce qu'il me semble de la description de la Peste, laquelle n'est iamais vniuerselle, ny d'une mesme sorte, comme nous auons dit cy dessus.

CHAPITRE II.

DES CAUSES DIVINES DE LA PESTE.

C'est vne chose resoluë entre les vrais Chrestiens, ausquels l'Eternel a reuelé les secrets de sa sapience, que la peste et autres maladies qui aduient ordinairement aux hommes, procedent de la main de Dieu, ainsi que le Prophete nous enseigne : *Quelle aduersité sera en la cité, que le Seigneur n'aye faite*¹ ? Ce que nous deuons en tout temps soigneusement mediter pour deux raisons : la premiere est pour reconnoistre que ce que nous auons de vie, santé, mouuement et estre, procede directement de la pure bonté de Dieu, qui est le Pere des lumieres, à fin que par ce moyen nous luy rendions graces deses benefices. L'autre est que la connoissance des afflictions qui nous sont enuoyées de Dieu, nous achemine à vne droite intelligence de sa iustice sur nos pechés, à fin qu'à l'exemple de Daud², nous nous humilions sous sa main puissante, pour garder que nostre ame ne peche par impatience : aussi qu'estans releués de desespoir, nous inuouquons sa Maiesté pour nous deliurer de tous maux par sa misericorde. Voila comme nous apprendrons de chercher et en Dieu et en nous, au ciel et

¹ Amos 3. — Actes 17. — A. P.

² Voyez à ce propos le Pseau. 39. — A. P.

en la terre, la droite connoissance des causes de la peste, de laquelle nous sommes visités: et comment par la Philosophie diuine nous sommes instruits que Dieu est le principe et cause des causes moyennes, sans laquelle les secondes causes et inferieures ne peuuent produire aucun effet, ains sont conduites et adressées par la volonté secrette et conseil priué d'iceluy, qui s'en sert comme d'instrumens pour accomplir son œuvre selon son decret et ordonnance inmutable.

Pourtant il ne faut attribuer simplement la cause de la peste aux causes prochaines, à l'exemple des Lucianistes, Naturalistes, et autres infideles: mais il nous faut considerer que tout ainsi que Dieu par sa toute-puissance a créé toutes choses hautes, moyennes et basses, aussi que par sa sagesse il les conserue, modere, encline où bon luy semble, mesmes souuent change le cours naturel d'icelles, selon son bon plaisir. Voila pourquoy le Prophete nous exhorte: *N'apprenez point les voyes des Gentils, et ne craignez point les signes du ciel comme les Gentils les craignent*¹. Et ne faut que nul soit si hardy et plein de rage, de vouloir attacher Dieu, qui est la souueraine cause de toutes choses, aux causes secondes et inferieures et à ses creatures, ou à la premiere disposition que luy-mesme a baillée: et seroit raur à Dieu ce titre de Tout-puissant, et luy oster la liberté de plus rien changer et disposer autrement qu'il n'a fait du commencement, comme si l'ordre qu'il a establi le tenoit suiet et lié, sans qu'il peust rien innouer². Car quelque or-

dre ou disposition que Dieu aye mis en Nature, en la reuolution des saisons, au mouuement des astres et planetes, tant y a qu'il n'est point lié ny suiet à creature quelconque: ains besongne et fait ses œuvres en toute liberté, et n'est aucunement suiet de suyure l'ordre qu'il a establi en nature: mais s'il veut punir les hommes à cause de leurs pechés, à fin de leur monstrier sa iustice, ou les combler de biens pour leur faire sentir sa bonté paternelle, il change sans difficulté cest ordre quand bon luy semble, et le fait seruir à sa volonté, selon qu'il voit estre bon et iuste. Car tout ainsi qu'au commencement de la creation du monde, par le commandement de Dieu, la terre produit verdure, arbres fruitiers, la mer ses poissons, la lumiere aussi esclairoit auant que ces deux grands luminaires, le soleil et la lune, fussent créés, pour nous apprendre que c'est le Tout puissant, qui par soy-mesme a fait toutes choses¹: aussi depuis que le gouvernement des creatures a esté assigné au soleil et aux planetes, desquels la terre et ce qu'elle contient reçoit aliment et nourriture, nous scauons comme ce grand Dieu a changé le cours naturel d'iceux pour le bien et profit de son Eglise. C'est ce que nous lisons, que le Seigneur alloit deuant les Israélites, par iour en colonne de nuée, pour les conduire par la voye, et de nuit en colonne de feu, pour les esclaire². En ceste mesme façon le soleil et la lune furent arrestés et changerent leur cours, à la priere de Iosué³. Aussi par la priere d'Elie, il ne pleut point pendant l'es-

¹ *Ieremie* 10. — A. P.

² Cette phrase a été ajoutée en 1579.

¹ *Genese*, 1. — A. P.

² *Exode* 13. — A. P.

³ *Josué*. 10. — A. P.

pace de trois ans et six mois ¹. Par ces exemples donc, il appert clairement que Dieu dispose de ses creatures selon son bon plaisir, tant pour sa gloire que pour le salut de ceux qui l'innoquent en esprit et verité ².

Or comme le Seigneur se sert de ces choses inferieures pour estre ministres de sa volonté, et tesmoignages de sa grace à ceux qui le craignent, aussi elles luy seruent de heraults et executeurs de sa iustice pour punir les iniquités et offenses des pecheurs et contempteurs de sa Maiesté. Et partant, pour le dire en vn mot, c'est la main de Dieu qui, par son iuste iugement, darde du ciel ceste peste et contagion, pour nous chastier de nos offenses et iniquités, selon la menace qui est contenue en l'Escriture. Le Seigneur dit ainsi : *Je feray venir sur vous le glaive executeur, pour la vengeance de mon alliance, et quand vous serez rassemblés en vos villes, ie vous enuoyeray la pestilence au milieu de vous, et serez liurés en la main de l'ennemy* ³. Qu'on lise aussi ce qui est escrit en Habacuc, chapitre 3. Le Seigneur des armées dit : *Voicy, j'enuoye sur eux l'espée, la famine et la peste* ⁴. Semblablement Dieu commanda à Moïse ietter en l'air certaine poudre en la presence de Pharaon, à fin qu'en toute la terre d'Egypte les hommes et autres animaux fussent affligés d'apostemes pestilentiels, vlcères, et plusieurs autres maladies ⁵. Ce que Dauid a confirmé disant, que Dieu enuoya en Egypte des mousches qui deuorerent le pays, et des grenouilles qui les destruisirent, et donna

leurs fruits aux chenilles et leur labour aux sauterelles : et gasta leurs vignes par gresle, et leurs figuiers sauvages par la tempeste : et liura leurs iumens à la gresle et leurs troupeaux à la foudre. Puis adioust qu'il dressa voye à son ire, et n'espargna de les mettre à mort, et liura leur vie à la peste ¹. Pareillement au Deuteronomie, Moïse menace les transgresseurs de la loy de Dieu de plusieurs maledictions, et entre autres de peste, apostemes, enflures, et maladies ardentes ².

Or le seul exemple de Dauid nous monstre l'execution de ces menaces terribles, quand Dieu, pour son peché, fit mourir de peste septante mille hommes, ainsi que l'Escriture tesmoigne ³. Le prophete Gad fut enuoyé à Dauid avec commandement de Dieu : *Je t'offre trois choses, esly l'vne d'icelles, et ie te feray. Lequel veux-tu, ou que sept ans de famine viennent sur la terre : ou que par l'espace de trois mois tu fuyes deuant tes ennemis, et qu'ils te poursuiuent : ou que par trois iours la peste soit sur la terre ?* Là dessus Dauid prie de cheoir plustost entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes : d'autant, dit-il, qu'il est misericordieux.

Et quelqu'vn pourra dire que ce peuple n'auoit pas merité la mort

¹ Pseau. 78. — A. P.

² Deut. 28. — A. P.

³ Ce paragraphe se terminait là en 1568 ; le reste ne fut ajouté qu'en 1579. Il faut dire en outre que dans l'édition de 1585 et les suivantes on lit : *ainsi que l'Escriture tesmoigne au 2. liure des Rois, chap. 24.* Cette citation est fautive, et c'est pourquoi je l'ai retranchée, d'autant mieux que dès 1568 une note marginale donnait la citation légitime : 2. Samuël, 24.

¹ 1. Rois 17. — A. P.

² Epistre saint Iaques, ch. 5. — A. P.

³ Leuit. 26. — A. P.

⁴ Ieremie 29. — A. P.

⁵ Exode 9. — A. P.

pour l'offense de son roy. On peut respondre qu'il estoit encore plus meschant que luy, car il le reserua pour la gloire de son saint nom¹.

Nous lisons pareillement que le Seigneur punit l'idolatrie et profanation de son service par le fleau de la peste. Car voicy comme il parle : *Pour-ce que tu as violé mon saint lieu en tes infametés et abominations, ie le briseray aussi, et mon œil ne l'esparagnera point, et n'en auray point de pitié: car la troisieme partie mourra de peste*².

Concluons donc que la peste et autres maladies dangereuses, sont tesmoignage de la fureur diuine sur les pechés, idolatries et superstitions qui regnent en la terre, comme mesmes vn autheur profane est contraint de confesser qu'il y a quelque chose de diuin aux maladies³. Et pour tant, lors qu'il plaist au Seigneur des Seigneurs, et Createur de toutes choses, vser de ses iustes iugemens, nulle de ses creatures ne peut euitter sa fureur espouuantable: voire mesme ciel et terre en tremblent, ainsi que Dauid nous enseigne⁴:

Les cieus fondirent en sueur :
La terre trembla de la peur
De ta face terrible.

Que sera-ce donc de nous, pauures humains, qui nous escoulons comme la neige? Comment pourrons-nous subsister deuant le feu de l'ire de Dieu, veu que nous sommes foin et paille, et que nos iours s'euanoüis-

¹ Ce petit paragraphe a été intercalé ici en 1585. La dernière phrase n'en est pas très claire, mais le texte est le même dans toutes les éditions.

² *Ezechiel*, 5. — A. P.

³ *Hippocrates*, chap. 2. du 1. liure des *Prognostiques*. — A. P.

⁴ *Pseaume* 68. — A. P.

sent comme vapeur de fumée? Apprenons de nous conuertir de nos voyes mauuaises à la pureté du service de Dieu, et ne suiurons point l'exemple des fols malades, qui se plaignent de la chaleur et alteration de la fièvre, et cependant reiettent la medecine qui leur est representée pour les guarir de la cause de la maladie. Sçachons que c'est icy le principal antidote contre la peste, que la conuersion et amendement de nos vies. Et tout ainsi que les Apoticaire font du theriaque de la chair du serpent, pour guarir de la morsure venimeuse: aussi de la cause de nos maladies, c'est à sçauoir de nos pechés, tirons-en le remede et guarison, en regardant vers le fils de Dieu Iesus Christ nostre Seigneur, lequel ne guarit pas seulement le corps de ses infirmités et maladies, mais nettoye l'ame de tout peché et ordure: et à l'exemple de Dauid, gemissons et reconnoissons nos pechés, prians ce bon Dieu de cœur et de bouche, comme il s'ensuit⁴:

Ne vueille pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire,
Moy qui t'ay irrité, etc.

Voila la premiere et principale consideration que tous chrestiens doiuent connoistre, en recherchant les causes diuines de la peste, et le preparatif qu'il faut prendre pour la guarison de telle maladie. Et outre ce, ie conseille au Chirurgien ne vouloir aussi negliger les remedes approuués par les Medecins anciens et modernes: car combien que par la volonté de Dieu, telle maladie soit enuoyée aux hommes, si est-ce que par sa sainte volonté les moyens et secours nous sont donnés pareillement de luy, pour en vser comme d'instrumens à sa gloire,

⁴ *Pseaume* 6. — A. P.

cherchans remedes en nos maux , mesmes en ses creatures, ausquelles il a donné certaines propriétés et vertus pour le soulagement des pauvres malades : et veut que nous vissions des causes secondes et naturelles, comme d'instrumens de sa benediction : autrement nous serions bien ingrats, et mespriserions sa benediction. Car il est escrit, que le Seigneur a donné la science aux hommes de l'art de Medecine, pour estre glorifié en ses merueilles ¹. Et partant ne faut negligier tous autres moyens, que descrirons cy après.

Il reste maintenant rechercher les causes et raisons naturelles de ceste peste.

CHAPITRE III.

DES CAUSES HUMAINES OV NATURELLES,
ET SEMENCES GENERALES DE LA PESTE,
PRISES DE LA CORRUPTION DE L'AIR.

Les causes generales et naturelles de la peste sont deux : à sçauoir l'air infecté et corrompu, et l'alteration des humeurs viliés en nostre corps, et préparés à prendre la peste et air pestilent. Ce qui est prouvé par Galien, qui dit, que les humeurs de nostre corps se peuvent pourrir, et acquerir venosité ².

Or l'air se corrompt lors qu'il y a excés és saisons de l'année, lesquelles ne tiennent leur constitution naturelle, qui se fait parce que presque toute l'année a esté humide, à cause des pluyes et grosses nuées. L'hyuer pour la plus grande partie n'a esté froid, ny pareillement le printemps tiede

ou temperé, comme il a de coustume : aussi qu'en automne on voit en l'air flambes ardentes, estoilles courantes, et cometes de diuerses figures, lesquelles choses sont produites des exhalations seiches. L'esté est chaud, et les vents n'ont soufflé sinon du Midy, et encor iceux ont venté tant doucement qu'à peine on les a peu sentir : et quelquesfois aussi on a veu que les nuées estoient poussées du Midy au Septentrion. Telles constitutions de saisons sont escrites par Hippocrates au liure premier *des Epidemies*, et au troisième liure *des Aphorismes* ¹ : et veritablement elles rendent l'air du tout pestiferé : car alors par son intemperature il dispose à pourriture les humeurs sereux de nostre corps, et par sa chaleur non naturelle les brusle et enflamme : toutesfois toutes constitutions non naturelles n'engendrent pas tousiours la peste, mais plustost autres maladies epidemiales. Quelquesfois l'air pestilent, qui est attiré au corps par vne seule inspiration d'un pestiferé, rend tous les membres infectés ².

D'auantage, l'air se corrompt par certaines vapeurs meslées avec luy, comme nous auons dit cy deuant, comme par grande multitude de corps morts non assez tost enseuelis en la terre, comme d'hommes, cheuaux, et autres choses faisans, vne vapeur putride et charongneuse qui infecte l'air : ce qui souuent aduient après vne bataille, ou de plusieurs hommes peris par naufrage, puis iettés par les flots de la mer au riuage : ou quand la mer a ietté plusieurs poissons et

¹ Toutes les éditions du vivant de l'auteur portent seulement : *au liure des Epidemies* ; la leçon actuelle est de 1598.

² Cette phrase a été ajoutée en 1585.

¹ *Eccles.* 38. — A. P.

² Galien, 6. *de locis affectis*. — A. P.

bestes, lors que les riuieres font grandes inondations sur la terre, et les rauissent en la mer, dont ils meurent, n'estans pas accoustumés de viure en l'eau salée. Or la mer laisse quelques-fois grande quantité de poissons à sec, quand les gouffres ou ouuertures de la terre faites par le mouuement d'icelle s'emplissent d'eau, ou quand le flot de la mer laisse les grands poissons en estant sortis du profond : ainsi que de nostre temps vne baleine fut putrefiée en la coste de la Tuscanne, et amena la peste par tout le pays. Or les poissons, (bien que rarement, comme dit Aristote au 8. de *l'Histoire des Animaux*¹), peuuent estre infectés par les mauuais exhalations esleuées de la terre qui est au dessous de l'eau, et passans par dedans icelle : aussi peuuent sentir la contagion de l'air ambiens, lors qu'ils se mettent sur l'eau. Et pour ces deux causes, il se fait que la peste estant en quelque pays, les poissons sont trouués morts en grand nombre, principalement és estangs, lacs, et riuieres qui sont peu agitées, que l'on appelle eaux dormantes : ce qui ne se fait en la mer : car par son grand mouuement impetueux, et par sa salsitude, n'est suiette à pourriture : et partant les poissons qui sont en icelle ne reçoient l'infection pestilente, comme ceux des eaux dormantes.

Outre-plus, l'air est infecté des meschantes vapeurs de quelques lacs, estangs bourbeux et marescageux, eaux croupies és maisons où il y a des esgouts et conduits sous la terre, qui ne s'escoulent point, et se corrompent en Esté, esleuans certaines vapeurs par vne excessiue chaleur du soleil.

¹ Cette parenthèse est une addition de 1579.

Comme l'on trouue par escrit, qu'à Padouë il y auoit vn puits que l'on auoit longuement tenu couuert : puis ayant esté descouuert, qui fut en Esté, il en sortit vne grande exhalation putride, tellement que l'air cir-conuoin fut du tout corrompu : dont proceda vne peste merueilleuse, qui dura fort long temps, dont bien grand nombre de peuple mourut.

Pareillement l'air exterieur est corrompu par certaines exhalations, fumées et souspirs des vapeurs pourries et infectées, enfermées és entrailles de la terre, ayant esté long temps retenues, croupies et estouffées és lieux tenebreux et profonds d'icelle, sortans par vn tremblement de terre. Par tremblement de terre les eaux sentent le souphre ou autre matiere metallique, et sont chaudes et troubles : cela se fait des exhalations de la terre par le secouément ou esbranlement d'icelle. On oit diuerses voix, comme gemissemens de ceux qui meurent aux batailles, et aussi diuers cris d'animaux. Semblablement on voit sortir de terre plusieurs animaux, comme crapaux, couleuvres, aspics, viperes et autres vermines¹. Et par lesdites exhalations estans sorties, infectent non seulement les hommes et autres animaux, mais aussi les plantes, fruits et grains, et generally toute leur nourriture² : de tant que comme l'eau troublée et puante ne laisse viure le poisson qui est dedans, aussi l'air maling et pestiferé ne laisse viure les hommes, mais altere les esprits et corrompt les

¹ Les trois phrases qui précèdent, et dont les deux dernières au moins n'ont pas grand rapport avec le reste du chapitre, ont été ajoutées là en 1579.

² *La peste des plantes est appelée sideration.* — A. P.

humeurs, et finalement les fait mourir, et mesmement les bestes et plantes, comme nous auons dit.

D'auantage on a veu quelques vns creusans la terre pour faire des puits, sentir vne vapeur si puante et infecte, qu'ils mouroient promptement. Et encores n'agueres és faulxbourgs sainct Honoré de ceste ville de Paris, moururent cinq hommes ieunes et forts, en curant vne fosse où l'esgout du fiens des pourceaux estoit de long temps croupi et retenu sans aucune exhalation : et fut-on contraint emplir de terre ladite fosse, pour l'estouper promptement, et obuier à plus grands accidens.

Semblable chose a esté dés long temps obseruée par Empedocles philosophe, lequel voyant qu'il y auoit vne ouuerture de terre entre les montaignes, laquelle causoit la peste pour les mauuaises vapeurs qui en sortoient, la fit boucher, et par ainsi chassa la peste du pays de Sicile.

On a conneu combien cecy estoit vray, par la corruption aduenue des corps morts au chasteau de Pene, sur la riuiere de Lot : auquel lieu l'an 1562, au mois de septembre, pendant les troubles premiers aduenus à cause de la Religion, fut ietté grand nombre de corps morts dedans vn puits profond de cent brasses ou enuiron, duquel deux mois après s'esleua vne vapeur puante et cadauerouse, qui s'espandit par tout le pays d'Aginois et lieux circonuoisins, iusques à dix lieus à la ronde, dont plusieurs furent infectés de la peste. Dequoy ne se faut esmerveiller, veu mesme que les vents soufflans poussent les exhalations et fumées pourries d'vn pays en autre : dont aussi on y voit prouenir la peste, comme auons dit cy

deuant en la premiere Apologie ¹.

Or si quelqu'vn vouloit obiecter, disant que si la putrefaction de l'air est cause de la peste, il s'ensuiuroit par necessité qu'en tous lieux où il y a charongnes, estangs, marescages, ou autres lieux putrides, la peste y seroit tousiours, à cause que l'air reçoit facilement putrefaction : aussi que toute putrefaction, quand elle est entrée au corps par inspiration, engendreroit la peste : laquelle chose est contre l'experience, comme l'on voit en ceux qui habitent et frequentent és lieux putrides, comme és poissonneries, escorcheries, cemetieres, hospitaux, cloaques, et tanneries : aussi és laboureurs qui manient et meuent les fiens pourris et corrompus par putrefaction, et ceux qui curent les latrines et plusieurs autres choses semblables. A cela faut respondre, que la putrefaction de la peste est bien differente de toutes autres putrefactions, pour ce qu'il y a vne malignité cachée et indicible, de laquelle on ne peut donner raison, non plus que de l'aimant qui tire le fer, et plusieurs medicamens qui attirent et purgent certaines humeurs de nostre corps. Pareillement la malignité occulte qui est en ceste putrefaction pestiferée, n'est point aux autres choses corrompues de corruption ordinaire, lesquelles toutesfois en temps de peste se tournent facilement en semblable malignité, tellement que toutes les apostemes, et fièvres putrides, et autres maladies procedan-

¹ Cette dernière phrase est de 1579 ; elle fait allusion à l'Apologie de 1572, qui fait aujourd'hui le chap. 15 du livre des *Playes d'harquebuses*, et où en effet il avait déjà raconté la même histoire. Voyez tome II, page 173 et suiv.

tes de putrefaction en temps de peste, se tournent facilement en telle corruption extraordinaire et du tout estrange. Et partant, en telle constitution de temps, il fait bon euitier les lieux infects et la frequentation des pestiferés, de peur que par la vapeur et exhalation de l'air corrompu nous ne soyons infectés : combien qu'aussi il n'est pas necessaire que tous ceux qui attirent l'air pestiferé prennent la peste : car on ne la peut prendre qu'il n'y ait quelque preparation et disposition : ce que l'experience iournaliere demonstre. Aussi Galien le declare au liure *des differences des fièvres*, disant que nulle cause ne peut produire son effet sans que le corps y soit apte et préparé, autrement tous seroient infectés de mesme cause. Neantmoins par continue frequentation des lieux et personnes enuennimées de tel venin, on peut acquerir vne disposition et preparation à recevoir icelle peste : car combien que le bois verd ne soit disposé à brusler, si est ce que pour estre long temps au feu, il brusle. Partant ie conseille de se preseruer tousiours, et euitier les lieux et personnes pestiferées : car le venin pris par l'odeur des vapeurs venimeuses, est merueilleusement soudain, et n'a affaire d'aucun humeur qui luy serue de conduite pour entrer en nostre corps et agir en iceluy, comme nous auons dit par cy deuant. Car lesdites vapeurs, estans subtiles, sont facilement attirées avec l'air dedans les poulmons, et d'icieux dedans le cœur (domicille de la vie), puis passent par les arteres, et d'elles se communiquent par tout le corps, gastans premierement les esprits, puis les humeurs, et en la fin la substance mesme des parties solides¹.

Or quand nous parlons de l'air pestilent, nous ne voulons qu'il soit estimé simple et elementaire : car estant simple, iamaïs n'acquiert de pourriture, mais par addition et meslange des vapeurs pourries esparses en luy. Parquoy veu que l'air qui nous environne et est contigu, est perpetuellement necessaire à nostre vie, et que sans luy nous ne pouuons viure, il faut que, selon la disposition, nostre corps soit en plusieurs et diuerses manieres alteré, à cause que continuellement nous l'attirons par l'attraction qui se fait des poulmons és parties pectorales dediées à la respiration, et pareillement par la transpiration qui se fait par les pores et petits pertuis insensibles de tout le corps, et des arteres espandus au cuir : ce qui se fait tant pour la generation de l'esprit de vie, que pour rafraichir nostre chaleur naturelle. A ceste cause, s'il est immoderément chaud, froid, humide, ou sec, il altere et change la temperature du corps en semblable constitution que la sienne. Mais entre toutes les constitutions de l'air, celle qui est chaude et humide est fort dangereuse, car telles qualités sont cause de putrefaction : ainsi que l'experience nous fait voir és lieux où le vent marin en Esté exerce sa tyrannie, esquels vne viande, tant soit elle fraiche, se cor-

ment : la substance même des parties. Mais cela vient de ce qu'elles ont copié trop fidèlement l'édition primitive de 1568, sans faire attention à l'erratum unique de cette édition, ainsi conçue :

« AV LECTEUR.

» ANY LECTEUR, à la page 16. ligne 9. après ce mot, parties, faut adionster ce mot, solides. S'il se trouue d'autres fautes, elles sont ou de petite consequence, ou aisees à vn chacun de corriger. »

¹ Toutes les éditions portent ici simple-

rompt et pourrit en moins de demie heure. Semblablement nous voyons que l'abondance des pluyes engendre beaucoup de vapeurs, lesquelles lors que le soleil ne les peut resoudre et consumer, alterent et corrompent l'air, et le rendent idoine à la peste. Mais il faut icy noter que la pourriture qui vient des corps morts des hommes, est plus pernicieuse aux hommes que celle des autres animaux : aussi celle des bœufs aux bœufs, des cheuaux aux cheuaux, des pourceaux aux pourceaux, ainsi des moutons et autres animaux : ce qui prouient pour la sympathie et concordance qu'ils ont les vns aux autres, comme on voit qu'en vne famille et personnes qui sont de semblable temperament, si l'un est espris de peste, elle se communique ordinairement à tous. Toutes'ois on a veu aussi pour escorcher des bœufs et autres bestes mortes de peste, l'escorcheur mourir subitement, et le corps d'iceluy deuenir tout enflé.

Le tonnerre et esclairs, par son grand bruit et tintamarre, esmeut si vehementement l'air, qu'il fait renforcer la peste¹.

Or pour conclure des effets diuers de l'air, nous dirons que, selon qu'il est diuers et dissemblable, aussi il rend dissimilitude d'affections et differens effets, mesmes és esprits, lesquels il rend gros et hebetés, ou subtils et aigus : et pour le dire en vn mot, l'air a empire sur tous les hommes et autres animaux, plantes, arbres, et arbrisseaux.

¹ Cette courte phrase, qui rompt la liaison des idées, a été intercalée ici en 1585.

CHAPITRE IV.

DE L'ALTERATION DES HUMEURS, QUI SE FAIT PRINCIPALEMENT PAR LA MANIERE DE VIVRE.

Après auoir suffisamment déclaré les causes de l'alteration de l'air qui nous enuironne, et que nous inspirons par necessité, vueillons ou non : maintenant il nous faut declarer la cause de la corruption des humeurs de nostre corps.

Or nos humeurs se corrompent et tournent en pourriture par vne trop grande plenitude ou obstruction, ou intemperature, ou malignité de matiere, qui se fait principalement par la mauuaise maniere de viure : et de là procedent les causes principales de corruption, par lesquelles tels corps sont soudainement frappés de peste : car après auoir beu des vins poussés et corrompus, et des eaux mauuaises et putrides, comme celles qui sont bourbeuses et marescageuses, dans lesquelles se desgorgeent les esgouts puants et corrompus, sans qu'iceux ayent aucun cours : esuelles aussi on aura ietté quelque ordure et laué le linge, et ietté les excremens des pestiferés, comme est vn esgout de l'Hostel-Dieu de Paris : où après auoir mangé meschantes viandes, comme grains pourris, herbes, fruits sauuages, et autres alimens alterés et non accoustumés, comme on fait par vne grande famine, et aux villes et places assiegées (ce que ie sçay pour y auoir esté), tellement que par necessité les hommes sont contraints de manger la viande des pourceaux, comme on a veu en l'an 1566, à cause de la cherté,

faire du pain d'avoine, féves, pois, de lentilles, vesse, de glands, racine de feugere, et dent de chien : aussi manger troncs de choux, et autres choses semblables : après, dis-je, telle maniere de viure, survient ordinairement vne peste. Car telle nourriture engendre obstructions et pourriture d'humeurs, dont s'ensuivent galles, apostemes, vlcères et fièvres putrides, qui sont preparatifs à la peste : à quoy aussi aide grandement la perturbation des esprits et humeurs, comme de crainte, frayeur, fascherie, ou autre cause : car telles choses changent l'œconomie de toute l'habitude du corps.

Et comme és iours caniculaires on voit que, par la grande chaleur et ebullition, la lie est esleuée en haut et meslée parmy le vin : ainsi la melancholie et autres humeurs, estans meslés et pertroublés, infectent le sang et le disposent à pourriture et venenosité, dont la peste est souuent procreée, et autres pourritures¹. Ce que n'agueres nous a esté manifesté en plusieurs de ceux qui furent blessés à la bataille près Saint Denys, leurs playes degeneroient en grandes pourritures, accompagnées de fièvres putrides et autres grands accidens : et presque tous mouraient, tant d'une part que d'autre, voire encore que leurs playes fussent petites, et en lieux du corps non dangereux : et aussi qu'ils fussent traités de toutes choses nécessaires, tant à leur maniere de viure que autres choses. Dont plusieurs affirmoient et philosophoient que c'estoit à raison de la poudre à canon et des boulets empoisonnés : ce qui me semble n'estre vray, ainsi que l'ay amplement dis-

couru au Traité des playes faites par harquebuses et autres bastons à feu, tant par autorité, raison, qu'expérience. D'avantage, les pourritures et autres accidens ne venoient seulement aux playes faites par bastons à feu, mais aussi à celles qui estoient faites par autres armes, comme d'espées, de piques, de lances, et autres. Partant il me semble (sous correction) que les accidens ne venoient par la malignité de la poudre à canon, et moins des boulets qu'on disoit estre envenimés : mais plustost à cause de l'ebullition du sang et des autres humeurs, se broüillans et meslans ensemble, tant pour l'extreme cholere et effroy de l'Apprehension de la mort qu'on voit si proche, et principalement aussi pour la constitution et pourriture de l'air. Et qu'il soit vray, vn iour ou deux qu'on tiroit du sang aux malades pour survenir aux accidens, il se trouvoit de couleur non rouge, mais du tout changé de sa nature, à scauoir blanc ou verdoyant comme sanie des apostemes, qui demonstroient estre du tout corrompu. Joint aussi lors qu'on faisoit ouuertures de corps morts, on trouvoit presque à tous des apostemes aux parties interieures, comme au foye et aux poulmons¹ : qui se

¹ Je ne sache pas qu'on trouve dans aucun auteur avant Paré la mention de ces abcès métastatiques, constatés à l'autopsie. J'ai déjà fait cette remarque pour les abcès du foie succédant aux plaies de tête (tome II, page 32). On trouve aussi la mention d'abcès internes à la suite des plaies d'arquebuses dans la première Apologie (tome II, page 176) ; mais cette Apologie, datée de 1572, est postérieure de quatre ans au Traité de la peste, et ne s'exprime pas d'une manière aussi nette et précise que le chapitre auquel se rattache cette note.

¹ Rondelet, *en sa pratique*. — A. P.

faisoit pour la pourriture acquise par le broüillement du sang, et principalement de l'air ambiens alteré et corrompu, et non par la poudre à canon, ny les boulets, qu'aucuns tenoient estre empoisonnés.

Maintenant nous descrirons les signes et presages de la peste à advenir, pris de la corruption de l'air.

CHAPITRE V.

SIGNES OV PRESAGES DE LA PESTE A
ADVENIR, PRIS DE LA CORRUPTION DE
L'AIR.

Quand les saisons de l'année ne gardent leurs qualités et températures naturelles, et sont fort immodérées, à sçavoir quand on voit le temps fort pluvieux et Austral, et l'esté fort chaud, et que le vent Austral dure long temps sans pluye, et que l'on voit au ciel cometes et estoilles ardentes, qui voltigent et partent de leurs places, tant qu'il semble qu'elles tombent, avec abondance de tonnerres, et autres choses que nous auons par cy deuant dit : aussi, si on voit grande quantité de chenilles, et autre vermine qui broustent et rongent les fueilles et gettons des arbres, et les fruits estre vermineux ¹, et les oyseaux laisser leurs nids, voire leurs œufs et leurs petits, et plusieurs femmes enceintes auorter (qui se fait

¹ L'édition de 1568, suivie par celles de 1575 et 1579, portait seulement : *Aussi si on voit les fruits pleins de vermines*, etc. Le texte actuel est donc de 1585. Il convient d'avertir que l'édition de 1598 et toutes les autres après elle ont écrit : *les fruits estre venimeux*; faute d'impression qui dénature le sens.

pour la vapeur venimeuse de l'air pestilent, lequel estant inspiré par la mere, estouffe l'enfant par sa malignité ennemie de nature) : si ces choses, dis ie, sont veuës, on peut veritablement presagir et dire que les causes et signes de corruption sont presens, et qu'ils nous menacent de la peste.

Toutesfois il faut icy entendre que telles choses apparentes en l'air ne sont point propres causes de la peste, mais que telles impressions aériennes sont engendrées des exhalations et vapeurs de la terre, lesquelles enfin infectent l'air, dont la peste procede : car l'air se corrompt par les vapeurs putrides esleuées des entrailles de la terre, pour les corruptions qui sont en icelle, comme de corps morts, esgouts, eaux croupies, et autres causes qu'auons declarées cy deuant, lesquelles le soleil par sa vertu attire en la moyenne region de l'air, en temps de grandes chaleurs. Et pour ce il ne se peut faire, qu'à cause de l'air estant ainsi corrompu, ne s'ensuiuent diuers effects selon la diuersité de la corruption. Et de là s'engendrent plusieurs maladies epidémiales, c'est à dire, populaires ou vulgaires, ainsi que l'an 1510. survint vne maladie par tout le royaume de France, tant és villes qu'és villages, nommée par le commun *Coqueuche* : par-ce que quand aucuns estoient espris de ceste maladie, ils sentoient grande douleur en la teste, ensemble en l'estomach, és reins, et és iambes, et auoient fièvre continue, avec delire et frenesie : et lorsqu'on les purgeoit ou saignoït, ou abbregeoït leurs jours. Et d'icelle mourut vn bien grand nombre d'hommes, tant riches que pauvres.

Aussi l'an 1528. survint vne autre

maladie en Angleterre, et aux basses Allemagnes, qui fut nommée du peuple *la Svette*, pour-ce que les patients auoient vne bien grande sueur par tout le corps, avec grand frisson, tremblement, et palpitation de cœur, accompagnée de fièvre continue: et mouroient en peu de iours: et ceste maladie tua aussi vn bien grand nombre de personnes.

Pareillement l'an 1546. regna en la ville du Puy en Auuergne, vne autre maladie nommée du peuple *Troussegaland*, pour-ce que peu de ceux qui en estoient espris, eschappoient, ains mouroient en deux ou trois iours, ou moins, et plustost les robustes que les debiles, et les riches que les pauvres. Au commencement les patients auoient grande pesanteur de tout le corps, avec vne extreme douleur de teste, et fièvre continue, et perdoient toute connoissance, et faisoient tous leurs excremens involontairement sous eux, et auoient grand delire, de sorte qu'il les falloit lier et attacher. Que si aucuns eschappoient, leurs cheueux tombotent: et ladite maladie estoit fort contagieuse. L'année suivante vint en ladite ville vne autre plus grande peste accompagnée de bubons et charbons, qui fit aussi mourir grand nombre de peuple.

Ce que l'ay bien voulu icy annoter, à fin que le chirurgien prenne garde à la grande diuersité et malignité de ceste maladie pestilente pour y obuier, l'aduertissant d'auantage, qu'en certains temps aduient plusieurs autres maladies populaires, comme fièvres putrides, flux de ventre, rheumes, toux, frenesies, esquinancies, pleuresies, peripneumonies, ophthalmies, apoplexies, lethargies, pourpre, rougeolle, petite verolle, galles, anthrax ou charbons, et au-

tres pustules malignes, lesquelles prennent en mesme temps. Partant la peste n'est pas tousiours ny en tout temps d'vne mesme sorte, mais diuerse l'vne de l'autre: qui a esté cause qu'on luy a donné diuers noms, selon les effets et accidens qu'elle produit: ce qui prouient principalement pour la diuersité du venin qui est en l'air. Car ainsi qu'il est cause de la vie aux animaux, aussi est-il cause des maladies et de la mort d'iceux, pour-ce que sans iceluy l'animant ne peut estre ne durer, mesmes vn bien peu de temps, d'autant qu'il est du tout necessaire qu'il soit attiré par la respiration des poumons: lequel estant pourri et attiré en la substance du cœur, abbat toutes les forces du corps, et fait mourir plusieurs animaux pour la necessité qu'ils ont de respirer. Parquoy lors que l'air pourri et pestiferé exerce sa tyrannie, il tue non seulement le genre humain, mais aussi les bestes de la terre et les oyseaux du ciel.

Et pour le dire en vn mot, tel air pestilent est si furieux qu'il renuerse, dissipe, altere, brise et corrompt l'harmonie naturelle et temperature de tous animaux, ainsi qu'vn certain foudre et tonnerre liquefie et consume l'argent d'vne bourse sans la gaster: pareillement fait sortir le vin des tonneaux, sans qu'on puisse apercevoir aucune ouerture. aussi fond le fer d'vne pique sans toucher au bois: comminue et brise les os du corps sans aucune apparence en la chair: qui se fait par vne chose indigne, de laquelle on ne peut donner raison. Combien qu'Aristote liure 5. *des Meteores*, chap. 1. ayant pour resolution de ces questions fait diuision des foudres, en ceux qui sont plus participans de terrestrité, et en ceux

qui retiennent plus de la nature et substance de la flamme, et qui sont plus subtils : dit cela aduenir, par-ce que tels foudres de leur subtilité, penetrent aisément au trauers des corps rares et poreux, comme sont les bois, le cuir, la chair et peau, sans les offenser : mais qu'au trauers des denses et solides, ils ne peuuent passer sans effort et violence, dont vient que pour la resistance qui leur est faite au passage, ils les rompent et fracassent. Ce que mesme après Aristote a confirmé Pline, liure 2. chap. 51. et Seneque liure 2. de ses *Questions naturelles*¹. Ainsi est-il de la peste, qui destruit et corrompt toute l'œconomie de nature.

CHAPITRE VI.

SIGNES DE LA PESTE, PRIS DE LA CORRUPTION QUI EST EN TERRE.

Les signes de la peste à aduenir, pris de la corruption de la terre, sont, que l'on voit sortir d'icelle abondance de champignons ou potirons, et le froment produire juraye, et autre chose contre leur nature². Aussi que sur icelle apparaissent grandes troupes de petits animaux, comme araignes, chenilles, papillons, cigales, hannetons, mouches et mouscherons, scorpions, escarbots, limaçons, sauterelles, grenouillettes, vers, et autres semblables, qui se procréent de pourriture : pareillement les bestes sauuages laissent leurs cauernes et cachots : aussi en

sortent plusieurs autres, comme taulpes, crapaux, viperes, couleuvres, lezards, aspics, crocodiles, et autres de plusieurs et diuerses especes : toutes lesquelles bestes sortent pour la fascherie de la vapeur putride et veneneuse qui est contenue és entrailles d'icelle, de laquelle mesme la plupart de telle vermine se fait : ioint aussi qu'on les trouue quelquesfois mortes en grand nombre. Ce que ne trouuera fascheux à croire celuy qui considerera que Dieu a distribué aux animaux quelque chose particuliere pour demonstrer et predire, non seulement la peste à aduenir, mais aussi le changement du temps, comme pluye, vent, gresle, tempeste, le printemps, l'esté, automne et hyuer, et autres choses semblables : et ce tant par gestes, chansons, cris, que par troupes et arriüées, sorties de la terre, laissant leurs petits, et fuyans en autre region, comme nous auons dit : lesquelles choses viennent de leurs sens exterieurs, et occulte conuenance de leurs corps avec l'air. Et si quelqu'un demande autre cause, ie le renuoyray au grand architecteur, duquel les thresors de science et sagesse sont cachés, et nous les manifestera quand bon luy semblera.

Or ces vapeurs pourries, lesquelles nous auons dit chasser les bestes de leurs cauernes, s'esleuent en l'air et causent grosses nuées, et tombent quelquesfois sur les fruits, et les corrompent, dont ceux qui en mangent sont espris de la peste. Elles n'infectent seulement les fruits, mais aussi font mourir les arbres et les bestes, comme bœufs, vaches, cheuaux, pourceaux, moutons, poulailles, et autres volatiles, comme nous auons dit. Sur quoy tu dois obseruer, que les bestes à quatre pieds sont

¹ Toute cette longue citation d'Aristote a été ajoutée ici en 1575.

² Ces mots : *et le froment produire juraye*, etc., ont été ajoutés en 1585.

plustot saisies et frappées de ceste peste que les hommes, parce qu'elles paissent les herbes imbues des exhalations putrides de la terre : et partant on ne les doit faire paistre que le soleil n'ait premierement consommé la rosée, s'il est possible.

Qu'il soit vray, on a veu vn paysan de la Beausse auoir esté accusé en iustice d'estre sorcier, parce que ses brebis ne mouroient point, et toutes celles de ses voisins perissoient. Sur quoy estant interrogué deuant les iuges, il fit response, que iamais il ne permettoit que son bestail sortist hors, que premierement le soleil n'eust consommé la rosée, et que plusieurs petites bestioles qui estoient sur les herbes ne fussent retirées dedans la terre : et dit, que quelques-fois il l'auoit déclaré à aucuns de ses voisins : ce qui fut trouué vray, et fut absoult pour les raisons susdites.

Or pour ce qu'il est fait icy mention des bestioles qui nuisent aux troupeaux qui paissent, nous declarerons icy en passant, qu'il y a vne petite bestiole semblable à la cantharide, trouuée aux herbages, qui enfle si fort vn bœuf quand il l'a mangée, qu'il crève : et pour ceste cause est nommée de Pline, *Buprestis* ¹.

CHAPITRE VII.

LA CVRE PRESERVATIVE, ET PREMIEREMENT DE L'AIR, DV VIVRE, ET DE LA MAISON.

Après auoir descrit la peste, et déclaré les causes, signes, et presages

¹ Pline, 30. chap. 4. — A. P. Plus tard Paré a consacré un chapitre particulier de

par lesquels on peut coniecturer qu'elle doit aduenir : maintenant nous faut dire comment on s'en doit preseruer, d'autant que la precaution doit preceder la curation d'icelle.

Or veritablement le plus souuerain remede que ie puisse enseigner avec tous les anciens, est s'enfuir tost et loing du lieu infect, et se retirer en air sain, et retourner bien tard, si on le peut faire ¹. Et où il ne sera possible, faut obseruer deux choses en general : la premiere est rendre le corps fort pour resister à l'infection de l'air : la seconde moyenner que l'air infect ne soit assez fort pour imprimer en nous son venin : qui se fera en le corrigeant par qualité contraire, comme s'il est trop chaud, par choses froides, et ainsi des autres qualités.

Le corps resistera au venin, s'il est net et fortifié par remedes propres, comme par bon regime, purgation, et saignées s'il en est besoin. Aussi faut euitter la grande varieté des viandes, et celles qui sont fort chaudes et humides, et principalement celles qui se corrompent aisément : et ne faut manger patisseries, ny yurongner, ou se trop saouler, mais on se leuera de table avec appetit. Pareillement faut que les viandes soient de bon sue, et faciles à digerer : car les bons alimens pris avec vne mediocrité en temps et lieu engendrent bonnes humeurs, qui sont cause de santé, et par consequent preseruatifs de peste. Aussi il faut prendre moyen exercice au matin, et au vespre auant le repas, et en lieu non suspect d'air pestiferé : pareillement auoir bon ventre, soit

son livre *des Venins* à la *Bupreste* ; voyez ci-deuant page 329. Il ne faut pas oublier que le livre *de la Peste* est de 1568.

¹ *Citè, longè, tardè.* — A. P.

par art, ou par nature : aussi faut fortifier le cœur et autres parties nobles par choses cordiales, comme epithemes, linimens, emplastres, eaux, pilules, poudres, tablettes, opiates, parfums, et autres que dirons cy après.

D'auantage faut eslire vn bon air, et loing des lieux fetides : car le bon air aide beaucoup à la conseruation de la santé d'vn chacun, et recrée les esprits et toutes les vertus : au contraire l'air obscur et de mauuaise odeur nuist merueilleusement, parce qu'il engendre plusieurs maladies, fait perdre l'appetit, rend le corps languide et mal coloré, et estouffe le cœur, et pour le dire en vn mot, il abbrege la vie. Le vent de Bize, qui vient du Septentrion, est bon, pource qu'il est froid et sec : au contraire le vent austral, qui vient du Midy, est tres-dangereux, parce qu'il est chaud et humide, qui debilité le corps, et ouure les conduits, qui fait que le venin penetre plus facilement au cœur. Et celui d'Occident est semblablement insalubre, à cause qu'il tient beaucoup du meridional. Et pour ceste cause, on fermera les fenestres de la maison du costé où ils frappent, et on ouurira au matin celles qui ont esgard vers le Septentrion et Orient, si d'aenture la peste n'estoit de ce costé là : et se faut donner garde que nulle mauuaise vapeur n'entre dedans. Puis après on fera du feu par toutes les chambres, et on les parfamera de choses aromatiques, comme d'encens, myrrhe, benioin, ladanum, styrax, roses, fucilles de myrte, lauande, rosmarin, sauge, basilic, sarriette, serpolet, mariolaine, genest, pommes de pin, petites pieces de bois de pin, de genéure et sa graine, cloux de girofle, oiselets de Cypre,

et autres semblables choses odoriferantes. Et de ceste mesme fumée faut parfumer les habillemens.

On dit aussi, qu'il est bon en temps de peste de nourrir vn bouc en la maison où on habite, et le tient-on pour vn singulier remede contre la contagion du mauuais air : pource que la vapeur du bouc ayant emplí le lieu où il habite, empesche que l'air pestiferé n'y trouue place : laquelle raison peut aussi seruir au conseil de parfumer les habits de bonnes suffumigations. Et me semble (sauf meilleur iugement) qu'elle peut aussi estre employée à ce qu'on dit, qu'vn homme à ieun est plus apte à estre pris de la peste, qu'vn qui aura mangé, non pas à satiété, mais mediocrement. Car avec ce que par le manger Nature fortifiée chasse plus aisément d'elle le poison et venenosité : aussi du manger et boire se peuuent porter par toutes les porosités du corps des vapeurs, qui les emplissans occuperont les vacuités que l'air pestilent prendroit. Toutesfois quant est du bouc, le vulgaire dit vne autre raison, c'est qu'vne mauuaise odeur chasse l'autre.

Ceste raison est semblable à celle qu'Alexandre Benedictus recite¹, à scauoir qu'vn Medecin de Scythie fit cesser la peste, laquelle prouenoit de l'air, faisant tuer tous les chiens et chats, qui estans espars par les rues emplirent l'air de leur vapeur putride : et par ce moyen promptement la peste cessa. Pource (dit-il) que telle pourriture changea la nature de l'air, laquelle auparauant estait pernicieux aux hommes : qui se fait pour la dis-

¹ Histoire d'Alexandre Benedictus en son liure de la Peste. — A. P.

similitude des choses, et qu'un venin chasse l'autre.

On ne doit sortir de la chambre en temps de peste, que deux heures après le soleil levé, à fin qu'il ait purifié l'air par sa clarté et chaleur, et principalement quand l'air est trouble et nebuléux, et en pays de fondrières, et environné de montagnes. Et faut aussi se garder de grandes assemblées de peuple ¹, et principalement des dances : d'autant que le corps estant eschauffé et lassé, et que les conduits sont ouverts, alors faut qu'on tire grande quantité d'air pour la refrigeration du cœur : et partant s'il est infecté, nous donne la peste par l'haleine et sueur.

Quesi quelqu'un voyage audit temps de peste causée du vice de l'air, et que la saison de l'année soit fort chaude, il doit plustost cheminer la nuit que le iour, parce que la peste assaut et prend plus facilement durant la chaleur et splendeur du soleil qui subtilie, eschauffe, et rarefie l'air, et qui outre ouvrant le cuir, rend nostre corps plus accessible à recevoir l'air pestiféré. Partant la nuit est plussalubre, à cause que l'air est plus froid et espais : toutesfois il se faut garder de la pleine lune, pource qu'en ce temps-là la nuit est plus tiède et dangereuse, ainsi que l'expérience le monstre ² : considéré mesme que les bois coupés en icelle sont plus suiets à pourriture, comme experimentent à leur dam ceux qui en font bastir : la raison est de ce que la lune, estant humide, remplit (lors

principalement qu'elle est pleine) les corps d'humidité superflue dont survient pourriture.

Or pour retourner à nostre propos, le plus seur remede de preservation, pour ceux qui ne bougent du lieu pestilent, est qu'avant que sortir de la chambre, et après quelques promenades, ils ne sortent sans avoir desieuné : pour autant que les parties nobles du corps (ausquelles le venin s'attache principalement) n'estans encores soustenues par les viandes, ne peuvent pas se defendre comme si elles estoient fortifiées : joint aussi que les veines et arteres, non encores remplies de nouveau aliment, attirent et laissent plus facilement entrer le venin, lequel, trouvant place vuide, se r'empare des parties nobles, et principalement du cœur. Parquoy ceux qui auront accoustumé de desieuner au matin, mangeront du pain, et beurre frais salé, et quelque carbonnade, et autres bons alimens : et boiront du meilleur vin qu'il leur sera possible recouurer. Les rustiques et gens de trauail pourront manger quelque gosse d'aulx ou eschallottes, avec du pain et du beurre, et bon vin, s'ils en peuvent fournir, à fin de charmer la broüée : puis s'en iront à leur œuvre, en laquelle Dieu les aura appellés. Les aulx sont souverains aux rustiques et villageois, et à ceux qui ont accoustumé d'en vser : aussi à ceux ausquels ils n'engendent point de douleur de teste, et ne les eschauffent par trop, à raison que le temperament de ceux-là est plus robuste, et leur sang moins aisé à s'enflammer : au contraire ils nuisent aux delicats, comme femmes, enfans, et cholériques, et à ceux qui viuent en oisueté, et qui ont le sang aisé à s'enflammer : partant à iceux les aulx

¹ La phrase s'arrêtait là en 1568, le reste est de 1585.

² Ici se terminait le paragraphe dans l'édition primitive; ce qui suit a été ajouté en 1575.

seroient poison, au lieu qu'ils sont medecine aux rustiques, ausquels tels remedes ainsi forts sont propres: et ont esté inuentés par bonne raison, pour-ee qu'ils contrarient du tout au venin, à cause qu'ils sont remplis d'une tres-grande vapeur spiritueuse, laquelle suffoque, altere, corrompt, et chasse le venin hors du corps.

Quant à l'eau, de laquelle on doit vser en temps pestilent, il faut auoir esgard si la peste prouient du vice de l'air: car alors ne faut vser d'eau de pluye, pour-ee que l'air dont elle prouient est infecté, partant alors sera meilleur de boire de l'eau des puits fort profonds: au contraire, si le vice vient de la terre, on vsera de l'eau de cisterne et de fontaine: et faut attendre à en boire iusques à ce que le soleil l'ait purifiée par ses rayons: et si on eraint qu'elle soit vitiée, on la corrigera, la faisant vn peu boüillir, ou la ferrer avec acier, ou or, ou argent chaud, ou par mie de pain rostie ou non rostie. Or à fin que tu la puisses mieux eslire, tu la pourras esprouter en trois manieres, à sçauoir, par la veuë, le goust, et l'odeur: quant à la veuë, elle se doit monstrier claire et nette: et à la bouche, de nulle saueur ny qualité aucune: aussi ne doit point auoir d'odeur. Outre plus, celle qui sera tost eschauffée et tost refroidie, est plus legere, et par consequent meilleure: et pour la faire encore plus excellente, la faut faire vn peu boüillir: ie dis vn peu, car l'estant trop elle deuiet amere et salée.

CHAPITRE VIII.

DESCRIPTION D'EAUX CORDIALES, ELECTVAIRES, OPIATES, PILVLES, ET AUTRES REMEDES A PRENDRE PAR LA BOUCHE, PRESERVATIFS ET CVRATIFS DE LA PESTE.

Ceux qui n'ont accoustumé et abhorrent à manger au matin, prendront quelque medecament contrariant au venin: et entre tous l'eau theriacale est tres-excellente, de laquelle, apres s'estre habillé, et ayant rendu ses excremens, et fait quelque exereice, il en conuient boire un doigt, la meslant avec bon vin: et d'icelle aussi on s'en lauera les mains et la face, et pareillement la bouche et les oreilles, et on en tirera aussi vn peu par le nez. Car elle conforte le cœur, chasse le venin loin d'iceluy, et n'est seulement vtile pour precaution, mais aussi est propre pour la curation, à prendre promptement qu'on se sent frappé, par-cc qu'elle pronoque grandement la sueur, et partant chasse le venin des parties internes aux externes: et la doit-on faire au mois de Iuin, attendu que les herbes en iceluy temps sont en leur grande vigueur et force. La composition en est telle ¹.

℞. Radicum gentianæ, cyperi, tormentillæ, dictamni, enulæ campanæ ana ʒ. j.
Foliorum tapsi barbati, cardui benedicti, morsus diaboli, pimpinellæ, scabiosæ, oxalidis agrestis minoris ana m. ʒ.
Summitatum rutæ p. j.

¹ Nous avons déjà vu au chap. 38 du livre de la grosse Verolle, deux recettes d'eaux theriacales: celle-ci en est tout-à-fait différente. Comparez tome II, page 599.

Baccarum myrti $\bar{\text{z}}$. j.

Rosarum purpurearum, florum buglossi,
borraginis et hypericonis ana $\bar{\text{z}}$ j.

Mudentur omnia, pistentur et macerentur
xxiij. horarum spatio in vini albi aut
maluatici, aquæ rosarum et oxalidis
ana lb. j. deinde reponantur in vase vi-
treo, et addatur theriacæ et mithridatij
ana $\bar{\text{z}}$. ℞. fiat distillatio in balneo Mariæ.

Et l'eau estant distillé, on la mettra
en vne phiole de verre, et de rechef
on y adioudera

Croci 3. j.

Terræ sigillatæ, boli armenia, santali ci-
trini, rasuræ eboris, limaturæ cornu
cerui iunioris prope caput assumpti
ana $\bar{\text{z}}$. ℞.

Puis on estoupera la phiole, et la
laissera-on fermenter au soleil par
l'espace de huit ou dix iours, et
sera gardée : et lors qu'on en voudra
vser, on en prendra deux doigts en
vn verre, plus ou moins, selon la
force et vigueur des personnes. On
en peut bailler aux petits enfans qui
encore tettent, et à ceux qui sont ja
sevrés, et aux femmes grosses : et à
fin qu'elle soit plus gracieuse et facile
à boire, on la peut faire passer par
la chausse d'Hippocrates, lors qu'on
la voudra prendre, y adioustant vn
peu de sucre et canelle concassée.

Autres prennent au matin par pre-
caution, de la racine d'enule cam-
pane, ou zedoar, ou angelique, en les
maschant et tenant en la bouche. Les
autres prennent de la racine de gen-
tiane pilée, le poids d'un escu, et
trempée la nuit en vin blanc, et en
boient deux doigts au matin à ieun :
les autres prennent du vin d'aluïne :
autres vsent de conserue de roses,
de buglosse, de chicorée, violettes de
mars, fenail doux : autres prennent
de la terre sigillée, ou de la corne de

cerf ratissée, le poids d'un escu, de-
dans vn œuf mollet avec vn peu de
saffran, puis boient deux doigts de
vin : aucuns prennent de l'eau de
vie, et y meslent de bon vin blanc,
du bol d'Armenie, racine de gentiane,
tormentille, dictam, semence de ge-
néure, cloux de girofle, macis, ca-
nelle, saffran, et autres semblables,
les faisant distiller *in balneo Mariæ*.
On pourra aussi vser de ceste eau
cordiale, qui a tres grande vertu.

℥. Radicis aristolochiæ longæ et rotundæ,
tormentillæ, dictamni ana 5. iij.

Zedoariæ $\bar{\text{z}}$. ij.

Ligni aloës, santali citrini ana 5. j.

Foliorum scordij, hypericonis, acetosæ,
rutæ, saluiæ, ana $\bar{\text{z}}$. ℞.

Seminis iuniperi, baccarum lauri ana
3. iij.

Seminis citri 5. j.

Caryophyllorum, macis, nucis moscata
ana 3. ij.

Mastiches, olibani, boli Armenia, terræ
sigillatæ, rasuræ eboris, cornu cerui
ana 5. j.

Croci 9. j.

Conseruæ rosarum, florum buglossi et
nenupharis, theriacæ veteris ana $\bar{\text{z}}$. j.

Caphuræ 5. ℞.

Aquæ vitæ lb. ℞.

Vini albi lb. ij. ℞.

Fiat distillatio in balneo Mariæ.

Ceste eau sera reseruée en vne
phiole de verre bien bouschée, pour
en vser au matin, comme de l'eau
cy dessus nommée theriacale, la
quantité de deux doigts en vn verre :
elle est aussi de merueilleux effect.

Pareillement cest electuaire est
profitable pour preseruer.

℥. Theriacæ optimæ $\bar{\text{z}}$. iij.

Radicis tormentillæ, seminis iuniperi et
cardui benedicti ana 5. j. ℞.

Boli Armenia præparati $\bar{\text{z}}$. ℞.

Pulueris electuarij de gemmis et diarmarg. frigidī, rasuræ cornu cerui, coralli rubri ana ʒ. j.

Cum syrupo de corticibus et acetositate citri misce, et fiat electuarium liquidum in forma opiatae.

De ceste composition en faut prendre tous les matins la grosseur d'une auelaine, avec un peu d'eau de roses, ou d'endive, chardon benist, ou scabieuse, ou de cerises, ou autre eau cordiale : ou en lieu d'icelle un peu de bon vin.

Aussi l'opiate suivante est bonne et excellente, de laquelle on peut faire des tablettes.

ʒ. Radicis gentianæ et angelicæ, zedoariæ, enulæ campanæ ana ʒ. ij.

ʒ. Seminis citri et acetosæ ana ʒ. ʒ.
Corticis citri sicci, cinnamomi, baccarum lauri et iuniperi, croci ana ʒ. j.
Conseruæ rosarum et buglossi ana ʒ. j.
Sacchari optimi quantum sufficit.

Formentur tabellæ ponderis ʒ. ʒ. vel fiat opiata, cum æquis partibus conseruæ buglossi et mellis anthosati illa omnia arida excipiendo.

Si vous les laissez en tablettes, on en prendra une au matin, et les petits enfans et femmes grosses demie : et conuient demeurer deux heures après sans manger ny boire, sion ne vouloit aualler un peu de vin incontinent après les auoir prises. Si vous en faites opiate, la dose sera comme des suivantes :

ʒ. Radicum valerianæ, tormentillæ, dictamnī, foliorum rutæ ana ʒ. ʒ.
Croci, macis, nucis moscatae ana ʒ. ʒ.
Boli Armenicæ preparati ʒ. iiij.
Conseruæ rosarum et syrupi de limonib. ana quantum sufficit.

Fiat opiata satis liquida.

Autre.

ʒ. Radicum aristolochiæ vtriusque, gentiæ, tormentillæ, dictamnī ana ʒ. j. ʒ.

Zinziberis ʒ. iiij.

Folior. rutæ, saluæ, mentæ, pulegij ana ʒ. ij.

Baccarum lauri et iuniperi, sem. citri ana ʒ. iiij.

Macis, nucis moscatae, caryophyllorum, cinnamomi ana ʒ. ij.

Xylaloes, et santali citrini ana ʒ. j.

Thuris masculi, mastiches, rasuræ eboris, cornu cerui ana ʒ. ij.

Croci ʒ. ʒ.

Boli Armeniæ, terræ sigillatæ, coralli rubri, margaritarum electarum ana ʒ. j.

Conseruæ rosarum, buglossi et nymphææ, theriacæ optimæ et veteris ana ʒ. j.

Sacchari albissimi lb. j.

Adde sub finem confectionis alkermes ʒ. ij.

Caphuræ in aqua rosarum dissolutæ ʒ. j.

Fiat opiata secundum artem.

La dose sera demie dragme, ou un scrupule, ou dix grains selon les personnes. Et après l'auoir prise, on peut boire un doigt ou deux de bon vin, ou quelque eau cordiale.

Le theriaque et methridat fidellement composés sont les principaux de tous les remedes, et les plus approuués, en y adioustant pour une demie once de chacun ou enuiron, une once et demie de bonne conserue de roses, ou de buglose, ou viole, et la pesanteur de trois escus de bon bol armene préparé : puis le tout bien battu et incorporé, en faire conserue, de laquelle on vsera au matin deux heures deuant le repas, la grosseur d'une auelaine. Et faut entendre que le bon theriaque ne doit estre recent que de quatre ans, ne plus vieil que de douze ans, et qu'il laisse sa saueur longuement en la bouche : estant nouueau il est propre aux cholériques : et estant vieil il conuient aux

vieux, et à ceux qui sont de tempe-
rature froide, comme les pituiteux et
melancholiques : à cause de la vertu
refrigeratiue de l'opium, qui entrant
en la composition du theriaque, ren-
tient sa pleine force pour quelques
premières années : en fin par la fer-
mentation estant rabattue, fait que
toute la composition demeure plus
chaude.

La confection d'alkermes est sem-
blablement bonne, tant pour preser-
uer, que donner à ceux qui sont frap-
pés du venin. Aussi la rheubarbe ten-
ue en la bouche, et maschée au
matin, la grosseur d'une auelaine,
avec vn clou de girofle, est preserua-
tiue. Pareillement ceste composition
est profitable pour preseruer, quand
on va en vn lieu suspect.

℞. Corticum citri et mali aurei saccharo
conditorum ana ʒ. j.
Conseruæ rosarum et radicis buglossi
ana ʒ. iij.
Sem. citri ʒ. iij. ʒ.
Sem. anisi et feniculi ana ʒ. ʒ.
Radicis angelicæ ʒ. iij.
Sacchari rosati quantum sufficit.

Fiat conditum coopertum foliis aureis, quo
vtatur ex cochleari, vt dixi, in exitu do-
mus.

Ou,

℞. Granorum pini mundatorum et pistato-
rum, infusorum in aqua rosarum et
scabiosæ per sex horas ana ʒ. ij.
Amygdalarum excorticatarum in aquis
prædictis lb. ʒ.
Corticum citri et mali aurei saccharo
conditorum ana ʒ. j. ʒ.
Radicis angelicæ ʒ. iij.

Misce secundum artem ad formam panis
marsici vel confectionis alterius, et teneat
frustulum frequenter in ore.

Pareillement en ce cas ces tablettes
sont profitables :

℞. Radicis dictamni, tormentillæ, vale-
rianæ, enulæ campanæ, eryngij ana
ʒ. ʒ.

Boli armenicæ, terræ sigillatæ ana ʒ. j.
Caphuræ, cinnamomi, seminis oxalidis
agrestis, zedoariæ ana ʒ. j.

Pulueris electuarij diamargarit. frigidi
ʒ. ij.

Conseruæ rosarum, buglossi, corticis
citri conditi, mithridatij, theriacæ ana
ʒ. j.

Sacchari optimi dissoluti in aqua sca-
biosæ, et cardui benedicti quantum
sufficit.

Fiant tabellæ ponderis ʒ. j. vel ʒ. ʒ.

On prendra de ces tablettes tous
les iours à ieun, deux heures deuant
le repas, comme dessus est dit.

Outre plus, les pilules de la compo-
sition de Rufus sont fort approuuées
des doctes Medecins, pource qu'on les
a trouuées de grand effet : et dit ledit
Rufus, que iamais ne veit personne
en auoir vsé qui n'ait esté preserué
de peste, pourueu que les parties no-
bles n'eussent esté ja grandement in-
fectées. La composition desdites pilu-
les est telle :

℞. Aloës hepaticæ ʒ. ʒ.

Ammoniaci electi ʒ. iij.

Myrrhæ ʒ. ij. ʒ.

Mastiches ʒ. ij.

Croci ʒ. r. vij.

Contundantur omnia, et incorporentur cum
succo mali citrini aut syrupo delimonibus,
et fiat massa.

Laquelle on gardera bien enuelp-
pée dedans vn cuir : et lors qu'on en
voudra vser, on en formera vne
pilule ou deux, qu'on prendra au
matin deux heures ou trois deuant le
repas, ou bien le poids de demy escu
ou d'un escu, selon la volonté d'un
chacun. Et après les auoir prises, on
peut prendre deux doigts de bon vin

ou d'eau d'oseille, laquelle a pareillement grande vertu contre le venin pestiferé, à cause qu'elle est de ténue substance, et garde de putrefaction par son acetosité : mesmes on a trouvé par experience, qu'à celuy qui en auroit mangé devant qu'un scorpion le morde, il n'adviendroit aucun mal. Et quant à la faculté des choses qui entrent en la composition desdites pilules, l'aloës nettoye et purge, la myrrhe resiste à pourriture, le mastic robre et fortifie, et le saffran resioüit les facultés : partant nous concluons qu'elles sont de merueilleux effet, comme la raison et experience le demonstre. On les peut donner en potion, comme le mesme auteur faisoit.

Autres pilules pour mesme effect et bien experimentées.

- ℞. Aloës ʒ. j.
 Mirrhæ ʒ. ʒ.
 Croci orientalis ʒ. j.
 Agarici trochiscati ʒ. ij.
 Rhabbarbari electi puluerisati ʒ. j.
 Cinnamomi electi ʒ. ij.
 Mastiches ʒ. j. ʒ.
 Seminis citri ʒ. xij.

Pulueriscentur omnia vt decet, et cum syrupo capi lorum veneris fiat massa.

Laquelle on gardera bien enuveloppée dedans du cuir, et en prendras comme dessus, plus ou moins, selon qu'il sera necessaire. Et si lesdites pilules estoient trop dures, on les amollira avec du syrop de limons, ou autres semblables à cest effect. Ces pilules qui s'ensuiuent sont pareillement de grande operation.

- ℞. Aloës lotæ ʒ. ij.
 Croci ʒ. j.
 Myrrhæ ʒ. ʒ.
 Ammo. diss. in vino albo ʒ. j.

Mell. ros. zedoaria, santal. rubr. ana ʒ. j.
 Boli armen. prap. ʒ. ij.
 Coralli rubri ʒ. ʒ.
 Caphura ʒ. ʒ.

Fiant pilulæ secundum artem.

La dose pour se preseruer est en prendre tous les matins vne, et si on se veut purger, on prendra vne dragme au matin, qui est le temps le plus propre à faire les euacuations, à raison que le sang domine, et est en sa force et vigueur, aussi que les vertus sont réparées par le repos de la nuit, et que la digestion est faite. Ceux qui ont le flux des hemorrhoides excessif ne doiuent vser d'aucunes pilules où il entre de l'aloës, de peur d'augmenter le flux, et le faire trop grand et impetueux.

D'abondant, les anciens escriuent, qu'après la mort du roy Mithridates, on trouua par escrit de sa propre main, en son cabinet, entre ses choses plus precieuses, que si quelqu'un prend deux noix de noyer seiches non moïsies, deux figures, vingt feuilles de rue, et deux ou trois grains de sel pilés et broyés ensemble, et en mange la grosseur d'une auelaine, puis soudain aualle vn peu de vin, et ce deux heures auant que prendre le repas, cestuy iour celuy qui en aura pris ne peut estre en danger de prendre aucun venin. Outre plus, ce remede est singulier à ceux qui ont esté mords ou piqués de quelque beste veneneuse, à cause de la rue principalement : toutesfois les femmes grosses n'en doiuent vser aucunement, de peur de nuire à leur fruit ¹, principalement pour le respect de la rue, qui estant cbaude et seiche au troisieme degré,

¹ Ce paragraphe se terminait ici en 1568 ; ce qui suit est de 1575.

purge violemment l'amarry, et fait couler les mois promptement : dont estant substrait la nourriture à l'enfant, il est nécessaire qu'il meure.

On eslira les remedes cy dessus mentionnés au goust de chacun, et les changera-on par fois, de peur que Nature n'en face habitude, et aussi pour la diuersité des temperamens : et si on n'en trouue de l'un, on prendra de l'autre.

CHAPITRE IX.

DES REMEDES PARTICULIERS, OV CHOSSES
QU'ON APPLIQUE PAR LE DEHORS.

Outre les choses cy deuant escrites à prendre par le dedans, ne faut encor negligier de tenir en la main quelques choses aromatiques, astringentes, et pleines de vapeurs, lesquelles ayent propriété de chasser cest air pestiferé, et empescher qu'il ne trouue place en aucune partie de nostre corps : aussi qu'elles ayent vertu de roborer le cerueau et autres membres principaux, lesquels estans fortifiés, confortent pareillement toute l'habitude du corps : comme sont la rue, la melisse, rosmarin, scordium, sauge, absinthe, cloux de girofle, muguelle, safran, racine d'angelique, racine de liuesche, qui a pareille vertu et autres semblables, lesquelles on fera tremper vne nuit en fort vinaigre et eau de vie : et en prendra-on de toutes ensemble la grosseur d'un œuf, enucloppée en vn mouschoir, ou en vne esponge trempée et imbue en ladite eau : car il n'y a rien qui contienne plus les vertus et esprits des

choses aromatiques et odorantes que fait l'esponge, et partant on en doit plustost vsuer que d'autre matiere, soit pour flairer au nez, ou pour appliquer sur le cœur, pour faire epillèmes et fomentations.

Or telles choses odoriferantes seront diuersifiées selon que l'air sera chaud ou froid : comme pour exemple, en esté vous prendrez vne esponge trempée en vn bon vinaigre rosat et eau rose autant d'un que de d'autre, canelle et cloux de girofle concassés, y adioustant vn peu de safran : et la tenez enucloppée en la main dedans vn mouschoir, et la sentez souuent : ou faites ainsi :

℞. Absinthij m. ℔.

Caryophyll. numero x.

Radicis gentianæ et angelicæ ana ʒ. ij.

Aceti et aquæ rosarum ana ʒ. ij.

Theriacæ et mithridatij ana ʒ. j.

Le tout soit pilé ensemble, puis enucloppé en vn mouschoir avec vne petite esponge : laquelle gardera que la liqueur ne tombe. On peut aussi enfermer telles choses en des boëttes de bois odoriferant, comme de genéure, cedre, cyprés, lesquelles seront trouées en plusieurs endroits, et tenues près la bouche en les flairant souuent. Aussi en pareil cas sera bon de faire des pommes de senteurs, comme ceste-cy :

℞. Santali citrini, macis, corticum citri, rosarum, foliorum myrti ana ʒ. ij.

Benioin, ladani, styracis ana ʒ. ℔.

Cinnamoni, croci ana ʒ. ij.

Caphuræ et ambræ ana ʒ. j.

Algalia, mosci ana ʒ. iij.

Cum aqua rosarum infusionis tragacanthi formetur pomum.

Autre.

- ℞. Rosarum rubrarum, florum nymphææ,
violarum ana ʒ. j.
Santalorum omnium, coriandri, corticis
citri ana ʒ. ℞.
Caphuræ ʒ. j.
Puluerisentur omnia, et cum aqua rosarum
et tragacantho fiat pomum.

En hyuer vous pourrez vser d'une
telle pomme :

- ℞. Styracis calamitæ, benioin ana ʒ. j. ℞.
Musci, algaliæ ana ʒ. j.
Caryophyllorum, lauandulæ, cyperi ana
ʒ. ij.
Radiciis ireos Florentiæ et calami aroma-
tici ana ʒ. ij. ℞.
Ambræ griseæ ʒ. iij.
Gummi tragacanthi dissoluti in aqua
vitæ et rosarum quantum sufficit.
Fiat pomum.

On peut pareillement porter sur
soy des poudres aromatiques, comme
d'ambre, styrax, iris de Florence,
noix muguelle, canelle, macis, cloux
de girofle, saffran, benioin, musc,
camphre, roses, violettes de Mars,
squinant, mariolaine, et autres sem-
blables, et les sentir au nez. Et de ces
simples on en pourra faire des com-
posées, comme ceste-cy :

- ℞. Radiciis ireos Florentiæ ʒ. ij.
Cyperi, calami aromatici, rosarum ru-
brarum ana ʒ. ℞.
Caryophyllorum ʒ. ℞.
Styracis calamitæ ʒ. j.
Musci ʒ. viij.
Misee, et fiat puluis in sacco.

Autre poudre aromatique.

- ℞. Radiciis ireos Florentiæ ʒ. ij.
Rosarum rubrarum, santali albi, styracis
calamitæ ana ʒ. j.
Cyperi ʒ. j.
Calami aromatici ʒ. j.

- Maloranæ ʒ. ℞.
Caryophyllorum ʒ. iij.
Lauandulæ ʒ. ℞.
Coriandri ʒ. ij.
Musci boni ʒ. ℞.
Ladani, benioin ana ʒ. j.
Nucis moscatæ, cinnamomi ana ʒ. ij.

Fiat puluis subtilis, concludatur sacco.

D'auantage, on portera sur la re-
gion du cœur, santal citrin, macis,
cloux de girofle, canelle, saffran et
theriaque : le tout concassé, incor-
poré et arrosé de vinaigre bon et
fort et eau rose en esté, en hyuer
de bon vin ou maluoisie. Tous ces
remedes ainsi forts, et qui ont vne
grande vertu aromatique et vapo-
reuse, pleine d'esprits subtils, font
au corps de merueilleux effets, forti-
fient les parties principales, stimu-
lans la vertu expulsive à chasser le
venin hors et prohiber qu'il n'entre
dedans : au contraire l'odeur puante
cause vne nausée ou volonté de vo-
mir et defaillance de cœur. Parquoy
ceux qui conseillent en temps de peste
prendre l'odeur des retraits et autres
lieux infectés, font mal, et contre
l'opinion d'Hippocrates, comme nous
demonstrerons cy après.

Or il ne suffit pas seulement porter
preseruatifs sur soy : mais on se
pourra lauer tout le corps de vinaire,
auquel on aura fait bouillir
graine de genéure, laurier, racine
de gentiane, souchet, hypericon, et
autres semblables, et y destremper
du theriaque ou methridat. Or le vi-
naigre est contraire aux venins
tant chauds que froids, et garde de
pourriture, d'autant qu'il est froid
et sec, qui sont deux choses contrai-
res et repugnantes à la putrefaction :
ce que l'expérience monstre : car en
iceluy on garde, corps morts, chairs,

herbes, fruits et autres choses, sans qu'elles se pourrissent. Et si quelqu'un veut obiecter que le vinaigre n'est vtile à se lauer le corps, à cause qu'il feroit obstruction des pores et empesheroit la perspiration (ce qui est fort conuenable à pourriture), il doit aussi considerer qu'on ne le met seul, et que ses qualités froides et seiches sont corrigées par les autres choses meslées avec luy. Et partant est bon d'en vser, comme nous auons dit, et qui ne se voudra lauer tout le corps, pour le moins on se frotera les aisselles et la region du cœur, les temples, les aines et parties genitales, parce qu'elles ont vn grand consentement au cœur et à toutes les parties nobles : parquoy seront frotées et lauées de ce lauement, ou d'autre fait de bonnes senteurs, ou de cest onguent :

℞. Olei rosati ℥ iiij.
 Olei de spica ℥ ij.
 Pulueris cinnamomi, caryophyllorum
 ana ℥ j. ℞.
 Assæ odoratæ. ℥. ℞.
 Mosci ℥. vj.
 Theriacæ ℥. ℞.
 Terebenthinæ Venetæ ℥ j. ℞.
 Ceræ quantum sufficit.

Fiat vnguentum molle.

On peut pareillement mettre és oreilles vn peu d'huile de mastie, ou de sauge, ou de clou de girofle, ou autres semblables, y delayant vn peu de musc ou de ciuette.

CHAPITRE X.

D'AVCVNES CHOSES QVE L'ON DOIT OBSERVER OUTRE LES PRECEDENTES, POVR LA PRESERVATION.

En cest endroit ie veux bien encore declarer aucunes choses, lesquelles pourroient nuire à vn chacun, et le rendre plus idoine à prendre la peste : partant aussi est bon pour la preservation de les obseruer.

Et sur toutes autres choses faut euitier la frequentation des femmes, d'autant que par icelle les forces et vertus sont diminuées, et les esprits se resoluent et affoiblissent, principalement tost après le repas, pour-ce qu'on debilite l'estomach, et par ce moyen se fait crudité, de laquelle procede corruption et autres infinis accidens : parquoy on peut conclure que dame Venus est la vraye peste, si on n'en vse avec discretion. Aussi se faut garder de viure en oisueté, et manger et boire avec discretion : car telles choses engendrent aussi obstructions et des humeurs vicieux, dont ceux qui font tels excès sont plus suiets à prendre la peste. Si les femmes sont réglées de leurs fleurs, cela les preserue beaucoup : aussi si elles sont retenues, cela leur peut grandement nuire, parce qu'en temps de peste elles se corrompent facilement : parquoy elles doiuent prendre garde à les prouoquer, comme nous declarerons cy après. Pareillement ceux qui auront vieils vlceres, fistules et galles, ne les feront cicatriser en temps de peste, mais plustost en feront de nouvelles, à fin que par icelles, comme par vn esgout de tout le corps, le venin, si aucun y en auoit

en nous, se puisse euacuer sans s'y accroupir aucunement. Aussi ceux qui ont flux de sang par le nez ou par hemorrhoides, le laisseront fluer, et ne l'estancheront s'il n'estoit excessif. Bref en temps de peste, ne faut retenir aucun humeur vicieux dedans le corps, ny pareillement faire trop grande euacuation.

Outre-plus on se doit garder audit temps d'acheter choses esquelles l'air pestilent se peut couuer aisément et garder, comme en chanure, lin, lits où auront couché les pestiferés, fourrures, habillemens de draps de laine, tapisseries, et autres semblables. D'auantage, il ne faut faire sa demeure près les cemetieres (et principalement près de ceux esquels les corps morts se sont enterrés profondément, comme ordinairement on fait à saint Innocent, de façon que quelquesfois les chiens les delerrent et mangent) ny près des voiries, escorcheries, poissonneries, tanneries, teinturiers, chandeliers, frippiers, reuendeurs, peaussiers, corroyeurs, et tous lieux où on fond les metaux : ny souffrir fiens près sa maison, et principalement celuy des pourceaux, ny cloaques, eaux croupies et charongneuses, et semblables choses infectes et puantes.

D'auantage, ne faut aller aucunement à la selle és retraits où on iette les excremens des pestiferés. Aussi faut euitier la frequentation de ceux qui hantent les malades de peste, comme les Medecins, Chirurgiens, Apoticaire, Barbiers, Prestres, gardes, seruiteurs et fossoyeurs qui enterrent les corps morts de peste : car iagoit qu'un homme n'ait la peste, neantmoins venant de l'air pestiferé, la peut porter avec soy en ses habillemens. Ce qui est conneu par experience, que si on demeure quelque

temps en la boutique d'un parfumeur, sortant de là on sent le parfum, bon ou mauuais, à raison que l'exhalation et vapeur du parfum s'estend parmy l'air qui est à l'entour, lequel entre en nos habillemens, et par ce moyen baille l'odeur qu'il a receu des drogues du parfumeur : aussi l'air pestiferé fait le semblable : partant faut euitier telles choses.

Finalement il faut auoir esgard aux choses appellées non naturelles, desquelles nous en auons ja par-auant touché aucunes : et adiusterons encore qu'il faut euitier de se courroucer grandement : car par la cholere il se fait grande ebullition du sang et des esprits, et dilatation des ouertures et conduits, et par ce moyen l'air pestilent en tel cas engendre promptement la fiéure pestilente, ce qu'on a veu aduenir souuent. Au contraire, il se faut tenir ioyeux, en bonne et petite compagnie, et par fois ouïr chantres et instrumens de musique, et aucunes fois lire ou ouïr lire quelque lecture plaisante, et principalement de la sainte Eseriture¹. D'auantage, il faut euitier le trop veiller la nuit, les grands et excessifs mouuemens, l'ardeur du soleil, la faim et soif, parce que telles choses eschauffent les esprits et causent la fiéure ephemere, de laquelle prouient souuent la pestilentielle. Que diray-ie plus? c'est que si quelqu'un est contraint de faire sa residence en vne maison ou chambre d'un pestiferé, il la faut auparauant parfumer, et tout reblanchir avec de la chaux : car le venin pestiferé et contagieux s'attache longuement aux parois².

¹ Cette phrase est une addition de 1585.

² Ce dernier paragraphe a été également ajouté en 1585.

CHAPITRE XI.

DE L'OFFICE DES MAGISTRATS ET OFFICIERS PUBLICS, QVI ONT LA CHARGE DE LA POLICE.

Les Magistrats doiuent faire tenir les maisons et rues nettes, et n'y souffrir fiens ny autres ordures, et faire porter les bestes mortes et autres immondices loing de la ville, et les enterrer profondement : aussi faire tenir les riuieres, puits et fontaines nettes de toute impurité : pareillement defendre exprés de ne vendre bleds corrompus, et chair infecte aux boucheries, ny poissons alterés et corrompus. Ils doiuent defendre les estuues et bains, à raison qu'après qu'on en est sorti, la chair et toute l'habitude du corps en est ramollie, et les pores ouuerts : et partant la vapeur pestiferée peut entrer promptement dedans le corps et faire mourir subitement : ce qu'on a veu aduenir plusieurs fois. Ils doiuent chasser et tuer les chiens et chats, de peur qu'ils n'apportent la peste des maisons aux autres, pource qu'ils peuuent manger le reste des malades pestiferés ou leurs excremens, et par ce moyen peuuent prendre la peste et la porter ailleurs : toutesfois rarement en sont malades, pource que leur temperament n'y est pas disposé.

Ils feront visiter les malades par Medecins et Chirurgiens et Apoticairens gens de bien, experimentés : et scauront ceux qui seront pestiferés, et les feront sequestrer, les enuoyans aux lieux establis pour les faire traiter, ou bien les feront enfermer en leurs maisons (ce que toutesfois ie

n'approuue pas, mais plustost leur defendre la conuersation des sains) et les enuoyeront penser et alimenter à leurs despens, s'ils ont de quoy, et s'ils sont paaures aux despens des deniers communs de la ville. Aussine doiuent permettre que les citoyens mettent en vente aucuns meubles de ceux qui sont morts de peste.

Ils doiuent fermer les portes de leurs villes non encor entachées du venin, pour obuier que les voyageurs venans de quelque lieu infect ne leur apportent la peste : car ainsi qu'une brebis galleuse peut infecter tout un troupeau, aussi un pestiferé peut infecter toute vne ville.

D'auantage, il doiuent faire pendre vne nappe ou autre signal, aux fenestres des maisons où aucuns seront morts de peste. Il faut aussi que les chirurgiens, et ceux qui conuersent avec les pestiferés, portent vne verge blanche en la main, lors qu'ils iront par la ville, à fin qu'ils facent retirer le peuple arriere d'eux.

Pareillement ils feront enterrer promptement les corps morts, par-ce qu'ils se corrompent et pourrissent plus en vne heure, que ne feront en trois iours ceux qui ne sont morts de peste, et d'iceux s'esleuent certaines vapeurs putrides par exhalation fort fetide, voire plus sans comparaison que lors qu'ils viuent, pour l'absence de la chaleur naturelle, qui tenoit en bride et temperoit la pourriture : et de fait, on voit que les corps morts de peste ne sont mangés d'aucun animal : mesme les corbeaux n'y touchent point, et s'ils en mangeoient, ils mourroient soudainement. Car combien que vrayement les esprits des corps morts ne se communiquent pas si aisément comme des vians, à

cause de l'expiration et transpiration perdue, si sont-ils plus pernicieux¹.

D'auantage, pour connoistre qu'un homme est mort de peste, est que toute la charnure de son corps est fort mollastre, qui est cause de la putrefaction : car bien que ceste mollesse fust aussi au malade estant vif, toutesfois à cause de la pourriture augmentée, elle est aussi augmentée, principalement après que la vie et chaleur naturelle est esteinte. Dont connoissant, tant par les signes dessusdits, que par ceux qui auront précédé en la maladie, qu'un homme sera mort de peste, on le doit enterer en un lieu à ce destiné le plustost que faire se pourra, comme nous auons dit.

Or pour ce qu'entre toutes les choses qui peuuent rectifier l'air, le feu est le plus requis et singulier, on imitera en cecy Hippocrates, lequel (ainsi que les anciens nous ont laissé par escrit) fit cesser vne grande et merueilleuse peste en la ville d'Alkenes, en faisant faire grands feux la nuit par les maisons et parmy les rues de la ville et autour d'icelle, et ietter sur la braise choses odoriférantes, comme genéure, et terebenthine, genest, et semblables choses rendans grande fumée aromatique, et par ce moyen la peste cessa : parquoy les citoyens luy firent eriger vne statue d'or au milieu de la place, et par eux fut adoré comme un Dieu et conseruateur du pays : ce que iamais n'auoit esté fait à aucun.

Outre plus, Leuinus Leuinius au liure 2. de *occultis naturæ miraculis*, chapitre 10 dit, que la peste estant à Tournay, les soldats pour y preuoir

¹ Cette dernière phrase a été ajoutée en 1575.

mettoient de la poudre à canon sans boulet dedans les pieces d'artillerie, qu'ils delaschioient la nuit, et sur le point du iour : ainsi par ce son violent et odeur fumeuse, la contagion de l'air fut corrigée et chassée, et la ville deliurée de peste. Partant les magistrats, pour bien s'acquitter de leur charge enuers la republique, feront aussi toutes choses necessaires pour preseruer leur ville.

Que diray-je plus? C'est qu'ils doiuent auoir l'œil sur certains larrons, meurtriers et empoisonneurs, plus qu'inhumains, qui gressent et barbouillent les parois et portes des bonnes maisons, de la sanie des charbons et bosses, et autres excremens des pestiferés, à fin de les infecter, pour puis après auoir moyen d'entrer dedans, piller et desrobber, voire estrangler les paaures malades en leur lit : ce qui a esté fait à Lyon l'an 1565. O Dieu, que tels galands meritent grande punition exemplaire! que ie laisse à la discretion desdits magistrats qui ont charge de la police.

CHAPITRE XII.

COMMENT L'ON DOIT PROCEDER A L'ELECTION DES MEDECINS, CHIRURGIENS ET APOTICAIRES, POUR MEDICAMENTER LES PESTIFERÉS.

Quant aux Medecins, Chirurgiens et Apoticaire, lesdits magistrats esli-ront gens de bien et expérimentés pour secourir le paaure peuple, non par le son de trompette, faisans proclamer (pour auoir bon marché d'une mauuaise marchandise) que s'il y a aucuns compagnons barbiers et apo-

ticaires qui veulent penser les pestiferés, qu'ils seront pour cela receus maîtres. O Dieu! quels bons maîtres! en lieu de guarir, ils font le plus souuent par leur imperitie ouuir le ciel et la terre, parce que iamais n'aurons veu ni conneu vn seul malade de ceste maladie: parquoy ils seront cent fois plus à craindre que les brigans et meurtriers guettans par les bois et chemins, parce qu'on les peut cuiten et chercher vn autre chemin: mais le Chirurgien est cherché du pauure pestiferé, qui tend la gorge, esperant auoir secours de celuy qui luy oste la vie. Que s'ils prennent quelques Medecins et Chirurgiens experimentés, ce sera par faulses promesses ou par violence, menaçant de les chasser à iamais de leurs villes. Je vous laisse à penser, messieurs, comme les pauvres malades peuuent estre bien traités, si ceux qui sont ordonnés pour les medecamenter y sont employés par ceste force et violence: puis l'accident passé, sont cassés de leurs gages: et voila les pauvres Medecins, Chirurgiens, Apoticaire et Barbiers à blanc, lesquels ayans ceste marque d'auoir esté constitués à penser les pestiferés, tout le monde après les fuit comme la peste mesme, et ne sont plus appelés à l'exercice de leur art: puis leurs compagnons les voyans après quasi mendier leur vie, doutans de tomber puis après en tel desastre de pauureté, qu'ils craignent cent mille fois plus que la peste, n'y veulent aller: car c'est vne grande peste à l'homme, n'auoir point d'argent pour secourir sa pauure vie.

Partant ie supplie messieurs les Magistrats, qu'ils esisent (comme i'ay dit) gens bien experimentés pour secourir les malades pestiferés, et

leur donnent vne penson honeste, non seulement pendant la necessité, mais toute leur vie. Adonc ne faudra nulle trompette: mais au contraire se presenteront au seruice d'eux et de leurs citoyens.

CHAPITRE XIII.

CE QVE DOIVENT FAIRE CEVX QVI SERONT ESLEVS A PENSER ET MEDICAMENTER LES PESTIFERÉS.

Premierement il faut qu'ils considerent qu'ils sont appellés de Dieu en ceste vocation pour exercer la Chirurgie: partant y doiuent aller d'vn franc courage sans aucune crainte, ayans ferme foy que Dieu nous conserue et oste la vie ainsi et quand il luy plaist: toutesfois (comme i'ay dit cy deuant) ne faut negliger et mespriser les remedes preseruatifs, ou autrement nous serions accusés d'ingratitude, veu que Dieu nous les a donnés, ayant tout fait pour le bien de l'homme.

Doneques les Chirurgiens qui seront appellés pour medecamenter les malades de peste, se feront purger et saigner s'ils en ont besoin, à fin de rendre leurs corps nets, et non disposés à prendre ce venin: puis après se feront deux ouuertures (s'ils n'auoient quelque vlcere qui coulást) avec cauterés potentiels: l'vne au bras droit vn peu au dessous du muscle Epomis, l'autre trois doigts au dessous du genouil senestre partie externe: car veritablement on a conneu par experience, que ceux qui auoient telles ouuertures n'ont esté suiets à prendre la peste, et n'ont reeeu aucun mal, combien qu'ils fus-

sent iournellement avec les pestiferés. Pareillement ils se laveront bien souuent tout le corps avec ceste eau, laquelle a grande vertu aromatique, et est fort pleine d'esprits vaporeux et subtils, et du tout contraire à tel venin.

Eau preseruatine.

℞. Aquæ rosarum, aceti rosati aut sambucini, vini albi aut maluatici ana lb. vj. Rad. enulatæ campanæ, angelicæ, gentianæ, bistortæ, zedoariæ ana ʒ. iij. Baccarum iuniperi et hederæ ana ʒ. ij. Saluæ, rorismarini, absinthij, rutæ ana m. j.

Corticis citri ʒ. ʒ.

Theriacæ, mithridatij ana ʒ. j.

Conquassanda conquassentur, et bulliant lento igni, et seruentur ad usum.

On se lauera tout le corps de ceste eau avec vne spongie, la faisant vn peu tiedir. Et mesme conuient en lauer la bouche et en tirer vn peu par le nez, aussi en mettre quelque petite quantité dedans les oreilles.

Ils doiuent pareillement porter et poser sur la region du cœur vn sachet ou epitheme, semblable à ceux que nous auons descrits cy deuant. Sur quoy Iean Baptiste Theodose, en la seconde de ses *Epistres medecinales*, escrite à Athanase medecin florentin, dit estre vtile qu'on porte de l'arsenic ou autre poison sur la region du cœur, à fin qu'il accoustume le cœur au venin, et que par ainsi il en soit moins offensé, d'autant que tous venins cherchent le cœur. Toutesfois tu noteras sur ce propos ce que nous en auons dit auparauant. Leurs habillemens seront de camelot, sarge d'Arras, satin, taffetas, ou semblables. Et s'ils n'ont la puissance, ils auront du marroquin, ou trilly d'Allemagne, ou autre belle toile noire: et non de drap,

ny de frise, ou de fourrure, de peur que le venin n'y soit reserué, et qu'ils puissent porter la mort aux sains. Ils changeront souuent d'habits, chemise et de linceux, si leur commodité le porte, et les parfumeront en fumée de choses aromatiques: et lors qu'ils approcheront des malades, se garderont de prendre leur haleine et l'odeur de leurs excremens, et pareillement de se couvrir de leurs habillemens ou couerture, ny manger et boire avecques eux, ou le reste qu'ils auront touché de la bouche.

Plus, il leur conuient desieuner de bon matin: et s'ils abhorrent le manger, comme font aucuns, en lieu d'alimens ils pourront prendre quelques medicamens preseruatifs, desquels nous auons cy deuant fait mention: et lors qu'ils approcheront du malade, ils tiendront en leur bouche vn clou de girofle, ou vn peu de canelle, ou de racine d'angelique, ou graine de genéure, ou autres choses alexiteres, pour occuper et emplir les spatiosités vuides: et ainsi la vapeur pestiferée ne pourra trouuer place pour s'y loger.

L'allegueray icy, pour exemple du danger qu'il y a de hanter les infectés, ce qui m'aduint vne fois allant penser vn pestiferé, qui auoit vn bubon pestiferé en l'aine dextre, et deux grands charbons au ventre: près duquel estant arriué, ie leuay de dessus luy le drap et la couerture, dont après me vint saisir vne odeur tres-fetide, provenant tant de la sueur de son corps, que de l'exhalation putride du coulement de la bouë de son aposteme et de ses charbons: et lors ayant esté englouti de ceste vapeur, ie tombay promptement à terre comme mort, ainsi que font ceux qui syncopisent, c'est à dire à qui le cœur defaut, mais

sans aucune douleur, ny mal de cœur, signe manifeste que la seule faculté animale estoit offensée : puis tost après m'estant releué, il me sembloit que la maison tournast sens dessus dessous, et fus contraint d'embrasser vn des pilliers du lit où estoit couché le malade, autrement ie fusse tombé de rechef. Et ayant quelque peu de temps repris mes esprits, l'esternuay dix ou douze fois, avec vne telle violence que le sang me sortit par le nez : qui fut cause, à mon opinion (sauf meilleur iugement) que la vapeur pestiferée ne me fit aucune impression. Or ie laisse au lecteur à philosopher si la mort ne s'en fust pas ensuiuie, n'eust esté la force de la vertu expultrice de mon cerueau, veu que tous mes sens, et principalement la faculté animale, me defaillirent en vn moment, qui sont les instrumens de l'ame.

Pour ces choses, ie conseille tant aux medecins qu'aux chirurgiens, mesmes à tous ceux qui frequentent ceux qui sont infectés de ceste pernicieuse maladie, qu'ils se gardent, tant qu'il leur sera possible, de recevoir leur haleine et vapeurs de leurs excremens, tant gros que liquides et vaporeux : aussi qu'ils desieuent les matins, ou prennent quelque contre-poison auparauant que de les aller voir, à fin de mieux se munir contre le venin pestiferé. Et pour conclusion, on observera toutes choses que l'on connoistra estre profitables ou nuisibles en ceste maladie pestilente, à fin de les suiure ou cuiter selon qu'il en sera besoin, reconnoissant toutesfois que la preservation gist plus en la prouidence diuine qu'au conseil du medecin ou chirurgien.

CHAPITRE XIV.

DES SIGNES DE LA PESTE PRESENTE.

Plusieurs desirent scauoir les signes de la peste presente, à fin d'y pouruoir de bonne heure, pour-ce qu'ordinairement on y est deceu : et le commun peuple ne la connoist iamais iusques à ce qu'il sente quelque douleur et apostemes aux emonctoires, ou quelques taches sur le corps, ou charbons : qui est trop tard, parce que plusieurs meurent deuant que telles choses apparoissent : parquoy ne faut tousiours attendre tels accidens, mais faut prendre indication qu'en la peste, le cœur, auquel gist la vie, est principalement assailli, et endure plus que tous les autres membres : dont les signes pris de luy sont plus certains que de nulle autre partie principale.

1. *Signe de la peste presente*¹. Parquoy les malades frappés de peste ont souuent defaillance de cœur, et tombent comme esuanouis.

2. *Signe*. Le pouls est quelquesfois remis, et parfois trop frequent, et principalement la nuit.

3. *Signe*. Ils sentent des ponctions et demangeaison par tout le corps, et principalement aux narines, comme piqueures d'espingles, qui procedent de la vapeur maligne, montant des

¹ Le texte de tous les signes se suivait sans interruption, et souvent même sans séparation des phrases dans l'édition primitive ; mais l'édition de 1575 et toutes les autres ensuite ayant accusé chacun de ces signes par une note marginale, il m'a paru conuenable de faire usage de ces notes pour le texte.

parties inferieures à la superficie du corps et à la teste.

4. *Signe.* Ils ont semblablement la poitrine chaude et ardente, avec grande palpitation et battement de cœur, disans sentir grande douleur sous le mammelon du tetin senestre, avec courte haleine et grande difficulté de respirer : et halettent comme vn chien qui a grandement couru, à cause que le diaphragme, principal instrument de la respiration, ne pouvant auoir son mouuement naturel, redouble incontinent, et auance le cours de la respiration et expiration.

5. *Signe.* Pareillement ils ont toux et douleur d'estomach, enfleure de flans ou costés : pour-ce qu'à cause de la debilité de la chaleur naturelle, se multiplient beaucoup de ventosités, qui sont cause de ladite extension : voire que le ventre en est quelques-fois si fort enflé, qu'on diroit estre vne espece d'hydropisie nommée *Tympanites*.

6. *Signe.* D'auantage, ils ont nausée, ou appetit de vomir, c'est à dire que l'estomach leur bondit : qui vient à raison qu'il a connexion avecques les parties nobles, et se ressentent du venin mortel de tout le corps : autres ont grands vomissemens et frequens, iettans vne cholere iaune, et aucunes-fois verde ou noire, correspondante aux selles en varieté de matiere et couleur : et à aucuns sort le sang tout pur en grande abondance, non seulement par le vomissement, mais aussi quelquesfois par le nez, par le siege et par la verge, et aux femmes par leur matrice : et ceux-là ne passent gueres le troisième iour, tant est grande l'acrimonie du venin.

7. *Signe.* Aucuns ont grande froideure aux parties exterieures, mais

neantmoins sentent vne extreme chaleur et ardeur merueilleuse au dedans. Or la cause pour laquelle nous voyons qu'és fièvres pestilentielles le dedans brusle, et le dehors est froid, c'est pour-ce qu'il y a inflammation en quelque partie profonde du corps, en sorte que toute la chaleur avec le sang et les esprits est attirée comme d'vne ventouse : par les parties interieures enflammées, dont les parties exterieures apparoissent froides : et alors la face se monstre hideuse, et est veuë de couleur plombée et liuide, les yeux ardens, estincelans, rouges et comme pleins de sang, ou d'autre couleur, et larmoyans.

8. *Signe.* Le tour des paupieres est liuide et noir, comme si elles auoient esté battues et meurdries, et ont la face hideuse à voir et tout le corps iaunastre, tellement qu'ils ne ressemblent point à eux-mesmes, de façon qu'on les deconnoist : et telle chose signifie la mort proche.

9. *Signe.* Aucuns ont la fièvre si tres-ardente, qu'elle cause vlcères au profond de la gorge et autres parties de la bouche, avec vne seicheresse qui rend la langue aride et seiche, liuide et noire, accompagnée d'vne alteration et chaleur si grande, qu'ils se disent brusler comme s'ils estoient dedans vn feu, avec vne extreme douleur de teste, qui le plus souuent les fait resuer, de sorte qu'ils ne peuvent iamais reposer ny dormir : et tombent en vne fureur cruelle, comme frenetiques, s'enfuyans tous nus, se iettans és puits, riuieres, et par les fenestres se precipitans du haut en bas. Au contraire, ils sont quelquesfois en vne si grande resolution de tous les membres, qu'ils ne se scauroient soustenir, et aussi sont au commencement tant endormis, qu'on ne les

peut esueiller, pour-ce que la chaleur de la fièvre fait esleuer à la teste des vapeurs grosses, crues et froides, lesquelles abondent au corps : ce qui aduient communément lors que la matiere de la bosse ou le charbon se fait, ou petites taches et eruptions esparses au cuir, qui souuent s'apparoissent à leur resueil, accompagnées d'une sueur fort puante. Or lesdites exhalations et fumées acquierent souuent acrimonie, et sont quelquesfois si mordantes qu'elles gardent les malades de dormir et leur incitent grande douleur de teste, qui les fait tomber en resuerie, puis frenesie, manie et rage. Parquoy la varieté de ces derniers signes et accidens ne procede que de la diuersité du venin pestiferé, et des temperatures des malades. Qu'il soit vray, nous voyons en certaines saisons ce venin exercer diuersement sa tyrannie, voire en toutes temperatures, et extraordinairement et egalement à plusieurs et de toutes aages et temperamens, comme nous auons cy deuant monstré de la sуетte, trousse-galand, coqueluche, et autres maladies epidemiales.

10. *Signe.* Quant est de la diuersité des temperatures, ceux qui sont de complexion chaude, comme les sanguins et cholériques, on voit estre souuent vexés de fièvres ardentes, et tombent souuent en furie : au contraire, les melancholiques et pituiteux estre tant assoupis et endormis qu'à peine on les peut resueillir. Les vrines ne sont pas tousiours, ny en tous, trouuées d'une mesme couleur et consistance : car quelquesfois elles sont trouuées semblables à celles des sains, à sçauoir belles en couleur et bonnes en leur substance, à raison que la fièvre fait plus son effort dans les arteres, qu'és veines conte-

nantes le sang, duquel procede l'vrine : veü que le foye le plus souuent ne souffre si fort en vne fièvre pestilente que les autres parties, et sur toutes le cœur, mesmement quand il n'y a point de tumeur apparente aux aines, où cela se fait : pour-ce que les humeurs contenus aux vaisseaux, iacoit qu'ils soient en chemin, et comme *in fieri*¹ d'estre viciés et entachés de ce venin, ce neantmoins ne sont point pourris ne corrompus : ceste corruption estant vrayement ja parfaite en la substance des esprits (supposé que telle peste est de celles qui ont leur cause et origine de la malignité de l'air) et d'iceux n'ayant encores passé et coulé dans les humeurs : car si la pourriture estoit ja imbue en iceux, ils en donneroient certain tesmoignage par les vrines, qui sont certains et propres signes des affections des humeurs contenus aux veines. Et partant ne deuous point estimer que cela aduienne (comme aucuns ont pensé) à raison que Nature, comme espouuantée et fuyante la malignité de ce venin, n'ose assaillir la maladie. Aucuns ont les vrines fort dissemblables des sains, desquels nous parlerons cy après.

11. *Signe.* Pareillement aucuns iettent par le siege vne matiere fort fetide, liquide, subtile, gluante, et de diuerses couleurs : ce que declarerons aussi.

12. *Signe.* Il y en a d'autres qui ont l'appetit depraué, ou du tout perdu, tellement qu'on en a veu qui ont demeuré trois ou quatre iours sans manger : ce qui procede d'une douleur mordante et poignante qui est

¹ Ceci est le texte de 1575 ; l'édition primitive portait : *iacoit qu'ils soyent vitiez et entachez de ce venin.*

En l'estomach, laquelle prouient des vapeurs veneneuses enuoyées à iceluy.

Et pour le dire en vn mot, on voit en ceste pernicieuse peste vne grande bande et multitude de plusieurs especes de symptomes et accidens confus sourdre iournellement, qui se font selon la pourriture et alteration de l'air, et la cacochymie et mauuaise temperature de ceux qui en sont frappés. Parquoy faut b'en icy noter que tous ces signes et accidens ne se trouuent pas tousiours en vne fois, ny en toutes personnes, mais à aucuns s'en apperçoient plusieurs, à autres peu, voire à grande peine voit-on deux hommes, infectés de ceste contagion, auoir semblables accidens : et qui plus est, il y a aucuns à qui ils apparoissent subit et dès le commencement, et les autres plus tard. Et de tous ces signes, il y en a qui sont totalement mortels, autres moins mauuais, et d'autres ambigus.

CHAPITRE XV.

DES SIGNES MORTELS DE LA PESTE.

Les signes mortels, et qui demonstrent le cœur estre saisi, sont fièvres tres ardentes et continues, la langue aride et seiche, de couleur noire, et quand les malades ont grande difficulté d'inspirer, tellement qu'ils ont plus de peine à attirer l'air qu'à le rendre : qui se fait pour la vehemente chaleur qu'ils ont au corps : et ont vne soif si grande qu'on ne la peut esteindre.

Autres ont veilles continuelles, dont s'ensuit resuerie et alienation d'esprit, et souuent meurent comme

furieux et enragés. Aucuns ont vne contraction ou conuulsion de tous les membres, defaillances frequentes de cœur, accompagnées de hoquets, et tombent souuent en syncope.

Autres ont vne palpitation ou tremblement de cœur, qui est vn mouuement manifeste de la vertu expultrice qui s'efforce de repousser le venin, qui luy est du tout contraire et mortel. Le pouls pareillement se meut hastiement et excessiuement sans mesure, qui monstre que la faculté vitale est grandement enflammée, et alors les malades sont en grande agitation et inquietude, c'est à dire se remuent çà et là, sans qu'ils se puissent tenir à recoy et en repos : et ont appetit continuel de vomir, qui prouient de la venosité de la matiere, laquelle se communique au cœur et à l'orifice de l'estomach : et le vomissement est puant et de matiere verte, comme jus de porreaux, et quelquesfois de couleur noire ou rouge : aussi aucunesfois est de sang tout pur, comme nous auons dit, et ont sueur froide, la face liuide, hidense et noire, et le regard esgaré. Ils ont semblablement grand tressaillement, fremissement et aiguillonnement entre cuir et chair, baailement et estendue des membres, tournans les yeux en la teste, et parlent enroué et begayent, voire quelquesfois dès les premiers iours, et ne ratiocinent pas, et quand on parle à eux, ils ne respondent à propos. Ils ont la langue fort aride et seiche, liuide ou noire qui se fait des exhalations putrides qui l'eschauffent et desseichent, leur causant des escorcheures en la bouche.

Outre plus, aucuns ont les vrines liuides ou noires, et troublées, comme grosse lexiue, et y voit-on des nuées

liuides et de diuerses couleurs, comme verdoyante, plombée ou noire, qui est vn vray signe mortel. Aussi quand on voit vn cercle par dessus, comme graisse, ou toiles d'araignées iettées les vnes sur les autres.

Si les malades ont charbons, et la chair d'iceux est noire et seiche, comme vne chair bruslée, et les parties prochaines liuides, les bosses, charbons et taches retournans au dedans et n'apparoissans plus au dehors : flux de ventre cholérique, qui ne donne aucun allègement au malade, fort fetide, liquide, subtil, gluant, et de diuerse couleur, comme noire, verdoyante, ressemblante à verd de gris, et de tres-mauuaise odeur, avec grande quantité de vers, qui denote grande corruption et pourriture aux humeurs : s'ils ont vn esblouissement qui vient par l'imbecillité et défaut des esprits, et de toute l'œconomie de Nature qui ja commence à chanceler : si la chaleur naturelle, se retirant au dehors, fuyant ce venin, esmeut vne sueur fort puante, et les yeux du malade s'enfoncent pour l'absence de ladite chaleur, accompagnée du sang et esprits : si le bout du nez est retors avec vn ris sardonique, c'est à dire vn ris forcé, qui se fait pour la retraction des fibres disseminées aux muscles de la face, desseichés par l'absence du sang et de l'esprit animal : si aussi les ongles noircissent, comme approchans d'vne mortification : puis suruiennent sanglots et conuulsion vniuerselle pour la resolution des nerfs, si qu'en fin la pauvre chaleur naturelle demeurant suffoquée et esteinte, indubitablement la mort s'ensuit.

En tous ces signes ne faut saigner, mais bailler choses cordiales aux malades, et les recommander à Dieu.

Neantmoins ie prie les Chirurgiens de non laisser et abandonner les pauvres malades, encores qu'ils eussent tous ces signes mortels, mais tousiours s'efforcer à faire ce que l'art commande : car Nature fait quelquesfois choses merueilleuses contre l'opinion des Medecins et Chirurgiens, ainsi que l'ay démontré cy dessus en mon liure *des Playes de harquebuses*.

Or pour conclusion. la diuersité de ces accidens vient pour la diuersité du venin, et des temperamens, et de l'air ambiens : et tant plus on trouuera des signes et accidens susdits, tant plus les pauvres pestiferés sont proches de la mort : mais si vn ou deux apparoissent seulement, il n'est pas necessaire qu'ils meurent : ioint aussi que plusieurs de ces signes sont communs à d'autres maladies.

CHAPITRE XVI.

DES SIGNES PAR LESQUELS ON PEUT CONNOISTRE QUE LE MALADE EST INFECTÉ DE LA PESTE VENANT DV VICE DE L'AIR, ET NON DES HUMEURS.

Encores que nous ayons amplement déclaré les signes de la peste presente, si est-ce que considerans qu'il y a deux sortes de peste, pour la diuersité des causes : l'vne prouenante du vice de l'air, l'autre de la corruption des humeurs, nous auons bien voulu specifier les signes qui sont propres à l'vne et à l'autre, commençans par celle qui vient du vice de l'air.

Donc les signes par lesquels on la pourra connoistre sont tels, à scauoir, qu'elle est plus maligne et contagieuse, et les hommes meurent en

plus grand nombre et plus subitement : car plusieurs faisans leurs actions accoustumées, se pourmenans par les temples et rues sans aucune contagion apparente, meurent en peu d'heures, voire promptement, sans sentir auparavant aucune douleur : par ce que l'air, corrompu par sa virulence, gaste promptement les esprits, et suffoque le cœur d'un feu caché. D'auantage, les malades ne sont si tourmentés d'inquietude, et ne se jettent point çà et là, pour ce que la force naturelle est du tout prosternée et abbatue : et partant ils ont continuele defaillance de cœur, et à plusieurs ne suruiennent bubons ou autres pustules, ny aucun flux de ventre, à cause que le venin pestiferé abbat tellement les forces et le cœur, qu'ils ne peuvent chasser d'eux aucune chose nuisible, qui est cause de la mort ainsi subite. Leur vrine est semblable à la naturelle, parce qu'il n'y a point de vice aux humeurs, d'autant que les vrines demonstrent certainement le vice qui est aux humeurs, comme il a esté déclaré cy deuant.

CHAPITRE XVII.

SIGNES QVE LE MALADE EST INFECTÉ DE
LA PESTE PROVENANT DE LA CORRUPTION
DES HUMEURS.

Nous auons par cy deuant déclaré les causes de la corruption des humeurs de nostre corps, laquelle se fait comme d'une trop grande plénitude, ou par obstruction des vaisseaux des visceres ou entrailles, causée par humeurs espais et visqueux, ou par intemperature ou malignité de ma-

tiere, toutes lesquelles choses se font par la mauuaise maniere de viure : il faut maintenant declarer les signes par lesquels on peut connoistre vn chacun humeur dominant estre infecté et corrompu, à fin de contrarier à iceluy.

Quand donc on verra la couleur de tout le corps estre plus iaune que de coutume, cela demonstre que le corps abonde en cholere : si elle est plus liuide et noire, en melancholie : si elle est plus blanche, en pituite ou phlegme : et si elle est plus rouge, et les veines sont fort enflées, il abonde en sang : aussi les apostemes et pustules tiennent semblablement la couleur de l'humeur qui cause icelles : pareillement les excremens, comme vomissemens, les selles et vrines. Aussi si le malade est fort assoupi et endormi, cela demonstre la pituite : au contraire, s'il a veilles, demonstre la cholere. Semblablement la nature de la fiéure demonstre l'humeur qui abonde : car la fiéure tierce demonstre la cholere, la quarte la melancholie, la quotidienne la pituite, la continuele le sang. Le temps le demonstre pareillement : car au printemps le corps accumule plus de sang, en esté de la cholere ; en automne la melancholie, en hyuer la pituite domine. Après s'ensuit le pays, lequel s'il est temperé, le sang abonde : s'il est chaud et sec, la cholere : s'il est froid et humide, la pituite. D'auantage, l'aage le demonstre : car les ieunes abondent plus en sang, et les vieux en phlegme. Finalement l'art et maniere de viure : car ceux qui cuisent les metaux, et fabriquent ourrages metalliques, comme mareschaux, serruriers, orléures, affineurs, fondeurs de lettres, abondent plus en cholere : lessedentaires, estudians, et pescheurs,

en pituite. Voila les obseruations qu'on doit auoir pour connoistre vn chacun humeur dominant en nostre corps, à fin de le purger quand il en sera besoin. Or pour desboucher les orifices des vaisseaux, tant du foye, que de la rate et des reins, les medicamens doiuent auoir faculté et puissance d'inciser, pénétrer, atténuer, et déterger : ce que ie laisse à faire à messieurs les medecins. Et faut icy noter, que communément les humeurs se pourrissent en temps de peste, dont se font non seulement des fièvres continues, mais aussi des intermittentes, c'est à dire qui laissent le malade vn iour ou deux, plus ou moins, sans fièvre, puis l'assaillent de rechef, comme font les fièvres tierces et quartes : ce qui se fait selon la diuersité de la pourriture de l'humeur dont elles sont faites, comme nous auons dit par cy deuant.

Pareillement on les peut connoistre par les accidens : comme si la peste est en l'humeur cholérique, elle occit la plus grande part des hommes, et meurent promptement : et ont vomissemens assiduels de couleur iaunastre et flux de ventre, avec extremes douleurs et desir perpetuel d'aller à la selle, parce que la cholere pique et vlcere les boyaux : aussi ont vne inappetence, et tout ce qu'ils boient et mangent leur semble amer. S'ils ont quelques eruptions ou tumeurs contre nature, elles sont trouuées avec peu d'enfleure, et de couleur citrine. Quand elle est aux grosses humeurs, et au sang aduste, elle occit plus tard, et les malades ont grandes sueurs, flux de ventre de diuerses couleurs, et principalement sanguinolentes, et ittent souuent le sang pur : ils ont communément bubons et charbons, ou eruptions par tout

le corps, avec grandes tumeurs enflammées, fièvres continues et delires, et l'haleine puante. Lors qu'elle est à l'humeur pituiteux, ils ont lassitudes de tous les membres, et tout le corps bien fort appesanti, et sont grandement endormis et assoupis, et à leur resueil ont un tremblement vniuersel de tout le corps, qui se fait pour l'obstruction des conduits clos aux esprits : et s'il y a quelques bubons, charbons ou eruptions, elles sont laxes et de couleur blanchastre, et difficiles à suppurer. Et quand l'humeur melancholique en est vicié, les malades sont fort attristés, ayans grande pesanteur et douleur de teste, et ont le pouls petit et profond, et la couleur de leur aposteme, voire de tout le corps, plombée et noire : car chacun humeur donne sa couleur au cuir. Or qui demonstre encore les humeurs estre corrompus, c'est que les vrines des malades sont troublées et semblables à celles des iumens : aussi quelquesfois sont veuës noires avec vn cercle verdoyant, qui signifie grande pourriture estre aux humeurs : car il est impossible que les humeurs puissent estre corrompus, que les vrines ne le soient. Aucuns ont grande soif, les autres nulle, parce que la pituite putride abonde à l'orifice de l'estomach, et luy change son temperament, et le rend languide avec inappetence. Semblablement aucuns ont fièvre grandement ardente, et se disent brusler au dedans : ce neantmoins les parties exterieures sont trouuées quelquesfois fort froides.

Que si la peste prouient du vice de l'air, et des humeurs compliqués, comme ils sont le plus souuent, on ne les peut bien distinguer, et les signes sont fort confondus ensemble.

CHAPITRE XVIII.

DV PROGNOSTIC.

Prognostiquer est predire les choses à aduenir , qui se fait par la connoissance de la maladie et de ses accidens , et principalement de la temperature et dignité de la partie malade et action d'icelle : par quoy pour ce faire , sera bien necessaire que le Chirurgien aye connoissance de l'anatomie , et aye veu plusieurs malades : car ainsi , faisant bon prognostic , et deduisant bien aux parens et amis du malade les accidens qui peuuent aduenir en la maladie , acquerra honneur et profit.

Toutesfois quant à la peste , nous disons qu'il n'y a point de ingement certain de la vie , ou de la mort : car ceste detestable , abominable et traistresse maladie a ses mouuemens par interualles inegaux et incertains , et est quelquesfois tant hastiue et fallace , qu'elle tue l'homme sans qu'on y puisse prendre garde : ce qui aduient à aucuns en dix , quinze , ou vingt quatre heures , ou beaucoup moins. Et tel venin est quelquesfois si violent , qu'incontinent qu'on recoit le soufflement ou haleine du pestiferé , on voit subit s'esleuer pustules et ampoules au cuir , avec douleur acre , comme si on estoit mords d'une mousche à miel. Et par la violence de ce venin si prompte et subite , ceux qui sont frappés sont plustost morts qu'ils n'ont pensé à mourir : et mesme en beuant , mangeant et vacquant à leurs affaires , tombent morts en cheminant par les rues et temples , ce qu'auons veu nagueres le Roy estant à Lyon.

Quelquesfois aussi les accidens se relaschent , et semble que le malade se doie bien porter , faisant bonne chere : ce qui aduint à vne des damoiselles de la Royne , nommée la Mare , le Roy estant au chasteau de Roussillon : laquelle fut frappée de ceste peste , ayant vn bubon en l'aine , qui s'en retourna au dedans , et le troisième iour disoit ne sentir aucun mal , fors qu'une difficulté d'vriner (à cause de l'inflammation qui occupoit les parties dediées à l'vrine) se pourmenant par la chambre , avec bonne ratiocination : toutesfois ce iour mesme rendit l'esprit à Dieu : qui fut cause de nous faire promptement debusquer dudit lieu.

Et partant les Medecins et Chirurgiens sont le plus souuent deceus en telle maladie : car aucuns meurent plus tost , les autres plus tard , selon que le venin est violent et fort : et pour le dire en vn mot , en ceste maladie il n'y a point d'heure , de iour , ny de temps prefix.

Outre-plus , on voit par experience que gens de toute nature , sexe , et diuerses complexions , soient enfans , adolescens ou hommes en aage , consistans , foibles ou robustes , ieunes ou vieux , yurongnes , crapuleux , et ceux qui font abstinence en leur viure , tant oiseux que ceux qui traouillent , riches ou pauvres , Roys , Roynes , Princesses , Papes et Cardinaux¹ , sont tous suiets à estre pris de la peste. Neantmoins on voit que les ieunes cholériques et sanguins , qui sont de temperament chaud et humide , y sont plus suiets que les vieux qui sont de temperature froide et seiche , pour ce que leur sang ne s'enflamme pas si tost : aussi que l'humidité d'i-

¹ Le pape Pelagius mourut de peste.—A. P.

ceux , dont s'engendre la corruption, est exhalée et aucunement consumée. Mais les humeurs des ieunes se corrompent pour legere occasion, et par consequent reçoivent la vapeur veneneuse, laquelle facilement est attirée et penetre au centre du corps, qui est de telle temperature chaude et humide, et partant disposée à recevoir inflammation et pourriture : à cause qu'ils ont les veines et arteres plus larges, et par consequent tous les conduits du corps, dont il aduient que l'air pestilent trouuant les pores ouuerts, entre dedans plus facilement avecques l'air attiré par le continuel mouuement des arteres.

D'auantage la peste venant de l'air prend plustost les ieunes que les vieux, parce qu'ils ont les pores plus ouuerts que n'ont les vieux. Pareillement ceux qui sont hors des maisons sont alors plustost espris que ceux qui demeurent dedans. Et quand la peste vient de la corruption des humeurs, elle n'est pas tant contagieuse que celle qui vient du vice de l'air : mais les pituiteux, melancholiques, et gens aagés sont en plus grand danger de mort, lors qu'ils sont frappés d'iceluy venin venant de cause corporelle, parce qu'il ne se peut bien exhaler et sortir hors, à cause de la closture ou condensation de leurs conduits ou pores du cuir. Aussi ceux qui sont cacochymes et remplis d'humeurs vicieux sont plus prompts et disposés à en estre infectés, et en plus grand danger que ceux qui sont de bonne temperature : tout ainsi qu'un fagot sec est plustost allumé du feu et bruslé qu'un verd, ainsi sont-ils préparés, de mesme façon que le soulfre est préparé à prendre le feu. Et par ainsi on voit communément, qu'en temps de peste, nulles ou peu

d'autres maladies apparoissent, d'autant qu'elles se tournent facilement en icelle : et lors qu'elles commencent à regner, la peste aussi commence à cesser.

Donc comme vn homme cacochyme est plus disposé à estre frappé de peste, aussi au contraire vn homme bien temperé difficilement en peut estre frappé. Car combien que le feu soit violent, neantmoins il demeure amorti et vaincu quand il ne trouue contre quoy agir. Semblablement vn corps bien sain et nettoyé de mauuaises humeurs, bien tard et à grande peine est malade de ceste peste : et où il en seroit espris, elle ne pourroit luy faire telle nuisance comme aux autres qui sont remplis de mauuaises humeurs : toutesfois on obserue que ceux qui ont fiéure quarte et chancres vlcérés, aussi les punais, ladres, verrollés, escroüelleux, teigneux, et ceux qui ont fistules et vlcères carieuses coulantes, ne sont fort suiets à prendre la peste : parce qu'ils ne sont seulement cacochymes, mais à demy pourris : et leur cacochymie ne permet souuent la peste entrer en leur corps, quasi comme si elle leur estoit vn alexitere contre le venin pestiferé. Les femmes enceintes sont fort suiettes à estre prises de la peste, à cause de la grande abondance d'humeurs superflus et corruptibles qui abondent en elles pour le defaut de leurs purgations, ioint aussi qu'elles ont tous leurs conduits fort ouuerts : et quand elles sont frappées de ceste maladie et font leurs enfans, elles meurent presque toutes, dequoy l'experience fait foy. Aussi les filles ausquelles le flux menstruel commence à fluer, sont fort suiettes à prendre ce venin, comme aussi les petits enfans, parce qu'ils sont lanuleux, c'est

à dire mols et tendres et de rare texture, ioint qu'ils vivent desreglément. Le menu peuple souffreteux, et qui habitent és maisons ordés, et qui en tous temps vivent ordement, et qui ne changent point d'habits, d'autant qu'ils approchent plus près de la putrefaction, s'acquierent vne disposition et conformité grande à la peste, et partant sont plustost assaillis que ceux qui vivent au contraire ¹.

Outre-plus, ceux qui en ceste maladie ont sommeil profond, meurent quasi tous, à cause de la crassitude des vapeurs qui montent au cerueau, lesquelles Nature ne peut vaincre. Aussi ceux qui ont la respiration fort puante outre leur coutume, meurent tous : pource que la pourriture est du tout confirmée en la substance du cœur et aux poulmons.

Or plusieurs meurent subitement de la peste, à cause que le venin saisit le cœur et instrumens qui seruent à l'inspiration et expiration. lesquels estans serrés et comprimés à cause de l'inflammation qui est aux poulmons, au diaphragme et aux muscles du larynx. fait que le pauvre malade est subit estranglé et suffoqué par faute de respiration.

Aussi si les bosses, charbons, ou pustules et eruptions, qu'on appelle pourpre, qui viennent à la superficie du cuir, sont de couleur noire, ou verte, ou violette, ou liuide, peu en reschappent, parce qu'ils demonstrent mortification de la chaleur naturelle.

Quand le bubon apparoist premier que la fièvre, c'est bon signe : car il demonstre que le venin est moins fu-

rieux, et que Nature a esté maïtresse et qu'elle a eu victoire, l'ayant ietté et chassé hors : au contraire, s'il apparoist après la fièvre, cela vient de l'impetuosité du venin, lequel domine : partant est vn signe pernicleux et le plus souuent mortel, qui demonstre Nature estre gaignée et abbatue.

D'abondant, au decours de la lune, les malades meurent plustost, ou pour le moins leur mal et accidens s'augmentent, parce que les vertus sont plus debiles, ioint aussi que les humidités de notre corps abondent d'auantage ¹. Or que les vertus de nostre corps soient plus debiles au decours de la lune, la cause est que la vigueur des facultés consiste en chaleur : or est-il qu'au decours de la lune les corps sont plus froids et humides, pour la defectuosité de la lune qui est la cause pourquoy sur la fin du mois les femmes ont réglément leur flux : car lors le sang estant plus humide, est plus prompt à couler, et nostre chaleur estant moindre ne peut retenir vn tel cours, comme elle souloit estant fortifiée et guidée de la vertu de la lune, qui a plus de lumiere, et par consequent de chaleur, estant pleine, qu'en decours : comme tres-bien dit Aristote, liure 7 de *Historia animalium*, chap. 2.

Aussi faut noter que si l'air pestiferé est subtil comme bize, il est plus dangereux et contagieux, et tue plustost que lors qu'il est gros et nubileux. Qu'il soit vray, lors que la peste est en ceste ville de Paris, elle n'est si dangereuse que lors qu'elle est en Prouence et en Gascogne : qui se fait à cause que l'air de ceste ville est plus

¹ Cette dernière phrase est une addition de 1585.

¹ Là s'arrête ce paragraphe dans l'édition primitive; le reste est de 1575.

gros et nubileux : et est tel , tant à raison de la situation, que de la grande multitude du peuple, et excremens des bestes, boucheries, cuisines, latrines et autres causes, qui font eslever plusieurs grosses vapeurs, lesquelles estant attirées des poulmons, ne permettent que l'air pestiferé entre si legerement au profond de nostre corps.

Outre les causes de mort cy dessus alleguées, nous voyons plusieurs personnes mourir par faute d'estre promptement secourus, parce qu'il y en a bien peu qui veulent prendre conseil de bonne heure, et parauant que le venin ait saisi le cœur, et que plusieurs accidens ne leur soient desia suruenus. Or le cœur estant saisi, alors il y a peu d'esperance de santé, ce que toutesfois on attend ordinairement : d'autant qu'il est tres-difficile de connoistre la peste dès le commencement, parce que les accidens ne sont pas toujours semblables, comme nous auons desia dit : parquoy plusieurs Medecins et Chirurgiens y sont abusés, tant experts puissent-ils estre : dont ne se faut esmerueiller si le prognostic de ceste maladie ne peut estre certain. Qui plus est, elle est si detestable et espouventable qu'aucuns de la seule apprehension meurent, parce que la vertu imaginative ou fantasie a si grande seigneurie en nous ainsi que l'ay escrit en mon liure de l'Anatomie du corps humain) que le corps naturellement luy obeit en plusieurs et diuerses sortes, lors qu'elle est fermement arrestée en quelque imagination. Donc en crainte et peur, beaucoup de sang se retire au cœur, qui estouffe et suffoque du tout la chaleur naturelle et les esprits, la rendant plus foible pour resister au venin, dont la mort s'en-

suit : au contraire, il aduient quelquesfois que ceux qui frequentent ordinairement les pestiferés n'en reçoient aucun mal, parce qu'ils n'apprehendent rien.

Pour conclusion, on voit communément que tous ceux qui en sont frappés ne meurent pas, combien qu'ils n'ayent receu grands secours, et ceux qui vsent de bons antidotes, ou choses contrariantes à tel venin, ne laissent souuent à estre pris et mourir. Bref quand on en reschappe, on peut bien dire que c'est vne chose plus diuine que humaine, veu qu'on est souuent incertain de la cause : partant deuous estimer que telle chose est faite par la volonté de Dieu, auquel quand il plaist faire sonner sa trompette pour nous appeler, on ne la peut aucunement euitter par artifice humain.

CHAPITRE XIX.

COMMENT SE FAIT LA FIÈVRE PESTILENTE.

Deuant que venir à la curation de ceste maladie pestilentielle, il nous conuient premierement declarer comment se fait la fièvre en icelle. C'est que quand la personne a attiré eest air pestilent par inspiration faite par le nez et la bouche, au moyen de l'attraction que font les poulmons et autres parties dediées à ce faire, et aussi vniuersellement par les pores et petits trous du cuir, et cauités des arteres et veines qui sont disseminées par iceluy : lequel air estant attiré et conduit en toute la masse sanguinaire et aux humeurs qui sont plus aptes à recevoir tel venin, les conuertit en

sa qualité veneneuse : et comme si c'estoit chaux vive sur laquelle on iettast de l'eau , s'esleue vne vapeur putride, qui est communiquée aux parties nobles, et principalement au cœur, sang et esprit, lequel bouillonne dedans ses ventricules, dont se fait vne ebullition appellée fièvre, qui est communiquée par tout le corps par le moyen des arteres, voire iusques en la substance des parties les plus solides, qui sont les os, les eschauffant si fort comme s'ils brusloient, faisant diuerses altérations selon la diuerse temperature des corps, et nature de l'humeur où ladite fièvre est fondée : et lors se fait vn combat entre le venin et Nature, laquelle si elle est plus forte, par sa vertu expultrice la chasse loin des parties nobles, et cause par dehors sueurs, vomissemens, flux de sang, apostemes aux emonctoirs, charbons, ou autres pustules et eruptions par tout le corps : aussi flux de ventre, flux d'urine, euacuations par insensible transpiration, et autres que declarerons cy après. Au contraire, si le venin est plus fort que la vertu expultrice, Nature demeure vaincue, et par consequent la mort s'ensuit.

Or pour connoistre que la fièvre est pestilentielle, c'est que dès le premier iour qu'elle commence, les forces sont prosternées et abbatues sans aucune cause qui ait precedé auparavant : car sans grande euacuation faite, les pauvres malades sont tant debiles et affoiblis, qu'on estimeroit qu'ils auroient esté vexés de quelque grande maladie : et plusieurs sentent mordication à l'orifice de l'estomach, et grande palpitation de cœur, et ont sommeil profond, et

les sens de l'entendement hebetés. Ils sentent aussi grande chaleur au dedans de leurs corps, et les parties exterieures sont trouuées froides, de façon que ceux qui ne sont experimentés en telle maladie sont facilement deceus, estimans qu'il n'y ait nulle fièvre, pource que le pouls et vrines des malades ne sont gueres changés : et toutesfois ils ont grande inquietude et difficulté de respirer, et ont leurs excremens fort fetides, et autres griefs accidens, et le plus souvent le troisieme iour ont resueries et grand flux de ventre et vomissemens, avec vne extreme soif, et n'ont point d'appetit. Partant il faut prendregarde qu'aucuns de ces signes sont tousiours presens, et les autres viennent lors qu'il y a quelque partie offensée : comme s'il y a difficulté de respirer, cela demonstre que les parties pectorales sont offensées, et quand le delire vient, cela signifie qu'il a vice au diaphragme et au cerueau, qui se fait quand la matiere du charbon se putrefie près d'icelles parties, ou en icelles mesmes. Or en toutes ces choses l'imbecillité des forces est commune, et les affections du cœur pareillement, veu que ce venin pestiferé est contraire à nostre nature, et qu'il infecte principalement le cœur, fontaine de vie.

Et combien que ceste fièvre surpasse en malignité les autres qui ne participent point du venin pestiferé, si est-ce qu'elle est aussi diuerse comme icelles : car quelquesfois elle est tierce, autresfois quarte, autresfois quotidienne, selon la diuersité de l'humeur qui est principalement affecté : ce qu'on connoist par les interualles, c'est-à-dire, l'espace interposé entre les accès. Pareillement elle est dite simple, quand la qualité veneneuse

¹ Rondelet *en sa pratique*. — A. P.

consiste seulement en l'esprit vital, et que les humeurs ne sont encore corrompus. Elle est dictée composée ou compliquée, quand ladite qualité est fourcée és esprits et aux humeurs, en toute la substance du corps, avec charbons, bosses et pourpre¹. Aussi il y a d'autres différences et diversité d'icelles, qui se connoissent par les vrines, excremens, habitude vniuerselle du corps, temperature d'iceluy : aussi par les accès, la chaleur, le pouls et autres. Donc selon que la fièvre tiendra la nature de tierce, quarte, quotidienne, ou continue, faudra diuersifier les remedes pour la curation d'icelle : ce que ie laisse à messieurs les Medecins.

CHAPITRE XX.

COMMENT LE MALADE SE DOIT RETIRER
DV LIEV INFECT, SVBIT QV'IL SE SENT
FRAPPÉ DE PESTE.

Ayant amplement décrit la peste, et tous ses signes et accidens, et la maniere de s'en preseruer, il faut maintenant traicter de la curation. En laquelle il faut auoir esgard sur toutes choses, de prendre incontinent quelque alexitere pour contrarier au venin : mais pour l'ordre de demonstration et enseignement, nous declarerons premierement la cure vniuerselle, commençant par le lieu auquel celuy qui se sent frappé doit habiter.

¹ Cette distinction de la fièvre en *simple*, *composée* ou *compliquée*, manque dans les premières éditions ; elle a été intercalée ici en 1585.

Et partant, il est bon que le malade se retire subit en quelque lieu prochain, où l'air soit bien sain, et faut auoir cela en singuliere recommandation : car en ce gist vne grande partie de la cure. parce que l'air est vne des choses premieres et plus necessaires pour la conseruation de nostre vie : ven que vueillons ou non, et en quelque lieu que ce soit, il nous conuient l'attirer au dedans du corps, et le ietter au dehors par le moyen des poumons et imperceptibles ouvertures des petites arteres qui sont disseminées en nostre cuir, et delà se communiquent aux grandes arteres, lesquelles l'enuoyent au cœur fontaine de vie : et derechef iceluy le distribue par tout le corps, quasi de mesme façon que ceste portion d'air qui entre par les narilles, est promptement espandue par la substance du cerueau. Et pour cestecause, il est tres-necessaire eslire vn bon air au malade, contrariant à la cause de la peste, à fin que plustost et plus seurement il soit garanti.

CHAPITRE XXI.

DE LA SITUATION ET HABITATION DE LA
MAISON DV MALADE DE PESTE, ET
MOYEN D'Y RECTIFIER L'AIR.

Quand la peste vient de l'intemperature de l'air, on ne se doit tenir en lieu haut esleué, mais en bas lieu, entourné d'air froid, espais et marescaugeux, et se tenir caché dans les maisons : et partant ceux qui sont prisonniers, et les moines et nonnains enfermés en leurs cachots et couuens, sont plus seurement, et hors de la portée du canon pestiferé, que ceux

qui habitent en autre lieu. Toutesfois il ne se faut tenir tant enfermé, qu'on n'ouure quelquesfois les portes et fenestres au vent contraire à celui d'où vient l'air pestilent, à fin que l'air frais et bon y entre le matin et le soir, pour purifier la maison des exhalations et vapeurs qui y sont retenues, et le corrompent d'avantage s'il n'est esuenté et flabellé: et sur le midy seront closes et fermées. Outre-plus lors qu'il ne fait vent, comme on voit aux grandes chaleurs, il faut esmouvoir l'air autour du malade avecques vn esuentoir, ou avec vn grand sac de toile dans lequel on porte la farine au moulin. Et faut qu'il soit trempé en eau et vinaigre, et posé sur vn gros et long baston, puis l'agiter fort: car par ceste agitation on rend vne tres grande refrigeration par toute la chambre, ainsi que l'experience le monstre.

Or si la peste vient du vice des vapeurs de la terre, on se logera és lieux mediocrement hauts et bien aérés: et pour le dire en vn mot, on fera toutes choses qui peuuent contrarier à l'intemperature de l'air pestilent, de quelque cause que la peste soit proceée.

Aussi conuient faire changer tous les iours de chambre et linceux aux malades, s'ils le peuuent commodément faire: principalement quand ils ont sué, de peur que les ordures que Nature a iettées ne soient attirées par les pores et arteres qui sont disséminées au cuir, qui succent et attirent l'air indifferemment, soit bon ou mauuais. Semblablement faire du feu en la chambre, principalement la nuict, à fin de rendre l'air plus purifié des vapeurs nocturnes, et de l'exhalation et expiration du malade, et deses excremens. Parquoy il couchera

vne nuict en vne chambre, et l'autre nuict en vne autre. En quoy on doit auoir esgard à la disposition du temps: car aux grandes et extremes chaleurs, il n'y faut faire grand feu, de peur d'augmenter la chaleur de l'air, ny pareillement vser de parfums forts et odiferans, parce que telles choses augmentent la fiéure et la douleur de teste, d'autant qu'en tel temps nostre chaleur naturelle est languide, et les esprits et humeurs boüillent et bruslent: parquoy il faut plustost vser de choses qui rafraichissent, que de celles qui eschauffent. Partant en esté il faut arrouser la chambre d'eau froide meslée en vinaigre, et y esprendre feuilles de vigne, qui auront trempé en eau froide, cannes ou roseaux, aubespine, ioncs, fucilles et fleurs de nenuphar, peuplier, rameaux de chesne, et leurs semblables: lesquels seront renouuellés souuent, comme aussi l'agitation de l'air avec le sac cy deuant dite doit estre reïterée quand il en sera besoin. Pareillement on attachera autour du liet du malade des linceux gros et neufs, et non fort blancs (pource que la blancheur dissipe la veüe et augmente la douleur de teste), lesquels seruiront de custodes: et les faut arrouser souuentefois d'eau et de vinaigre, ou eau rose si le malade est riche. On pourra tendre en la chambre plusieurs linceux de toile neuue trempés en oxyerat, qui lui seruiront de tapisserie. Et faut que le iour il soit en peu de clarté, et au contraire la nuict avec grande lumiere, pource que par la grande clarté du iour les esprits se dissipent et affoiblissent, et par consequent tout le corps: et par la lumiere de la nuict ils sont reuoués au dehors.

Aussi on fera brusler par fois bois

de genest, de genéure, fresne, et ta marix, mis en petites pieces : escorces d'orenges, citrons, limons, pelures de pommes de court-pendu, cloux de girofle, benioin, gomme arabique, racine d'iris, myrrhe, prenant de chacun tant qu'on voudra. Et seront concassés grossemment, et mixtionnés ensemble, et iettés sur un reschant plein de braize, et ce soit reiteré tant qu'il sera besoin : mais entre tous, le bois et graine de genéure ont grande vertu contre le venin, ainsi que les anciens ont laissé par escrit, ce qu'on connoist aussi par effect : car lors qu'on en brusle, ils chassent tous serpens veneneux qui sont autour. Le fresne a semblablement grande vertu : car nulle beste veneneuse n'ose approcher seulement de son ombre, tellement qu'un animal veneneux se mettra plustost dedans le feu, que d'approcher ou passer par dessus le bois de fresne, comme monstre Pline, et dit scauoir par experience, liure 16, chap. 13¹.

Pareillement le parfum suiuant est doux et amiable. Il faut faire fort chauffer des pierres de graiz, et les mettre dedans des chauderons, puis on versera dessus du vinaigre auquel on aura fait bouillir de la rue, sauge, rosmarin, graine de laurier, genéure, noix de cyprés et leurs semblables : ce faisant il s'esleuera une grosse vapeur et fumée, qui rectifiera l'air, et donnera bonne odeur par toute la chambre.

On pourra aussi vser d'autres en autre façon, dont la matiere pourra estre plus crasse et visqueuse, à fin qu'en bruslant elle puisse rendre plus

grande fumée, comme sont ladanum, myrrhe, mast'c, resine, terebenthine, styrax calamite, oliban, benioin, semences de laurier, genéure, pommes de pin, cloux de girofle : et peut-on piler avec iceux de la sauge, rosmarin, mariolaine et leurs semblables, à fin qu'avec les gommés, la fumée et vapeur dure plus long temps. On pourra pareillement faire aux riches, chandelles, torches et flambeaux, meslant avec la cire des poudres de senteurs composées des choses dessus dites. On fera aussi sentir aux malades choses douces aromatiques, à fin de corroborer l'esprit animal : car la bonne odeur recrée et conforte les parties nobles : au contraire la mauuaise prouoque le vomir et fait venir defaillance de cœur¹. Donc ils pourront tenir en leurs mains une esponge trempée en eau rose, vinaigre rosat, cloux de girofle, et un bien peu de camphre concassé, et l'odoror souvent : ou faut vser de l'eau suiuite, laquelle est bien odoriferante et fort singuliere pour tel effet.

℞. Ireos flor. ʒ. iiij.

Zedoaria, spicæ nardi ana ʒ. vj.

Styracis calamitæ, benioin, cinnamomi, nucis moscatæ, caryophyllorum ana ʒ. j. ʒ.

Theriaca veteris ʒ. ʒ.

Ces choses seront grossemment puluerisées, et trempées en quatre liures de bon vin blanc par l'espace de douze heures, dessus des cendres chaudes, puis les ferez distiller en alambic de verre. En ceste eau faudra tremper souvent une esponge, la-

¹ La citation de Pline est de 1579 ; toutefois le texte auquel elle se rapporte existait déjà en 1568.

¹ La fin de cette phrase, depuis ces mots : car la bonne odeur, etc., manque dans les premières éditions, et n'a été ajoutée qu'en 1585.

quelle sera mise en un mouchoir, ou en vne boëtte, et flairer souuent.

Autre.

℞. Aquæ rosar. et aceti rosati ana ʒ. iij.
Caph. ʒ. vj.
The. ʒ. ʒ.

Faites dissoudre le tout ensemble et le mettez en vne phiole de verre, et le faites sentir souuent au malade, ou vne esponge ou mouchoir imbus en ceste mixtion. Aussi on pourra à ceste intention vser de ce noïet, lequel est de bonne odeur et bien expérimenté:

℞. Rosar. p. ij.
Ireos Florentiæ ʒ. ʒ.
Calami aromatici, cinnamomi, caryophyll. ana ʒ. ij.
Styracis calamitæ, benioin ana ʒ. j. ʒ.
Cyperi ʒ. ʒ.

Redigantur in puluerem crassiorem, et fiat nodulus inter duas syndones.

Ledit noïet doit estre de la grosseur d'vne steuf, et le faut laisser tousiours tremper en huit onces de bonne eau rose, et deux onces de vinaigre rosat: et le baillerez souuent à odorier au malade.

Nous deons bien obseruer que, selon la diuersité des temps, il faut diuersifier les parfums: car en esté ne faut vser de musc, cinette, styrax calamite, benioin, iris, ny pareilles odeurs fortes, pour les causes que nous auons dites cy dessus: mais en hyuer, l'air estant froid et humide, gros et nebuloux, on en peut vser. D'auantage il faut noter que les femmes suiettes à suffocat'on de la matrice, et les febricitans, et ceux qui ont grande douleur de teste, ne doiuent vser de parfums et odeurs fortes, mais de doux et benigns, à fin qu'ils ne leur puissent aucunement nuire:

partant ils pourront vser d'eau rose et vinaigre, et bien peu de camphre, et cloux de girofle concassés.

CHAPITRE XXII.

DV REGIME ET MANIERE DE VIVRE DV MALADE, ET PREMIEREMENT DV MANGER.

En ceste maladie pestilente la maniere de viure doit estre refrigerante et desseichante, et ne faut tenir vne diete fort ténue, mais au contraire est necessaire que les malades se nourrissent assez copieusement de bons alimens: ce que plusieurs doctes Medecins approuent, et tiennent que la maniere de viure ténue est dommageable aux pestiférés, à cause de la grande resolution d'esprits et debilitation des forces naturelles qui est faite par icelle maladie, et fait communément troubler le cerueau, rendant les malades frenetiques, ioint aussi qu'ils syncopisent souuent. Pour à quoy obuier, faut vser de grande et subite reparation, par alimens de bonne substance: ce que l'experience nous a enseigné: car ceux qui en ceste maladie ont vsé d'vne maniere de viure assez ample, sont plustost eschappés que les autres, ausquels on a fait tenir diete ténue: et partant on y prendra garde. D'auantage faut euitter les viandes douces, humides, crasses et visqueuses, et celles qui sont fort ténues: parce que les douces s'enflamment promptement, les humides se pourrissent, les crasses et visqueuses font obstruction, et prouoquent les humeurs à pourriture: celles qui sont de ténue substance subtilifient trop les humeurs, et les eschauffent et enflamment, et font esle-

uer vapeurs chaudes et acres au cerueau, dont la fièvre et autres accidens s'accroissent. Parquoy les viandes salées et espicées, moustarde, ails, oignons et semblables, et generalement toutes choses qui engendrent mauuais nourrissement ne sont propres. D'auantage les legumes seront pareillement euités, parce qu'ils sont venteux, et causent obstruction : toutesfois leur bouillon n'est à reietter, parce qu'il est aperitif et diuretique. On vsera doncques de la maniere de viure qui s'ensuit.

Et premierement le pain sera bien leué et bien cuit, et vn peu salé, et de bon froment, ou de meteil : et qu'il ne soit trop rassis ne trop tendre, mais moyen entre deux. On vsera de chair qui engendre bon aliment et facile à digerer, et laisse peu d'excremens : comme sont ieunes moutons, veaux, chéureaux, lapereaux, poulets, hetondeaux, perdreaux, pigeonneaux, griues, aloüettes, cailles, merles, tourterelles, francolins, phaisans, et generalement tous oiseaux sauuaiges qu'on a accoustumé de manger, excepté ceux qui viennent és eaux : tous lesquels seront diuersifiés selon le goust et la puissance de la bourse du malade. Et faut que le malade masche fort ses viandes : pource que lors qu'elles sont bien maschées, elles sont à demy cuittes et préparées, et par ainsi les vapeurs montent moins au cerueau. La saulee d'icelles sera verjus, vinaigré, jus de limons, oranges, citrons, grenades aigres, espine-vinette, groseilles rouges et verdes, jus d'ozeille champestre et domestique. Or toutes ces choses aceteuses sont fort louées, parce qu'elles irritent l'appetit, et resistent à la chaleur et ebullition de la fièvre putride, et gardent que la viande ne se cor-

rompe en l'estomach : aussi contrairient à la putrefaction du venin et pourriture des humeurs : mais ceux qui ont mauuais estomach ou vice aux poulmons, en vseront moins que les autres, ou seront corrigées avec sucre et canelle. Et quelquesfois aussi le malade pourra bien manger quelques viandes boullues avec bonnes herbes, comme laitue, pourpié, scariole, bourrache, ozeille, houblon, buglosse, cresson, pimprenelle, soucie, cerfueil, tormentille, quintefueille, scabieuse, semences froides, orge et auoine mondés, et leurs semblables, avec vn peu de safran, qui pareillement en tel cas est souuerain, d'autant qu'il corrige le venin.

Les potages ne sont à loïer, si ce n'est en petite quantité, à cause de leur grande humidité (ausquels on fera cuire racines et semences aperitiues, lesquelles ont vertu de prououer l'vrine et desopiler) ny pareillement les choses grasses et oleagineuses, parce qu'elles s'enflamment promptement. Les capres sont bonnes, à cause qu'elles aiguïsent l'appetit et desopilent, et doiuent estre bien dessalées et mangées, au commencement du repas, avec vn bien peu d'huile d'oliue et vinaigre : on en peut pareillement vser en potages. Les oliues, prises en petite quantité, ne sont aussi à reietter. Aux iours maigres, si le malade est scrupuleux et friant de poisson : ce que ie n'approuue, pour-ce qu'il est facile à se corrompre et engendrer mauuais suc) il en pourra vser : mais on luy en lira les moins nuisibles, comme sont les saxatiles, c'est à dire viuans en eau claire, où il y a force grauiier, pierres et rochers : aussi ceux qui sont friables, c'est à dire aisés à comminuer et froisser, comme truietes, bro-

chets, gardons, perches, dars, loches, escrouisses principalement estouffées en lait, tortues, et autres semblables. Quant aux poissons de mer, il pourra vser de dorades, rougets, gournauds, merlus, celerins, sardines fraiches et non salées, mulots, merlans, esperlans, aigrefins, turbot, et leurs semblables, lesquels seront cuits en eau et vinaigre, et bonnes herbes. Aussi les œufs pochés en eau, mangés avec jus d'ozeille et autres cy dessus mentionnés leur seront propres. L'orge mondé auquel on mettra graine de grenades aigres, est pareillement fort excellent en tel cas, pour-ce qu'il est de facile digestion et de bonne nourriture : aussi qu'il rafraichit, humecte, deterge et lasche vn peu le ventre. On y pourra adionster de la graine de pautot et semences de melons, si la fièvre est grande. Toutesfois aucuns ne le peuvent digerer, et leur cause vne nausée et douleur de teste : et à tels ne leur en sera baillé aucunement, mais en lieu d'iceluy on leur donnera panades, ou pain gratté avec bouillon de chapon, auquel on fera bouillir les herbes cy dessus mentionnées, avec des semences froides.

Quant aux fruits, le malade pourra vser de raisins desseichés et confits entre deux plats avec eau rose et sucre, pruneaux de Damas aigrets, figues, cerises aigrettes, pommes de court-pendu, poires de bon-chrestien, et autres tels bons fruits. Et après le repas, on luy donnera coings cuits sur la braize, ou cotignac, ou conserue de roses, de buglose, violettes, bourrache, et leurs semblables, ou ceste poudre cordiale :

2. Coriandri preparati ʒ. ij.

Margaritarum electarum, rosarum, rasuræ eboris, cornu cerui ana ʒ. ʒ.

Carabes ʒ. ij.

Cinnamomi ʒ. j.

Et ossis de corde cerui ʒ. ʒ.

Sacchari rosati ʒ. iiij.

Fiat puluis : vtatur post pastum.

Si le malade est fort debile, on luy donnera de la gelée faite de chapon et veau, y faisant bouillir eau d'ozeille, de chardon benist, bourrache, et vn peu de vinaigre rosat, canelle, sucre, et autres choses qu'on verra estre necessaires. La nuit ne faut estre degarni de quelques bons pressis et bouillons (y adionstant vn peu de jus de citron ou de grenades aigres) lesquels en ceste maladie sont plus à louer que les coulis, à cause qu'ils sont trop espais, font obstruction aux veines mesaraïques et capillaires du foye, et causent soit pour la tardiveté de leur distribution, et donnent peine à l'estomach de les cuire : lequel (comme aussi le cœur et autres membres nobles) a assez d'autres empeschemens à vaincre son ennemy. Il n'est aussi impertinent tenir et faire preparer le restaurant qui s'ensuit, à fin de n'ennuyer le malade d'vne sorte de viandes, mais le recreer aucunement en diuers vsages d'alimens : non que par ce moyen on luy vueille rechercher et conciter vn appetit, mais le fortifier, et cependant le contenter en quelque façon, et luy donner courage de resister à sa maladie : partant on pourra vser de cestuy-cy.

Prenez conserue de buglose, bourrache, violettes de Mars, nenuphar et cichorée, de chacun deux onces.

Poudre d'electuaire de diamargaritum froid et diatragacant froid, trochisques de camphre, de chacun trois drachmes.

Semence de citron, chardon-benist, et acetuse, racine de dictamne, et tormentille, de chacun deux dragmes.

Eau de decoction d'un jeune chapon, six liures.

Meslez avec feuilles de lactue, acetuse, pourpié, buglose et bourrache, de chacun demie poignée.

Le tout soit mis en un alembic de verre, avec la chair de deux poulets et deux perdrix : soit faite distillation à petit feu. Puis sera pris demie liure de la distillation prédite, avec deux onces de sucre blanc et demi dragme de canelle : ces choses soient passées par la manche d'hippocras, et que le malade en boive quand il aura soif : ou qu'il use de cestuy suivant.

Prenez un vieil chapon et un jarret de veau.

Deux perdrix hachées.

Cannelle entière, deux drachmes.

Le tout mis en un vaisseau de verre bien estouppé sans aucune autre liqueur, et soient faits bouillir au bain Marie jusques à ce qu'ils soient parfaitement cuits¹ : ou en un vaisseau d'estain, qui l'est icy représenté, lequel se clost à vis, de façon que nulle vapeur ne peut sortir dehors : et est propre pour faire restaurans, et potions vulnérables, et decoction de gaïac, salseparille, et esquine, et généralement toutes choses qui se doivent cuire au bain Marie.

¹ La phrase s'arrêtait là dans les premières éditions, ou plutôt elle se continuait directement avec la phrase qui suit la figure : *car par ce moyen la chair se cuit en son propre jus*, etc. La figure et le texte qui s'y rapporte se trouvent pour la première fois dans le petit *Discours de la peste* publié en 1582 à la suite des *Discours de la mumie et de la licorne*, folio 55 ; et ils ont été repris dans la grande édition de 1585.



Car par ce moyen la chair se cuit en son propre jus, sans que le feu y porte dommage : puis le jus soit exprimé dedans des presses propres à telle chose. Duquel en sera donné une once ou plus pour chacune fois, avec un peu d'eaux cordiales, comme eau de bourrache, de violettes, de buglose, de scabiense, de roses, ou de conserue d'icelles, et du triasantal, *diamargaritum frigidum*, desquelles on en dissoudra, et en sera donné souvent au malade, à sçavoir, de trois heures en trois heures, plus ou moins, selon que le malade le pourra digérer, et que la fièvre et autres accidens le permettront : car selon que la fièvre sera grande ou diminuée, il faudra diversifier les alimens, tant en quantité qu'en qualité. Or on ordonne les restaurans, conlis et pressis, et eau de chair, à ceux qui ont l'estomach debile, et ne peuvent cuire les viandes. Outre-plus, il est bon de manger souvent en petite quantité confitures aigrettes, comme prunes, cerises, et autres dont nous avons fait mention cy dessus. Et faut du tout éviter les confitures

douces : car (comme nous auons dit cy dessus) toutes choses douces promptement s'enflamment en nostre corps, se tournans en cholere, et souuent engendrent obstruction au foye et à la ratelle.

Et faut icy noter, qu'il n'y a point de maladie qui debilité tant Nature que fait la peste. Parquoy il faut donner à manger au malade peu et souuent, selon qu'on verra estre necessaire, ayant esgard à la coustume, à l'aage, au temps, à la region, et sur toutes choses à la vertu du malade, à fin que le venin qui a esté chassé et expulsé aux parties exterieures ne soit de rechef attiré au dedans par inanition : consideré aussi que la putrefaction veneneuse corrompt, altere et dissipe les esprits vitaux et naturels, lesquels doiuent estre souuent restaurés par manger et boire, comme nous l'auons desia aduertí cy deuant. Toutesfois il faut prendre garde par trop manger on ne charge le malade de matiere superflue : partant en ce on tiendra mediocrité. Et quand l'appetit sera venu, il ne faut differer de donner à manger et boire, tant pour les causes susdites, que aussi de peur que l'estomach ne se remplisse d'humeurs acres, bilieuses et ameres, dont s'ensuiuent plusieurs extorsions et mordications en iceluy, inquietude et priuation de sommeil, retention des excremens, lesquels aussi sont faits plus acres et mordicans. D'auantage, faut auoir esgard de donner en hyuer plus à manger qu'en esté, à cause que la chaleur naturelle est plus grande. Plus, ceux qui sont de complexion froide, et qui ont debilité d'estomach, vseront moins de choses refrigerentes, ou seront corrigées avecques autres choses chaudes, comme canelle, cloux de girofle, muguette, macis, et autres.

Outre-plus, ceux qui ont grand flux de ventre doiuent vser de jus de grenades, tant au manger qu'au boire. Et l'ordre de prendre les viandes, c'est que les liquides et de facile digestion seront préses deuant les solides et plus difficiles à digerer. Et ce te suffise du manger du malade : à present il nous faut traiter du boire.

CHAPITRE XXIII.

DV BOIRE DV PESTIFERÉ MALADE.

Si le malade a grande fiéure et ardente, il ne boira aucunement de vin, s'il ne luy suruient defaillance de cœur : mais en lieu d'iceluy il pourra boire de l'oxymel fait comme s'ensuit.

Vous prendrez la quantité que voudrez de la meilleure eau que pourrez reconurer, et pour six liures d'eau y metrez quatre onces de miel, et le ferez bouillir en l'escumant iusques à la consommation de la troisieme partie : puis sera coulé, et mis en quelque vaisseau de verre : puis on adioustera trois ou quatre onces de vinaigre : et sera aromatisé de canelle fine.

Pareillement pourra vser de l'hippocras d'eau fait en ceste sorte.

Prenez vne quarte d'eau de fontaine, six onces de sucre, deux dragmes de canelle, et le tout ensemble coulerez par vne manche d'hippocras, sans aucunement le faire bouillir.

Et s'il n'est assez doux au goust du malade, vous y pourrez adiouster d'auantage de sucre, ensemble, un peu de jus de citron, et lors mesmement qu'il demande à boire.

Le syrop de *acetositate citri* emporte le prix entre tous les autres contre la peste.

Il pourra vser du iulep qui s'ensuit entre les repas avec eau bouïllie, ou eau d'ozeille, de laictues, scabieuse et b:iglose, de chacune egale portion, comme :

Prenez jus d'ozeille bien purifié, demie liure.

Jus de laictues aussi bien purifié, quatre onces.

Sucere fin, vne liure.

Clarifiez le tout ensemble, et le faites bouïllir à perfection et le coulez, y adioustant sur la fin vn peu de vinaigre : et en vsera comme dessus est dit.

Et s'il n'est agreable au malade en ceste sorte, vous le pourrez faire en la maniere suiuaute.

Prenez quatre onces dudit iulep clarifié et coulé, et le meslez avec vne liure desdites eaux cordiales, et les ferez bouïllir ensemble trois ou quatre bouïllons, et estant hors du feu y ietterez vne dragme de santal citrin, et demie dragme de canelle concassée: cé fait, le coulerez par vne manche d'hippocras, et estant froid, en baillerez à boire au malade avec jus de citron, comme dessus.

Ceux qui ont accoustumé de boire du peré, ou du pommé, ou de la ceruoise ou biere, le pourront faire, pourueu que la biere soit bonne, claire et deliée, et le peré et pommé faits de pommes et poires aigres, qui soient bien purifiées: car s'ils estoient gros et troubles, non seulement engendreroient mauuais humeurs, mais aussi grandes crudités et inflammations à l'estomach, et plusieurs obstructions, dont la fiéure se pourroit augmenter, et par consequent faire mauuais accidens: parquoy ie conseille n'en vser aucunement, si le

malade ne le desiroit, et fust accoustumé à boire de tels breuuages.

Pour estancher la grande soif, et contrarier à la matiere putride et veneneuse, on donnera à boire au malade de l'eau et vinaigre faits comme s'ensuit.

Oxyerat composé.

Prenez deux liures d'eau de fontaine, trois onces de vinaigre blanc ou rouge, quatre onces de sucere fin, deux onces de syrop de roses: le tout soit fait bouïllir vn petit bouillon, et en soit donné à boire au malade.

Ce iulep suiuant est pareillement propre pour donner à ceux qui sont fort febricitans, lequel a vertu de rafraichir le cœur, et retient en bride la fureur du venin, et garde les humeurs de pourriture.

Prenez demie once de jus de limons, et autant de citrons.

Vin de grenades aigres, deux onces.

Eau de petite ozeille et eau rose, de chacune vne once.

Eau de fontaine bouïllie tant qu'il sera besoin.

Et soit fait iulep, duquel en sera vsé entre le repas.

Autre.

Prenez syrop de citrons et de grozeilles rouges appellées ribes, de chacun vne once.

Eau de nenuphar, quatre onces.

Eau de fontaine, huit onces.

Et de ce soit fait iulep à boire comme dessus.

Autre.

Prenez syrop de nenuphar, et syrop aceteux simple, de chacun demie once.

Soient dissolts en cinq onces d'eau de petite ozeille, et vne liure d'eau de fontaine, et de ce soit fait iulep.

Et si le malade estoit ieune, et de temperature chaude, et l'estomach bon, il pourra boire de bonne eau

froide venant d'une claire et vive fontaine à grands traits, à fin d'esteindre son extreme soif, et la vehemente fureur et ardeur de la fièvre. Le dis à grands traits, pource que s'il beuioit peu et souuent, iamais sa soif ne pourroit estre estanchée ni la chaleur diminuée, mais plustost seroient augmentées. Ce que nous connoissons par l'exemple du mareschal, qui voulant eschauffer le fer arrouse son feu avec vne escouette, et par ce la vertu du feu en est rendue plus chaude et ardente : et lors qu'il le veut esteindre, il iette bonne quantité d'eau dessus, qui fait que le feu en est suffoqué et du tout esteint : aussi le pauvre febricitant alteré d'une extreme soif, lors qu'on luy donne vn grand trait d'eau fraîche, par ce moyen on luy suffoque sa vehemente chaleur et desir de boire. Et en telle extreme soif ne faut tenir mesure du boire : et où le malade vomira après, il n'y aura pas grand danger : et cecy est mesme approuvé de Celse¹, qui dit, qu'après que l'eau froide aura refrigeré les parties interieures, il la conuient vomir : ce que toutesfois aucuns ne font pas, mais en vsent comme de medicament.

D'auantage, le malade tiendra en sa bouche ces trochisques² :

℞. Seminis psyllij ʒ. ij.

Seminis cithoniorum ʒ. j. ℞.

Sacchari candi in aqua rosar. dissol. ʒ. j.

Misce : fiant trochisci lupinis similes : teneat semper in ore.

Ces trochisques humectent grandement la bouche du malade. Aussi pour appaiser la soif, on pourra faire tenir en la bouche vn morceau de

melon, ou concombres, ou courges, ou quelques feuilles de laitues, ou d'ozeille, ou pourpié trempé en eau froide, et le renouveler souuent. Il pourra pareillement y tenir des lèches de citron vn peu sucrées et aspergées d'eau rose : semblablement aussi des grains de grenades aigres. Outre-plus, le vinaigre mixtionné avec eau, ainsi qu'on le prepare dedans les galeres pour boire, refroidit et garde de pourriture, fait passer et descendre l'eau par les parties, dissipe les obstructions, et estanche merueilleusement la soif, par la vertu de sa froideur et acidité : aussi il resiste et amortit beaucoup l'ebullition des humeurs qui causent la fièvre putride. Pareillement les syrops suivants sont propres, comme aceteux, de nenuphar, violat, de papauere, de limons, citrons, de ribes, berberis et grenades, l'vn d'iceux sera battu et mixtionné avec eau bouillie, et en sera donné à boire aux malades, comme j'ay cy dessus dit, moyennant qu'ils n'ayent toux, ny crachats de sang, ou le sanglot, ou l'estomach debile : car alors on doit du tout fuir telles choses aceteuses.

Or encor que j'aye cy deuant defendu le vin, j'entendois que le malade fust ieune et robuste, et eust fièvre ardente : mais s'il estoit vieil et debile, et de temperature pituiteuse, et eust accoustumé de boire tousiours vin, aussi qu'il eust passé l'estat de sa maladie, et n'eust fièvre trop grande ne ardente, il peut boire à ses repas vin blanc ou claret fort trempé, selon la force du vin, et la diuersité des chaleurs du temps. Et ce n'est à reietter : car il n'y a rien qui conforte plustost les vertus, et qui augmente et reuiuifie les esprits que fait le bon vin, et partant en tel

¹ Celse, *liur. 3. chap. 7.* — A. P.

² Cette formule a été ajoutée en 1585.

cas en faudra donner : et à la fin de la table on luy donnera quelque petit vin vermeil, verdelet et astringent, à fin qu'il ferme et serre l'orifice de l'estomach, et repousse les viandes au profond, aussi qu'il abbate les fumées qui montent à la teste. Et pour ce fait on donnera pareillement un peu de colignac, conserve de roses, ou quelque poudre cordiale.

Et noteras que le malade ne doit endurer la soif, et partant gargarisera souuent sa bouche d'eau et vinaigre, ou vin et eau, et en luera pareillement la face et ses mains : car telle lotion resioüit et fortifie les vertus.

Si le malade a flux de ventre, il boira de l'eau ferrée, avec quelques syrops astringens : aussi le lait bouilli, auquel on aura esteint des cailloux par plusieurs fois, luy sera fort vtile. Quant à ceux qui ont la langue seiche et raboteuse, et toutes les parties de la bouche desseichées, pour la leur rafraichir et adoucir, on leur fera lauer souuent la bouche d'eau mucilagineuse faite de semences de coings et de psyllium, avec eau de plantin et de roses, et un peu de camphre : puis après l'auoir lauée et humectée, il la faut nettoyer avec vne ratissoire, puis l'oindre d'un peu d'huile d'amendes douces tirée sans feu, meslée avec du syrop violat. Et s'il suruenoit quelques vlcères en la bouche, on les touchera d'eau de sublimé, ou eau forte qui aura serui aux orféures : aussi on fera des gargarismes, et autres choses necessaires.

Election de la bonne eau¹.

Il y a plusieurs malades, et aussi des sains, qui iamais pour leur breu-

uage ne veulent et ne peuuent boire autre breuuage que la seule eau. A ceste cause, vouloir m'a pris en cest endroit monstrier par escrit la bonne eau remarquée par les anciens : et est bien necessaire la connoistre, veu que nostre vie consiste la plus grand part en l'vsage d'icelle : car c'est le principal breuuage, ioint que le pain que nous mangeons en est pestré, et la plus part des viandes apprestées et cuittes.

Or la meilleure est celle de pluye qui tombe en Esté, et gardée en vne bonne cisterne. Après est celle des fontaines, qui descend des montagnes, et decoule par dedans les pierres et rochers. Puis l'eau des puits, ou celle qui sourd au bas d'une montagne. Celle de la riuiere est pareillement bonne, prise au fil courant d'icelle, entre deux eaux. Celle des estangs ou marais est mauuaise, et principalement celle qui ne court point est tres-pernicieuse et pestilente, à cause qu'en icelle naissent plusieurs animaux venimeux, comme couleures, crapaux, vers, et autres. Celle de neige et de glace est aussi mal saine, à cause de sa grande froideur et terrestrité. Et quant à l'eau des puits et des fontaines, laquelle est tousiours ou le plus souuent trouuée bonne, sa bonté sera conneuë, si elle n'a aucune saueur, odeur, ny couleur, neantmoins bien claire comme l'air serain. Elle doit estre tiède en Hyuer, et froide en Esté, facile à eschauffer, et subite à refroidir : en laquelle les pois et les fèves et naquets, et autres semblables choses se

qu'il ait un titre spécial, il tient de trop près à la matière traitée dans le précédent chapitre pour qu'il eût été utile de l'en séparer.

¹ Cet article a été ajouté en 1579; bien

cuisent facilement. Et ceux qui en vissent ont la voix claire et la poitrine saine, et le teint du visage beau et clair : et la plus legere trouuée au poids est la meilleure.

CHAPITRE XXIV.

DES MEDICAMENS ALEXITERES, C'EST A DIRE CONTREPOISONS, QVI ONT VERTV DE CHASSER LE VENIN PESTIFERÉ.

Maintenant il est temps que nous traitions de la propre curation de ceste maladie pestilente, laquelle est fort difficile, à cause de la diuersité et fallace de plusieurs accidens qui la suiuent : tellement que le Medecin et Chirurgien à grande difficulté peuent-ils iuger et connoistre si le malade est frappé de peste, veu mesmement que quelquesfois il n'aura qu'une petite fiévre, à raison que ce venin ne sera imprimé en humeur chaud, et partant il ne se disperse et ne se fait apparcistre certainement, dont aduient que le pestiferé meurt promptement, sans aucune cause manifeste ou signe quelconque. Parquoy, en temps de peste, il ne faut prolonger le temps en cherchant les vrais signes de ceste maladie: car bien souuent on seroit deceu, et le venin tuera bien tost le malade, si on ne se haste de luy donner promptement son alexitere ou contrepoison. A ceste cause, lors qu'on verra la fiévre à quelqu'un en temps de peste, il faut presupposer qu'elle est pestilentielle, attendu mesmement que tant que l'influence venimeuse de l'air durera, tout l'humeur superflu est facilement enuenimé.

Or pour commencer la curation,

aucuns sont d'aduis de faire la saignée, les autres de donner purgation, et les autres de donner incontinent quelque contrepoison : mais considerant la vehemence de ceste maladie, et la diuersité et fallace des accidens qui la suiuent, ausquels faut subuenir, en contemplant la principale partie, qui est la matiere veneneuse et du tout ennemie du cœur, nous sommes d'aduis, que le plus expedit est de donner premierement subitement au malade quelque medicament alexitere et cardiaque, pour contrarier et resister au venin, non en tant qu'il soit chaud ou froid, sec ou humide, mais comme ayant vne propriété occulte. Car si c'estoit vne intemperature seule ou compliquée, elle pourroit estre curée avec medicamens contrarians par vne seule qualité, ou mistionnés suiuant les remedes escrits et approuués des anciens et modernes : mais nous voyons que par tels remedes communs et methodiques, tel venin ne peut estre vaincu : parquoy nous sommes contraints pour la curation venir aux medicamens qui operent par vne propriété occulte, qui ne peuvent estre expliqués par raison, mais conneus par seule experience, comme sont les alexiteres ou antidotes, c'est à dire, remedes dediés contre les venins.

Or il y en a deux sortes : l'une qui arreste et rompt la vertu du venin par sa propriété cachée ou particulière, de laquelle on ne peut donner raison : l'autre le iette hors du corps, à scauoir par vomissement, flux de ventre, sueur, et autres vacuations que dirons cy après : lesquels estans contraires aux venins, changent et alterent tout le corps, non pas (comme dit laques Greuin en son liure *des Ve-*

nins) qu'il faille entendre que leur substance penetre et passe tout le corps : car il est impossible qu'en si peu de temps et si peu de matiere qu'on donne pour contrepoison , puisse passer vne si grosse masse de nostre corps. Mais estant en l'estomach, là il s'eschauffe : puis s'esleuent certaines vapeurs lesquelles se communiquent par tout le corps, de telle sorte que , soutenu d'icelles, il combat par sa vertu la force du venin en quelque part qu'il le rencontre, le maistrisant et le chassant hors, non seulement par sa substance, mais par renuoy de ses vertus et qualités : comme iournellement nous voyons que quand nous auons pris des pilules ou quelque medecine laxative, neantmoins que leur substance ou matiere demeure en l'estomach, leur vertu est espendue en toutes les parties du corps. On en peut autant dire d'un clystere, qui estant dedans les intestins, a puissance de faire reuulsion des humeurs du cerneau ¹. Autre exemple : comme nous voyons de l'emplastre de *Vigocum mercurio*, qui liquefie et chasse le virus verollique tant par sueurs, flux de ventre, que flux de bouche, sans que la substance du mercure entre aucunement dedans les parties interieures du corps : pareillement les alexiteres operent en nos corps en combattant et chassant la virulence du venin. Mais ainsi que par la morsure d'une vipere, ou piqueure d'un scorpion, ou d'autre beste veneneuse,

¹ Galien, *lib. 2. de comp. med. secundum locos.* — A. P. Cette note se lit pour la première fois dans l'édition de 1598; celles de 1579 et 1585 n'offrent rien de semblable; mais dans celles de 1568 et 1575 on lisait dans le texte : *comme tesmoigne Galien au lib. 5. des Simples, chap. 19.*

vne bien petite quantité de leur venin fait en peu de temps grande mutation au corps, à cause que leur qualité s'espend par toutes les parties, et les altere et conuertit en sa nature, dont la mort s'ensuit si on n'y met remede : et pareillement vne petite quantité de contrepoison donné en temps et heure, abat la malice du venin, soit appliqué par dehors, ou donné par dedans. Toutesfois il faut icy noter, que l'alexitere doit estre plus fort que le venin, à fin qu'il domine et le chasse hors : et en sera donné deux fois le iour, et parlant il en faudra vser en plus grande quantité que n'est presupposé estre le venin, à fin qu'il le domine. Aussi n'est-il pas bon en vser en trop grande quantité, de peur qu'il ne blesse la nature du corps, encores qu'il fust maistre du venin : partant on y tiendra mediocrité, et en sera continué iusqu'à ce qu'on verra les accidens diminués ou du tout cessés.

Or les alexiteres ou contrepoisons, sont souuentefois faites d'une partie de venins meslés avec autres simples en quantité bien accommodée (comme on voit en la composition du theriaque, qu'il y entre de la chair de vipere), à fin qu'ils seruent de vehicule ou conduite pour les mener là par où est le venin dans le corps, pource qu'un venin cherche son semblable, comme aussi font toutes choses naturelles. D'auantage il se trouue des venins qui sont contrepoisons les vns des autres, voire un venin contre son semblable, comme on voit le scorpion propre contre sa piqueure. Mais entre tous les alexiteres du venin pestiferé, sont principalement le theriaque et methridat, lesquels on a conuenir resister à la malice du venin en fortifiant le cœur, et generalement

tous les esprits, non seulement pris par dedans, mais aussi appliqués par dehors, comme sur la région du cœur, et sur les bubons et charbons, et vniuersellement par tout le corps : parce qu'ils attirent le venin vers eux par vne propriété occulte (ainsi que le *Magnès* attire le fer, et l'*Ambre* le festu. et les arbres et herbes tirent de la terre ce qui leur est familier), et l'ayant attiré l'alterent, corrompent et mortifient sa virulence et venenosité : ce qui est bien prouué par Galien au liure des *Commodités du Theriaque* : ioint que tous les anciens ont tenu pour resolu, qu'en la composition d'iceux y a vne chose merueilleuse et conuenable à la forme de l'esprit vital. Dequoy nous a fait foy le Roy Mithridates, inuenteur du methridat, lequel en ayant pris par long vsage, ne se peust faire mourir qu'aucc peine extreme par poison, pour ne tomber entre les mains des Romains ses ennemis mortels ¹. Et quant au theriaque, Galien afferme qu'il peut guarir de la morsure d'vn chien enragé, estant pris auparauant que le venin ait saisi les parties nobles.

Et si quelques-vns me vouloient mettre en auant que le theriaque et methridat, et plusieurs autres medicamens alexiteres de la peste, sont chauds, et qu'elle commence le plus souuent par fièvre ardente et continue, et que partant tels remedes la pourroient augmenter, et qu'estant augmentée, nuiroient plustost aux malades, qu'ils ne leur profiteroient : A cela ie respons et confesse qu'ils sont chauds : mais d'autant qu'ils resistant au venin estans baillés et

admis par proportion conuenable, peuvent plus aider que nuire à la fièvre, à laquelle ne faut auoir tant d'esgard qu'à sa cause. Vray est que quand la fièvre est fort grande, il les faut mesler avec choses refrigerantes, comme trochisques de camphre (lequel mesme preserue le corps de pourriture, et pource est commodément meslé es antidotes contre la peste) syrop de limons, citrons, nenuphar, eau d'ozeille, et autres semblables, et au reste ne choisir vn methridat ou theriaque trop vieux, ains du moyen aage, comme de quatre ans, ou recent, comme de deux : car ainsi elle n'eschauffe pas tant.

Or la quantité dudit theriaque et methridat se doit diuersifier selon les personnes : car les forts et robustes en pourront prendre la quantité d'vne dragme ou plus : les moyens, demie : et quant aux enfans qui tentent encores, nous en parlerons cy après. Quand le malade aura pris ledit theriaque ou autre alexitere, faut qu'il se pourmene quelque espace de temps, non pas toutesfois comme aucuns font, lesquels incontinent qu'ils se sentent frappés de peste, ne cessent de cheminer tant qu'ils ne se peuvent soutenir : ce que ie n'approuue, veu qu'ils debilitent par trop Nature, laquelle estant ainsi debilitée, ne peut vaincre son ennemy pestiferé : partant on ne doit point faire ainsi, mais y proceder par mediocrité. Et après que le malade se sera pourmené, il le faut mettre dedans vn lit chaudement, et le faire bien couvrir, et luy appliquer des pierres chaudes aux pieds, ou bouteilles remplies d'eau chaude, ou des vessies, et le faire tres-bien suer : car la sueur en tel cas est vne des vrayes purgations des humeurs qui causent la peste et les

¹ Val. Max. li. 9. chap. 2. — A. P. Note de 1598.

fièvres putrides, soient chaudes ou froides.

Toutesfois toute sueur n'est pas profitable, comme il appert par ce que George Agricola, excellent Medecin au pays d'Allemagne, a escrit en son liure de la Peste, où il assure auoir veu vne femme de Misne, ayant la peste, suer le sang par la teste et la poitrine l'espace de trois iours, et ce nonobstant elle deceda. Aussi Anthonius Beniuenius, Medecin florentin, au liure 1. chap. 4. dit auoir conneu vn homme assez robuste, aagé de trente six ans, lequel tous les mois suoit le sang par les pores du cuir, lequel fut guari par section de veine ¹.

Or pour retourner à nostre propos, ce qui s'ensuit, estant pris intérieurement, sera bon pour prouoquer la sueur.

- ℞. Rad. chinæ in talleolas dissectæ ʒ. j. ʒ. ʒ.
 Galiaci ʒ. ij.
 Corticis tamarisci ʒ. j.
 Rad. angelicæ ʒ. ij.
 Rasuræ cornu cerui ʒ. j.
 Baccarum iuniperi ʒ. ij.

Le tout soit mis dans vne phiole de verre, tenant de cinq à six pintes, et soient mises dans ladite phiole quatre pintes d'eau de riuere, ou d'vne claire fontaine: et soit estoupée, et laissée en infusion toute la nuit sur les cendres chaudes, et le lendemain soit bouilli *in balneo Marie*: et au cul du chauderon sera mis du foin ou feutre, de peur que ladite bouteille ne touche au fonds, et que par ce moyen elle ne se rompe. L'ebullition se fera iusqu'à la consommation de la moitié, qui se pourra faire en six

¹ Cette histoire de Beniuenius est une addition de 1585.

heures: puis soit passé par dedans la chausse d'hippocras, et après repassé avec six onces de sucre rosat, et vn peu de theriaque: et d'icelle eau estant vn peu chaude, en sera donné plein vn verre, ou moias, à boire au malade pour le faire suer. D'auantage, on pourra assurément prendre de la poudre suiuite, laquelle est fort singuliere.

- ℞. Foliorum dictamni, rutæ, radicis tormentillæ, betonicæ ana ʒ. ʒ.
 Boli armenicæ preparati ʒ. j.
 Terræ sigillatæ ʒ. ij.
 Aloës, myrrhæ ana ʒ. ʒ.
 Croci orientalis ʒ. j.
 Mastiches ʒ. ij.

Le tout soit puluerisé selon l'art, et soit faite poudre, de laquelle on baillera au malade vne dragme dissoute en eau rose, ou de vinette sauuage: et après auoir pris ladite poudre, il se pourmenera, puis s'en ira coucher, et se fera suer, ainsi qu'a-uons dit. Pareillement ceste eau est tres-excellente.

- ℞. Radicum gentianæ et cyperi ana ʒ. ij.
 Cardui benedicti, pimpinellæ ana m. j. ʒ.
 Oxalidis agrestis et morsus diaboli ana p. ij.
 Baccarum hederæ et iuniperi ana ʒ. ʒ.
 Florum buglossi, violarum, et rosarum rubrarum ana p. ij.

Le tout soit mis en poudre grossemment, puis le ferez tremper en vin blanc et eau rose par l'espace d'vne nuit seulement, et après on y adioustera:

- Boli Armenicæ ʒ. j.
 Theriacæ ʒ. ʒ.

Cela fait, on distillera le tout au bain marie, et on le gardera en vne phiole de verre bien bouchée: et lors qu'on en voudra prendre, on y mettra vn bien peu de canelle et saf-

fran : et si le malade est delicat, comme sont les femmes et enfans, on y mettra du sucre. La dose sera six onces aux robustes, aux moyens trois, et aux delicats deux, plus ou moins, selon qu'on verra estre necessaire. Et après l'auoir prise, on se pourmenera et suera comme dessus.

Les eaux theriacale et cordiale, cy dessus mentionnées, sont aussi de merueilleux effet pour ceste intention, et en faut prendre quatre, cinq, ou six doigts en vn verre. Semblablement celle qui s'ensuit est bien approuuée.

2. Oxalidis agrestis minoris m. vj.

Rutæ p. j.

Pistatur et macerentur in aceto xiiij. horarum spatio, addendo theriacæ ℥. iiij.

Fiat distillatio in baineo Mariæ.

Et incontinent que le malade se sentira frappé, il en boira quatre onces, plus ou moins, selon sa vertu, puis se pourmenera et suera, comme il a esté dit cy dessus. Le temps de faire cesser la sueur est, ou qu'elle se refroidisse, ou qu'on ne la peut plus endurer par foiblesse ou autrement : alors faut essayer le malade avec linges vn peu chauds. Et note qu'il ne le faut iamais prouoquer à la sueur, l'estomach estant plein¹ : car par ainsi la chaleur est dissipée, ou pour le moins reuouée du ventricule en l'habitude du corps, dont s'ensuit crudité.

D'auantage, faut garder le malade de dormir pendant qu'il suera, et principalement au commencement qu'il se sent frappé et atteint de ce mal : parce que nostre chaleur na-

¹ La phrase finissait ici en 1568; le reste est de 1575.

turelle et esprits en ce faisant se retirent au profond du corps, et partant le venin que Nature tasche à chasser hors, est porté au cœur et autres parties nobles avec iceux : et pour ceste cause faut que le malade fuy grandement le dormir : ce qui se fera en l'entretenant de parolles ioyeuses, luy faisant des contes pour le faire rire, s'il peut : et pour ce faire, luy dire et assurer que son mal n'est rien, et qu'il sera bien tost guari : pareillement on fera bruit en la chambre, ouvrant les portes et fenestres. Et si pour tout cela il vouloit dormir, on luy fera des frictions aspres, et luy liera les bras et iambes assez estroitement : aussi on luy tirera les cheueux par derriere le col, et le nez, et les oreilles. D'auantage on dissoudra du castoreum en fort vinaigre et eau de vie, et on luy en appliquera dedans le nez et les oreilles. Ainsi on procedera par toutes manieres selon la grandeur du mal et qualité des personnes, à fin que le malade ne dorme, et principalement le premier iour, iusques à ce que Nature, aidée par les remedes, ait ietté le venin du dedans au dehors par sueur, vomissement, ou autrement. Donc ne suffit defendre seulement le premier iour, mais aussi iusques à ce qu'ils ayent passé le quatrième, pendant lesquels ne leur sera permis de dormir que deux ou trois heures par iour, plus ou moins, selon la vertu : car en ce faut tenir mediocrité (comme on doit faire en toutes choses) et considerer que par trop veiller les esprits se dissipent, dont souuent s'ensuit grande debilitation : et Nature, estant prosternée et abbatue, ne peut vaincre son aduersaire. Partant le Chirurgien y aura esgard : car si les sains sont attenués et affoiblis par

veilles, combien plus se trouueront mal ceux qui sont malades, leurs forces estant ja abbatues et diminuées.

Or pour conclure nostre propos, après que le malade aura bien sué, il le faut essuyer et changer de draps, et ne mangera de deux ou trois heures après : mais pour conforter les vertus, on luy pourra donner vn morceau d'escorce de citron confit, ou de la conserue de roses, ou vne petite rostie trempée en bon vin, ou vn mirabolan confit, si le malade est riche.

CHAPITRE XXV.

DES EPITHEMES OV FOMENTATIONS, POVR CORROBORER LES PARTIES NOBLES.

Entre les alexiteres peuuent estre referés aucuns remedes locaux, c'est à dire qu'on applique par dehors, comme epithemes cordiaux et hepaticques, desquels faut vser dès le commencement (toutesfois après auoir fait quelques euacuations vniuerselles) s'il est besoin, pour munir les parties nobles en roborant leurs vertus. à fin qu'ils repoussent les vapeurs malignes et veneneuses loing d'icelles.

Les epithemes doiuent auoir double faculté, à scauoir d'eschauffer et refroidir. Leur froidure sert pour refrigerer la grande chaleur estrange, et leur chaleur est cordiale, parce que les medicamens cordiaux plus communément sont chauds : et partant ils seront changés et diuersifiés selon l'ardeur de la fièvre, et doiuent estre appliqués tièdes avec vne piece d'escarlate, ou vn drapeau en plusieurs

doubles, bien delié, ou vne esponge : desquels seront faites fomentations, et laissés mouillés sur la region du cœur et du foye, pouruen que le charbon ne fust en ces lieux là : pour-ce qu'il ne faut appliquer sur iceux aucuns medicamens repercutifs. Tu pourras faire lesdits epithemes selon les formulaires qui s'en-suiuent.

℞. Aquarum rosarum, plantaginis et solani ana ℥. iiij.

Aquæ acetosæ, vini granatorum et aceti ana ℥. iiij.

Santali rubri et coralli rubri puluerisati ana ℥. iiij.

Theriacæ veteris ℥. ℞.

Caphuræ ℥. ij.

Croci ℥. j.

Caryophyllorum ℥. ℞.

Misce, et fiat epithema.

Autre Epitheme fort aisé à faire.

℞. Aquarum rosarum et plantaginis ana ℥. x.

Aceti rosati ℥. iiij.

Caryophyllorum, santali rubri et coralli rubri puluerisati, et pulueris diamargariti frigidi ana ℥. j. ℞.

Caphuræ et moschi ana ℥. j.

Fiat epithema.

Autre Epitheme.

℞. Aquarum rosarum et melissæ ana ℥. iiij.

Aceti rosati ℥. iiij.

Santali rubri ℥. j.

Caryophyllorum ℥. ℞.

Croci ℥. ij.

Caphuræ ℥. j.

Boli Armeniæ, terræ sigillatæ, zedoariæ ana ℥. j.

Fiat epithema.

Autre.

℞. Aceti rosati et aquæ rosarum ana lb. ℞.

Caphuræ ℥. ℞.

Theriacæ et mithridatij ana ℥. j.

Fiat epithema.

Autre.

2. Aquarum rosarum, nenupharis, bu-
gossi, acetosæ, areti rosati ana. lb ℥.
Santali rubri, rosarum rubrarum ana
3. iij.
Florum nenupharis, violariæ, caphuræ
ana 3 ℥.
Mithridatij et theriacæ ana 3. ij.

Toutes ces choses seront pilées et incorporées ensemble : puis quand il faudra en user, on en mettra dans quelque vaisseau pour estre vn peu eschauffé, et on en fomentera le cœur et le foye, comme dessus.

CHAPITRE XXVI.

A SCAVOIR SI LA SAIGNÉE ET PURGATION SONT NECESSAIRES AV COMMENTEMENT DE LA MALADIE PESTILENTE.

Ayant muni le cœur de medemens alexiteres, on procedera à la saignée et purgation, s'il en est besoin : en quoy il y a grand different entre les Medecins, desquels aucuns commandent la saignée, les autres la defendent.

Ceux qui la commandent, disent que la fièvre pestilente est communément engendrée au sang pour la malignité du venin : lequel sang ainsi alteré et corrompu pourrit les autres humeurs, et partant concluent qu'il conuient saigner. Ceux qui la defendent, disent que le plus souuent le sang n'est point corrompu, mais que ce sont les autres humeurs, et partant concluent qu'il les conuient seulement purger. Quant à moy, considerant les differences de peste que j'ay declarées par cy deuant, à scauoir que l'vne prouient du vice de l'air, et l'autre de la corruption des

humeurs, et que le venin pestiferé s'espand dedans les conduits du corps, et de là aux parties principales, comme on voit par les apostemes qui apparoissent tantost derriere les oreilles, tantost aux aisselles, ou aux aines, selon que le cerueau, le cœur et le foye sont infectés : duquel venin procedent aussi les charbons et eruptions aux autres parties du corps, qui se font à cause que Nature se descharge et iette hors ledit venin aux emonctoires constitués pour recevoir les excremens des membres principaux : en tel cas il me semble qu'il faut que le Chirurgien aide Nature à faire sa descharge où elle pretend, suiuant la doctrine d'Hippocrates¹, et qu'il suiue le mouuement d'icelle, qui se fait des parties interieures aux exterieures. Parquoy ne faut en telle chose purger ny saigner, s'il n'y a grande plenitude, de peur d'interrompre le mouuement de Nature, et de retirer la matiere veneneuse au dedans : ce qui est ordinairement conueu en ceux qui ont commencement de bubons veneriens : car lors qu'on les purge ou saigne, on est souuentefois cause qu'ils ne viennent à suppuration, et que la matiere virulente se retire au dedans, dont la verole s'ensuit.

Parquoy au commencement des bubons, charbons, et eruptions pestiferées, causées seulement du vice de l'air, ne faut purger ny saigner, mais suffira de munir le cœur et toutes les parties nobles de medecines alexiteres, qui ont vertu et propriété occulte d'abattre la malignité du venin tant par dedans que par dehors, par où elle pretend faire sa descharge. Et note ce que j'ay dit du vice de l'air,

¹ Hippocrates, *Aph.* 21. liu. 1. — A. P.

parce que l'on voit ordinairement que ceux que l'on saigne et purge en tel cas, sont en grand peril de leurs personnes : pour-ce qu'ayant vacué le sang et les esprits contenus avec luy, la contagion proueuante de l'air pestiferé est plus promptement portée aux poulmons et au cœur, et est rendue plus forte, et partant elle exerce plustost sa tyrannie. Semblablement le corps estant esmeu par grandes purgations, il se fait promptement resolution des esprits, à cause que la chair de toute l'habitude du corps se liquefie et consume par vne grande vacuation.

Sur quoy ie te veux bien aduertir de ce que j'ay obserué au voyage de Bayonne, que j'ay fait avec mon Roy en l'an 1565. C'est que ie me suis enquis des Medecins, Chirurgiens et Barbiers de toutes les villes où nous auons passé, esquelles la peste auoit esté, comme il leur estoit aduenu d'auoir saigné les pestiferés : lesquels m'ont attesté que presque tous ceux qu'on auoit saignés et grandement purgés, estoient morts, et ceux qui n'auoient esté saignés ny purgés, eschappoient presque tous : qui fait estre vray-semblable que la peste venoit du vice de l'air, et non de la corruption des humeurs.

Semblable chose auoit desia esté au-parauant obseruée en la maladie nommée *Coqueluche*, comme j'ay escrit cy deuant : car alors qu'on purgeoit et saignoit ceux qui en estoient esprits, tant s'en faut qu'on les fist eschapper, que mesme on leur abregeoit leur vie, et en mouroient plustost.

Or telle chose a esté conneuë par experience, à scauoir après la mort de plusieurs : toutesfois il y a quelque raison, en ce qu'aucuns ont obserué,

lors que la peste venoit du vice de l'air, les bubons et charbons le plus souuent apparoistre auparauant la fièvre. Donc veu que l'experience est iointe avec la raison, il ne faut indifferemment, comme l'on fait communément, aussi tost qu'on voit le malade frappé de peste, luy ordonner la saignée, ou quelque grande purgation : ce qui a esté par cy deuant bien souuent cause de la mort d'vne infinité de personnes. Toutesfois s'il y auoit grande repletion ou corruption d'humeurs, au commencement de la douleur et tumeur du bubon et charbon pestiferé, supposé aussi qu'il n'y eust que bien peu de matiere coniointe, Nature eslant encor en rut, c'est à dire en son mouuement d'expeller ce qui la moleste, alors on doit donner medicament grandement purgeant, pour ietter hors l'abondance et plenitude de la matiere veneneuse contenue aux humeurs et en toute l'habitude du corps : et ce suiuant l'Aphorisme d'Hippocrates qui dit, que toutes maladies qui sont faites de plenitude, sont curées par euacuation¹. Plus en vn autre lieu nous enseigne qu'il faut donner medecine aux maladies violentes et tres-aiguës, voire le mesme iour, si la matiere est turgente² : car en telle chose il est dangereux de retarder.

Or si la matiere est turgente en quantité, qualité et mouuement, faut tirer vne resolution, qu'en la peste causée du vice de l'air, avec plenitude de sang et d'humeurs, la saignée et purgation y sont necessaires. Parquoy les medicamens hypercathartiques, c'est à dire, qui font operation effrenée par propriété oc-

¹ Hippocrates, *Aph.* 22. *liu.* 2. — A. P.

² *Aph.* 10. *liu.* 4. — A. P.

culte, comme alexiteres resistans au venin, sont propres pour estre bailés au commencement de ce mal, pourueu que Nature soit assez forte : car à ceux qui sont constitués au hazard de leur vie, et au danger de mourir, vaut mieux tenter de donner vn fort remede que de la sser le malade despourueu de tout aide, estant à la miseri-orde de l'ennemy, qui est l'humeur pestilent : ce qui est aussi approuué de Celse, qui dit que d'autant que la peste est vne maladie hastiue et tempestatiue, faut promptement vser de remedes, mesmes avec temerité¹.

Parquoy faut considerer si le malade pestiferé a vne fiéure ardente et grande repletion aux conduits, et que la vertu soit forte : qui se peut connoistre, lors que les veines sont fort pleines et estendues, les yeux et la face grandement enflammés : aussi que quelquesfois a crachement de sang, avec grande pulsation des arteres des temples, douleur au gosier, difficulté de respirer, espoingnement par tout le corps, avec tres-grande pesanteur et lassitude, les vrines estans rougeastres, troubles et espaises. En tel cas, faut saigner promptement pour aider Nature à se descharger, de peur qu'il ne se face suffocation de la chaleur naturelle, pour la trop grande abondance de sang, comme la mesche s'esteint en vne lampe lors qu'il y a trop d'huile : adonc tu ouuiras p'ustost la veine basilique du costé senestre que du dextre, à cause que le cœur et la ratelle en ceste maladie sont fort affectés : et tireras du sang en abondance, seion que verras estre necessaire, prenant indication sur toutes choses

de la force et vertu du malade. Et garderas que tu ne faces la saignée pendant qu'il y aura frisson de fiéure, parce que la chaleur naturelle et les esprits sont retirés au dedans, et alors les parties externes sont vuides de sang, et si on en tiroit lors, on debiliteroit grandement les vertus. Aussi pendant que tu saigneras le malade, tu luy feras tenir vn grain de sel en sa bouche, ou de l'eau froide, et luy feras sentir du vinaigre, duquel aussi luy en frotteras le nez, la bouche et les temples, de peur qu'il ne tombe en syncope. D'auantage, il ne doit dormir tost après la saignée : car par le dormir, le venin et chaleur naturelle se retirent au centre du corps et augmentent la chaleur estrange, dont la fiéure et autres accidens aceroissent.

Or il faut icy noter qu'en telle repletion la saignée se doit faire autrement enfiéure pestilente simple, qu'en celle qui est accompagnée d'vn bubon ou charbon : car s'il y auoit l'vn ou tous les deux conioints avec la fiéure grande et furieuse, alors il faudroit ouuir la veine plus proche de l'aposteme ou charbon, et selon la rectitude des fibres, à fin que par icelle le sang soit tiré et euacué plus directement : pour autant que toute retraction et reunion de sang infect vers les parties nobles est defendue de tous bons autheurs, Medecins et Chirurgiens. Posons donc pour exemple que le malade ait vne grande repletion, laquelle surpasse la capacité des veines et les forces naturelles, ce que les Medecins nomment *ad vasa*, et *ad vires*, et qu'il ait vn aposteme pestiferé ou vn charbon és parties de la teste et du col, il faut que la saignée soit faite de la veine cephalique ou mediane, ou de l'vn des rameaux

¹ Celse, *liv. 3. chap. 7.* — A. P.

d'icelle, au bras qui est du costé malade. Et où telles veines ne pourront apparoistre pour estre ouuertes, à cause de la grande quantité de graisse ou autrement, il faut ouvrir celle qui est entre le pouce et le second doigt, ou vne autre prochaine et plus apparente, mettant la main du malade en eau chaude: car la chaleur de l'eau fait enfler la veine, et attire le sang du profond aux parties extérieures du corps. Et si l'aposteme est sous les aisselles ou aux environs, faut aussi tirer du sang de la veine basilique ou mediane au dessus de la main. Et si la tumeur s'apparoist aux aines, on ouvrira la veine poplitique, qui est au milieu du jarret, ou la veine saphene, qui est au-dessus de la cheuille du pied de dedans, ou vn autre rameau le plus apparent qui soit sur le pied, et tousiours du costé mesme de l'aposteme, mettant aussi le pied en eau chaude pour la cause dessus-dite.

Et sera tiré du sang selon que le malade sera ieune et robuste, ayant les veines fort enflées, et autres signes cy dessus mentionnés, lesquels s'ils apparoissent tous, ou la plupart d'iceux, ne faut craindre d'ouvir la veine: ce qui se doit faire deuant le troisième iour, à cause que ceste maladie pestilente vient promptement en son estat, voire quelquesfois en vingt quatre heures. Et en tirant le sang, tu considereras les forces du malade. luy touchant le pouls, si le Medecin n'est present: car Galien dit que le pouls monstre infailliblement la vertu et force du malade. Donc il le faut toucher, et auoir esgard à sa mutation et inegalité: et s'il est trouué lent et petit, alors on doit soudainement cesser et clore la veine, ou faire la saignée à deux ou trois fois,

si la force manque. Il faut bien icy observer, qu'aucuns par vne timidité tombent en syncope deuant qu'on leur ait tiré vne palette de sang: parquoy il faut connoistre les signes de syncope: qui se fera par vne petite sueur qui commence à venir au front, et mal de cœur, comme volonté de vomir, et bien souuent d'aller à la selle, baaillement et changement de couleur, les léures estans palles: et le signe infaillible (comme j'ay dit) est le pouls qui sera trouué lent et petit. Et lors que tels signes apparoissent, faut mettre le doigt sur le pertuis de la veine, tant que le malade soit plus asseuré, et luy donner vne rostie de pain trempée en vin, ou quelque chose de semblable.

Et après la saignée ainsi faite, on ne laissera de donner promptement à boire au malade quelque alexitere ayant vertu et puissance de vaincre la malignité du venin et le chasser hors, comme pour exemple, du theriaque ou methridat dissout avec eau d'ozeille sauvage, ou de l'eau theriacale, ou autres semblables que nous auons cy deuant descrites. Or c'est assez parlé de la saignée, venons maintenant à la purgation.

CHAPITRE XXVII

DES MEDICAMENS PURGATIFS.

Si on voit que la purgation soit necessaire par les intentions susdites, on y procedera comme la chose le requiert, c'est à sçauoir, en considerant que c'est icy vne maladie violente, laquelle a besoin de remedes prompts pour combattre et vacuer la pourriture des humeurs hors du corps.

Et les faut dinersifier selon qu'on connoistra l'humeur pechant : aussi en prenant indication du temperament du malade, de l'aage, du coustume, pays, saison de l'année, sexe, air ambiens, et plusieurs autres choses semblables, qu'on verra estre necessaires, et principalement de la vertu. Partant si on voit qu'il soit necessaire que le malade soit purgé, et qu'il soit fort robuste, on luy donnera vne dragme de theriaque, avec six grains, voire dix grains de scammonée en poudre. On peut semblablement bailler des pilules faites ainsi.

℞. Theriacæ et mithridatij ana ʒ. j.
Sulphuris vivi subtiliter pulverisati ʒ. ʒ.
Diagredij ʒ. iij.

Fiant pilulæ.

Autres pilules.

℞. Aloës ʒ. iij.
Myrrhæ croci ana ʒ. j.
Hellebori albi, azari ana ʒ. iij.

Cum theriaca veteri fiat massa, capiat ʒ. iij. pro dosi, tribus horis ante pastum.

Les pilules de Rufus, dont nous auons parlé cy deuant, sont propres pour donner aux moins forts et robustes pour vn remede gracieux, desquelles faut prendre vne dragme en pilules ou potion.

Les anciens ont fort loué l'agaric, par-ce qu'il attire les humeurs de tous les membres, et a vertu approchante du theriaque, par-ce qu'il renforce le cœur, et le purge de tout venin : on en peut donner deux dragmes aux robustes, vne aux mediocres, et demie aux delicats. Et par ainsi selon la force du malade, en sera donné en trochisques et bien préparé. Et vaut mieux qu'il soit baillé en decoction qu'en substance, par-ce que quelquesfois il n'est pas bien esleu et

préparé : que s'il est bien esleu et préparé, on le peut dire estre vne medecine diuine contre la peste causée par le vice des humeurs, de laquelle plusieurs experiences ont esté faites.

Quelques vns approuuent et recommandent fort l'antimoine, alleguans plusieurs experiences qu'ils ont veu. Toutesfois, par-ce que l'vsage d'iceluy est reprouué par messieurs de la faculté de Medecine, ie me deporteray d'en rien escrire en ce lieu ¹.

Maintenant venons aux autres remedes, desquels on vse principalement lors que le vice gist en l'intemperature de l'air et non des humeurs : lesquels ont la vertu d'esmouoir les sueurs, lequel remede en tel cas est

¹ C'est ici le fameux endroit où Paré, dans les premières éditions, s'étendait avec tant de complaisance sur l'usage et les vertus de l'antimoine. A ce propos, il importe que je revienne sur une assertion émise dans mon Introduction, page cclxxv, où il est dit que ce morceau fut supprimé dans la première édition des Oeuvres complètes. C'est une erreur; on le lit en 1575 tout-à-fait semblable au texte de 1568. Ce ne fut donc qu'en 1579 que Paré consentit à le supprimer, sans doute par la même raison qui lui avait fait supprimer le livre *des Fièvres*, et pour se remettre en paix avec la Faculté. L'auteur avait laissé cependant en d'autres endroits de ses Oeuvres percer l'opinion qu'il avait de ce remède: ainsi au chap. 48 du livre *de la Generation*, ainsi encore au chap. 21 du livre *des Venins* (voyez tome II, page 745, et tome III, page 312); et ces courtes phrases avaient échappé à la censure de la Faculté. Mais on ignorait que Paré eût eu l'occasion de se prononcer sur une question de pratique qui agita et divisa les médecins pendant près de deux siècles, et on ne saura gré d'avoir reproduit ce long passage dans cette nouvelle édition; on le trouvera sous le titre de *Chapitre complémentaire* à la fin du livre *de la Peste*.

le premier et plus excellent entre tous autres : entre lesquels celuy qui s'ensuit , est de merueilleuse vertu , et l'ay entendu de messire Matthias Rodler, chancelier de monseigneur le duc Georges , comte Palatin , homme de bien et d'honneur, demourant à Schimeren. Lequel m'a depuis n'agueres escrit qu'on a esté fort vexé de peste en Allemagne, et le plus grand et singulier remede qu'ils ayent peu trouuer (par le moyen d'un docte Medecin) estoit prendre vne brassée de l'herbe nommée Armoise. et de la cendre d'icelle on faisoit de la lexiue avec vne quarte d'eau pure , puis on la faisoit bouillir et consumer sur le feu dedans vn vaisseau de terre plombé , iusqu'à ce qu'elle delaissast vne matiere espaisse comme sel, et de ce on faisoit trochisques, chacun de la pesanteur d'un florin d'or. Et lors qu'on se sentoit frappé de peste , on faisoit dissoudre l'un desdits trochisques, ou deux, plus ou moins, selon la force et aage des malades, avec quatre ou cinq doigts de bon vin ou maluoisie : puis se pourmenoient après l'espace de demie heure , et se mettoient dans le lit, et snoient deux ou trois heures, plus ou moins, selon que la force et vertu des malades estoit grande, aussi vomissoient et alloient à la selle, comme s'ils eussent pris de l'antimoine : et par ce remede, ceux qui en ont vsé auparauant que le venin eust saisi le cœur, sont presque tous eschappés : ce que j'ay experimenté depuis en ceste ville de Paris, avec bonne issue. Les anciens ont fort loué l'Armoise prise par dedans et dehors, contre la morsure des serpens : et partant est à louer donnée à la peste.

Aussi il m'a esté asseuré par maistre Gilbert Eroüard, docteur en Mede-

cine à Montpellier, que luy estant en Sicile, medecin du vice-roy d'icelle province, entra en familiarité et amitié avec vn Nauarrois, qui auoit serui avec grande reputation la religion de Malte l'espace de quarante ans : lequel estant à Rhodes, en l'hospital de ladite religion , pour penser les pestiferés, à la grande instance et priere d'un patron de nauire Ragusois, malade de peste, auroit esté contraint luy permettre de boire vn grand plein verre de saumure d'anchois, pour ce que ledit malade disoit cela estre vn singulier remede contre la peste : duquel breuuage, en moins de vingt quatre heures après l'auoir pris, luy ayant succédé vne grande sueur, se trouua sans fiéure, et entierement guar : et asseuroit ledit Nauarrois auoir donné depuis ce remede à plusieurs qui ont esté guaris. D'auantage, ledit Eroüard m'a affirmé, qu'ayant ouï ce recit, il en a fait l'experience à plusieurs, et mesme en a donné à deux enfans de monsieur de la Terrasse, maistre des requestes du roy, qui estoient malades de peste, et ont esté guaris. De l'effet duquel remede luy ayant demandé quelle raison il en pourroit donner, il m'allegua que la peste n'est autre chose qu'une espee de putrefaction et corruption insigne, à laquelle les medicamens grandement desseichans sont propres et vtiles : et partant le sel (comme estant fort excellent à garder toutes choses suiettes à corruption) a force et vigueur de consumer l'indicible putrefaction où le venin pestilentiel est attaché. Or il faut icy au ieune Chirurgien noter, qu'il ne faut attribuer ce remede aux anchois, mais du tout à la salsitude.

Aucuns prennent le poids d'une dragme de semence d'hiebles mises

en infusion en vin blanc, qui fait presque semblable effet que l'antimoine: ce que ie sçay par experience. Autres prennent vne dragme de semence de rue pilée, y meslans le gros d'une féve de theriaque, et donnent cela à boire au malade avec quatre doigts de maluoisie. Il y en a aussi aucuns qui prennent vne poignée de feuilles et sommités de genest, et les pilent avec demy-septier de vin blanc, et le donnent à boire: et tost après les malades vomissent, assellent et suent: ce que l'approuue, d'autant qu'on voit par experience, que ceux qui sont mords de bestes veneneuses, lians du genest dessus la morsure, ont gardé que le venin ne passe plus auant. Pareillement on en donne à boire, pour garder que le venin ne saisisse le cœur. Autres vsent de racines de enula campana, gentiane, tormentille, graine d'escarlate et de genéure, limure d'iuoie et de corne de cerf, prenans de chacun d'iceux à la volonté, à sçauoir demie dragme pour l'ordinaire, et le tout concassé et mis en infusion en vin blanc et eau de vie par l'espace de vingt quatre heures sur les cendres chaudes, coulent le tout, et d'icelle colature en donnent trois ou quatre doigts, plus ou moins, au malade de peste, selon qu'il est besoin: puis on le met dedans le lit, et on le couure bien. Icelle meslange prouoque beaucoup la sueur, et chasse le venin, d'autant qu'elle est cordiale, et a vne grande euaporation spiritueuse, ioint qu'elle est alexitere, comme on peut voire par ses ingrediens.

Aussi la potion suiuite a esté experimentée avec heureux succès, et est principalement propre pour les rustiques.

Prenez moustarde arre (et non faicte de moust), demi once; deslayez-la en vin blanc et vn peu d'eau de vie, et y meslez le gros d'une feue de theriaque ou methridat.

Puis l'ayant beuë, se faut pourmener et suer, comme dessus est dit.

Pareillement le remede suiuit leur sera conuenable. Il faut prendre vn gros oignon et le creuser, et y mettre du theriaque ou methridat, demie dragme avec vinaigre, et faire cuire le tout ensemble, puis l'exprimer: et de ce on en baillera à boire au malade avec eau d'ozeille ou de chardon benist, ou autre eau cordiale, ou de bon vin: puis on le fera pourmener tant et si peu qu'il sera besoin, et après on le mettra dans vn lit pour suer, comme dessus: ou on fera comme s'ensuit.

Prenez teste d'ail la quantité d'une noix assez grosse, vingt feuilles de rue et autant d'esclaire, qu'on appelle en latin *Chelidonium maius*: pilez tout avec vin blanc, et vn peu d'eau de vie, puis exprimez: et en beuez cinq ou six doigts. Aucuns prennent du jus d'esclaire et de mauues, tiré avec quatre doigts de vinaigre, qu'ils boient avec deux doigts d'huile de noix: puis se pourmentent assez longuement, et tost après vomissent, et leur ventre s'ouure, et vont à la selle: et par ce moyen sont garantis. Autres vsent de feuilles de laureole desseichées, le poids d'vn escu, plus ou moins, selon la vertu du malade, lesquelles ils trempent deux iours dedans du vinaigre, et en donnent à boire: cela les fait suer, vomir et asseller, et par ce moyen chasse le venin: qui est vn remede plus commode lors que le vice

est aux humeurs, comme aussi sont les suiuans ¹.

Matthiolo, au liure de la *Verole*, dit que la poudre de mercure donnée avec vn peu de suc de chardon benist, ou electuaire de *gemmis*, chasse la peste deuant qu'elle soit confirmée, en faisant vomir, suer, et asseller. Outre-plus ledit Matthiolo conseille de donner de la coupperose dissoute en eau rose, le poids d'vn escu, aux pestiferés, parce qu'elle fait vomir et suer et asseller: et par ce moyen chasse le venin.

Autres donnent de l'huile de scorpiens en petite quantité avec vin blanc, laquelle prouoque grandement le vomir, et peut attirer et vacuer avec soy le venin pestiferé: et mesinement en frottent la region du cœur, et les arteres des temples et

¹ Il y a encore eu ici un retranchement, opéré cette fois dès 1575 sur le texte primitif; en effet, après ce paragraphe, on lisait:

« Aucuns ne craignent à prendre la pesanteur d'vn escu de poudre de mercure bien calcinée, et la misionnent avec conserue de roses ou cotignac la quantité d'vne drachme, et la donnent à avaler comme autres pilules: puis font pourmener le malade, et le gardent de dormir: et certainement la dicte poudre fait grande euacuation tant par haut que par bas, et fait ietter diuerses couleurs d'humeurs par les selles, ce que j'ay expérimenté: aussi Matthiolo le confirme au liure de la *Verole*, disant qu'icelle poudre de mercure, donnée avec vn peu de suc de chardon beneit, etc. »

Je ne saurais comprendre pourquoi Paré a supprimé cette mention d'un remède qu'il dit auoir lui-même expérimenté; mais, quoi qu'il en soit, on est frappé de voir avec quelle hardiesse il essayait les médicaments les plus nouveaux et les plus héroïques; et l'on comprend qu'il n'avait pu voir employer autour de lui l'antimoine sans chercher à en apprécier directement la valeur.

du poignet. Et d'autant que ce venin pestilent est ennemy mortel de Nature, partant il faut le combattre, tant par qualités manifestes, que par antidotes.

Or telles grandes euacuations ne sont louées pour cure reguliere, mais irreguliere, et ne sont aussi à reicter, pour ce qu'ils diuertissent et vacuent l'humeur veneneux, tant par le ventre, vomissement, que par sueurs. Et ne faut vser de medecines trop debiles en maladie si cruelle et forte, pource qu'elles ne font gueres d'action, ains seulement esmeuent les humeurs sans les euacuer, dont souuent la fiéure s'augmente. Et partant si on connoist que tels remedes purgatifs n'ayent fait suffisamment leur deuoir, tu les dois reïterer et augmenter: car (comme nous auons dit, aux fortes maladies il faut vser de forts et soudains remedes ¹. Toutesfois se faut donner garde que la medecine ne soit trop forte, parce qu'elle prosternerait et abbattroit les vertus, lesquelles ne pourroient batailler en vn mesme temps contre deux, à sçauoir, contre la medecine et le venin: et par ainsi on pourroit empescher le mouuement de Nature à ietter le venin hors: partant sur toutes choses la vertu et force du malade doit estre recommandée. Et pour ceste cause, ie conseille que les remedes ainsi forts et violens ne soient donnés qu'aux forts et robustes, comme laboureurs, mariners, crocheteurs, chasseurs, et autres de forte complexion, sice n'est en petite quantité. Et après auoir vsé de medicaments laxatifs, il faut donner des choses qui roboient l'estomach, et repoussent le venin du cœur, et ap-

¹ Hippocrates, *Aph.* 6. liu. 1. — A. P.

paissent l'agitation des humeurs, comme la composition d'alkermes, ou autres choses cy dessus mentionnées au chapitre des Alexiteres.

CHAPITRE XXVIII.

DES ACCIDENS ET COMPLICATIONS DES MALADIES QUI ADVIENNENT AUX PESTIFÉRÉS : ET PREMIEREMENT DE LA DOULEUR DE TESTE.

Il nous conuient à present traiter des accidens qui le plus souuent aduiennent en ceste detestable maladie, et de la correction d'iceux : comme sont douleur de teste et de reins, eruptions et pustules faites au cuir, apostemes, charbons, flux de ventre, et vne infinité d'autres : et commencerons par la douleur de teste, laquelle est fort commune en ceste maladie. Car si le venin est rauï au cerueau, et que Nature ne l'ait peu expeller, a donc aduient en iceluy et en ses membranes inflammation, laquelle venant principalement à saisir et occuper la partie anterieure, le sens commun et imagination se troublent : si c'est au milieu, il ne ratiocine point : et si c'est en la partie posterieure, il perd sa memoire : dont le plus souuent, par faute d'y remedier, le malade tombe en delire, frenesie, manie et rage : laquelle ne vient seulement à cause de la qualité chaude, mais par vne particuliere malignité du venin.

Or ceste douleur si grande et extreme prouient d'une trop grande et abondante quantité de sang, et de certaines vapeurs putrides qui montent des parties inferieures à la teste. Qu'il soit vray, on leur voit la face et les yeux fort enflammés, rouges et

larmoyans, avec grande pesanteur et chaleur de toute la teste : partant il faut soigneusement subuenir à tel accident.

Donc pour la curation, il faut premierement ouurir le ventre par clysteres, et après saigner la veine cephalique du costé auquel sera la plus grande douleur. Et si pour cela la douleur ne cesse pas, alors on incisera les arteres des temples, et on tirera du sang selon la vehemence du mal et la vertu du malade. Et ne faut differer à ouurir telles arteres des temples, et tirer du sang, pour crainte qu'après on ne peust estancher le sang à cause de leur mouuement (qui est systolé et diastolé, c'est à dire contraction et dilatation) : car veritablement ie l'ay fait plusieurs fois, et n'ay trouué non plus de difficulté à l'estancher que des veines, ioint aussi qu'au lendemain on trouuoit l'ouuerture aussi tost consolidée qu'és veines. Parquoy ne faut craindre à inciser lesdites arteres : et vous puis assurer qu'on voit grand effet du sang qui est vacué par icelles, voire cent fois plus que des veines : qui demonstre bien que la matiere putride et vaporeuse est plus contenue en icelles qu'és veines ¹.

On pourra semblablement prouquer la saignée par le nez, si on voit que Nature y tende : car elle profite grandement aux obstructions et inflammations du cerueau et de ses membranes, et peut par icelles estre vacué beaucoup de sang pourri et corrompu : car par telle vacuation, on voit delires et fièvres ardentes allegées et du tout guaries : ce qui est aussi

¹ Comparez ce passage sur l'artériotomie à ce qu'il en a dit au chapitre de la *Migraine*, tome II, page 412.

proué par Hippocrates ¹, disant qu'à celui qui a grande douleur de teste, la bouë, eau, ou sang decoulant par la bouche et par le nez, ou par les oreilles, guarit la maladie. Par quoy faut que le chirurgien aide Nature à ietter hors ce qui luy nuit : à quoy elle parviendra, en faisant que le malade s'efforce à moucher, et gratter avec l'ongle le dedans son nez, ou qu'il se pique avec soye de porc, et qu'il tienne sa teste en bas, à fin d'ouvir quelque veine de laquelle la matiere coniointe se peut euacuer.

Quelquesfois à aucuns le sang s'escoule de soy-mesme, par ce qu'il est chaud, subtil et bilieux, aussi que Nature veut faire sa crise : ce que j'ay veu aduenir à monsieur de Fontaine, cheualier de l'ordre du Roy (sa Majesté estant à Bayonne), lequel auoit vne fiévre continue et pestilente, accompagnée de plusieurs charbons en diuerses parties du corps, et fut deux iours sans cesser de saigner par le nez : et par iceluy flux sa fiévre cessa avec vne tres-grande sueur : et tost après ses charbons suppurerent, et fut par moy pensé, et par la grace de Dieu guarit. En tel cas faut laisser couler ledit flux : mais si on voyoit que Nature fust desreiglée et ieltast trop de sang, par la vuidange duquel les forces s'affoiblissent trop, adonc il doit estre arresté, tant par ligatures fortes faites aux bras et iambes, application de ventouses sous les mammelles et sur les parties honteuses, ou sous les aisselles, estouppes ou sponges imbues en oxyerat ou quelque autre liqueur froide, et appliquées froides et reïterées souuent. Pareillement on luy fera tenir en sa

bouche eau froide, et dedans le nez du cotton, du saulx, ou quelque restrainctif fait de poil d'entre les cuis-ses ou la gorge du lièvre, bol ar-mene, terre sigillée incorporée avec jus de plantin et centinode, ou autre semblable : et le situer en lieu frais, et qu'il puisse attirer l'air à son aise.

Et pour retourner à nostre propos, après la saignée, si la douleur persueroit, et qu'on veist les veilles estre grandes, de façon que le pauvre malade ne peust dormir ny nuit ne iour, à cause des vapeurs putrides qui ont eschauffé et desseiché le cerueau, alors il faut vser de remedes qui prouoquent le dormir, et ayent la faculté de refroidir et humecter, lesquels seront administrés tant par dedans que par dehors. Et pour exemple, on pourra donner à manger au malade orge mondé, fait avec eau de nenuphar et d'ozeille, de chacun deux onces, opium six ou huit grains, des quatre semences froides et du pautot blanc, de chacun demie once. En ses potages on mettra laitues, pourpié, semence de pautot, et des semences froides concassées. On luy pourra aussi donner vne pitule de cynoglossa, dans laquelle y entre de l'opium. Semblablement on luy pourra faire prendre vn peu de *diacodion sine speciebus*. Et pour son boire, eaux de laitues et de nenuphar, ausquels on aura fait bouillir semences de pautot, à scauoir demie once d'iceluy avec trois onces desdites eaux, ou vne once et demie de syrop de nenuphar, ou de pautot, avec trois onces de la decoction de laitues, ou la potion suiuant ¹.

¹ Cette formule manque dans les éditions de 1568 et de 1575.

¹ Hippocrates, *Aph.* 10. liu. 6. -- A. P.

℞. Lactucarum recentium m. j.
 Florum nenuphar, et viol. ana p. ij.
 Caput vnum papauer. albi contusum
 cum seminib. pondere 3. ij.
 Liquiritia, passul. ana 5. j. ʒ.

Fia decoctio: in colatura dissolue :

Diacodij sine specieb. ʒ. j.

Fiat potio larga danda hora somni.

Outre-plus, on doit vser de clystres dormitifs pour refroidir la vehemente chaleur qui est au centre du corps, faits en la maniere qui s'ensuit.

℞. Decoctionis hordei mundati quartaria iij.
 Olei violati et nenupharis ana ʒ. ij.
 Aquæ plantaginis et portulacæ vel succorum ʒ. iij.
 Caphuræ ʒ. vij.
 Album. ouor. iij.

Fiat clyster.

Et quant aux choses qu'il conuient faire par dehors, il faut raser le poil, et appliquer sur toute la teste de l'oxyrhodinum, qui est huile et vinaigre mistionnés ensemble, et luy laisser dessus vn linge en double trempé, lequel sera renouellé et remouillé souvent. Pareillement on appliquera poulmons de veau ou de mouton recentemente tirés de la beste, ou vn coq vif fendu en deux, et le renouellera-on ainsi qu'on verra estre besoin. Semblablement on appliquera des ventouses derriere le col et sur les espauls, sans scarification, et avec scarification. Aussi on fera des frictions et ligatures aux bras et aux iambes, à fin de diuertir et euacuer vne partie de la matiere. Outre-plus, luy sera fait vn frontal en ceste maniere.

℞. Olei rosati et nenupharis ana ʒ. ij.
 Olei papaueris ʒ. ʒ.
 Opij ʒ. j.
 Aceti rosati ʒ. j.
 Caphuræ ʒ. ʒ.

Ces choses soient incorporées ensemble, et soit fait vn frontal, lequel doit estre reiteré par fois: et seront continuées ces choses seulement iusqu'à ce que la vehemente inflammation soit passée, de peur de trop refrigerer le cerueau.

Aussi on luy fera sentir au nez fleurs de pauot, iusquiamé, nenuphar, mandragore, broyées avec vinaigre et eau rose, et vn peu de camphre, enuelpées ensemble en vn mouchoir: et soient tenues assez longuement contre le nez, à fin que l'odeur se puisse communiquer au cerueau, et par ce moyen soit prouoqué le dormir. On luy peut pareillement appliquer cataplasmes sur le front à ces mesmes fins, comme peut estre le suiuant.

℞. Mucilaginis seminis psyllij et cydoniorum in aqua rosarum extractæ ʒ. iij.
 Farinæ hordei ʒ. iij.
 Pulueris rosarum rubrarum, florum nenupharis, violarum ana ʒ. ʒ.
 Seminis papaueris et portulacæ ana ʒ. ij.
 Aquæ rosarum et aceti rosati ana ʒ. iij.

Fiat cataplasma.

Et l'appliquez tiede sur le front et mesme sur toute la teste.

Aure.

℞. Succorum lactucæ, nenupharis, hyoscyami, portulacæ ana lb. ʒ.
 Rosarum rubrarum puluerisatarum, seminis papaueris ana ʒ. ʒ.
 Olei rosati ʒ. ij.
 Aceti ʒ. ij.
 Farinæ hord. quantum sufficit.

Fiat cataplasma ad formam pulvis satis liquidæ.

Après l'inflammation apaisée, on fera des fomentations resolutives, à fin de resoudre quelque humeur contenu au cerueu et en ses membranes. Et en cest endroit noteras, que plusieurs sont deceus aux grandes douleurs de teste causées par inflammation, qui commandent de serrer et lier tres-fort la teste pour appaiser la douleur : car tant s'en faut que cela y profite, qu'au contraire l'augmente, parce qu'au moyen de ceste astriction le mouuement des arteres est empesché : desquelles l'usage, qui est d'euentiller et rafraichir le corps, tant par attraction de l'air qui nous auoisine que par expression d'excremens chauds et fuligineux, est de beaucoup empesché et aboli : outreplus serrent et compriment les sutures ou jointures des os du crane, et en ce faisant, gardent que les vapeurs et fumées ne se peuuent euaporer. Et partant sont cause d'accroistre vne extreme douleur et chaleur, fiéure, resuerie, et autres grands accideus, voire quelquesfois iusqu'à faire sortir et creuer les yeux hors de la teste, et estre cause de la mort des pauvres malades : ce que j'atteste auoir veu, ainsi que j'ay escrit en mon liure *des Plaies de la teste humaine*¹.

D'auantage, aucuns sont si endormis et assommés, qu'ils ne se peuuent aider : partant il leur faut mettre dedans le nez choses odorantes, et qui ont vertu de les faire esternuer, à fin que la faculté animale soit aiguillonnée et excitée à se defendre : et s'ils ne se peuuent aider, il leur faut ouvrir la bouche par force, pour leur faire aualler quelque aliment ou medicament.

¹ Voyez tome II, pages 47 et 79.

CHAPITRE XXIX.

DE LA CHALEUR DES REINS.

Pareillement pour d'auantage diminuer la chaleur des reins, on appliquera dessus de l'onguent refrigerant de Galien recentemente fait, y adioustant blancs d'œufs tres-bien battus, à fin que son humidité soit plus longuement gardée : et faut renouueller à chaque quart d'heure, et l'essuyer quand on en mettra d'autre : ce que l'on fera iusqu'à quatre fois : car autrement estant eschauffé en la partie, il ne refrigereroit pas, mais plustost augmenteroit la chaleur. Aussi on pourra vser du remede suiuant.

℞. Aquarum rosarum ℞. ʒ.

Succi plantaginis ʒ. iiij.

Albumina ouorum iiij.

Olei rosacei et nenupharis ana ʒ. ij

Aceti rosati ʒ. iiij.

Misce ad vsum.

Les reins estans frottés de l'un desdits onguens, on appliquera dessus feuilles de nenuphar recentes, ou autres semblables herbes refrigerantes, puis après vne seruiette trempée en oxycrat, et espreinte et renouuélée souuent.

Aussi le malade ne couchera sur lits de plume : ains luy sera mis par dessus vn mattelas, ou vne paillasse d'auoine, ou vn gros linceul de toile neufue ployé en plusieurs doubles, ou du camelot, de peur que la plume n'augmente d'auantage la chaleur des reins, et vniuersellement de tout le corps. On pourra aussi appliquer sur la region du cœur vn medicament

refrigerant et contrariant au venin, comme cestuy suivant.

℞. Vnguenti rosati ℥. iiij.
 Olei nenupharis ℥. ij.
 Aceti rosati et aquæ rosa ana ℥. j.
 Theriacæ ℥. j.
 Croci ℥. ℞.

Lesdites choses soient incorporées et foulues ensemble, et soit fait onguent mol, lequel sera estendu sur vne piece d'escarlate, ou sur du cuir, et appliqué sur la region du cœur.

Autre.

℞. Theriacæ optimæ ℥. j.
 Succî acidi citri et limonis ana ℥. ℞.
 Coralli rubri, semin. rosar. rub. ana ℥. ℞.
 Caphuræ, croci ana ℥. iiij.

Incorporentur omnia simul : fiat vnguentum vel linimentum.

D'abondant on fera pleuvoir par artifice, en faisant decouler de l'eau de quelque haut lieu dans vn bassin, et qu'elle face tel bruit qu'elle puisse estre entendue du malade. Et aussi luy faudra frotter doucement les mains et pieds, euitant tout bruit en la chambre, de laquelle on tiendra les portes et fenestres closes, à fin qu'elle soit rendue plus obscure : aussi sera rafraichie avec les choses preditiones, euitant tousiours les odeurs chaudes, pour-ce qu'elles nuisent beaucoup à la douleur de teste, causée de matiere chaude.

CHAPITRE XXX.

ACCIDENS DE PESTE¹.

Il y a vn accident de peste, appellé *Caque-sangue*, qui est vn flux de ven-

¹ Ce chapitre vient de la petite édition du Discours de la Peste de 1582, et a été transporté ici en 1585.

tre qui vlcere et corrode les intestins, tellement que par les selles on voit sortir comme vne raclure de boyaux, et du sang tout pur, autresfois du pus ou bouë, ou autres matieres purulentes, avec vne extreme douleur, qui irrite le malade d'aller souuent à la selle : et n'y peut rien faire, ou bien peu, encore est-ce avec de bien grandes espreintes : et ce qu'il iette est fort puant, et de diuerse couleur, comme rousse, iaunastre, verte, cendrée, noire, voire le sang tout pur.

Ce que j'ay veu plusieurs fois aduenir, mesme au camp d'Amiens, où plusieurs moururent de tel flux, lequel estoit fort contagieux, et principalement à ceux qui alloient aux priués après eux, et pour y auoir ietté tels excremens. Si que voulant scauoir le lieu d'où ceste grande quantité de sang pouuoit sortir, ie fis ouuerture de quelques vns après leur mort, et trouuay les bouches des veines et arteres mezaraïques ouuertes et tumefiées là par où elles aboutissent dedans les intestins, en forme de petits cotyledons de grosseur d'vn petit pois, desquels lors que ie les pressois, le sang sortoit à veuë d'œil : et par là ie conneus les voyes par lesquelles le sang estoit ietté par les seltes. Monsieur Le Grand, medecin ordinaire du Roy, qui estoit avec moy au camp par le commandement du roy defunct Henry, en sauua plusieurs : et entre autres remedes leur faisoit boire du lait de vache ferré, et aussi en faisoit souuent ietter par le siege, pour corriger et adoucir l'acrimonie de l'humeur.

De la Coqueluche.

Il y a vn accident de peste appellé *Coqueluche*, ainsi dit, parce que ceux

qui en estoient esprins sentoient vne extreme douleur de teste, et à l'estomach, aux reins et aux iambes, avec fièvre continue, et souuent avec delire et frenesie : et lors qu'on les purgeoit ou saignoit, on a conneu leur auoir abbrevé leurs iours.

La Suette.

Il y a vn autre accident, appelé *la Suette*, qui a esté en Angleterre et aux basses Allemagnes, ainsi nommée parce que les patients auoient vne bien grande sueur vniuerselle, avec grand frisson, tremblement et palpitation de cœur, accompagnée de fièvre continue, et mouroient en peu de iours: et tua vn bien grand nombre de peuple.

Trousse-galand.

Il y a vn autre accident, appelé *trousse-galand*, qui a esté au Puy en Auvergne, ainsi nommé parce que ceux qui en estoient esprins, mouroient en deux ou trois iours, et plus-tost les robustes que les foibles et debiles, et les riches que les pauvres: avec fièvre continue, delire et frenesie, et mouroient comme enragés, en sorte qu'il les falloit lier et attacher. Si quelqu'un reschappoit, tout le poil luy tomboit: et ceste maladie estoit fort contagieuse.

CHAPITRE XXXI.

DES ERUPTIONS ET PUSTULES APPELLÉES POURPRE.

A aucuns aduiennent eruptions au cuir, semblables à morsures de puces ou de punaises: aussi sont quelques-fois esteuées, comme petits grains de mil, ou de petite verolle qu'on voit

aux enfans. Et lors qu'elles sont trouuées en grande quantité, c'est bon signe: au contraire non. Aussi selon la vehemence du venin et la matiere dont elles sont procréées, sont veuës de diuerses couleurs, à scauoir rouges, citrines, tannées, violettes, azurées, liuides ou noires. Les vulgaires les appellent *le Tac*, les autres *le Pourpre*, pour-ce qu'elles sont souuentes fois trouuées à la similitude de graine de pourpre: autres les appellent *lentilles*, parce qu'elles sont veuës quelquesfois comme petites lentilles: aussi aucuns les nomment *papillots*, à cause qu'elles se manifestent tantost au visage, tantost aux bras et iambes, voltigeans de place en place comme petits papillots volans. Et quelquesfois occupent tout le corps, non seulement la superficie du cuir, mais penetrent plus profondement dedans la chair, principalement lors qu'elles sont faites de grosse matiere aduste. Aucunes sont trouuées grandes et larges, occupant presque tout vn bras, ou vne iambe, ou la face, comme vn erysipele, et partant diuersifient selon que l'humeur peche en quantité ou en qualité. Et si elles sont de couleur purpurée, noire, ou violette, avec defaillance de cœur, et s'en retournent sans cause manifeste, c'est vn signe infallible de mort.

La cause desdites eruptions est la fureur de l'ebullition du sang, faite par l'humeur malin et veneneux.

Elles viennent communément avec la fièvre pestilentielle, et quelquesfois deuant que la bosse ou charbon soient apparus, quelquesfois aussi après: qui alors demostrent vne grande corruption d'humeurs au corps: car outre l'expulsion de la matiere de la bosse ou du charbon, ladite corruption est si abondante,

qu'elle se demonstre aux autres lieux du corps, dont le plus souuent le paur pestiferé meurt. Quelquesfois aussi sont trouuées seules, à scauoir sans bosse ny charbons, et alors qu'elles sont rouges, sans estre accompagnées d'autres mauuais accidens, ne sont mortelles. Elles apparoissent communément au troisiéme ou au quatriéme iour, et quelquesfois plus tard : aussi souuentefois ne sont appereuës qu'après la mort du malade, à cause que l'ebullition des humeurs faite par la pourriture n'est du tout esteinte : et partant la chaleur qui reste, excitée de pourriture, iette des exeremens au cuir, qui fait sortir les eruptions ¹ Ou plustost parce que Nature sur le dernier combat, ayant montré quelque effort plus grand (comme est la coustume de toutes choses qui tirent à leur fin) que d'ordinaire, s'est despestrée sur l'instant de la mort de quelque portion de l'humeur pestilent vers le cuir : tellement toutesfois qu'affoiblie de tel effort, a succombé sous le faix et malignité du reste de la matiere.

CHAPITRE XXXII.

DE LA CYRE DES ERUPTIONS.

Pour la curation des eruptions, il faut se garder sur tout de repousser l'humeur au dedans : et partant faut euitier le froid, pareillement les medecines laxatiues, la saignée, et le dormir profond, parce que telles choses retirent les humeurs au dedans, et partant pourroient interrom-

¹ Le chapitre se terminait ici en 1568 et 1575 ; le reste est de 1579.

pre le moueuement de Nature, laquelle s'efforce de ietter hors ce malin humeur : mais au contraire faut suivre Nature là par où elle tend ¹, c'est à dire, donner issue aux humeurs où elle veut faire sa descharge, par remedes qui attirent le venin au dehors, et principalement par sueurs ². Et pour encore aider Nature à pousser le pourpre hors, faudra donner au malade vne once de syrop de limons, ou de grenades, avec deux onces d'eau cordiale, comme de melisse ou scabieuse, y adioustant vne demie dragme de theriaque ou de methridat. Aussi pour attirer le venin au dehors, on mettra autour du col, sous les aisselles et aux aines, esponges trempées et exprimées en vne decoction d'herbes resolutiues, comme lauande, laurier, sauge, rosmarin, et semblables. Car si les eruptions ne sortent, il y a danger que le venin ne suffoque le cœur, ou qu'il ne face vn flux de ventre mortel.

Et pour obuier à tels accidens, ie mettray icy sur le bureau vn remede singulier, que j'ay trouué de grand et excellent effet (principalement quand la vertu expultrice est foible et le cuir trop dur et reserré, de sorte que le pourpre ne peut estre ietté dehors, mais demeure sous le cuir, y faisant petites tuberosités) qui est vn onguent duquel j'ay guari (par la grace de Dieu) plusieurs verollés. Et connoissant qu'en la verolle y auoit vn certain venin, qui ne se peut dire ny escrire, non plus que celuy qui cause la peste (non que je vueille dire

¹ Hippocrates, *Aph.* 21. liu. 1. — A. P.

² Jusqu'ici le chapitre conserve le texte de 1568 ; mais les deux phrases qui suivent, jusqu'aux mots : *car si les eruptions ne sortent*, ont été ajoutées en 1585.

qu'elle soit maladie epidemiale , dependante des astres , ny de l'inspiration de l'air , mais de Dieu , qui par ce moyen punit les offenses des hommes et femmes , et par especial du peché de luxure , ce qu'on voit en ce qu'elle prend le plus souuent son commencement par contagion des parties genitales , principalement pour habiter avec hommes ou femmes infects ou souillés de venin verollique , lequel traîne avec soy vn bien grand nombre d'accidens , ainsi que fait celuy de la peste , comme sont pustules malignes et corrosiues , qui commencent aux parties honteuses , puis tost après se manifestent à la teste et au front , et par toutes les parties du corps : puis vlcères en la bouche et aux parties honteuses et autres , qui les mangent et rongent insques aux os : en après leur suruiennent apostemes dures aux os , appellées nodus , ou gouttes nouées , avec extremes douleurs , et principalement la nuit , qui passionnent et font quasi desesperer les pauures verollés : et quelque temps après leur aduient pourriture aux os , et le plus souuent sans enfleure ou tumeur exterieure apparente , dont les vns perdent les yeux , autres le nez , les autres le palais , qui est cause qu'ils parlent regnaud : à aucuns la bouche deuiet torse , comme à vn renieur de Dieu , et bien souuent deuiennent ladres , et ont autres infinis accidens : et pour le dire en vn mot , ce virus venerien rend le plus souuent le pauure verollé impotent de tous ses membres , et finalement produit vne fièvre hectique , qui après l'auoir rendu tout sec , n'ayant plus sur le corps que la peau , le confine miserablement à la mort. Tous lesquels accidens ne peuuent estre apaisés ny curés par aucun remede ,

fors que par les onctions et emplastres vif-argentées , ou parfums cinnabarisés , qui sont les vrais alexiteres de ceste detestable verolle , ainsi que le theriaque et methridat sont du tout contraires au venin pestiferé. Parquoy connoissant que par le moyen du vif-argent ceste verolle se curoit , ie voulus semblablement experimenter la friction vniuerselle , pour attirer le venin desdites eruptions au dehors par sueurs , avec l'onguent propre à curer la verolle : considerant que le vif-argent est la vraye contre-poison à la verolle , et qu'il est de tres-subtile substance : aussi qu'il liquesfie les humeurs gros et visqueux , et les rend mobiles , avec le theriaque et les autres medicamens qui entrent en la composition de cest onguent , et stimule la vertu expulsive à ietter hors du corps et abbatre par sa faculté occulte le venin pestiferé , comme il fait au virus verollique , à scauoir tant par sueurs , que par insensible transpiration , vomissemens , flux de ventre , flux d'vrine , et par pustules euoquées au cuir par flux de bouche (specialement à ceux qui sont disposés à cracher) et autres euacuations : parquoy voyant que Nature tendoit à se descharger du venin par lesdites eruptions et pustules purpurées , i'en ay fait frotter quelques vns , comme s'ils eussent eu la verolle : toutesfois auparauant leur faisois donner vn clystere , puis l'ayant rendu , leur donnois à boire quatre doigts d'eau theriacale , l'estomach estant vuide , à fin de prouoquer la sueur , pour faire mieux sortir les humeurs , et ce pendant corroborer le cœur. Et au lieu de l'eau theriacale , on pourra vser de la decoction de gaiac , d'autant qu'il eschauffe et seche , prouoque la sueur , et resiste à la pourriture. Et

pour le faire plus vigoureux, on mettra en ladite decoction vn peu de vinaigre, à fin de le rendre de plus subtile substance : ce faisant resistera d'auantage à la putrefaction, et mesmement si le corps est pituiteux. Or quant à l'onguent il se fera ainsi ¹.

℞. Axungia suilla ℔. j.

Coquatur aliquantulum cum foliorum saluia, thymi, rosmarini ana m. ℔. postea coletur, et in ea extingnuatur argenti viui, quod plus in aceto ebullierit cum prædictis herbis ℥. v.

Salis nitri ℥. iij.

Theriacæ et mithridatij ana ℥. ℔.

Terebentina Venetæ, olei de scorpionibus et laurini ana ℥. iij.

Vitellos ouorum ad duritiem coctos numero vi.

Aquæ vitæ ℥. iij.

Le tout soit incorporé en vn mortier, et soit fait onguent : duquel on frottera le corps du malade, et principalement les aisselles et les aines, euitant la teste, les parties pectorales, et l'espine du dos : puis soit enucloppé en vn drap chaud, et mis dedans le lit et couuert, et qu'il sue deux heures ou plus : et doit-on mettre autour de son lit des draps rouges, et qu'il les regarde assiduellement et attentiuement : car par ce regard la matiere veneneuse est attirée du de-

¹ Bien que ce chapitre ait été écrit fort long-temps avant le livre de la grosse Verrolle, il est remarquable que Paré n'en ait rien emprunté, et, par exemple, que cette formule d'un onguent dont il se loue si fort ait été omise dans ce livre spécial. Du reste, on voit que l'idée de recourir aux frictions mercurielles dans les grandes épidémies n'est rien moins que nouvelle, et ceux qui l'ont mise à exécution à l'époque du choléra ne se doutaient guère probablement qu'ils avaient été précédés par A. Paré.

dans au dehors. Puis il sera essuyé legerement, à fin que le medicament produise d'auantage son effet, et sera mis en vn autre lit, s'il y a commodité : puis on luy donnera quelque boüillon de chapon, ou des œufs mollets, ou autres bons alimens : et faut de rechef reïterer la friction iusques à ce qu'on voye que lesdites eruptions soient sorties et esteintes, quise fait en deux ou trois iours. Que s'il aduient flux de bouche, ne le faudra empescher.

Et quand on voit que le pourpre est du tout sorti, et les sueurs passées, encore est-il bon de donner choses diuretiques, c'est à dire, prouocatives d'vrine, parce que souuent on voit lesdites eruptions estre curées par telle decharge.

Outre-plus seroit bon pour les riches, en lieu de cest onguent, fendre le ventre d'vn cheual ou mulet, et oster les entrailles, et y mettre le malade nud ayant la teste dehors, et qu'il y demeure iusques à ce qu'il commence à se refroidir : puis qu'il se remette subit dans vn autre, et reïteré tant de fois qu'on verra estre necessaire. Et telle chose est fort louée des anciens, à cause que la chaleur naturelle de ces bestes attire merueilleusement le venin, tant par sueur que par insensible transpiration : ce qu'on a conneu par experience, comme dit Matthiolus au proëme sur le sixième liure de Dioscoride, où il declare que le seigneur Valentin, fils du Pape Alexandre sixième, eschappa par ce moyen de la mort, encor qu'il fust empoisonné : car voulant empoisonner certains Cardinaux en vn festin, il s'empoisonna soy-mesme, et pareillement monsieur son pere le Pape sans y penser.

CHAPITRE XXXIII.

DE L'APOSTEME PESTIFERÉE, APPELLÉE
BYBON OV BOSSE.

Or posons le cas que Nature ne s'est peu descharger par aucuns moyens et remedes susdits, mais plus-tost par aposteme faite aux emonctoires, laquelle d'aucuns est appellée *bubon pestiferè*, d'autres *la bosse*, d'autres *la peste* ou *fusée*, et de Galien beste sauuage et farouche¹, et aux autres parties du corps, *charbon*, *anthrax* et *carboncle*. Donc nous dirons que la bosse est vne tumeur qui est en son commencement de forme longuette et mobile, et en son estat ronde ou pointue, et immobile, fixe et attachée fort profondement aux emonctoires, comme du cerueau à la gorge, du cœur aux aisselles, du foye aux aines : et est faite de matiere plus crasse et visqueuse que le charbon, lequel est fait d'une matiere plus acere, bouillante et furieuse, faisant escarre où il s'arreste.

Au commencement que la fluxion de la bosse se fait, les malades disent sentir à l'emonctoire comme vne corde tendue, ou vn nerf dur, avec douleur poignante : puis la matiere s'assemble comme vne glande, et peu à peu et en brief temps s'engrossit et s'enflamme, et est accompagnée d'autres accidens dessus mentionnés.

Si la tumeur est rouge et se grossit peu à peu, c'est bon signe. Celle qui est liuide et noire, et tardive à venir, est dangereuse. Aussi il y en a qui viennent promptement et d'une grande

furie, et ne tiennent la forme commune, c'est à dire que subitement deüiennent enflammées, avec grande tumeur et douleur intolerable, et telles sont communément mortelles. On en a veu aussi qui tenoient de la couleur du cuir naturel, et sembloient estre vne tumeur œdemateuse, qui toutesfois faisoient mourir le malade aussi tost que celles qui estoient de couleur noire ou plombée : parquoy il ne s'y faut fier.

CHAPITRE XXXIV.

DE LA CVRE DE L'APOSTEME PESTIFERÉE.

On appliquera dessus promptement vne ventouse avec grande flamme, si elle n'estoit telle comme celle qu'auons dit cy dessus, à scauoir, avec grande inflammation et douleur intolerable, et avec grande tumeur. Aussi on doit premierement oindre le cuir d'huile de lis, à l'endroit où on appliquera ladite ventouse, à fin de le rendre plus laxer, et que par ce moyen elle face plus grande attraction : et sera reïterée de trois en trois heures, et y demeurera à chacune fois vn quart d'heure, plus ou moins, selon la vertu du malade et la vehemence de la matiere, à fin d'attirer le venin des parties nobles au dehors, et aussi aider Nature à faire suppuration plus subite, ou resolution : qui se fera en appliquant dessus vn tel liniment.

℞. Vnguenti dialtheæ ʒ. j. ℞.

Olei de scorpionibus ʒ. ℞.

Mithridatij dissoluti cum aqua vitæ. ʒ. j.

Ce liniment a vertu de relaxer le cuir, et ouvrir les pores, et faire exha-

¹ Galien, au liu. de *Theriaca ad Pisonem*.
— A. P.

lations de quelque portion de la matière pestiférée, et qui a esté attirée par la ventouse.

On peut aussi en lieu d'iceluy faire des fomentations remollitiues, discutientes et resolutiues, et autres remedes attractifs et suppuratifs, que descriront se y après.

D'auantage, on doit faire vn vesicatoire au dessous de la bosse, et non au dessus : ce que j'ay fait plusieurs fois avec heureuse issue. Comme pour exemple, si l'aposteme estoit à la gorge, sera appliqué sur l'espaule et du costé mesme : et si elle est sous l'aisselle, au milieu du bras partie interne : et si elle est aux aines, au milieu du plat de la cuisse, à fin de donner prompte issue à vne partie du venin, et le departir en deux : dont par ce moyen la partie où premierement s'assembloit le venin en l'aposteme, sera plus deschargée. Or pour faire ampoules ou vessies, les choses suivantes sont propres, à sçauoir, tithymal, batrachium nommé *ranunculus*, ou *apium risus* : aussi le *ranunculus bulbosus*, *persicaria*, *pes leonis*, autrement nommé pommelée, *vilis alba vel bryonia*, et principalement par dessus tous la moyenne escorce de *riburnum* appellé viorne, aussi l'escorce de *tapsus barbatus* ou flambe (laquelle est ainsi nommée des anciens, parce qu'elle est caustique, et fait vessies, et enflamme la partie) et autres semblables simples. Et où ne pourras trouuer desdits remedes, comme on fait difficilement en hyuer, tu vseras de cestuy composé, lequel on peut faire en tous temps.

Medicament propre pour exciter des vessies et ampoules.

℞. *Cantharidum* pul. *piperis*, *euphorbij*, *pyrethri* ana ʒ. ʒ.

Fermenti acris ʒ. ij.

Sinapi ʒ. j.

Aceti parum.

Il y adiouste peu de vinaigre, d'autant qu'il abbat la vertu des cantharides.

Et en vne extremité, qu'on ne peust recouurer tels remedes, faut prendre huile feruente, ou eau bouillante, ou vne chandelle flambante, voire vn charbon ardent, qui fera vne vesication telle qu'on desirera. Et après que les vessies ou ampoules seront faites, il les faut subit couper, et laisser les vlcères long temps ouuertes, en mettant dessus feuilles de choux rouges, bette, ou poirée, ou de lierre, amorties en eau chaude, et les oindre avec huile et beurre frais.

Aucuns appliquent des cauterés pour faire lesdites ouuertures : mais les vessies sont beaucoup plus à louer, parce que parauant que les escharres fussent cheutes, le malade pourroit mourir. Et faut entendre que les ouuertures faites par les vesicatoires seruent beaucoup pour euacuer promptement le venin (ce qui a esté expérimenté par plusieurs fois) parce que le venin pestiféré peche plus en qualité qu'en quantité.

Et sur l'aposteme seront appliquées des fomentations, comme nous auons dit cy dessus : puis on vsera de ce remede, qui a vertu d'attirer la matière au dehors.

℞. *Capam magnam* excaua, et imple *theriaca cum foliis rutæ* : deinde coque sub cineribus calidis, postea contunde cum paucis fermento et axungia suilla ad quantitatem sufficientem.

Et ce soit appliqué chaud sur la bosse, et le faudra renoueler de six en six heures.

Autre attractif.

24. Radicum bismaluae et liliorum ana lb. ℥.
 Seminis lini, fœnugræci et sinapi ana
 ℥. lb.
 Theriacæ ʒ. j.
 Ficus pingues numero x.
 Axungia suilla quantum sufficit.
 Fiat cataplasma secundum artem.

Autre remede plus attractif.

24. Cæparum et alliorum sub cineribus coc-
 torum ana ℥. iij.
 Contunde cum fermenti acris ℥ , addendo:
 Vnguenti basiliconis ℥. j.
 Theriacæ ʒ. j.
 Mithridatij ℥. ℥.
 Axungia suilla veteris ℥. j.
 Cantharidum puluerisatarum ʒ. j.
 Stercoris columbini ʒ. ij.

Le tout soit pislé et meslé ensemble,
 et soit fait cataplasme.

Autre.

La vieille presure est fort acre
 et chaude, et par consequent at-
 tractive, meslée avec viel leuain, et
 vn peu de basilicum¹.

On en peut faire d'autres sembla-
 bles, desquels on vsera insqu'à ce
 qu'il y aura suffisante attraction, et
 que la bosse soit fort esleuée en tu-
 meur : mais si on voit que dès le
 commencement il y eust tres-grande
 inflammation et douleur extreme,
 comme il se fait bien souuent, et prin-
 cipalement aux charbons, en tel cas
 se faut garder d'vsar de tels remedes
 ainsi chauds et attractifs, et de ceux
 aussi qui sont fort emplastiques et
 visqueux, lesquels condensent et opi-
 lent les pores du cuir, ou resoluent,

consument et seichent l'humeur sub-
 til qui pourroit estre cause d'aider à
 la suppuration : pareillement aug-
 mentent la douleur et la fièvre, et at-
 tirent trop grande quantité d'hu-
 meurs chaudes, dont le venin s'en
 fait plus grand et daugereux, rendant
 la matiere plus rebelle, la tournant
 plustost à corruption qu'à maturation:
 parquoy souuent s'ensuit douleur
 extreme causant spasme, gangrene,
 et par consequent la mort subite.
 Donc en tel cas tu euiteras tels reme-
 des, et applicueras de froids et tem-
 perés, à fin de diminuer la grande
 ferueur et ebullition de sang : ce fai-
 sant Nature sera aidée, dont la suppu-
 ration se fera mieux. Et de telle sorte
 sont les cataplasmes faits de fueilles
 de iusquiamme et ozeille cuittes sous la
 braize, aussi la pulte de Galien, et au-
 tres que declarerons cy après.

On a veu des malades de peste, les-
 quels ont eu si grande apprehension
 de la mort, que d'vn grand courage
 et constance eux mesmes se sont tirés
 la bosse avec tenailles de mareschal.
 Autres l'ont coupée en plusieurs en-
 droits, la cernans tout autour : les
 autres ont esté si assurez, qu'eux
 mesmes se sont appliqués fers ardents,
 et se sont bruslés pour donner issue à
 l'humeur pestiferé : ce que ie n'ap-
 prouue. Car la malignité pestilente
 n'est pas comme la morsure et pi-
 queure des bestes veneneuses, parce
 que le venin vient du dedans, et non
 du dehors, comme en la morsure et
 piqueure des bestes veneneuses. Et
 telles cruautés si violentes accrois-
 sent plustost la douleur et chaleur de
 la fièvre, empirent et augmentent la
 venenosité : et pour ceste cause ab-
 bregent leur vie. Parquoy tu te con-
 tenteras en tel cas de remedes re-
 laxans et ouvrans les pores du cuir, et

¹ Cette dernière formule a été ajoutée en
 1579.

euacuans par resolution et insensible transpiration vne portion du venin. Et de tels l'en donneray plusieurs bien approuués et promptement parables, comme sont ceux qui s'ensuiuent.

℞. Radicum bismaluae et liliorum ana ʒ. xj.
 Florum camomillæ et melil. ana m. ʒ.
 Seminis lini ʒ. ʒ.
 Follorum rutæ m. ʒ.

Le tout soit bouilli, puis coulé, et en ceste decoction soit trempé vn feutre, ou vne esponge, et soit faite fomentation assez longuement.

Autre remede.

℞. Micam panis calidi, et asperge aqua theriacæ vel aqua vitæ cum lacte vaccino, vel caprillo, et tribus vitellis ouorum.

Le tout soit incorporé et appliqué dessus chaudement avec des estoupes.

Autre.

℞. Fermenti acris ex secali ʒ. iiij.
 Basiliconis ʒ. ij.
 Vitellos ouorum numero iij.
 Theriacæ ʒ. j.
 Olei liliorum ʒ. ij.

Le tout soit meslé et appliqué comme dessus.

Autre.

℞. Diachylonis communis et basiliconis ana ʒ. ij.
 Olei liliorum ʒ. j. ʒ.

Soyent liquefiés et fondus ensemble, et en soit appliqué comme dessus.

Et lors que l'on verra que la bosse sera suppurée (ce quise peut connoistre à la veuë et au tact, d'autant que la tumeur est esleuëe aucunement en pointe ou pyramide, et le cuir blanchi

et delié, et au sentiment du toucher on trouue l'enfleure obeïssante aux doigts avec vne inondation mollette, et la bouë va de lieu en autre: pareillement les accidens sont grandement diminués, comme douleur pulsatile, et les elancemens, et inflammation) alors qu'on voit telles choses, il faut faire ouerture par lancette, ou par cauteres potentiels ou actuels: mais les potentiels sont plus à louer en tel cas, s'il n'y auoit grande inflammation, parce qu'ils attirent le venin du profond à la superficie, et donnent plus ample issue à la matiere. Et ne faut attendre que Nature face ouerture d'elle mesme, de peur que la bouë estant faite, ne s'esleue quelque vapeur veneneuse, qui se communiqueroit par les arteres, veines et nerfs au cœur et autres parties nobles. Parquoy l'ouerture se doit faire par la main du Chirurgien, et non par Nature.

Aucuns commandent faire l'ouerture deuant que la suppuration soit faite et apparente, disans qu'il la faut ouvrir *entre le verd et le sec*. Toutesfois ie vous puis asseurer, que si l'aposteme n'est assez maturée, on est cause d'induire grande douleur et inflammation, et accroissement de fièvre: qui est souuent cause d'vne gangrene, ou de rendre l'vlcere maling, ce que j'ay veu aduenir souuentesfois.

La suppuration se fait volontiers en dix ou douze iours, plus ou moins, selon qu'elle sera traitée, et l'humeur maling: aussi selon la partie affectée.

Or après l'ouerture faite, on doit encore vser de medicamens suppuratifs et remollitifs tant qu'il sera besoin, pour tousiours aider nature à suppurer et amollir, mondifiant

neanmoins l'ulcere et cauité d'iceluy par onguens detersifs, que declare-rons cy après traitans des charbons. Mais si on voyoit que la bosse ou tumeur retourmast au dedans, alors on doit appliquer ventouses avec scarifications, et autres remedes plus forts et attractifs bien acres, voire iusques aux cauterés actuels ou potentiels. D'auantage, comme j'ay dit, en tel cas il est besoin de faire ouuerture sous la bosse avec vesicatoires, à fin d'euacuer quelque partie du venin pendant que l'escharre faite par les cauterés tombera. Pareillement au tour des bosses et charbons on fera des scarifications, et y sera appliqué plusieurs sangsues, et reiterés par plusieurs fois, à fin d'attirer et vacuer l'humeur conioint à la partie. Or que telles ouuertures seruent, mesmes soient necessaires à descharger la partie du venin qui la moleste, et par consequent tout le corps, on le voit iournellement par experience en ceux qui ont la verolle : car ce pendant qu'ils ont quelques vlceres ouuertes, et qu'elles fluent, les pauures verollés n'ont point de douleur, ou en ont bien peu : et subit qu'elles sont closes, leur douleur vient et s'augmente, à cause que le virus verierien n'a plus d'issue.

Si on voyoit que la peste ou le charbon fussent malins et enflammés, et de couleur verdoyante ou noire (comme l'on voit principalement en ceux qui sont faits d'humeur melancholique bruslé, qui est le pire humeur de tous, parce qu'il est froid et sec, et par adustion est fait gros et rebelle aux remedes, et partant est difficilement vaincu par Nature) et qu'aussi on vist qu'il y eust grand danger de gangrene et mortification en la partie, alors il faudroit user de

medicamens repercussifs autour, et non dessus, à fin de prohiber que la fluxion ne s'augmentast par trop, et que la partie ne receust tant d'humeurs que la chaleur naturelle fust suffoquée et esteinte, et que la matiere veneneuse ne remontast au cœur : alors on appliquera autour medicamens repercussifs, lesquels seront renouuellés souuent : et en ce faisant on laisse la propre cure pour suruenir aux accidens.

Exemple de repercussifs.

℞. Pomum granatum acidum : coque in aceto : postea contunde cum vnguento rosato vel populeone recenter facto.

Et ce soit appliqué autour du charbon ou bosse, et renouuellé souuent.

Autre.

℞. Succu semperuiui, portulacæ acetosæ, solani ana ℥. ij.
Aceti ℥. j.
Albumina ouorum numero iij.
Olei ros. et nenuph. ana ℥. ij. ℞.

Ces choses soient agitées et appliquées comme dessus.

Et si on voit que la bosse ou charbon fussent fort veneneux et de mauuaise couleur, avec trop grande multitude de matiere, et qu'il y eust danger de gangrene et mortification, il faut faire dessus et aux enuironns plusieurs et profondes scarifications (si la partie le permet), à fin d'attirer, et la descharger, et euacuer le venin et la trop grande multitude des humeurs qui suffoquent et esteignent la chaleur naturelle de la partie, à fin que plus facilement puisse auoir air, euitant tousiours les grands vaisseaux, comme nerfs, veines et arteres, de peur de spasme et flux de sang, le-

quel en tel cas est difficile à estancher, à cause que le lieu est grandement enflammé, et que les parties voisines sont tant eschauffées de la malice de l'humeur, et aussi pour le desir que Nature, avec sa vertu expultrice a de soy descharger : ce qui fait que souuentefois on ne peut estancher le sang, dont le malade meurt entre les mains du Chirurgien. Ce que l'atteste auoir veu aduenir plusieurs fois : parquoy tu y prendras garde.

Or tu dois sçauoir que telle euacuation faite du lieu affecté profite à merueilles : car par ce moyen Nature se descharge par le mesme lieu où elle a fait amas du venin pour estre euacué : partant tu laisseras couler la quantité du sang que tu connoistras estre besoin, prenant tousiours indication de la vertu du malade, qui pourra principalement estre conueüe par la force du pouls, et autres indices, qu'auons par cy deuant escrits. Aussi on fera des fomentations relaxantes, remolliuues et resolutiues, pour tousiours euaporer et donner issue au venin.

Exemple d'une fomentation remolliuue et resolutiue.

℞. Radicis altheæ, liliorum et enulæ campanæ a lb. j,
 Seminis lini et scænuigr. ana ʒ. j.
 Seminis fœniculi, auisi ana ʒ. ℥.
 Foliorum ruta, saluie, rorism. an. m. j.
 Flor. camom. meliloti ana m. iij.

Bulliant omnia simul : fiat decoctio pro fotu secundum artem.

De ceste decoction on en fomentera la partie assez longuement avec feutres, ou sponges, ou linges en defaut d'espouges.

On pourra aussi prendre vne poullaille, et principalement vne poulle

commune qui ponde, à fin qu'elle ait le cul plus ouuert, ou vne grosse poulle d'Inde : et leur faudra plumer le cul, et mettre dedans deux ou trois grains de sel profondement, à fin que l'acrimonie du sel irritant le boyau culier, le leur tienne tousiours ouuert : et leur tenir le cul dessus la bosse ou charbon (après auoir fait premierement des scarifications superficielles) iusques à ce qu'elles meurent : puis estans mortes, on y en remettra d'autres au nombre de cinq ou six ou d'auantage, par l'espace de demie heure, si le malade le peut souffrir, leur serrant par fois le bec à fin qu'elles attirent plus viuement le venin. Ceste attraction faite par le cul des poullailles attire plus ledit venin que ne fait la ventouse : parce qu'on tient qu'elles ont vne contrariété naturelle contre le venin, comme il se peut prouuer par ce qu'elles mangent et digerent les bestes veneneuses, comme crapaux, viperes, couleuures, aspics et autres serpens, sans qu'elles en recoiuent aucun mal. On peut pareillement prendre lesdites volailles ou pigeons, ou petits chiens et chats nouvellement nés, fendus tout vifs, et les y appliquer tous chauds, et lors qu'on connoistra qu'ils se refroidiront, on y en remettra d'autres : semblablement poulmons de mouton ou de veau appliqués tout subit estant tirés de la beste : car par ceste chaleur moderée et naturelle de ces bestes, se fait attraction familiere du venin, et la partie malade est par ce moyen deschargée et fortifiée. Et faut mettre subit ces bestes mortes profondement en terre, ou les brusler, de peur que les chiens et chats ne les mangent, et apportent le venin aux maisons.

Et si on voyoit que la bosse ou

charbon tendissent à vne gangrene, qui est preparation de mortification, alors on doit faire plusieurs scarifications profondes, toutesfois euitant les grands vaisseaux (comme j'ay dit) laissant fluer du sang ainsi que veras estre necessaire, à fin d'alléger la partie: et après feras ablution d'eau sallée, vinaigre et eau de vie, avec lesquels dissoudras egyptiac, methridat ou theriaque: car telle ablution a tres-grande vertu de corriger la pourriture gangreneuse, et garder que le sang ne se coagule, et deteiger la virulence de l'humour imbu au lieu infect tendant à pourriture. Et où on connoistra que la gangrene ne voulust obeir à tels remedes, alors faut venir aux plus forts, qui sont les cauteres actuels ou potentiels, parce qu'aux fortes maladies il faut vser de grands et forts remedes. Et en tel cas les cauteres actuels sont plus excellens que les potentiels, à raison que leur action est plus subite et plus contraire au venin, et laissent meilleure disposition à la partie. Après la cauterisation, promptement on scarifiera l'eschare iusques à la chair viue, à fin de faire exhaler quelque vapeur, et donner issue à quelque humour contenu en la partie. Et ne faut attendre que l'eschare tombe de soy-mesme, mais on appliquera remedes pour la faire tost tomber, comme cestuy:

℞. Mucilaginis altheæ, seminis lini ana. ʒ. ij.
Butyri recentis vel axungie porci ʒ. j.
Vitellos ouorum numero iij.

Incorporentur simul, et fiat linimentum.

Aussi on peut vser de beurre frais, ou sein de porc, huile rosat, avec moyeux d'œufs: puis après la cheute de l'eschare, tu vseras de mondificatifs, comme:

℞. Succii plantaginis, clymeni et apij ana ʒ. iij.
Mellis rosati ʒ. iij.
Terebenthinæ Venetæ ʒ. v.
Far. hord. ʒ. iij.
Pulueris aloës ʒ. ij.
Olei rosati ʒ. iij.
Theriace ʒ. ʒ.

Fiat mundificatium secundum artem.

Autre.

℞. Vnguenti Ægyptiaci et basiliconis ʒ. ij.
Pulueris mercurij ʒ. ʒ.

Incorporentur simul: fiat vnguentum.

Autre.

℞. Terebenthinæ Venetæ ʒ. iij.
Syrupi de rosis siccis et de absinthio ana ana ʒ. j.
Pulueris aloës, mastiches, myrrhæ, far. hord. ana ʒ. j.
Mitbridatij ʒ. ʒ

Incorporentur simul: fiat medicamentum.

Ou on vsera d'vn tel, qui est approprié aux vlcères depascentes, putrides, virulentes et gangreneuses.

℞. Auripigmenti rubri ʒ. j.
Calcis viuæ, aluminis vsti, corticum granatorum ana ʒ. vj.
Thuris, gallarum ana ʒ. iij.
Cerae et olei quantum sufficit.

Fiat vnguentum.

Cestuy onguent est fort detersif, et consomme la chair pourrie, et desseiche l'humidité virulente, qui est mere nourrice de pourriture gangreneuse. Pareillement en lieu de cestuy on vsera de l'egyptiac fortifié, lequel aussi corrige la chair pourrie, et consomme celle qui croist par trop: d'auantage obtond et esteint l'humour virulent qui est en la partie, qui cause souuentefois tres-grande douleur, et est excellent par dessus tous

autres remedes pour tel effet : d'autant qu'en sa composition n'entrent huile ny cire, lesquelles choses rompent la force et acrimonie des medicamens acres, qui sont propres à tels vlceres. Ces medicamens detersifs seront diminués ou augmentés de leur force, selon qu'on verra l'vlcere estre sordide et putride, et selon la nature du temperament de tout le corps et de la partie.

Et faut tenir l'vlcere ouuert le plus longuement qu'on pourra : car on a veu aucuns desquels la bosse et les charbons, ayans ietté beaucoup de matiere, sembloient estre du tout gueris, et bien tost après ils mourroient : et partant on tiendra l'vlcere long temps ouuert, et confortera continuellement le cœur : aussi on donnera au malade par fois quelque petite medecine, à fin de purger et rectifier les humeurs mauuaises, pourries et veneneuses.

CHAPITRE XXXV.

DV CHARBON NON PESTIFÉRÉ¹.

Après auoir suffisamment traité de l'aposteme pestiférée, il nous conuient escrire des charbons, d'autant que la cure d'iceux est presque semblable. Et faut sçauoir qu'il y en a de

¹ Ce chapitre manque dans toutes les grandes éditions ; il a été retranché dès 1575, et on ne le trouve que dans l'édition primitive de 1568. Je l'ai reproduit en cet endroit, n'en ayant pas trouvé de plus conuenable ; et on le lira peut-être avec d'autant plus d'intérêt, que nulle autre part dans ses OEuyres volumineuses A. Paré n'a parlé du charbon bénin.

deux sortes et differences, à sçauoir de pestiferés et non pestiferés, et partant nous les distinguerons : mais nous traiterons premierement de ceux qui ne participent dit venin pestilent, parce qu'ils sont souuentesfois auantcoureurs des autres.

Donc iceux viennent le plus souuent de plenitude de sang non du tout alteré et corrompu, et fort diuers de celuy que font les apostemes phlegmoneuses : pareillement les acideus sont moins grands et dange-reux, leur eschare n'est trouuée noire, mais blanche, appelée des chirurgiens vulgaires *le limaçon des charbons blancs* : et est quelquesfois trouuée de grosseur de demy œuf, plus ou moins, selon la partie où il est : comme s'il est au muscle fessier, ou au milieu du bras et de la cuisse, et qu'il ait quantité de matiere, sera trouué plus gros qu'en autre partie nernense. D'auantage l'eschare se separe plus tost ou plus tard selon les parties : exemple, si c'est au genoüil ou au coude, ou en autre partie nernense, sera plus tardine et beaucoup plus douloureuse que lors qu'elle est en partie charneuse.

La cure sera diuersifiée de celuy qui est pestiferé, et principalement en la saignée : car à celuy là, la saignée est profitable faite au commencement, parce que (comme j'ay dit) il vient le plus souuent de plenitude, et le sang n'est du tout corrompu. Et pour ceste cause, on ouurira la veine du costé opposé, de peur de faire trop grande attraction à la partie charbonniere, et y causer vne gangrene : au contraire à celuy qui est pestiferé, iamais ne faut tirer du sang de la partie contraire, de peur de retirer le venin vers le cœur.

CHAPITRE XXXVI.

DESCRIPTION DV CHARBON PESTIFERÉ,
ET DE SES CAUSES, SIGNES ET MAR-
QUES.

Charbon pestiferé est vne petite tumeur ou pustule maligne, feruente et furieuse, faite d'un sang gros et noir, corrompu en sa substance, par transmutation de sang louable, de façon que le plus souuent ne peut estre régi ne gouverné par Nature, parce qu'il peche en vne qualité maligne qui lui est inuincible. Il est de figure ronde et aiguë, et en son commencement n'est point plus gros qu'un petit grain de mil, ou vn pois, adherant fort contre la partie immobile, tellement que le cuir de dessus ne se peut enleuer de la chair de dessous : et croist promptement ainsi que fait la bosse, et quelquesfois plustost, aucunesfois plus tard, selon que la matiere est plus ou moins furieuse, avecques grande chaleur, ardeur, et douleur lancinante et poignante, comme pointes d'aiguilles, laquelle est tres cuisante et intolerable, principalement vers le soir, et la nuit plus que le iour, et plus lors que la concoction se fait en l'estomach que quand elle est faite : et au milieu apparoist vne petite vessie, en laquelle semble estre contenue quelque sanie : et si on l'ouure, et qu'on descouure le cuir, on trouue au dessous la chair bruslée et noire, comme si vn charbon ardent y auoit esté appliqué, et pour ceste cause les anciens l'ont appelé Charbon. Et la chair d'entour est trouuée de diuerses couleurs, comme on voit en l'arc du ciel, à scauoir, rouge, brune, perse, vio-

lette, plombée et noirastre, avec splendeur ou leur estincellante, comme poix noire embrasée et enflammée, ayant pareillement similitude à vne pierre nommée *Escarboucle*, dont aussi aucuns lui ont attribué ce nom. Les vulgaires les appellent *Clouds*, parce que la matiere d'iceux cause douleur semblable comme si vn cloud estoit fiché à la partie.

Il y a aucuns charbons qui prennent leur commencement d'un vlcere crousteux, sans pustule, comme si on y auoit appliqué vn cautere potentiel ou vn fer ardent, de couleur noire, qui croist aussi subitement, et quelquesfois plus tard, selon que la matiere est plus ou moins maligne, comme nous auons dit. Tous lesquels charbons pestiferés sont tousiours accompagnés de fiéure continue, et autres accidens fort cruels : et semble au malade qu'il a vne grande charge de plomb sur la partie charbonniere, et qu'elle soit estroittement liée (et veritablement ie le seay pour l'auoir senti en mon corps) qui se fait à cause de la corruption et suffocation des esprits, et de la chaleur naturelle de la partie en laquelle est le charbon, dont souuentesfois s'ensuit deffillance de cœur, inquietude, alienation d'esprits et furie, gangrene et mortification, et par consequent la mort, non seulement de la partie, mais aussi de tout le corps, ainsi qu'on voit aussi souuent aduenir à l'aposteme pestiferé. Et à la verité on peut dire que le charbon et la bosse sont comme cousins germains, lesquels ne vont gueres l'un sans l'autre : et la matiere d'iceux ne differe seulement, sinon que celle de la bosse est plus crasse et visqueuse, et celle du charbon plus acre, bouillante, furieuse

et subtile, faisant eschare au lieu où il se sied, ainsi qu'anons déclaré cy dessus.

CHAPITRE XXXVII.

PROGNOSTIC DES APOSTEMES ET CHARBONS PESTIFÉRÉS.

Aucuns n'ont qu'un charbon, les autres plusieurs : et se iettent par toutes les parties du corps.

Il aduient à aucuns qu'ils auront le charbon et la bosse deuant la fiéure, et n'ont autres mauvais accidens, qui est un bon signe : car ceia demontre que Nature a esté forte (comme nous auons dit cy dessus) et qu'elle a ietté le venin au dehors deuant que le cœur en fust saisi : mais quand ils apparoissent après la fiéure, c'est mauvais signe : car cela signifie que les humeurs sont alterés et corrompus ¹, et que le cœur mesme en est saisi, de tant que la fiéure ayant son propre siege au cœur, se respand d'iceluy, comme d'un centre, en toute la circonference du corps.

Si le malade n'est point troublé d'entendement du commencement iusques au septième iour, c'est bon signe.

Lors que la bosse et le charbon s'en retournent, c'est vne chose le plus souuent mortelle, specialement quand mauvais accidens suruiennent après. Pareillement quand ils sont suppurés, et se desseichent sans cause raisonnable, c'est signe de mort.

Les charbons qui sont faits de sang, font plus grande eschare que

ceux qui sont faits d'humeur cholérique, d'autant que le sang est de plus grosse substance : partant occupent et prennent plus grande quantité de chair que ne fait l'humeur cholérique, qui est plus superficiel, ainsi que voyons aux erysipeles.

L'ay veu des charbons qui de leur eschare occupoient presque la moitié du dos, les autres les deux clauicules tirant vers la gorge, et auoient rongé si fort les parties subiacentes, que l'on pouuoit voir la trachée artere descouuerte : autres occupoient la moitié des muscles de l'epigastre, et l'eschare cheute on voyoit à l'œil le peritoine descouuert : ce qui est adueni à moymesme d'un charbon que j'ay eu au ventre, duquel la cicatrice m'est demeurée de la grandeur de la palme de la main ¹. Et lors qu'ils sont ainsi grands et enormes, le plus souuent sont mortels.

Il y a des charbons et bosses qui commencent sous le menton, puis la tumeur s'augmente peu à peu iusques aux clauicules, et estranglent le malade. Semblablement il y en a aux aïnes, qui occupent grande partie des muscles du ventre ² : mais la plus dangereuse aposteme est celle qui se fait sous les aisselles, d'autant qu'elle est plus proche du cœur.

Il y en a aussi qui sont enormes, grands et hideux à regarder, et de tels le plus souuent le malade meurt, ou la partie demeure meheignée, y restant après la consolidation vne tu-

¹ Paré ajoutait ici en note marginale : *L'Autheur a eu le charbon et la peste.*—Voyez à ce sujet mon Introduction, page CCLXXII et CCCXVI.

² La phrase finissait là dans les premières éditions ; ce qui regarde le charbon des aisselles est une addition de 1585.

¹ La phrase s'arrêtait là en 1568 ; le reste est de 1575.

meur elephantique, et quelquesfois son action est du tout perdue : ce que j'ay veu plusieurs fois. D'auantage aucunesfois pour la grande pourriture de la matiere, la chair laisse les os desnués : et les iointures et ligamens se trouvent tous resolus, tant est la pourriture chaude et humide.

Les charbons iettent vne sanie virulente, tres puante, d'estrange nature, qui fait l'vlcere corrosif et ambulatif, pourri et corrompu, et le plus souuent se procreent plusieurs vessies aux parties voisines, lesquelles après s'assemblent toutes en vne, et iettent sanie en petite quantité, principalement ceux qui sont faits de cholere, à cause de la siccité de la matiere bruslée qui fait eschare : et tard se conuertissent en bonne bouë ou sanie loüable, parceque la matiere est bruslée et non pourrie, par l'activité excessiue de l'inflammation et corrosion. Outre-plus, la tumeur de la bosse et du charbon est quasi tousiours rebelle, et tres-difficile à estre resolue ou supprimée, pour la malignité de leur nature. Et quand ils ne suppurent par aucuns medicamens, et la tumeur demeure de couleur noire, et si on veut attenter à les ourir, il n'en sort qu'une serosité noirastre, et le plus souuent nulle humidité : de mille malades ainsi affectés, à peine en reschappe vn seul. Ce que j'ay plusieurs fois remarqué, pensant les pestiferés à l'Hostel-Dieu de Paris ¹.

Il y a des charbons ausquels, quand ils sont ouuerts, on trouue vne chair molle et spongieuse qui ne se peut corriger : car quand on en consume quelque portion, il en reuiet d'auantage : et tels sont mortels, parce

qu'ils ne cedent aux remedes, ce que j'ay veu souuentesfois à mon grand regret.

D'auantage, aucuns sont faits d'une si grande corruption d'humours, et si malings, que les membres tombent en mortification, tellement qu'on voit le pied se separer de la iambe, et le bras de l'espaule.

Aussi autour d'aucuns charbons et bosses, se font petites vessies, comme s'ils auoient esté piqués d'orties, ou comme celles qu'on voit aux herpés miliaires, lesquelles sont procreées de vapeurs exhalantes des matieres coniointes et arrestées en la partie, que Nature iette hors. Telles vessies ne presagent pas necessairement la mort : mais si la partie charbonniere deuiet boursouflée, et de couleur purpurée ou verdoyante, plombine et noire, et autour on treuve les ampoules semblables à celles des brusleures, et que le malade dit n'y sentir plus de douleur, soit que l'on le pique, coupe, ou brusle, c'est signe non seulement de gangrene, mais de mortification totale, et que la chaleur naturelle est suffoquée et esteinte par la malignité du venin.

Outre-plus, j'ay esté curieux, estant à l'Hostel-Dieu de Paris, et ayant veu des malades de peste ausquels s'estoient apparues quelques tumeurs aux emonctoirs, lesquelles le lendemain n'apparoissoient aucunement, dont les malades mouroient, de chercher à la partie la cause de la mort : et veritablement, j'ay trouué à aucuns, ayant fait incision assez profonde, la chair y estre bruslée comme si vn cautere actuel y auoit passé.

Les bosses et charbons ne sont iamais guerés sans fièvre, laquelle est plus grande lors qu'ils se font aux

¹ Cette dernière phrase est aussi une addition de 1585.

emoncloires et aux parties nerveuses, qu'aux charneuses : toutesfois ceux qui sont de bonne temperature, ayans les vertus et facultés fortes, ont la fièvre moindre, et pareillement tous les autres accidens.

Les charbons n'occupent pas seulement les parties externes, mais aussi quelquesfois les internes, et quelquesfois les deux ensemble. Si intérieurement le cœur en est saisi sans aucune apparence extérieure, la vie est déplorée et briefue, et les malades meurent souuent en mangeant, beuvant, et en cheminant. Si le poulmon ou le diaphragme, et autres parties dédiées à l'inspiration et expiration en sont occupées, le malade meurt en vingt-quatre heures, ou moins, parce qu'il est suffoqué par faute de respiration. Si le cerueau en est assailli, s'ensuit frenesie et rage, puis la mort. Si le venin se iette sur les parties dédiées à l'vrine, le malade meurt par faute d'vriner. Ce qui aduint, au chasteau de Roussillon, à vne damoiselle de la Roynie, de laquelle auons parlé cy dessus. Aussi si le charbon se iette en l'estomach, cela est mortel : ce qui suruint au gouverneur des Dames de l'Hostel-Dieu de Paris, lors que j'estois audit lieu pensant les malades.

Or iceluy estoit vn moine ieune, haut, droit, fort et puissant, de l'ordre de saint Victor, auquel suruint vne fièvre continue, et auoit la langue aride, seiche, et raboteuse, de couleur noire, à cause de l'extreme chaleur de la fièvre, et de la vapeur putride qui montoit des parties intérieures à la bouche (car selon le dire vulgaire, quand vn four est bien chaud, la gueule s'en ressent) et tiroit la langue hors la bouche, comme vn chien qui a longuement couru, et

auoit vne extreme alteration, desirant perpetuellement boire, avec grande defaillance de cœur, et appetit continuel de vomir : et mourut au troisiéme iour en conuulsion vniuerselle de tous ses membres. Les Dames, voyans le pauvre moyne despesché en si brief temps, et considerans les accidens qui furent si cruels, affirmoient qu'il auoit esté empoisonné : dont messieurs les Gouverneurs dudit Hostel-Dieu, en ayans esté aduertis, commanderent que le corps du moyne fust ouuert, pour en sçauoir la vérité. Et pour ce faire furent appellés vn Medecin et vn Chirurgien avec moy, et l'ayans ouuert, nous trouuasmes au fond de son estomach vn vestige semblable à celuy que laisse vn cautere potentiel, avec vne eschare ou crouste de largeur d'vne ongle, et le reste de l'estomach fort retiré et bien dur. Alors tous d'vn consentement, promptement concludmes qu'il auoit esté empoisonné de sublimé ou arsenic, veu l'eschare laquelle penetroit bien fort profondement. Et ainsi que ie recouisois le corps d'iceluy, j'apperceus plusieurs petites taches noires, semées sur son corps : et lors ie r'appellay la compagnie pour contempler lesdites taches, leur disant et affirmant que c'estoit du pourpre : mais le Medecin et Chirurgien me dirent que c'estoient morsures de puces ou de punaises : ce que ne voulus aucunement accorder, parce qu'il y en auoit en grande quantité. Et pour verifier mon dire, ie pris vne espingle, la poussant assez profondement dans le cuir en plusieurs endroits, et le leuay en haut, puis le coupay avec ciseaux, et fut trouuée la chair de dessous bien fort noire. Pareillement nous considerasmes la couleur fluide

du nez, des oreilles, et des ongles, mesmes de tout le corps, plus noire qu'elle n'a coutume d'estre aux morts d'autres maladies, et principalement le visage changé, tellement qu'il estoit quasi impossible de le pouvoir reconnoistre. Adonc changerent d'opinion, et fismes rapport que le moyne estoit mort d'un charbon pestiferé, et non d'autre poison.

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA CYRE DV CHARBON PESTIFERÉ.

Nous auons dit par cy deuant qu'au charbon y auoit grande inflammation et extreme douleur, qui entretient et augmente la fiéure, et autres griefs accidens, lesquels affoiblissent et abbatent les vertus, ce que souuentefois est cause de la mort des pauvres malades: et cela prouient de la putrefaction et corruption qui se fait de la substance du sang corrompu et de la venenosité d'iceluy. Parquoy il faut que le Chirurgien ait esgard à contrarier à la cause d'icelle douleur, et n'applique dessus le charbon remedes fort chauds et attractifs, ny fort emplastiques et visqueux, comme nous auons dit du bubon, parce qu'ils empeschent quelque exhalation du venin, eschauffent et opilent trop, dont les tumeurs sont rendues plus rebelles à suppuration. Et partant il vsera de relaxatifs, qui ouurent les pores, et contrarient à la vehemente chaleur du venin, et suppurent¹. Ce qui se fait rarement, à cause que la partie charbonniere estant rostie de

chaleur estrange, iette vn morceau de chair nommé eschare: et après estre cheute, demeure vn vlcere caue, sordide, et de difficile curation.

Donc pour le commencement, on fomentera le lieu d'eau chaude et d'huile, en laquelle on mettra vn peu de theriaque, y laissant dessus estoupes, ou laine grasse, ou du cotton: ou en lieu de telles choses, on vsera d'vne decoction faite de guimauues, oignons de lys, semence de lin, figes grasses, huile d'hypericon, à fin de rarefier le cuir et attirer la matiere au dehors: puis le lendemain on y appliquera ce cataplasme.

℞. Foliorum acetosæ et hyoseyani ana m. ij.
Coquantur sub cineribus calidis, postea pistentur cum:

Vitellis ouorum numero iiij.

Theriacæ ʒ. ij.

Olei liliorum ʒ. iiij.

Farinæ hordei quantum sufficit.

Fiat cataplasma ad formam pulvis satis liquida.

Tel cataplasme sede la douleur, reprime l'inflammation, et suppure, et ce faisant fortifie les forces du malade.

Autre.

℞. Radicum althææ et liliorum ana ʒ. iiij.
Seminis lini ʒ. ʒ.

Coquantur completè, et colentur per setaceum, addendo:

Butyris recenti ʒ. j. ʒ.

Mithridatij ʒ. j.

Farinæ hordei quantum sufficit.

Fiat cataplasma vt decet.

Les cataplasmes suiuans sont propres pour attirer la matiere veneneuse, et aider Nature à faire suppuration, lors que la fluxion n'est grande.

¹ La fin de cette phrase manque dans les premières éditions, et a été ajoutée en 1585.

℞. Radicis liliorum alborum, caparum, fermenti ana ʒ. ℞.
 Seminis sinapi, fimi columbini, saponis mollis ana ʒ. j.
 Limaces vj. cum testis.
 Sacchari optimi, theriacæ et mithridati ana ʒ. ℞.

Pistentur omnia, et incorporentur simul cum vitellis ouorum, et fiat cataplasma.

Lequel sera appliqué vn peu chaud sur le charbon. Et te puis asseurer que d'icelui verras vn effet merueilleux, pour supputer et attirer la matiere virulente du dedans au dehors.

Autre.

℞. Vitellos ouorum numero vj.
 Salis communis puluerisati ʒ. j.
 Olei liliorum et theriacæ ana ʒ. ℞.
 Farinæ hordei quantum sufficit.

Fiat cataplasma.

Et en lieu d'iceux, on vsera du medicament suiuant :

℞. Diachylonis parui ʒ. iij.
 Vnguenti basiliconis ʒ. ij.
 Olei violarum ʒ. ℞.

Fiat medicamentum

Plusieurs auteurs ont loué à grand merueille la scabieuse broyée entre deux pierres, et mixtionnée avecques vieil oing, jaunes d'œuf et vn peu de sel, pour faire supputer le charbon. Aussi l'œuf entier meslé avecques huile violat et farine de froment, appaise la douleur et suppure. D'auantage, la racine de raifort coupée en petites pieces, et appliquée sur les charbons et apostemes pestiferées, et renouvellee souvent, attire grandement le venin.

Et pour esteindre la grande inflammation, on pourra pareillement appliquer sur les bosses et charbons ca-

taplasmes faits d'escargots ou limaçons avec leur coquille subtilement pilés et broyés, y adioustant du theriaque ou methridat, et renouvelles souvent.

Autre. Prenez vers de terre tant qu'il sera besoin, comme vne bonne poignée, et les y appliquez dessus, estant mis dedans vn petit linge bien delié, fait en maniere de sachet.

Autre. Prenez grenouilles hachées et pilées, et les appliquez dessus.

Autre. Prenez escreuisses broyées et pilées subtilement avec leur coquille.

Autre. Prenez huïstres avec leur coquille et leur eau, et les pilez et appliquez dessus.

Tels animaux ainsi appliqués estendent la douleur et esteignent la grande ferueur et inflammation, et attirent à merueille le venin pestiferé. Si on abhorre cesdits animaux, en lieu d'iceux on vsera sur toute la partie charbonniere enflammée et embrasée de remedes froids et humides, comme feuilles d'ozeille, insquiamme, mandragore, ciguë, morelle, plantain, et autres semblables, de chacun vne poignée : et seront appliqués avec leur jus, et renouvelés souvent, et continués seulement tant que la grande douleur, ferueur et ebullition de l'inflammation sera esteinte. Que si quelqu'vn dit que tels remedes extremement froids pourroient reperenter le venin du dehors au dedans, et suffoquer la chaleur naturelle de la partie par leur extreme froideur : à cela il est aisé de respondre, que l'intention pourquoy on les applique est pour seder la douleur, et esteindre l'impetuosité et ferueur de la grande inflammation qui fait augmentation de la sicure, aussi pour cuiter la gangrene et mortification

de la partie , comme nous auons dit ¹.

Aussi le jus de l'herbe nommée *Tussilago*, ou pas d'asne , esteint pareillement l'inflammation des charbons : comme aussi fait l'herbe nommée *Morsus diaboli*, pistée et appliquée dessus.

L'ay souuent vsé du remede suivant, pour reboucher et abbatre la grande ferueur et douleur , et aider Nature à faire suppuration.

Prenez quatre onces de suye qui est adhérente contre les parois de la cheminée : deux onces de gros sel : et les puluerisez subtilement, y adioustant des moyeux d'œufs, tant que le tout soit en forme de bouillie : et ce soit appliqué vn peu tiede sur le charbon.

D'auantage ne faut omettre , à l'augmentation du charbon , de cauteriser la pointe , si elle apparoist noire. avec huile feruente ou eau forte : car par ladite cauterisation on abbat et foudroye le venin, et appaise-on la grande douleur et autres accidens : et te puis assurer que ie l'ay fait plusieurs fois avec bonne et heureuse issue : et puis bien assurer qu'elle ne fait grande douleur , à cause qu'on ne touche que la pointe du charbon, qui est le commencement d'eschare quasi insensible. Et après l'auoir cauterisée, on continuera les remedes susdits iusques à ce que l'on verra que l'eschare se separe d'autour comme vn cercle , qui est lors vn bon presage , signifiant que Nature est forte , et qu'elle domine sur le venin. Et après que l'eschare sera du tout

hors , on vsera de remedes detersifs , doux et benigns , comme ceux qu'auons descrits cy dessus au chapitre de l'aposteme pestiferée, les diuersifiant selon la nature de l'vlcere et de la partie, et temperature des malades : car aux delizats , comme femmes, enfans, et ceux qui ont le cuir mollet et fort rare, faut vser de remedes plus doux et moins forts qu'à ceux qui sont robustes, lesquels ont la chair et le cuir plus dur et les pores plus serrés. Aussi ce pendant qu'il y aura dureté et tumeur en la partie charbonniere , on doit tousiours continuer les medicamens suppuratifs , remollients et detersifs , à fin de tousiours aider Nature à ietter l'humeur superflu entierement dehors , à cause qu'il y a double indication, c'est à sçauoir, d'amollir et suppurer l'humeur superflu qui est autour de la partie, et finalement mondifier et tarir celuy de l'vlcere.

CHAPITRE XXXIX.

DU PRURIT ET DEMANGEAISON QUI VIENT ATOUR DE L'VLCERE, ET DE LA MANIERE DE PRODUIRE LA CICATRICE.

Les parties d'autour de l'vlcere le plus souuent s'escorchent superficiellement , par le moyen de petites pustules vlcereuses situées sans ordre, avec ponction, ardeur, et prurit aigu et poignant. Or la cause peut venir du dedans, et aussi du dehors : du dedans, par vne sanie aiguë et mordicante resudante de l'vlcere, qui arrouse les parties voisines, prouenant du virus veneneux qui est communément en l'humeur cholérique, ou phlegme salé : de la cause exterieure,

¹ Tout ce long passage, qui commence à la page précédente à ces mots : *et pour esteindre la grande inflammation, etc.*, a été intercalé ici seulement en 1585; mais il avait déjà paru dans le petit *Discours de la Peste* de 1582.

par opilation des remedes desquels on a longuement vsé, qui ferment et bouchent les pores, et eschauffent la partie.

Et pour la cure d'iceluy, on doit fomentier la partie de choses discutientes et remollitines, et par ablu-tion d'eau bleuë (qui est eau forte esteinte et ayant ja serui aux orféures) ou alumineuse, ou eau de chaux, ou saumure, et semblables choses.

Or veritablement les vlcere faits par les charbons sont fort difficiles à estre consolidés, parce que la sanie est aiguë et corrosiue, tantost crasse, tantost subtile, ioint que la figure de l'vlcere est quasi tousiours ronde. La cause d'icelle sanie est le sang aliené et changé du tout de sa nature, par l'excessiue chaleur et corruption: et aussi à cause que la partie a receu vne bien grande intemperature par le vice de l'humeur. Quant à ce que la figure ronde de l'vlcere est difficile à consolider, cela se fait à cause que la sanie ne se peut bien euacuer, laquelle par sa trop longue demeure acquiert vne chaleur et nitrosité ou acrimonie, qui par l'attouchement des parois de l'vlcere augmente la cauté, à cause qu'elle rouge la chair d'autour: et puis l'entour se borde et deuiet calleux et dur, dont après ne peut estre consolidée que premiere-ment ou ne l'ait osté: car les porosités de la chair ainsi calleuse et dure, sont serrées et estreintes, et ne permettent que le sang puisse penetrer pour faire generation de chair. Semblablement les bords esleués par ex-croissance de chair repugnent à la consolidation, comme estans chose superflue: parquoy les faut couper et consumer, soit par fer, ou par medicamens. Et apres auoir rendu l'vlcere applani et sans tumeur, et rem-

pli de chair, on vsera de medicamens cicatrisatifs, lesquels ont puissance de condenser et endurcir la chair, et produire peau semblable au cuir. Desquels en y a de deux manieres: l'vne de ceux qui n'ont aucune ero-sion, mais ont grande vertu astringente et desiccatiue, comme sont es-corces de grenades, escorce de chesne, tuthie, litharge, os bruslés, squamme d'airain, noix de galle, noix de cyprés, minium, pompholyx lauée, antimoi-ne, bole armene, coquilles d'huistres bruslées et lauées, et la chaux lauée par neuf fois, et plusieurs metaux: les autres sont presque semblables à ceux qui rongent et consomment la chair: mais il faut qu'ils soient ap-pliqués en bien petite quantité, comme sont vitriol laué, alum cuit, et autres semblables. Or l'alum cuit sur tous les cicatrisatifs est singulier pour sa vertu desiccatiue et astringente, rendant la chair ferme et dure, laquelle est molle et spongieuse, et arrousée d'humidité superflue: et partant il aide à faire le cuir solide et dur. Toutesfois les remedes seront diuersifiés selon les temperamens: car aux enfans et femmes, et gene-ralement à ceux qui ont la chair molle et delicate, on en vsera de moins forts qu'aux temperatures ro-bustes et seiches, de peur qu'au lieu de faire le cuir, on ne corrodast la chair.

Et après auoir fait la cicatrice, pour ce qu'elle demeure en telle ma-ladie tousiours laide et hideuse à voir, à cause de la grande adustion qui a bruslé la partie, comme si le feu d'vn charbon ardent y auoit passé, ie ne puis encore passer que ie ne descriue quelque moyen pour l'embellir: car le plus souuent elle demeure rouge, liuide ou noire, esleuée et raboteuse:

ce qu'on fera principalement en la partie où le malade desire ladite cicatrice estre moins apparente.

Exemple pour voir le cuir qui demeure incgal.

Prenez vne lame de plomb frottée de vif-argent, et la liez dessus la partie estroitement.

Et pour rendre le cuir blanc, il faut prendre de la chaux viue lauée par neuf fois, à fin qu'elle ait perdu son acrimonie: puis sera incorporée avec huile rosat, et soit fait onguent.

Autre. Prenez deux liures de tartare, c'est à dire, lye de bon vin qui adhère contre les tonneaux, et soit bruslée et mise en poudre: puis on la mettra dans vn couure-chef de toile mediocrement deliée, laquelle sera pendue en vne caue humide, et on mettra vn vaisseau dessous pour recevoir la liqueur laquelle distillera goutte-à-goutte: et d'icelle la cicatrice en soit frottée assez long temps.

Semblablement la sueur des œufs appliquée souuent dessus la cicatrice, oste grandement la rougeur qui demeure en icelle. L'onguent citrin recentemente fait a pareille vertu, comme aussi l'emplastre de ceruse, lequel sera pareillement fait de nouveau. Outre-plus, les trois compositions suiuanes sont bien approuvées.

℞. Axungie suillæ nouies lotæ in aceto acerrimo ʒ. iiij.

Cinabrij, succi citrij, et aluminis vsti ana ʒ. β.

Sulphuris viui ignem non experti ʒ. ij. Caphuræ ʒ. ij.

Puluerisentur, deinde incorporentur omnia simul, et fiat vnguentum.

Il subtilie le cuir et efface grandement les taches.

Autre.

℞. Olei hyoscyami et olei seminis cucurbitæ ana ʒ. j.

Olei tartari ʒ. β.

Ceræ albæ ʒ. iiij.

Liquefiant ista simul lento igne, deinde adde spermatis ecti ʒ. vj. remoucantur prædicta ab igne, donec infrigidentur, postea addes:

Trochiscorum alborum Rhasis puluerisatorum ʒ. iiij.

Caphuræ ʒ. j.

Tandem cum mali citrij succo omnia diligenter misce: et fiat linimentum.

Autre.

℞. Radicis serpentariæ ʒ. j.

Bulliat in aquæ communis lb. j. ad dimidias, deinde adde sulphuris viui ignem non experti, et aluminis crudi puluerisati ana ʒ. j. β: postea colentur prædicta, et addatur:

Caphuræ ʒ. j.

Succi hyoscyami ʒ. j. β.

On gardera cela en vn vaisseau de plomb ou de verre: et quand on en voudra vser, faut tremper des pieces de linge, les appliquant sur la partie. On peut vser desdits medicamens pour oster la rougeur, et principalement du visage, les appliquant dessus au soir, et les y laissant toute la nuit: puis au matin on se lauera d'eau de son vn peü tiede.

CHAPITRE XL.

DE PLUSIEURS EVACVATIONS QUI SE FONT OUTRE LES PRECEDENTES, ET PREMIEREMENT DE LA SVEVR.

Ayant parlé des euacuations qui se font par l'aposteme pestiferé, par les

charbons et autres eruptions du cuir, il nous reste de present à parler de celles qui se font par sueur, vomissemens, flux de sang par le nez, ou hemorrhoides, et par les mois aux femmes, aussi par le flux de ventre, et autres, à fin que par telles euacuations on aide encores Nature à expeller le venin du dedans au dehors, et principalement que celui qui n'est encores parvenu jusques au cœur n'y puisse aller aucunement. Et en telles euacuations le chirurgien aura esgard où Nature est coutumiere à faire sa descharge, et aussi où elle tend à faire sa crise: toutesfois icelles euacuations ne sont pas tousiours critiques, mais symptomatiques ou accidentaires, comme Nature n'ayant tousiours puissance de faire bonne concoction comme elle desireroit, à cause de la malignité de la matiere, qui est alterée et corrompue, et du tout contraire aux principes dont nous sommes composés.

Et pour commencer à la sueur, si Nature tend à se descharger par icelle, elle sera prouquée en faisant coucher le malade en vn lit bien chaud et bien couuert, et luy mettant cailloux chauds, bouteilles ou vessies de porc ou de bœuf remplies d'eau chaude, ou esponges trempées en quelque decoction chaude et puis espreintes, et faisans ce qu'auons dit cy deuant pour prouquer la sueur. Les anciens nous ont laissé par escrit, que toutes sueurs sont bonnes aux maladies aiguës, pourueu qu'elles soient faites aux iours critiques, et soient vniuerselles et chaudes, et parauant signifiées en iour demonstratif: mais en telle maladie de peste, ne faut attendre la crise, comme nous auons dit, mais aider Nature à chasser subitement le venin hors par tous

moyens où on verra que Nature s'enclinera le plus. Le malade donc suera vne heure ou deux, plus ou moins, selon qu'on verra estre necessaire.

CHAPITRE XLI.

DU VOMISSEMENT.

Aussi le vomissement purge les humeurs que les medecines fortes ne peuuent bien faire, et par le moyen d'iceluy l'humour veneneux est ietté le plus souuent hors. Parquoy si Nature tend à se descharger par iceluy, on luy aidera en donnant à boire au malade demie liure d'eau tiede, quatre onces d'huile d'oliue, vne once de vinaigre, et vn peu de jus de raifort: puis tost après luy faisant mettre en la gorge vne plume d'oye imbuée en huile, ou vne petite branche de rosmarin: ou mettra les doigts au profond de la gorge, pour se prouquer à vomir.

Autre vomitoire.

Prenez eau de semence de lin, laquelle soit mucilagineuse, et en faut boire vn verre d'icelle estant vn peu tiede.

Autre.

Prenez de la decoction de raifort ou de sa semence, et semence d'arroche, de chacun trois dragmes.

Demie once d'oxymel, et autant de syrop acetoux.

Et faut en donner à boire au malade en bonne quantité vn peu tiede.

Autre.

Prenez six onces d'oxymel de Galien, et deux onces d'huile commune, et soit donné tiede.

Or si Nature n'est facile à se descharger par le vomissement, ne la faut contraindre : car estant fait par vehemence, il cause distension aux fibres nerveuses de l'estomach, et abat les vertus, et quelquesfois rompt quelque vaisseau aux poulmons, dont s'ensuit flux de sang qui abbrege la vie du malade. Parquoy en tel cas ne faut prouoquer le vomir : mais plustost l'estomach sera corroboré par dehors de sachets faits de roses, absinthe, santaulx (ce que descrirons plus amplement cy après) et par dedans de jus de coings ou berberis, et bons boüillons, et autres choses qui corroborent l'estomach.

CHAPITRE XLII.

DE CRACHER ET BAVER.

Par cracher et bauer se fait aussi grande euacuation : ce qu'on voit par experience à plusieurs qui ont eu aposteme aux costes, nommée pleuresie, alors que la suppuration est faite, la sanie est iettée par la substance rare et spongieuse des poulmons, et de là conduite par la trachée artere en la bouche. Et quant au bauer, il est bien manifeste que les pauvres verollés se purgent par iceluy, comme aussi par le cracher.

Or on pourra prouoquer le cracher et bauer avec masticatoires faits de racine d'iris, et de pyrethre, mastic, et autres semblables : aussi en tenant dedans la bouche et gargarisant, mucilage de semence de lin.

CHAPITRE XLIII.

DE L'ESTERNVER ET MOUCHER.

Aussi par esternuer et moucher, Nature euacue souvent ce qui luy est superflu ou nuisible, quand le cerueau de son propre naturel ou par artifice se descharge par le nez, ce qu'on voit manifestement en ceux qui ont le cerueau fort humide, comme petits enfans et vieilles gens, lesquels se purgent fort par cest endroit. La cause d'iceux est interieure ou exterieure : interieure, comme vne matiere pituiteuse ou vaporeuse qui moleste le cerueau, plustost toutesfois à l'esternuer qu'au moucher : exterieure, comme lors que le soleil donne droit dedans le nez, ou alors qu'on y met vne plume ou autre chose semblable, ou quelque poudre mordicative, comme hellebore, euphorbe, poiure, moustarde, ou autre semblable sternutatoire : car alors, par le benefice de la faculté naturelle expultrice, le cerueau s'astreint et serre pour ietter ce qui luy nuit : et cela procede principalement de la partie anterieure d'iceluy. Or ladite sternutation se fait avec son et bruit, à raison que les matieres passent par lieux angustes et estroits, qui sont les colatoires, ou les os cribleux qui sont au nez. Et ne se doit procurer en grande repletion, si les choses vniuerselles n'ont precedé, de peur de faire trop grande attraction au cerueau, qui pourroit causer apoplexie, vertigine, et autres mauuais accidens.

CHAPITRE XLIV.

DE L'ERUCTION OV ROUCTEMENT,
ET DV SANGLOT.

D'auantage il se fait quelque vacuation par l'eruction, ou rouctement, et par le sanglot. Quant à l'eruction, elle prouient des ventosités contenues en l'estomach, iettées par la faculté expultrice d'iceluy, lesquelles sont procréées par indigestion, c'est à dire faute de concoction, comme pour auoir pris trop de viandes ou breuuages, pour auoir vsé de choses vaporeuses, comme pois, féues, chataignes, nauets, raues, pastenades, carottes, vin nouueau, et leurs semblables : ou par faute de dormir, et generalement par toutes choses qui corrompent ou empeschent la vertu concoctrice : selon la diuersité desquelles l'odeur de l'eruction sera diuerse, à scauoir douce ou fetide, amere, acide, poignante, ou d'autre qualité.

Si le rouctement est doux, et se fait seulement deux ou trois fois, cela est bon : au contraire s'il est puant et reïté par plusieurs fois, cela est mauuais : car c'est signe que la vertu digestiue est corrompue. Et pour y subuenir, s'il vient en trop grande abondance, il faut faire vomir le malade : que si c'est par intemperature de l'estomach, il sera corrigé par le conseil d'un docte Medecin.

Quant au sanglot ou hocquet, c'est vne contraction et extension des fibres nerveuses de l'estomach, qui se fait pour expeller et ietter hors certaines vapeurs qui luy nuisent. Les causes d'iceluy sont inanition ou repletion, ou certaines vapeurs prou-

nantes de quelque putrefaction qui est en la capacité de l'estomach, ou comme le plus souuent attachée obstinément aux tuniques, ou portée en iceluy de quelques bosses, charbons, ou autres apostemes et vlcères putrides qui sont és autres parties, ou pour auoir mangé choses fort aigres et aiguës, comme vinaigre, fortes espiceries, et autres semblables, qui mordent et piquent l'estomach.

Si le sanglot vient après vne grande vacuation, soit naturelle ou artificielle, ou suruiet en playe, specialement si elle est en la teste, dont la sanie tombant en l'estomach procréé ledit sanglot, et qu'il continue, c'est chose perilleuse. Aussi s'il vient après le vomir, c'est mauuais signe : que si après iceluy le spasme suruiet, cela est mortel.

Or pour y remedier, il faut considerer la cause : car s'il vient par repletion, on y remediera par euacuation : au contraire si par vacuation ou inanition, on y procedera par repletion : s'il prouient par vapeurs eslenées de putrefaction, il faut donner du theriaque, et autres choses alexiteres qui contrarient à la pourriture, qu'auons declarées cy deuant : et si c'est de choses aigres et aiguës, il faudra vser de remedes qui contrarient à icelles : et ainsi des autres.

CHAPITRE XLV.

DE L'VRINE.

Autre euacuation se fait par l'vrine, et grandes maladies se terminent par icelle, comme nous voyons quelques fois aduenir aux verollés, ausquels l'onction vif-argentée n'ayant peu

procurer aucun flux de bouche, sur-
uient flux d'vrine, et guerissent :
comme aussi souvent aduient à au-
cunes fièvres, et plusieurs autres ma-
ladies. Or l'vrine sera prouuquée par
les remedes diuretiques escrits en
mon liure *des Pierres*¹ : toutesfois il
se faut bien donner garde d'en vs-
er de trop forts, s'il y auoit inflamma-
tion à la vessie, à cause que l'on feroit
fluer d'auantage les humeurs : chose
qui la pourroit gangrener, et accele-
rer la mort du pauvre malade. Donc
en ce cas il sera plus expedient de di-
uertir par sueur, ou autre maniere.

CHAPITRE XLVI.

DV FLUX MENSTRUEL.

Pareillement si on voit aux femmes
que Nature se vueille descharger par
le flux menstruel, on leur aidera par
remedes qui le prouuent, tant pris
par dedans qu'appliqués par dehors.

Ceux que l'on doit prendre par la
bouche sont, escorce de canne de
casse ratisée, escorce de racine de
meurier, saffran, agaric, noix mu-
guette, sauinier, racine de bouillon
blanc, pastel, diagrede, et plusieurs
autres. Et s'il est question d'vs-
er de plus forts, on prendra racines de ti-
thymal, antimoine, et cantharides
(toutesfois en petite quantité) lesquels
prouuent grandement tel flux².

Aussi on fera frictions et ligatures
aux cuisses et aux iambes, applica-

tion de ventouses sur le plat des cuis-
ses, apertion de la veine saphene,
sangues appliquées à l'orifice du col
de la matrice, pessaires, nouëts, cly-
steres, bains, fomentations faites de
choses odoriferantes, qui eschauffent,
subtilient et incisent la grosseur des
humeurs, et ouurent les orifices des
veines qui sont estoupées par obstruc-
tion, comme sont racines de bouil-
lon blanc, guimauue, iris, persil, fe-
noil, bruscus, fueilles et fleurs de
millepertuis, asperges, roquette, ba-
silic, melisse, cerfueil, armoise,
menthe, pouliot, sarriette, rosmarin,
rue, thym, hyssope, sauge, bayes de
laurier et de genëure, gingembre,
cloux de girofle, poiure, muguette,
et autres semblables, qu'on fera
bouillir, et en receuoir la vapeur au
col de la matrice par vn entonnoir
dedans vne chaire percée : ou en fau-
dra faire bains vniuersels. Aussi on
en pourra faire des particuliers, aus-
quels la femme se mettra seulement
les iambes iusques au dessus du ge-
nouil, et s'y tiendra le plus longue-
ment qu'il luy sera possible. Ou bien
vs-er de pessaires, comme ceux qui
s'ensuiuent.

℞. Theriacæ et mithridatij ana ʒ. ʒ.

Castorei et gummi ammoniaci ana ʒ. j.

Misce cum bombace in succo mercurialis
tincta, et fiat pessarium.

Autre.

℞. Radices petroselinæ et fœniculi sub cine-
ribus coctas, deinde contusas cum pul-
staphys. pyrethri, croco et oleo liliorum.

Et de ce soit fait vn pessaire en
forme de suppositoires ou nouëts, qui
seront enuëloppés en linge tissu, en
maniere d'vn sac de longueur de
quatre ou cinq doigts ou plus.

¹ Ce renvoi date de 1568, et concerne en
conséquence le liure *des Pierres* de 1564,
qui aujourd'hui fait partie du liure *des Ope-
rations*.

² *Remedes pris d'Hippocrates, De nat.
mulierum.* De Dioscoride *liu.* 3. Math. Syl-
uius, *liure des Mois.* — A. P.

Autre.

℞. Pul. myrrhae et aloës ana ʒ. j.
Fol. sabinae, nigellae, artemis. ana ʒ. ij.
Rad. helleb. nigri ʒ. j.
Crocī ʒ.

Cum succo mercur. et melle comm. fiat pessarium cum bombace.

Autre plus fort.

℞. Succī rutaē et absinth. ana ʒ. ij.
Myrrhae, euphorb. castorei, sabinae, diagredij, terebenth. galbani, theria. ana ʒ. j.

Fiat pessarium secundum artem.

Ces pessaires seront liés et attachés avec du fil, lequel pendra assez long, à fin de le retirer du col de la matrice quand on voudra.

Aussi le Chirurgien doit considerer que si le flux est par trop excessif, le faut estancher, qui se fera en plusieurs manieres : premierement par alimens qui espaisissent le sang : aussi par la saignée faite au bras, par application de ventouses sous les mammelles, par frictions et ligatures faites au bras, apposition de pessaires, emplastres, et autres medicamens froids et astringens posés sur la region des lombes. Et faut que la femme soit située en lieu propre, non couchée sur la plume, de peur que par icelle le sang ne fust eschauffé d'auantage. Et sera bon aussi vser de ceste iniection pour arrester tel flux.

℞. Aquæ plantag. et fabr. ana ℔. j.
Nuc. cup. gallar. non matur. ana ʒ. ij.
Berb. sumach. balaust. vitrioli Rom. alumin. rochæ ana ʒ. ij.

Bul. omnia simul, et fiat decoctio.

De laquelle en sera fait iniection en la matrice.

Et faut que le Chirurgien se gouerne sagement, tant à la prouocation que restriction, de peur qu'il n'y commette erreur : parquoy en ce cas doit prendre le conseil d'un docte Medecin, s'il luy est possible : ie dis s'il luy est possible, par ce qu'il s'en trouue peu qui vueillent visiter les pauvres pestiferés : chose qui m'a incité d'amplifier cest escrit, pour instruire les ieunes Chirurgiens à mieux penser ceux qui seront malades de peste.

CHAPITRE XLVII.

DES HEMORRHOÏDES.

Si on connoist que la nature se voulust descharger par les hemorrhoides, elles pourront estre prouoquées par frictions et ligatures assez fortes faites aux cuisses et aux iambes, application de grandes ventouses avec grandes flambes sur le plat du dedans des cuisses : aussi on mettra des choses chaudes et attractiues sur le siege, comme fomentations, et oignons cuits sous les cendres, pilés avec un peu de theriaque. D'auantage, on frotera les veines hemorrhoidales de linges rudes, ou avec feuilles de figuier, ou oignon crud, ou fiel de bœuf incorporé avec un peu de poudre de colocynthe : pareillement y seront appliquées sangsues preparées et bien choisies, et pour le dernier la lancette, si les veines sont assez sorties hors du siege, et enflées et pleines de sang. Toutesfois si le flux n'est réglé, mais excessif, il sera estanché par les remedes qu'auons declarés pour arrester le flux menstruel.

CHAPITRE XLVIII.

POUR PROVOQVER LE FLUX DV VENTRE.

Il se fait semblablement vacuation de l'humeur pestilent par le flux de ventre, à sçavoir quand Nature de son propre mouuement, ou par l'aide de medicamens laxatifs, purge et iette tous les excremens et humeurs contenus au ventre, à sçavoir par flux diarrhéique, lienterique et dysenterique.

Et pour bien discerner vn flux d'avec l'autre, il faut voir les selles du malade: et s'il iette humeurs liquides sinceres, c'est-à-dire, d'vne sorte ou d'espece, comme de pituite seule, cholere ou melancholie, et en grande quantité, sans vlcération aucune des intestins, et douleur grande: tel flux est appellé diarrhéique, c'est-à-dire, humoral.

Flux lienterique est, lors que les intestins ne retiennent point deuëment les viandes: mais deuant qu'elles soient bien cuites en l'estomach, elles decoulent crues et telles qu'elles ont esté mangées. Tel flux vient de la debilité de la vertu reteniue de l'estomach, pour vne trop grande abondance d'humeurs, ou de la debilité de la concoctrice d'iceluy, pour vne trop grande frigidité.

Flux dysenterique est, lors qu'il y a vlcération aux intestins, avec grandes douleurs et tranchées, qui se fait d'vne corruption d'humeurs, principalement d'vne cholere bruslée, laquelle corrode la tunique des intestins, dont s'ensuit que le sang sort tout pur par le siege.

Or en ceste abominable maladie pestilente, suruiuent à aucuns grand et excessif flux de ventre, par lequel

quelques-vns iettent vne matiere liquide, subtile, glutineuse et escumeuse, ressemblant quelquesfois à graisse fondue, à causé de la chaleur putride qui liquefie et corrompt les excremens et empesche la concoction, dont les selles sont quelquesfois veuës de diuerses couleurs, comme rousses, violettes, iaunastres, vertes, noires, cendrées, ou d'autre couleur, dont sort vne feteur intolerable, comme aussi de leur sueur et haleine, qui prouient d'vne chaleur putredieuse engendrée d'humeur ténues, cholériques, et acres par pourriture, dont est grandement irritée la vertu expulsive à excretion. Et quelquesfois aussi s'y trouue quantité de vers, qui demonstrent pareillement grande pourriture des humeurs. Et quand l'humeur est ardent et bruslant, il irrite Nature à ietter non seulement les excremens et humeurs, mais aussi le sang tout pur, dont la mort s'ensuit.

Ce que j'ay veu aduenir au camp d'Amiens à plusieurs soldats forts et puissaus. Et veritablement ie fis dissection de quelques-vns après leur mort, pour connoistre d'où ceste quantité de sang ainsi pur pouuoit sortir: et trouuay la bouche des veines et arteres mesaraiques ouuertes et esleuées, ou tumefiées là par où elles aboutissent dans les intestins en forme de petits cotyledons, desquels lors que les comprimois, le sang en sortoit tout pur.

Or quelquesfois ce vice n'est qu'aux gros intestins, quelquesfois seulement aux gresles, et aucunes fois aux gros et aux gresles: partant le Chirurgien prendra indication du lieu où le malade d.l sentir contorsions et douleurs. Car si ce n'est qu'ès gresles ou menus, la douleur sera vers l'estomach: au contraire, si c'est au

gros, la douleur sera vers le petit ventre au dessous du nombril.

Done si le mal est aux intestins gresles, on baillera remedes par la bouche: au contraire si c'est aux gros, faut proceder par clysteres: et si l'affection est en tous, faut y remedier par haut et par bas. Et pour ces causes, le Chirurgien rationel prendra indication de la diuersité du flux de ventre, et des accidens qui se presenteront: comme si on voit que le malade ait tenesme et grandes espreintes (qui est vn signe que Nature se veut descharger par le ventre) on luy aidera par medicamens pris par la bouche, comme demie once de hiere simple avec deux onces d'eau d'absinthe, en y adioustant vne dragme de diaphœnicum, ou autres semblables: aussi à ceste intention les clysteres apportent grand profit, pour ce qu'ils purgent les superfluités des intestins, dissipent les ventosités, appaisent les douleurs: et en tirant les ordures contenues aux boyaux, par consequent ils attirent aussi par succession des parties superieures, et mesmement des veines, et diuertissent des parties nobles.

Exemple d'un Clystere, pour irriter la vertu expultrice à ietter dehors les superfluités.

℞. Foliorum maluæ, violariæ, mercurialis ana m. j.
Seminis lini ʒ. ʒ.

Fiat decoctio ad lb. j. in qua dissolue :

Confectionis hamech, diaprunis solutivi ana ʒ. ʒ.
Theriacæ ʒ. iij.
Olei violati et liliorum ana ʒ. j. ʒ.
Mellis violati ʒ. ij.

Fiat clyster.

Lequel sera reiteré, s'il est besoin. Toutesfois s'il y a vlcere aux boyaux, ou veines ouuertes, ou henterie, ou

diarrhée, ce clystere serait mauvais, comme aussi les suppositoires aigus.

Autre.

℞. Decoctionis communis clysteris lb. j.

In colatura dissolue :

Catholici et cassiæ ana ʒ. ʒ.
Mellis anthosati ʒ. j.
Sacchari rubri ʒ. j. ʒ.
Olei violarum ʒ. iij.

Fiat clyster.

Autre plus fort.

℞. Decoctionis clysteris communis lb. j.

In colatura dissolue :

Hieræ ʒ. ʒ.
Catholici et diaphœnici ana ʒ. ij.
Mellis anthosati ʒ. j. ʒ.
Olei anethini et chamamelini ana ʒ. j. ʒ.

Fiat clyster.

Si le Chirurgien estoit en quelque lieu où il ne peust trouuer vn Apoticaire, ny syringue, ny chausse à clystere, ou que le malade ne peust ou ne vouldust prendre clystere (comme aucuns font), alors il pourra faire suppositoires ou nouëts, ferts ou debiles, selon qu'il verra estre besoin pour accomplir son intention.

Exemple d'un Suppositoire, pour irriter la vertu expulsive des boyaux.

℞. Mellis cocti ʒ. j.
Hieræ picræ et salis communis ana ʒ. ʒ.
Et de ce soit fait vn suppositoire.

On en peut aussi faire de sauon, de longueur d'un doigt, et de grosseur moyenne: et au-parauant qu'on les applique, on les doit huiler ou engraisser, à fin qu'ils entrent au siege plus aisément et à moindre douleur.

Exemple d'un plus fort suppositoire.

℞. Mellis ʒ. iij.
Fellis bubuli ʒ. j.

Scammonij, puluerisati euphorbij. colocyntidis ana ʒ. ʒ.

Et de ce soient faits suppositoires.

Les nouëts ont mesme vsage que les suppositoires, et seront pareillement faits forts ou debiles, selon qu'il en sera besoin.

Exemple.

ʒ. Vitellos onorum numero iij.
Fellis bubuli et mellis ana ʒ. ʒ.
Salis communis ʒ. ʒ.

Le tout soit battu et incorporé ensemble, et de ce soient faits nouëts, mettant des choses predites dedans vn linge: en quantité d'vne grosse ave-laine, et le faut lier et mettre dans le fondement. Si on veut qu'ils soient plus forts, on y adioustrera vn peu de poudre d'euphorbe ou colocynthe.

CHAPITRE XLIX.

POUR ARRESTER LE FLYX DE VENTRE.

Si on connoist le flux de ventre estre trop grand, et la vertu affoiblie, et que tel mal vint de l'affection de tous les intestins, alors le faut arrester: à quoy on procedera par remedes baillés tant par la bouche que par clysteres, de peur que la vie du malade ne sorte par le siege. Parquoy on donnera à manger aux malades de la bouëllie faite de farine de fourment, avec vne decoction d'eau en laquelle on aura fait bouëllir vne grenade aigre, berberis, bol d'Arménie, terre scellée, et semence de pa-uot, de chacun vne dragme.

Autre bouëllie.

Prenez amandes douces cuittes en eau d'orge, en laquelle on aura fait esteindre des carreaux d'acier ou de fer ardents, puis

pilez-les en vn mortier de marbre, et les faites en forme de laict d'amandes, et y adioustez une dragme de poudre de diarrhodon abbatis, à fin que l'acrimonie de l'humeur cholérique soit adoucie, et l'estomach corroboré.

Autre remede de merueilleux effect, lequel ie tiens de feu monsieur Chapelain, premier Medecin du Roy, qui l'auoit comme grand secret de defunct son pere, et proteste luy en auoir veu ordonner avec vn tres-bou succès.

ʒ. Boli armen. terræ sigil. lapis hæmat. ana ʒ. j.
Picis naualis ʒ. j. ʒ.
Coralli rub. mar. electar. cornu certu vsti et loti in aqua plantag. ana ʒ. j.
Sacchari rosat. ʒ. ij.

Fiat puluis.

De laquelle le malade en prendra plein vne cuillier deuant le repas, ou bien avec le iaune d'vn œuf. On vsera de ce remede en prenant plus ou moins, selon que le flux sera grand ou petit ¹.

¹ Il m'a fallu ici rectifier le texte, qui varie suivant les éditions. En 1568, au lieu de la formule de Chapelain, on trouuait celle-ci:

« Autre remede de merueilleux effect.

« ʒ. Picis naualis ʒ. j.

Boli armen. et lapidis hæmat. ana ʒ. ij.
Sacchari ʒ. i.

« Et de ce le malade en prendra plein vne cuillier deuant le repas. On vsera de ce remede en prenant plus ou moins selon que le flux sera grand ou petit »

En 1575, ce remède fut remplacé par celui de Chapelain, avec les mêmes préceptes pour son administration. Mais en 1579 l'auteur ajouta la citation qui suit de Christophe Landré, et l'intercalation fut faite si négligemment, que cette phrase: *ou vsera de ce remede*, etc., suivait la citation, et se rapportait conséquemment à la *fiente de chien*, et non plus au remede de Chapelain, comme en 1575. Voilà ce que j'ai dû rectifier.

Christofle l'André en son Oecoiatrie louë grandement la fiente de chien qui ait rongé par trois iours des os.

Pareillement on peut faire manger deuant le repas de la chair de coings, ou mesmes des coings cuits sous la cendre, ou en composte: ou conserue du fruit de cornalier, et berberis confit, et quelquesfois aussi vn mirabolan, ou vne noix muguette rostie pour corroborer l'estomach. Il faut semblablement que le malade mange de bonnes viandes et de facile digestion, et plustost rosties que bouillies. D'auantage, il conuient concasser vne grenade aigre avec son esorcee, et la faire cuire en eau ferrée, et d'icelle en bailler à boire: ou de l'eau en laquelle on aura fait bouillir vne pomme de coings, neffles, cormes, ou meures de ronces, et autres semblables: car telles choses astreignent et consomment beaucoup d'humidités superflues du corps. On peut pareillement vser des syrups cy dessus escripts, comme de citrons, ribes, inleperosal, et autres donnés avec eau ferrée.

L'estomach sera pareillement frotté exterieurement d'huile de mastie, de noix muguette, de coings, de myrrhe, et autres semblables. Aussi on peut mettre sur iceluy la crouste d'vn gros pain tiré vn peu auparauant du four, trempée en vinaigre et eau rose, ou vn cataplasme fait de decoction d'eau ferrée, roses rouges, sumach, herberis, myrtilles, chair de coings, mastie, farine de fêues, et miel rosat.

Or si on voit que le malade iette des vers, on y procedera ainsi qu'il sera declaré cy après ¹, à fin de les

¹ Cy après; c'est le texte de 1568, qui n'a

faire mourir, et ietter hors du ventre. Aussi on pourra vser de clysteres anodins, abstersifs, consolidatifs, restrictifs et nutritifs, selon qu'on verra estre besoin. Et premierement, lors que le malade sent grande douleur de tranchées et contorsions au ventre, à fin de rafraichir l'aerimonie des humeurs, on pourra donner vn tel clystere.

℞. Lact. hyos. foliorum acetosæ, portulacæ ana m. j.

Florum violarum et nenuph. ana p. j.

Fiat decoct. ad lb. j. in colatura dissolue:

Cassia fistulæ ℥. vj.

Olei rosati et nenupharis ana ℥. j. ℞.

Fiat clyster.

Autre anodyn propre pour vne douleur aiguë et poignante és intestins.

℞. Rosarum rubrarum, hordei mundati et seminis plantaginis ana p. j.

Fiat decoctio: in colatura adde:

Olei rosati ℥. ij.

Viſellos ouorum numero ij.

Fiat clyster.

Autre Clystere refrigerant.

℞. Decoctionis eaponis, eruris vituli et capitis veruecis vna cum pelle lbij.

In quibus coquantur foliorum violarum, malua, mercurialis et plantag. ana m. j.

Hordei mundati ℥. j.

Quatuor seminum frigidorum maiorum ana ℥. ℞.

In colatura lb. ℞. dissolue:

Cassia recenter extracta ℥. j.

n'a jamais été corrigé, et qui était juste alors, puisque le chapitre des Vers venait après l'histoire de la peste. Aujourd'hui il faudrait dire *cy deuant*; en effet, le chapitre des Vers a été reporté par Paré lui-même au livre de la *petite Verolle*, avant le livre de la *Peste*.

Olei violat^l ʒ. iij.
Vitell. ouorum ij.
Sacchari rubri ʒ. j.

Fiat clyster.

Autre Clystere anodyn.

ʒ. Florum camom. meliloti et anethi ana p. j.
Radiciſ bismalux ʒ. j.

Fiat decoctio in lacte, et in colatura adde :

Mucilaginis seminis lini et fenugræci
extractæ in aqua malux ʒ. ij.

Sacchari rubri ʒ. j.

Olei camemeli et anethi ana ʒ. j. ʒ.

Vitellos ouorum ij.

Fiat clyster.

Il faut garder long temps tels clysteres, à fin qu'ils puissent mieux appaiser la douleur.

Lors qu'on verra aux excremens comme raclures de boyaux (qui est vn signe infailible qu'il y a des vlceres és intestins) alors il faut bailler des clysteres detersifs et consolidatifs, comme ceux-cy.

Exemple d'un Clystere detersif.

ʒ. Hordei integri p. ij.

Rosarum rubrarum et florum camomillæ, plantaginis, apij ana p. j.

Fiat decoctio : in colatura dissolue :

Mellis rosati et syrupi de absinthio ana ʒ. j. ʒ.

Vitellos ouorum numero ij.

Fiat clyster.

Exemple d'un Clystere pour consolider les vlceres aux intestins.

ʒ. Succi plantaginis, centinodiæ et portulacæ ana ʒ. ij.

Boli Armenicæ, sanguinis draconis, amili ana ʒ. j.

Seui hircini dissoluti ʒ. iij.

Fiat clyster.

Pareillement le lait de vache vn peu bouilli avec plantain et syrop

rosat, est souuerain remede aux vlceres des intestins. Et si on voit (comme i'ay dit) que le flux fust trop impetueux, et que le malade fust debile, alors on luy donnera clysteres astringens.

Exemple d'un Clystere astrigent.

ʒ. Caudæ equinæ, plantaginis, polygont ana m. j.

Fiat decoctio in lacte vsulato, ad quartaria iij. et in colatura adde :

Boli Armenicæ, terræ sigillatæ, sanguinis draconis ana ʒ. ij.

Albumina duorum ouorum.

Fiat clyster.

Autre.

ʒ. Succorum plantaginis, arnoglossi, centinodiæ, portulacæ depuratorum residentia facta quantum sufficit pro clystere, ad dendo :

Pulueris boli Armenicæ, terræ sigillatæ, sanguinis draconis ana ʒ. j.

Olei myrthini et rosati ana ʒ. ij.

Si le sang sort tout pur par les intestins, il faut vser de plus forts astringens : et pour-ce ie louë beaucoup les decoctions faites d'escorce de grenade, noix de cyprès, roses rouges, sumach, et quelque portion d'alum et de couperose bouillies en eau de mareschal, et de ce soient faits clysteres sans huile, ou autres semblables ¹.

On doit aussi fomentier le siege d'une decoction astrigente. Mais il faut noter que tels remedes fort astringens ne doiuent estre baillés, que premierement on n'ait purgé le malade, parce qu'ils arresteroient les humeurs corrompus qui sont la principale cause de ceste maladie, et les empescheroient d'estre vacués, et

¹ L'édition de 1568 ajoutait : *comme cestuy*

seroit-on cause de la mort du malade : mais seront baillés après qu'il aura esté suffisamment purgé, aussi qu'on connoistra les forces affoiblies et abbatues, et le ventre fort lubrique.

Si le malade est fort debile, et ne peut prendre alimens par la bouche, on luy pourra bailler clysteres nutritifs, comme ¹:

suiuant, et donnait ces deux formules de clystères, qui ont été retranchées dès 1575.

« ʒ. Succorum mespilorum, sorborum, cornorum, fructuum aut foliorum quartarium j.

Tanni vel corticis quercini ʒ. i.

Seminis anethi, sumach, berberis hypocystidis, gallarum ana ʒ. i.

Seminis plantaginis ʒ. ʒ.

Fiat decoctio : in quâ dissolue :

Vitellos duorum ouorum induratorum in aceto.

Adipis renum capræ ʒ. i.

Fiat clyster. ad quantitatem lb. ʒ., vel quartariorum trium.

« Autre.

» ʒ. Decoctionis hordel integri perfectè cocti lb. j. ʒ.

In quâ adde foliorum plantaginis, centinodidæ, et foliorum granatorum ana m. j.

Rosarum rubrarum m. ij.

Fiat iterum decoctio, et in colaturâ dissolue saccharum rubrum, vitellos duorum ouorum, pulueris foliorum granatorum quantum volueris : fiat clyster. »

¹ Cette formule se lisait bien dans l'édition primitive de 1568, mais non pas immédiatement après la phrase qui précède; et de même aussi la formule ne terminait point le chapitre. Il y avait donc avant et après une assez longue discussion sur les clystères nutritifs, de la page 214 à la page 271, et le chapitre se terminait par cette transition :

« Je laisseray pour le present telles trop

ʒ Decoctionis caponis pinguis et cruris vituli coctorum cum acetosa, buglosso, borragine, pimpinella, et lactuca ʒ. x. vel xij.

In qua dissolue vitellos ouorum numero iij.

Sacchari rosati et aquæ vitæ ana ʒ. j.

Butyri recentis non saliti ʒ. ij.

Fiat clyster.

CHAPITRE I.

DE L'EVACUATION FAITE PAR INSENSIBLE TRANSPARATION.

Le venin pestiféré se peut quelquesfois exhaler et euacuer par insensible transpiration : qui se fait par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle agit perpetuellement en nostre corps, soit en dormant ou en veillant, et fait insensiblement exhaler les excremens du corps avec les esprits, par les porosités du cuir : ce qui se peut bien connoistre aux tumeurs et apostemes contre Nature, mesmes y ayant ja de la bouë faite, lesquelles bien souuent nous voyons se resoudre par le seul benefice de Nature, sans aide d'aucuns medicamens. Parquoy lors que Nature est forte, elle peut aussi ietter quelquesfois le venin pestiféré au dehors par insensible transpiration, voire encores qu'il y eust ja quelque tumeur, et humeur amassé et cueilli en quelque partie de nostre

curieuses disputes, pour parler d'une autre euacuation, qui se fait par insensible transpiration. »

Tout cela disparut en 1575, mais cependant ne fut pas perdu, et Paré ne fit que transporter sa discussion, notablement amplifiée, au chapitre 22 du livre des *Medicamens*, qui traite des *Clysteres* en général et en particulier.

corps : car rien n'est impossible à Nature forte ¹, aidée de la liberté des conduits de tout le corps.

CHAPITRE LI.

DE LA CURATION DES ENFANS ESPRIS DE LA PESTE.

Pource que les petits enfans malades demandent diuerse et autre curation que celle des grands, nous auons reserné d'en traiter à part, tant de ceux qui tetent, que de ceux qui sont sevrés.

Partant pour commencer au regime de l'enfant qui tette, il faut que sa nourrice l'observe pour luy, tout ainsi que si elle-mesme auoit la peste. Et le regime consiste és six choses non naturelles, c'est à dire qui sont hors de nature et essence de la personne, comme sont l'air, le mouuement et repos, dormir et veiller, manger et boire, repletion et vacuation de la superfluité des excremens, et les mouuemens et accidens de l'ame. De toutes lesquelles choses, quand on en vse avec moderation, c'est à dire, en qualité et quantité, et selon que la maladie de l'enfant le requiert, elles rendent le lait de la nourrice profitable à la santé de l'enfant : car comme l'enfant ne prend que du lait, aussi quand il sera rectifié et moderé selon que la maladie le requiert, non seulement il nourrit l'enfant, mais aussi il combat contre la maladie, comme ayant en soy deux qualités, vne qui nourrit, et l'autre medica-

menteuse : parquoy le lait succé par l'enfant supplée le lieu de son regime. Pareillement on fera que l'enfant observera le regime en ce qu'il pourra, comme de ne trop dormir ou veiller, et de la vuidange des excremens, et des choses qu'on verra estre besoin d'appliquer par dehors, comme linimens, emplastres, fomentations et autres.

Or que le lait de la nourrice soit medicamenteux, on le voit ordinairement en ce, que le iour qu'elle aura pris quelque medecine laxatiue, le ventre de l'enfant se lasche subitement, voire quelquesfois si fort qu'on est contraint changer de nourrice pour allaiter l'enfant (de peur qu'il n'eust trop grand flux de ventre, qui luy pourroit nuire et le faire mourir) iusqu'à ce que son lait soit retourné à son naturel. Mais si l'enfant est opiniastre et ne veut prendre vne autre nourrice, alors il faut supporter quelque chose de l'alteration du lait, plustost qu'il mourust de despit et de faim, par faute de tetter.

Et pour retourner à nostre propos, il faut que la nourrice vse de remedes propres contre la fiéure, comme potages et viandes qui refrenent la chaleur et fureur de l'humeur feruent, à fin que son sang, qui est matiere de son lait, soit rendu medicamenteux. Et pour ceste cause, elle ne boira aucunement de vin pour quelque temps : et doit lauer souuent le bout de sa mammelle d'eau d'ozeille, ou de suc d'icelle delayé avec sucre rosat, et vsera des remedes qui seront declarés cy après.

Oltre-plus, l'enfant prendra vn scrupule de theriaque delayé au lait de sa nourrice, ou en boüillon d'un poulet, ou quelque eau cor-

¹ Là finissent la phrase et le chapitre dans les éditions de 1568 et 1575; le reste est de 1579.

diale : aussi on luy en frottera par dehors la region du cœur, et les emonctoires et les poignets : pareillement on luy en fera sentir au nez et à la bouche, les delayant en vinaigre rosat et eau rose, et vn peu d'eau de vie, à fin de tousiours aider Nature à chasser et abbattre la malice du venin.

Les enfans sevrés et ja grandelets peuuent prendre medicamens par la bouche : car comme ainsi soit que leur estomach digere bien plus grosses viandes que le lait, et que le foye en fait du sang, ils pourront pareillement reduire vne petite medecine de puissance en son effet. Parquoy on leur baillera à aualler du theriaque la quantité de douze grains delayés en quelque eau cordiale, avec vn peu de syrop de chicorée, ou mixtionnés en conserue de roses, ou en quelque boüillon de chapon, ou en autre maniere qu'ils pourront prendre. Et faut bien auoir esgard en quelle quantité on donnera ledit theriaque : car s'il n'est donné en petite quantité aux enfans, il leur excite la fièvre, et esteint leur chaleur naturelle. On leur pourra semblablement donner vn boüillon de chapon, avec lequel on aura fait cuire petite oseille, lactue, pourpié, semences froides, avec vne once de bol armene et autant de terre sigillée enueloppée dedans vn linge : puis les espreindre, et leur en donner souuent avec vne cuillier. Sur ce il faut noter, que le bol d'Armenie et la terre sigillée ont grande vertu de conforter le cœur, et empescher que le venin ne l'infecte : et ce par vne propriété occulte que l'on a conneuë par seule experience. Aussi Galien affirme, que le bol d'Armenie a ceste propriété contre la peste, qu'en vn instant ceux qui en vsent sont preser-

nés et gueris. pourueu que les parties nobles ne soient ja grandement infectées.

D'auantage, il sera bon de leur prouoquer la sueur : car paricelle la matiere putride est souuent euacuée, ioint qu'il y a en eux grande abondance de fumées et vapeurs. Partant on la prouoquera en leur donnant à boire vne decoction de semences de persil, raisins de Damas, figues, racine d'ozeille, avec vn bien peu de saffran, et corne de cerf ou d'yuoire rappé.

A ces mesmes fins aucuns baillent de la licorne, mais on ne sçait encore que c'est : ioint que la corne de cerf et l'yuoire peuuent faire plus grand effet ¹.

Pareillement pour prouoquer la sueur, on pourra vser d'espouges trempées en decoction de sauge, rosmarin, lauande, laurier, camomille, melilot et mauues : puis les espreindre et les mettre aux costés, aux aines et sous les aisselles ebaudemment : ou en lieu d'icelles on prendra vessies de porc à demy pleines de ladite decoction, lesquelles faut changer incontinent qu'elles ne seront assez chaudes, et les continuer iusques à ce que la sueur sorte en abondance. Et se faut bien garder de faire trop sner les enfans, parce qu'ils sont de facile resolution, et se desseichent en peu de temps, et tombent promptement en defaillance de la vertu, à laquelle il faut tousiours auoir l'œil. Et pendant qu'ils suent, il leur conuient esuentiler la face avec vn esuentoir, à fin qu'ils puissent aspirer l'air froid, doux et suaué, pour for-

¹ Voilà le premier indice, en 1568, de la guerre que plus tard Paré devalit faire à la Licorne. Voyez le *Discours* à la fin de ce livre.

tifier la vertu, laquelle estant fortifiée, pourra mieux jeter la sueur hors. Aussi leur faut faire sentir vinaigre mistionné avec eau rose, en laquelle on aura dissout vn peu de theriaque. Et après qu'ils auront suffisamment sué, ils seront essuyés, et après on leur donnera à manger vn peu de conserue de roses, avec poudre de corne de cerf et yuoire, et boiront de l'eau de buglose avec vn peu d'ozeille, tant pour rafraischir que pour tousiours preseruer le cœur. Et où l'enfant après auoir pris les alexiteres ne sueroit, ne faut pourtant auoir desespoir de la cure, parce que Nature ne laisse à faire son profit des antidotes et contre poisons qu'on luy aura donnés.

Et s'il leur suruenoit quelque tumeur aux emonctoires, ou charbons en quelque partie, on leur y fera promptement vne fomentation de choses qui amollissent et relaschent le cuir, et qui attirent modérément : puis on vsera de suppuratifs propres, comme limaces pistées subtilement avec leurs coquilles, moyeux d'œufs, avec vn peu de theriaque : ou bien on leur fera vne pulte de farine, d'huile, d'eau, et iaunes d'œufs, et autres choses propres : et on conduira le reste de la cure le plus doucement qu'il sera possible, ayant esgard à leur ieunesse et delicatesse. Et s'il est besoin de les purger, on leur pourra donner vne dragme de rheubarbe en infusion, ou trois dragmes de casse, ou vne once de sirop rosat laxatif, ou demie once de sirop de chicorée composé avec rheubarbe, ou ceste medecine qui s'ensuit :

℞. Rhab. electi pul. ʒ. j.

Infunde in aquâ cardui benedicti cum cinnamomi ℥. j. in colatura dissolue :

Catholici ʒ. ij.

Syrupi rosati laxatiui ʒ. iij.

Fiat parua potio.

Or toutes ces choses se doiuent faire par le conseil d'vn docte medecin, s'il est possible de le recouurer. Et quant à la reste de la cure, elle se parfera ainsi qu'auons déclaré par cy deuant, ayant esgard à leur nature tendre et delicate.

CHAPITRE LII.

DISCOVES DES INCOMMODITÉS QUE LA PESTE APORTE ENTRE LES HOMMES, ET DV SOYVERAIN REMEDE¹.

J'ay cy dessus remonstré, sur les causes de la peste, qu'estant vn des fleaux de l'ire de Dieu, nous ne pouuons sinon tomber en toute extremité de maux, quand l'enormité de nos pechés a prouoqué sa bonté à retirer sa main fauorable de nous, et nous enuoyer vne telle playe : il me suffira donc pour la fin, de rememorer quelques incommodités, ou plustost à vray dire, horribles calamités qui aduennent en la société humaine par ceste dangereuse maladie, à fin que selon les moyens humains que Dieu a ordonnés pour y pourueoir, nous soyons par la grandeur du mal plus enclins à chercher et à vser de remedes qui nous en peuuent preseruer. Considerons donc, qu'aussi tost que la peste est en quelque province, tout commerce de marchan-

¹ Ce chapitre ne suivait pas immédiatement le précédent dans l'édition de 1568 ; mais, comme il a été dit, il en était séparé par les quatre chapitres consacrés à la petite vérole et aux vers. Il a repris la place qu'il occupe actuellement dès 1575.

disc, dont les hommes ont besoin de s'entretenir par aide reciproque des vns et des autres, vient à estre interrompu et delaisé : car nul ne se veut hazarder de venir rien apporter au lieu où est la peste, de peur de perdre sa vie. De là s'ensuit que les viures viennent bien tost en grande cherté, et en fin à defaillir du tout, mesmement aux villes fameuses où il y a grand peuple qui a accoustumé de viure au iour la journée, sans faire prouision : car les marchands allans çà et là pour en apporter, ne peuvent non seulement entrer aux villes ny villages, mais souuent en sont dechassés par armes et à coups de harquebuses, arbalestes, et pierres, pour ne les laisser approcher, tant que quelquesfois ils sont tués ou massacrés inhumainement, au lieu du secours qu'on leur deuroit donner en leurs necessités. De là vient que les autres n'y veulent aller, et eux qui souloient subuenir à ce que leur ville ne tombast en defect de viures et autres choses, sont contraints d'endurer la famine avec leurs concitoyens. Souuent les enfans sont contraints d'enterrer leurs peres et meres, les peres et meres leurs enfans, les maris leurs femmes, et les femmes leurs maris (qui leur est un grand creue-cœur) pour ne trouuer personne qui les vueille enterrer. Souuent aussi on laisse les corps sans les enterrer, desquels s'esleuent vapeurs putredineuses qui renforcent la peste ¹. Outre-plus, les plus opulents, mesmes les magistrats, et autres qui ont quelque autorité au gouuernement de la chose publique, s'absentent ordinairement des pre-

miers, et se retirent ailleurs, de sorte que la iustice n'est plus administrée, n'y estant personne à qui on la puisse requérir : et lors tout s'en va à confusion, qui est vn mal des plus grands qui scauroient aduenir à vne republique, quand la iustice defect : et adonc les meschans ameinent bien vne autre peste : car ils entrent és maisons, et y pillent et desrobent à leur aise impunément, et coupent le plus souuent la gorge aux malades, voire aux sains mesmes, à fin de n'estre conneus et accusés après.

Qui en vouldra des exemples bien recentes, il en pourra scauoir des habitans de Lyon, au voyage que le Roy y a fait ¹. Aussi en ceste ville de Paris se sont trouués des gens, qui avec l'aide de tels maistres, ayans fait entendre à vn quidam leur ennemy qu'il auoit la peste, sans auoir mal quelconque, et le iour qu'il deuoit parler de son procès, ou faire quelque acte où sa presence estoit requise, l'ont fait raurir et emporter à l'Hostel-Dieu, par la force de ces galands, quelque resistance qu'il peust faire, estans plusieurs contre vn : et si de fortune il imploroit l'aide et misericorde du peuple qui le voyoit, les larrons et meurtriers l'empeschoient et crioient encores plus fort que luy, à fin qu'il ne fust entendu : ou bien ils donnoient à entendre que le mal l'auoit rendu furieux et demoniaque, pour faire fuir chacun d'auprés, et ce pendant auoir moyen de le pousser audit Hostel-Dieu, et le faire lier et coucher avec les pestiferés. Et quelques iours après mourut, tant de des-plaisir que de l'air infecté, ayant esté sa mort auparauant vendue et achetée à beaux deniers contans.

¹ Les deux phrases qui précèdent sont de 1585.

Te n'ay que faire de deduire icy au long ce que l'on ne scait que trop : c'est à scauoir que les villes delais-sées deuiennent champestres, iusques à voir l'herbe croistre par les rues : les laboureurs delaisans leurs mai-sons et les fruits sur la terre, laquelle demeure en friche : les troupeaux sont esgarés et esperdus par les champs : les hommes s'entre-rencontrans s'en-fuyent arriere les vns des autres, si-gne de grande punition de Dieu. Je me contenteray d'adiouster icy que ceste maladie rend par tout l'homme si miserable, que si tost qu'il est soupçonné, sa maison (qui luy estoit lieu le plus seur et le plus libre) luy sert d'vne cruelle prison : car on l'enferme dedans sans qu'il puisse sortir, ny que personne y soit admise pour le secourir. Si ce pendant quel-qu'vn de ceux qui sont ainsi reserrés et enfermés se meurt, il faut que les autres qui sont là dedans voyent quelquesfois durant long temps cest horrible spectacle du corps rempli de vermine et pourriture, avec vne grande puanteur charongneuse, qui fait renforcer l'infection et venenosité de l'air, qui puis après fait redoubler la peste, et est souuent cause de la mort de tous ceux qui sont en la maison. Et si on se retire aux champs, la mesme crainte et horreur y est, et se trouue en tout chacun qui les voit, et plus encores, d'autant qu'on a moins d'amitié ou connoissance. Tout est clos et fermé aux villes, villages et bourgades, voire les maisons propres sont closes à leus maistres, tel-lement que souuent on est contraint de faire quelque logette aux champs, arriere de toute conuersation et con-noissance : comme on faisoit à Lyon sur le Rosne, là où les malades s'es-tans retirés, le chaud du iour les es-

touffoit, et le froid de la nuit les morfondoit et leur amenoit d'autres mortelles maladies. Et qui plus est, n'a-on pas veu esdites loges, que le pere et la mere estans griefuement malades, et ne pouuans aider à leur enfant, l'ont veu suffoquer et manger aux mouches guespes, et la mere cuidant le secourir, se leuer, puis tomber morte entre l'enfant et le mary ? Plus, on n'est reconneu des vassaux, suiets, ou seruiteurs qu'on ait : chacun tourne le dos, et personne n'y oseroit aller : mesmes le pere abandonne l'enfant, et l'enfant le pere : le mary la femme, et la femme le mary : le frere la sœur, et la sœur le frere : voire ceux que vous pensez les plus intimes et feables amis, en ce temps vous abandonnent pour l'horreur et danger de ceste ma-ladie. Et s'il y a quelqu'vn qui, meu de pitié et charité chrestienne, ou pour la consanguinité, vueille s'auancer pour secourir et visiter vn malade, il n'aura après parent ny amy qui le vueille frequenter ny approcher. Qu'ainsi soit, on a veu à Lyon, lors qu'on apperceuoit seulement és rues les Medecins, Chirurgiens et Barbiers esleus pour panser les malades, cha-cun couroit après eux à coups de pier-res pour les tuer comme chiens enra-gés, disans qu'il falloit qu'ils n'allas-sent que de nuit, de peur d'infecter les sains.

Combien de pauures femmes gros-ses, sans estre aucunement malades de peste (pour-ce qu'en tel temps toutes autres maladies sont suspec-tes) ont esté pour le seul soupçon delaisées et abandonnées à leur en-fantement, dont est prouene la mort des meres et des enfans ? le puis veri-tablement dire auoir trouué aux mammelles d'vne femme morte de

peste, son enfant tétant encores le venin mortel, qui le devoit tuer bien tost après.

Si la nourrice d'un enfant vient à deceder, encores que ce ne fust de la peste, il ne s'en trouuera point d'autre, pour le soupçon qu'on a que elle soit morte de peste : tant est ceste maladie effroyable et espouventable, que si tost que quelqu'un en est surpris, il ne trouue secours de personne, ains attend seulement la mort miserable. Qu'il soit ainsi, entre vne infinité d'autres exemples que l'on en voit ordinairement, nous lisons¹ qu'une ieune femme, son mary estant mort et deux de ses enfans, se voyant frappée, commença a s'enseuelir elle-mesme, et fut trouuée à demy enseuelie, ayant encore le fil et l'aiguille entre ses mains. Outre-plus, vn homme fort et robuste ayant la peste, est allé au cimetiere, et en sa presence a fait faire sa fosse, et auant qu'elle fust paracheuée, il mourut sur le bord.

Au contraire il y en a qui ont eu telle apprehension de la mort, estans frappés de ceste maladie pestilente, que pour se secourir eux-mesmes, se sont appliqués des fers ardents sur la bosse, se bruslans tous vifs : autres avec tenailles l'ont arrachée, se pensans garantir. Aussi aucuns par la ferueur et rage de ceste maladie se sont iettés dedans le feu, autres dans les puits, aucuns es riuieres : autres se sont precipités par les fenestres, autres se sont heurtés la teste contre la muraille iusqu'à en faire sortir la cervelle, ce que j'ay veu : autres aussi se sont tués eux-mesmes à coups de dague ou de cousteau.

Lucrece, poëte Latin, a remarqué

la peste auoir esté autresfois si furieuse au pays d'Athenes, que plusieurs surmontés de la vehemence de la maladie se precipitoient dedans l'eau. On raconte que la peste, il y a enuiron quatre vingts ans, auoit de telle rage couru par la Gaule Lyonnaise, que les femmes principalement, sans apparence d'aucun mal en leur corps, se iettoient dedans leurs puits, surmontés de la fureur de telle maladie¹.

Et à ce propos m'a esté asseuré que depuis n'agueres, vn Prestre de la paroisse saint Eustache en ceste ville de Paris, estant malade de la peste en l'Hostel-Dieu, de furie se leua du lect, et prit vne dague, de laquelle il frappa plusieurs des pauures malades couchés dedans leur lect, et en tua trois : et n'eust esté qu'il fut apperceu et empoigné du Chirurgien dudit hostel (qui receut de luy vn coup de dague dedans le ventre, le voulant saisir, dont il euida mourir) il en eust occis autant qu'il en eust trouué : mais si tost qu'il fut retenu, et que ceste furie diminua, il rendit l'esprit.

Vn autre cas non moins horrible est aduenü à Lyon, rue Merciere, où la femme d'un Chirurgien nommé Amy Baston (qui estoit mort de peste) six iours après estant esprise de la mesme contagion, tomba en resuerie, puis en frenesie, et se mist à la fenestre de sa chambre, tenant et tourmentant son petit enfant entre ses bras : ce que voyans, ses voisins l'admonestoient de ne luy faire mal : mais au lieu d'auoir esgard à leur aduertissement, le ietta incontinent en terre, puis tost apres elle s'y precipita : ainsi la mere et l'enfant moururent.

Il y a vne infinité d'autres sembla-

¹ Au liure des *Histoires prodigieuses*.—A. P.

¹ Ce paragraphe a été intercalé ici en 1579.

bles exemples, lesquels si ie voulois raconter, iamais la matiere ne me defaudroit : mais tant y a, que le tout aduient le plus souuent aux malades par faute qu'on n'ose conuerser, ny estre alentour d'eux pour les secourir : ce qui ne se fait aux autres maladies, mesmes en lepre, car en icelle les malades sont secourus : mais en ceste-cy on est dechassé de ses parens et amis, voire de sa propre maison, comme nous auons dit : dequoy se faut d'autant moins esmerveiller, veu que la charité des hommes est aujourd'hui tellement refroidie, que ceux mesmes qui ont toute liberté, encore qu'ils ayent or et argent pour satisfaire, ne peuvent en temps de peste auoir secours d'autruy ¹.

Icy ne veux encore passer que ne recite ce que le bon vieillard Guidon a escrit, qu'en l'an mil trois cens quarante et huit, vint vne mortalité, dont ceux qui estoient espris de peste mouroient en trois iours ou en cinq au plus : et estoit si contagieuse, que non seulement en conuersant ensemble, mais aussi en regardant l'un l'autre se prenoit : et les personnes mouroient sans seruiteurs, et estoient enterrés sans prestres, et mouroit de iour en iour en vn si grand nombre de pestiferés, que ne pouuant suffire à les enterrer, on estoit contraint faire de grandes fosses aux cime-tieres et les ietter dedans à monceaux, les vns morts, les autres estans encore en agonie. Le pere ne visitoit l'enfant, ny l'enfant le pere, ny la femme le mary, ny le mary la femme, comme auons dit cy dessus : toute charité

estoit morte, et esperance abbatue. Ceste maudite pestilence fut quasi par tout le monde, et n'en laissa presque la quarte partie. Elle fut fort honteuse et non profitable aux Medecins et Chirurgiens, lesquels n'osoient visiter les malades, de peur d'estre infectés : ioint aussi que tous leurs remedes ne profitoient en rien : car tous ceux qui estoient frappés de ceste peste mouroient. En aucunes contrées de pays, on estimoit que les Inifs eussent enuenuimé le monde, et à ceste cause on leur couroit sus et les assommoit. Les autres euidoient que ce fussent les pauvres manchets, pour laquelle occasion estoient chassés. Les autres en soupçonnoient les Nobles, et pource n'osoient aller par le monde. Et finalement les portes des villes furent gardées, et ne laissoient nul entrer dedans s'ils n'estoient bien comeus. Et si quelques-vns auoient poudre ou onguens, pensoient que ce fussent poisons, qui estoit cause de leur faire aualler. Ladite peste dura sept mois sans cesser. Voila ce que le bonhomme de Guidon en escrit, chose à la verité de grande remarque, touchant l'ire de Dieu.

CHAPITRE LIII.

EPILOGVE OV CONCLYSION DE CE DIS-COVRS DE LA PESTE ¹.

Or ie m'assure que le Lecteur qui aura appris en ce petit traité le moyen de s'en preseruer, et mesme sans danger visiter et secourir son pro-

¹ Le texte correspondant au chapitre actuel, dans l'édition de 1568, n'allait pas plus loin, et le long extrait de Guy de Chauliac qu'on va lire a été ajouté en 1575.

¹ Ce chapitre était confondu avec le précédent en 1568 et 1575 ; il n'en a été séparé qu'en 1579.

chain, ne mesprera point mon labeur, combien que (si faire se pouvoit) j'aüerois beaucoup mieux qu'il ne fust besoin à personne s'en aider, et que la serenité de l'air par la bonté de nostre Dieu fust tousiours telle, que la peste perdist son nom et ses effets. Mais puis que cela prouient par l'iniquité des hommes, laquelle se perpetue avec eux tout le cours de leur vie, en receuant patiemment ce qu'il plaist à Dieu nous enuoyer, nous suiüons aussi sa volonté, quand nous apprenons et vsons des remedes selon qu'en toutes choses il en a mis la propriété et vertu, pour seruir à l'vsage de l'homme, tant à la nourriture du corps qu'à la conseruation et recouurement de la santé d'iceuluy. Et de tant plus que ce mal est grand, d'autant faut il recourir promptement au remede qui est seul et general : c'est que grands et petits, de bonne heure implorions la misericorde de Dieu par confession et desplaisance de nos forfaits, avec certaine deliberation et propos de nous amender et donner gloire au nom de Dieu, cherchans en tout et par tout de luy obeir et complaire suivant sa sainte parole, sans estriuer à l'encontre de luy par nos desordonnées passions, comme nous auons fait et faisons iournellement. Et s'il luy plaist encorés après cela nous battre de ces verges là, ou de quelques autres selon son conseil eternel, faut l'endurer patiemment, sçachant que c'est tout pour nostre profit et amendement : et ce pendant s'entre-aider des remedes qu'on pourra trouver, sans abandonner ainsi les vns les autres, par vne extreme barbarie et inhumanité.

Croyons que le mal seroit beaucoup moindre, ayans aide et consola-

tion les vns des autres. Le Turc le fait, et nous, Chrestiens de nom, n'en tenons compte : comme si nous pensions en ceste sorte eschapper des mains de Dieu. Helas, où nous pourrions-nous cacher que ne soyons trouués? Reconnoissons plustost avec le Psalmiste : *Si ie prens les ailes de l'aube du iour, et que j'habite aux dernieres parties de la mer, là aussi ta main me conduira, et ta dextre m'empoignera*¹. Croyons que quand nous pourrions eüiter la mort de ce costé là (ce qui ne peut estre) il a cent mille morts plus honteuses et miserables pour nous attrapper, et confondre le corps et l'ame pour estre tourmentés à tout iamais. Parquoy ayans nos cœurs remplis de charité, il nous faut retourner à luy, d'autant qu'il est plein de clemence et benignité, prest à nous soulager en nos tribulations, et est tout bon, et nous aime comme ses enfans : et quand il luy plaira, il retournera toutes nos afflictions en nostre salut, voire mieux que nous ne sçaurions souhaiter ou imaginer. De là prenons ceste resolution ferme, de nous assuiettir et ranger paisiblement à sa bonté et sainte volonté, qui est la reigle de toute sagesse, à laquelle nous deuons conformer toutes nos cogitations et actions. Voila vn tres-bon onguent alexitere pour adoucir nostre peste, et vn remede salutaire pour appaiser nos murmures et nous imposer silence, et vn arrest certain pour faire cesser le procès que nous intentons consümmierement contre Dieu, quand il nous chastie plus rudement qu'il ne nous semble bon et profitable (au iugement de la chair et non de l'esprit.)

Parquoy apprenons à nous capti-

¹ Pseaume 139. — A. P.

uer, et brider nostre appetit, estimans que Dieu fait toutes choses en poids et mesure : et quoy qu'il nous enuoye peste, famine, ou guerre, et autres infinies calamités, il ne fait rien qui ne soit bon et droit. Et quand il luy plaira nous retirer de ce monde, de là naistra nostre bonheur et felicité, veu que ceste vie traîne avec soy vne infinité de trauaux et misereres, où nous sommes presque abysmés de choses caduques et transitoires ¹. Et par ceste mort sommes appellés à la pleine fruition du royaume celeste, comme par vn herault et embassade enuoyé du Ciel. Si vn roy par vn messenger appelloit vn pauure et miserable à soy pour le faire participant de son royaume, quel plaisir et soulas receuroit-il? A plus forte raison deuous nous estre ioyeux, quand Dieu par la mort nous enuoye ce messenger qui nous guide à luy, pour heriter son royaume eternal et bienheureux. Veu donc que l'eschange est tel, nous auons matiere de consolation, la mort nous estant cest heureux messenger, lequel nous fait passer de ce monde au ciel, de ceste vie miserable à la vie eternelle, de malheur en felicité, d'ennuy en liesse, de misere en prosperité, qui nous doit grandement consoler, et tollir toute occasion de lamenter. Et par tel argument de resioüyssance, quand il plaist à Dieu nous appeller et enuoyer la mort, laquelle il a souffert pour nostre redemption, Ezechias desire la mort, non qu'il fust despité contre Dieu : mais estant ennuyé des facheries et tourmens du monde, il desiroit d'en sortir, pourueu toutesfois

que Dieu s'y accordast. Car nostre vie est comme vne garnison en laquelle Dieu nous a mis, nous enioignant y demeurer iusques à ce qu'il nous appelle, et nous licence pour en sortir avec foy, et qu'il n'est pas venu en ce monde souffrir et estre mis en croix que pour la redemption des pecheurs, et non des iastes, comme il a dit (d'autant qu'un homme sain n'a que faire de Medecin). Donc il se faut humilier, et auoir ferme fiance qu'il nous pardonnera toutes nos fautes, pourueu que nous luy adressions nos prieres du profond de nostre cœur, et de droite et ardente affection, croyans que luy mesme a dit qu'il ne vouloit la mort du pecheur, mais sa redemption. Esaïe dit qu'il mettra nos pechés derriere le dos, voire au profond de la mer, et n'en aura iamais de recordation. Ces choses considerées, nous ne deuous craindre la mort, n'estans en ce monde que comme en maison empruntée, de laquelle il nous faut desloger quand il plaira au Seigneur, à laquelle elle appartient. Que si le partement de ce monde est vne entrée à vie, qu'est-ce de ce monde sinon vn sepulchre ou tombeau? Et comme les mariniers desirent vn bon port, aussi deuous nous desirer de sortir de ceste grande mer de misere et calamité, pour aller au port de salut où tout mal cessera, et n'y aura orage ne tourmente, mais toute ioye et repos. Iob dit que l'homme nay de femme est de peu de iours et rempli de misereres, qui sort hors comme la fleur, et est coupé, et s'enfuit comme l'ombre, et n'arreste point ¹. Autres comparent ceste vie à vne fumée, ou vapeur d'une bouteille d'eau, qui s'es-

¹ Ici finissoit ce paragraphe dans les deux premières éditions de ce livre; tout ce qui suit est de 1579.

¹ Iob, 14. — A. P.

leue en temps de pluye : autres à vne nacelle estant au milieu de la mer, agitée çà et là des vents et des ondes, heurtant contre les rochers, qui souuent se perd aux gouffres et abysmes profondes. Et par ainsi il faut mettre en la protection de Dieu la garde de nostre ame, qu'il nous a donnée pour estre reunie en ce corps : lequel sera glorifié en la resurreccion vniuerselle des morts.

Et pour conclusion, si nous r'apportons le tout au conseil de Dieu, nous aurons dequoy nous consoler au milieu des plus grandes angoisses et destresses qui nous pourroient aduenir : lequel nous prions de bon cœur, et de ferme et viuë foy, qu'il nous pardonne nos pechés, lesquels sont cause de ceste maladie pestiferée et autres, croyant que c'est le vray an'idote contre la peste. Car Iesus-Christ, voulant guarir le Paralytique, luy dit : *Tes pechés te sont pardonnés* : monstrant et declarant par cela, que la cause et racine de sa maladie procedoit de son peché, et que pour en auoir la fin, il falloit que l'ire de Dieu fust appaisée, et qu'il luy fust propice et fauorable par la remission de ses pechés. Ainsi donc nous implorerons sa grace d'vn cœur ardent, ayant fiancé qu'il nous gardera et defendra, nous donnant ce qui nous est necessaire tant au corps qu'à l'ame. Que s'il luy plaist nous appeller, il sera nostre redempteur, et nous ayant retiré de ce labyrinthe et gouffre de tous maux et miseres, il nous introduira en l'heritage de sa gloire, pour l'amour de son cher fils nostre sauueur Iesus-Christ, auquel soit gloire eternelle. Ainsi soit il ¹.

¹ C'est ainsi que se terminait le livre de

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

L'auteur a fait ceste petite admonition pour le ieune Chirurgien, se trouuant quelquesfois aux lieux où il n'y a prestres, ny autres gens d'Eglise à la mort des pauvres pestiferés. Comme l'ay veu, le roy Charles estant à Lyon, pendant la grande mortalité, où l'on enfermoit aux bonnes maisons vn Chirurgien pour medeciner ceux qui estoient pestiferés, sans pouuoir estre secourus d'aucunes personnes pour les consoler à l'extremité de la mort : et ledit Chirurgien, ayant esté instruit de ceste petite admonition, pourra seruir à la necessité d'vn plus grand clerc que luy. Et ne veulx icy passer les bornes de ma vocation : mais seulement aider aux pauvres pestiferés en leur extremité de la mort.

*La mort est la peur des riches ,
Le desir des pauvres ,
La ioye des sages ,
La crainte des meschans ,
Fin de toutes miseres ,
Et commencement de la vie eternelle ,
Bien-heureuse aux esleus ,
Et mal-heureuse aux reprouvés .*

la Peste en 1563 et 1575 ; l'avertissement qu'on va lire a été ajouté en 1579.

¹ L'édition de 1579 portait : *Et commencement de la vie eternelle à ceux qui croyent en Dieu et ont esperance en sa misericorde infinie.* Du reste, ces sentences accompagnaient une figure de squelette debout, le bras droit appuyé sur une bêche, et destinée sans doute à frapper les yeux en même temps que le texte frappait l'esprit. Je n'ai vu aucune raison pour la conserver.

